BnF Gallica

Histoire de la magie, du monde surnaturel et de la fatalité à travers les temps et les peuples / par P. Christian,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Christian, P. (1811-1872). Auteur du texte. Histoire de la magie, du monde surnaturel et de la fatalité à travers les temps et les peuples / par P. Christian,.... 1870.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

HISTOIRE

DE

LA MAGIE

DU MONDE SURNATUREL

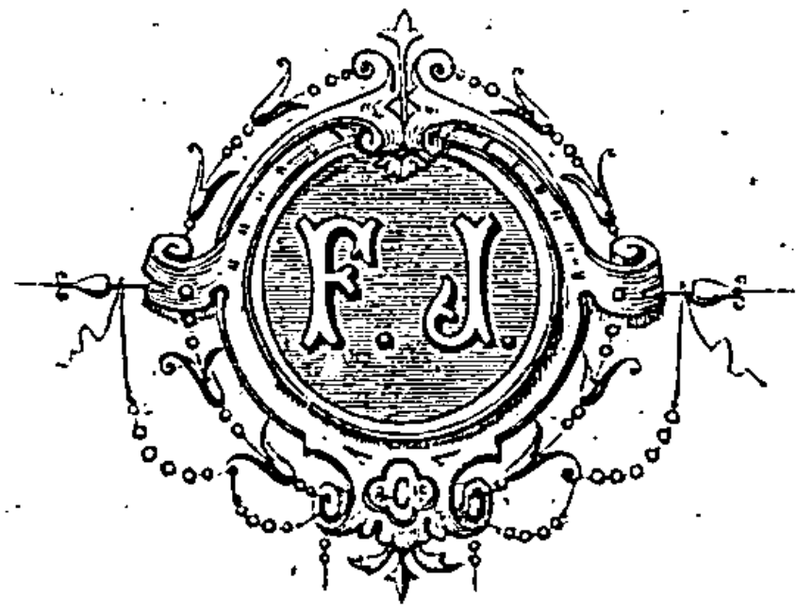
ET DE LA FATALITÉ

A TRAVERS LES TEMPS ET LES PEUPLES

PAR

P. CHRISTIAN

ANCIEN BIBLIOTHÉCAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES



PARIS

FURNE, JOUVET ET Cie, ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

Tous droits réservés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

HISTOIRE

DE

LA MAGIE

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.



ISIS ÉCRIVANT SES MYSTÈRES

PRÉAMBULE

La Magie, ou plutôt le Magisme, si l'on daigne remonter à ses sources antiques, ne peut plus se confondre avec les superstitions qui calomnient sa mémoire. C'est la première doctrine religieuse, morale et politique de l'humanité.

Son nom vulgaire vient du grec ΜΑΓΟΣ (Mage) et ΜΑΓΕΙΑ (Magie), altération des termes *Mog*, *Megh*, *Magh*, qui, en pehlvi et en zend, langues du vieil Orient, signifient *prêtre*, *sage*, *excellent*, d'où dérive le mot chaldéen *Maghdim*, équivalent de *haute sagesse* ou philosophie sacrée (1). La simple étymologie révèle donc que la Magie était l'ensemble des connaissances possédées autrefois par ces Mages ou philosophes de l'Inde, de la Perse, de la Chaldée, de l'Égypte, qui furent les prêtres de la nature, les pères de toute science, et les créateurs de civilisations gigantesques dont les ruines portent encore, sans fléchir, le poids de soixante siècles.

Considérée sous ce point de vue, la Magie est la préface de l'Histoire universelle.

Comme tout ce qui touche aux origines des sociétés, elle présente un côté merveilleux, dont l'étude avait passionné les plus nobles esprits d'Athènes et de Rome, avant d'être défigurée et flétrie par la corruption des temps césariens. Ses Mystères, devant lesquels s'inclinent Platon, Plutarque, Cicéron, Virgile, Tacite, et dont les derniers hiérophantes apportèrent au berceau de Jésus trois hommages symboliques, ne peuvent nous être indifférents. Leur côté doctrinal est un reflet de Dieu même sur la pensée humaine. Leur côté merveilleux embrasse l'in-

(1) Porphyr., *De Abstin.*, IV, 16. — Ælian., *Var. Histor.*, II, 17. — Anquetil-Duperron, *le Zend-Avesta*, II, p. 555. — Alf. Maury, de l'Institut, *Magie et Astrologie*, ch. II, p. 30. (Paris, 1860.)

fini, contemplé des hauteurs de l'âme, dans l'aurore du génie des nations. C'est une intuition des splendeurs ultramondaines vers lesquelles nous attire sans cesse, comme un aimant divin, malgré nos défaillances et nos chutes, l'immortelle conscience d'un éternel avenir.

Une telle étude ouvre, çà et là, d'immenses profondeurs où la raison se perd dans les éblouissements de l'extase. Nous n'irons point tenter le vol d'Icare au-dessus de ces abîmes. La Magie active et pratique va nous livrer, sans quitter la terre, les secrets de la puissance qu'elle a si longtemps exercée parmi les hommes, surtout par le prestige des arts divinatoires, des oracles, et de la presque infaillible Astrologie.

Ce livre est le fruit des recherches qui m'ont souvent charmé, et j'espère qu'il obtiendra du public la bienveillance qui s'attache, depuis trente ans, à tout ce que j'écris. Quelques esprits distingués élèvent en ce moment, par l'union de la fortune, de l'intelligence et des arts, un monument triomphal aux inventions modernes (1). Je viens bâtir dans son ombre une humble cabane, avec quelques pierres du passé. L'admiration ira tout droit au monument; mais, au retour, elle ne méprisera point la cabane.

Il y a, en effet, dans toute vie, certaines heures où l'âme se recueille, hors des bruits de la terre, pour se demander d'où elle vient et où elle va. L'attrait des choses cachées, qui sourit à tous les âges; l'espérance, la crainte, l'ambition, l'amour, le regret, la douleur, spectres voilés du Destin, qui se dressent, tour à tour, au seuil de chaque journée; en un mot, tout ce qui effleure ou fait vibrer l'imagination et le cœur, évoque autour de nous les mirages d'un monde surnaturel où nous cherchons instinctivement lumière, assistance ou refuge. Les religions le décrivent sous des formes différentes, et l'emplissent de merveilles, selon le caractère des pays, des époques et des races; mais sa réalité absolue nous échappe, comme l'essence de Dieu même, derrière l'ombre épaisse dont se revêtent les dogmes. Cette patrie inconnue, d'où descendent et où remon-

(1) *Les Merveilles de la science,* description populaire des découvertes modernes par Louis Figuier, 4 vol. in-4. (Paris, 1866-1870, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.

tent nos rêves, a-t-elle une existence? Il suffit, ce me semble, d'ouvrir les yeux, pour n'oser le nier. L'astronomie, sublime voyageuse qui, de jour en jour, s'avance plus loin dans les cieux, constate sans cesse que l'immensité de l'espace, peuplée d'innombrables merveilles, ne contient rien d'invisible que proportionnellement à nos moyens de vision. Centuplons, tôt ou tard, les puissances de l'optique, et nous commencerons à lire l'histoire de Dieu, Bible vivante dont chaque étoile est une lettre, chaque constellation une phrase, chaque phénomène une page, chaque cycle solaire un volume. Nous verrons la vie se mouvoir dans ces orbes étincelants qui fleuronnent le diadème de l'Éternité, et nous trouverons peut-être un secret pour communiquer avec eux.

Mais ces astres sont-ils trônes ou foyers d'intelligences supérieures à notre nature?... Existe-t-il, entre ces créations et nous, certains liens providentiels?... En d'autres termes, les êtres qui les habitent, ou quelques-uns de ces êtres, peuvent-ils exercer sur le présent et l'avenir de l'homme une influence quelconque, tutélaire ou dangereuse, et attestée par l'expérience?... Et, si les faits surabondent au profit d'une telle affirmation, leur témoignage repose-t-il sur de suffisantes autorités?...

Ce problème n'est pas sans gravité, ni sans grandeur. De quelque manière qu'il se résolve, la majesté du Tout-Puissant n'en sera point amoindrie. Je n'aperçois rien de contraire à la plus saine logique dans la supposition que les lois de l'ordre universel sont appliquées, autour de nous et en nous, comme le croyaient les Mages, par des ministres plus ou moins nombreux et diversement actifs, de la Sagesse absolue. Il serait, sans doute, intéressant pour l'Humanité de porter enfin, avec certitude, un jugement définitif sur la valeur des traditions transmises, à cet égard, par les croyances de la plus haute antiquité.

Je n'ai pas craint de m'aventurer dans ce labyrinthe où il est si facile de s'égarer dès les premiers pas. Nous avancerons avec prudence. Je citerai soigneusement les sources lointaines où j'ai puisé, tous les débris, confondus aujourd'hui, de l'an-

tiquité savante et du moyen âge érudit. Je raconte sans parti pris, laissant pleine carrière à la libre appréciation des lecteurs. Les uns verront ici une science dont ils voudront peut-être agrandir la perspective : je leur indique la route. D'autres ne chercheront qu'un amusement, et je n'ai pas la prétention de leur offrir davantage. Toutefois, aux graves penseurs qui creusent le fond de toutes choses, comme aux esprits moins sérieux qui s'arrêtent aux surfaces, je demande une attention quelque peu soutenue, pour qu'ils ne laissent point échapper le fil d'Ariane à travers les méandres de l'Astrologie et les sentiers entre-croisés sur lesquels se joue la Fortune, dans le mouvement perpétuel de l'Horoscope.

Ressusciter l'antique Horoscope, aux approches du vingtième siècle moderne; c'est peut-être une grande témérité; mais elle trouve sa justification dans la doctrine même des Mages. « Heureux, » disait Hermès-Thoth, « heureux qui sait lire les signes des temps : celui-là peut éviter beaucoup d'infortune, ou du moins se préparer à en amortir le choc. » L'art mystérieux des prêtres d'Isis n'admettait point une aveugle fatalité, mais, en face des épreuves si diverses dont se compose toute vie, il armait l'homme d'une efficace volonté pour combattre et vaincre, ou d'une sage résignation pour souffrir. L'histoire de tous les temps est pleine d'incontestables prédictions. Si ce n'est point assez pour commander la foi, c'est trop pour nous permettre un orgueilleux dédain. Quelles que soient d'ailleurs les protestations des esprits forts, la vraie, la haute Magie, devant laquelle s'inclinèrent tous les trônes de l'ancien monde, ne cessera de posséder, au-dessus des révolutions humaines, le plus vaste et le seul impérissable empire, celui de la curiosité.

P. CHRISTIAN.

HISTOIRE

DE LA MAGIE

LIVRE PREMIER

LES PORTES DU MONDE SURNATUREL

I

J'achevais, en 1839, avec Charles Nodier, de l'Académie française, un livre consacré aux souvenirs du vieux Paris (1), ce trône de tant de grands hommes et d'une si haute histoire, qui s'émiette aujourd'hui, pierre à pierre, sous le marteau des démolisseurs, et dont il ne restera bientôt qu'une légende.

Profond penseur, merveilleux antiquaire, Charles Nodier n'avait pas seulement l'amour des livres, il en élevait le respect à la hauteur d'une religion. Le mot n'est point risqué. Si l'église est la maison de Dieu, la librairie est le temple de l'esprit humain, le tabernacle du Verbe écrit. C'est le reliquaire des penseurs qui, de siècle en siècle, ont agrandi le monde ; c'est l'armorial d'une noblesse qui a l'infini pour ancêtre et pour postérité.

(1) *Paris historique*, 3 vol. gr. in-8, avec 202 planches sur papier de Chine (Paris, 1839, F.-G. Levrault, imprimeur du roi). Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal, dont Nodier était conservateur.

Quel que soit le rang de l'homme dans toute société, il ne la sert, ou ne lui plaît, et n'y maintient sa place que par les qualités dont l'imprègnent les livres. Les livres sont ses premiers maîtres, et souvent ses derniers amis. Le sacerdoce, la justice, l'armée, l'histoire, la diplomatie, les sciences, les arts, l'industrie, les métiers ont, leurs bibliothèques. L'ouvrier qui sait lire peut s'élever, par l'intelligence, au niveau du plus grand citoyen. Le riche inoccupé illustre ses loisirs en couvrant d'or les éditions monumentales, et les souverains eux-mêmes sont tributaires du livre qui va mesurer leur mémoire.

Ah ! me disait Nodier, qui avait vu tant d'orages, gardons bien ce culte de l'esprit à travers cette vie dont chaque lendemain se lève sur des ruines ! Aimons les anciens livres, ces immortels gardiens des époques de grande foi, de science profonde et de passions fières ! aimons-les, pour nous fortifier au seuil des temps nouveaux.

Un soir, dans la maison de Sully, qu'habitait Nodier, nous causions, à huis clos, de cette fauve Italienne qui, bien que nièce d'un pape, fut le démon de la France. Et nous lisions ce qui suit dans les *Mémoires* du temps : « Le 24 août 1572, seigneurs et archers ensemble, toute sorte de gens et peuple, mêlés parmi eux et sous leur ombre, saccageaient les maisons et tuaient les personnes. Paris semblait une ville conquise. Les corps détranchés tombaient des fenêtres, les portes étaient bouchées de tas d'agonisants, les rues pleines de cadavres qu'on traînait à la Seine. La colère, le sang et la mort couraient en telle horreur, que Leurs Majestés, qui en étaient les auteurs, ne se pouvaient garder de peur dans le Louvre... »

Cette date, c'est la Saint-Barthélemy.

Ces lugubres majestés se nommaient Catherine de Médicis, veuve de Henri II, et Charles IX, son fils.

L'auteur des *Mémoires* que je viens de citer, c'est Gaspard de Saulx-Tavannes, maréchal de France, un courtisan, un complice.

« Eh, *qu'eût pu faire de mieux une pauvre femme* ayant, à

la mort de son mari, cinq enfants sur les bras, et devant elle deux familles, les Bourbons et les Guises, qui pensaient envahir la couronne ?... Fallait-il point qu'elle jouât d'étranges personnages pour tromper les uns et les autres, et garder, comme elle a fait, ses enfants, qui ont successivement régné *par la sage conduite d'une femme si avisée ?...* » Voilà Catherine jugée par Henri IV, si j'en crois les *Mémoires* de Claude Groulard, président au Parlement de Normandie, grand magistrat qui refusa, par vertu, la dignité de garde des sceaux.

Ce roi de France et de Navarre, dont Voltaire, le roi du paradoxe, a dit qu'il fut de ses sujets le vainqueur et le père, pouvait-il juger si benoîtement la sanglante reine du XVI^e^ siècle ?

Pourquoi point ?... Sous la paternité d'Henri IV, les prisons regorgeaient de pauvres gens incarcérés pour l'impôt du sel. « Ils y pourrissaient tellement, qu'on en avait tiré jusqu'à cent vingt cadavres pour une seule fois. Sa Majesté, « disent les *Registres du Parlement de Rouen*, » fut suppliée d'avoir pitié de son peuple. Mais, sachant qu'il venait grand trésor de cette taxe, le roi voulut qu'elle fût maintenue en sa rigueur, et tourna le reste en risée... »

Au surplus, de quoi se plaignait-on au meilleur des rois ? — « Mes conseillers, » disait Henri, « et mes officiers en font bien d'autres !... » L'aveu est plaisant. Si vous doutiez de cette naïveté, lisez le *Journal* de Pierre de l'Estoile, bourgeois de Paris : c'est la médaille populaire du dernier Valois et du premier Bourbon.

Quoi qu'il en soit, après les Matines parisiennes, quand l'ivresse du meurtre fut dissipée, Catherine, cette *pauvre femme si sage et si avisée*, demandait vainement à l'enfer comme au ciel un peu d'oubli de son forfait. Poursuivie, dans l'ombre solitaire des Tuileries, par les mânes de ses victimes, elle s'entourait de sorciers et se couvrait de talismans, sans pouvoir conjurer l'horreur qui s'exhalait de toutes choses devant sa face homicide.

Un célèbre astrologue italien, Luc Gauric, évêque de Civita-

Ducale, consulté de loin sur ces royales terreurs, répondit à Catherine par cette énigme : « *Saint-Germain* vous verra mourir. » L'obscurité même de l'oracle y ajoutait du prestige. « Aussitôt, » dit Mézeray, « l'on vit Catherine fuir tous les lieux, toutes les églises qui portaient ce nom suspect. Elle n'alla plus à Saint-Germain en Laye, et même, parce que son palais des Tuileries se trouvait sur la paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, elle se retira dans un hôtel qu'elle possédait près de Saint-Eustache. » C'est là qu'elle fit construire, en colonne dorique, un petit observatoire où, pendant les nuits claires, elle allait épier le mouvement des cieux, pour y quêter des présages. Côme Ruggiéri, son intime confident, et Auger Ferrier, son médecin, lui tenaient compagnie et gouvernaient ses remords.

Ce Ruggiéri était un prêtre florentin fort expert et renommé dans l'art de composer les philtres qui excitent l'amour, et dans celui d'*envoûter*, faire dépérir en plus ou moins de temps, par d'invisibles moyens, l'ennemi dont on voulait se venger sans péril. Catherine l'avait fait venir de sa patrie comme un passe-temps pour sa cour et une utilité pour elle-même. Afin de se l'attacher, elle lui avait donné la riche abbaye de Saint-Mahé, en Bretagne. Ruggiéri dînait de l'autel, et voulut souper du complot. Fourvoyé, en 1574, dans l'affaire de La Môle et de Coconas, il n'échappa au supplice que grâce à la maîtresse qu'il trahissait. Condamné aux galères perpétuelles, il y emportait ses secrets : les besoins de la reine mère lui valurent des lettres d'abolition. Plus tard, il fut accusé auprès d'Henri IV d'avoir fait de ce roi une statuette en cire dans laquelle il plantait, chaque jour, treize aiguilles, en prononçant des paroles magiques auxquelles on attribuait le pouvoir d'*envoûter*. Ruggiéri déclara au président de Thou, chargé de l'interroger, qu'il avait sauvé le Béarnais de la Saint-Barthélemy en jurant à Catherine, sur la foi de son art, qu'elle n'avait rien à redouter de ce prince. « Comment donc, » s'écria-t-il, « pourrais-je mal vouloir à l'homme qui me doit son salut ? » Henri parut s'en souvenir ; il fit relâcher Ruggiéri, et le dota d'une pension

avec le titre d'historiographe. L'*envoûtement*, faux ou vrai, finit par le couteau de Ravaillac : Ruggiéri l'avait-il prévu ?...

Auger Ferrier, comme tous les médecins de l'antiquité et du moyen âge, croyait aux influences astrales sur la destinée. Il



Auger Ferrier.

savait calculer, sur une table des phases lunaires, tantôt la crise fatale et tantôt la convalescence. L'effet suivait si souvent les pronostics du docteur, que sa réputation de sorcier lui valait plus que ses remèdes. Cette vogue l'avait mis en goût d'approfondir la théorie de l'*horoscope*. Il s'y montra si vaillant, si sûr de lui-même, et surtout si bien servi par l'événement, que Toulouse, sa ville natale, devint pour lui une scène trop étroite. Emmené à Rome par le cardinal Bertrand, il étonna Pie IV,

un Médicis, et, à son retour en France, les lettres de ce pape lui procurèrent l'accueil de Catherine, qui en fit son médecin devant le vulgaire, et son prophète dans l'intimité. Fidèle à sa bienfaitrice, il ne la quitta que pour mourir, en 1589, quelques mois avant elle.

Lorsque Catherine eut disparu dans le crépuscule des Valois, d'où allait bondir le dominicain Jacques Clément, l'hôtel *de la Reine*, comme on l'appelait, fut acquis par Charles de Bourbon, comte de Soissons, et garda ce nouveau titre jusqu'en 1763, époque où il fut jeté bas pour faire place à la Halle au blé. La colonne augurale de Catherine est seule restée debout, muet témoin, trois fois séculaire, des épouvantements de cette méchante femme.

II

Voilà de l'histoire avérée ; mais, me disait Nodier, ce que peu d'écouteurs accueilleraient aujourd'hui, sans hausser les épaules, c'est l'accomplissement de la prédiction faite à Catherine par maître Luc Gauric. Il paraît cependant que le prêtre qui assista la vieille reine dans les affres de l'agonie se nommait Nicolas de *Saint-Germain*, évêque de Nazareth. Catherine, en l'entendant nommer, crut voir la Mort se dresser derrière lui, et cette suprême terreur l'étouffa.

— Venant de vous, répondis-je à mon aimable causeur, l'anecdote a son prix; mais ne serait-ce pas un de ces petits contes faits, après coup, comme les mots prêtés à tant d'hommes fameux...

— C'est possible, et je vous abandonne volontiers mon *Saint-Germain* pour ce qu'il vaut. Mais puisque nous sommes sur le chapitre des choses singulières, tenez,... en voici une qui semble porter avec elle son cachet de certitude.

Et, à ces mots, l'excellent Nodier tirait discrètement d'une vitrine consacrée aux raretés de sa bibliothèque un petit volume in-24, d'environ cent feuillets sur peau de vélin, reliés en ivoire

bruni, avec coins et fermail d'or sur lesquels étaient finement ciselés le chiffre de Catherine et celui d'Henri II, un C et un H entrelacés sous la couronne royale.

— Je parierais, poursuivit-il, que je tiens le bréviaire dont se servait, sur sa colonne, la grande Médicis. Il a dû passer par beaucoup de mains pour arriver jusqu'à moi; c'est une épave des révolutions. Les chiffres gravés sur la reliure ne laissent point douter que cet exemplaire n'ait appartenu à Catherine. »

J'avoue que je ne pus toucher sans frémir cette relique d'une femme qui avait été si fatale... Il me semblait que le spectre de Catherine allait sortir de terre pour me l'arracher. Rien n'est faible comme un esprit fort, sous les vibrations de l'imprévu. Il y a telle idée dont l'éclair peut exalter au sommet des mondes la plus chétive nature; j'en sais telle autre qui peut foudroyer le plus solide cerveau. La présence d'un milieu doux et bienveillant me servit sans doute de paratonnerre. Cachant de mon mieux cette rapide émotion, j'ouvris le petit livre de Catherine, dont Nodier, avec l'accent passionné de l'heureux bibliophile, me signalait la date, 1563, et l'éditeur, Jean de Tournes, lyonnais, le célèbre imprimeur du roi.

Le titre était : *Iugements astronomiques sur les Nativités*, par *Auger Ferrier, médecin de la Royne*. Au-dessous du titre figuraient les armes de Jean de Tournes, un écusson entouré d'un serpent se mordant la queue, avec cette devise : « *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris* (Ne fais à autrui ce que tu ne voudrais qui te fût fait.) »

L'auteur s'adressait à *très-illustre et vertueuse princesse, madame Catherine, Royne de France.* « Sçachant, » lui disait-il, « le plaisir que prenez à lire toutes œuvres qui appartiennent aux hautes congnoissances des Astres, ie me suis enhardi d'escrire et vous dédier le présent *Traicté des iugements astronomiques*,... pour congnoistre les biens et les maux qui des astres, cõme *causes naturelles*, proviennent aux Humains. Lequel vous prie recevoir pour aggréable, ayant esgard à la bonne volonté de la personne qui toutes ses méditations, estudes et

labeurs, humblement destine au service de Vostre Majesté (1). »

Ainsi, de par cette lettre publique, la reine mère était une adepte, une protectrice déclarée des sciences occultes, passion de tous les siècles. Elle avait donc un manuel officiel de divination, rédigé pour elle-même par un homme à son service et, sans nul doute, fort versé en ces étranges matières. Mais pourquoi l'œuvre de Ferrier se trouvait-elle imprimée ? Pourquoi le Louvre et la Ville étaient-ils admis à scruter les secrètes pratiques d'une reine si fameuse par sa dissimulation ? — Quant à cela, dit Nodier, les précautions étaient prises, et elles étaient fort simples. Le grimoire de Ferrier demeurait indéchiffrable sans certaine *clef* que l'auteur ne livrait point au public. Il suffisait, en ce temps-là, d'être mystérieux pour imposer, même à de grands esprits, une sorte de respect doublé de superstition. Catherine le savait. Réputée magicienne, ou peu s'en faut, par le témoignage de Ferrier, elle ne refusait pas ce moyen de faire reculer la haine en lui opposant, comme une tête de Méduse, la menace de prévisions surnaturelles. Le *Traité des jugements astronomiques* renouvelait l'énigme du Sphinx, et les OEdipes étaient rares. Gentilshommes ou grandes dames, gens de robe, d'épée ou de finance, alléchés par l'inconnu, venaient sans doute consulter le médecin favori sur la fièvre de leurs amours, ou sur les plaies de leur ambition. Maître Ferrier devait parler assez pour se montrer habile, et se taire à propos pour garder son prestige ; il devait, je le suppose, exceller dans l'art de fuir devant les secrets pour les mieux attirer. Catherine se servait de lui comme d'un hameçon, pour pêcher ses ennemis dans l'eau trouble des dangereuses confidences. C'était peut-être là toute sa magie ; ceci soit dit sans dénigrer les vraies sciences occultes...

(1) La Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire de ce petit livre extrêmement rare. Moins luxueux que n'était celui de Ch. Nodier, il est relié entre deux simples planchettes de chêne, et inscrit au catalogue sous les lettres et chiffres V 2413 A.

— Vous y croyez donc ? m'écriái-je.

— Je crois, poursuivit Nodier, qu'il ne faut pas plus nier qu'affirmer ce qui échappe aux petites règles de nos petits raisonnements. Les sciences occultes datent de trop loin, elles ont trop passionné l'Humanité pour être vides de sens. Je ne m'en suis occupé qu'au point de vue des éditions rares, des manuscrits enluminés et des curieuses gravures sur bois qui nous en gardent la mémoire. Mais c'est peut-être un monde à retrouver, dont le Christophe Colomb se lèvera tôt ou tard. Nous vivons à une époque d'aspirations multiformes qui veut faire en tout la lumière ; ses hardis pionniers cherchent partout du travail : voilà une route à défricher sous les décombres du temps. La folie est au bout, peut-être, ou la suprême sagesse : la chance est périlleuse, mais le triomphe aurait son prix. Pour moi, dans mon droit de libre penseur, et sans vouloir choquer des incrédulités respectables, j'imagine que, si l'homme peut rappeler dans le miroir du souvenir les fugitives images du *passé*, il peut aussi, soit par un progrès de son être, soit par la résurrection d'une science éclipsée, créer ou ressaisir quelque moyen d'éclairer l'*avenir*, seconde face du Janus éternel. Qu'en dites-vous ?...

Nodier souriait en me tendant la main.

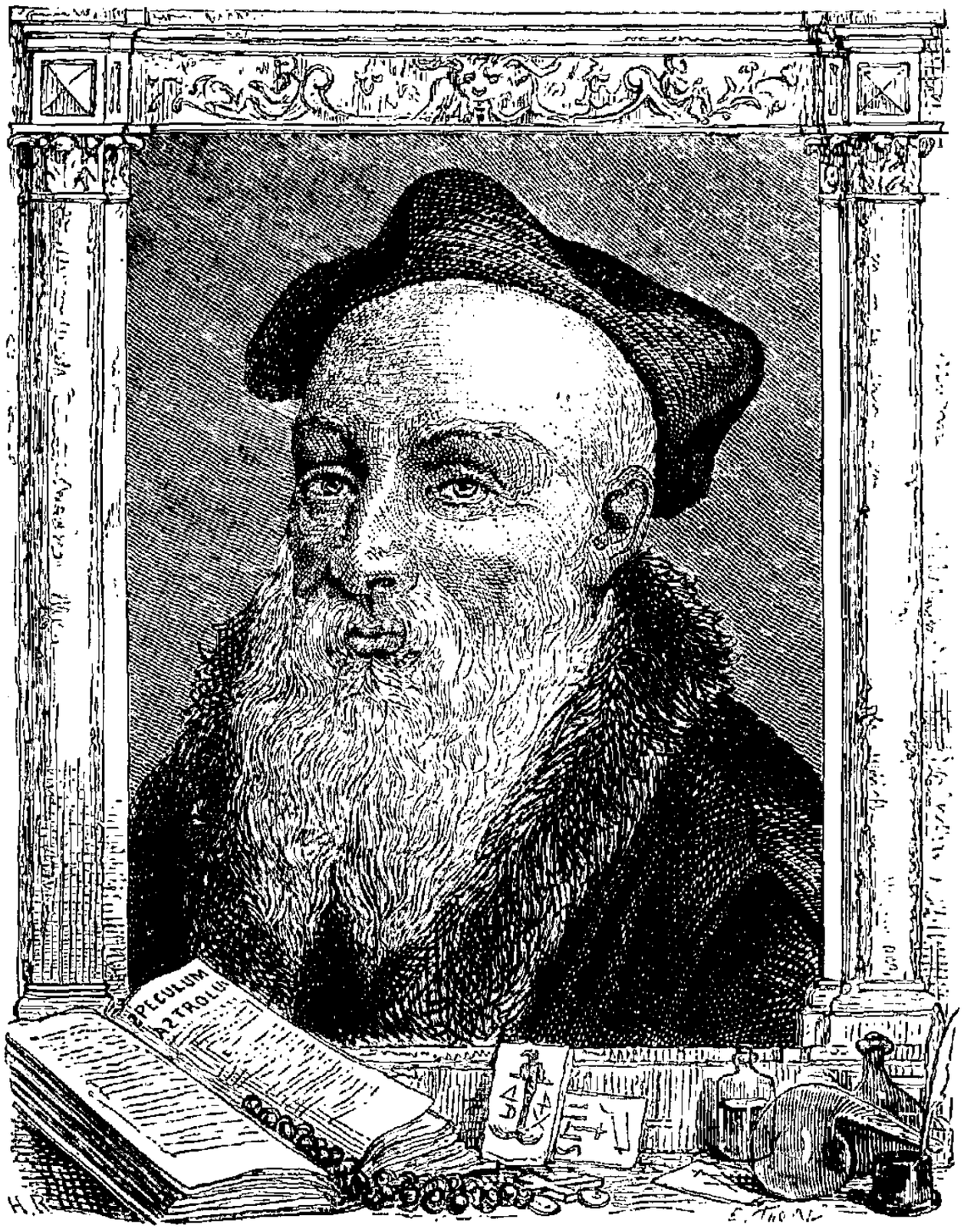
La réponse ne pouvait s'improviser.

III

En cette même année 1839, M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, faisait réunir, à Paris, des milliers d'anciens livres qui, depuis 1790, date de la suppression des monastères, existaient en double emploi dans presque toutes les bibliothèques départementales, où les avait amoncelés la Révolution française. Chargé de mettre en ordre ces richesses littéraires, que la haute pensée du bienveillant ministre destinait à devenir le fondement de nouvelles bibliothèques, je m'at-

tachai à ce travail avec une ferveur justifiée par les intéressantes découvertes dont chaque jour gratifiait ma jeune activité.

La première, et, sans contredit, la plus précieuse, fut l'*Apotélesmatique* de Ptolémée de Péluse, commentée et développée



Junctin de Florence.

par Junctin de Florence, docteur en théologie, et aumônier de François de Valois, dernier frère de Henri III.

Ptolémée, contemporain du berceau de l'ère chrétienne, fut un des derniers docteurs de la célèbre École d'Alexandrie. Son œuvre, écrite en grec, et divisée en quatre parties, expose toute la doctrine de la haute Magie égyptienne, d'après les traditions d'Hermès et des sanctuaires si fameux de Thèbes et de Memphis, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Junctin, son commentateur, y annexe, page à page, avec une prodigieuse érudition, toutes les concordances doctrinales qu'il a pu glaner dans ses recherches sur l'*Astromancie* chaldaïque, sur la *Kabbalé* des Hébreux, et sur les *Théurges* arabes, grecs ou latins. Il fait plus : il met en action l'engrenage si compliqué de cette encyclopédie des sciences fatidiques ; et, pour démontrer la puissance de ses étranges théorèmes, il multiplie les exemples d'horoscope. Il en prend les sujets partout, parmi les empereurs, les papes, les rois, les cardinaux, les évêques, les guerriers en renom, les notables citoyens des principales villes de France, d'Allemagne et d'Italie. Les règles antiques sont posées d'un côté, les applications modernes s'échelonnent de l'autre. Suivez, d'exemple en exemple, ce prêtre du dogme chrétien, ce maître en sainte et orthodoxe théologie (*Sacræ theologiæ doctor*), qui se transfigure tout à coup en hiérophante d'Isis, pour nous parler la langue d'un monde enfoui sous cinquante siècles, et si vous résistez aux preuves d'un savoir plus qu'humain, vous serez écrasé par la nécessité d'en confesser les merveilles (1).

L'exemplaire que j'avais sous les yeux, en deux volumes in-folio, datés de 1581, avait appartenu à Morin de Villefranche, professeur royal de mathématiques au Collége de France, et astrologue en titre auprès d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, car il fut mandé, dit Voltaire, aux couches de cette reine, pour dresser, à l'heure précise de la nativité, l'horoscope de l'enfant qui devait remplir un siècle sous le nom de Louis XIV. Il en existe un autre exemplaire, à la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, provenant d'un legs de 16,000 volumes, fait aux chanoines génovéfains par le cardinal Maurice Letellier, archevêque de Reims, qui mourut en 1710. Ce prélat fort instruit, et grand amateur de raretés, vénérait sans doute

(1) Κλαυδίου Πτολεμαίου Πηλουσίου, τῶν Ἀστρολόγων πρώτου, ἢ μαθηματικῆς ἢ ποτελεσματικῆς Τετραβίβλιον. — *Speculum Astrologiæ*, universam mathematicam Scientiam, in certas classes digestam, complectens : auctore Francisco *Junctino* sacræ Theologiæ doctore. 2 vol. in-fol. *Lugduni*, 1581 (Paris, Bibliothèque de Sainte-Geneviève, V, 143).

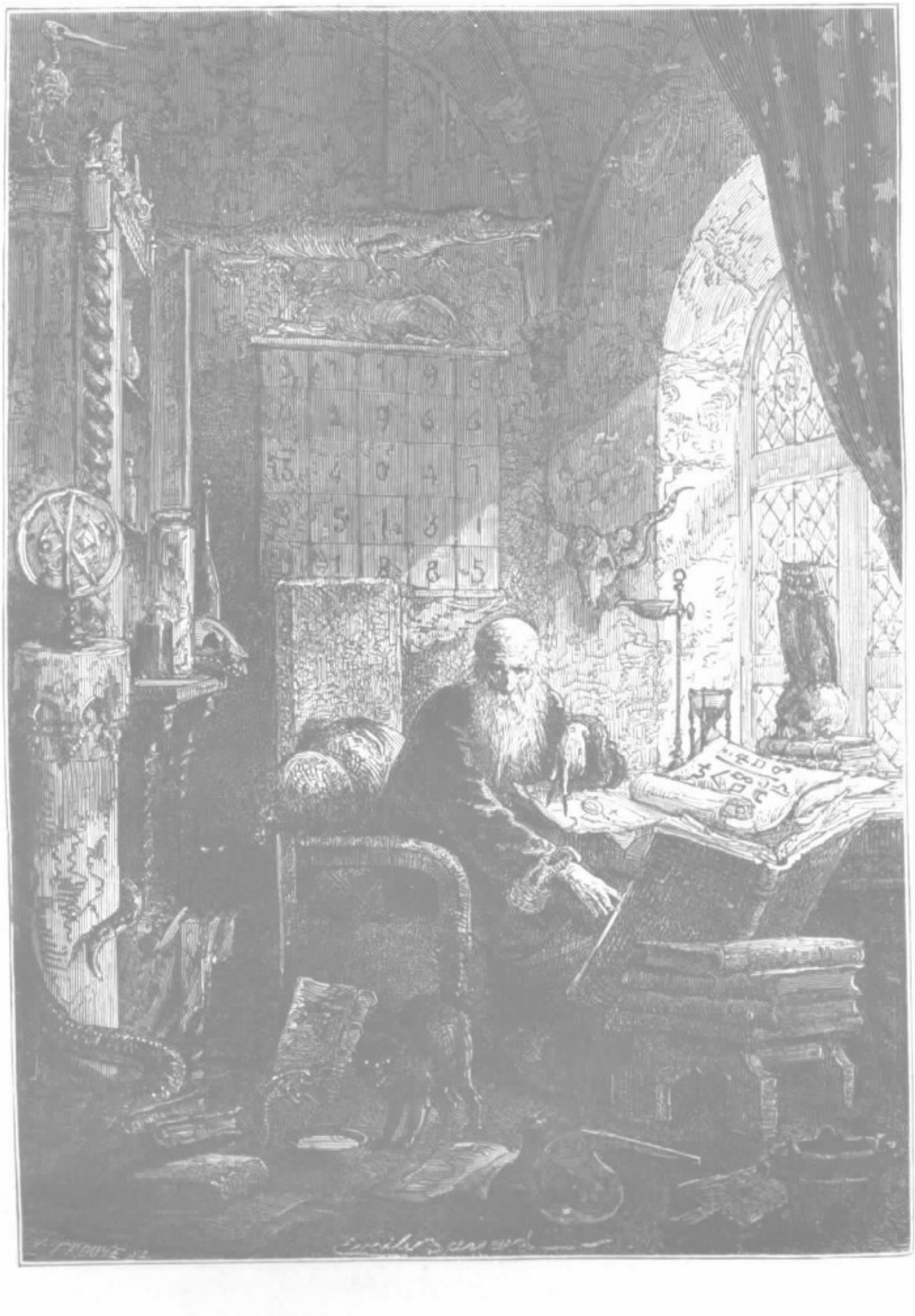
les vieux mages comme les précurseurs des Apôtres, et ses amis les Génovéfains devaient communier avec lui dans le culte secret de la religion primitive, puisque les livres de science occulte qu'il leur légua sont, en maint endroit, soulignés et annotés, soit par lui, soit par eux.

L'édition de Junctin est dédiée à Marghard, évêque de Spire et conseiller du Saint-Empire romain. Elle fut imprimée avec privilége de Rodolphe II, empereur d'Allemagne. Double preuve de la grande estime dont jouissait l'auteur, de son éminence comme savant, et de l'admiration qui accueillit son œuvre dans les régions du trône et du pontificat. Il fut, sans doute, aussi recherché par l'avide attention de la reine Catherine; peut-être dut-il à sa faveur le titre d'aumônier de l'héritier de la couronne, de ce François de Valois, comte d'Alençon, puis duc d'Anjou, qui mourut de débauche à trente ans. Mais ni la grave histoire ni la chronique scandaleuse du temps ne le montrent mêlé aux corruptions de cette cour. Il vécut et mourut solitaire, dans l'unique amour d'un monde à part, peuplé des chastes visions qui caressent le génie entre terre et ciel.

Ma deuxième découverte fut le *Traité des mathématiques célestes*, composé par Julius Firmicus Maternus, prêtre sicilien, qui florissait au quatrième siècle de notre ère, vers le temps de l'empereur Julien. Cet ouvrage, divisé en huit livres, est un véritable manuel pratique de l'Astrologie, rédigé d'après la doctrine de Ptolémée de Péluse, et mainte fois recommandé, dans les *Commentaires* de Junctin, comme une autorité de premier ordre en matière d'occultisme. L'édition de ce manuscrit douze fois séculaire avait été faite à Bâle, en Suisse, par les soins d'un certain Nicolas Pruckner, de Strasbourg, et dédiée à Édouard VI, roi d'Angleterre (1).

Je mis la main plus tard, avec un égal bonheur, sur un pauvre petit in-12 vêtu de parchemin fort délabré depuis 1632. C'est

(1) Julii Firmici Materni junioris, Siculi, viri clari, ad Mavortium Lollianum *Matheseos Libri VIII*, 1 vol. in-fol. *Basileæ*, 1551 (Bibliothèque impériale, V, 184).



LE CABINET DE JUNCTIN DE FLORENCE

tout ce qui restait des *Curiosités inouïes sur l'art talismanique des Persans*, l'*Astrologie des Patriarches*, et le *Moyen de lire dans l'alphabet des étoiles les révolutions des Empires*. Comme il ne faut juger de rien sur l'apparence, n'allez pas croire que je fusse mal tombé. L'auteur en valait bien cent autres, car ce n'était rien de moins que Jacques Gaffarel, une de ces fortes têtes qu'on dirait sculptées en bronze de Corinthe, éclairé d'un reflet du soleil hellénique. Voyageur infatigable, à Venise, à Rome, en Grèce, en Asie, partout ardente abeille, il avait épuisé le miel de la science. Docteur en droit canon, prieur de Saint-Gilles, abbé de Sigonce, protonotaire apostolique, il était devenu, par surcroît, bibliothécaire du cardinal de Richelieu, ce rude prélat dont le ministère fut un règne, et qui disait tout haut : « Quand j'ai pris une résolution, je vais à mon but, je « fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma robe rouge. » Cet homme d'acier savait choisir ses serviteurs. Ce qui l'avait incliné vers Gaffarel et vers le monde occulte, c'était la conscience de sa propre force et le besoin d'en étendre incessamment les rayons. Nul, mieux que l'interprète des *Mystères de la divine Kabbale*, rapportés d'Orient (1), n'eût pu satisfaire ce grand instinct du pouvoir absolu qui, parmi des entreprises colossales et des ennemis acharnés, soutint Richelieu sur les hauteurs toujours sereines d'une infrangible volonté.

Je me trompe. Il y avait, dans le conseil privé du despote ministre, un autre homme, moins solide peut-être en théorie que n'était Gaffarel, mais plus audacieux en pratique : j'ai déjà cité Morin de Villefranche. Ce n'était, au début, qu'un médecin sans malades, mais non sans intrigue. Rêvant de mines d'or cachées en je ne sais quel coin de la Hongrie, il les cherchait depuis trop longtemps aux frais de Claude Dormi, évêque de Boulogne, et Dormi, découragé, fermait sa bourse, lorsque, dans une auberge allemande, apparut à Morin un certain Davidson, Écossais, qui cherchait fortune d'autre façon, avec aussi

(1) *Abdita divinæ Kabbalæ Mysteria*, contrà sophistarum logomachiam defensa, auctore Jac. *Gaffarèl*, Juris canonici doctore. 2 vol. in-12, *Amstelodami*, 1676 (Paris, Bibliothèque de Sainte-Geneviève, V, 676-7).

peu de réussite. Ces deux esprits en détresse s'électrisèrent à leur point de contact : — « Troquons nos mauvaises chances, » proposa l'Écossais ; « enseignez-moi l'art de guérir, et je vous donnerai, en échange, la clef des prophètes. » Cette clef, c'était



Morin de Villefranche.

l'Astrologie. Le marché, tout bizarre qu'il nous semble, fut accepté, et, des deux parts, tenu fidèlement.

Revenu à Paris, Morin battait monnaie au moyen d'horoscopes qui se glissèrent, peu à peu, de l'antichambre au boudoir. Le hasard, cette providence des gens qui savent le prendre aux cheveux, lui ouvrit tout à coup les voies d'un essor inespéré. Le roi Louis XIII étant tombé malade en passant à Lyon, deux devins de bas étage s'avisèrent de faire circuler dans le

public la prédiction de sa fin prochaine : cette impertinence prouvait assez leur sottise. Or, soit que Morin fût en réalité plus versé dans l'art occulte, dont l'Écossais Davidson lui avait communiqué les arcanes, soit qu'il eût une plus fine intuition de ses intérêts, il adressa à la reine mère, Marie de Médicis, un horoscope tout contraire, qui affirmait le prochain rétablissement du monarque et en marquait le jour. L'événement lui donna raison, et ses rivaux furent jetés aux galères. Dès lors, Morin se vit à la mode. Bientôt des grands seigneurs et des prélats, les ducs de Luxembourg et de Luynes, les maréchaux de Lesdiguières et de Montmorency, les cardinaux de Bérulle et de La Rochefoucauld, le secrétaire d'État Bouthillier de Chavigny, le garde des sceaux Marillac, Louis Tronson, secrétaire du roi, s'inscrivirent parmi ses meilleurs clients. Descartes lui-même ne crut point abaisser la philosophie en le consultant. Ces illustres personnages qui, assurément, ne furent point des compères, en firent tant de bruit à la cour et à la ville, que Richelieu ne put se dispenser d'y prêter quelque attention.

La politique française était gênée, en ce temps-là, par l'ambition de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et par les armes de Walstein, généralissime de la maison d'Autriche. Morin prédit pour chacun l'année de leur mort violente, qui ne fut pas longtemps attendue : Gustave périt, en 1632, à la bataille de Lutzen, et Walstein fut poignardé, en 1634, par ordre de l'empereur, qui le soupçonnait de viser à la couronne de Bohême. La confiance de Richelieu n'hésita plus : Morin se rendait nécessaire. On raconte qu'un jour, vers 1642, le jeune Cinq-Mars, grand-écuyer et *joujou* du roi, arriva chez le premier ministre en riant aux éclats, son horoscope à la main : « Croiriez-vous, Monseigneur, que ce fou de Morin prétend, d'après ce chiffon, que j'aurai la tête tranchée ?... »

Richelieu ne riait jamais et se souvenait toujours. Peu de mois après, l'étourdi Cinq-Mars et son ami de Thou, fils du célèbre président, se prenaient au trébuchet d'une puérile con-

spiration risquée avec l'Espagne. Ils y laissèrent leur tête, et le cardinal, qui s'en allait au tombeau, légua le maître en Magie à son successeur Mazarin, comme un précieux outil de gouvernement. Morin survécut jusqu'en 1656, pensionnaire de la cour et du ministre, choyé par ceux-ci, redouté de ceux-là, et s'imposant à tous. Avant sa mort, la reine de Pologne, Marie de Gonzague, dont l'Écossais Davidson était devenu le médecin, avait accepté la dédicace des œuvres du dernier astrologue français, et les fit imprimer à ses frais (1).

IV

Ne nous arrêtons que pour sourire, je le veux bien, devant la crédulité italienne des deux Médicis et de Marie de Gonzague. L'âme de la femme est un prisme où se viennent réfléchir en une heure plus de merveilles que n'en saurait imaginer en un siècle une légion de poëtes. Laissons à cette reine des rêves ses fantaisies diamantées comme l'écharpe des nuits ; ne demandons point à la sensitive le secret de son frémissement. Rejetons encore, comme au-dessous de notre sagesse, le rapide engouement d'une pléiade de grands seigneurs désœuvrés pour des élucubrations qui ne nous paraissent aujourd'hui que frivoles et stériles, sinon même insensées. Je respecte chez autrui la liberté de penser, tout autant que je la tiens pour moi-même inviolable et sacrée ; mais je fais une réserve qui ne blesse personne : la voici.

Quand on voit, par les yeux de l'histoire, le cardinal de Richelieu descendre à des études si singulières, et en admettre les adeptes dans sa familiarité dont il était si avare ; quand on voit cet inflexible esprit, dont Balzac ou Sully disait que « Dieu

(1) *Astrologia Gallica,* principiis et rationibus propriis stabilita, operâ et studio *Joan. Bapt. Morini*, doctoris medici, et Parisiis regii Mathematum professoris. 1 vol. in-fol. *Hagæ-Comitis*, 1661 (Paris, Bibliothèque de Sainte-Geneviève, V, 144).

ne lui avait point donné de bornes, » s'arrêter, malgré sa froide raison et son immense orgueil, devant le spectre de la Fatalité, je crois que les sciences occultes, trop dédaignées de nos jours, se relèvent à la hauteur d'un tel disciple. Mais allons plus loin : Richelieu n'est point l'unique patron qu'elles puissent revendiquer.

Ouvrons, par exemple, les *Préfaces* de saint Jérôme, placées par ordre de Sixte V et de Clément VIII en tête de la Bible. « Pythagore et Platon, » dit saint Jérôme, « ces maîtres du génie grec, visitèrent en pèlerins du savoir et en humbles disciples le collége sacerdotal des devins de Memphis (*Memphiticos vates*), aimant mieux s'initier avec respect aux antiques doctrines de cette contrée lointaine, que d'imposer à leur patrie le joug de leurs propres idées. — Le mage Apollonius de Tyane pénétra jusqu'au cœur de l'Inde, pour aller s'asseoir devant la chaire d'or du célèbre Hiarchas, qui, après avoir goûté l'eau de la fontaine de Tantale, enseignait à un auditoire éprouvé les arcanes de la nature et le mouvement des cieux. Il revint par Babylone, la Chaldée, l'Assyrie, la Phénicie, l'Arabie et l'Égypte, pour gagner l'Éthiopie, où les Gymnosophistes lui montrèrent, dans leur solitude, la fameuse *Table du Soleil.* Et plus il s'instruisait à ces sources, plus il devenait meilleur, » ajoute saint Jérôme. « Je me tais, » dit-il un peu plus loin, « sur les philosophes, les astronomes, les *astrologues*, dont la science, très-utile aux hommes, s'affirme par le dogme, s'explique par la méthode, et se vérifie par l'expérience. Je passe à des arts inférieurs, etc. (1). »

Saint Jérôme, on le voit assez, ne place point légèrement l'Astrologie au rang des hautes sciences, en la distinguant de l'astronomie, qui n'en est que l'instrument. Et si le pape Sixte V, le créateur de la Bibliothèque vaticane, le restaurateur des monuments égyptiens transportés à Rome par les Césars, ne crai-

(1) Taceo de philosophis, astronomis, astrologis, quorum scientia mortalibus utilissima est, et in tres partes scinditur, τὸ δόγμα, τὴν μέθοδον, τὴν ἐμπειρίαν. Ad minores artes veniam, etc. (S. Hyeronimi *Prologus galeatus*, in Bibl. sacr.)

gnit point d'annexer à la Bible ces passages du docte Jérôme, c'est peut-être un tacite hommage rendu à l'érudit Junctin, qui avait su prédire, par le calcul des cercles hermétiques, l'avénement des papes Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV et Pie V.

Hâtons-nous d'ajouter, pour ne pas étendre outre mesure cet aperçu général, que Ptolémée de Péluse, Ferrier, Junctin, Gaffarel et Morin ne me convièrent point seuls à ressaisir le fil conducteur des sciences occultes. Ma curiosité, d'abord un peu vague et capricieuse, devint un besoin réfléchi d'étudier, quand je me vis précédé, dans ce labyrinthe émaillé de séductions, par une foule de personnages dont la mémoire est demeurée historique.

Citons brièvement, pour l'antiquité : Manéthon, grand prêtre du Soleil ; les philosophes Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Artémidore de Daldys.

Pour l'ère chrétienne : d'un côté, les rabbins de Judée et les tolbas arabes ; de l'autre, des papes, des princes, des évêques, des docteurs.

Parmi les papes : Léon III, Sylvestre II, Honorius III, Urbain V.

Parmi les princes : Alphonse X, roi d'Espagne ; Charles V, roi de France ; Rodolphe II, empereur d'Allemagne.

Parmi les prélats : saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes ; saint Césaire, évêque d'Arles ; saint Malachie, archevêque d'Armagh ; Synésius, évêque de Ptolémaïs ; Nicéphore, patriarche de Constantinople ; Albert le Grand, de l'ordre de Saint-Dominique, maître du Sacré-Palais ; Jean de Muller, ou *Regiomontanus*, évêque de Ratisbonne ; Léopold, duc d'Autriche, évêque de Freysing ; le cardinal d'Ailly, chancelier de l'Université de France ; les cardinaux Cusa et Cajétan ; Giovanni Ingegneri, évêque de Capo d'Istria ; Bernard de Mirandole, évêque de Caserte ; Udalric de Fronsperg, évêque de Trente, etc.

Nommons encore les dominicains Savonarole et Campanella ; les franciscains Raymond Lulle et Roger Bacon ; le bénédictin

Trithème; Joachim de Célico, abbé cistercien de Corazzo; les jésuites Athanase Kircher, Guillaume Postel, Torreblanca de Villalpande; Marsile Ficin, chanoine de Florence; Pierre Bungo, chanoine de Bergame; Pedro Cirvello, chanoine de Salamanque; Jérôme Cardan, médecin du cardinal saint Charles Borromée; Adrien Sicler, médecin de Camille de Neufville, archevêque de Lyon, etc., etc.

Ces noms, que je sème au courant de la plume, attestent que l'Église, en héritant du monde antique, n'avait rien répudié des grands travaux accomplis ou tentés par l'esprit humain. L'abbé Lebeuf, en ses savantes *Dissertations* sur l'histoire ecclésiastique de Paris, rapporte que le collége de Maître-Gervais, fondé en 1370 par Charles V, avait pour objet d'enseigner l'astrologie dans ses rapports avec la médecine, et que le pape Urbain V, à la prière du roi, confirma par une bulle les priviléges de cet institut. Maître Gervais s'était produit avec éclat; sa mémoire est honorée dans une histoire de Louis XI, écrite en 1610 par Pierre de Matthieu, conseiller et historiographe d'Henri IV.

L'Église protégeait donc les sciences occultes, dans la mesure de ce qu'elles ont conservé de respectable et d'intéressant; elle les cultivait dans le silence des cloîtres, dans le cabinet des théologiens; elle rangeait leurs doctrines, sans les y confondre, parmi les monuments de son propre labeur; elle les considérait comme une lointaine tradition des clartés que Dieu a fait luire aux regards de quelques hommes, sur les forces cachées qui régissent par d'immuables lois l'économie de l'univers: « Toute science, » disait-elle, « vient de Dieu, qui nous a tout donné : toute science est donc théologique et divine. » La foi chrétienne la plus rigide, d'accord avec la raison des libres penseurs, n'a jamais flétri et condamné que ces charlatans sinistres et misérables, sorciers de tout aloi, nécromanciens, fabricants de secrets poisons, jeteurs de sorts, ou vendeurs d'amulettes, qui prétendaient abriter sous le titre profané de Magie leur industrie absurde et souvent criminelle.

Sachons donc, entre les deux flambeaux de la raison et de la foi, distinguer la vraie Magie, cette vierge orientale qui a l'infini pour voile et l'éternité pour couronne, d'avec l'abjecte Sorcellerie, qui traîne ses haillons dans le chaos des époques barbares ou des civilisations corrompues. Allons ensemble, sans crainte de faire ombre au progrès, contempler cette chaste Isis dont nul mortel n'a dénoué la ceinture, et qui attire les cœurs purs, par l'aimant de sa beauté, sur des degrés toujours plus élevés d'intelligence, de pouvoir et d'amour, vers le souverain Bien qu'entrevoyaient les Mages et que chacun de nous doit poursuivre, au delà du temps, dans l'immortalité de ses aspirations.

V

La Magie tire son nom du mot chaldéen *Maghdim*, qui signifie *sagesse*, en ajoutant à cette expression le sens généralisateur que nous prêtons au terme *philosophie*. Les Mages, ou adeptes de la Magie, osons dire les prêtres de la sagesse antique, étaient des philosophes voués à l'étude de l'univers, cette sphère dont le centre est partout, disaient-ils, dont la circonférence ne s'arrête nulle part, et au sein de laquelle s'unissent sans se confondre, ou se séparent sans se perdre de vue, le monde *physique*, le monde *intellectuel*, le monde *divin* : triple face de toute science, triple base de toute analyse, triple rayon de toute synthèse.

Le monde physique se compose des règnes de la matière, minérale, végétale, animale, fluidique; de leur existence distincte, de leurs affinités et de leurs contrastes; de leur mélange et de leurs transformations perpétuelles, et des lois organiques qui maintiennent l'unité essentielle de la substance dans l'infinie variété de ses produits.

Le monde intellectuel se manifeste, au sein du monde physique, par l'esprit de l'homme. Nos facultés innées se développent et s'étendent par la sensation, la connaissance, le

jugement, la volonté. — La sensation affirme la vie ; la connaissance distingue les formes de cette vie ; le jugement les compare ; la volonté agit sur elles, et subit ou enchaîne leurs réactions.

Le monde divin, qui embrasse les deux autres, est la source éternelle d'où émane toute vie, dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel, équilibrés par l'intelligence souveraine et par la sagesse absolue.

Mais les Mages s'abstenaient d'expliquer Dieu. Ils le nommaient l'*Inéffable*, et ils avaient gravé, au fronton de leurs temples, cette inscription qui leur a survécu :

« Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et nul ne peut soulever mon voile. »

Ils essayaient, toutefois, de faire sentir la présence divine, en disant : Dieu se communique à nous par la perception du vrai, par la conscience du bien, et par la volonté créatrice. Il est donc toute *Vérité*, toute *Justice*, tout *Harmonie*, s'épanouissant dans le triple sens que nous pouvons concevoir, mais non mesurer, de hauteur, largeur et profondeur infinies. Il est, au delà de toute réalité, *Perfection ;* — au delà de toute raison, *Providence ;* — au delà de toute justice, *Amour ;* — au delà de toute intelligence, *Lumière ;* — au delà de toute science, *Mystère.* Il est *parce qu'il est*, et rien ne peut *être* qu'en lui, par lui, et pour lui.

C'est ainsi que la fameuse parole de saint Paul : « *In Deo vivimus, movemur et sumus,* » fut devancée de trois mille ans.

Au-dessous de l'immutabilité divine, les Mages reconnaissaient que tout change, se transfigure, avance et s'améliore. Une providence parfaite pouvait-elle moins faire que de disposer ses œuvres en vue d'un progrès perpétuel, se déroulant à l'infini, dans le temps et l'espace, par le développement successif des êtres et des mondes ? Ce progrès, c'est l'ascension de l'Humanité vers un *idéal relatif* de perfectionnement, de bonheur et de sainteté, dont la *réalité absolue* s'élève à mesure que chaque homme croit s'en rapprocher. Tout être libre et moral

apporte à chaque station de ce pèlerinage éternel le contingent de ses mérites, ou celui de ses fautes. L'expiation l'y attend, comme la récompense ; mais alors Dieu punit et ne se venge point. Père suprême, il ne peut vouloir qu'une seule créature sortie de son sein le maudisse à jamais dans d'irréparables douleurs, et c'est l'ange de l'espérance qui vient présenter au pécheur la coupe du repentir, pour qu'il l'emplisse de ses larmes.

Si, au contraire, l'être initié par la mort à un nouveau cycle de progrès est trouvé digne du rang d'élu, il peut devenir un messie, pour l'enseignement des lois sacrées sur les mondes inférieurs. Plus tard, en montant toujours vers de plus sublimes vertus, fût-il arrivé à ce nombre inénarrable de perfections qui resplendit dans la sphère des hommes-dieux, l'*Ineffable* aura sans cesse en réserve pour lui des trésors de plus haute gloire, de science plus splendide, de pouvoirs plus merveilleux, échelonnés, au delà de toute conception, sur les routes indescriptibles d'ascensions plus divines.

Cette théorie des Mages a-t-elle pour fondement une révélation positive, ou n'est-elle qu'un mirage des rêveries orientales? Nous en constatons l'existence, mais l'origine précise nous échappe. Il y eut des Mages dans l'Inde, la Perse, la Chaldée, l'Égypte ; mais quels furent les plus anciens et, parmi ces anciens, quel fut l'initiateur du dogme primitif? Nous n'avons, en fait d'histoire des civilisations évanouies, que des débris épars et profondéments altérés. Néanmoins, ce qui subsiste encore des *Védas*, genèse de l'Inde, des livres *Zend*, théologie des Perses, et des écrits de *Thoth* ou de *Manéthon*, pour l'Égypte, semble prouver que les peuples les plus reculés dans la nuit des temps professaient la doctrine de l'unité de Dieu, et celle des migrations de l'âme humaine dans les astres. On y lit, en propres termes, que cette âme immortelle, en quittant son enveloppe terrestre, va habiter, pour y subir d'autres épreuves, les mondes de récompense ou d'expiation auxquels appartiennent ses œuvres. Chez les Celtes-Gaulois nos ancêtres, venus de

l'Asie, le sacerdoce druidique avait transmis à l'Occident les mêmes croyances, et nous devons regretter, avec Jules César, qu'une des lois fondamentales de l'ancienne Gaule ait été de ne jamais rien écrire ni sur l'histoire ni sur la religion. Les traditions orales qui nous sont parvenues sont d'un haut prix, à défaut de monuments plus certains ; mais, en traversant les générations, elles se défigurent plus ou moins, comme ces médailles frustes dont l'archéologie essaye de deviner l'époque, sans pouvoir rétablir en son intégrité leur exergue rongée par la rouille des âges. Ces lacunes qui, parfois, arrêtent court les plus patients efforts de l'esprit de recherche et de reconstruction, mais que des découvertes imprévues, inespérées, combleront peut-être un jour, me feront pardonner les tâtonnements auxquels me condamne l'obscurité des sources dont je défriche l'avenue. Au delà d'une étude si aride, la patience du lecteur n'aura pas été stérile, si le côté *pratique* de la Magie *céleste*, car il faut nier la Magie *infernale*, se dégage enfin des limbes de la théorie.

Nous venons d'entrevoir l'idée générale que les Mages se faisaient de la Divinité suprême et de son action sur l'Humanité. Je ne la juge point : je l'expose, telle qu'elle m'apparaît, dans sa radieuse et calme simplicité, au-dessus du stérile conflit des discussions métaphysiques. J'avoue, pour ma part, que cette théosophie ne blesse point ma raison ; c'est ici une affaire de sentiment, et presque de sensation.

Transportons-nous, en effet, par la pensée, sur une montagne, à l'heure où le parfum d'été qu'exhalent de loin nos plaines, nos vallées et nos bois, monte avec le dernier murmure de toutes choses, dans l'immensité de l'azur assombri. L'orbe solaire a disparu sous un fleuve de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de topazes et d'or en fusion, dont les derniers bouillonnements s'éteignent à l'horizon. Voici la nuit, oui, pour le cœur étroit qui ne pressent rien au delà des joies ou des tristesses que peut contenir sa journée. L'esclave d'une misère sordide ou d'un labeur ingrat, d'un génie qui avorte ou d'un or-

gueil impuissant, d'une ambition meurtrie ou d'une grandeur blasée, ne demande à la pitié de la nature qu'un peu de repos, avant de reprendre son joug. C'est le lot de la foule.

Mais pour l'être aimanté d'une vie supérieure, à mesure que l'ombre d'en bas gagne et submerge les sommets, l'aube de l'infini s'entr'ouvre et s'éclaire. Ces myriades d'étoiles, vivantes pierreries de la couronne de Dieu, ne semblent-elles point ruisseler, de cercle en cercle, dans les profondeurs éthérées d'une mer sans limite et sans fond ?... Eh bien, si, repoussant du pied le rivage du temps, nous pouvions nous plonger dans les flots de cette vie inconnue ; s'il nous était donné d'en suivre le courant pendant des siècles de siècles, avec la vitesse de la lumière : après avoir franchi d'un trait cette immensité, et voyant l'étendue s'ajouter sans cesse à l'étendue, les créations naissantes aux créations vieillies, les abîmes de l'avenir aux abîmes du passé, qui donc voudrait croire que l'auteur de ces merveilles, Celui de qui nous tenons un insatiable besoin de tout connaître, ne nous garde, pour éternelle preuve de sa toute-puissance, que l'éternelle nuit du tombeau ?...

Cette protestation si hardie de l'âme humaine contre la possibilité d'un anéantissement se résume en trois mots: *Théologie des montagnes*. Qui de nous n'a éprouvé qu'à mesure que l'on s'élève au-dessus du séjour de nos passions et de nos misères; le magnétisme des hautes solitudes nous fait contracter quelque chose de leur inaltérable pureté ? On y est, comme l'a si bien dit J.-J. Rousseau, grave sans mélancolie, paisible sans indolence, heureux d'*être* et de *penser*. A mesure que nos yeux perçoivent un nouveau degré de l'infini, nous sentons se réfléchir dans notre conscience un rayon plus pénétrant de la Majesté divine ; elle s'approche de nous, en quelque sorte, à travers ses œuvres, pour nous faire participer de sa grandeur. Le dernier degré d'altitude physique où notre être peut tenir pied touche au seuil de ce monde surnaturel, poésie de nos rêves et réalité future de nos espérances, qui ne recule devant nous que pour nous mieux attirer. C'est le Sinaï de l'intelligence ; c'est

le Thabor de la contemplation ; c'est le Calvaire où la foi rachète les blasphèmes de l'athée.

Il est donc vraisemblable que les montagnes, les collines, les hauts lieux en général, furent les premiers autels de la plus ancienne des religions, et les premières écoles des idées transcendantes. Les Mages de l'Inde qui, suivant une tradition recueillie par plusieurs Pères de l'Église chrétienne, descendaient de la race de Seth, fils d'Adam, nous en présentent le témoignage. Héritiers fidèles des révélations genésiaques, ils avaient emporté aux confins des régions voisines de l'aurore une mystérieuse tradition, prédisant qu'un astre nouveau brillerait dans les cieux quand le Réparateur promis au père des hommes apparaîtrait sur la terre. Isolés de la corruption qui avait envahi le monde avant et après le déluge, ils ne formaient aucune alliance étrangère, et passaient leur vie, de génération en génération, dans l'attente du prodige annoncé à leurs ancêtres. Douze d'entre eux étaient choisis pour observer sans cesse l'état du ciel, et y chercher le signe précurseur de l'universelle rédemption. Leurs fonctions, transmises de père en fils, constituaient une sorte de sacerdoce en attendant l'accomplissement de l'oracle dont ils gardaient le dépôt. Établis au pied d'une hauteur qui portait, on ne sait plus pourquoi, le nom de montagne de la *Victoire*, ils entretenaient sans cesse trois observateurs sur sa cime. Chaque année, après l'époque des moissons, ces trois Mages étaient relevés de leur poste par trois autres ; leur temps se partageait, sur la montagne, entre la prière et l'étude des champs célestes ; les habitants de la région inférieure fournissaient à leurs besoins matériels, pour que rien ne pût troubler leur sainte application.

Qui dira leurs travaux solitaires, leurs mystérieuses visions et les resplendissements de leur pensée ?... Qui oserait affirmer qu'au delà de notre monde physique ils n'ont pas eu quelque révélation du monde surnaturel qui nous presse de toutes parts ? Peut-être ont-ils deviné que tous ces astres, qui flottent comme des îles sur l'océan de l'éternité, sont peuplés d'Huma-

nités supérieures ou inférieures à la nôtre, et qu'ils portent des séries progressives d'êtres pensants, depuis les intelligences d'en bas, à peine sorties des langes de la matière, jusqu'aux divines puissances auxquelles il est permis de contempler le Créateur dans sa gloire et de comprendre toute la sublimité de ses œuvres.

Cette idée fut celle des meilleurs philosophes de l'antiquité. Elle ressuscite aujourd'hui sous la plume d'un astronome pénétrant et hardi (1), dont la thèse, brillamment soutenue, fait, en ce moment même, de nombreux prosélytes. « Il y a, » dit-il, « en mathématiques, une théorie nommée la *théorie des limites*. Elle démontre qu'il y a certaines grandeurs vers lesquelles on peut marcher sans cesse, sans jamais arriver jusqu'à elles : on peut en approcher indéfiniment, d'une quantité moindre que toute quantité donnée ; mais quant à les atteindre, jamais. Celui qui, s'étant initié à la nature des nombres, essayerait de peser cette théorie, d'en approfondir le sens intime, et de l'appliquer à l'ensemble de l'univers, verrait soudain se dresser devant lui un amphithéâtre dont les degrés seraient sans fin. Cet amphithéâtre, ce serait la hiérarchie des mondes. La *limite d'en bas*, ou l'*origine*, serait perdue au fond des degrés inférieurs ; la *limite d'en haut*, ou la *perfection absolue*, serait également inaccessible; entre ces deux limites s'élèveraient les êtres dans leur marche infinie. Placez maintenant notre terre aux degrés inférieurs de cet immense amphithéâtre, et vous voyez s'expliquer aussitôt nos imperfections et nos misères devant la sagesse du Créateur. Si cette terre était le seul monde habité dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; si elle était la seule nature, le seul séjour de la vie, la seule manifestation de la puissance créatrice, il serait incompatible avec la splendeur éternelle d'avoir formé un monde si misérable, si imparfait. Celui donc qui croit à l'existence d'*un seul monde* est inévi-

(1) Camille Flammarion, *les Mondes imaginaires et les Mondes réels,* revue critique des théories humaines, anciennes et modernes, sur les habitants des astres. 1 vol. in-12 (Paris, 1868).

tablement conduit à cette conclusion : que les divines hypostases, éternellement inactives jusqu'au jour de la création terrestre, n'ont manifesté l'effusion de leur puissance infinie que pour créer un grain de poussière animée.

« Mais, » conclut le penseur que je viens de citer, « si nous considérons les astres comme des stations du ciel et comme les futures régions de notre immortalité, du haut des sommets éternels où nous a portés cette contemplation, la vanité des choses terrestres nous apparaît dans son état réel. Le Créateur grandit au sein de sa majesté profonde, à mesure que nos conceptions se développent et s'élèvent. Nous voyons tous les êtres de l'univers liés entre eux par la loi d'*unité* et de *solidarité*, tant matérielle que spirituelle, qui est une des premières lois de la nature. Nous sentons alors que rien ne nous est étranger dans le monde, qu'une parenté universelle nous unit à toutes les créatures. Non, l'univers n'est pas une perspective inutile d'apparences mensongères, et quand des nuits sublimes allument à l'orient leurs merveilleuses clartés, ces lointaines étoiles, que poursuivent nos rêves, dans les méandres sacrés de l'Infini, ce sont les Humanités, nos sœurs, qui passent !... »

Telles furent, peut-être, les visions qui charmèrent les Mages indiens sur le mont de la Victoire, pendant les siècles d'attente qui les séparaient de l'Homme-Dieu ; et lorsqu'enfin l'astre promis apparut sur l'horizon de leur observatoire, dans la nuit messianique, ils durent le reconnaître à des signes qui ne laissaient aucun doute dans leur esprit. Suivant une croyance rapportée par Éphrem de Syrie, un doux visage de petit enfant se dessinait sur une croix de lumière, au centre de l'étoile mystérieuse. Ne nous hâtons pas trop, incrédules ou sceptiques, de juger apocryphe ce détail étrange. La croix était, pour les Mages, un symbole de l'infini en étendue, sous son quadruple aspect de hauteur, largeur et profondeur. Ils disaient de cette figure qu'elle est la *signature* de Dieu, et, soit qu'ils l'aient réellement distinguée dans les cieux au moment

de l'apparition stellaire, soit qu'elle n'ait été pour eux qu'une manière d'exprimer le mystère des temps nouveaux, nous pouvons la considérer comme un des suprêmes hiéroglyphes de la doctrine philosophique et religieuse des premiers âges du monde.

« Lorsqu'ils arrivèrent à la grotte de Bethléem, dit Éphrem le Syrien, ils ne craignirent point de s'être trompés. La science occulte qui les avait amenés illumina, peut-être, à leurs yeux cette solitude indigente, et, au delà des formes terrestres, ils entrevirent un moment les splendeurs du Verbe incarné. Ils apportaient au berceau de l'Enfant-Dieu trois présents symboliques : de l'encens, hommage offert à sa divinité ; de la myrrhe, parfum qui conserve les corps, honneur rendu à son impérissable humanité ; et de l'or, signe de la royauté qu'ils découvraient en son avenir. Et alors, continue Éphrem, l'entretien suivant s'échangea entre la vierge Marie et ces députés de l'Orient.

— « Que faites vous, leur disait-elle, nobles étrangers? Quelle main vous a conduits des palais de l'aurore jusqu'à cette misérable retraite? Pourquoi ces riches présents sont-ils déposés aux pieds d'un enfant inconnu, le plus pauvre des derniers nés d'Israël?...

— « Soyez bénie, répondirent les Mages, ô Vierge qui avez donné le jour à cet enfant, car nous voyons en lui le roi de l'avenir.

— « Hélas, reprit la Mère divine, quel roi fut jamais condamné à n'avoir pour berceau qu'un peu de paille oubliée par les chameliers de Syrie? Où seraient le trône et la couronne de cet enfant? Dites moi donc à quels signes vous devinez sa grandeur?...

« Et les Mages répliquèrent : « Nous en sommes sûrs, l'âme de cet enfant vient des cieux!... Sous cette frêle enveloppe repose le fils de l'Ancien des jours. Il a voulu naître pauvre, avec la faiblesse des nouveau-nés, parce qu'il vient ici-bas pour consoler les pauvres et affranchir les opprimés.

Mais, un jour, tous les puissants de la terre inclineront à ses pieds l'orgueil du diadème et confesseront sa divinité.

— « Seigneurs, reprit Marie, dites-moi qui vous révèle ces grandes choses? Les anges du Très-Haut vous ont-ils apparu sur les montagnes lointaines d'où le soleil commence sa course?

— « Mère admirable, lui répondirent les saints voyageurs, nous avons vu luire dans les cieux une étoile qu'aucun regard humain n'avait encore aperçue, et nous avons ouï une voix qui a rempli notre âme d'allégresse. Nous avons obéi à cette voix, et l'étoile nous a tracé la route qu'il fallait suivre : les *signes* que donne l'Éternel ne trompent jamais.

— « Ah! dit la Vierge, gardez-vous de répéter vos paroles dans cette contrée si malheureuse! Jérusalem a perdu sa liberté; si le méchant Hérode, qui nous gouverne, entendait parler d'un roi qui vient de naître, il prendrait l'épée pour trancher cette faible tige avant qu'elle ait fleuri!...

— « Ne craignez rien, ô pleine de grâce, répondirent avec une majesté surhumaine les messagers de l'Orient; cet Hérode tombera sous la main de Dieu, et votre fils, s'élevant au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, fondera un empire éternel dont les rois à venir ne seront que les serviteurs.

— « Soyez donc bénis à votre tour, reprit la Vierge auguste avec un céleste sourire, car je vois que Dieu vous a favorisés à l'égal de nos prophètes. Que la même étoile vous ramène aux lieux où fleurissent vos vertus. Allez semer l'heureuse nouvelle sur les plages les plus lointaines. Dites à la terre, en passant, que la rosée divine a fait éclore le fruit de la vie éternelle. Que la paix du Ciel reste sur vous, et, lorsque les temps glorieux seront accomplis, ce roi de l'avenir, dont vous touchez le berceau, ira vous réveiller dans vos tombes (1). »

(1) D'autres traditions racontent que, quarante ans plus tard, l'apôtre Thomas rencontra ces Mages vivant encore, et leur conféra le baptême; que, plus tard, l'impératrice Hélène fit recueillir et apporter leurs ossements à Constantinople, et que ces reliques des témoins de la Nativité reposent enfin dans la cathédrale de Cologne.

VI

L'Inde, qui fut connue si tard des autres nations, et qui n'a point d'histoire antérieure aux expéditions d'Alexandre, conservait dans les écoles secrètes de ses Mages une théologie primitive d'une grande pureté. Le *Shasta-Bad*, le plus ancien de ses livres sacrés, commence ainsi : « Dieu est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commencement, sans fin. Dieu gouverne tout par une providence générale et par des lois immuables. Ne cherche point l'essence et la nature de l'Éternel qui est un, indivisible, ineffable; ta recherche serait vaine et coupable. C'est assez que, jour par jour, et nuit par nuit, tu adores son pouvoir, sa sagesse, sa bonté, dans ses ouvrages. Lorsque Dieu existait seul, et que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer l'univers. Il créa d'abord le Temps, ensuite l'Eau et la Terre; puis, du mélange des cinq éléments, c'est-à-dire de la Terre, de l'Eau, du Feu, de l'Air et de la Lumière il forma les différents corps, et leur donna la terre pour base. Il fit ce globe que nous habitons, en forme ovale (comme un œuf). Il voulut ensuite, dans la plénitude du temps, communiquer de son être et de sa splendeur à des êtres capables de le sentir. Ces êtres n'étaient pas encore : l'Éternel voulut, et ils furent. »

Mais cette doctrine était trop élevée au-dessus des sens pour convenir à l'intelligence de la foule. Il faut au peuple des symboles visibles, et ces images de bois, de métal ou de pierre, deviennent bientôt les types d'une histoire fantastique dont la superstition s'empare pour établir son règne.

Dans la théologie indienne à l'usage du peuple, le Dieu ineffable reçut le nom de *Parabaravastu*, et les prêtres lui supposè-

Le merveilleux tient une grande place dans les origines chrétiennes. J'en ai réuni les scènes les plus intéressantes dans mon ouvrage intitulé : *Les Héros du Christianisme à travers les âges*, 8 vol. in-8 (Paris, 1855).

rent une épouse, nommée *Parachatti*, dont il eut trois fils, *Brahma*, *Wishnou* et *Siva*. Il accorda au premier la puissance de créer, au second celle de conserver, et au troisième le droit de détruire. Brahma créa l'homme et la femme du limon de la terre, et les plaça dans le *Chorcam*, jardin délicieux où ils devaient vivre et se multiplier au sein d'un bonheur sans mélange, sous la protection de Wishnou, dieu conservateur.

Cette félicité dura plusieurs siècles; mais Siva, le dieu de la destruction, jaloux de l'œuvre de Brahma, résolut un jour de la détruire par un déluge qui bouleverserait la nature entière. Brahma ne pouvait empêcher d'une manière absolue l'accomplissement des volontés de son frère, mais il avait le pouvoir de recréer sans cesse, à mesure que Siva détruisait, et Wishnou pouvait, de son côté, conserver quelque chose de sa création condamnée. Brahma fit donc connaître à *Sattiavarti*, le plus pieux des hommes, l'approche du déluge universel, et lui construisit un merveilleux navire dans lequel il devait s'enfermer avec sa famille et un couple de tous les animaux et de toutes les semences végétales. Le déluge arriva; lorsque les eaux couvrirent la face de la terre, le navire soulevé par les flots avait besoin d'un guide pour éviter les écueils formés par les pics des montagnes; alors le dieu Wishnou se fit poisson pour guider ses protégés sur l'océan diluvien. Les trois fils de Parabaravastu, ayant ainsi exercé chacun leur part de puissance, convinrent ensuite de se partager l'empire de l'univers, et c'est depuis ce temps que la vie et la mort, le bien et le mal, la création, la destruction et la renaissance se succèdent sur le chemin du temps.

Une autre croyance indienne place à côté de la création de Brahma, Wishnou et Siva, celle de génies inférieurs à ces trois fils du Dieu suprême, mais tirés comme eux de sa substance divine. Ces génies portent des noms, qui expriment les innombrables attributs des perfections divines, dont chacun d'eux est une personnification; mais le Dieu suprême leur a donné la liberté d'être fidèles ou de s'éloigner de lui. Bientôt ils se divi-

sent en deux camps; les uns, jaloux de la prédominance des fils aînés de l'Éternel, se révoltent contre lui, sous la conduite de leur chef Moizazor. Les autres demeurent obéissants, combattent les rebelles, les chassent du ciel, et les précipitent dans l'Ondéra, enfer des Indiens. C'est alors que les hommes furent créés, pour obtenir par leurs vertus la place perdue par les génies coupables, ou pour partager leur châtiment s'ils ont imité leur prévarication.

Ces légendes du *Shasta-Bad*- paraissent antérieures au dogme chrétien sur la chute des anges, sur la création de l'homme dans le Paradis terrestre et sur le déluge. Est-ce à dire que nos croyances sont originaires de l'Inde et nous sont venues par une voie de transmission dont l'époque s'est effacée de la mémoire humaine? c'est un problème dont la clef semble à jamais perdue. Quoi qu'il en soit, on trouve dans la plus ancienne théologie indienne la Trinité (*Trimourti*) formellement exprimée, car si le peuple idolâtre adorait Brahma, Wishnou et Siva, comme trois dieux séparés, les prêtres savants convenaient que ces trois noms ne signifiaient que trois attributs du Dieu suprême; que ce Dieu se nomme *Brahma* quand on le considère comme créateur dans l'exercice de sa toute-puissance; *Wishnou*, quand on adore en lui la bonté providentielle, et *Siva*, quand il exerce sa justice contre les crimes des hommes. La même théologie professe que Wishnou, seconde personne de la triade divine, s'est incarné plusieurs fois, pour venir sauver les hommes. Le baptême est encore pratiqué dans l'Inde, par immersion dans les fleuves sacrés, et on lui attribue, comme parmi nous, le pouvoir d'effacer les souillures de l'âme. Chaque année, le sacrifice d'un agneau est accompagné d'une prière dans laquelle on dit à haute voix : « Quand sera-ce que paraîtra la rédemption des péchés du monde?... » Ce sacrifice, nommé *Ekiam*, ne rappelle-t-il point l'Agneau pascal? Il est si important, si solennel, que les prêtres, voués à l'abstinence de toute chair, en sont déliés à cette époque, et doivent consommer leur part de l'hostie. Il existe une offrande de riz qui

se distribue à chaque réunion, dans les temples, entre les assistants, et qui se nomme *Prajadam* (divine grâce); terme assez analogue au mot grec que nous traduisons par celui d'Eucharistie. Enfin, dernier trait de ressemblance parmi tous ceux que nous pourrions citer, la confession fait partie des rites indiens, et les fidèles qui offrent le sacrifice annuel de l'agneau doivent le faire précéder d'un aveu public des fautes les plus humiliantes, comme cela se pratiquait, chez les chrétiens, au temps de la primitive Église.

Ces rapprochements sont singuliers, mais exacts (1). Ne les discutons point; ne recherchons point si les dogmes indiens purent être connus des Mages de l'Égypte, auxquels Moïse, élevé par eux, emprunta probablement quelques traits de sa Genèse, à propos du Paradis terrestre et du déluge; ni si les créateurs des premiers rites chrétiens puisèrent à la même source les éléments du culte nouveau. La dignité du christianisme n'est point en question, et d'ailleurs il faudrait conclure en faveur de son évidente supériorité.

En effet, la tradition chrétienne, dégagée de l'obscure métaphysique de Platon sur l'essence trinitaire, et de la légende mosaïque du serpent tentateur (évidemment indienne) (2), nous présente le premier couple humain créé par un Dieu unique dans un état d'innocence et de perfection qui lui donnait l'empire sur toutes les choses de la terre. Sa destinée primitive, remise en ses mains, devait l'élever, avec toute sa postérité, à un bonheur sans mélange et sans fin, par l'immortel progrès de

(1) On les trouve dans les *Mémoires de la Société anglaise de Calcutta;* dans une lettre adressée au savant Huet, évêque d'Avranches, par le P. Bouchet, de la Compagnie de Jésus, et dans les pièces justificatives insérées par Chateaubriand à la suite du *Génie du christianisme*, n. 6.

(2) Il y avait dans le *Chorcam*, disent les docteurs indiens, un arbre merveilleux, dont le fruit donnait l'immortalité. Les demi-dieux parvinrent à endormir la surveillance d'un monstrueux serpent qui gardait cet arbre, et goûtèrent le fruit défendu, pour acquérir le privilége des dieux supérieurs. A son réveil, le serpent devint si furieux, qu'il répandit des flots de bave qui empoisonnèrent le Chorcam. Les demi-dieux devaient mourir, mais un bon génie, nommé *Chiren*, eut pitié de leur malheur; et, prenant la forme humaine, il avala tout le venin du monstre et sauva les coupables (Voir la note précédente).

son intelligence dans la science des merveilles divines. Une seule condition lui fut posée, c'était l'obéissance, vertu filiale, acte de gratitude et d'amour envers son Père céleste, mais acte libre afin qu'il fût méritoire : c'est par sa liberté que l'homme est l'image de Dieu.

L'Adam biblique (ou l'*Adimo* indien), séduit par l'orgueil, abusa de cette liberté sacrée. Au lieu d'être, aux pieds de son Créateur, l'enfant docile qui espère, attend, reçoit tout de la sagesse paternelle, dans la mesure de ses besoins et de ses forces, il osa toucher le seuil des mystères dont l'approche lui était interdite sous peine de mourir. Le résultat de sa désobéissance lui était annoncé ; il en brava la menace, et cette faute fut punie par toutes nos misères. Dieu ne devait, Dieu ne pouvait empêcher l'usage ou l'abus de la liberté dont il avait couronné les facultés humaines. Sa justice absolue décerna le châtiment à la faute : mais en même temps son infinie bonté promit un sauveur au repentir. Voilà la tradition qui, au-dessus de toutes les formes mythiques, ouvre l'histoire générale de l'Humanité. Elle seule peut éclairer le mystère de la solidarité qui nous enchaîne à la chute du premier homme. Pourquoi nos penchants vicieux, combattus par la conscience ?... Pourquoi nos chagrins, nos douleurs, nos infirmités ?... Pourquoi les afflictions du juste et les triomphes du méchant ?... Quand nous voyons chaque jour, au milieu de nos sociétés, le reflet du crime commis par un père ternir l'honneur de ses fils vertueux ; quand nous voyons des familles, des races entières, maudites ou dispersées à cause du souvenir de la faute d'un seul membre ; quand, à côté de cette génération du mal moral, nous assistons à la transmission du mal physique, et que nous voyons des enfants, innocents de tout vice, naître avec les stigmates des honteuses maladies contractées par leurs pères, ne demandons plus pourquoi l'Humanité serait solidaire de la faute du premier homme. La loi est appliquée partout, dans toutes les sphères de la vie : donc elle existe. La nier, ce serait nier l'évidence, nier Dieu même, et, sans Dieu, d'où venons-nous, et où allons-nous?...

d'où naîtraient nos sympathies et nos antipathies instinctives pour les sentiments généreux ou contre les actions criminelles?... que nous importeraient les vertus ou les vices placés à six mille ans dans le passé, ou à six mille ans dans l'avenir?... Et cependant tout cela nous touche, nous émeut, nous passionne, comme un immense intérêt de famille dont les voix les plus lointaines ont un écho caché dans notre cœur. Il faut donc confesser, avec le génie de Pascal, et la chute de l'homme primitif et toutes ses conséquences, car « le nœud de notre condition, » dit Pascal, « prend ses retours et ses replis dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable sans l'homme. Il est impossible qu'une fable absurde ait pu devenir la tradition de l'univers. »

Lorsque Adam, descendu dans les régions où il devait souffrir, s'arrêta pour mesurer la première distance qu'il avait parcourue sur le chemin de l'expiation, il regarda autour de lui avec terreur. La tempête roulait sur ses traces. Les créatures qui lui avaient obéi fuyaient maintenant son approche; il ne restait à ses côtés que sa compagne en pleurs. Les ronces de la malédiction se traînaient sur le champ de la vie; les fleurs penchées sur leurs tiges, les feuilles jaunissant sur les arbres annonçaient déjà la mort, et le sol jonché de leurs débris fut le premier lit de douleur où le premier homme tombé regretta Dieu. Des destinées heureuses qu'il avait vues commencer il ne lui restait qu'un songe. Des splendeurs de son être il n'avait gardé qu'un pouvoir, celui de lever les yeux au ciel, et de crier « mon Dieu!... » à l'heure de chaque péril : acte de foi perpétuel que nous enseigne la souffrance, mélancolique souvenir de la patrie perdue, involontaire hommage que l'impie lui-même profère, dans toutes les langues, quand la foudre éclate à ses pieds.

Dieu avait retiré du monde sa présence visible ; les astres étendaient devant sa face un voile de flamme assombrie. Mais, tandis que le Mal ouvrait le sépulcre du monde, la promesse de grâce avait retenti jusqu'au delà des siècles. Au fond des

larmes versées par la première femme sur le premier-né de ses douleurs, Adam vit briller un sourire et bénit l'Éternel, car le sourire d'Ève prophétisait l'avénement de Marie, et l'enfantement virginal qui devait être le signe de la nouvelle alliance de l'homme avec Dieu.

Mais, pour remonter vers les sommets divins, il fallait que l'Humanité descendît jusqu'au fond de l'abîme, avant de gravir d'épreuve en épreuve le versant opposé. Bientôt la race adamique ouvrit la porte du crime par la main de son premier-né, et le premier meurtre, armé par l'envie, rougit la terre du sang de l'innocence. Dieu marqua d'un signe le front du fratricide, pour le vouer à l'effroi de tous les temps ; il le fit errant dans le monde, afin que la mémoire de son forfait fût gravée par ses remords sur tous les rivages. Caïn, dont le nom signifie *avarice* et *usurpation*, devint l'ancêtre des vices qui devaient perdre l'Humanité primitive. L'iniquité, gagnant de proche en proche au delà de la mort d'Adam, toute la face de la terre habitée n'offrait plus, après seize siècles, qu'une seule famille sans tache à la clémence du Créateur. La mesure du Mal, débordant de tous côtés, après avoir détruit l'équilibre moral, bouleversa celui de la nature. L'inondation de l'univers descendit des cieux et monta du sein des mers, pour ensevelir la race pervertie. L'Humanité eut beau chercher un refuge sur les hauts lieux du monde, elle trouva partout le naufrage. L'Océan la poursuivit jusqu'à la dernière cime des monts, et, soulevant encore plus haut sa funèbre immensité, ne laissa flotter sur ses solitudes orageuses que le vaisseau tremblant qui portait la famille épargnée.

Voilà la seconde tradition de l'histoire universelle. Pour garder la mémoire d'un si terrible événement, les squelettes de l'Océan se découvrent encore dans les glaces polaires ; les coquillages des mers sont enfouis dans le marbre, ou semés sur les montagnes de toute la terre. C'est de l'histoire écrite sur toutes les plages, avec les ruines d'un monde ; et, comme le disait un grand penseur chrétien, « Dieu ne se contenta point de ces attestations générales de sa colère passée. Sachant com-

bien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs autour de sa demeure. Le soleil n'a plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide où il semble s'éteindre tous les jours ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants. Sur la terre, les rochers laissent tomber des cataractes. La lumière de la lune, les pâles vapeurs du soir couvrent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau. Il naît, dans les lieux arides, des arbres dont les branches affaissées pendent pesamment sur la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes. Deux fois par jour, la mer reçoit ordre de se lever de nouveau de son lit, et d'envahir ses grèves. Les antres des montagnes conservent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime des bois présente l'image d'une mer roulante, et l'Océan semble avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts. »

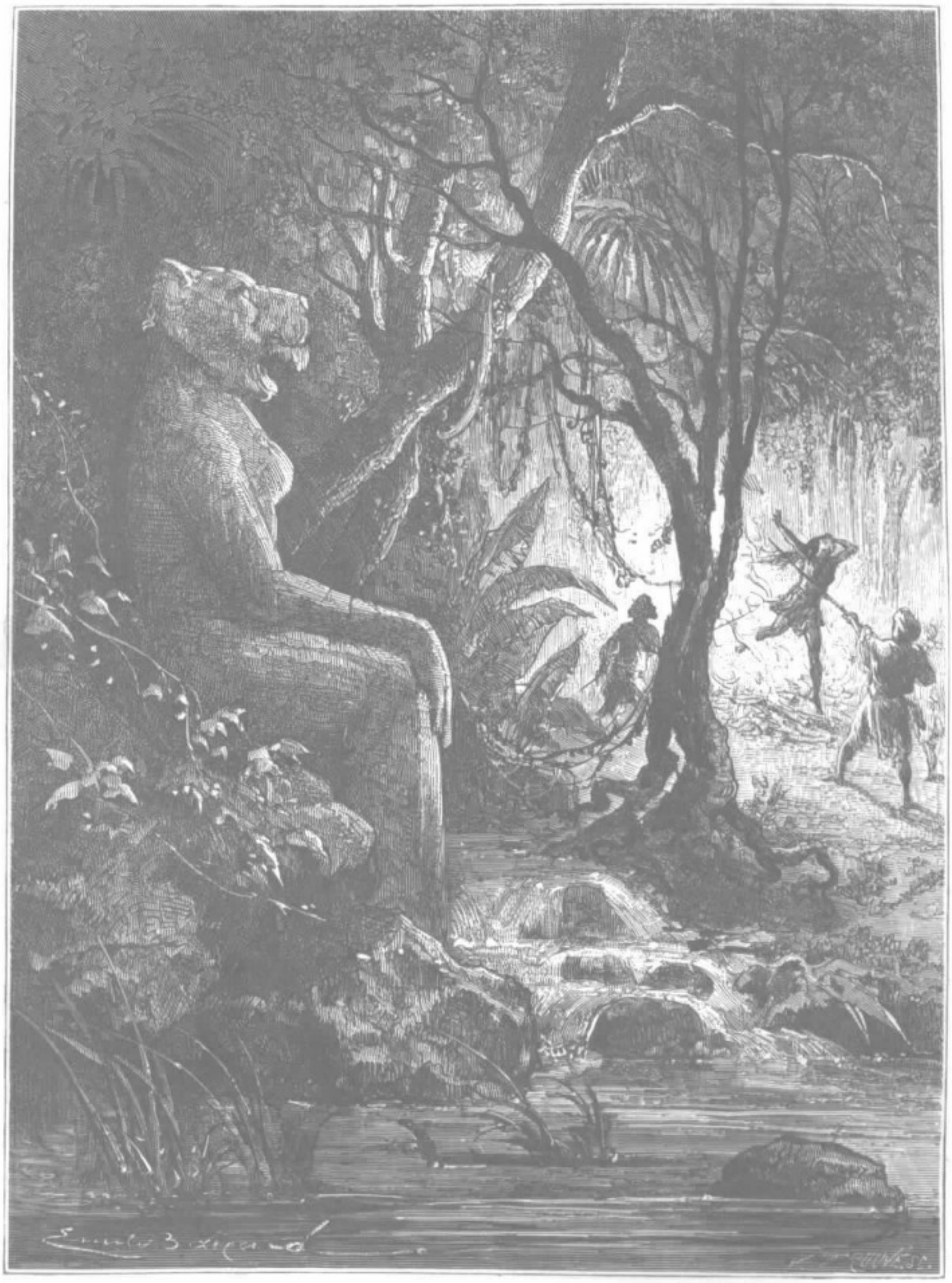
VII

La durée de la vie, avant cette catastrophe, atteignait dix siècles. A sa suite, la Mort, armée de tous les fléaux qui l'activent, se montra de bonne heure et se fit imprévue ; elle ne compta plus avec les nouvelles générations, à mesure que celles-ci reprenaient le chemin du Mal. Un meurtre isolé avait creusé la première tombe en Orient ; la guerre l'étendit jusqu'aux limites du sol habité. Dès que l'homme eut respiré la vapeur des batailles, il se fit un art de la destruction et y chercha sa gloire. Sur la furie de ses passions descendirent les ténèbres de l'esprit. En pratiquant la violence, on crut en trouver dans les animaux devenus féroces le modèle et l'excuse. La peur adora la force, l'ignorance divinisa les inventeurs, la faiblesse du cœur dressa des autels à l'orgueil de l'esprit. Toutes les infirmités de l'âme, toutes les souillures du corps furent les dieux

des nations. La liberté prostituée engendra l'esclavage. Dieu n'eut plus besoin de châtier le monde ; sa justice n'avait qu'à le livrer à lui-même, mais il ne permit point que la vérité primitive disparût tout entière dans ce nouveau naufrage. Comme au temps du déluge, une seule famille était restée le type des mœurs patriarcales. Son chef Abraham, simple pasteur, quitta la Chaldée, sa patrie, par une divine inspiration, pour devenir le père d'un peuple nouveau, l'ancêtre de l'Homme-Dieu qui devait, au temps marqué, renouveler la face de la terre, et dont les Mages du mont de la Victoire attendaient, de siècle en siècle, le signe précurseur.

Mais, autour du petit sanctuaire de ces Mages, le culte grossier de la matière avait envahi les plus lointains espaces. Les légendes pseudo-sacrées de Brahma, de Wishnou et de Siva s'étaient revêtues des formes les plus monstrueuses que puisse imaginer la démence d'un peuple abruti. Comme sous un soleil torride provigne, de toutes parts, en gigantesque ramure la séve qui sous les climats tempérés anime à peine des arbrisseaux débiles, de même l'exubérante fécondité des plaines orientales montrant, sans cesse et partout, la Mort associée à la Vie, et la Nature occupée à se dévorer elle-même, inspirait à l'idolâtrie indienne la colossale personnification des forces qui détruisent dans leur lutte éternelle avec les forces qui créent. De là cette fanatique adoration du *Mal* incarné dans *Khali*, déesse du meurtre, et qui a perpétué jusqu'à nos jours la secte d'étrangleurs sacrés répandue, sous le nom de *Thuggs*, depuis le cap Comorin jusqu'aux monts Hymmalaïa. De là cet autre genre de férocité religieuse qui, sous le nom de *Suttie*, livre encore les veuves au bûcher, pour enrichir de leurs dépouilles l'insatiable avidité de la caste sacerdotale.

Les Thuggs, prêtres secrets de Khali, forment de temps immémorial une association partout ramifiée, qui a ses traditions, ses lois réputées sacrées, ses signes occultes de reconnaissance, et qui échappe à toute efficace répression, en raison même de l'immense espace qu'elle parcourt sans cesse en tous



KHALI, DÉMON DU MEURTRE

sens. L'étranger qui les redoute croit se préserver de leur atteinte en se joignant à quelque petite caravane, et il arrive souvent que cette caravane sera précisément toute composée de Thuggs. Lorsque les autorités du pays parviennent à saisir quelques-uns de ces redoutables illuminés, ceux-ci acceptent le supplice qui les attend, sans chercher à s'y soustraire par aucune dénégation. Un de leurs chefs, nommé Dourga, tombé au pouvoir des Anglais, il y a une vingtaine d'années, et accusé de meurtre sur un commerçant qui se rendait dans le pays d'Oude, donna lui-même, avec un imperturbable sang-froid, les détails du guet-apens qu'il lui avait préparé en toute sûreté de conscience. — « Nos frères, » dit-il aux juges, « avaient appris que l'étranger dont vous parlez devait partir avec une escorte de cinquante hommes. Nous formâmes tout simplement une troupe trois fois plus nombreuse, pour aller l'attendre dans des jungles qu'il devait traverser, et où s'élevait précisément une image de la déesse Khali. Comme il nous est interdit par nos prêtres d'engager un combat, parce que nos sacrifices ne sont agréables à Khali qu'autant que les victimes sont surprises par la mort, nous fîmes bon accueil aux voyageurs, en leur offrant de cheminer ensemble, pour nous préserver mutuellement de tout péril. Ils acceptèrent sans défiance ; nous n'avions donc plus qu'à choisir l'heure propice. Deux d'entre nous s'attachèrent à chaque étranger, sous le prétexte de converser et de lui rendre tous les petits services qui s'échangent en route. Après trois jours de compagnie, nous étions des amis ; il n'y avait plus de temps à perdre. Je leur fis agréer de lever notre camp deux heures avant l'aurore, pour éviter de marcher pendant la grande chaleur. Nous partîmes au moment convenu, chaque étranger marchant entre deux Thuggs. La nuit n'était pas tout à fait obscure : à la faveur du crépuscule étoilé, je donnai le signal à nos frères. Aussitôt, des deux Thuggs qui gardaient chaque victime, l'un lui jeta au cou son lacet à nœud coulant, tandis que l'autre le saisissait par les jambes pour le renverser. Ce mouvement fut exécuté dans chaque groupe avec la rapidité

de l'éclair. Nous traînâmes les cadavres dans le lit d'une rivière voisine, puis nous nous dispersâmes. Un seul homme nous a échappé : mais la déesse Khali a les yeux ouverts sur lui : sa destinée s'accomplira tôt ou tard. Quant à moi, j'étais autrefois une perle, au fond de l'Océan ; aujourd'hui je suis captif. La pauvre perle est enchaînée : on la percera d'un trou pour la suspendre à un fil, et elle flottera misérablement entre ciel et terre. Ainsi l'a voulu la grande Khali, pour me punir de ne lui avoir pas offert le nombre de cadavres qui lui appartenait. O déesse noire, tes promesses ne sont jamais vaines, toi dont le nom favori est *Koun-Khali* (la mangeuse d'hommes), toi qui bois sans cesse le sang des démons et des mortels !... »

Il y a aussi des Thuggs de rivière, car les nombreux cours d'eau dont l'Inde est sillonnée transportent sur les bateaux comme sur les routes la sinistre tragédie de Khali. Le Thugg d'eau entre en conversation avec le voyageur, le capte, le séduit, et l'invite à monter sur une nacelle dont le patron et l'équipage font partie de l'association. Au signal convenu, le malheureux est étranglé et jeté par-dessus le bord. Si le premier Thugg que le voyageur a rencontré excite sa défiance, un second arrive comme par hasard, semble partager ses sentiments, approuver sa prudence, l'aide même à se débarrasser des obsessions du premier, et l'entraîne plus loin, où une autre barque apostée ne lui sera pas moins meurtrière. De nombreuses familles indiennes se livrent à cette vie d'homicides aventures qui, du reste, n'ont jamais le vol pour mobile : c'est le pur fanatisme qui les fait agir.

Un crime encore plus horrible, et, cette fois, un crime lâche, se révèle dans le suicide imposé aux veuves, après la mort de leurs époux. Ce n'est plus ici l'idolâtrie qui aveugle, c'est l'hypocrite cupidité des prêtres qui manœuvre pour s'emparer de tout ou partie d'un héritage, au nom du ciel, en abusant de la faiblesse morale d'une femme. « Deviens *Suttie* (veuve brûlée), » lui disent les brahmes de la ville ou du village, « tu délivres ton époux de l'enfer, et tu vas lui ouvrir toi-

même le séjour de l'immortel bonheur. Tu purifies la famille de ton père et de ta mère. Si tu refuses de te sacrifier pour des êtres si chers, tu seras frappée d'ignominie en ce monde, et d'un long supplice dans l'autre vie. Ton âme ressuscitera dans le corps d'un animal immonde, et toutes ses transmigrations futures te feront renaître pour la honte et la malédiction. »

Tel n'est point le langage de la religion de Brahma ; aucun passage des livres sacrés de l'Inde ne prescrit ou conseille cette immolation de la femme ; c'est le sacerdoce qui l'a imaginée pour s'enrichir, et qui est parvenu à lui donner force de coutume. Que peut faire une pauvre veuve accablée par les exhortations des prêtres et des héritiers qui ont hâte de se partager ses dépouilles ? Elle ne répond guère que par un désespoir qu'ils font passer pour l'impatience de mourir. Si elle refuse l'honneur funeste qui lui est offert, les objurgations des brahmes et les insultes de ses proches font place à la violence, et le peuple ameuté devient, au besoin, le valet de ses bourreaux. Dès qu'on est assuré de la victime, toutes les mains se prêtent à ériger en peu d'instants le piédestal de son martyre. On choisit l'emplacement au bord d'un fleuve ou du ruisseau le plus voisin, selon la localité. Quatre hautes solives, plantées en carré, supportent quatre madriers retenus par des mortaises profondes. Entre ces solives s'élève un carré de bûches superposées de manière à laisser un vide intérieur que l'on remplit de menu bois sec et de résine. Autour et au-dessus de ce bûcher s'amoncellent des branchages qui prêteront au feu un facile aliment. Le toit de ce temple funèbre est formé de planches que l'on charge de gazon. Le cadavre du mort est étendu sur la pile de bois, et la veuve vient s'y coucher auprès de lui. La populace se range à l'entour, pour ne laisser à la victime aucune chance de salut : si elle tente de fuir, les prêtres, armés de perches de bambou, savent la repousser dans les flammes.

Le voyageur français Thévenot vit amener un jour, en grande pompe, une de ces déplorables victimes. Sa contenance était calme ; sa faible intelligence ne se rendait point compte des

atroces angoisses qu'elle venait défier. Des chrétiens, qu'avait attirés ce sacrifice, s'approchèrent d'elle, et lui demandèrent avec compassion si elle allait mourir de son propre gré. « Oui, » répondit-elle avec une sorte de fierté qui les confondit. Les chants des brahmes éclatèrent avec un enthousiasme convulsif, pour étouffer ce commencement d'entretien. Le cortége fit trois fois le tour du bûcher ; après quoi, la veuve monta lentement, mais sans fléchir, les échelons qui devaient la conduire au sommet de sa tombe dévorante. Un brahme, s'approchant alors, lui présenta une torche, afin qu'elle embrasât elle-même les quatre coins du bûcher.

Elle vit d'abord d'un œil ferme la flamme courir en serpentant à travers les branches sèches, mais quand la chaleur s'éleva, quand elle ressentit les premières atteintes de la douleur, elle fit un violent effort pour se jeter hors du cercle infernal. Les brahmes abattirent aussitôt sur sa tête la toiture du bûcher ; mais l'énergie du désespoir lui prêtant une force surhumaine, elle parvint à faire un bond hors des flammes et s'élança vers la rivière. Les brahmes l'y poursuivirent ; malgré les efforts des chrétiens trop peu nombreux, ils la ramenèrent au bûcher qui pétillait de toutes parts et dont la masse offrait déjà l'aspect d'une fournaise. Une espèce de lutte dura quelques instants entre cette malheureuse et ses bourreaux ; la populace indienne poussait des hurlements ; les chrétiens se débattaient encore pour sauver la victime, au risque de périr avec elle, lorsqu'enfin trois brahmes robustes, l'enlevant du sol auquel ses mains s'accrochaient, la firent voler au milieu du brasier. Elle s'y tordit encore pendant une minute, avec des cris déchirants, jusqu'à ce que les brahmes eurent fait crouler les poutres embrasées.

Une autre jeune femme, de quinze ans à peine, nommée Houmalia, avait refusé le sacrifice de sa vie. Comme la loi religieuse ne pouvait l'y contraindre, les brahmes eurent recours à la ruse pour s'emparer de leur proie. Un mois après la mort du mari, et pendant l'absence du père d'Houmalia, son oncle et

d'autres parents vinrent rendre visite à la jeune veuve. Ils feignirent de la féliciter de n'avoir point consenti à mourir dans la fleur de sa jeunesse. Son époux, disaient-ils, n'était-il pas un personnage universellement vénéré pour sa sainteté, et pouvait-on penser qu'il eût besoin, pour aller au ciel, du sacrifice offert par une femme qui entrait à peine dans la vie?... Houmalia les crut, et ne refusa point de se rendre avec eux dans un vaste domaine de campagne que possédait son oncle, et où un doux asile était promis à son veuvage..

Or, voici ce qui attendait l'infortunée. Par les soins du perfide oncle, un bûcher avait été secrètement préparé au bord d'un ruisseau, avec tous les rites du culte de la mort. Houmalia reconnut trop tard le piége tendu à sa crédulité. On essaya d'abord de la séduire par tout le prestige de la mythologie indienne; mais comme sa jeunesse protestait avec une invincible horreur contre l'idée de la souffrance et de la destruction, les monstres qui l'obsédaient, démasquant tout à coup l'hypocrisie de leur cruauté, lui annoncèrent qu'elle ne sortirait pas vivante de leurs mains. Il faut renoncer à peindre le désespoir de cette pauvre créature qu'aucun secours humain ne pouvait arracher à son sort. Entourée d'êtres qui se serraient contre elle pour qu'elle ne vît plus rien au delà d'une infernale fascination, elle fut traînée au bûcher, dans un état voisin de l'anéantissement.

Ses tyrans la croyaient domptée par la terreur; elle n'était qu'engourdie par un vertige. Quand on l'étendit sur le bûcher, elle paraissait insensible à toutes les choses extérieures. On se hâta de mettre le feu, dans l'espérance que l'œuvre de ténèbres ne durerait qu'un moment. Mais, à peine la flamme eut-elle jailli, qu'Houmalia, revenant au sentiment de sa situation, fit un bond de tigresse pour s'élancer hors du cercle fatal. L'oncle et les autres parents la ressaisirent aussitôt, lui lièrent les pieds et les mains, et la rejetèrent dans la flamme. La malheureuse Houmalia se roulait avec d'horribles convulsions: comme pour protester contre le crime des brahmes, et pour

laisser un peu de temps à leur pitié, le ciel avait permis que la frêle victime fût un moment plus forte que la torture. Le feu dévorait ses liens sans dévorer sa vie ; l'instinct de la conservation lui prêta un nouvel élan de désespoir. Elle se rua encore une fois hors du foyer, et, chancelante, tout en feu, elle courut au ruisseau voisin pour y éteindre ses douleurs. Ses parents l'y poursuivirent, la roulèrent dans un drap de soie, comme une momie, la lièrent avec une grosse corde d'écorce humide, et, comme le bûcher était à son suprême degré d'incandescence, ils l'y replongèrent en la chargeant de tisons enflammés. Par un prodige inexplicable elle criait encore, et bondissait dans cette fournaise. A la fin, un brahme, épouvanté lui-même de cette puissance de vie sans exemple, lui décocha une flèche qui termina son agonie.

Après des scènes si révoltantes, on ne peut plus s'intéresser au spectacle des menues superstitions indiennes. Laissons les Fakirs s'enfermer, pliés en deux, dans des caves exposées à un soleil ardent, ou se coucher sur des planches hérissées de pointes; détournons-nous avec dégoût de ces fous qui s'enterrent vifs jusqu'à la ceinture, pour attendre la mort, ou qui vont la chercher sous les chars de Sivah et de Khali, leurs idoles homicides. Rejetons dans leur obscurité des fables absurdes autant que cruelles. L'unique chose qu'il importe de constater, c'est que l'on rencontre encore, dans l'Inde, quelques docteurs, héritiers des doctrines de la Magie (sagesse antique), et qui, dans des écoles sacrées, enseignent à leurs disciples que les idoles actuelles ne sont que des figures incomprises, sous lesquelles se voile la hiérarchie des forces de la Nature, forces soumises à un souverain Être qui est l'unique auteur de toutes choses.

VIII

Si nous passons à la Perse, qui tint longtemps une grande place dans l'histoire du vieil Orient, les Mages nous apparaissent

encore comme les patriarches lointains d'un monde perdu dans la nuit des âges.

Le culte du Soleil ou du Feu, considéré, sous le nom de *Mithra*, comme principe de la vie universelle, forme ici la base d'une mythologie primitive qui a disparu devant la conquête musulmane, mais non sans laisser des traces de son esprit contemplatif. Le Koran ne pouvait abattre d'un seul coup l'ancienne religion nationale, fille des siècles; les vieux mythes d'*Ormuzd*, génie du Bien, et d'*Ahriman*, génie du Mal, tous deux pères d'une innombrable armée d'anges ou ministres subalternes, s'amalgamèrent avec le mélange de judaïsme et de christianisme dont Mahomet avait composé son système religieux.

Dieu, disent les modernes théosophes de la Perse, créa d'abord le Soleil et la Lune, pour éclairer l'espace pendant qu'il formerait la terre. Quand cette œuvre fut achevée, il ordonna à l'ange Gabriel de frotter de son aile la face de la Lune, et cet astre éteint ne transmit plus que le reflet qu'il reçoit du Soleil. Dieu a créé aussi 180 sources de feu à l'Orient, et autant à l'Occident. Le Soleil, sortant chaque matin d'une source orientale, va se plonger, chaque soir, à l'opposite, jusqu'à ce qu'il ait parcouru successivement toutes ces sources, dont chacune est gardée par un esprit céleste. Au-dessous du firmament Dieu a suspendu une mer dont jamais une goutte ne tombe sur la terre. Les orbes du Soleil et de la Lune, de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus et de Mercure, nagent sur cette eau céleste où les roulent des anges conducteurs : quand la lumière disparaît à nos yeux, c'est qu'un ange noir déploie ses ailes immenses entre le Ciel et la Terre. Il en sera ainsi jusqu'à ce que le nombre des élus prédestinés par Dieu soit complet. Alors l'ange du jugement sonnera de la trompette, et tous les morts sortiront du tombeau pour recevoir la récompense ou le châtiment réservés à leurs œuvres. De la terre au ciel s'élance un pont invisible sur lequel doivent passer tous les morts. Quand ils franchissent ce pont *plus mince qu'un cheveu*, leurs

actions sont pesées par l'ange Isrâfil, gardien du Livre des Sorts. Dieu fait miséricorde à qui il veut. Les réprouvés tombent dans un gouffre sans fond, et les élus voient s'ouvrir devant eux un jardin de délices, placé dans le septième ciel, au-dessous du trône de Dieu. Là se trouve l'arbre du bonheur, qui offre un rameau chargé de fruits aux lèvres de chaque fidèle. Cet arbre est si touffu, que le plus rapide cavalier ne pourrait en cent ans traverser son ombrage. Les rivières du jardin sacré jaillissent de ses racines ; leur eau, plus blanche que le lait, plus parfumée que l'ambre, donne l'oubli de toutes les douleurs. Chaque élu reçoit dans ce paradis une demeure séparée ; il y possède soixante-douze femmes créées du musc le plus pur, et douées d'une éternelle virginité. Des jeunes garçons plus radieux que l'aurore lui présentent, chaque jour, trois cents plats d'or, contenant tous des mets différents, car l'appétit des bienheureux convives du Très-Haut est centuplé, et tout ce qu'ils mangent se dissout en parfum qui embaume le paradis. Mais ce ne sont là que les récompenses vulgaires destinées au commun des élus. Quant aux jouissances de ceux qui partagent à un plus haut degré la faveur de Dieu, il faut, disent les docteurs, renoncer à les décrire ; la plus ineffable sera de contempler face à face sa beauté suprême, dans une extase éternelle.

A l'écart de cette théorie sensuelle se rangent les *Sôphis*, qui prétendent conserver dans son intégrité l'antique doctrine des Mages. Méprisant les voluptueux musulmans, qui le leur rendent avec usure, ils n'offrent point aux yeux le scandale des Fakirs de l'Inde, mais ils pratiquent des abstinences dont l'excès engendre l'hallucination. Leur titre de *Sôphi* signifie *vêtu de laine*, et symbolise leur renoncement aux plus innocentes satisfactions de la vie matérielle. Beaucoup d'entre eux se disent doués du privilége de communiquer intimement avec Dieu. Suivant leur théologie, le suprême Créateur est répandu comme un fluide dans toutes ses œuvres. Les émanations de sa divine essence sont, comme les rayons du Soleil, continuellement lancées et réabsorbées. C'est à cette réabsorption en

Dieu, principe immatériel de notre être, que doivent tendre tous nos efforts. La vie universelle qui féconde la nature n'est point l'œuvre de Dieu, elle est une portion de son être infusée dans toute chose. La réabsorption constitue donc l'anéantissement de la personnalité humaine dans sa source divine. Le suprême bonheur des Sôphis consiste dans une insensibilité totale que ni les magnificences de la création ni les splendeurs du monde intellectuel ne peuvent plus émouvoir, et l'on parvient par quatre degrés à cette apothéose de l'abrutissement.

Le premier se nomme *Humanité*. A cette classe appartiennent les disciples qui pratiquent exactement, avec un esprit de simple obéissance, les préceptes et les rites du culte auquel ils appartiennent par leur naissance et leur nationalité. Les Sôphis considèrent cette obéissance machinale comme le lien qui retient les hommes dans l'ordre de la justice.

Le deuxième degré s'intitule *sentier de la perfection*. L'adepte, après avoir prouvé son aveugle obéissance, est autorisé à s'affranchir de tout culte extérieur, pour s'exercer à adorer Dieu *en esprit et en vérité;* et l'on n'y parvient point, disent les maîtres de l'art, sans beaucoup de vertu et de courage. Pour mériter la permission de renoncer aux pratiques du culte, il faut être arrivé, à force de dévotion, à la connaissance de la nature divine.

Le troisième degré communique, par *intuition contemplative*, une science égale à celle que possèdent les esprits angéliques ; tout initié devient donc par elle aussi parfait que peut l'être une créature en union avec son auteur. Malheureusement pour cette doctrine, dont l'orgueil et l'égoïsme sont les moindres défauts, les Sôphis qui prétendent à une si étroite union avec la Divinité n'ont pas même pu garder entre eux l'harmonie. Les uns, sous le titre d'*inspirés*, soutiennent que Dieu descend dans leur âme privilégiée, faveur qu'ils refusent à leurs confrères dissidents; et ces dissidents, nommés *Unitaires*, plus généreux envers notre pauvre humanité, soutiennent, au contraire, que Dieu ne fait qu'un avec toutes les âmes. Ceux-ci com-

parent Dieu à la flamme, et nos âmes au charbon, et, en vertu de l'ubiquité du Dieu-*flamme*, toute âme-*charbon* s'embrâse à son contact et devient flamme à son tour.

Un grand nombre de Sôphis enseignent que l'univers est incréé, et, par conséquent, indestructible. Quelques-uns s'attribuent le pouvoir de ressusciter les morts. Une vie solitaire, ascétique, macérée par de longs jeûnes, les dispose à l'extase, précurseur de l'anéantissement moral dans lequel ils placent leur triste conception de l'éternelle félicité.

A côté de la secte des Sôphis on trouve un autre reste, également fort altéré, de l'antique Astrologie qui avait fleuri sous les Mages. Le voyageur Chardin nous raconte que le roi de Perse Schah-Abbas dépensait, par année, une somme équivalant à quatre millions de notre monnaie pour l'entretien des astrologues de sa cour. Le chef de cette compagnie, Mirza-Chéfi, exerçait une haute influence sur les moindres actions du monarque. A une époque plus rapprochée de nous, en 1800, sir John Malcolm, ambassadeur de la Grande-Bretagne, arrivant à Téhéran, capitale du pays, rencontra deux devins royaux, chargés de noter exactement l'instant précis où il franchirait la porte de la ville. L'un d'eux prit la bride de son cheval pour en régler l'allure ; l'autre tenait une montre. Grâce à leurs soins minutieux l'entrée du diplomate anglais eut lieu, dit-on, sous une *influence astrale* d'heureux augure, et cette nouvelle, portée au roi, ne contribua pas médiocrement à assurer le succès de sa mission. Quelques années après, Malcolm, rappelé dans son pays, eut la fantaisie de consulter un de ces devins sur les chances bonnes ou mauvaises qui accompagneraient son retour. Les pronostics tirés de l'horoscope annoncèrent une violente tempête, à laquelle le voyageur n'échapperait que pour tomber dans un dur esclavage sur les côtes inhospitalières de l'Afrique. — «Je serais trop malheureux si j'avais la faiblesse de te croire; » dit Malcolm à son *voyant*, « car une telle prédiction ferait mon supplice pendant une traversée de plusieurs mois ; et si ton oracle est menteur, comme j'en ai le ferme espoir,

je ne manquerai point d'en faire parvenir le témoignage à ton roi, pour le désillusionner de la folle confiance qu'il t'accorde. »

Le devin haussa les épaules devant cette petite menace, et voici, selon le récit de Malcolm, en quels termes il justifia son art : « Si tu es préservé du sort que j'entrevois dans les signes célestes, c'est que, pendant la navigation, une crainte salutaire des jugements de Dieu aura élevé ton âme, sur les ailes de la prière, jusqu'au trône de sa providence. Or comme, soit qu'un malheur te frappe, soit qu'il se détourne, les lois de l'univers ne seraient pas plus dérangées par ton salut que par ta perte, il se peut que la tempête ne sorte point de la main du Tout-Puissant, et que tu arrives sain et sauf au terme du voyage. Le prophète Jésus, étant un jour assis, avec quelques-uns de ses disciples, à la porte de Jérusalem, vit passer un bûcheron qui sortait de la ville en chantant pour aller à son travail. « Voilà, » dit Jésus, « un homme qui ne chanterait point s'il savait que, « ce soir, il ne sera plus en vie. » Le soir arriva ; Jésus était encore assis à la même place, et le bûcheron, qui n'avait point entendu ses paroles, repassa par le même chemin, sa cognée sur l'épaule, et en chantant comme le matin. Les disciples du prophète murmuraient entre eux contre le maître, et allaient l'abandonner. Jésus, pénétrant leur pensée, leur dit avec douceur : « Cet « homme devait mourir ; mais il a rencontré, dans la forêt, un « pauvre affamé, et lui a donné la moitié de son pain ; en ré- « compense de cette bonne action Dieu lui a conservé la vie. « Faites approcher cet homme, et ouvrez le faix de ramée qu'il « porte sur son dos. » Les disciples obéirent, et un serpent fut trouvé caché dans la charge du bûcheron : ainsi fut vérifiée la parole du divin Jésus. Va donc en paix, homme du Couchant, et n'accuse plus de fausseté les signes écrits dans les cieux par la main de l'Éternel. »

Malcolm a négligé de nous apprendre s'il profita de cette singulière leçon pour son avancement spirituel ; mais il faut en prendre acte pour reconnaître que les adeptes de la haute Magie,

parmi lesquels se comptent les astrologues anciens et modernes, ne considèrent comme soumis à la fatalité que les hommes qui se détournent de Dieu et se livrent eux-mêmes au courant des choses.

Le fatalisme est, au contraire, le point fondamental de la religion de Mahomet, dont le nom même, *Islam*, signifie *abandon à Dieu*, non pas dans le sens de soumission filiale à sa providence, mais dans celui de résignation aveugle, nécessaire, absolue, à l'inévitable destin. Un Turc, un Arabe, un Persan, frappé de quelque malheur, s'en console, s'il le peut, en disant : « *C'était écrit.* » Cependant, comme une telle passivité de l'esprit humain choque instinctivement les consciences les moins éclairées, la superstition, à défaut de philosophie, essaye de protester à sa manière. Aussi rencontre-t-on dans la Perse, comme dans l'Inde, la Turquie et l'Afrique, une foule de gens qui s'affublent d'amulettes, attachées tantôt au bras, entre le coude et l'épaule, tantôt au col ou à la ceinture. Quelques-uns de ces préservatifs sont gravés sur des pierreries et enfermés dans des étuis d'or, d'argent, ou de cuivre, selon la richesse de leurs possesseurs. On en suspend au cou des chevaux précieux, pour les garder d'accidents; au seuil des maisons, pour écarter les voleurs, à l'entrée des bazars, pour y attirer les chalands. Il y a des derviches mendiants qui font métier d'aller solliciter les personnes d'une dévotion renommée, pour obtenir qu'elles veuillent bien écrire et signer quelque courte prière, sur une longue bande de papier qu'ils leur présentent. Quand ils ont pu acquérir de la sorte quarante ou cinquante textes de prière, revêtus de signatures authentiques, c'est pour eux la source d'un petit commerce presque lucratif. Ils s'en vont errer de village en village, et, moyennant une modique rétribution versée par les consultants, ils récitent à leur intention ce chapelet de prières, convaincus, prétendent-ils, que sur un nombre si considérable de saintes personnes il y en a toujours au moins une dont Dieu exaucera l'invocation. Ils ont aussi des charmes contre la morsure des serpents ou la piqûre du scorpion, et surtout

contre l'influence du *mauvais œil*, espèce de sortilége que les Persans redoutent par-dessus tout. C'est, chez eux, porter malheur à un enfant que de louer sa beauté devant sa jeune mère; c'est porter malheur à un homme que de le féliciter sur sa richesse ou ses succès; et chaque fois qu'une femme s'est montrée en public, elle accomplit, en rentrant dans sa maison, des purifications qui ont pour objet de neutraliser l'effet des regards dangereux qui auraient pu s'arrêter sur elle.

IX

Je n'ai fait qu'effleurer l'Inde et la Perse, pour y chercher quelques traces fugitives des Mages. Elles n'apparaissent, dans la première de ces contrées, que sous la forme indécise d'une tradition légendaire, et, dans la seconde, que par une révolution sacerdotale qui essaya de s'emparer du pouvoir après la mort du roi Cambyse, 522 ans avant notre ère. Cette tentative n'eut qu'un succès éphémère qui s'écroula sous le massacre des Mages et n'a laissé, dans l'histoire, qu'une date sanglante, avec le titre de *Magophonie*.

Si nous avançons vers la Chaldée, Ninive, et l'antique Babylone, dont la Perse opéra la conquête 538 ans avant Jésus-Christ, nous y voyons les Mages plus mêlés à l'état social, et exerçant sur les hautes sciences et les arts un empire plus défini. Mais par ses institutions, ses monuments et ses mœurs, la Chaldée, qui fut le berceau de la longue puissance assyrienne, touche à l'Égypte par des points de ressemblance si nombreux, et, si j'ose m'exprimer ainsi, par une telle confraternité de doctrines philosophiques et religieuses, que, pour éviter des redites; et pour nous fixer enfin près des origines les plus vraisemblables et les mieux conservées de la Magie, nous devons concentrer sur l'Égypte toute notre attention. C'est à l'Égypte, plus connue par ses rapports avec l'antiquité grecque et latine, qu'il faut demander les lumières que nous refuse la vieille

Asie. Souvenons-nous qu'elle donna au monde, en sa fameuse école d'Alexandrie, la plus féconde et la plus vaste université qu'ait jamais créée l'esprit humain. Sous le règne de Ptolémée Philadelphe, Alexandrie était devenue une seconde Athènes. Tout ce que l'Europe, l'Afrique et l'Orient possédaient d'hommes distingués semblait y avoir reflué: On sait qu'au septième siècle de notre ère la bibliothèque d'Alexandrie, surnommée la *Mère des Livres*, fut incendiée par les Arabes ; mais les copistes avaient heureusement multiplié les écrits des plus doctes penseurs, et l'on doit à ces obscurs ouvriers du progrès le salut de quelques précieuses traditions qui renouent la chaîne des temps philosophiques.

Terre à jamais célèbre, et toujours mystérieuse, l'Égypte est une vallée, creusée au cœur de l'ancien monde, entre les extrémités de l'Afrique et de l'Asie. Elle communique avec l'Europe orientale par la Méditerranée, port des trois continents. Il est permis de dire que cette situation géographique semblait prédestiner l'Égypte à devenir le berceau d'une haute civilisation, dont ses colonies iraient au loin répandre la gloire et propager les bienfaits.

Considéré en lui-même, le sol de cette région n'est qu'une bande de terre végétale qui suit, du midi au nord, chaque rive du Nil, entre deux déserts. Ce fleuve, l'un des plus grands qui soient connus, et dont la source n'a pas encore été sérieusement indiquée, entre dans la vallée d'Égypte par la cascade d'Éléphantine. A droite s'étendent des sables, puis la chaîne des monts Arabiques, et, au delà, la mer Rouge. Sur la gauche règne le désert Libyque, émaillé de quelques oasis, et borné par une autre chaîne de montagnes.

Ces deux lignes montueuses sont de médiocre élévation, incultes et nues. Elles encaissent d'abord la vallée, au midi, assez étroitement pour ne laisser qu'une berge que couvrent chaque année les grandes eaux. Plus loin, la vallée s'élargit de plus en plus ; le Nil, dégagé de l'étreinte du granit, se dilate sur un espace de 1,000 à 1,200 mètres, et roule ses eaux profondes

sur des grèves bordées de cultures : c'est ce qu'on appelle haute Égypte.

La chaîne des monts Arabiques finit brusquement, près du Caire, sur la rive droite du fleuve. La chaîne Libyque se prolonge davantage, et, à la hauteur du Caire, elle projette, sur la rive gauche, une espèce d'éperon qui forme le plateau de roche sur lequel sont érigées les fameuses Pyramides ; puis elle va, par une pente douce, se perdre au nord-ouest, dans les sables : nous sommes dans l'Égypte moyenne.

La basse Égypte, inclinée vers la Méditerranée, dessine un vaste triangle, assez semblable au *delta* grec (Δ) qui lui prête son nom. Cette plaine contient plusieurs lacs d'eau salée, et les branches qui divisent le Nil près de son embouchure y tracent des zones marécageuses. Dès le milieu du printemps, les récoltes fauchées ne laissent plus voir dans le Delta qu'une terre poudreuse et crevassée. A l'équinoxe d'automne, la plaine se couvre d'une immense nappe d'eau rougeâtre, du sein de laquelle sortent des palmiers, des villages, et des digues étroites qui servent de communication. Après la retraite des eaux, ce n'est que fange ; mais, quand l'hiver arrive, le spectacle d'une nature désolée se transfigure comme par enchantement. Le sol se couvre d'une merveilleuse verdure, la basse Égypte est changée en une prairie chargée de fleurs et d'épis. Le ciel, d'une transparence éblouissante, s'embrase des rayons d'un soleil qui verse partout les effluves de la vie.

La haute Égypte, ancienne Thébaïde, étale, à perte de vue, encore plus de richesses, par les accidents de terrain qui en font valoir la diversité. Moissons dorées de froment, d'orge, de maïs ; champs de fèves et de doura ; plaines de trèfle, forêts de cannes à sucre ; plantations d'indigo, de lin, de sésame, de coton, toutes les prodigalités d'une luxuriante nature se disputent le moindre pli du sol. Sur la rive gauche du Nil, le Fayoum étale jusqu'au pied des montagnes Libyques ses champs de roses qui fournissent le parfum le plus aimé de l'Orient. On y trouve à profusion le lotus, plante sacrée des mystères, qui

épanouit à la surface des eaux, après l'inondation annuelle, ses fleurs tantôt blanches, tantôt roses ou bleu céleste ; on y admire le nopal épineux, aux feuilles épaisses et d'un vert sombre, qui sert à créer des haies vives, aussi hautes et impénétrables que des murs. L'olivier et la vigne, à peu près disparus du reste de l'Égypte, se sont réfugiés dans le Fayoum. Mais ce qui prête un grandiose indescriptible à la région thébaïque, c'est la multitude de ruines séculaires, voilées d'une religieuse mélancolie, que l'on découvre encore, de tous côtés, comme les témoins survivants d'une histoire évanouie depuis trente siècles.

Ceux qui ignorent jusqu'à quel point l'on peut ménager l'espace prennent pour fable les récits des anciens sûr le nombre des villes égyptiennes. Leur richesse ne semble pas moins incroyable. Il n'y en avait pas une qui ne fût peuplée de temples admirables et de splendides palais, dans lesquels d'immenses galeries étalaient des sculptures et des peintures que la Grèce est venue prendre pour modèles. Thèbes, surtout, effaçait par sa grandeur et son luxe toutes les villes du vieux monde. Ses cent portes ont été chantées par Homère, et l'on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble dix mille guerriers par chacune de ces portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exagération dans ce calcul, toujours est-il certain que ses habitants devaient être innombrables. Les Grecs et les Romains l'ont célébrée comme une merveille, et cependant ils n'en avaient vu que les ruines.

Le Fayoum, appendice de la vallée du Nil, égalait en développement la surface du Delta. C'est là que, 1,700 ans avant notre ère, le roi Mœris avait creusé un lac de 60 lieues carrées, pour recevoir le surcroît des eaux du fleuve pendant les années d'excessif débordement. Quand survenait une année de trop médiocre inondation, des écluses lâchaient la réserve des eaux, et des conduits ménagés la dirigeaient sur les points que le bienfaisant limon n'avait pu atteindre. Au milieu du lac s'élevaient deux pyramides hautes de 600 pieds, dont 200 plon-

geaient sous les eaux. Les statues de Mœris et de son épouse couronnaient le sommet de chaque pyramide. Ces œuvres gigantesques n'étaient pourtant que les tombeaux de leurs auteurs. Non loin de là s'étendait une autre merveille, qu'on appelait le Labyrinthe, du nom de Labarys, un autre roi, qui l'avait fondée. C'était une chaîne de douze palais disposés régulièrement pour symboliser les douze signes du Zodiaque. Chaque palais avait trente salles, nombre égal à celui des degrés qui se partagent chaque signe. Cet édifice, tout peuplé d'images mystérieuses et sacrées, était doublé par des constructions souterraines, non moins magnifiques ; celles-ci attendaient, dans un religieux silence, les dynasties d'un empire qui croyait à son éternité ; mais leurs cryptes sont restées vides.

N'est-ce pas un spectacle digne de toute admiration que de voir, chaque année, à l'époque du solstice d'été, sous le plus beau ciel du monde, sans aucun signe précurseur de ce phénomène, un grand fleuve changer subitement de couleur, prendre cette teinte de sang dont nous parle la Bible, grossir jusqu'à l'équinoxe d'automne, et ensevelir sous ses flots l'horizon de ses rives ; puis, pendant une période aussi exactement limitée, revenir par degrés à la mesure de son lit ordinaire?... L'ancien peuple de l'Égypte criait au miracle et adorait son Nil comme un dieu. Mais les Mages rapportaient à une providence plus vraie l'ordre régulateur de cette fécondation ; ils savaient que les pluies torrentielles qui tombent sur l'Abyssinie méridionale, au delà du tropique du Cancer, commencent toujours au mois de mars, et s'écoulent lentement vers le Nil par la déclivité du sol. Le fleuve mettait donc trois mois à croître pour déborder au mois de juin, et trois mois à retrouver son niveau. Le peuple n'avait pas besoin de connaître cette explication physique. Mieux valait pour son bonheur qu'il crût à un prodige et qu'il en bénît le Ciel : cette idée d'une protection divine le rendait plus moral que n'eût pu le faire une science inutile et peu accessible au commun de la foule.

Nous ne possédions sur l'Égypte, il y a soixante-dix ans, que les croquis de ses ruines, glanés par quelques voyageurs dans les étapes militaires d'une courte et stérile occupation. Aujourd'hui, grâce aux progrès de l'archéologie, nous pouvons soulever un coin du voile qui enveloppe les mystères pharaoniques. Le déchiffrement des hiéroglyphes, ajoutant ses lumières aux notions que nous ont laissées Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, Jamblique, Appollonius de Tyane et quelques autres anciens, nous enseigne d'une manière décisive que les premiers habitants de l'Égypte formaient une république sacrée, dont tous les pouvoirs, toutes les institutions, toutes les sciences, tous les arts se réunissaient dans les mains du sacerdoce gouvernant. Nous avons la certitude de ce fait, parce qu'au delà de la révolution qui remplaça la tiare par le glaive, nous ne cessons de voir l'autorité religieuse planer sur les dynasties et les règnes, pour les inspirer de leur vivant et les juger après leur mort. Il fallait, pour conserver un tel prestige, posséder une haute supériorité d'intelligence et s'appuyer sur une force morale consacrée, de temps immémorial, par le respect du peuple. Or, les Mages formaient la première classe de la nation ; les guerriers avaient le second rang ; le peuple proprement dit, laboureur, commerçant, ouvrier, se massait derrière eux. La révolution fut militaire ; elle s'empara de la force matérielle, mais elle ne pouvait marcher sans lumières, et toutes les lumières étaient réunies dans le sacerdoce. Il y eut donc, entre les rois et les Mages, un compromis naturel, qui donnait à ceux-là le pouvoir exécutif, en laissant à ceux-ci le triple domaine de la législation, de l'administration publique, et des sciences spéculatives et pratiques. Le gouvernement monarchique prit l'Égypte telle que les Mages l'avaient organisée ; il la trouvait constituée pour une durée qu'aucun autre empire n'a égalée.

Cette constitution de l'Égypte était aussi monumentale que son architecture. Elle avait pour base la religion ; pour assises la propriété, l'instruction, le travail, et pour couronnement l'égalité devant la loi. Le sacerdoce, au premier rang social, pos-

sédait en commun des revenus considérables. Les temples percevaient des taxes, en blé ou en argent, sur toutes les terres labourables, et en nature sur les vignobles et les prairies. Il y avait aussi un impôt personnel et mobilier. Les morts eux-mêmes, rangés dans d'immenses nécropoles souterraines, confiées à la garde des prêtres, payaient, par les mains de leurs familles ou de leurs héritiers, une rétribution annuelle. La royauté prélevait à son tour une part sur tous les biens des temples, pour en composer son trésor.

Les Mages, tribu sacrée par la hiérarchie des fonctions, se mariaient entre eux ; leurs fils et leurs filles ne s'alliaient jamais aux autres classes de la nation : c'était le moyen de conserver l'esprit de corps, source de l'influence sacerdotale. Les jeunes filles, jusqu'à leur mariage, étaient élevées dans les temples, et consacrées au service de la Divinité, à l'ornement des solemnités religieuses. Les fils étudiaient, depuis l'enfance jusqu'à la maturité de l'âge. La géographie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, la mécanique, la médecine, la chirurgie, la musique, le dessin, l'architecture, la peinture, la sculpture, la législation, la morale, l'astronomie vulgaire et sacrée, les rites religieux, les mystères du symbolisme hiératique, formaient la chaîne des connaissances générales qu'ils devaient acquérir. Ils se perfectionnaient ensuite dans une branche quelconque de ces études, selon les aptitudes spéciales qu'ils avaient manifestées, et qu'ils devaient utiliser au service de la nation. Les uns prenaient place dans les tribunaux, les autres dans l'administration publique ; ceux-ci ouvraient des écoles, ceux-là exerçaient une science ou un art : tous trouvaient une carrière, grâce à l'extrême division des emplois, poussée si loin que, par exemple, chaque médecin devait s'appliquer à une maladie particulière, chaque juge à un point déterminé de la jurisprudence, afin d'exceller dans la pratique aussi bien que dans la théorie.

Les lois annonçaient qu'un tel peuple était, de tous les peuples, celui qui avait le mieux conservé les lumières primitives de l'Humanité. Nation grave et sérieuse, les Égyptiens ont eu

la gloire d'être cités comme les plus reconnaissants des hommes : ils étaient donc les plus sociables. Celui qui, pouvant sauver la vie de son semblable, s'abstenait de ce devoir par lâcheté ou par indifférence, était réputé aussi criminel que l'homicide. En cas d'impuissance contre un abus de la force, il fallait au moins dénoncer l'auteur de l'agression, et il y avait des peines contre le témoin qui se taisait.

L'accusateur convaincu de calomnie subissait le châtiment dont il avait voulu faire frapper un innocent. L'attentat sur la personne d'une femme était puni de la mutilation. La peine de mort était décernée au parjure et au meurtre; les parents qui tuaient leur enfant étaient obligés de tenir son cadavre embrassé pendant trois jours et trois nuits.

La femme enceinte, accusée d'un crime, n'était mise en jugement qu'après sa délivrance, afin que, s'il survenait condamnation, l'enfant ne fût point déshonoré; on lui donnait le temps d'entrer dans la vie pendant l'innocence présumée de sa mère.

Le bien du débiteur payait pour lui, jamais sa personne. On pouvait emprunter sur la momie de son père; mais, en cas de non-payement, l'emprunteur et ses enfants étaient privés des honneurs de la sépulture religieuse.

Chaque année, il fallait déclarer aux magistrats sa demeure et ses moyens d'existence; il y avait peine de mort contre le citoyen ou l'étranger qui ne pouvait justifier de ses revenus ou de l'exercice d'une profession.

Le mariage pouvait être dissous par la justice, parce que forcer de vivre ensemble deux êtres qui ne s'aiment plus, c'est lier un vivant à un cadavre. La loi ne connaissait point d'enfants illégitimes, parce que tous les êtres sont égaux devant le Créateur.

Il n'était permis à aucun citoyen d'être inutile à l'État; la loi elle-même assignait la classe à laquelle appartenait chaque famille, et son rang dans cette classe, ordre immuable de père en fils. Nul ne pouvait cumuler deux professions, ni en changer

arbitrairement, c'est-à-dire sans capacité prouvée ; mais toute manière d'être utile à la société était également honorée, et nul ne croyait pouvoir, sans crime, mépriser les hommes dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. Par ce moyen, toutes les sciences et tous les arts atteignaient leur perfection.

Ces lois de la patrie étaient, dans tous les rangs, la leçon de l'enfance et de la jeunesse. C'était une consolation, en mourant, de léguer son nom à l'estime de ses contemporains, parce que, de tous les biens terrestres, c'est le seul que la mort ne peut nous ravir. Mais il n'était pas permis de louer indifféremment tous les morts, et d'écrire leur panégyrique sur leur tombe; il fallait qu'un jugement public accordât cet honneur à leur mémoire.

Les rois eux-mêmes n'étaient point exempts de cette justice posthume; leur règne comparaissait au tribunal de la postérité, et, s'il était condamné, les restes mortels du souverain n'obtenaient point de solennelles funérailles. Cette coutume de juger les rois défunts faisait souvenir les chefs de l'État qu'ils ne tenaient leur pouvoir que de la permission de Dieu, et que, si leur majesté les mettait au-dessus des autres hommes pendant leur vie, la mort les nivelait dans l'égalité de la poussière.

L'administration politique de l'Égypte se divisait en trois villes sacrées, Thèbes, Memphis et Héliopolis ; c'étaient les centres des trois grands colléges sacerdotaux, sources vivantes de la justice, dont le tribunal suprême siégeait dans Thèbes. Chaque collége fournissait dix juges à ce tribunal, dont la présidence appartenait au plus âgé. Le code des lois contenait dix livres, et chaque magistrat en étudiait un seul ; ainsi le tribunal des Trente possédait trois juges connaissant à fond le même livre, et appartenant chacun à un collége différent. Les procès se présentaient par écrit; la poursuite, la défense, les répliques, les témoignages produits de part et d'autre, se combattaient la plume en main ; la parole n'était point admise, de peur que les juges ne fussent séduits par l'attrait de l'éloquence. Ces mémoires

passaient de main en main, dans un religieux silence ; les convictions de la justice s'exprimaient par un scrutin secret, après lequel le président ouvrait le livre des lois pour prononcer la sentence.

Dans les affaires de médiocre ou minime importance, les plaideurs étaient expédiés par le Mage de leur quartier ou de leur village, qui tenait des audiences semblables à celles de nos justices de paix ; et comme tout jugement avait le caractère d'un acte religieux, accompli devant l'image de *Saté*, déesse de la conscience et de la vérité, les appels au tribunal suprême n'étaient que rarement accordés, dans des circonstances exceptionnelles.

En envoyant ses colonies dans la Grèce et en Asie, l'Égypte y portait sa civilisation. Les grands législateurs, les philosophes de l'antiquité ont tous reconnu qu'ils étaient venus chez elle apprendre la sagesse. La paix, cette majesté des grands États, y était en honneur, parce que la paix, compagne de la justice, est aussi la nourrice du génie. Quand l'Égypte enfanta son premier roi guerrier, elle abdiqua les traditions qui avaient fondé sa grandeur. Quand elle mit sur pied des milices pour un autre but que celui de sa défense, elle apprit à ses voisins à mesurer ses forces et à peser son armure. Au début de ses entreprises, elle dut de grandes victoires à la haute renommée qui précédait son nom. Le météore de sa gloire secoua de vives lumières depuis le Danube jusqu'au Gange, puis il revint s'éteindre sur les mêmes plages où il s'était embrasé. Les races qui se font conquérantes, sans y être entraînées par les nécessités de leur nature, n'apprennent aux autres races qu'à les vaincre à leur tour. Tôt ou tard asservies, elles tombent, avec leurs propres trophées, dans les ruines qu'elles s'efforçaient d'amonceler : c'est, de tout temps, le revers de la gloire humaine. Celle de l'Égypte devait disparaître sous le pied des Perses, comme les Perses disparurent, à leur tour, devant les Grecs, ceux-ci devant Rome, et Rome, enfin, dans l'océan des Barbares, qui roulait sur ses flots un nouvel univers.

X

Nous devons aux sciences égyptiennes notre méthode de diviser l'année, selon l'apparente marche du soleil et de la lune, en mois et en semaines qui embrassent une somme totale de 365 jours. Nous leur devons également la première idée de l'alphabet représentant les sons par des signes graphiques. Ces notions sont devenues universelles chez tous les peuples civilisés. Les temples des Mages étaient surmontés d'observatoires consacrés à de profondes études astronomiques, dont le calendrier sidéral de Ptolémée de Péluse nous a transmis d'importants témoignages. Ces Mages, en étudiant les cieux, avaient dû se former une théogonie traditionnelle. Elle remontait à Hermès-Thoth, le plus ancien législateur dont ils eussent gardé quelque mémoire. Les livres écrits par cet Hermès avaient été très-nombreux, et chacun d'eux se rapportait à une science ou à un art. Ils ont péri dans les révolutions égyptiennes, à l'exception de quelques fragments de deux traités, dont l'un s'intitule *Pimander* (la pensée divine), et l'autre *Asclépios*, du nom d'un disciple pour lequel il avait été rédigé. Quelque déplorable que soit la perte de monuments originaires si précieux, le peu qui nous en est parvenu suffit toutefois pour attester que la plus antique civilisation de l'Égypte fut édifiée sur les hauteurs du spiritualisme le plus incontestable.

Le *Pimander* considère en Dieu la souveraine puissance équilibrée par l'intelligence éternellement active et par la sagesse absolue. L'*Asclépios* a pour objet Dieu dans ses rapports avec l'univers et avec l'homme.

« Aucune de nos pensées, » dit Hermès-Thoth à son disciple, « ne saurait concevoir Dieu, ni aucune langue le définir. Ce qui est incorporel, invisible, sans forme, ne peut être saisi par nos sens; ce qui est éternel ne peut être mesuré par la courte règle du temps : Dieu est donc ineffable. Il est la vérité absolue, la

justice absolue, le pouvoir absolu; et l'immuable absolu ne peut être compris sur la terre.

« Dieu peut, il est vrai, communiquer à quelques élus la faculté de s'élever au-dessus des choses naturelles, pour percevoir quelque rayonnement de sa perfection suprême; mais ces élus ne trouvent point de paroles pour traduire en langue vulgaire l'immatérielle vision qui les a fait tressaillir. Ils peuvent expliquer devant l'Humanité les causes secondaires des créations qui passent sous nos yeux comme des images de la vie universelle: mais la cause première demeure voilée, et nous ne parviendrons à la comprendre qu'en traversant la mort.

« Cette mort est pour beaucoup d'hommes un épouvantable fantôme; et cependant ce n'est autre chose que notre délivrance des liens de la matière. Le corps n'est qu'un vêtement d'infériorité qui nous empêche de monter dans les mondes du progrès; c'est une chrysalide qui s'ouvre quand nous sommes mûrs pour une vie plus large et plus haute. Vois la fleur qui charme nos yeux en nous enivrant de ses parfums : elle est née d'une graine tombée dans la terre. De même, quand notre corps retourne à cette terre d'où il a été tiré, l'esprit qu'il retenait captif s'exhale comme un parfum vers les cieux, car l'esprit était contenu dans le corps, comme le parfum dans le germe de la fleur. »

Dans le *Pimander*, Hermès se représente sous les voiles d'une nuit solitaire, et subissant les angoisses d'une torpeur pleine de trouble. Il lui semble que son âme erre dans un cercle sans issue, et que sa pensée ne peut s'élever par la prière vers l'auteur de toutes choses. Au plus fort de cette détresse morale, il voit, tout à coup, poindre et grandir, dans l'obscurité, une figure qui devient de plus en plus lumineuse en prenant les proportions d'un homme colossal et parfaitement beau. Cette apparition le regarde avec douceur : — « Tu souffres, ô fils de la terre, » lui dit elle, « et je viens te fortifier, car tu aimes la justice et tu cherches la vérité. Je suis *Pimander*, la pensée du Tout-Puissant : forme un vœu, et tu seras exaucé.

— « Seigneur, » répond Hermès-Thoth, « donnez-moi un rayon de votre science divine.

— « Tu as bien choisi, » reprend Pimander. « Que ton vœu soit satisfait !... »

Aussitôt Hermès, ravi dans une sorte d'extase, est environné d'un spectacle que nulle langue humaine ne saurait peindre. Toutes les formes, toutes les magnificences que peut rêver la plus ardente imagination, se développent autour de lui dans une sphère de lumière qui l'enveloppe de toutes parts, et dont la rotation, d'Occident en Orient, fait évoluer, dans l'harmonie d'une musique enchanteresse, une succession de tableaux changeants, plus merveilleux et plus splendides les uns que les autres.

Pendant qu'Hermès se livre au charme de cette contemplation, la lumière pâlit, les visions s'effacent par degrés dans une ombre chaotique, et cette ombre, devenant de plus en plus intense, plus ténébreuse, le remplit d'un indicible effroi. Et de cette ombre sort un bruit discordant, comme des éclats de tonnerre, et une voix, plus haute et plus forte que le tonnerre, éclate au milieu de cette tempête fantastique. — Ici, nous devons traduire Hermès, et rapporter, aussi fidèlement que possible, le texte du *Pimander* sacré.

« Il me sembla, » dit-il, « que cette grande voix était la voix de la Lumière disparue, et la Parole de Dieu en sortit. Cette Parole était comme portée sur un courant d'eau céleste dont je sentais la fraîcheur, et il en jaillit un feu pur et léger, qui se dispersa dans l'air.

« Cet air, subtil comme l'Esprit, flotte entre l'eau et le feu ; et, dans les ondes de cet air ambiant, notre monde se balançait en équilibre, comme une masse de substance encore informe, qui attend l'œuvre créatrice.

« Et la Parole de Dieu agita ce monde, et, à mesure qu'il s'agitait, la Lumière se refaisait, et les innombrables manifestations de la Forme apparaissaient de nouveau l'une après l'autre.

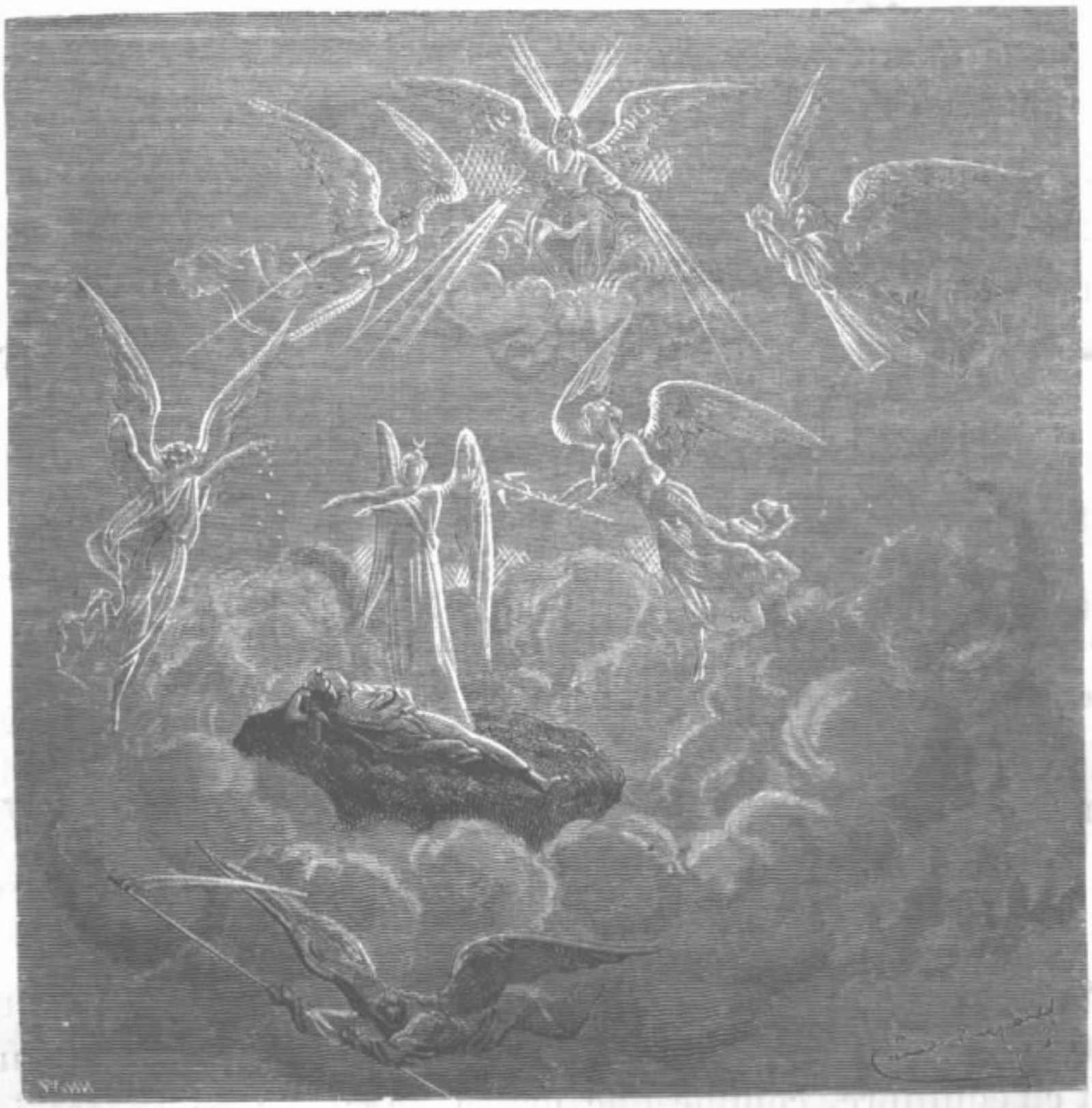
« Et il me sembla que je voyais toutes ces choses dans le

miroir de ma pensée. Et, alors, la voix divine de *Pimander* se fit encore entendre avec douceur, et me parla ainsi :

— « La Pensée est Dieu le père ; la Parole est son fils ; ils sont indissolublement unis dans l'éternité, et leur union, c'est la Vie.

« La Pensée et la Parole créent les Actes de la Toute-Puissance.

« De cette Toute-Puissance émanent sept Esprits qui agissent



La vision d'Hermès.

dans sept cercles ; et dans ces cercles sont contenus tous les êtres dont se compose l'univers ; et l'action des sept Esprits dans les cercles se nomme le Destin, et ces cercles eux-mêmes sont enfermés dans la Pensée divine qui les pénètre éternellement.

« Dieu a commis aux sept Esprits l'empire des éléments et la création de leurs composés. Mais il a procréé l'homme à son image, et, s'étant complu dans cette image, il lui a concédé le pouvoir d'agir sur la nature terrestre.

« Or, l'homme, ayant vu son père dans le suprême Créateur, conçut une fois l'ambition de s'égaler à sa Toute-Puissance, et voulut pénétrer dans les cercles dont l'empire ne lui était point accordé. En troublant ainsi la divine harmonie, il se rendit coupable, et son châtiment fut de devenir l'esclave de son corps. Immortel par son âme qui est l'image de Dieu, il s'est fait mortel par l'amour des choses changeantes et périssables.

« Toutefois, la liberté lui a été laissée, afin qu'il pût, par un courageux effort, se relever à sa hauteur originelle en s'affranchissant de la servitude du corps, et reconquérir son immortalité.

« Dieu veut donc que tout homme apprenne à se connaître lui-même et à distinguer son être supérieur, invisible, de la forme visible, qui n'en est que l'écorce. Lorsqu'il s'est reconnu dans la dualité de sa création, il ne se laisse plus séduire par l'attrait des formes changeantes ; sa pensée n'a plus de regards que pour chercher et poursuivre, à travers l'infini, la beauté absolue dont la contemplation est le souverain bien promis à l'intelligence réhabilitée.

« L'homme qui triomphe des tentations sensuelles agrandit ses facultés mentales ; Dieu lui mesure la lumière en proportion de ses mérites, et l'admet progressivement à pénétrer, dès cette vie, les plus profonds mystères de la nature.

« Celui, au contraire, qui succombe aux séductions de la chair tombe, peu à peu, sous l'empire des lois fatales qui régissent les éléments, et, en devenant leur proie, il se voue à l'ignorance perpétuelle, qui est la mort de l'esprit.

« Bienheureux le fils de la terre qui a conservé pure l'image de Dieu, et qui ne l'a point assombrie sous le voile des infimes concupiscences. Lorsque vient pour lui l'heure de quitter ce bas monde, son corps est rendu au domaine de la matière ; mais

l'esprit, dégagé de cette écorce usée par le temps, s'élève dans les sept cercles concentriques qui enveloppent le système terrestre.

« Dans le cercle de la *Lune*, il se reconnaît immortel ; dans celui de *Mercure*, il se sent impassible ; dans celui de *Vénus*, il se revêt d'innocence; dans celui du *Soleil*, il reçoit la force de supporter sans défaillir l'éclat des divines splendeurs ; dans celui de *Mars*, il apprend l'humilité ; dans celui de *Jupiter*, il prend possession des trésors de l'intelligence divinisée, et dans celui de *Saturne*, il voit la vérité de toutes choses dans son immuable beauté.

« Au delà de ces cercles règne l'*Infini des mondes*, concourant à son pèlerinage de cieux en cieux vers le Dieu suprême dont il approchera sans cesse, éternelle asymptote, sans l'atteindre jamais (1). »

Ainsi parla *Pimander* (la Pensée du Tout-Puissant), et la vision divine se replongea dans son sanctuaire éthéré. Mais elle avait illuminé l'âme d'Hermès-Thoth, et l'avait, en quelque sorte, faite *Messie*, pour aller prêcher aux hommes le grand mystère de la vocation des âmes.

Remarquons tout de suite, dans ce fragment du *Pimander*, Dieu un, invisible, ineffable, tout-puissant, infini, et, — au-dessous de cette majesté suprême, — sept Esprits, messagers de sa volonté, agents de sa providence : voilà le fondement de l'*Astrologie*, c'est-à-dire de la plus haute des sciences occultes.

Ici la critique n'a rien à faire : l'existence d'Esprits supérieurs, intermédiaires entre l'homme et Dieu, s'affirme à l'état de dogme, trois mille ans avant la venue de Jésus-Christ, et les dogmes ne se discutent point. Repousser celui-ci, ce serait, d'ailleurs, nous mettre en contradiction avec la théologie chrétienne elle-même, qui a consacré l'intervention des anges dans toutes les grandes scènes de la Bible, de l'Évangile, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse. Depuis le chérubin au glaive de

(1) Ἑρμοῦ τοῦ Τρισμεγίστου Ποίμανδρες, seu *Mercurii Trismegisti Liber* de Potestate et Sapientiâ Dei (*Venetiis*, in-fol., 1481).

feu, qui garde le seuil du paradis perdu, jusqu'aux anges aux sept clairons et aux sept coupes, qu'entrevoit le prophète de Patmos dans sa vision de la fin des temps, le monde angélique ne cesse de se mêler à l'histoire religieuse de l'Humanité. Messagers de grâce ou de justice au-dessus des princes et des peuples, les anges sont devenus pour les âmes affectueuses la virginale poésie du foyer. Pourquoi n'auraient-ils pas une mission auprès de chacun de nous, puisqu'ils sont nos traits d'union avec Dieu? Les Mages croyaient à cette mission de gouvernement exercée sur la nature humaine par la nature angélique, et ils en étudiaient le caractère et l'étendue dans la circonscription du système astral dont notre globe fait partie. Cette étude constituait leur science suprême ; c'était, sous le nom d'Astrologie, la Porte du Monde surnaturel, et sous le nom d'Horoscope, la clef merveilleuse des mystères de l'avenir. Le zodiaque était le livre dans lequel ils prétendaient lire un aperçu des plans de la divine sagesse et les signes précurseurs du Destin.

XI

Tout le monde sait que le *Zodiaque* est une zone céleste qui coupe l'équateur de la terre sur deux points équinoxiaux. La route du Soleil est au milieu et à égale distance des deux bords de cette zone, que l'on figure par deux cercles concentriques, entre lesquels les planètes, ou *astres errants*, opèrent leurs évolutions. C'est dans cette zone que circule éternellement l'*Ame de l'Univers*, pour produire, selon les lois divines, toutes les manifestations de la vie.

Les Mages divisaient le zodiaque en douze parties égales, occupées chacune par une constellation, groupe d'étoiles fixes, qu'ils appelaient *Signes*. Ces douze signes sont le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau*, et les *Poissons*.

Ces signes prennent chacun pour nombre celui qui marque leur ordre hiérarchique, en commençant par le Bélier, premier signe, et finissant par les Poissons, douzième signe.

Les planètes qui circulent dans le zodiaque sont : *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, le *Soleil*, *Vénus*, *Mercure* et la *Lune*. Les Esprits angéliques de ces sept astres mobiles distribuent leurs influences dans sept cercles concentriques dont je décrirai la composition en exposant la théorie de l'*Horoscope* (1).

Par une deuxième et plus mystérieuse opération, les Mages divisaient encore la zone du zodiaque en douze espaces ou *Maisons solaires*. Chacune de ces maisons contient un des douze signes, et reçoit le rayonnement des planètes, variable à l'infini, selon l'époque de nativité qui sert de base à l'Horoscope. Ces rayons indiquent les influences astrales.

L'*Horoscope* est donc le tableau figuratif des signes et rayonnements mystérieux dont les combinaisons, expliquées par une doctrine générale et traditionnelle, permettent de pressentir, dès la naissance d'un enfant, les biens et les maux dont se composera son existence.

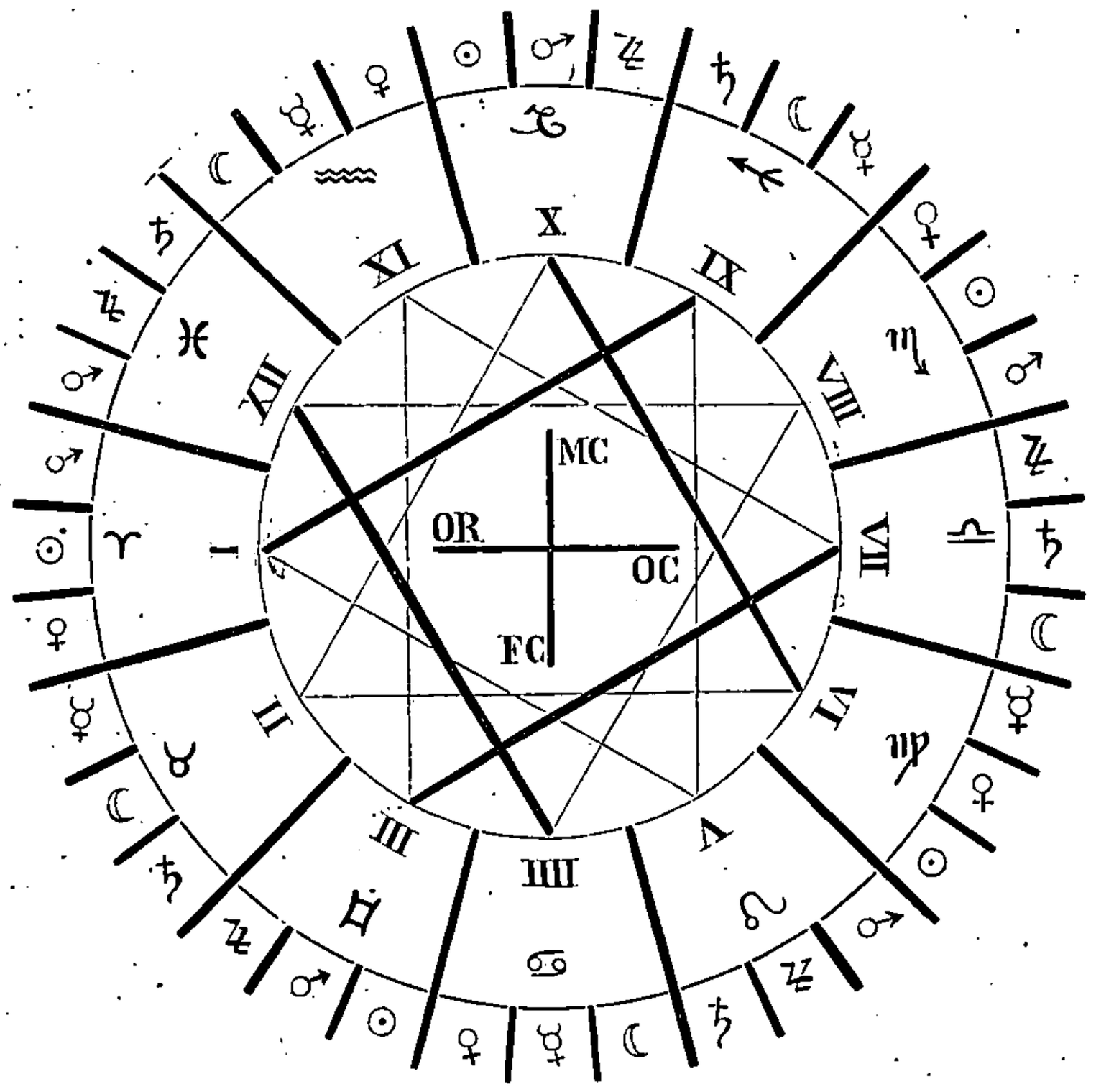
La figure ci-jointe est, en quelque sorte, le planisphère du ciel fatidique. Elle présente la zone circulaire du zodiaque, divisée en ses douze parties égales, ou *Maisons*, dont chacune contient un *signe* et son *nombre* correspondant, depuis le *Bélier* qui est I, jusqu'aux *Poissons*, sous lesquels on compte XII.

On subdivise cette zone par une *croix* dont l'extrémité supérieure, correspondant au nombre X, marque le milieu du ciel, le Zénith. L'extrémité inférieure, correspondant au nombre IV, marque le fond du ciel, l'hypogée, le Nadir. La traverse horizontale de la croix marque à gauche l'Orient, correspondant au nombre I, et à droite l'Occident, correspondant au nombre VII.

Les nombres I à XII désignent l'ordre successif des Maisons comme celui des Signes. La première maison est donc placée

(1) Voir, pour la *théorie* et la *pratique de l'Horoscope*, le livre VI[e] de cet ouvrage ; et, pour les *Clefs des arcanes* d'Hermès, le livre VII[e].

au point cardinal de l'*Orient*, qui répond au signe du *Bélier*. La quatrième est au fond du ciel qui répond à notre nord ou *Septentrion;* la septième est à l'*Occident;* la dixième est au milieu du ciel, c'est-à-dire au point culminant de l'Horoscope, qui répond au méridien ou *Midi*. Les autres maisons s'éche-



Théorie de l'Horoscope.

lonnant, selon l'ordre des signes, en descendant par l'Orient, de gauche à droite, jusqu'à la quatrième, et remontant de gauche à droite jusqu'à la huitième, d'où l'on continue en allant, de droite à gauche, rejoindre le point de départ, c'est à dire la première maison.

La numération des *Maisons* est immuable en tout Horoscope; la première est toujours à l'*Orient;* les suivantes occupent donc toujours les positions précitées autour de la zone zodiacale. Mais les *Signes* changent de place, selon l'époque de la

naissance : ainsi, par exemple, le *Bélier*, sans cesser d'être le premier signe du zodiaque, se trouverait à l'*Occident*, en maison VII, pour l'horoscope d'une personne qui serait née sous le signe de la *Balance*. La deuxième maison de cet horoscope contiendrait donc le *Scorpion;* la troisième le *Sagittaire*, et, en suivant le tour du cercle, la *Vierge* occuperait la douzième maison.

Les arcanes de la Maison I, *point cardinal de l'Orient*, contiennent les chances de longévité ; le mystère du tempérament physique et des aptitudes intellectuelles et morales.

La Maison II reçoit les arcanes du bien matériel, de la richesse métallique, du gain produit par le travail, l'industrie ou le jeu.

Dans la Maison III se range ce qui concerne les rapports entre frères, sœurs et proches parents; les relations nouées à peu de distance, les petits voyages.

La Maison IV, au fond du ciel, *point cardinal du Septentrion*, recueille ce qui tient aux père et mère, aux aïeux, au patrimoine, aux choses ignorées ou cachées, à la propriété du sol.

La Maison V appartient aux présages de bonne fortune future, aux joies légères de l'existence et à la procréation des enfants.

La Maison VI renferme le pronostic des maladies plus ou moins graves; des tribulations plus ou moins sérieuses, que, selon sa condition, l'homme peut rencontrer dans ses relations avec des subalternes, sujets, serviteurs, ou avec des voisins.

La Maison VII, *point cardinal de l'Occident*, embrasse ce qui touche aux alliances en général et au mariage en particulier. On y trouve, par l'analogie des contraires, ce qui regarde les contestations, les procès, les inimitiés déclarées, la guerre.

Dans la Maison VIII se cherche la réponse aux questions de mort naturelle ou violente, et aux espérances d'héritage ou de donations imprévues.

A la Maison IX se rapportent les questions religieuses, et les longs ou lointains voyages sur terre et sur mer.

La Maison X, *point culminant de l'Horoscope*, est le siége de la destinée ascendante ou précipitée. On y étudie les honneurs, les dignités; les chances d'élévation et de stabilité, et celles d'abaissement ou de chute.

Les rapports d'amitié, de bienveillance, de faveur ou de soutien se groupent dans la Maison XI.

Enfin, les persécutions, les proscriptions, la captivité, l'exil, les grandes infortunes de tout genre, les ennemis cachés et leurs manœuvres plus ou moins redoutables, se laissent pressentir dans l'examen de la maison XII.

D'après les présages spéciaux dont elles sont le foyer, les douze maisons se divisent en *cardinales*, *succédantes* et *cadentes*, et sont dites *fortunées*, *médiocres*, ou *malheureuses*. Voici comment elles se partagent ces trois caractères.

La première maison est *cardinale*, et généralement fortunée; — la deuxième est *succédante*, c'est-à-dire qu'on y entre au sortir de la précédente, en suivant l'ordre des signes. Elle est généralement fortunée; — la troisième est *cadente*, c'est-à-dire que par son éloignement elle semble tombée du point cardinal; elle est médiocrement heureuse; — la quatrième est *cardinale*, et médiocrement heureuse; — la cinquième est *succédante*, et siége des chances de bonne fortune; — la sixième est *cadente*, siége des chances d'infortune, et malheureuse; — la septième est *cardinale*, et heureuse; — la huitième est *succédante*, et malheureuse; — la neuvième est *cadente*, et médiocrement fortunée; — la dixième est *cardinale*, et généralement heureuse; — la onzième est dite siége du bon Génie, *succédante*, et médiocrement fortunée; — la douzième est *cadente*, et malheureuse. Nous verrons, dans l'art d'expliquer les présages, comment les influences astrales se modifient selon le caractère de chaque maison.

On ne s'explique point, au premier coup d'œil, pourquoi les maisons sont ainsi disposées; et l'on peut s'étonner, par exemple, de voir les chances de mort se placer, comme domaine de la huitième maison, entre la septième et la neuvième,

au lieu d'être, plus naturellement, du moins en apparence, à la fin de l'ordre duodécimal, c'est-à-dire en douzième et dernière maison. Reportons nos regards sur la figure ci-jointe, et cette singularité va disparaître devant un nouveau degré d'examen. Je pourrais dire cela est, parce que cela est : *Magister dixit*. Oui, les maîtres de l'art l'ont ainsi voulu ; mais ils avaient une raison de vouloir, et voici comment, à cet égard, s'exprime la tradition.

Les douze maisons étant déterminées sur la zone, chacune a son point immuable. La figure nous présente une étoile à douze pointes, tracée par quatre triangles équilatéraux et concentriques, dont les sommets correspondent aux maisons et aux nombres I, IV, VII et X, c'est-à-dire aux quatre points cardinaux indiqués par la croix centrale.

Ces triangles ont pour objet les *Triplicités*, c'est-à-dire les triples phases générales et successives de la vie.

Pour les Mages, comme pour nous, la vie humaine avait ses quatre points cardinaux, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Ils expliquaient les principaux caractères de ces périodes par les triangles de l'Horoscope.

L'homme, disaient-ils (et par *homme* ils entendaient les deux sexes), vit d'abord en lui-même, c'est-à-dire qu'il se nourrit, se développe physiquement, comme tous les autres êtres organisés, selon les lois qui sont propres à son espèce. Sa complexion, son tempérament, les facultés futures dont il apporte le germe en naissant, sont naturellement déterminés par les signes astrologiques qui se rapportent à la première maison, Orient de la vie, et sommet du premier triangle.

A mesure que l'enfant croît en force physique, sa nature morale commence à se manifester ; les auteurs de ses jours lui transmettent de bonne heure une première idée de Dieu, à la portée de son âge, car elle répond à ses naïfs élans de curiosité. Et comme tout ce qui existe dans la nature vient de Dieu, et y retourne comme à son principe et à sa fin, le voyage de notre être à travers l'étendue de la vie physique, intellectuelle et mo-

rale, comprend, par analogie, les changements de lieux terrestres que l'homme accomplira un jour volontairement ou par nécessité. La religion et les voyages sont donc bien exprimés par la neuvième maison, placée au deuxième point du premier triangle équilatéral.

Après avoir constitué dans la vie son être physique et moral, par l'alimentation qui fortifie son tempérament et par l'éducation qui développe ses facultés, l'homme a pour destinée générale de transmettre la vie à une postérité, pour accomplir cette parole de Dieu : « Croissez et multipliez. » Cette nouvelle condition de son état nous conduit à la cinquième maison, à laquelle correspondent les arcanes de la procréation, et qui marque le troisième point du premier triangle.

Parvenu à l'entier développement de ses aptitudes, l'homme doit chercher la place et le rang que lui assigne son destin dans la chaîne formée par sa famille, par sa race et par sa nationalité. Il sera donc heureux ou malheureux, puissant ou faible, illustre ou obscur, élevé ou abaissé, ou maintenu dans son milieu originel, par des lois occultes que révèleront les influences astrales, lois que pourront modifier, dans une certaine mesure, les lumières acquises par son éducation, la résistance ou le concours apportés par sa volonté, et la persévérance de son activité. Cette phase de développement social, qui succède à la tutelle familiale, se fait entrevoir dans les signes relatifs à la dixième maison, sommet du deuxième triangle équilatéral.

La sixième maison, sur le second point de ce triangle, contient les présages qui feront augurer si cet avenir placera l'homme au-dessus ou au-dessous de ses semblables, et s'il aura à lutter en général contre la force des autres êtres, ou contre les infirmités de sa propre nature.

Les degrés du bien matériel, soit richesse, soit aisance ou pauvreté future, peuvent ensuite se mesurer par les arcanes de la deuxième maison, troisième point du second triangle.

L'intuition de cet avenir général se complète par l'examen des relations particulières de l'homme. La première de ces re-

lations est créée par l'attraction affectueuse entre les sexes, qui a pour but social le mariage. Les autres consistent dans les alliances de pur intérêt, et, par l'analogie des contraires, elles embrassent les contestations, les discordes, les inimitiés déclarées. C'est l'objet des arcanes de la septième maison, sommet du troisième triangle.

En dehors du nouveau foyer familial créé par le mariage, et des sympathies ou des hostilités qui peuvent l'entourer, les liens les plus directs de la vie rattachent l'homme à ses frères, sœurs, ou proches parents. Cet ordre de relations est signifié par la troisième maison, second point du troisième triangle. Et comme cette maison fait face à la neuvième, elle notifie les petits changements de lieux, les voyages de courte durée, les démarches qui ne s'étendent pas loin du milieu social.

Après les liens de consanguinité, les facultés expansives de l'homme sollicitent des amis ; la conservation ou la poursuite de son bien-être peuvent avoir besoin de protecteurs ; sa position chancelante ou dénuée aura peut-être recours aux bienfaits. Trouvera-t-il sympathie ou indifférence dans le cœur d'autrui ? Ses amitiés seront-elles dévouées et fidèles ? Ses soutiens seront-ils puissants ou illusoires ? La onzième maison, troisième point du troisième triangle, offrira une réponse à ces sollicitudes.

Enfin, quelque radieuse que puisse apparaître la perspective d'une destinée générale, toute vie contient sa part inévitable d'épreuves à subir, soit comme douleurs, soit comme vicissitudes, contradictions, luttes, déceptions amères, et même renversement de la plus haute fortune. En premier lieu, l'homme est influencé par le bien et le mal, soit physique, soit moral, qui lui proviennent du côté de son père, de sa mère, ou d'autres ascendants auxquels il est soumis. Cet état primitif est quelquefois la cause déterminante de tout son avenir. Il y a aussi des choses cachées dont la découverte peut amener les événements les plus inattendus, soit en bien, soit en mal. L'hypogée du ciel, sommet du dernier triangle des triplicités,

est le dépôt plus ou moins voilé de ces secrets gardés par la quatrième maison.

Les abîmes d'affliction dans lesquels peut rouler toute destinée se creusent dans la douzième maison, deuxième point du dernier triangle, et la Mort, qui termine tout ici-bas, lève sa faux sur la huitième maison, dernier point des quatre triangulations que nous venons de parcourir.

XII

Tel est le plan sur lequel viennent irradier les évolutions des trônes lumineux qui portent dans l'éther les sept Esprits révélés à Hermès-Thoth. Comment les influences de ces foyers de lumière, doués de propriétés subtiles et différentes, peuvent-elles déterminer les actes qui s'accomplissent sur la terre ? Comment agissent-elles d'une certaine manière sur telle personne, et d'une manière opposée sur telle autre personne ? C'est là, il faut bien l'avouer, un mystère dont la clef révélatrice n'est pas encore retrouvée. Il faut se borner aux expériences que permettent les vieilles traditions théoriques et pratiques dont les débris nous sont parvenus. J'ai déjà dit que je ne dogmatisais point : je raconte et j'expose.

On objectera que, s'il fallait admettre un tel système, si la réalité pouvait en être démontrée, l'homme, découronné de ses facultés intellectuelles et morales, ne serait plus qu'un rouage automatique de l'univers. Mais les grands initiés de la Magie ne croyaient point à une *aveugle fatalité :* ils professaient une doctrine plus en rapport avec la dignité de notre être, créé, ils le savaient, à l'image de Dieu. Ils admettaient, avec raison, l'enchaînement inévitable des *effets* et des *causes* dans le cercle des lois générales de la vie ; mais ils croyaient aussi à la Sagesse éternelle, dont les conseils, cachés pour nous, disposent les accidents de toute existence en série d'*épreuves* destinées à faire

l'éducation de l'intelligence et de la volonté humaines. Ces épreuves, disaient-ils, se dessinent comme des jalons sur la carrière tracée par les douze maisons solaires du zodiaque hermétique ; et elles se révèlent plus ou moins claires et distinctes, selon qu'il plaît à Dieu, par la science des *Nombres* et des *Hiérogrammes*, où lettres sacrées, qui se combinent sur l'orbe symbolique attribué à chacun des sept ministres voyageurs de l'immobile Providence.

Ces sept Esprits de la théogonie égyptienne sont les sept *Dévas* de l'Inde antique, — les sept *Amschaspands* de la Perse, — les sept *grands Anges* de la Chaldée, — les *Sephiroth* de la *Kabbale* hébraïque, — les sept *Archanges*, qui, dans l'Apocalypse chrétienne, sont vus par saint Jean devant le trône de l'Ancien des jours. Qu'importent ces diverses dénominations, selon les pays et les langues, puisque le principe est partout le même, de toute antiquité ?

Saint Denys l'Aréopagite, qui fut disciple de saint Paul et évêque d'Athènes, a écrit, sur la hiérarchie des Esprits célestes, un livre qui concilie l'idée chrétienne avec les traditions d'Hermès. Il énumère, en progression ascendante, les *Anges*, les *Archanges*, les *Principautés*, les *Vertus*, les *Puissances*, les *Dominations*, les *Trônes*, les *Chérubins* et les *Séraphins*, qui sont, au-dessous de Dieu, au sommet de l'échelle sacrée.

Dans la hiérarchie hermétique, la terre est au centre de dix cercles de lumière, qui sont les couronnes de l'Essence divine.

Le premier cercle, couronne de la *Puissance suprême*, contient les *Séraphins*, qui étendent sur l'infini des cieux, au delà des étoiles fixes, le voile derrière lequel Dieu se dérobe à nos regards mortels.

Le deuxième cercle, couronne de l'*Intelligence éternellement active*, contient les *Chérubins*, gardiens des étoiles fixes, sur lesquelles sont gravées les idées archétypes qui précèdent les formes.

Le troisième cercle, couronne de la *Sagesse absolue*, contient les *Trônes*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Rempha*, génie du

temps, porté sur la planète *Saturne*, et qui ramène les morts au sein de Dieu.

Le quatrième cercle, couronne de l'*Amour infini*, contient les *Dominations*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Pi-Zéous*, porté sur la planète *Jupiter*, et qui préside au gouvernement des êtres composés d'esprit et de matière.

Le cinquième cercle, couronne de la *Justice absolue*, contient les *Puissances*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Ertosi*, porté sur la planète *Mars*, et qui préside au châtiment des êtres coupables.

Le sixième cercle, couronne de la *Beauté suprême*, contient les *Vertus*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Pi-Rhé*, porté sur le *Soleil*, et qui préside aux combinaisons générales de la matière.

Le septième cercle, couronne du *Règne divin*, contient les *Principautés*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Suroth*, porté sur la planète *Vénus*, et qui préside aux harmonies de la nature végétale.

Le huitième cercle, couronne de l'*Éternité*, contient les *Archanges*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Pi-Hermès* ou *Thoth*, porté sur la planète *Mercure*, et qui préside à la génération des animaux.

Le neuvième cercle, couronne de la *Fécondité universelle*, contient les *Anges*, ordre d'Esprits qui a pour chef *Pi-Ioh*, porté sur la *Lune*, et qui préside à la croissance, à la décroissance et au renouvellement des êtres surhumains.

Le dixième cercle, couronne de l'*Humanité*, image de Dieu, contient le tribunal de la conscience humaine, et les autels dédiés au souverain Être par la religion.

Dans l'ancienne Chaldée, patrie d'Abraham, le génie de Saturne se nommait *Oriphiel;* celui de Jupiter, *Zachariel ;* celui de Mars, *Samael ;* celui du Soleil, *Michael ;* celui de Vénus, *Anael ;* celui de Mercure, *Raphael*, et celui de la Lune, *Gabriel.* On y reconnaît notre archange Michel, chef des anges fidèles qui précipitèrent aux enfers *Satan* et les anges déchus, tradition imitée des croyances religieuses de la Perse ; on y

voit aussi notre Raphaël, conducteur du jeune Tobie, et Gabriel, l'ange de l'Annonciation évangélique.

Suivant le traité de Denys l'Aréopagite, qui avait sans doute étudié la doctrine des Mages pour l'adapter à la forme chrétienne, les Anges ou Génies des sphères supraterrestres sont chargés de protéger l'Humanité; de travailler à son perfectionnement et à son ascension vers les mondes supérieurs. Ceux qui président à la première maison de l'horoscope ont pour mission d'écarter de nous les occasions du mal et de favoriser l'accès du bien. Les maîtres de la deuxième maison atténuent les tentations qui nous peuvent entraîner. Ceux de la troisième nous assistent contre les ennemis visibles. Ceux de la quatrième offrent à l'Éternel nos prières et nos bonnes œuvres. Ceux de la cinquième nous ouvrent les voies de la sanctification. Ceux de la sixième nous inspirent et nous éclairent. Ceux de la septième nous révèlent, en songe ou en vision, les secrets dont la pénétration peut agrandir notre être. Ceux de la huitième nous détournent du péché qui tue la vie morale. Ceux de la neuvième nous excitent à chercher en Dieu le souverain bien. Ceux de la dixième nous consolent dans nos afflictions et nous relèvent de nos chutes. Ceux de la onzième tempèrent nos épreuves quand nos forces s'épuisent. Ceux de la douzième éveillent en nous la conscience et le remords quand nous avons failli. Cette théorie, beaucoup plus compliquée que le dogme des anges gardiens, nous entoure de guides et de soutiens, depuis la naissance jusqu'à la mort. Comment se peut-il que sous de tels auspices, et malgré des secours si puissants, les sociétés humaines soient livrées à tant de vices, de crimes, de misères et de catastrophes !... C'est, répondent les Mages, parce que la volonté est libre de faire le bien ou le mal. L'homme qui cherche la Vérité et qui s'attache à la Justice, est soutenu par les Puissances célestes. Celui qui s'abandonne aux instincts de la matière, ou qui méprise les préceptes divins, subit l'inévitable conséquence de ses déterminations et de ses actes ; il crée ainsi lui-même la fatalité qui devient son châtiment.

« Les Séraphins, dit Denys l'Aréopagite, contemplent en Dieu la bonté suprême ; les Chérubins, la vérité absolue ; les Trônes, la justice. C'est par les Séraphins que Dieu nous inspire l'amour de toute perfection ; c'est par les Chérubins qu'il nous communique la vérité religieuse et morale ; c'est par les Trônes qu'il exerce sur nous sa justice. Les Dominations gouvernent les fonctions que les Anges remplissent envers nous. Les Principautés surveillent les chefs des peuples. Les Puissances arrêtent les efforts des démons qui bouleverseraient le monde. Par les Dominations se manifeste la majesté de Dieu ; par les Principautés, son règne ; par les Puissances, sa providence tutélaire. Les Vertus opèrent les merveilles de la création ; les Archanges sont les messagers des décrets divins, et les Anges nous suivent, invisibles, mais toujours présents, jusqu'au terme de notre carrière.

« Nous devons, dit encore le même auteur, nous mettre en communion avec les Anges par notre obéissance ; avec les Archanges, par notre zèle à étudier la loi divine ; avec les Vertus, par notre compassion pour tout être souffrant ; avec les Puissances, par notre résistance aux tentations ; avec les Principautés, par notre humilité ; avec les Dominations, par notre empire sur nous-mêmes ; avec les Trônes, par notre justice ; avec les Chérubins, par l'élévation de notre âme dans la conception de la Sagesse divine, et, enfin, avec les Séraphins, par notre universelle charité (1). »

Ainsi l'existence et le rôle des Génies célestes, imaginés ou révélés par le Magisme, n'ont fait que se modifier au point de vue chrétien, et l'Astrologie a pu être admise par les théologiens du dogme nouveau, en tant qu'elle ne s'opposerait point à la doctrine du libre arbitre humain. Le prêtre Origène, illustre docteur du III^e^ siècle, a écrit : « De même que la puissance de la volonté humaine n'est point détruite parce que la prescience de Dieu voit les actes que nous ferons dans l'a-

(1) S. Dionysii Areopagitæ *Opera omnia* (*De cœlesti Hierarchiâ*), 1 vol. in-fol. *Lutet. Par.* 1544). Biblioth. Sainte-Geneviève, CC, 7 et 8.

venir, ainsi les signes célestes par lesquels nous pouvons être initiés à la prévision de cet avenir n'énoncent point la négation de notre liberté. Les influences occultes nous inclinent, mais elles ne nous soumettent point à une aveugle fatalité. Le Ciel est comme un livre ouvert, dans lequel sont tracés les signes du passé, du présent et de l'avenir, que Dieu embrasse d'un seul regard. C'est le livre de la Vie universelle, d'après lequel nous serons jugés, parce qu'il présente la suite des épreuves dont se compose le cercle de chaque vie particulière, et que le témoignage des Anges y ajoutera l'histoire de notre liberté. »

Trois mille ans avant Origène, Hermès-Thoth, le fondateur du Magisme, avait dit : « Heureux celui qui sait lire les *Signes des Temps*, car celui-là peut éviter beaucoup d'infortunes, ou du moins se préparer à en amortir le choc. » L'Astrologie n'est donc point fatale, et l'on pourrait plutôt dire que c'est un *Traité de la Providence*, extrêmement utile aux hommes, comme ne craignait point de l'affirmer saint Jérôme.

Cette doctrine sur les influences célestes avait besoin de s'affirmer devant l'Humanité par quelques preuves de leur existence réelle. Manou, chez les Indiens, Hermès, chez les Égyptiens, Zoroastre ou Zerduscht, chez les Perses, Con-Fu-Tsé, chez les Chinois, Numa, chez les Romains, n'hésitèrent point à publier qu'ils jouissaient du privilége de s'entretenir avec la Divinité elle-même, ou avec des êtres surnaturels préposés au gouvernement de l'Univers. Moïse, qui avait été instruit dans les écoles sacerdotales de l'Égypte, en tira le merveilleux dont il a rempli la Genèse et l'Exode, et qui servit de fondement aux institutions du peuple hébreu. Mohammed, à son tour, chez les Arabes, emprunta aux traditions judaïques et chrétiennes l'idée de ses rapports avec l'ange Gabriel. Ces fameux législateurs furent crus sur parole, parce que leur brillante imagination dominait l'époque où ils vécurent. Étaient-ils réellement inspirés par des puissances célestes ? Dans l'état actuel de nos connaissances, il est aussi impossible de le nier

que de l'affirmer. Les penseurs de tous les siècles, *sensualistes*, *idéalistes*, *sceptiques* et *mystiques* ne cessent de former quatre camps entre lesquels aucune autorité surhumaine n'a encore fait prévaloir une incontestable lumière.

Devant les *sensualistes*, le monde sensible est le seul existant, et notre âme n'est que la collectivité des sensations qui nous viennent des objets extérieurs et des idées qui en dérivent, comme Dieu n'est autre chose que la génération inconsciente de tous les phénomènes de la nature. Ces philosophes, qui n'admettent que la matière, qui regardent l'Univers comme l'œuvre inconsciente et éternelle de forces aveugles, qui ne reconnaissent pas de cause première et finale, et qui trouvent successivement la cause dans un effet antérieur et cet effet dans la cause, admettent que le concours spontané des éléments a pu former, dans les champs infinis de l'espace, un ou plusieurs Mondes, voire même une foule d'univers semblables à celui que nous observons. Pour eux l'infinité des Mondes est dans les limites du possible, la pluralité dans les limites du probable ; pour quelques-uns même, elle est voulue par la nécessité.

Les *idéalistes* admettent « qu'une intelligence préside à la formation et à l'établissement de toutes choses, et que la création ne peut manquer d'avoir un but. Aux probabilités précédentes sur la création spontanée des êtres par suite de l'action des forces universelles de la nature, ils ajoutent celles qui résultent d'une direction intelligente appliquée à l'œuvre cosmique. Ils aiment à croire que l'harmonie et la beauté se manifestent dans les Cieux comme elles se manifestent sur la Terre, et plus parfaitement encore, et que la richesse infinie dont nous n'avons qu'un avant-goût ici-bas s'est développée librement dans les campagnes éthérées. De plus, ils croient en l'existence et en l'immortalité des âmes, et veulent pour leur vie future un séjour dans les régions célestes.

Entre les sensualistes et les idéalistes se lèvent les *sceptiques*. Ceux-ci, n'admettant pour vrai que ce qui est visible et palpa-

blé, s'évertuent sans cesse à chercher contre l'admission d'une proposition quelconque toutes les objections possibles, ne craignant pas même de nier telle ou telle chose pour le seul plaisir de la nier, et parce qu'on ne saurait leur prouver qu'ils se trompent. Ces sceptiques sont utiles pour maintenir l'équilibre entre les sectes précédentes et les empêcher d'égarer les conséquences de leurs systèmes vers les confins de l'absurde.

- Viennent enfin les *Mystiques*. Pour eux, il n'existe pas la moindre raison contre la pluralité des Mondes, et il y en a une infinité en sa faveur. Aussi ne sont-ils guère embarrassés pour créer en leur imagination de quoi peupler à l'infini ces Mondes infinis. Mais, devant eux, il faut être infiniment réservé, car ils se tiennent dès le principe en dehors de toute observation scientifique. Ils se déclarent illuminés d'en haut, et méprisent souverainement les comment et les pourquoi qu'ose se permettre notre vacillante raison.

Au sensualisme appartiennent les écoles grecques de Thalès le Milésien et d'Épicure, et l'école latine de Lucrèce, qui en fut la plus saillante expression. Pythagore, Socrate et Platon sont les pères des premières écoles idéalistes. Le scepticisme est représenté par Pyrrhon, les sophistes, les cyniques. Plus tard naquit le mysticisme dans l'école égyptienne d'Alexandrie qui prit, sous le titre de Néoplatonicienne, une grande part à l'élaboration de la philosophie chrétienne, par la fusion des doctrines et des dogmes de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Assyrie et de la Perse, avec les idées psychologiques de Platon. C'est l'école d'Alexandrie qui rétablit au sommet des notions humaines l'idée du Dieu unique, dégagée des ombres de l'idolâtrie polythéiste, et dominant une hiérarchie d'intelligences et de forces surnaturelles qui ne sont plus que les ouvriers de la création perpétuelle dont ce Dieu demeure l'éternel et ineffable architecte. C'est de cette doctrine, restaurée et purifiée, que Ptolémée de Péluse, Porphyre, Plotin, Proclus, Jamblique, Maxime d'Éphèse, Ædesius, Chrysanthe, Olympiodore, Firmicus Maternus, furent les historiens; doctrine qui a cheminé sans cesse

parallèlement avec le christianisme, et dont nous devons au clergé lui-même, à des princes de l'Église, à des docteurs en théologie catholique, les plus intéressants commentaires.

XIII

J'ai tenu à constater, dès le commencement de cet ouvrage, que l'étude de la Magie n'a rien de contraire à la sagesse, rien d'hostile à nos croyances religieuses, et qu'elle se sépare entièrement de l'abus qu'ont fait de son nom l'ignorance, le fanatisme et la superstition. J'ajouterai, en sa faveur, quelques témoignages plus modernes.

Le P. Athanase Kircher, de la Compagnie de Jésus, « homme rare et peut-être unique par la multitude de ses connaissances, » dit l'*Encyclopédie théologique*, nous a laissé, dans ses immenses travaux sur l'Égypte et la Chine, un *Voyage extatique* à travers les habitants mystiques des Mondes planétaires (1). Un Jésuite, partant pour la Lune, en compagnie du génie Cosmiel, et visitant successivement Vénus, Mercure, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, ne semble-t-il pas franchir les limites de l'orthodoxie? Cependant son livre fut reçu avec une immense faveur, imprimé à Rome, sous les auspices du pape Alexandre VII, et propagé dans toute l'Europe, comme une nouvelle Apocalypse, et une gloire sans égale pour la Compagnie de Jésus.

Ce voyage extatique n'a pas moins de cinq cents pages in-quarto ; Kircher n'y ménage point les merveilles du surnatura-

(1) *Iter exstaticum*, in quo Mundi opificium exponitur ad veritatem. 1 vol. in-4 (*Romæ*, 1656). — Les deux plus importants ouvrages de ce Jésuite sont l'*Œdipus Egyptiacus*, ou Histoire des mystères sacrés de l'Égypte, d'après ses monuments. (4 vol. in-fol. (*Romæ*, 1653). — *China illustrata*, 1 vol. in-fol. (*Amstelod.*, 1652 et 1667); et *Mundus subterraneus*, in quo universæ Naturæ majestas et divitiæ demonstrantur, 2 vol. in-fol., (*Amstelod.*, 1668). Le P. Kircher, mort en 1680, occupait à Rome la chaire de mathématiques au Collége Romain. Le célèbre naturaliste Buffon lui a pris, sans le citer, son Système de la Nature.

lisme oriental, dont l'étude a fait les délices de sa vie. La Lune lui apparaît déserte comme un sombre écueil dans l'océan de l'éther; mais combien Vénus le dédommage! C'est une île magnifique, dont la parure végétale s'épanouit en efflorescences diamantées par les feux solaires. L'air y est embaumé par des émanations de musc et d'ambre. Le voyageur y rencontre des groupes de jeunes anges, d'une indescriptible beauté, qui dansent en chantant les divines louanges et en semant dans l'espace une pluie de lis, de roses, d'hyacinthes, de narcisses. Le Génie Cosmiel lui apprend que ces êtres admirables versent sur la terre les influences de l'amour et les aromes de la fécondité. Le bon Jésuite voudrait bien rester en si charmante compagnie, mais son guide l'arrache à cette tentation, et l'emporte sur les monts de Mercure, d'où il contemple des plaines de vif-argent, parsemées d'arbres d'or chargés de grappes de pierreries. Les habitants de cette troisième planète sont des esprits plus graves que ceux de Vénus, et qui ont pour mission de mesurer aux humains les facultés de l'intelligence. Mais le voisinage du Soleil attire bientôt toutes les aspirations de Kircher. L'astre du jour est peuplé d'anges de feu, qui se plongent dans une mer de lumière, autour d'un volcan d'où émanent, sans cesse, des myriades de météores qui se dissolvent en poussière étoilée, dont chaque atome est un germe de la vie universelle. Cette lumière est trop ardente pour des yeux mortels, et si le Génie protecteur n'était là pour déployer ses ailes comme un voile sur l'espace embrasé, le saint Paul de la Compagnie de Jésus serait dévoré comme un brin de paille dans ce creuset de la nature en travail. Mais le sage Cosmiel, poursuivant sa route ascendante, s'élance avec lui vers la sphère de Mars, dont ils ne font que traverser les brumes rouges et les aspects sanglants, pour aller se reposer sur les plages élyséennes de Jupiter, qu'habitent les anges gardiens de toutes les vertus. Le voyage se termine enfin par la contemplation de Saturne, dont les sinistres Génies sont les exécuteurs de la divine justice envers les méchants, et les ministres des douleurs qui éprouvent les

justes. Au delà de cette septième zone céleste règne l'empyrée, patrie des prédestinés, mais dont l'accès n'est permis qu'aux âmes immaculées, ou à celles qui ont reconquis par la pénitence leur pureté originelle.

Cette œuvre de Kircher mérite d'être lue par les esprits timorés qui craindraient de faillir aux devoirs de la conscience chrétienne en feuilletant mes recherches sur la Magie et l'Astrologie. Il est intéressant, pour l'histoire du christianisme lui-même, de voir l'Ordre des Jésuites, représenté par un de ses membres les plus savants, se rallier, en plein XVII^e^ siècle, à l'antique doctrine des influences planétaires sur lesquelles se fonde l'Astrologie, et admettre, par une conséquence nécessaire, les aperçus providentiels que présentent les calculs apotélesmatiques. On ne peut, d'ailleurs, nier l'Astrologie, sans nier en même temps la valeur des prophéties dont la Bible est remplie. On ne peut nier le merveilleux des arts occultes, sans nier également tous les miracles sur lesquels s'appuient la doctrine hébraïque et la doctrine chrétienne.

La Bruyère, ami de Bossuet, qui l'avait fait nommer professeur d'histoire auprès du fils de Louis XIV, et que l'on ne saurait soupçonner d'être peu catholique, s'est senti obligé de traiter la Magie avec une extrême réserve. « La théorie, nous dit-il, en est fort obscurcie ; ses principes sont vagues, incertains, et approchent du visionnaire. Cependant, il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus. Admettre tous ces faits, ou les nier tous, paraît un égal inconvénient, et j'ose dire qu'en cela, comme en toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts (1). »

Plus près de nous encore, Joseph de Maistre, le grand apologiste de la Papauté, soutenait, en 1820, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, que les comètes sont des signes avant-coureurs de la justice divine, et que « la divination par l'Astrologie n'est point une science absolument chimérique. »

(1) Alf. Maury, de l'Institut, *Magie et Astrologie* (Paris, 1867).

Je viens de citer trois noms, Kircher, La Bruyère, Joseph de Maistre, pour rassurer l'esprit des croyants qu'enchaîne le dogme établi depuis tantôt dix-neuf siècles. Mais notre époque a vu surgir la grande armée des libres penseurs qui assignent Dieu même et ses mystères au tribunal de leur orgueilleuse raison. A ces adversaires décidés du surnaturel j'opposerai l'argumentation de Balzac, un grand adepte des sciences occultes.

« Les êtres qui sont au-dessous de vous, » dit Balzac, n'ont pas l'intelligence des mondes supérieurs, et vous l'avez;... pourquoi ne se trouverait-il pas au-dessus de vous des êtres plus intelligents que vous? Avant d'employer sa force à mesurer Dieu, l'homme ne devrait-il pas être plus instruit qu'il ne l'est sur lui-même? Avant de braver les étoiles, avant d'attaquer les certitudes élevées, ne devrait-il pas établir les certitudes qui le touchent? Vous croyez fermement à des choses qui agissent et ne sont pas des êtres, qui engendrent la pensée et ne sont pas des esprits, à des abstractions vivantes que l'entendement ne saisit sous aucune forme, qui ne sont nulle part, mais que vous trouvez partout; qui sont sans nom possible, et que vous avez nommées, qui périssent sous l'inexplicable, l'incompréhensible et l'absurde. Et je vous demanderai comment, adoptant toutes ces choses, vous réservez vos doutes pour les mystères sacrés?...

« Vous croyez, par exemple, au Nombre, base sur laquelle vous asseyez l'édifice des sciences que vous appelez exactes. Sans le Nombre, plus de mathématiques. Eh bien, quel être mystérieux, à qui serait accordée la faculté de vivre toujours, pourrait achever de prononcer, et dans quel langage assez prompt dirait-il le Nombre qui contiendrait les nombres infinis dont l'existence vous est démontrée par votre pensée? Demandez-le au plus beau des génies humains : il serait assis mille ans au bord d'une table, la tête entre ses mains, que vous répondrait-il?... Vous ne savez ni où le Nombre commence, ni où il s'arrête, ni quand il finira. Ici vous l'appelez le temps, là vous l'appelez l'espace; rien n'existe que par lui; sans lui,

tout serait une seule et même substance, car lui seul différencie et qualifie.

« Le Nombre est à votre esprit ce qu'il est à la matière, un agent incompréhensible. Est-ce un Être, est-ce un souffle émané de Dieu pour organiser l'Univers matériel, où rien n'obtient sa forme que par la Divinité, qui est un effet du Nombre? Les plus petites comme les plus immenses créations ne se distinguent-elles pas entre elles par leurs quantités, par leurs qualités, par leurs dimensions, par leurs forces, tous attributs enfantés par le Nombre? L'infini des nombres est un fait prouvé pour votre esprit, dont aucune preuve ne peut être donnée matériellement. Le mathématicien vous dira que l'infini des nombres existe et ne se démontre pas. Dieu est un nombre doué de mouvement, qui se sent et ne se démontre pas. Comme l'Unité, il commence des nombres avec lesquels il n'a rien de commun. L'existence du Nombre dépend de l'Unité qui, sans un nombre, les engendre tous. Dieu est une magnifique Unité qui n'a rien de commun avec ses créations, et qui néanmoins les engendre.

« Pourquoi, si vous croyez au Nombre, doutez-vous de Dieu? La Création n'est-elle pas placée entre l'infini des substances inorganisées et l'infini des sphères divines, comme l'Unité se trouve entre l'infini des fractions que nous nommons les Décimales, et l'infini des nombres que nous nommons les Entiers?... Vous seuls sur la terre comprenez le Nombre, cette première marche du péristyle qui mène à Dieu, et déjà votre raison y trébuche.

« Eh quoi, vous ne pouvez ni mesurer la première abstraction que Dieu vous a livrée, ni la saisir, et vous voulez soumettre à notre mesure le mystère des sciences secrètes qui émanent de Dieu?... Que serait-ce donc, si je vous plongeais dans les abîmes du Mouvement, cette force qui organise le Nombre? Que serait-ce, si j'ajoutais que le Mouvement et le Nombre sont engendrés par la Parole, Raison suprême des Voyants et des Prophètes qui jadis entendirent ce puissant souffle de Dieu sous

lequel tomba saint Paul?... Vous vous en moquez, vous, hommes de qui cependant toutes les œuvres visibles, les sociétés, les monuments, les actes, les passions procèdent de votre faible parole, et qui sans le langage ressembleriez au singe...

« Vous croyez donc au Nombre et au Mouvement, force et résultat inexplicables, incompréhensibles? poursuivons. Vous vous êtes approprié une place dans l'infini du Nombre, vous l'avez accommodée à votre taille en créant (si toutefois vous pouvez créer quelque chose) l'Arithmétique, base sur laquelle repose tout, même vos sociétés. De même que le Nombre, la seule chose à laquelle ont cru vos soi-disant athées, organise les créations physiques, de même l'Arithmétique, emploi du Nombre, organise le monde moral. Cette numération devrait être absolue, comme tout ce qui est vrai en soi ; mais elle est purement relative, elle n'existe pas absolument : vous ne pouvez donner aucune preuve de sa réalité.

« D'abord, si cette numération est habile à chiffrer les substances organisées, elle est impuissante relativement aux forces organisantes, les unes étant finies, et les autres étant infinies. L'homme qui conçoit l'Infini par son intelligence, ne saurait le manier dans son entier, sans quoi il serait Dieu. Votre numération, appliquée aux choses finies et non à l'Infini, est donc vraie par rapport aux détails que vous percevez, mais fausse par rapport à l'ensemble que vous ne percevez point. Ainsi vous ne rencontrez nulle part, dans la nature, deux objets identiques. Dans l'ordre naturel, *deux* et *deux* ne peuvent donc jamais faire *quatre*, car il faudrait assembler des unités exactement pareilles, et vous savez qu'il est impossible de trouver deux feuilles semblables sur un même arbre, ni deux sujets semblables dans la même espèce d'arbres. Cet axiome de votre numération, faux dans la nature visible, est également faux dans l'Univers invisible de vos abstractions, où la même variété a lieu dans vos idées, qui sont les choses du monde visible, mais étendues par leurs rapports. Assurément, si l'homme a pu créer des unités, n'est-ce pas en donnant un poids et un titre

égal à des morceaux d'or? Eh bien, vous pouvez ajouter le ducat du pauvre au ducat du riche, et vous dire, sur le comptoir du Trésor public, que ce sont deux quantités égales; mais, aux yeux du penseur, l'un est, certes, moralement plus considérable que l'autre; l'un représente un mois de nourriture, l'autre représente le plus éphémère caprice. *Deux* et *deux* ne font donc *quatre* que par une abstraction fausse. La fraction n'existe pas non plus dans la nature, où ce que vous nommez un fragment est une chose finie en soi. Le Nombre, avec ses infiniment petits et ses totalités infinies, est donc une puissance dont une faible partie vous est connue, et dont la portée vous échappe. Vous vous êtes construit une chaumière dans l'infini des nombres, vous l'avez ornée d'hiéroglyphes savamment rangés et peints, et vous avez crié : Tout est là !...

« Du Nombre pur, passons au nombre corporisé. Votre géométrie établit que la ligne droite est le chemin le plus court d'un point à un autre; mais votre astronomie vous démontre que Dieu n'a procédé que par des courbes. Voici donc, dans la même science, deux vérités également prouvées : l'une par le témoignage de vos sens agrandis du télescope, l'autre par le témoignage de votre esprit, mais dont l'une contredit l'autre. L'homme sujet à erreur affirme l'une, et l'Ouvrier des Mondes la dément. Qui prononcera donc entre la géométrie rectiligne et la géométrie curviligne, entre la théorie de la ligne droite et la théorie de la ligne courbe? Si, dans son œuvre, le mystérieux artiste, qui sait arriver miraculeusement vite à ses fins, n'emploie la ligne droite que pour la couper à angle droit afin d'obtenir une courbe, l'homme, opérant sur la matière, n'arrive aussi que par la courbe. Le boulet, qu'il veut diriger en droite ligne, marche par la courbe, et quand vous voulez sûrement atteindre un point dans l'espace, vous ordonnez à la bombe de suivre son homicide parabole. Aucun de vos savants n'a tiré cette simple induction que la Courbe est la loi des Mondes matériels, que la Droite est celle des Mondes spirituels : l'une est la théorie des créations finies, l'autre est la

théorie de l'infini. Entre ces lignes est un abîme, comme entre le Fini et l'Infini, comme entre la Matière et l'Esprit, comme entre le Corps et l'Idée, entre le Mouvement et l'Objet mû, entre la Créature et Dieu.

« La Nature n'a que des corps, votre science n'en combine que les apparences. Aussi la Nature donne-t-elle, à chaque pas, des démentis à toutes vos lois : trouvez-en une seule qui ne soit désapprouvée par un fait?...

« Les lois de votre Statique sont souffletées par mille accidents de la physique, car un fluide renverse les plus pesantes montagnes, et vous prouve ainsi que les substances les plus lourdes peuvent être soulevées par des forces impondérables.

« Vos lois sur l'Acoustique et l'Optique sont annulées par les sons que vous entendez en vous-mêmes pendant le sommeil, et par la lumière d'un soleil électrique dont les rayons vous accablent souvent. Vous ne savez pas plus comment la Lumière se fait Intelligence en vous, que vous ne connaissez le procédé simple et naturel qui la change en rubis, en saphir, en opale, en émeraude au cou d'un oiseau des Indes, tandis qu'elle reste grise et brune sur celui du même oiseau vivant sous le ciel nuageux de l'Europe, ni comment elle reste blanche au sein de la nature polaire. Vous ne pouvez décider si la couleur est une faculté dont sont doués les corps, ou si elle est un effet produit par l'affusion de la lumière.

« Vous avez reconnu l'existence de plusieurs substances qui traversent ce que vous croyez être le vide ; substances qui ne sont saisissables sous aucune des formes affectées par la Matière, et qui se mettent en harmonie avec elle malgré tous les obstacles. Cela étant, vous croyez aux résultats de la Chimie, quoiqu'elle ne sache encore aucun moyen d'évaluer les changements opérés par le flux ou par le reflux de ces substances qui s'en vont ou viennent à travers vos cristaux et vos machines sur les filons insaisissables de la chaleur ou de la lumière, conduites, exportées par les affinités du métal ou du silex vitrifié. Vous n'obtenez que des substances mortes, d'où vous avez chassé

la force inconnue qui s'oppose à ce que tout se décompose ici-bas, et dont l'attraction, la vibration, la cohésion et la polarité ne sont que des phénomènes.

« La Vie est la pensée des Corps. Ils ne sont, eux, qu'un moyen de la fixer, de la contenir dans sa route. Si les corps étaient des êtres vivants par eux-mêmes, ils seraient causes, et ne mourraient pas. Quand un homme constate les résultats du mouvement général qui se partage toutes les créations suivant leur faculté d'absorption, vous le proclamez savant par excellence, comme si le génie consistait à expliquer ce qui est. Le génie doit jeter les yeux au delà des effets. Tous vos savants riraient, si vous leur disiez : « Il est des rapports si certains entre deux êtres dont l'un serait à Paris, l'autre à Java, qu'ils pourraient au même instant éprouver la même sensation, en avoir la conscience, s'interroger, se répondre sans erreur ! » Néanmoins, il est des substances minérales qui témoignent des sympathies aussi lointaines que celles dont je parle. Vous croyez à la puissance de l'électricité fixée dans l'aimant, et vous niez le pouvoir de celle que dégage l'âme. Selon vous, la Lune, dont l'influence sur les marées vous paraît prononcée, n'en a aucune sur les vents, ni sur la navigation, ni sur les hommes ; elle remue la mer et ronge le verre, mais elle doit respecter les malades ; elle a des rapports certains avec une moitié de l'Humanité, mais elle ne peut rien sur l'autre. Voilà vos plus riches certitudes.

« Allons plus loin !... Vous croyez à la Physique ? Mais votre physique commence comme la religion catholique, par un acte de foi. Ne reconnaît-elle pas une force externe, distincte des corps, et auxquels elle communique le mouvement ? Vous en voyez les effets, mais qu'est-ce ? où est-elle ? quelle est son essence, sa vie ? a-t-elle des limites ?... Vous ne pouvez en rien dire.

« Ainsi la plupart de vos axiomes scientifiques, vrais par rapport à l'homme, sont faux par rapport à l'ensemble des Mondes. La Science est une, et vous l'avez partagée. Pour sa-

voir le sens vrai des lois phénoménales, ne faudrait-il pas connaître les corrélations qui existent entre les phénomènes et la loi d'ensemble? En toute chose, il est une apparence qui frappe vos sens; sous cette apparence il se meut une âme : il y a le Corps et la Faculté. Où enseignez-vous l'étude des rapports qui lient les choses entre elles? Nulle part. Vous n'avez donc rien d'absolu. Vos thèmes les plus certains reposent sur l'analyse des Formes matérielles dont l'Esprit est sans cesse négligé par vous.

« Il est cependant une science élevée, que certains hommes entrevoient trop tard, sans oser l'avouer. Ces hommes ont compris la nécessité de considérer les corps, non-seulement dans leurs propriétés mathématiques, mais encore dans leur ensemble, dans leurs AFFINITÉS OCCULTES. Le plus grand de ces hommes, Newton, a deviné, sur la fin de ses jours, que tout était *cause* et *effet* réciproquement; que les MONDES VISIBLES étaient *coordonnés entre eux* et *soumis à des* MONDES INVISIBLES. Il a gémi d'avoir essayé d'établir des principes absolus. En comptant ses Mondes, comme des grains de raisin semés dans l'éther, il en avait expliqué la cohérence par les lois de l'attraction planétaire et moléculaire. Vous avez salué cet homme.... Eh bien, je vous le dis, il est mort au désespoir !... En supposant *égales* les forces *centrifuge* et *centripète* qu'il avait inventées pour se rendre raison de l'Univers, l'Univers s'arrêtait ; et en supposant ces forces *inégales*, la confusion des Mondes s'ensuivait aussitôt. Les lois imaginées par Newton n'étaient donc point absolues ; il existait un problème encore plus élevé que le principe sur lequel s'appuie sa fausse gloire. La liaison des Astres entre eux et l'action centripète de leur mouvement interne ne l'a donc pas empêché de chercher le cep d'où pendait sa grappe?... Le malheureux ! plus il agrandissait l'Espace, plus lourd devenait son fardeau. Il vous a dit comment il y avait équilibre entre les parties ; mais où allait le tout ?... Il contemplait l'Étendue, infinie aux yeux de l'homme, remplie de ces groupes de Mondes dont une portion minime est accusée par notre téles-

copie, mais dont l'immensité se révèle par la rapidité de la lumière. Cette contemplation sublime lui a donné la perception des Mondes infinis qui, plantés dans ces espaces comme des fleurs dans une prairie, naissent comme des enfants, croissent comme des hommes, meurent comme des vieillards, vivent en s'assimilant dans leur atmosphère les substances propres à les alimenter ; qui ont un centre et un principe de vie, qui se garantissent les uns des autres par une aire ; qui, semblables aux plantes, absorbent et sont absorbés, qui composent un ensemble doué de vie, ayant sa destinée. A cet aspect, cet homme a tremblé ! Il savait que la vie est produite par l'union de la chose avec son principe ; que la mort ou l'inertie, qu'enfin la pesanteur est produite par une rupture entre un objet et le mouvement qui lui est propre : alors il a pressenti le craquement de ces Mondes, abîmés si Dieu leur retirait sa Parole. Il s'est mis à chercher dans l'Apocalypse les traces de cette Parole ! Vous l'avez cru fou : sachez-le donc : il cherchait à se faire pardonner son génie.

« Ne cherchons pas à tout expliquer ; et quand l'explication nous fait défaut, ne jetons point l'anathème de l'ignorance aux vérités qui nous échappent ; attendons que la Lumière nous soit donnée ou rendue ; au lieu de la nier, cherchons-la ; elle est derrière ou devant nous. La verge magique appartient à tous, mais il faut la trouver. Ni Moïse, ni Jacob, ni Zoroastre, ni Pythagore, ni saint Paul, ni saint Jean, ni Swedenborg, ni les plus obscurs messagers, ni les plus éclatants prophètes de Dieu n'ont été supérieurs à ce que vous pouvez être. Seulement ils ont eu la FOI au *Monde surnaturel*, cette foi qui est un DON DE DIEU et que n'enseigne point la science humaine.

« Sachez-le donc, il y a les Sciences de la *Matière*, et les Sciences de l'*Esprit*. Là où vous voyez des *Corps*, terrestres ou célestes, moi je vois des *Forces* qui tendent les unes vers les autres par un mouvement générateur. Pour moi, le caractère des corps est l'indice de leurs principes et le signe de leurs propriétés. Ces principes engendrent des *Affinités* qui vous

échappent et qui sont liées à des *Centres*. Toutes les affinités sont liées par des *Similitudes* contiguës, et la vie des Mondes est attirée vers les Centres par une aspiration affamée, comme vous êtes poussés par la faim à vous nourrir. Pour vous donner un exemple des Affinités liées à des Similitudes, loi secondaire sur laquelle reposent les créations de votre pensée, la *Musique*, art céleste; est la mise en œuvre de ce principe : n'est-elle pas un ensemble de sons harmoniés par le Nombre? Le son n'est-il pas une modification de l'air, comprimé, dilaté, répercuté? Vous connaissez la composition de l'air : azote, oxygène et carbone. Comme vous n'obtenez pas de son dans le vide, il est clair que la musique et la voix humaine sont le résultat de substances chimiques organisées, qui se mettent à l'unisson des mêmes substances préparées en vous par votre pensée, coordonnées au moyen de la Lumière, la grande nourrice de la terre? Avez-vous pu contempler les amas de nitre déposés par les neiges, avez-vous pu voir les décharges de la foudre, et les plantes aspirant dans l'air les métaux qu'elles contiennent, sans conclure que le Soleil met en fusion et distribue la *subtile essence* qui nourrit tout ici-bas?... Pourquoi donc les astres, et chacun des astres selon sa spéciale essence, ne produiraient-ils pas sur l'homme des effets réglés par une loi providentielle?... Nos sciences, qui vous font si grands à vos propres yeux, sont des misères auprès des lueurs dont sont inondés les *Voyants* qui ont gardé le dépôt des sciences occultes. Le *Voyant* et le *Croyant* trouvent en eux des yeux plus perçants que ne sont les yeux appliqués aux choses de la terre; ils aperçoivent une aurore. Entendez cette vérité : vos sciences les plus exactes, vos méditations les plus hardies, vos plus belles clartés sont des nuées. Au-dessus est le sanctuaire d'où jaillit la vraie Lumière.

« L'*Esprit* écrase la *Matière* au pied de l'échelle mystique des SEPT MONDES SPIRITUELS arrêtés les uns sur les autres dans l'Espace, et se révélant par des ondes brillantes qui tombent en cascades sur les marches du parvis des Cieux. L'Esprit emporte

l'Homme au-dessus de la terre, lui soulève les mers, lui en fait voir le fond, lui montre les êtres disparus, lui ranime les os desséchés qui meublent de leur poudre la grande vallée : l'Apôtre écrit l'Apocalypse. Mais qu'importe à l'orgueil des esprits forts et à l'indifférence des masses ignorantes ? La masse continue à vivre comme elle vivait hier, comme elle vivait à la première Olympiade, comme elle vivait à la veille du Déluge. Le Doute couvre tout de ses vagues. Les mêmes flots battent par le même mouvement le granit humain qui sert de bornes à l'océan de l'Intelligence. Après s'être demandé s'il a vu ce qu'il a vu, s'il a bien entendu les Paroles dites, si le Fait était un fait, si l'Idée était une idée, l'homme reprend son allure, il pense à ses affaires, il obéit à je ne sais quel valet qui suit la Mort, à l'Oubli, qui de son manteau noir couvre une ancienne Humanité dont la nouvelle n'a nul souvenir. L'homme ne cesse d'aller, de marcher, de pousser végétativement jusqu'au jour où la cognée l'abat. Les Esprits préparés par la Foi parmi les êtres supérieurs aperçoivent seuls l'échelle mystérieuse de Jacob. »

Cette allocution aux esprits forts du XIX^e^ siècle pourra sembler étrange à plus d'un lecteur. Elle a besoin d'être relue et méditée dans l'œuvre complète dont je l'ai détachée (1). Pour ceux qui l'ont connu, et j'ai eu ce bonheur, Honoré de Balzac, génie profond, noble cœur, était une étoile de ce Monde supérieur dont le regard interroge sans cesse l'orient de toute chose. Son esprit, toujours au delà du temps et des hommes, planait sans vertige sur l'abîme éternel. Il s'est effacé de la vie terrestre à l'apogée de sa force intellectuelle, et avant d'avoir dit son dernier mot. Il s'est évaporé dans le sublime rêve de l'Absolu, cette divine lumière qui consume tout ce qui l'approche. Le voile est retombé derrière lui sur la face du Sphinx, et les Christophe Colomb du Monde invisible ont repris leur bâton de voyage. Mais la foi de Balzac n'est point morte avec lui, et

(1) H. de Balzac, *Études philosophiques* (*Séraphita*). Tome XXXVIII, des *Œuvres complètes*. (Édit. Michel Lévy, *Paris*, 1868).

les *Sept mondes spirituels*, dont le mystère se dévoile dans les livres antiques, n'ont point ravi leurs arcanes à la contemplation des penseurs. Le Zodiaque expliqué par les vieux Mages leur ouvre encore ses douze Portes du Monde surnaturel, par lesquelles passent et repassent sans cesse les sept Messagers de l'éternelle Providence, chargés de distribuer à toute vie le plan de sa carrière et le programme de ses épreuves. Qui dit *épreuve*, remarquons-le bien, ne dit point *fatalité;* l'Esprit peut réagir contre les chocs de la Matière, et parfois les éviter, ou même les neutraliser ; mais il est aussi des destins tellement extraordinaires, et tellement saisissants, qu'il faut y reconnaître l'action d'un pouvoir supérieur à tous les efforts de notre intelligence et de notre volonté. Les Mages le savaient; la prévision des choses futures les élevait sur les hauteurs du libre arbitre moral. Ils enseignaient à leurs disciples non à vivre en machines fatalisées, mais à bénir, longtemps d'avance, les bienfaits divins, si l'avenir se révélait sous des signes favorables, ou à soumettre leur volonté dépendante à l'absolue décision du Tout-Puissant, dans les temps redoutables qu'il leur fallait traverser. En recevant de Dieu le bien et le mal, ils contemplaient sa justice providentielle, si fort au-dessus de nos mesquines conceptions. Ils se faisaient un humble mérite de leur obéissance religieuse, tandis que les autres hommes, tombés dans les ténèbres du polythéisme et de la superstition, s'avilissaient à invoquer des dieux sourds, des fétiches pétris de leurs mains, à l'image de leur aveuglement et de leurs vices. Obéir et adorer, ce n'est point vivre en machines : c'est pratiquer la vraie, l'immuable religion à travers les dogmes changeants.

Jésus disait : « Si quelqu'un veut devenir parfait, qu'il prenne sa croix sur ses épaules, et qu'il me suive. » Or, prendre sa croix, c'est se résigner : toute la morale du monde est dans la patience. Toute la grandeur de notre être est le fruit de la soumission et du sacrifice : hors de cette loi d'ordre divin, point de vérité, et par conséquent, point de salut. Dieu taille à

son gré la croix de chacun de nous ; mais, pour qui l'accepte avec obéissance, il adoucit parfois la voie douloureuse.

Que cette loi soit bien dure pour beaucoup, et bien terrible pour quelques-uns, elle n'est pas moins respectable et sainte en son mystère, puisqu'elle se montre antérieure et supérieure aux forces de notre faible intelligence et de notre faillible justice. Si l'homme est quelquefois conduit par une redoutable prédestination au seuil de la plus navrante épreuve ; s'il ne peut fuir le glaive invisible dont la pointe immobile attend son dernier pas, il peut du moins se rendre digne d'avoir été plus heureux, ou d'avoir fini avec plus de douceur. Il peut, en son cœur, pardonner à l'ami qui le trahit, à l'ennemi qui le frappe. Il peut bénir, en succombant, la main de Dieu qui le purifie au creuset du destin. Il peut enfin, et c'est là sa grandeur, mourir avec joie pour le salut de sa patrie, ou pour le triomphe de la Vérité et de la Justice : voilà sa part de sublime, d'inaliénable liberté, voilà ce qui crée les élus devant le suprême Rémunérateur.

Gardons, en poursuivant notre étude, cette consolante pensée que les arcanes du Magisme, comme les visions du sommeil, comme les pressentiments qui s'éveillent en nous à certaines heures, affirment, plus haut que nos doutes, entre notre existence visible et celle des mondes supérieurs une étrange mais réelle affinité. Ce sont des avertissements signifiés à la part de liberté que Dieu nous octroie. Ce sont des guides souvent sévères, mais toujours bienveillants, qui nous font entrevoir que la souffrance est une route, et que tout ne finit point pour nous sur la terre.

LIVRE DEUXIÈME

LES MYSTÈRES DES PYRAMIDES.

I

Si les commencements des grandes institutions religieuses de l'Égypte sont obscurs comme ceux de la nation même qui leur dut sa grandeur, ses monuments nous apprennent avec certitude que la théocratie fut son premier gouvernement.

Nous avons vu que, dès les temps les plus éloignés, le prêtre égyptien était aussi le ministre de toute science, réunissant ainsi les deux plus nobles missions dont l'homme puisse être investi, le culte de Dieu et celui de l'Intelligence. Le suprême pouvoir était aux mains du Grand-Prêtre ou Hiérophante (Celui qui profère la Parole sainte) ; et ce pouvoir transmettait ses ordres, au nom de Dieu, par l'intermédiaire de prêtres inférieurs, jusqu'aux extrémités du pays. C'est dans la Haute-Égypte que fut d'abord le centre de la vie nationale, autour de Thèbes, la ville sacrée. La population, à mesure qu'elle croissait en nombre, s'étendit sur l'Égypte moyenne, et gagna le Delta, lorsque l'exhaussement du sol par le limon que charriait le Nil combla les marécages de cette région, et permit d'y prendre pied.

La division politique en trois classes, prêtres, guerriers et peuple, est encore un fait d'une incontestable antiquité. Les guerriers, classe intermédiaire, entretenue par les deux autres pour la commune défense, vivaient dans une orgueilleuse oisiveté. Ils se lassèrent d'obéir au sacerdoce, et, comme ils étaient la force armée, leur soulèvement, sous la conduite de Ménès, n'eut point à soutenir une grande lutte pour remplacer la tiare

d'or du pontife par la couronne de fer d'un soldat-roi. Ménès est bien le créateur de la royauté égyptienne ; on le trouve ainsi désigné dans la liste des dynasties dressée par le prêtre Manéthon, et sur les inscriptions monumentales des ruines les plus antiques. Mais le pouvoir royal ne pouvait être absolu, car il lui manquait la science, qui ne s'acquiert point par une révolution. Le sacerdoce, en cessant de posséder la puissance exécutive, ne put donc être dépossédé de l'influence dirigeante chez un peuple éminemment religieux, qui devait au gouvernement théocratique ses institutions primitives, sa morale, ses lois, ses arts. Thèbes ne perdit rien de son prestige, et le roi Ménès fut obligé de se créer une capitale distincte, dans laquelle il se fortifia militairement, confessant ainsi que son usurpation n'avait d'autre sanction que la force matérielle. Cette nouvelle capitale reçut le nom de Memphis. Elle est aujourd'hui complétement effacée de la terre ; les monticules de débris qui poudroient de place en place, entre le Kaire et Sakkarah, ne laissent plus même deviner le plan qu'elle occupait ; le Nil et les sables ont tout enfoui, tandis qu'à Thèbes l'aspect des ruines a conservé quelque chose de la plus haute majesté qui ait jamais apparu dans l'histoire.

Mais, en face du Kaire, le plateau de Gizeh, qui se détache en éperon de la chaîne libyque, porte encore, sur la rive gauche du Nil, trois monuments qui ont défié l'action du temps et des hommes : ce sont les Pyramides.

Ces trois masses, à bases carrées, un peu inégales en grandeur, forment par leur situation respective un triangle dont une face regarde le Nord, une autre l'Occident, et la troisième l'Orient. La plus grande, située à l'angle du nord et vers le Delta, symbolise la force de la Nature ; la seconde, élevée au sud-ouest, à distance d'une portée de flèche de la première, est le symbole du Mouvement ; et la dernière, bâtie au sud-est de celle-ci, à distance d'un jet de pierre de la seconde, symbolise le Temps. Au midi de cette dernière, à une médiocre distance, sur une ligne qui se prolonge de l'orient à l'occident,

se dressent trois autres pyramides, formant des masses moins considérables, et près desquelles s'entassent d'innombrables pierres colossales que l'on pourrait considérer comme les ruines d'une septième pyramide. Il est, en effet, permis de supposer que les Égyptiens avaient voulu représenter par sept aiguilles, ou conoïdes flammiformes, les sept mondes planétaires dont les Génies régissent notre Univers, et dont Hermès fut le révélateur.

L'origine de ces monuments n'a point de chronologie avérée. Hérodote, le père de l'histoire grecque, prétend que la grande pyramide fut bâtie par le roi Chéops ; Diodore de Sicile l'attribue à Chemmis ; Georges le Syncelle à Souphis ; d'autres lui prêtent pour fondateur Athotès, Thoth ou Hermès. La même obscurité enveloppe l'origine des autres: L'historien juif, Flavien Josèphe avance sans preuves que toutes les pyramides sont l'œuvre des Hébreux pendant leur captivité en Egypte, et je ne sais où j'ai lu que 365,000 ouvriers furent employés pendant 78 ans à ce gigantesque travail. Ce problème historique ne sera sans doute jamais résolu, pas plus que tant d'autres sur lesquels s'exercent en vain les rêveries des archéologues.

Le rocher qui fournit le socle des Pyramides, présente une surface absolument aride, élevée d'environ 100 pieds au-dessus des plus grandes eaux du Nil, et forme une masse granitique dont on n'a pas trouvé la base en sondant, jusqu'à 200 pieds de profondeur, le puits creusé dans le plus considérable de ces édifices. La base de la plus grande pyramide est longue d'environ 720 pieds ; il en résulte pour la masse du monument un volume d'environ 75,000,000 de pieds cubes, c'est-à-dire assez de pierres pour bâtir une muraille haute de 6 pieds, qui aurait 1,000 lieues et pourrait faire le tour de la France. Au-dessus de la première assise, encadrée par un fossé très-régulièrement creusé dans le roc vif, on en compte 202 autres, placées successivement en retraite, la supérieure sur l'inférieure, et formant autant de gradins. La somme de ces gradins donne

à la pyramide, pour hauteur verticale, environ 428 pieds; mais on a reconnu que, dans l'état actuel du monument, deux assises au moins ont été détruites au sommet, et, en tenant compte de cette dégradation, la hauteur totale et primitive devait être de 450 pieds : c'est la hauteur du clocher de Strasbourg, ou plus de deux fois celle des tours de Notre-Dame de Paris.

Cette pyramide est orientée avec une extraordinaire précision : chacun de ses angles fait face à l'un des quatre points cardinaux. De cette parfaite orientation, l'on a tiré ce fait, d'une haute importance pour l'histoire physique du globe, que depuis plusieurs milliers d'années la position de l'axe terrestre n'a pas varié d'une manière sensible; et la grande pyramide est le seul monument qui, par son antiquité, puisse fournir l'occasion d'une semblable observation. La face Nord-Est est celle où se trouve l'entrée actuelle, au niveau de la quinzième assise, à 45 pieds environ d'élévation au-dessus de la base. Elle était masquée autrefois par une table de pierre qu'un mécanisme faisait mouvoir de droite à gauche, pour donner accès dans un canal incliné, à l'extrémité duquel se trouvait un palier longeant l'ouverture du puits dont j'ai parlé, et qui communiquait avec des souterrains dans lesquels l'air respirable circulait sans doute au moyen de ventilateurs savamment ménagés. De ce palier l'on remontait, par un autre couloir conduisant à deux chambres sépulcrales, placées l'une au-dessus de l'autre, et qui contenaient chacune, quand on les a découvertes, un sarcophage en granit, mais dépourvu de toute inscription. Or, comme tous les obélisques, toutes les ruines des temples, tous les tombeaux sont revêtus d'hiéroglyphes, la nudité de la grande pyramide assigne sa première date à une époque antérieure, et doit la faire considérer comme le mystérieux témoin de la plus lointaine antiquité. Il est avéré qu'avec tous les progrès des sciences, ce serait, même de nos jours, un problème bien difficile à résoudre que d'arriver, comme les architectes égyptiens de la première dynastie, à construire dans une masse

telle que celle des Pyramides, des chambres et des couloirs intérieurs qui, malgré les millions de kilogrammes qui pèsent sur eux, conservent, au bout de soixante siècles, toute leur régularité primitive et n'ont fléchi sur aucun point.

Le Sphinx, accroupi au pied et à peu de distance de la grande pyramide, est taillé dans le granit du plateau, et adhère au sol. Sa hauteur, qui est d'environ 75 pieds, donne une idée de l'énorme travail qu'il a fallu exécuter pour faire le vide autour de lui, et pour égaliser la surface sur laquelle il se dresse. Sa longueur totale est de 120 pieds ; la hauteur, depuis le ventre jusqu'au menton, mesure 50 pieds ; depuis le menton jusqu'au sommet de la tête, 25 pieds ; le contour de la tête, pris au front, 80 pieds. Les assises du granit dans lequel il a été découpé partagent sa face en zones horizontales d'un étrange effet ; sa bouche est tracée par une des lignes de séparation des couches. Une excavation de quelques pieds avait été pratiquée sur la tête, elle servait sans doute à y fixer quelques ornements symboliques, une tiare religieuse, ou une couronne royale. Ce monolithe, d'une teinte rougeâtre, encore debout au-dessus des sables, est d'un effet prodigieux. C'est un fantôme de pierre qui paraît attentif ; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde : sa grande oreille semble recueillir le bruit du passé ; ses yeux, tournés vers l'Orient, semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur et une fixité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur.

La mythologie grecque, inspirée par les contes des voyageurs qui avaient contemplé de loin ce monument, disait que le Sphinx était un monstre moitié homme, moitié bête fauve, dont la bizarre fantaisie posait aux passants épouvantés une impénétrable énigme, qu'il fallait deviner sous peine d'être dévoré. ŒEdipe osa tenter l'aventure. Le Sphinx lui demanda quel est l'animal qui marche sur quatre pieds au lever de l'aurore, sur deux au milieu du jour, et sur trois au coucher du soleil. Le

héros répondit sans hésiter : « C'est l'homme. » En effet, à l'aurore de la vie, c'est-à-dire à l'âge du berceau, l'homme enfant se traîne sur ses pieds et ses mains; au milieu du jour, c'est-à-dire en sa pleine séve de jeunesse et de virilité, l'homme est debout; mais, au coucher du soleil, c'est-à-dire quand le poids des années a épuisé ses forces, l'homme vieillard marche sur



Le Sphinx et la grande Pyramide.

trois pieds, puisqu'il est obligé de s'appuyer sur un bâton. Le Sphinx, qui n'avait sans doute jamais rencontré pareil raisonneur, demeura gueule béante, et OEdipe, profitant de sa surprise, le tua. Cette fable, assez puérile, dénature un magnifique symbolisme égyptien que la philosophie grecque ne connut qu'au temps où Platon, déjà célèbre comme disciple de Socrate,

fut initié par les Mages de Memphis, aux mystères d'Hermès-Thoth. Le Sphinx, dont le type original se dresse en avant de la grande pyramide, était reproduit au seuil de tous les temples. C'est bien une énigme de pierre, une préface muette, une clef voilée de la science occulte : en voici la description plastique et le sens traditionnel.

Le Sphinx, dont l'étymologie (Σφίγγω) passée dans la langue grecque, exprime l'idée d'embrasser, lier étroitement, est un composé quadriforme, dont l'unité emprunte ses éléments à quatre symboles. Il a une tête de *Femme*, un corps de *Taureau*, des griffes de *Lion*, et des ailes d'*Aigle*. Cet ensemble présente une physionomie fantastique, mais dont tout caractère de monstruosité disparaît dès que l'esprit des symboles vient en quelque sorte lui donner la vie.

La *tête de femme* personnifie l'intelligence humaine qui, avant d'entrer par l'action dans l'arène de l'avenir, doit étudier le but de ses aspirations, les moyens de l'atteindre, les obstacles à éviter, les écueils à franchir.

Les *flancs de taureau* signifient que l'homme, armé de la science, doit, sous l'aiguillon d'une infatigable volonté et sous le joug d'une patience à toute épreuve, creuser pas à pas le chemin qui mène au succès ou à la chute.

Les *griffes de lion* signifient que, pour atteindre le but marqué par l'intelligence, il ne suffit pas de *vouloir*, il faut *oser ;* il ne suffit pas de travailler, il faut parfois combattre et se faire place par la force.

Les *ailes d'aigle*, repliées sur la puissante masse du Sphinx, signifient enfin qu'il faut envelopper d'un voile épais ses desseins, jusqu'au moment d'agir avec une résolution qui s'élance, au besoin, sur les hauteurs de l'audace.

L'Hiérophante disait à l'initié : « Sache voir avec justesse, et vouloir avec justice ; sache oser tout ce que permet la conscience ; sache te taire sur tes desseins ; et si, devant ta persévérance, le lendemain n'est que la continuation des efforts de la veille, marche... marche à ton but. Les sept Génies de la Rose-

Croix, gardiens de la clef sacrée qui ferme le passé et qui ouvre l'avenir, poseront sur ton front la couronne des Maîtres du Temps !... »

Ainsi le Sphinx n'était ni une idole, ni le monstre dévorant qu'avaient imaginé les fables grecques : c'était le symbole de la force incalculable dont peut s'emparer la volonté humaine dirigée par une intelligence d'élite. C'est l'*Alpha* et l'*Oméga*, le premier et le dernier mot de la haute initiation.

L'initiation, majesté de la science, ne se communiquait pas indifféremment, même aux membres du sacerdoce égyptien. Il y avait, au sein des colléges sacrés, une hiérarchie d'aptitudes et de fonctions, une échelle de grades scientifiques à chacun desquels était attachée une épreuve. Chaque épreuve donnait la mesure du degré d'intelligence et de force morale auquel était parvenu l'initié. Celui qui chancelait dans une de ces épreuves ne pouvait être admis à la subir une seconde fois. Si c'était un fils de Mage, il demeurait au point qu'il n'avait pu dépasser ; on lui conférait, dans les temples, un emploi en rapport avec ses facultés naturelles, mais l'accès des dignités supérieures lui demeurait fermé.

Si le récipiendaire était un étranger, il devait d'abord se soumettre à une rigoureuse enquête sur ses antécédents ; et si le résultat de cette enquête lui était favorable, le collége réuni autorisait ou refusait, par un vote secret, l'admission aux épreuves. En cas d'admission, la première épreuve était assez terrible pour le faire reculer s'il n'avait point une âme fortement trempée, et alors il pouvait se retirer librement. Mais si l'épreuve était franchie, si les premiers symboles de la science occulte lui avaient été découverts et expliqués, et s'il venait à défaillir dans une des épreuves suivantes, une loi redoutable, inflexible, le condamnait à périr dans l'enceinte mystérieuse : il ne revoyait jamais la lumière des cieux.

Les philosophes grecs Thalès, Pythagore, Platon et Eudoxe, furent les plus célèbres étrangers qui traversèrent avec succès les phases de l'initiation. Pythagore eut pour maître l'archi-pro-

phète Sonchis. Platon, d'après le témoignage de Proclus, fut enseigné, pendant treize ans, par les Mages Pathenéitb, Ochoaps, Sechtnouphis, Etymon de Sebennithis. Ainsi la fameuse doctrine qui a conservé le nom de *platonicienne*, et qui a exercé une si grande influence sur le développement philosophique des idées chrétiennes, est sortie des sanctuaires de Memphis, la ville de Ménès, et d'Héliopolis, la ville du Soleil.

Jamblique, de Chalcis en Cœlé-Syrie, qui vivait dans la première moitié du IVe siècle de notre ère, nous a laissé un traité des mystères égyptiens, dans lequel sont relatées les principales scènes des épreuves de l'initiation (1). Ce très-curieux souvenir de l'antiquité mérite que nous nous y arrêtions un moment.

II

Le Sphinx de Giseh, dit l'auteur du *Traité des Mystères*, servait d'entrée aux souterrains sacrés dans lesquels étaient subies les épreuves du Magisme. Cette entrée, obstruée de nos jours par les sables et par des décombres, se dessine encore entre les jambes antérieures du colosse accroupi. Elle était fermée, autrefois, par une porte de bronze, dont le ressort secret n'était connu que des Mages ; elle avait pour garde le respect public, et une sorte de crainte religieuse maintenait mieux son inviolabilité que n'eût pu le faire une protection armée. Dans le ventre du Sphinx se creusaient des couloirs communiquant avec la portion souterraine de la grande Pyramide ; ces couloirs s'entre-coupaient avec tant d'art, le long du trajet qui sépare les deux monuments, qu'en s'engageant, au hasard, et sans guide, dans leur inextricable réseau, l'on revenait sans cesse, fatalement, au point d'où l'on était parti. Il avait fallu une énorme puissance de travail pour ouvrir dans le massif granitique ce

(1) ΙΑΜΒΛΙΧΟΥ, Περὶ Μυστηρίων λόγος, Iamblichi *De mysteriis Ægyptiorum*, in-fol. (Oxonii, 1678).

mystérieux labyrinthe, et une telle œuvre prouve assez que les mécaniciens de l'antique Égypte n'étaient point au-dessous des savants ingénieurs qui creusent aujourd'hui les tunnels de nos voies ferrées.

Les deux premiers initiés, par rang d'âge, revêtus du grade de *Thesmothète* ou gardien des rites, avaient mission d'amener, de nuit, l'étranger postulant qu'un vote unanime admettait aux épreuves. Celui-ci devait se livrer à la discrétion de ses conducteurs, écouter leurs avis comme des ordres, et s'interdire toute question. Dès sa sortie de Memphis, on lui bandait les yeux, afin qu'il ne pût se rendre compte de la distance qu'on lui faisait parcourir, ni du lieu secret dans lequel il serait conduit. Supposons maintenant que le drame des épreuves souterraines se déroule au moment où j'essaye de le raconter, et suivons-le pas à pas.

Le postulant, la face voilée, est amené au pied du Sphinx. La porte de bronze s'ouvre, et se referme sans bruit, sous la main qui a pressé la détente de son mécanisme intérieur. L'un des Thesmothètes prend une lampe suspendue à la muraille, et marche en avant pour éclairer la route ; le second conduit par la main le postulant, et lui fait descendre un escalier en spirale qui compte vingt-deux degrés. Au bas du dernier degré s'ouvre et se referme une nouvelle porte de bronze, donnant accès dans une salle circulaire. Le côté intérieur de cette porte est couvert d'un enduit granitique dont la teinte s'harmonise avec celle des parois, et ne laisse plus reconnaître la portion de surface dans laquelle se découpe l'entrée. C'est ici que commence la mise en scène des épreuves. Les deux Thesmothètes arrêtent brusquement le postulant, et lui font croire qu'il est au bord d'un abîme où un pas de plus peut le précipiter. « Cette profondeur, lui disent-ils, entoure le temple des Mystères, et le protége contre la téméraire curiosité des profanes. Nous arrivons un peu trop tôt : nos frères n'ont point encore abaissé le pont mobile par lequel les Initiés communiquent avec la terre sacrée. Attendons leur venue ; mais si tu tiens à ta vie, demeure

immobile, croise tes mains sur ta poitrine, et ne détache point ton bandeau jusqu'au signal d'avancer qui te sera donné quand il en sera temps. »

Le postulant sait que, dès cette heure, il ne s'appartient plus, et qu'une obéissance passive est devenue sa loi pour traverser les périls par lesquels on éprouvera sa force d'âme et la mesure de l'empire qu'il peut exercer sur lui-même. Il se soumet à cette condition d'obéissance qui lui a été posée, et qu'il a librement acceptée avant de se mettre en route avec ses guides ; il est fort de son intelligence, de sa volonté, de son ardent désir de connaître les mystères dont la clef est promise à sa docilité et à sa persévérance ; mais, quelque fort qu'il soit, il a des sens, et les sens frissonnent au seuil des choses inconnues.

Pendant qu'il se roidit contre cette première émotion, les Thesmothètes prennent sur un autel deux robes de lin blanc, deux ceintures, l'une d'or, l'autre d'argent, et deux masques figurant, l'un une tête de lion, et l'autre une tête de taureau. La robe est l'emblème de la pureté du Mage ; l'or est consacré au Soleil, l'argent à la Lune ; la tête de *Lion* symbolise le signe zodiacal que le langage astrologique assigne pour trône au Génie du *Soleil* ; la tête de *Taureau* symbolise le signe zodiacal dans lequel le Génie de la *Lune* exerce sa plus puissante influence. Les Thesmothètes revêtus de ces mystérieux attributs sont donc la représentation des deux Génies égyptiens *Pi-Rhé* et *Pi-Ioh*, qui gouvernent les évolutions du Soleil et de la Lune, les deux astres auxquels le Magisme attribuait l'action la plus directe sur la création, la dissolution et le renouvellement des êtres terrestres. Ce symbolisme exprimait encore que l'étude des lois de la nature visible est le premier degré d'ascension vers la plus haute illumination de l'esprit. Mais le sens des signes matériels ne devait se révéler au postulant qu'au delà des épreuves accomplies.

Aussitôt que les Thesmothètes se sont masqués, une trappe s'abaisse à grand bruit dans le sol, et livre passage à un spectre mécanique qui sort à moitié de l'excavation en brandissant

une faulx, et une voix lugubre crie de dessous terre : « Malheur au profane qui vient troubler la paix des morts !... » En même temps, le bandeau du postulant, arraché par un des Thesmothètes, le met face à face avec les trois figures monstrueuses qui tentent sa première défaillance. Si, malgré l'horreur de cette surprise, il est assez courageux pour ne point s'é-



Première épreuve de l'Initié.

vanouir devant la faulx dont le tranchant l'effleure sept fois par un rapide mouvement de va-et-vient, le spectre disparaît, la trappe se referme, les Thesmothètes se démasquent et le félicitent de son courage. « Tu as senti, » lui disent-ils, « le froid du fer meurtrier, et tu n'as point reculé ; tu as contemplé l'épouvante, et ton regard l'a défiée : c'est bien. Dans ta patrie tu

pourrais être un héros admiré de tous et voué aux hommages de la postérité. Mais, parmi nous, il est une vertu plus haute que le courage viril, c'est l'humilité volontaire qui triomphe du vain orgueil. Es-tu capable d'une pareille victoire sur toi-même? »

Le postulant, pleinement rassuré par la bienveillance de ses guides, croyait l'épreuve physique terminée et s'offrait de lui-même aux épreuves morales. « Eh bien, » lui disait-on, « il faut te soumettre à ramper terre à terre, jusqu'au milieu du sanctuaire où nos frères t'attendent pour te donner la science et le pouvoir en échange de l'humilité. Veux-tu te soumettre à ce pénible voyage? »

Le postulant acceptait encore. « Prends donc cette lampe, » ajoutaient les initiateurs, « c'est l'image du regard de Dieu qui nous suit quand nous marchons cachés aux regards des hommes. Va sans crainte, tu n'as à redouter que toi-même dans l'épreuve de la solitude. »

Tandis qu'il recevait de l'un des Thesmothètes la lampe conductrice, l'autre touchait un ressort dissimulé à fleur de muraille, et dont le jeu faisait mouvoir une plaque de bronze derrière laquelle s'ouvrait un couloir en forme d'arcade, mais si étroit et si bas qu'il n'était possible de s'y glisser qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains. « Que ce chemin, » disaient les Thesmothètes, « soit pour toi l'image du tombeau dans lequel tout homme doit se coucher, au soir de la vie terrestre, pour se réveiller, affranchi de la matière ténébreuse, dans l'éternelle aurore de la vie des Esprits. Tu as vaincu le spectre de la Mort, va triompher des épouvantements du sépulcre. »

Le postulant semblait-il hésiter à s'engager la tête la première dans ce trou sinistre, les Thesmothètes ne devaient ni lui reprocher sa faiblesse, ni l'encourager à poursuivre l'épreuve. Ils attendaient en silence, pendant quelques minutes, la main droite étendue vers l'ouverture du couloir, en signe de commandement à l'obéissance passive ; et si le postulant ne se

décidait point, on lui revoilait la face pour le reconduire hors du lieu sacré. La loi du Magisme ne permettait point qu'il fût admis plus tard à renouveler l'épreuve; son impuissance était jugée. S'il se soumettait franchement, les Thesmothètes lui donnaient le baiser de paix en lui souhaitant bon voyage. Dès que son corps avait disparu dans le tube de granit, la plaque de bronze qui lui avait livré passage retombait derrière lui avec un fracas métallique, et une voix lointaine criait : « Ici périssent les fous qui ont convoité la Science et le Pouvoir!... »

Cette lugubre parole que, par un merveilleux effet d'acoustique, répètent sept échos distancés, frappe d'une violente secousse la raison du postulant. Serait-il victime de son imprudente confiance? Les Mages condamnent-ils à mort tout étranger qui aspire à pénétrer leurs mystères? mais alors, pourquoi ne l'ont-ils point frappé de la faulx? Pourquoi l'ensevelir vivant? pourquoi lui laisser une lampe? L'indécision se mêle à la terreur, comme pour lui faire savourer la menace de la plus longue agonie. Cependant il se traîne encore en avant, et remarque, avec un trouble de plus en plus anxieux, que la direction du tube suit une pente qui s'enfonce toujours dans les profondeurs de la terre. Jusqu'où se prolonge cette pente, et si la petite lampe venait à s'éteindre, que deviendrait l'infortuné dont elle est l'unique ressource?

Il rampe,... rampe encore. Tout à coup, le tube semble se dilater, s'élargir; la voûte se hausse, mais la pente inférieure, descendant toujours, finit au bord d'un vaste cratère, taillé en forme de cône renversé, dont les parois sont revêtues d'un ciment si poli, qu'aux tremblantes lueurs de la lampe on les croirait d'acier. Une échelle de fer succède au tube et s'enfonce dans une ombre insondable. En face, l'inconnu plein de périls; en arrière, la retraite interdite, et entre ces deux menaces, une inertie pleine d'angoisse, avec la mort en perspective, il y a de quoi rendre fou le plus stoïque philosophe. La raison donne cependant un dernier conseil, c'est d'avancer, pas à pas, jusqu'aux limites du possible.

L'échelle de fer compte soixante-dix-huit points d'appui. Arrivé sur le plus bas, le postulant reconnaît, avec une nouvelle terreur, que le cône se termine par un puits béant, qui l'attire comme le dernier secret d'une implacable fatalité. Frissonnant d'une suprême épouvante, mais appelant à son aide la dernière force que peut prêter le désespoir, il remonte en rampant sur quelques échelons, et dévore du regard le court espace où se projette la faible lueur de la lampe. A sa gauche il entrevoit une crevasse qu'il n'avait point aperçue pendant la descente ; cette crevasse est de la largeur d'un homme. Cramponné d'une main à l'échelle, et, de l'autre, portant sa lampe en avant, il y découvre des degrés : sans doute, c'est un chemin, mais où mène-t-il?... En tout cas, il éloigne du gouffre ; son premier degré n'est pas vainement un lieu de sûreté, une étape de repos. L'espérance et la foi se raniment dans le cœur du postulant ; il a, sans en deviner les moyens, l'instinct d'une prochaine délivrance ; il se reproche d'avoir accusé les Mages, et se rappelle leur avertissement : « Va sans crainte, tu n'as à redouter que toi-même dans l'épreuve de la solitude. »

Après quelques minutes de réflexions qui rendent la sérénité à son intelligence, il se relève et s'engage dans la crevasse, en assurant chacun de ses pas sur les étroits degrés. Ce chemin tourne en spirale, et perce le roc comme ferait une vrille. Au pied du vingt-deuxième degré se dresse une grille de bronze, à travers laquelle le postulant aperçoit une longue galerie, soutenue par des cariatides sculptées qui figurent vingt-quatre sphinx, douze à droite et douze à gauche. Dans chaque espace séparant deux sphinx, la muraille est revêtue d'une peinture à fresque, représentant des personnages et des symboles mystérieux. Ces vingt-deux tableaux se font face deux à deux, et sont éclairés par onze trépieds de bronze, rangés sur une ligne qui partage dans sa longueur le milieu de la galerie. Chaque trépied porte un sphinx de cristal dans lequel brûle une mèche d'amiante, à la surface d'une huile embaumée.

Un Mage, qui porte ici le nom de *Pastophore* (gardien des

symboles sacrés), vient ouvrir la grille au postulant. « Fils de la Terre, » lui dit-il en souriant, « sois le bien venu. Tu as échappé au piége de l'abîme en découvrant le chemin des sages. Peu d'aspirants aux Mystères ont, avant toi, triomphé de cette épreuve ; les autres ont péri. Puisque la grande Isis te protége, elle te conduira, je l'espère, sain et sauf, jusqu'au sanctuaire où la vertu reçoit sa couronne. Je ne dois point te cacher que d'autres périls t'attendent, mais il m'est permis de t'encourager en t'expliquant ici des symboles dont l'intelligence crée autour du cœur de l'homme une armure invulnérable. Viens contempler avec moi ces images sacrées ; écoute ma parole avec recueillement, et, si tu sais la fixer en ta mémoire, les rois du monde, quand tu remonteras sur la terre, seront moins puissants que toi. »

Alors, passant en revue tour à tour les vingt-deux tableaux de la galerie, le postulant recevait du Pastophore l'enseignement qu'on va lire.

III

La Science de la Volonté, principe de toute Sagesse et source de toute Puissance, est contenue en vingt-deux *Arcanes* ou hiéroglyphes symboliques, dont chaque attribut voile un sens, et dont l'ensemble compose une *Doctrine absolue*, qui se résume dans la mémoire par sa correspondance avec les Lettres de la Langue sacrée et avec les Nombres qui se lient à ces Lettres. Chaque *Lettre* et chaque *Nombre*, quand le regard les contemple ou que la parole les profère, exprime une réalité du *Monde divin*, du *Monde intellectuel* et du *Monde physique* (p. 20). Chaque *arcane*, rendu visible et tangible par une de ces peintures, est la formule d'une loi de l'activité humaine dans son rapport avec les forces spirituelles et les forces matérielles dont la combinaison produit les phénomènes de la vie.

ARCANE I. — LETTRE **Athoïm** (A). — NOMBRE 1.

A = 1 exprime dans le *Monde divin* l'Être absolu, qui contient et d'où émane l'infini des possibles. — Dans le *Monde intellectuel*, l'Unité, principe et synthèse des nombres ; la Volonté, principe des actes. — Dans le *Monde physique*, l'Homme, le plus haut placé des êtres relatifs, appelé à s'élever, par une perpétuelle expansion de ses facultés, dans les sphères concentriques de l'Absolu.

L'arcane 1 est figuré par le Mage, type de l'homme parfait, c'est-à-dire en pleine possession de ses facultés physiques et morales. Il est représenté debout : c'est l'attitude de la volonté qui va procéder à l'action. Sa robe est blanche, image de la pureté originelle ou reconquise. Un serpent se mordant la queue lui sert de ceinture : c'est le symbole de l'éternité. Son front est ceint d'un cercle d'or : l'or signifie lumière ; le cercle exprime la circonférence universelle dans laquelle gravitent les choses créées. La main droite du Mage tient un sceptre d'or, figure du commandement, et s'élève vers le ciel, en signe d'aspiration à la science, à la sagesse, à la force. La main gauche étend l'index vers la terre, pour signifier que la mission de l'homme parfait est de régner sur le monde matériel. Ce double geste exprime encore que la volonté humaine doit refléter ici-bas la volonté divine, pour produire le bien et empêcher le mal. Devant le Mage, sur une pierre cubique, sont posés une coupe, un glaive et un sicle, monnaie d'or au centre de laquelle est gravée une croix. La coupe signifie le mélange des passions qui contribuent au bonheur ou au malheur, selon que nous sommes leurs maîtres ou leurs esclaves. Le glaive symbolise le travail, la lutte qui traverse les obstacles, et les épreuves que nous fait subir la douleur. Le sicle, signe d'une valeur déterminée, figure les aspirations réalisées, les œuvres accomplies, la somme de puissance conquise par la persévérance et l'efficacité de la volonté. La croix, sceau de l'infini, dont le sicle est marqué, énonce la future ascension de cette puissance dans les sphères de l'avenir.

Souviens-toi, fils de la Terre, que l'homme doit, comme Dieu, agir sans cesse. Ne rien vouloir, ne rien faire, n'est pas moins funeste que vouloir ou faire le mal. Si le *Mage* apparaît parmi les signes fatidiques de ton *Horoscope*, il annonce qu'une ferme volonté et la foi en toi-même, guidées par la raison et l'amour de la justice, te conduiront au but que tu veux atteindre.et te préserveront des périls du chemin.

ARCANE II. — LETTRE **Beïnthin** (B). — NOMBRE 2.

B = 2 exprime, dans le *Monde divin*, la conscience de l'Être absolu qui embrasse les trois termes de toute manifestation : le passé, le présent, le futur. — Dans le *Monde intellectuel*, le Binaire, reflet de l'Unité; la Science, perception des choses visibles et invisibles. — Dans le *Monde physique*, la Femme, moule de l'Homme, et s'unifiant avec lui pour accomplir une égale destinée.

L'arcane II est figuré par une femme assise au seuil du temple d'Isis, entre deux colonnes. La colonne qui se dresse à sa droite est rouge; cette couleur signifie l'esprit pur et sa lumineuse ascension au-dessus de la matière. La colonne de gauche est noire, et figure la nuit du chaos, la captivité de l'esprit impur dans les liens de la matière. La femme est couronnée d'une tiare surmontée du croissant lunaire, et enveloppée d'un voile dont les plis tombent sur sa face. Elle porte sur sa poitrine la croix solaire, et sur ses genoux un livre ouvert qu'elle couvre à demi de son manteau. Cet ensemble symbolique personnifie la Science occulte qui attend l'initié au seuil du sanctuaire d'Isis, pour lui communiquer les secrets de la Nature universelle. La croix solaire (analogique au *Lingam* indien (1), signifie la fécondation de la matière par l'esprit; elle exprime aussi, comme sceau de l'infini, que la science procède de Dieu, et qu'elle est sans bornes comme sa source. Le voile enveloppant

(1) Le *Lingam* était le signe figuratif de l'union des deux sexes. L'antiquité sacrée n'attachait aucune pensée honteuse à la contemplation des organes reproducteurs; les monuments de Mithra, chez les Perses, en sont la preuve. La corruption des mœurs fit reléguer plus tard ces symboles dans les sanctuaires secrets de l'initiation, mais les mœurs n'en devinrent pas meilleures.

la tiare et retombant sur la face énonce que la vérité se dérobe aux regards d'une profane curiosité. Le livre à demi caché sous le manteau signifie que les mystères ne se révèlent que dans la solitude, au sage qui se recueille en silence dans la pleine et calme possession de lui-même.

Souviens-toi, fils de la Terre, que l'esprit s'éclaire en cherchant Dieu avec les yeux de la Volonté. Dieu a dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière a inondé l'espace. L'homme doit dire : « Que la Vérité se manifeste, et que le Bien m'arrive ! » Et si l'homme possède une saine volonté, il verra luire la Vérité, et, guidé par elle, il atteindra tout bien auquel il aspire. Si l'arcane II apparaît sur ton Horoscope, frappe résolûment à la porte de l'avenir, et il te sera ouvert; mais étudie longtemps la voie où tu vas entrer. Tourne ta face vers le Soleil de Justice, et la science du vrai te sera donnée. Garde le silence sur tes desseins, afin de ne point les livrer à la contradiction des hommes.

Arcane III. — Lettre **Gomor** (G). — Nombre 3.

G = 3 exprime, dans le *Monde divin*, la Puissance suprême, équilibrée par l'Intelligence éternellement active et par la Sagesse absolue. — Dans le *Monde intellectuel*, la fécondité universelle de l'Être. — Dans le *Monde physique*, la Nature en travail, la germination des actes qui doivent éclore de la Volonté.

L'arcane III est figuré par l'image d'une femme assise au centre d'un soleil rayonnant; elle est couronnée de douze étoiles et ses pieds reposent sur la lune. C'est la personnification de la fécondité universelle. Le soleil est l'emblème de la puissance créatrice; la couronne étoilée symbolise, par le nombre 12, celui des Maisons ou stations que cet astre parcourt, d'année en année, autour de la zone zodiacale. Cette femme, l'Isis céleste, ou la Nature, porte un sceptre surmonté d'un globe : c'est le signe de sa perpétuelle action sur les choses nées et à naître. De l'autre main elle porte un aigle, symbole des hauteurs sur lesquelles peut s'élever l'essor de l'esprit. — La lune placée

sous ses pieds figure l'infimité de la Matière et sa domination par l'Esprit.

Souviens-toi, fils de la Terre, qu'affirmer ce qui est vrai et vouloir ce qui est juste, c'est déjà le créer ; affirmer et vouloir le contraire, c'est se vouer soi-même à la destruction. Si l'arcane III se manifeste parmi les signes fatidiques de ton Horoscope, espère le succès de tes entreprises, pourvu que tu saches unir l'activité qui féconde à la rectitude d'esprit qui fait fructifier les œuvres.

Arcane IV. — Lettre **Dinain** (D). — Nombre 4.

D = 4 exprime, dans le *Monde divin*, la réalisation perpétuelle et hiérarchique des virtualités contenues dans l'Être absolu. — Dans le *Monde intellectuel*, la réalisation des idées de l'Être contingent, par le quadruple travail de l'esprit : Affirmation, Négation, Discussion, Solution. — Dans le *Monde physique*, la réalisation des actes dirigés par la science de la Vérité, l'amour de la Justice, la force de la Volonté et le travail des Organes.

L'arcane IV est figuré par un homme coiffé d'un casque surmonté d'une couronne. Il est assis sur une pierre cubique. Sa main droite élève un sceptre, et sa jambe droite fléchie s'appuie sur l'autre en forme de croix. La pierre cubique, figure du solide parfait, signifie l'œuvre humaine accomplie. Le casque couronné est l'emblème de la force qui a conquis le pouvoir. Ce dominateur est en possession du sceptre d'Isis, et la pierre qui lui sert de trône signifie la matière domptée. La croix tracée par la position de ses jambes symbolise les quatre éléments et l'expansion de la puissance humaine en tous sens.

Souviens-toi, fils de la Terre, que rien ne résiste à une volonté ferme, qui a pour levier la science du vrai et du juste. Combattre pour en assurer la réalisation, c'est plus qu'un droit, c'est un devoir. L'homme qui triomphe dans cette lutte ne fait qu'accomplir sa mission terrestre ; celui qui succombe en se dévouant s'acquiert l'immortalité. Si l'arcane IV apparaît sur ton Horoscope, il signifie que la réalisation de tes espé-

rances dépend d'un être plus puissant que toi : cherche à le connaître, et tu auras son appui.

ARCANE V. — LETTRE **Eni** (E). — NOMBRE 5.

E = 5 exprime, dans le *Monde divin*, la Loi universelle, régulatrice des manifestations infinies de l'Être dans l'unité de substance. — Dans le *Monde intellectuel*, la Religion, rapport de l'Être absolu à l'Être relatif, de l'Infini au Fini. — Dans le *Monde physique*, l'inspiration communiquée par les vibrations du fluide astral ; l'épreuve de l'homme par la liberté d'action dans le cercle infranchissable de la loi universelle.

L'arcane V est figuré par l'image de l'Hiérophante (Maître des Mystères sacrés). Ce prince de la doctrine occulte est assis entre les deux colonnes du sanctuaire. Il s'appuie sur une croix à trois traverses, et trace avec l'index de la main droite, sur sa poitrine, le signe du silence. A ses pieds sont prosternés deux hommes, l'un vêtu de rouge, l'autre vêtu de noir. L'Hiérophante, suprême organe de la science sacrée, représente le Génie des bonnes inspirations de l'esprit et de la conscience ; son geste invite au recueillement, pour entendre la voix du ciel dans le silence des passions et des instincts de la chair. La colonne de droite symbolise la loi divine ; celle de gauche signifie la liberté d'obéir ou de désobéir. La croix à trois traverses est l'emblème de Dieu pénétrant les trois mondes, pour y faire éclore toutes les manifestations de la vie universelle. Les deux hommes prosternés, l'un rouge, l'autre noir, figurent le Génie de la Lumière et celui des Ténèbres, qui obéissent tous deux au Maître des Arcanes.

Souviens-toi, fils de la Terre, qu'avant de dire d'un homme qu'il est heureux ou malheureux, il faut savoir quel usage il a fait de sa volonté, car tout homme crée sa vie à l'image de ses œuvres. Le Génie du Bien est à ta droite, et celui du Mal à ta gauche ; leur voix n'est entendue que de ta conscience : recueille-toi, et elle te répondra.

ARCANE VI. — LETTRE **Ur** (U,V). — NOMBRE 6.

U, V = 6 exprime, dans le *Monde divin*, la science du Bien et

du Mal. — Dans le *Monde intellectuel*, l'équilibre de la Nécessité et de la Liberté. — Dans le *Monde physique*, l'antagonisme des forces naturelles, l'enchaînement des effets aux causes.

L'arcane VI est figuré par un homme debout, immobile, placé à l'angle formé par la jonction de deux routes. Ses regards sont fixés à terre, ses bras se croisent sur sa poitrine. Deux femmes, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, lui posent une main sur l'épaule, en lui montrant une des deux routes. La femme placée à droite a le front ceint d'un cercle d'or : elle personnifie la Vertu. Celle de gauche est couronnée de pampre, et représente le Vice tentateur. Au-dessus et en arrière de ce groupe, le Génie de la Justice, planant dans une auréole fulgurante, tend son arc et dirige vers le Vice la flèche du châtiment. L'ensemble de cette scène exprime la lutte entre les passions et la conscience.

Souviens-toi, fils de la Terre, que, pour le commun des hommes, l'attrait du vice a plus de prestige que l'austère beauté de la vertu. Si l'arcane VI apparaît sur ton Horoscope, prends garde à tes résolutions. Les obstacles barrent devant toi la route du bonheur que tu poursuis ; les chances contraires planent sur toi, et ta volonté chancelle entre des partis opposés. L'indécision est, en toutes choses, plus funeste qu'un mauvais choix. Avance ou recule, mais n'hésite point, et sache qu'une chaîne de fleurs est plus difficile à rompre qu'une chaîne de fer.

Arcane VII. — Lettre **Zaïn** (Z). — Nombre 7.

Z = 7 exprime, dans le *Monde divin*, le Septénaire, la domination de l'Esprit sur la Nature. — Dans le *Monde intellectuel*, le Sacerdoce et l'Empire. — Dans le *Monde physique*, la soumission des éléments et des forces de la Matière à l'Intelligence et au travail de l'Homme.

L'arcane VII est figuré par un char de guerre, de forme carrée, surmonté d'un baldaquin étoilé que soutiennent quatre colonnes. Sur ce char s'avance un triomphateur cuirassé, portant sceptre et glaive en ses mains. Il est couronné d'un cercle

d'or que fleuronnent trois pentagrammes ou étoiles d'or à cinq pointes. Le char carré symbolise l'œuvre accomplie par la Volonté qui a vaincu les obstacles. Les quatre colonnes du dais étoilé figurent les quatre Éléments soumis au maître du sceptre et du glaive. Sur la face carrée que présente l'avant du char est tracée une sphère soutenue par deux ailes déployées, signe de l'exaltation illimitée de la puissance humaine dans l'infini de l'espace et du temps. La couronne d'or au front du triomphateur signifie la possession de la lumière intellectuelle qui éclaire tous les arcanes de la Fortune. Les trois étoiles qui la fleuronnent symbolisent la Puissance équilibrée par l'Intelligence et la Sagesse. Trois équerres sont tracées sur la cuirasse ; elles signifient la rectitude de Jugement, de Volonté et d'Action qui donne la Force dont la cuirasse est l'emblème. L'épée haute est le signe de la victoire. Le sceptre surmonté d'un triangle, symbole de l'Esprit, d'un carré, symbole de la Matière, et d'un cercle, symbole de l'Éternité, signifie la perpétuelle domination de l'Intelligence sur les forces de la Nature. Deux sphinx, l'un blanc, l'autre noir, sont attelés au char. Le blanc symbolise le Bien, le noir symbolise le Mal, l'un conquis, l'autre vaincu, et devenus tous deux les serviteurs du Mage qui a triomphé des épreuves.

Souviens-toi, fils de la Terre, que l'empire du monde appartient à ceux qui possèdent la souveraineté de l'Esprit, c'est-à-dire la lumière qui éclaire les mystères de la vie. En brisant les obstacles, tu écraseras tes ennemis, et tous tes vœux seront réalisés, si tu abordes l'avenir avec une audace armée de la conscience de ton droit.

ARCANE VIII. — LETTRE **Hélétha** (H). — NOMBRE 8.

H = 8 exprime, dans le *Monde divin*, la Justice absolue. — Dans le *Monde intellectuel*, l'Attrait et la Répulsion. — Dans le *Monde physique*, la Justice relative, faillible et bornée, qui émane des hommes.

L'arcane VIII est figuré par une femme assise sur un trône, le front ceint d'une couronne armée de fers de lance : elle tient

de la main droite un glaive, la pointe en haut, et de la gauche une balance. C'est l'antique symbole de la Justice qui pèse les actes et qui oppose au mal, pour contre-poids, le glaive de l'expiation. La justice, émanée de Dieu, est la réaction équilibrante qui reconstitue l'ordre, c'est-à-dire l'équilibre entre le droit et le devoir. Le glaive est ici un signe de protection pour les bons, et de menace pour les méchants. Les yeux de la Justice sont couverts d'un bandeau, pour marquer qu'elle pèse et qu'elle frappe, sans tenir compte des différences conventionnelles que les hommes établissent entre eux.

Souviens-toi, fils de la Terre, que remporter la victoire et dominer les obstacles franchis, ce n'est qu'une part de la tâche humaine. Pour l'accomplir tout entière, il faut établir l'équilibre entre les forces que l'on met en jeu. Toute action produisant une réaction, la Volonté doit prévoir le choc des forces contraires, pour le tempérer ou l'annuler. Tout avenir se balance entre le Bien et le Mal. Toute intelligence qui ne sait point s'équilibrer ressemble à un soleil avorté.

Arcane IX. — Lettre **Théla** (TH). — Nombre 9.

TH = 9 exprime, dans le *Monde divin*, la Sagesse absolue. — Dans le *Monde intellectuel*, la Prudence, directrice de la Volonté. — Dans le *Monde physique*, la Circonspection, guide des Actes.

L'arcane IX est figuré par un vieillard marchant appuyé sur un bâton et portant devant lui une lampe allumée, qu'il cache à demi sous son manteau. Ce vieillard personnifie l'expérience acquise dans le travail de la vie. La lampe allumée signifie la lumière de l'intelligence qui doit s'étendre sur le passé, le présent et l'avenir. Le manteau qui la cache à demi signifie discrétion. Le bâton symbolise le soutien que prête la prudence à l'homme qui ne livre point sa pensée.

Souviens-toi, fils de la Terre, que la Prudence est l'armure du Sage. La Circonspection lui fait éviter les écueils ou les abîmes, et pressentir la trahison. Prends-la pour guide dans tous tes actes, même dans les plus petites choses. Rien n'est

indifférent ici-bas ; un caillou peut faire verser le char d'un maître du monde. Souviens-toi que si la Parole est d'argent, le Silence est d'or.

ARCANE X. — LETTRE **Ioïthi** (I, J, Y). — NOMBRE 10.

I, J, Y = 10 exprime, dans le *Monde divin*, le Principe actif qui vivifie les êtres. — Dans le *Monde intellectuel*, l'Autorité gouvernante. — Dans le *Monde physique*, la bonne ou la mauvaise Fortune.

L'arcane X est figuré par une roue suspendue sur son axe entre deux colonnes. A droite, *Hermanubis*, Génie du Bien, s'efforce de monter au sommet de la circonférence. A gauche, *Typhon*, Génie du Mal, en est précipité. Le Sphinx, en équilibre sur cette roue, tient un glaive dans ses griffes de lion. Il personnifie le Destin toujours prêt à frapper à droite ou à gauche, et qui, selon que la roue tourne sous son impulsion, laisse monter les plus humbles et renverse les plus altiers.

Souviens-toi, fils de la Terre, que pour pouvoir, il faut vouloir ; que pour vouloir efficacement, il faut oser ; que pour oser avec succès, il faut savoir se taire jusqu'au moment d'agir. Pour acquérir le droit de posséder la Science et le Pouvoir, il faut vouloir patiemment, avec une infatigable persévérance. Et, pour se maintenir sur les hauteurs de la vie, si tu parviens à les atteindre, il faut avoir appris à sonder d'un regard sans vertige les plus vastes profondeurs.

ARCANE XI. — LETTRE **Caïtha** (C, K). — NOMBRE 20.

C, K = 20 exprime, dans le *Monde divin*, le Principe de toute force, spirituelle ou matérielle. — Dans le *Monde intellectuel*, la Force morale. — Dans le *Monde physique*, la Force organique.

L'arcane XI est figuré par l'image d'une jeune fille qui ferme avec ses mains, sans efforts, la gueule d'un lion. C'est l'emblème de la force que communiquent la foi en soi-même et l'innocence de la vie.

Souviens-toi, fils de la Terre, que, pour pouvoir, il faut croire que l'on peut. Avance avec foi : l'obstacle est un fantôme. Pour

devénir fort, il faut imposer silence aux faiblesses du cœur; il faut étudier le devoir, qui est la règle du droit, et pratiquer la justice comme si on l'aimait.

ARCANE XII. — LETTRE **Luzain** (L). — NOMBRE 30.

L = 30 exprime, dans le *Monde divin*, la Loi révélée. — Dans le *Monde intellectuel*, l'enseignement du Devoir. — Dans le *Monde physique*, le Sacrifice.

L'arcane XII est figuré par un homme pendu par un pied à une potence qui repose sur deux arbres ayant chacun six branches coupées. Les mains de cet homme sont liées derrière le dos, et le pli de ses bras forme la base d'un triangle renversé dont sa tête est le sommet. C'est le signe de la mort violente, subie par un funeste accident, ou pour l'expiation d'un crime, ou acceptée par un héroïque dévouement à la Vérité et à la Justice. Les douze branches coupées figurent l'extinction de la vie, la destruction des douze maisons de l'Horoscope. Le triangle à sommet renversé symbolise une catastrophe.

Souviens-toi, fils de la Terre, que le dévouement est une loi divine dont nul n'est dispensé; mais n'attends guère qu'ingratitude de la part des hommes. Tiens donc ton âme toujours prête à rendre ses comptes à l'Éternel, car si l'arcane XII apparaît sur ton Horoscope, la mort violente dressera ses piéges sur ton chemin. Mais si le monde attente à ta vie terrestre, n'expire point sans accepter avec résignation cet arrêt de Dieu et sans pardonner à tes plus cruels ennemis; car quiconque ne pardonne point ici-bas sera condamné, au delà de cette vie, à une solitude éternelle.

ARCANE XIII. — LETTRE **Mataloth** (M). — NOMBRE 40.

M = 40 exprime, dans le *Monde divin*, le mouvement perpétuel de création, destruction et renouvellement. — Dans le *Monde intellectuel*, l'ascension de l'Esprit dans les sphères divines. — Dans le *Monde physique*, la mort naturelle, c'est-à-dire la transformation de la nature humaine parvenue au terme de sa dernière période organique.

L'arcane XIII est figuré par un squelette fauchant des têtes

dans un pré d'où sortent, de tous côtés, des mains et des pieds d'homme, à mesure que la faux poursuit son œuvre. C'est l'emblème de la destruction et de la renaissance perpétuelle de toutes les formes de l'Être dans le domaine du Temps.

Souviens-toi, fils de la Terre, que les choses terrestres durent peu de temps, et que les plus hautes puissances sont fauchées comme l'herbe des champs. La dissolution de tes organes visibles arrivera plus tôt que tu ne l'attends ; mais ne la redoute point, car la mort n'est que la parturition d'une autre vie. L'univers réabsorbe sans cesse tout ce qui, sorti de son sein, ne s'est point spiritualisé. Mais l'affranchissement des instincts matériels par une libre et volontaire adhésion de notre âme aux lois du mouvement universel, constitue en nous la création d'un second homme, de l'homme céleste, et commence notre immortalité.

ARCANE XIV. — LETTRE **Naïn** (N). — NOMBRE 50.

N = 50 exprime, dans le *Monde divin*, le mouvement perpétuel de la vie. — Dans le *Monde intellectuel*, la combinaison des idées qui créent la vie morale. — Dans le *Monde physique*, la combinaison des forces de la Nature.

L'arcane XIV est figuré par le Génie du Soleil tenant deux urnes, et versant de l'une dans l'autre la séve conductrice de la vie. C'est le symbole des combinaisons qui s'opèrent sans cesse dans tous les règnes de la Nature.

Fils de la Terre, consulte tes forces, non pour reculer devant tes œuvres, mais pour user les obstacles, comme l'eau tombant goutte à goutte use la pierre la plus dure.

ARCANE XV. — LETTRE **Nirôn** (X). — NOMBRE 60.

X = 60 exprime, dans le *Monde divin*, la Prédestination. — Dans le *Monde intellectuel*, le Mystère. — Dans le *Monde physique*, l'Imprévu, la Fatalité.

L'arcane XV est figuré par Typhon, Génie des catastrophes, s'élevant d'un gouffre embrasé et secouant des torches au-dessus des deux hommes enchaînés à ses pieds. C'est l'image de la Fatalité qui éclate dans certaines vies comme l'éruption

d'un volcan, et qui enveloppe les grands comme les petits, les forts comme les faibles, les plus habiles comme les moins prévoyants, dans l'égalité du désastre.

Qui que tu sois, fils de la Terre, contemple les vieux chênes qui défiaient la foudre, et que la foudre a brisés après les avoir respectés pendant plus d'un siècle. Cesse de croire à ta sagesse et à ta force, si Dieu ne t'a point permis de saisir la clef des arcanes qui enchaînent la Fatalité.

ARCANE XVI. — LETTRE **Olélath** (O). — NOMBRE 70.

O = 70 exprime, dans le *Monde divin*, le châtiment de l'orgueil. — Dans le *Monde intellectuel*, la défaillance de l'Esprit qui tente de pénétrer le mystère de Dieu. — Dans le *Monde physique*, les écroulements de fortune.

L'arcane XVI est figuré par une tour que décapite la foudre. Un homme couronné et un homme sans couronne sont précipités de sa hauteur avec les débris des créneaux. C'est le symbole du conflit des forces matérielles qui peuvent broyer les grands comme les petits, les rois comme les sujets. C'est encore l'emblème des rivalités qui n'aboutissent, de part et d'autre, qu'à une ruine commune; des projets stérilisés, des espérances qui s'étiolent, des entreprises qui avortent, des ambitions foudroyées, des morts par catastrophe.

Souviens-toi, fils de la Terre, que toute épreuve de l'infortune, acceptée avec résignation à la suprême Volonté du Tout-Puissant, est un progrès accompli dont tu seras éternellement récompensé. Souffrir, c'est travailler à se dégager de la Matière, c'est se revêtir d'immortalité.

ARCANE XVII. — LETTRE **Pilôn** (F, P). — NOMBRE 80.

F, P = 80 exprime, dans le *Monde divin*, l'Immortalité. — Dans le *Monde intellectuel*, la Lumière intérieure qui éclaire l'Esprit. — Dans le *Monde physique*, l'Espérance.

L'arcane XVII est figuré par une étoile flamboyante, à huit rayons, qu'entourent sept autres étoiles planant sur une jeune fille nue qui épanche sur la terre aride les fluides de la Vie universelle, contenus dans deux coupes, l'une d'or, l'autre

d'argent. Près d'elle, un papillon se pose sur une rose. Cette jeune fille est l'emblème de l'Espérance qui répand sa rosée sur nos jours les plus tristes. Elle est nue, pour signifier que l'espérance nous reste quand nous sommes dépouillés de tout. Au-dessus de cette figure, l'étoile flamboyante à huit rayons symbolise l'apocalypse des Destins, fermée de sept sceaux qui sont les sept planètes, représentées par les sept autres étoiles. Le papillon est le signe de la résurrection au delà du tombeau.

Souviens-toi, fils de la Terre, que l'Espérance est sœur de la Foi. Dépouille-toi de tes passions et de tes erreurs, pour étudier les mystères de la véritable Science, et leur clef te sera donnée. Alors un rayon de la divine Lumière jaillira du Sanctuaire occulte pour dissiper les ténèbres de ton avenir et te montrer la voie du bonheur. Quoi qu'il advienne en ta vie, ne brise donc jamais les fleurs de l'Espérance, et tu cueilleras les fruits de la Foi.

Arcane XVIII. — Lettre **Tsadi** (TS). — Nombre 90.

TS = 90 exprime, dans le *Monde divin*, les abîmes de l'Infini. — Dans le *Monde intellectuel*, les ténèbres qui enveloppent l'Esprit quand il se soumet à l'empire des instincts. — Dans le *Monde physique*, les déceptions et les ennemis cachés.

L'arcane XVIII est figuré par un champ que la lune à demi voilée éclaire d'un pâle crépuscule. Une tour se dresse sur chaque bord d'un sentier qui va se perdre à l'horizon désert. Devant une de ces tours est un chien accroupi, et devant l'autre un chien aboyant à la lune. Entre ces deux animaux rampe une écrevisse. Ces tours symbolisent la fausse sécurité qui ne pressent point les périls cachés, plus redoutables que les périls aperçus. Souviens-toi, fils de la Terre, que quiconque brave l'inconnu touche à sa perte. Les esprits hostiles, figurés par le loup, l'entourent de leurs embûches ; les esprits serviles, figurés par le chien, lui cachent leurs trahisons sous de basses flatteries ; et les esprits paresseux, figurés par l'écrevisse rampante, passeront sans s'émouvoir à côté de sa ruine. Observe, écoute, et sache te taire.

ARCANE XIX. — LETTRE **Quitolath** (Q). — NOMBRE 100.

Q = 100 exprime, dans le *Monde divin*, le Ciel suprême. — Dans le *Monde intellectuel*, la Vérité sacrée. — Dans le *Monde physique*, le Bonheur paisible.

L'arcane XIX est figuré par un soleil radieux, éclairant deux petits enfants, image de l'innocence, qui se tiennent par la main au milieu d'un cercle émaillé de fleurs. C'est le symbole du bonheur que promettent la simplicité de la vie et la modération des désirs.

Souviens-toi, fils de la Terre, que la lumière des Mystères est un fluide redoutable, mis par la Nature au service de la Volonté. Elle éclaire ceux qui savent la diriger; elle foudroie ceux qui ignorent son pouvoir ou qui en abusent.

ARCANE XX. — LETTRE **Rasith** (R). — NOMBRE 200.

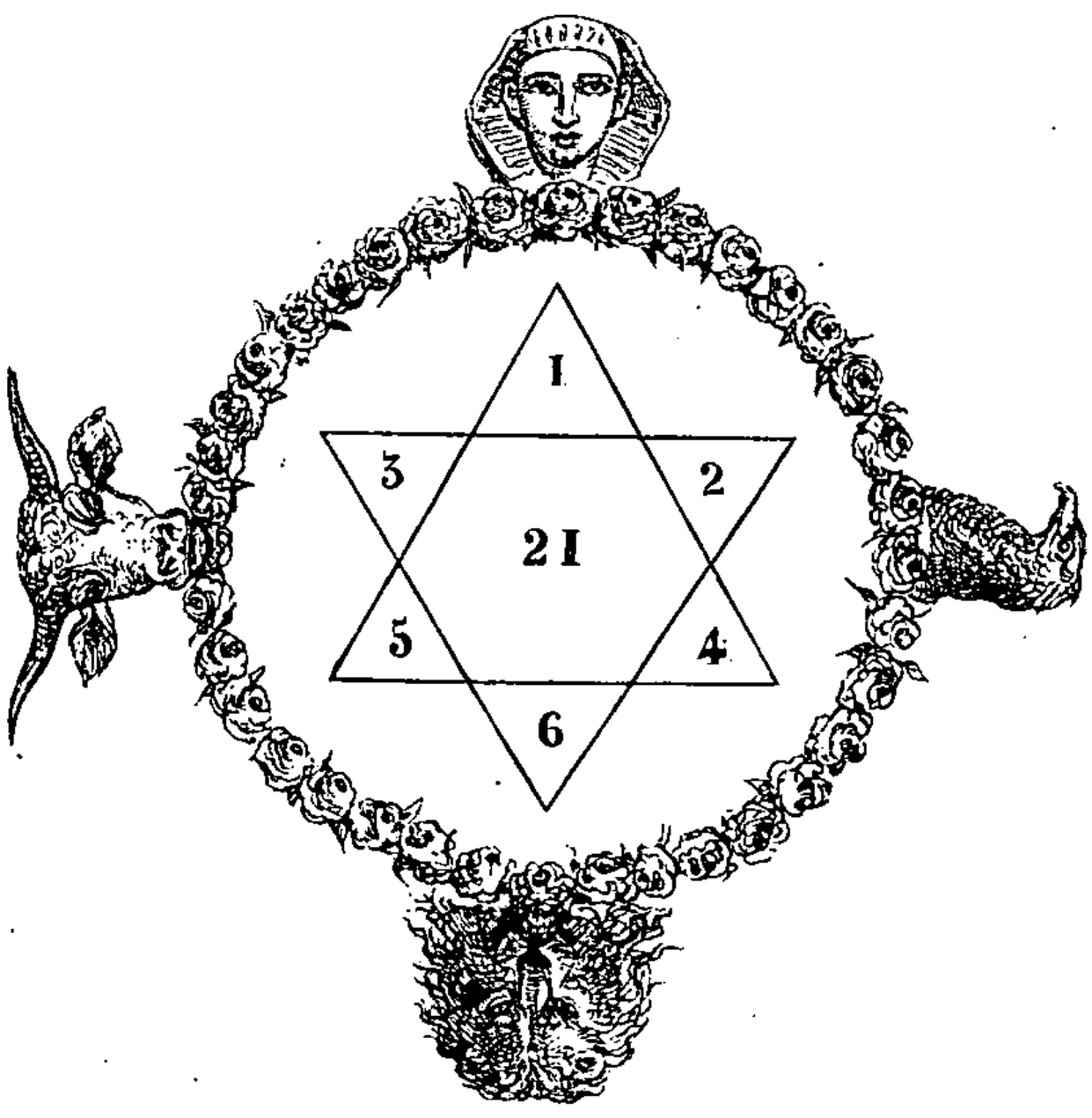
R = 200 figure le passage de la vie terrestre à la vie future. Un Génie sonne du clairon au-dessus d'un tombeau qui s'entr'ouvre. Un homme, une femme, un enfant, symbole collectif de la trinité humaine, se lèvent de leur couche funèbre. C'est le signe du changement qui est la fin de toute chose, du Bien comme du Mal. Souviens-toi, fils de la Terre, que toute fortune est mobile, même celle qui paraît le plus stable. L'ascension de l'âme est le fruit qu'elle doit tirer de ses épreuves successives. Espère dans la souffrance, mais défie-toi dans la prospérité. Ne t'endors ni dans la paresse ni dans l'oubli. Au moment que tu ignores, la roue de la Fortune va tourner : tu seras élevé ou précipité par le Sphinx.

ARCANE O. — LETTRE **Sichen** (S). — NOMBRE 300.

S = 300 figure le châtiment qui suit toute faute. Tu vois ici un aveugle chargé d'une besace pleine, et qui va se heurter contre un obélisque brisé, sur lequel se pose en arrêt un crocodile à gueule béante. Cet aveugle est le symbole de l'homme qui s'est fait l'esclave de la Matière. Sa besace est remplie de ses erreurs et de ses fautes. L'obélisque brisé figure la ruine de ses œuvres; le crocodile est l'emblème d'une implacable fatalité, et de l'inévitable Expiation.

ARCANE XXI. — LETTRE **Thoth** (T). — NOMBRE 400.

Cet Arcane suprême du Magisme est figuré par une couronne de roses d'or, entourant une étoile et placée dans un cercle autour duquel se rangent, à égale distance, une tête d'homme, une tête de taureau, une tête de lion et une tête d'aigle. C'est



La Couronne des Mages.

le signe dont se décore le Mage parvenu au plus haut degré de l'initiation, et mis par elle en possession d'un pouvoir dont les degrés ascensionnels n'ont d'autres limites que celles de son intelligence et de sa sagesse. Souviens-toi, fils de la Terre, que l'empire du Monde appartient à l'empire de la Lumière, et que l'empire de la Lumière est le trône que Dieu réserve à la Volonté sanctifiée: Le Bonheur est, pour le Mage, le fruit de la science du Bien et du Mal; mais Dieu ne permet de cueillir ce fruit impérissable qu'à l'homme assez maître de lui-même pour s'en approcher sans le convoiter.

Résumons maintenant ces 22 Arcanes par 22 titres qui en expriment les symboles.

Le 1^er^ se nomme *le Mage*, et symbolise *la Volonté*.

Le 2^e^ se nomme *la Porte du Sanctuaire occulte*, et symbolise *la Science* qui doit guider la volonté.

Le 3^e^ se nomme *Isis-Uranie*, et symbolise *l'Action* qui doit manifester la volonté unie à la science.

Le 4^e^ se nomme *la Pierre cubique*, et symbolise *la Réalisation* des actes humains, l'œuvre accomplie.

Le 5^e^ se nomme *le Maître des Arcanes*, et symbolise *l'Inspiration* que l'homme reçoit des Puissances occultes.

Le 6^e^ se nomme *les Deux Routes*, et symbolise *l'Épreuve*, à laquelle est soumise toute volonté en présence du Bien et du Mal.

Le 7^e^ se nomme *le Char d'Osiris*, et symbolise *la Victoire*, c'est-à-dire le choix du Bien qui est le fruit de la vérité et de la justice.

Le 8^e^ se nomme *Thémis*, et symbolise *l'Equilibre*, par analogie avec la balance qui est l'attribut de la Justice.

Le 9^e^ se nomme *la Lampe voilée*, et symbolise *la Prudence* qui maintient l'équilibre.

Le 10^e^ se nomme *le Sphinx*, et symbolise *la Fortune*, heureuse ou malheureuse, qui accompagne toute vie.

Le 11^e^ se nomme *le Lion dompté*, et symbolise *la Force*, que tout homme est appelé à conquérir par le développement de ses facultés intellectuelles et morales.

Le 12^e^ se nomme *le Sacrifice*, et symbolise la mort violente.

Le 13^e^ se nomme *la Faulx*, et symbolise *la Transformation* de l'homme, c'est-à-dire son passage à la vie future par la mort naturelle.

Le 14^e^ se nomme *le Génie solaire*, et symbolise *l'Initiative* de l'homme par la volonté, la science et l'action combinées.

Le 15^e^ se nomme *Typhon*, et symbolise *la Fatalité*, qui nous frappe de coups imprévus.

Le 16^e^ se nomme *la Tour foudroyée*, et symbolise *la Ruine* sous tous les aspects qui présente cette idée.

Le 17^e^ se nomme *l'Étoile des Mages*, et symbolise *l'Espérance*, qui mène au salut par la foi.

Le 18e se nomme *le Crépuscule,* et symbolise *les Déceptions*, qui nous enseignent notre faiblesse.

Le 19e se nomme *la Lumière resplendissante*, et symbolise *le Bonheur* terrestre.

Le 20e se nomme *le Réveil des Morts*, et symbolise *le Renouvellement*, qui change le Bien en Mal, ou le Mal en Bien, dans la série des épreuves imposées à toute carrière.

Le 21e se nomme *le Crocodile*, et symbolise *l'Expiation* des erreurs ou des fautes volontaires.

Le 22e se nomme *la Couronne des Mages*, et symbolise *la Récompense* décernée à tout homme qui a rempli sa mission sur la terre en y reflétant quelques traits de l'image de Dieu.

En reliant l'une à l'autre et successivement les 22 significances qui émanent de ces symboles, leur ensemble résume en ces termes la synthèse du Magisme :

La *Volonté* humaine (I), éclairée par la *Science* (II) et manifestée par l'*Action* (III), crée la *Réalisation* (IV) d'un pouvoir dont elle use ou abuse, selon sa bonne ou mauvaise *Inspiration* (V), dans le cercle que lui tracent les lois de l'ordre universel. — Après avoir surmonté l'*Épreuve* (VI), qui lui est imposée par la Sagesse divine, elle entre, par sa *Victoire* (VII), en possession de l'œuvre qu'elle a créée, et, constituant son *Équilibre* (VIII) sur l'axe de la *Prudence* (IX), elle domine les oscillations de la *Fortune* (X). — La *Force* (XI) de l'homme, sanctifiée par le *Sacrifice* (XII), qui est l'offrande volontaire de soi-même sur l'autel du dévouement ou de l'expiation, triomphe de la Mort ; et sa divine *Transformation* (XIII) l'élevant, outre-tombe, dans les régions sereines d'un progrès infini, oppose la réalité d'une immortelle *Initiative* (XIV) à l'éternel mensonge de la *Fatalité* (XV). — Le cours du Temps se mesure par des ruines ; mais, au delà de chaque *Ruine* (XVI), on voit reparaître l'aurore de l'*Espérance* (XVII) ou le crépuscule des *Déceptions* (XVIII). L'homme aspire sans cesse à ce qui lui échappe, et le soleil du *Bonheur* (XIX) ne se lève pour lui que derrière la tombe, après le *Renouvellement* (XX) de son être par la mort qui lui

ouvre une sphère plus haute de volonté, d'intelligence et d'action. — Toute volonté qui se laisse gouverner par les instincts du corps est une abdication de la liberté et se voue à l'*Expiation* (O) de son erreur ou de sa faute. — Toute volonté, au contraire, qui s'unit à Dieu pour manifester la Vérité et opérer la Justice, entre, dès cette vie, en participation de la puissance divine sur les êtres et les choses, *Récompense* (XXI) éternelle des Esprits affranchis.

IV

En achevant ces paroles, le Pastophore a conduit le postulant au fond de la galerie des Arcanes, et lui ouvre une porte donnant accès sous une nouvelle voûte, étroite et longue, à l'extrémité de laquelle rugit une fournaise ardente.

Devant cette terrible vision, le postulant frémit. « Où vais-je?... » se demande-t-il à demi-voix. « C'est un péril sans issue,... c'est la mort!... »

« — Fils de la Terre, » reprend le Pastophore, « les périls et la mort même n'épouvantent que les natures avortées. Si tu es lâche, qu'es-tu venu faire ici?... Regarde-moi, j'ai traversé autrefois cette flamme comme un champ de roses. »

Encouragé par le sourire bienveillant qui effleure les lèvres du Mage, le postulant se rassure et se met en marche pendant que derrière lui se referme la galerie des Arcanes. La réflexion qui suit toute première émotion lui rappelle que l'enseignement qu'il vient de recevoir est inutile à un homme qui va périr. Il ignore comment finira cette nouvelle épreuve; mais avait-il prévu comment il sortirait des premières?... A mesure qu'il approche de la barrière de feu, sa confiance augmente, le péril diminue à ses regards. La fournaise se réduit à une illusion d'optique, créée par de légers entrelacements de bois résineux, disposés en quinconce sur des grillages au milieu desquels se dessine un sentier qu'il va rapidement parcourir, sans redouter

nulle atteinte. Il s'élance, il croit l'épreuve franchie ; mais, tout à coup, l'imprévu le saisit. Devant lui l'avenue voûtée se termine brusquement au niveau d'une eau morte, dont la large surface couvre une profondeur ignorée. Derrière lui, tombent de la voûte entr'ouverte des flots d'huile bitumineuse qui rejaillissent en lave embrasée : la fournaise devient une réalité.

Serré entre ce rideau de flamme qui lui coupe toute retraite, et la nappe d'eau qui recèle peut-être une muette embûche, il faut de ces deux ennemis affronter le seul qui laisse une chance de fuite. Le postulant s'engage, à tout hasard, dans l'eau ténébreuse. Ses pieds tâtonnent sur une pente glissante ; il s'enfonce. A chaque pas, le niveau liquide semble monter,... gagne sa poitrine,... monte encore,... arrive à ses épaules : un pas de plus, et il se sentira submergé!... Mais la clarté de la fournaise, qui se projette en avant, lui montre alors qu'il a atteint le milieu de cette espèce d'étang. Plus loin, la pente s'aplanit, se relève peu à peu, et soutient à fleur d'eau, sur la rive opposée, l'escalier d'une plate-forme qu'entoure de trois côtés une haute arcade. Sur le mur du fond se dessine une porte d'airain, que paraît diviser en deux battants une mince colonne torse, qui présente en saillie une gueule de lion tenant un anneau.

Cette porte est fermée. Le postulant, ruisselant d'eau et transi de froid, gravit avec peine l'escalier. En atteignant la plate-forme, il s'étonne d'avancer sur un plancher de métal résonnant. Il s'arrête auprès de la porte pour se reconnaître. Au delà des eaux qu'il vient de traverser, le reflet de la fournaise pâlit, puis disparaît : l'incendie s'éteint. L'obscurité règne de nouveau sous ces voûtes inconnues, le silence est plein d'épouvante ; personne ne se montre : comment aller plus loin?... comment retourner sur ses pas?...

Mais voilà qu'une parole mystérieuse se fait encore ouïr dans l'espace occulte : « S'arrêter, » dit cette voix, « c'est périr. Derrière toi, c'est la mort ; devant, c'est le salut!... »

On devine l'anxiété du pauvre postulant. Pressé par la terreur, il palpe, en frissonnant dans ces ténèbres, les sculptures de la

porte d'airain, pour découvrir le secret qui peut la faire mouvoir. L'anneau qu'il a entrevu tout à l'heure dans la gueule de lion, et dont la partie inférieure figure une tête de serpent se mordant la queue, ne serait-il point une espèce de marteau qu'il faut soulever et laisser retomber sur l'airain sonore de cette porte?... A peine l'a-t-il saisi de ses deux mains, que, par l'effet d'une détente communiquant à travers la porte, le plancher métallique fuit sous les pieds du malheureux qui demeure suspendu dans le vide béant.

Cette épreuve était, en apparence, très-périlleuse, car le postulant pouvait lâcher prise; mais les Mages avaient prévu cet accident. La profondeur du sous-sol dans lequel s'abattait le plancher métallique était divisée par plusieurs châssis d'étoffe, tendus et superposés horizontalement, que le poids d'un homme déchirait l'un après l'autre ; cette simple précaution suffisait pour amortir toute chute, et, d'ailleurs, plusieurs Pastophores se tenaient prêts à recevoir le postulant dans leurs bras. S'il n'y avait point chute, le plancher mobile était relevé sur-le-champ, par un appareil mécanique, et ramené à sa position horizontale où le fixaient des écrous. Le postulant reprenant pied, la porte d'airain s'ouvrait devant lui. Le chef d'une escorte composée de douze *Néocores* (conservateurs du sanctuaire) lui faisait de nouveau bander les yeux, comme à son entrée dans les souterrains; puis on l'entraînait, aux flambeaux, le long des dernières galeries qui s'étendent depuis le Sphinx jusqu'à la grande Pyramide. Ces galeries étaient fermées, de distance en distance, par des portes à secret, que des officiers du temple ne laissaient franchir qu'après avoir reçu un *mot* et un *signe* de reconnaissance.

Le collége des Mages attendait le futur initié dans une crypte creusée au cœur de la pyramide.

Sur les murailles de cette crypte, que revêtait un enduit du poli le plus brillant, des peintures symboliques représentaient les 48 Génies de l'année, les 7 Génies des planètes, les 360 Génies des jours. C'était une bible imagée dont les tableaux, divi-

sés par des lames d'or, contenaient toutes les traditions que le Magisme avait reçues d'Hermès-Thoth, le grand révélateur. Toute la science sacerdotale était écrite au-dessous de chaque tableau ; mais cette écriture ne pouvait être lue que par les initiés auxquels l'*Hiérophante* confiait la clef d'un alphabet mystérieux dont ils s'engageaient à garder le secret sous la foi d'un redoutable serment. Le même serment liait d'ailleurs tous les adeptes, depuis le *Zélateur* (titre du premier grade), jusqu'au *Rose-Croix* (neuvième grade), qui recevait le sceau de la suprême initiation.

Aux quatre angles de la crypte se dressaient, à égale hauteur, quatre statues de bronze, posées sur des colonnes triangulaires. La première figurait un *homme*, la deuxième un *taureau*, la troisième un *lion*, la dernière un *aigle*, divisions symboliques du *Sphinx* dont j'ai déjà parlé. Sur la tête de chaque figure un récipient, en forme de couronne, contenait un foyer de lumière. Sept lampes à trois branches, suspendues à la voûte, aux angles d'une rosace d'or à sept rayons, complétaient l'illumination.

L'Hiérophante, vêtu de pourpre, le front ceint d'un cercle d'or fleuronné de sept étoiles, occupait un trône d'argent dressé sur une estrade au centre de l'assemblée ; les autres Mages, en aube blanche, avec un cercle d'or sans fleurons, se rangeaient en triple hémicycle, à sa droite et à sa gauche, sur des siéges moins élevés.

Derrière le trône hiérophantique, sous un baldaquin de pourpre, apparaissait la statue colossale d'*Isis*, personnification de la Nature, composée d'un alliage de plomb, métal consacré à *Rempha*, génie planétaire de *Saturne ;* — d'étain, consacré à *Pi-Zéous*, génie de *Jupiter ;* — de fer, consacré à *Ertosi*, génie de *Mars ;* — d'or, consacré à *Pi-Rhé*, génie du *Soleil ;* — de cuivre, consacré à *Suroth*, génie de *Vénus ;* — de vif-argent fixé, consacré à *Thoth* ou *Pi-Hermès*, génie de *Mercure ;* — d'argent, consacré à *Pi-Ioh*, génie de la *Lune*.

Isis portait un diadème triangulaire d'argent, avec aigrette à douze rayons, et, sur la poitrine, une rose d'or, figurant la

sphère universelle, au centre d'une croix de même métal, marquant par la direction de ses branches les quatre points cardinaux de la terre et les avenues de l'infini : hauteur, largeur, profondeur. Les deux bras de la statue s'allongeaient un peu en avant du corps, et leur écartement mesurait la base d'un triangle équilatéral ayant pour sommet le haut du front. Les mains étaient ouvertes et projetaient chacune vers la terre cinq rayons d'or; ces 10 rayons et les 12 de l'aigrette frontale rappelaient les 22 arcanes que j'ai décrits plus haut.

Devant l'Hiérophante, au milieu de la crypte, il y avait une grande table d'argent, de forme circulaire, sur laquelle était gravée la figure théorique de l'horoscope déjà présentée au lecteur (page 69). Cette table était supportée par douze cariatides, dont chacune figurait l'emblème de l'un des signes du zodiaque. Les mêmes signes étaient aussi burinés en monogrammes sur un large cercle d'or, encastré dans une rainure pratiquée autour de la table. Ce cercle, divisé en douze parties, et mis en mouvement par un engrenage, tournait à volonté pour amener au point de l'Orient celui des 12 signes qui correspondait à l'époque précise d'une naissance quelconque. Au centre de la table se dressait un pivot traversant les têtes de sept aiguilles mobiles, dont chacune était faite du métal consacré au Génie planétaire qu'elle représentait. Quand le cercle zodiacal était fixé, on dirigeait la planète désignée par chaque aiguille sur le point déterminé par les calculs magiques. L'*Orient* et l'*Occident* de ce planisphère uranographique étaient marqués par deux socles de bronze, à hauteur d'appui, chargés de deux tablettes, enduites de cire, sur lesquelles le Mage observateur traçait les résultats de son étude. Cette étude constituait l'épreuve suprême de l'initiation ; le récipiendaire recevait de l'Hiérophante le sujet d'un horoscope à tracer et à expliquer, séance tenante, devant le collége assemblé, et il devait s'acquitter de cette tâche sans commettre aucune erreur, sous peine de voir ajourner indéfiniment son admission au rang de Mage de la Rose-Croix.

Revenons à notre postulant dont les tribulations ne touchent

pas encore à leur terme. Introduit dans l'état de détresse d'un naufragé, ruisselant d'eau et enfiévré par l'ébranlement de toutes ses facultés physiques et morales, on l'arrête en face des Mages, à l'entrée de la crypte, et les douze Néocores se rangent à ses côtés. Deux d'entre eux lui saisissent les bras pour le maintenir immobile.

« Fils de la Terre, » lui dit l'Hiérophante, « les hommes de ta patrie te croyaient savant et sage, et tu sentais en toi-même encore plus d'orgueil qu'ils ne t'accordaient d'admiration. Tu avais, un jour, ouï dire que nous possédons un trésor de connaissances surnaturelles, et tu n'as plus goûté de repos jusqu'au moment où, à force d'instances, tu as obtenu de pénétrer parmi nous. Tes vœux imprudents sont-ils satisfaits?... A quoi t'ont servi et ton ambition dévorante et ta stérile crédulité?... Te voilà, misérable et captif, livré par toi-même au pouvoir d'une société inconnue dont tu convoitais les secrets, et qui, pour premier châtiment de ton audace, t'a enfermé dans les entrailles de la terre!... Tu avais ouï parler de nos épreuves, mais, comme nos mystères sont bien gardés, tu imaginais, en ta courte sagesse, que les postulants n'étaient soumis qu'à de vains prestiges, capables tout au plus d'étonner des esprits vulgaires, et au delà desquels tu verrais bientôt resplendir l'apothéose de ton facile courage. Tu n'as point songé que, maîtres de ta vie et de ta mort, nous pouvions donner un cruel démenti à cette dédaigneuse sécurité: Je n'ai qu'un signe à faire pour que tu sois plongé vivant au fond de nos souterrains, nourri du pain d'amertume et abreuvé de l'eau d'angoisse jusqu'au dernier de tes jours!... Mais notre clémence daigne se montrer plus grande que ta sincérité ; elle ne demandera même, pour te rendre à la liberté, que ton serment solennel de ne jamais révéler à qui que ce soit le moindre détail de ce que tu as vu et entendu cette nuit. Veux-tu prêter ce serment?... »

Le postulant, averti à voix basse par un des Néocores, répond : « Je le jure!... »

L'Hiérophante ordonne alors aux Néocores de l'amener au

pied de l'autel et de l'y faire agenouiller. Puis il récite à haute voix, et lui fait répéter, phrase par phrase, la formule suivante : « En présence des sept Génies qui exécutent les volontés de l'Être ineffable, éternel et infini, moi (*ici le nom du postulant*)..., fils de (*ici le nom de son père*) .., né (*ici l'époque de sa naissance, les noms de sa ville natale et de sa patrie*)..., je jure de taire tout ce que j'ai vu et entendu, tout ce que je verrai et entendrai dans ce sanctuaire des prêtres de la divine Sagesse. Si jamais je trahis mon serment, je serai digne d'avoir la gorge coupée, la langue et le cœur arrachés, et d'être enterré dans le sable de la mer, afin que ses flots m'emportent dans un éternel oubli.

« — Nous sommes les témoins de ta parole, » reprend l'Hiérophante, « et si jamais tu devenais parjure, une invisible vengeance s'attacherait à tes pas; elle t'atteindrait en tous lieux, fût-ce même sur le plus haut des trônes, pour te faire subir le sort auquel tu viens de te vouer. Dès cette heure, tu es au nombre des disciples de la Sagesse, et tu porteras, parmi nous, le titre de *zélateur*, jusqu'à ce que, par un grand acte d'obéissance ou d'abnégation de toi-même, tu aies mérité de passer à un grade plus élevé... »

Pendant ces dernières paroles, deux Néocores, portant chacun une coupe, viennent se ranger sans bruit de chaque côté de l'autel; un troisième se place derrière le postulant, pour dénouer tout à l'heure son bandeau, et, un peu en arrière, quatre *Mélanophores* (officiers des funérailles), déploient un grand voile noir.

« Tous les Mages, » continue l'Hiérophante, « me doivent une soumission absolue. Jure-moi donc, à ton tour, une égale obéissance !... »

Le postulant prête ce second serment.

« Prends garde !... » s'écrie l'Hiérophante. « Si tu n'as juré que des lèvres, nous lisons dans les cœurs, et le mensonge, parmi nous, est puni de mort !... »

Un effroyable bruit de tempête, produit par un ingénieux

mais invisible appareil, gronde alors dans les profondeurs de la Pyramide; les détonations du naphte enflammé imitent les éclats de la foudre; les sept lampes de la voûte s'éteignant tout à coup, la crypte n'est plus éclairée que par les feux pâles qui tremblent sur les figures sphingiques.

Pendant cet orage artificiel, le bandeau du postulant, détaché par le troisième Néocore, tombe à ses pieds. Son regard aperçoit dans une lueur fantastique tous les Mages debout et pointant des glaives sur sa poitrine : c'est un spectacle majestueux, mais terrifiant.

« Ces glaives, » reprend l'Hiérophante, « symbolisent la justice humaine ; mais cette justice est souvent faillible ou tardive, et la crainte qu'elle inspire n'arrête point les cœurs audacieux... Nous voulons que le Ciel même nous garantisse la foi des nouveaux initiés. Tu m'as juré obéissance absolue : tu dois prouver ta sincérité en acceptant une épreuve dont il n'appartient qu'au Tout-Puissant de te préserver,... s'il te croit digne de vivre. »

Ici les Mages baissent la pointe de leurs glaives, et les Néocores portant les deux coupes s'approchent du postulant.

« Vois ces coupes, » poursuit l'Hiérophante ; « le breuvage que contient l'une est inoffensif, l'autre est un poison violent. Je t'ordonne de saisir, au hasard, l'une ou l'autre, et de la vider d'un seul trait !... »

Si le postulant consterné refuse d'obéir, un nouveau roulement de tonnerre annonce que l'initiation est rompue. Les quatre officiers des funérailles jettent sur lui leur grand voile noir, le terrassent, le roulent dans ses plis et l'emportent.

L'homme qui a craint de sacrifier sa vie à la foi jurée par un double serment s'est à jamais dégradé lui-même. Lui serait-il permis de retourner parmi ses concitoyens et de leur dire : « J'ai voulu m'initier aux mystères de ces Mages si fameux, devant lesquels s'incline l'Égypte entière, comme devant des demi-dieux; mais ce ne sont que des scélérats ou des fous, parmi lesquels nul n'est admis que s'il échappe, par le plus

grand des hasards, à la chance de s'empoisonner. Une telle épreuve m'a révolté ; ils m'ont chassé avec mépris. Mais je fais justice de leur mépris en les dénonçant eux-mêmes comme des monstres à l'horreur des nations !... »

Non ; la défaillance ou la révolte d'un postulant déjà lié par le serment ne permettait plus de lui rendre une liberté dont il pouvait faire un tel abus. Mais les Mages ne l'immolaient point. On l'enfermait, pendant sept lunes, dans un caveau de la Pyramide, avec une lampe, du pain et de l'eau, renouvelés chaque jour par deux visiteurs silencieux. Près de lui était déposé un livre de sentences, contenant les devoirs de l'homme envers l'Être suprême, ses semblables et envers lui-même. La méditation de ce livre, écrit par Hermès-Thoth pour servir de catéchisme élémentaire à l'initié, offrait au captif un élément de consolation, de force et d'espérance. Il y entrevoyait, sous une forme voilée, la possibilité de se relever de sa chute. Après l'expiration des sept lunes, les deux coupes lui étaient représentées ; si, cette fois, il acceptait l'épreuve, ne fût-ce qu'avec une tremblante résignation, la loi magique était néanmoins satisfaite ; mais l'initié, rendu à la liberté, demeurait simple zélateur, et ne pouvait jamais être admis à un grade plus élevé. En cas de refus, la captivité se maintenait dans les mêmes conditions, pendant sept autres lunes, suivies d'une nouvelle offre des coupes, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'obéissance ou la mort naturelle vînt terminer cette triste existence.

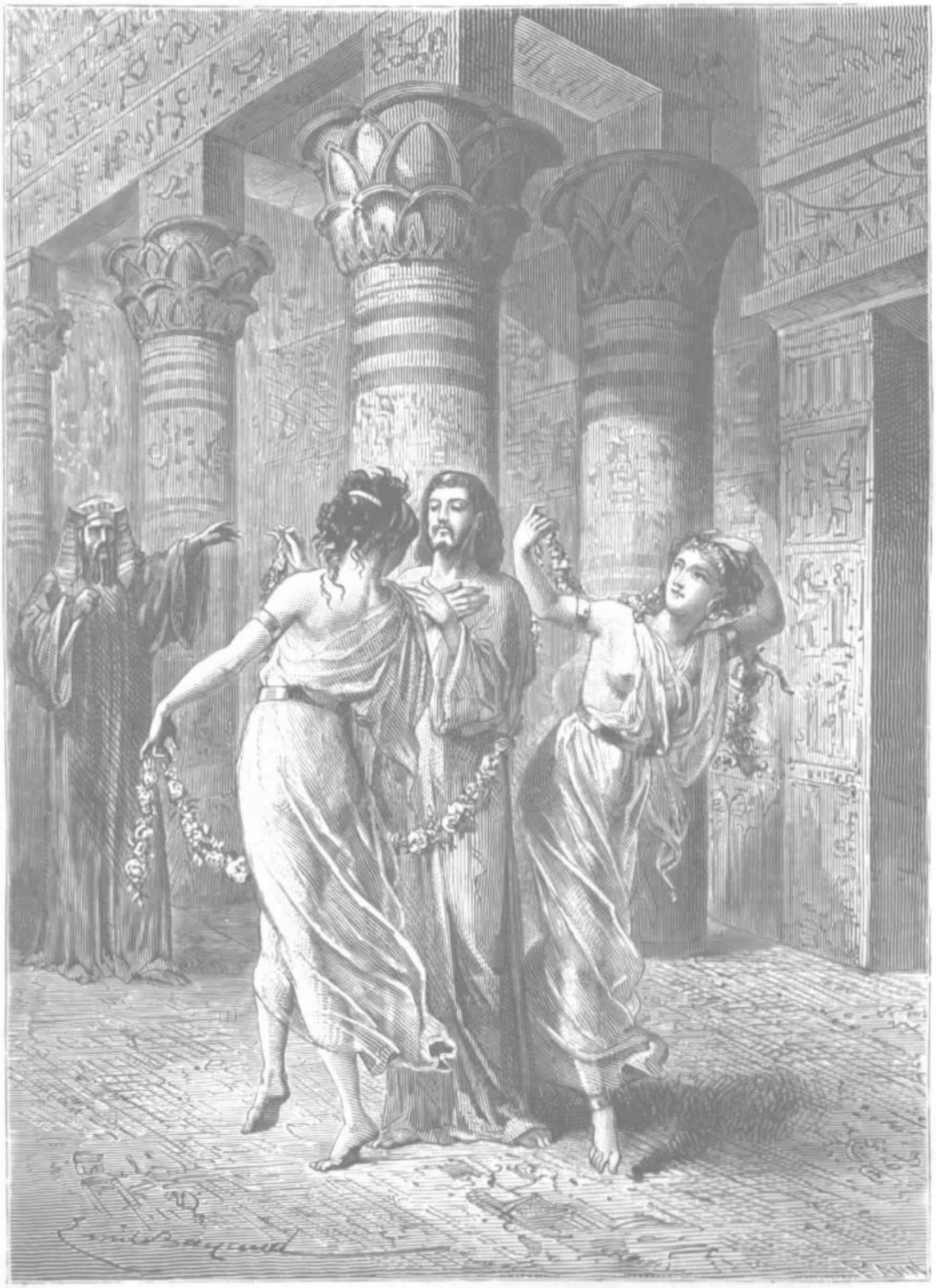
Quand, au contraire, l'épreuve des deux coupes avait été courageusement subie dans la crypte, en présence de tout le collége assemblé, et c'est ce qui arriva dans l'initiation de Platon, l'Hiérophante se hâtait d'apprendre au récipiendaire qu'il n'avait couru aucun péril, et que les coupes ne contenaient qu'un vin pur auquel un peu de myrrhe prêtait sa légère amertume.

V

Après une si forte tension des forces physiques et morales, le repos devenait indispensable ; mais ce repos même, à l'insu de l'initié, cachait une dernière épreuve, la seule qui fût réellement dangereuse pour sa vie. Les Néocores le conduisaient dans une salle voisine du sanctuaire et ornée du luxe délicat d'une royale chambre à coucher. Des serviteurs lui faisaient quitter ses vêtements mouillés, le massaient avec des essences parfumées, le revêtaient d'une robe blanche de fin lin, et apportaient devant lui une table chargée de mets exquis et d'un vin généreux. Pendant ce repas, une musique invisible, enivrante, entraînait peu à peu son imagination dans un demi-rêve traversé par des visions amoureuses. Les plis d'une tenture verte, émaillée de branches de myrte, couleur et plante consacrées à Vénus, s'écartaient lentement au fond de la chambre, pour découvrir une galerie où se croisaient en chaînes de beauté, dans une chatoyante lumière, des groupes de jeunes femmes dansantes et liées l'une à l'autre par des guirlandes de roses. C'étaient les filles des Mages, élevées dans le sanctuaire et consacrées à Isis jusqu'au jour où elles recevaient un époux. Ces apparitions séductrices portaient un masque, attaché à leur front par un cercle d'or, afin que l'initié ne pût les reconnaître plus tard, s'il triomphait de l'épreuve ; mais elles n'avaient pour voile qu'une courte tunique pailletée d'abeilles d'or, une écharpe de gaze et des fleurs.

La musique redoublait ses prestiges, des parfums inconnus faisaient aspirer à l'initié leurs effluves vertigineux ; l'aimant de la contemplation l'attirait en silence, pas à pas, au-devant de cette magie des formes, éternelle Circé qui emprisonne la raison humaine dans les ténèbres du monde matériel.

A peine avait-il franchi le seuil de la galerie, que deux des folâtres danseuses l'enlaçaient dans la chaîne de roses. Toutes



L'EPREUVE SUPRÊME DE L'INITIÉ

les autres disparaissaient comme une volée de colombes effarées. La lumière, subitement diminuée, ne prêtait plus à cette scène qu'un vaporeux crépuscule dans lequel les deux tentatrices poursuivaient leur danse tournoyante, en agitant la chaîne; chacune à son tour, comme pour provoquer le choix de l'initié. Si, par le moindre signe de faiblesse, l'imprudent osait profaner la pureté des mystères, un Néocore qui s'était glissé derrière lui sans être aperçu, le frappait d'un coup mortel. S'il demeurait immobile et recueilli, ou s'il brisait la chaîne de roses, un geste du Néocore renvoyait les deux femmes, et les Mages venaient en procession féliciter leur nouveau frère d'avoir triomphé de l'épreuve surhumaine qui avait surpris sa vertu sans la faire chanceler.

« Digne zélateur, » lui disait l'Hiérophante, « la Magie se compose de deux éléments, la science et la force. Sans la science, il n'est point de force complète; sans une force quelconque, nul ne s'élève sur le moindre degré de la science. Savoir souffrir, pour devenir impassible; savoir mourir, pour devenir immortel; savoir s'abstenir, pour mériter d'obtenir : voilà les trois premiers secrets de la vie nouvelle à laquelle nous t'avons initié par l'épreuve. Tout Mage est appelé à devenir le prêtre de la Vérité, c'est-à-dire le confident de ses mystères et le possesseur de ses forces. Mais il en est peu qui réalisent en son entier cette haute destinée. Apprends donc sans cesse à dominer tes sens, pour conserver la liberté de ton âme : c'est le prologue de nos études sacrées. L'intuition de Dieu en sera le couronnement, si tu sais être infatigable en ta persévérance. Les fortes intelligences arrivent parmi nous à la *prophétie* et à la *théurgie*. Le premier de ces pouvoirs ressuscite le passé, pénètre les raisons du présent et dévoile l'avenir. Le second pouvoir crée des œuvres semblables à celles de Dieu, par la découverte indéfiniment progressive des secrets de la vie universelle. Tu peux monter à la dignité de *prophète* et de *théurge*, par sept années de travail silencieux et solitaire, et par des examens gradués sur toutes les branches du savoir accessibles à l'homme. Poursuis ta carrière

d'initié comme tu l'as commencée, et que la grande Isis te soit en aide!... Mais, soit que tu acceptes de vivre au milieu de nous dans une perpétuelle et douce fraternité, entre les charmes de l'étude et les devoirs des fonctions qui te seront, peut-être, un jour confiées si tu t'en montres digne, soit que tu préfères retourner dans ta patrie pour y enseigner à tes concitoyens la *Vérité* et la *Justice*, souviens-toi du serment que tu as prononcé. Et, pour qu'il ne s'efface jamais de ta mémoire, viens contempler, avant de remonter sur la terre, le châtiment qui, parmi nous, est réservé au parjure. »

La procession des Mages se remettait alors en marche pour rentrer dans le sanctuaire. Chaque membre du collége sacré reprenait sa place dans l'hémicycle ; l'Hiérophante s'armait du sceptre et du glaive posés devant lui sur l'autel, et étendant ses bras en croix, il s'écriait, au milieu du silence général : « Frères, quelle heure est-il ?... »

« — L'*heure de Justice*, » répondaient d'une seule voix tous les Mages.

Un timbre lugubre, dont l'écho prolongé montait de dessous terre, faisait retentir lentement sept coups à intervalles égaux.

« Puisqu'il est l'heure de Justice, » reprenait l'Hiérophante, « que justice soit faite !... »

Au pied de l'autel s'abat une trappe d'airain, plongeant dans un caveau d'où s'échappent comme des bruits de chaînes entrechoquées par une lutte violente, puis des rugissements, puis l'éclat d'une voix humaine qui pousse un effroyable cri, puis... plus rien : c'est le froid silence du sépulcre.

« Ainsi périssent les parjures !... » disent les Mages.

« — Justice est faite, » reprend l'Hiérophante en se tournant vers le zélateur néophyte. « Va contempler son œuvre. »

Les douze Néocores le placent alors au milieu d'eux ; six le précèdent, six le suivent, et tous descendent, un à un, dans l'étroite ouverture du caveau. C'est là qu'au pâle reflet d'une lampe sépulcrale le néophyte aperçoit une forme de sphinx, qui laboure de ses griffes tranchantes une forme humaine étendue

sous lui. A cet horrible aspect, il chancelle, près de s'évanouir ; mais les Néocores l'entourent, le soutiennent, et, quand ils l'ont rassuré, la vision a disparu. Hâtons-nous de dire qu'il n'y avait ici qu'un meurtre en effigie, exécuté par un sphinx mécanique



Châtiment du Parjure.

sur une victime artificielle. C'était le dernier acte du drame initiatique, auquel succédait un banquet religieux.

Platon vécut, je l'ai dit, treize années, parmi les Mages de Memphis et de la ville du Soleil. Bien des siècles avant Platon, Moïse enfant, sauvé des eaux du Nil par Thermuthis, fille du pharaon Aménophis, fut élevé aussi par les Mages, et tira de leurs secrets enseignements les idées religieuses, politiques et sociales qui furent la base de la législation des Hébreux après

leur sortie d'Égypte. Cette histoire biblique est trop généralement connue pour qu'il soit utile de nous y arrêter. Il suffit de constater que les lois et les rites du Magisme passèrent en grande partie dans la constitution théocratique dont Moïse fut le fondateur. On doit néanmoins s'étonner de ne point voir figurer dans la loi mosaïque le beau dogme de l'immortalité de l'âme, et des récompenses ou des punitions qui attendent l'âme au seuil de la vie future. Ce dogme était hautement professé par les Mages, comme un des plus saints enseignements de la morale humaine. En portant leur doctrine, leurs sciences et leurs arts dans la Grèce et l'Asie, les Égyptiens n'avaient point oublié le jugement des âmes. La fable de Minos, d'Æaque et de Rhadamante, juges des morts, est d'origine magique; le Tartare et l'Élysée des nations antiques sont également, sous des noms divers selon les langues, des réminiscences de l'*Amenthi* égyptien, c'est-à-dire de l'*Enfer*, ou lieu *inférieur* dans lequel s'opérait, d'après la théologie des Mystères, le passage des âmes qui quittent la terre pour entrer dans une nouvelle existence.

L'entrée du prétoire de l'Amenthi avait pour gardien un monstre appelé *Oms*, ou chien de Typhon. C'était un composé triforme du crocodile, de l'hippopotame et du chien, dont les Grecs ont fait leur Cerbère ou chien à trois têtes. L'âme sortant du corps arrivait en ce lieu, conduite par deux génies dont l'un se nommait *Vérité*, l'autre *Justice*. Elle était reçue par un troisième génie, *Thméi*, fille du Soleil (la *Perséphone* ou *Proserpine* des Grecs), qui présidait un tribunal de trente-deux juges, rangés sur leurs lignes. Ces juges avaient des têtes de différents animaux, dont chaque type symbolisait une vertu ou un vice dont ils étaient les examinateurs. Au milieu d'eux se dressait une balance, dont les bassins recevaient séparément les bonnes et les mauvaises actions, figurées par des poids que déposait le divin *Thoth*, premier législateur de l'Égypte. La bonté de l'Être suprême, figurée par *Osiris*, accueillait les âmes pures dans une sphère de bonheur déterminée par le genre particulier de mé-

rite dont elles se présentaient ornées, et envoyait les âmes coupables se purifier dans une sphère d'expiation.

Cette idée si simple, si profondément religieuse, exprimée par des symboles empruntés à la nature visible, s'altéra, dans la suite des temps, par les commentaires ignorants de vulgarisateurs qui ne possédaient point la clef du Magisme, et qui firent croire au monde que les Égyptiens adoraient des animaux. Le grand Hermès-Thoth avait lui-même prévu cette perversion des esprits, car il a écrit quelque part, soit dans le *Pimander*, soit dans l'*Asclepios*, ces paroles tristement prophétiques : « O Égypte, un temps viendra où, au lieu d'une religion pure et d'un culte intelligent, tu n'auras plus que des fables ridicules, incroyables à la postérité, et il ne te restera plus que des mots gravés sur la pierre, muets et presque indéchiffrables monuments de ton antique piété ! »

Les fils des Mages commençaient leurs études en entrant dans le troisième septénaire de la vie, c'est-à-dire à partir de leur quinzième année, et l'enseignement complet durait vingt et un ans. Ce cours embrassait toutes les sciences. L'histoire naturelle et géographique des plantes, des minéraux et de l'homme exerçait la première intelligence. Le dessin s'y liait, pour apprendre à représenter les objets qui avaient frappé l'attention. Puis venaient les mathématiques, la physique, la chimie, la médecine, la chirurgie, la sculpture, l'architecture, la musique, la mécanique. De ces sciences appliquées aux usages pratiques de la vie, l'enseignement passait à l'étude de l'histoire générale des peuples, des langues et des législations étrangères. Il s'élevait enfin aux sciences religieuses, lesquelles se divisaient en astronomie vulgaire et sacrée, horoscopie, écriture symbolique, philosophie de la justice et de la volonté, rites des temples, prophétie et théurgie. — Chaque année voyait s'ouvrir des examens gradués dont l'importance s'élevait avec le niveau de l'instruction. On ne faisait subir aux fils des Mages aucune épreuve physique, car l'éducation elle-même constituait leur initiation, et, liés au sacerdoce par le droit de la famille, nourris

de ses traditions et vivant au milieu des solennités sacrées, ils en apprenaient le sens et en pénétraient l'esprit sans efforts. La discrétion n'avait pas besoin de leur être imposée comme un dogme redoutable ; elle était en eux une vertu de race, dont ils se montraient fiers de bonne heure : c'était la couronne de leur savoir et le garant du respect des peuples. Dépositaire des connaissances les plus transcendantes, et sans cesse appliqué à en agrandir le domaine, l'Ordre des Mages a gravé son nom dans l'histoire en caractères indélébiles. Il est l'unique société humaine dont les œuvres monumentales nous révèlent encore et nous prouvent l'existence d'arts poussés jusqu'à la plus haute perfection, dans une antiquité à laquelle ni l'Inde, ni la Chine, ni l'Assyrie, ni la Perse, n'ont rien à comparer, et dont la science moderne n'est encore parvenue qu'à piller les tombeaux.

Nous avons vu que l'étranger, après avoir franchi les épreuves physiques de la postulance, recevait immédiatement le titre de *Zélateur*. S'il voulait s'élever plus haut dans la hiérarchie, il devait s'engager à passer douze années dans l'école des Mages, soumis à un régime austère, et voué à une rigoureuse solitude. A mesure qu'il avançait dans les voies de la science, il était admissible au deuxième grade, avec le titre de *Théoriste ;* au troisième, avec celui de *Pratiquant ;* au quatrième, avec celui de *Philosophe ;* au cinquième avec celui d'*Adepte mineur ;* au sixième, avec celui d'*Adepte majeur ;* au septième, avec celui d'*Adepte affranchi ;* au huitième, avec celui de *Maître du Temple*, et au neuvième, avec celui de *Mage de la Rose-Croix*. Mais ce dernier grade, correspondant à un enseignement complet, n'était accessible qu'à des intelligences douées d'une mémoire presque merveilleuse, parce qu'il embrassait les sciences hiératiques, dont la loi religieuse interdisait absolument de donner et de recevoir par écrit la communication. Le Mage parfait devait être une vivante encyclopédie, dont toutes les divisions, tous les chapitres, apparaissaient comme en une seule page au premier appel de son esprit. L'Astrologie, porte des Mondes

occultes, lui ouvrait, à elle seule, des milliers d'arcanes auxquels il fallait savoir appliquer sur-le-champ, sans faillir, l'une des sept clefs du symbolisme universel révélé par Hermès. Les Mages du neuvième degré étaient seuls investis du droit de gouverner l'État et de rendre la justice. Quand ils furent détrônés par la caste guerrière, leur domination ne périt point, car du fond des sanctuaires où elle s'était revoilée, elle régnait toujours par le prestige des arts surnaturels, et les rois du glaive n'osaient rien entreprendre sans consulter les rois de la science fatidique. Le pouvoir spirituel de ceux-ci, dégagé des soucis de la politique active, ne cessa de grandir à mesure qu'il devenait plus caché, et que, plus recueilli dans la sereine contemplation des temps, plus désintéressé des fugitives ambitions de la vie, il imposait de plus loin ses oracles à l'orgueil des maîtres du monde.

Il faut une laborieuse et patiente curiosité pour étudier avec fruit ces étranges débris de ce qui fut une science souveraine, un *art royal*, comme l'on disait encore au Moyen-Age, et qui n'est plus, de nos jours, qu'un souvenir avili et condamné par l'ignorance. Où sont les esprits concentrés, silencieux, solitaires qui conservent encore, à l'écart, quelque tradition de cette science?... Il en existe, sans doute; mais leurs livres, soit manuscrits, soit imprimés, la plupart incomplets, sont d'une lecture difficile. On sent qu'ils écrivirent à regret la doctrine dont les anciens Sages ne permettaient la communication que par la parole. D'ailleurs, ces travaux singuliers ne s'adressaient point au public; ils avaient pour unique objet de soulager la mémoire du Maître vieilli, ou d'obvier aux faux pas de quelque disciple emporté loin des règles. Éclats de lumière pour l'âme enseignée, crépuscule pour le puissant chercheur, nuit muette et sans bornes pour la foule, ces livres sont les derniers des oracles. Mais où sont les prêtres ou les sibylles qui savaient les faire parler?... Que sont devenus les étranges doctrinaires auxquels la science de la *croix*, du *triangle* et du *carré*, triple clef de *sept cercles mobiles*, composés chacun de 22 lettres liées à

22 nombres et à 78 symboles, suffisait pour évoquer devant le berceau d'un nouveau-né les anges de la vie, de la bonne ou mauvaise fortune et de la mort ?... Cette science et ce pouvoir, double colonne du sanctuaire occulte d'Isis, se sont-ils totalement écroulés dans les cataclysmes de l'ancien monde ?...

Une association cosmopolite se lève et répond : « Je suis l'héritière des Mages, je suis le lien vivant, immortel, indissoluble, des traditions antiques de l'Orient ; je suis la source des progrès présents ou futurs de l'Humanité : Je me nomme *Franc-Maçonnerie*. »

Examinons l'origine et la valeur de ce titre bizarre et de cette ambitieuse prétention.

VI

Vers 1646, un rêveur anglais, Élie Ashmole, poursuivait les mirages de la fortune et de la célébrité, à travers des grimoires d'alchimie découverts dans la bibliothèque d'Oxford. Las de chercher en vain la pierre philosophale et l'élixir de perpétuelle jeunesse, mais toujours dévoré du besoin de mettre en relief sa personnalité, cet Ashmole n'imagina rien de mieux que de ressusciter, disait-il, la doctrine surnaturelle des vieux Mages, dont il avait retrouvé les mystères, et dont il serait, bien entendu, le nouvel *Hiérophante*. Il fallait un local, et surtout un public. Certain colonel philanthrope, nommé Mainwarring, lui ouvrit l'accès d'une corporation d'ouvriers en bâtiments, qui se réunissait à Warrington, sous le titre de *Free-Masonry*, libre-maçonnerie. Les sociétés de cette nature, fondées en vue d'intérêts purement matériels entre gens de même métier, étaient alors généralement répandues, et, pour donner au gouvernement des gages de sécurité qui protégeassent leur paisible existence, elles sollicitaient dans l'aristocratie britannique, dans le clergé, dans l'armée, dans la haute industrie et parmi les gens de lettres, des patrons qui recevaient le titre honorifique

de *Free Mason accepted* (maçon libre accepté). C'est en cette qualité que le colonel Mainwarring fit accueillir Élie Ashmole.

Les maçons *pratiques* de Warrington étaient gens de dure cervelle et comprenant peu de chose aux théories de maçonnerie *intellectuelle* présentées par leur nouvel affilié. Il avait beau faire miroiter à leurs yeux les vaporeuses magnificences d'un temple universel dont ils pouvaient devenir les constructeurs et les prêtres, ces bons tailleurs de pierre se bornaient à hausser les épaules en retournant au travail qui faisait vivre leurs familles. Mais Élie Ashmole ne fut point découragé ; le titre de libre agrégé lui conférait le droit de pénétrer dans les autres foyers de la même corporation, et il vint bientôt tenter, à Londres, la chance d'un meilleur succès.

C'était l'époque d'une grande révolution ; le roi Charles Ier, détrôné depuis le 20 janvier 1647, attendait en prison le sort que lui réservaient ses ennemis : il n'en sortit que le 9 février 1649, pour livrer sa tête au bourreau. Les partisans des Stuarts, épuisés par la guerre civile et les proscriptions, essayaient de rallier dans l'ombre leurs sanglants débris, en se couvrant du voile des Libres-Maçons, sous lequel ils dépistèrent l'inquiète police de Cromwell. Ashmole devait trouver parmi eux les esprits exaltés dont il avait besoin pour réaliser son rêve de société occulte. Mais les préoccupations politiques des royalistes voulaient s'envelopper d'un *mystère* basé sur le principe de la vengeance. Ashmole sentit que, pour jouer un rôle, il fallait mettre son zèle au service de cette passion. Renonçant donc au côté philosophique, religieux et purement spéculatif de la doctrine des Mages, telle que la retraçait le Syrien Jamblique, il se contenta de proposer le genre d'épreuves dont j'ai offert une esquisse, en le réduisant toutefois à une étroite fantasmagorie, dépouillée du prestige que reflétaient les pompes majestueuses et les grands décors du sacerdoce antique.

Pour justifier le titre de *Maçon libre*, sous lequel s'abritait la conspiration des vengeurs de Charles Ier, l'initiation fut divisée en trois degrés : *Apprenti*, *Compagnon* et *Maître*.

L'*Apprenti* n'était admis aux épreuves qu'après une enquête minutieuse et secrète sur son caractère, ses antécédents, ses moyens d'existence, ses relations habituelles. Après les épreuves, on lui faisait prononcer le serment prescrit par les mystères égyptiens, et, pour mieux graver dans sa mémoire l'idée de l'immolation qui punissait les traîtres, il apprenait un *signe de reconnaissance* et un *attouchement*.

Pour donner le *signe*, il fallait, étant debout : 1° porter à plat la main droite sous la gorge, les quatre doigts réunis, le pouce écarté en forme d'équerre, le bras gauche pendant le long du corps ; 2° retirer la main horizontalement, vers l'épaule droite, en faisant le geste de se couper la gorge, et laisser retomber cette main perpendiculairement.

Pour communiquer l'*attouchement*, l'Apprenti devait prendre la main droite du frère dont il voulait se faire reconnaître, frapper avec le pouce trois coups sur la première phalange de l'index, et ensuite presser légèrement cette phalange avec l'ongle du pouce. Ces trois coups étaient un appel, auquel l'autre affilié devait répondre en prononçant le mot *Booz* qui, en hébreu, signifie *fortitude*. Du reste, l'Apprenti ne recevait aucune révélation, on l'invitait seulement à mériter la *lumière* par sa conduite et son silence.

Le grade de *Compagnon*, décerné après un délai plus ou moins long, selon les dispositions observées dans l'adepte, n'était qu'une récompense et un encouragement ; la lumière promise s'ajournait encore. On lui communiquait un nouveau *signe* et un nouvel *attouchement*.

Le *signe* était : 1° porter la main droite sur le cœur, les doigts arrondis comme pour saisir un objet; élever en même temps la main gauche ouverte, la paume en avant, le coude rapproché du corps ; 2° retirer la main droite vers le flanc droit, la laisser retomber le long du corps, le bras allongé, et abaisser en même temps le bras et la main gauches.

Pour donner l'*attouchement*, il fallait prendre la main droite du frère, frapper avec le pouce cinq coups sur la première pha-

lange du doigt médius, ensuite poser le pouce entre cette phalange et celle du doigt annulaire, et dans cette position prononcer le mot de passe, *Schibboleth*, qui, en hébreu, signifie *épi*. L'autre frère devait répondre *Jakin* (*sagesse*).

La mise en scène du troisième grade découvrait enfin le secret des *Maîtres-maçons*. La salle de réception était drapée d'une tenture noire, parsemée de têtes de mort, de larmes blanches, et d'os en sautoir. Sur deux colonnes, dressées de chaque côté du seuil, reposait une urne funéraire, d'où sortait une branche d'acacia, symbole de la vie future. Neuf cierges, groupés par trois, brûlaient aux points cardinaux de l'Orient, du Midi et du Couchant. Un soleil voilé s'élevait derrière le siége du président. Au milieu de la salle s'étendait un cercueil, couvert d'un drap mortuaire sur lequel était déposé un troisième rameau d'acacia; il y avait à la tête du cercueil une équerre, et au pied un compas.

Le récipiendaire ne pouvait être admis, cette fois, qu'à l'unanimité des suffrages, et après avoir donné des preuves non équivoques de discrétion et de courage, dont les affiliés lui avaient, à son insu, ménagé l'occasion. Pendant qu'on le préparait, dans une chambre voisine, à la cérémonie finale de l'initiation, Élie Ashmole, président-directeur de cette petite comédie, rappelait aux assistants une légende que voici.

Un certain Hiram, architecte supposé du temple bâti par le roi Salomon, avait divisé ses ouvriers en apprentis, compagnons et maîtres; et, pour éviter toute supercherie quand ceux-ci se présentaient devant le trésorier royal pour toucher le salaire de la semaine, chacun devait prononcer à l'oreille d'un expert un mot secret, différent selon le grade de l'ouvrier, et variable au gré du chef. Or, il arriva que quinze compagnons, voyant le temple presque achevé, et mécontents de n'avoir pas été élevés à la *Maîtrise* en récompense de leurs services, complotèrent d'obtenir, même au prix du meurtre d'Hiram, la communication du grade supérieur. Comme leur criminel projet ne pouvait réussir que par un guet-apens, douze de ces com-

pagnons eurent le temps de se repentir; mais les trois autres (qu'Élie Ashmole affublait des noms de *Jubelas*, *Jubelos* et *Jubelum!*...), persistant dans la voie du mal, convinrent de s'embusquer, un soir, derrière les portes du temple, à l'heure où, après le départ des ouvriers, Hiram venait vérifier le travail de leur journée. Quand l'architecte voulut se retirer par la porte du Midi, le premier des trois compagnons le somma de lui livrer le secret des maîtres, et, sur son refus, il le frappa à la gorge d'un coup de règle de fer. Hiram, blessé, eut la force de fuir vers la porte de l'Occident, mais le second compagnon l'y attendait, et lui porta en pleine poitrine un coup de l'équerre dont il s'était armé. Le malheureux essayait encore de se traîner à la porte de l'Orient, mais il y trouva le troisième compagnon, qui l'assomma d'un coup de maillet sur le front. Après ce crime inutile, les trois meurtriers, s'étant réunis, effacèrent le sang versé, et, la nuit venue, ils emportèrent en secret le corps de leur victime, pour aller l'enterrer loin de Jérusalem.

Hiram ne reparaissant point, Salomon prescrivit partout des recherches qui n'amenaient aucun résultat. Les douze compagnons repentis soupçonnèrent alors la vérité, et portèrent au roi leur confession. Salomon les chargea de se mettre à la poursuite des meurtriers, avec promesse de les élever à la maîtrise s'ils parvenaient à découvrir le corps d'Hiram. Ils se divisèrent en quatre groupes de trois hommes, et partirent sur-le-champ, trois vers le nord, trois vers le midi, trois à l'occident, et les trois derniers à l'orient.

Le premier groupe, s'étant arrêté à l'entrée d'une caverne, pour prendre un peu de repos, entendit sortir du fond de ce repaire une voix lamentable qui disait : « Que n'ai-je eu la gorge coupée et la langue arrachée ! que n'ai-je été enterré dans le sable de la mer, plutôt que d'avoir été complice de la mort d'Hiram ! » Et une autre voix répondait : « Que n'ai-je eu aussi le cœur arraché, plutôt que de verser le sang de l'innocent !... » Et une troisième voix ajoutait : « Que n'ai-je eu le corps scié en deux, plutôt que d'avoir commis mon crime, car c'est moi qui

ai frappé le plus fort !... » Ainsi furent découverts les auteurs du meurtre d'Hiram. Ramenés à Jérusalem, ils demandèrent eux-mêmes qu'on les punît de mort, et Salomon les livra au supplice que chacun d'eux avait décrit dans l'angoisse de ses remords : Jubelas eut la gorge coupée, Jubelos le cœur arraché, et Jubelum fut scié en deux.

Salomon ordonna ensuite à neuf maîtres de partir à leur tour, pour retrouver le corps d'Hiram. Ils se dirigèrent instinctivement vers le mont Liban, et arrivèrent un jour devant un petit tertre dont le sol, fraîchement remué, semblait porter comme un signe une branche d'acacia. En fouillant ce tertre avec curiosité, ils ne tardèrent pas à découvrir un corps, et à reconnaître l'infortuné chef des ouvriers du temple. Ils le rapportèrent avec respect dans Jérusalem, où Salomon honora sa mémoire par de splendides funérailles.

Cette fable, imaginée par Élie Ashmole, était en partie représentée dans le cérémonial du passage de *Compagnon* au grade de *Maître*. Un affilié s'étendait dans le cercueil, la tête barbouillée de sang, pour figurer le cadavre d'Hiram, c'est-à-dire de Charles I^er^, dont il fallait punir les assassins. Le nouveau *Maître* savait alors pleinement quel but poursuivait la société royaliste des Maçons libres, puérile conspiration sans pouvoir et sans finances, qui n'osa jamais regarder face à face le sinistre Cromwell, et se trouva trop heureuse d'échapper à ses espions. Le *Maître-maçon* désillusionné garda, pour se consoler, un *signe* et un *attouchement* supérieurs à ceux du Compagnon et de l'Apprenti. Faire le *signe*, c'était amener devant soi la main droite ouverte, les doigts étendus et réunis, le pouce écarté et appuyé contre le flanc gauche ; puis élever les deux mains vers les cieux, les doigts étendus et séparés, en disant : *Adonaï* (*Seigneur*) ; laisser ensuite retomber les deux mains, comme pour marquer la surprise et l'horreur devant le cadavre d'Hiram. L'*attouchement* consistait à s'approcher d'un frère, pied droit contre pied droit, les genoux se touchant ; 2° se poser réciproquement la main gauche sur l'épaule droite, et se prendre la

main droite en formant la griffe, geste d'intime union. Il y avait encore un *signe de secours* pour l'heure du combat ou du péril : on levait ses deux mains jointes au-dessus de la tête, la paume tournée en dehors, et il fallait crier : « *A moi, les enfants de la Veuve!* » Mais cet appel burlesque à l'Angleterre, *veuve* de son roi décapité, n'eût excité que les huées de la populace de Londres.

Ashmole n'avait point été le dernier à sentir l'imprudence de ses velléités politiques, et le sanglant ridicule dans lequel pourraient se noyer les prétendus vengeurs de Charles Ier. Il sut se dégager à temps, et sans bruit, d'un cercle si périlleux. Rendu à la sécurité, en 1680, par la réaction militaire qui releva le trône des Stuarts, il acheva sa carrière en rêveur, comme il l'avait commencée, et la légende d'Hiram lui paraissant un chef-d'œuvre digne de la postérité savante, il en fit le canevas symbolique de l'initiation pseudo-magique qui nous a gardé son souvenir. Hiram est devenu le Soleil, l'Osiris égyptien, le symbole de la lutte contre le Génie du Mal, figuré par l'hiver, et dont il triomphe tous les ans par son retour à l'équinoxe du printemps. Le soleil est pour les Francs-Maçons « le père de la nature, l'unique auteur de toutes choses, le grand architecte, de l'univers (1)... Pour le véritable maçon, *Divinité* et *Nature* sont synonymes; le triangle maçonnique signifie le *grand-tout;* ce que nous appelons *Dieu,* ce que les Hébreux nomment *Jéhovah*, c'est l'*Ame de la nature* (2).. » Dans la convention générale des Maçons, tenue à Paris en 1865, un membre du *Conseil de l'Ordre* disait, le 6 juin : « Ceux-là se trompent qui définissent la Maçonnerie une société de *moralistes.* Les idées de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne s'imposent pas. Il est des esprits qui les repoussent ; c'est qu'elles ne sont pas arrivées pour eux à l'état d'évidence. » Un

(1) *L'orateur maçonnique,* p. 270. Discours pour la réception au grade de Maître. 1 vol. in-8 (Paris, 1823).

(2) *Formulaire maçonnique;* par le F.·. Tessier, Souverain Grand-Inspecteur-Général du Rite écossais. 1 vol. in-8, pp. 57 et 65.

autre Maçon (soi-disant *Rose-Croix !!!*), *Vénérable* des *Francs-Chevaliers de Saint-André*, de Bordeaux, s'est écrié : « Je demande la radiation de la croyance en Dieu et de l'immortalité de l'âme, en raison du respect que j'ai pour la liberté de conscience !... » Un autre orateur, *Vénérable* des *Amis-Persévérants*, de Périgueux, a répondu : « Prenez garde !... Si nous supprimons cela de notre constitution, le bruit s'en répandra au dehors, et alors, je le demande, quelle sera notre position devant le monde et même devant nos familles ? Et quand nous irons chez les peuples étrangers, ils nous repousseront, nous regarderont comme des misérables, et ils auront raison !... » Cette riposte excita un violent orage, que parvint à calmer le *Vénérable* de la loge *Française élue Écossaise*, de Bordeaux, en proposant ce moyen terme : « Poser l'existence de Dieu en principe, c'est selon moi une erreur. Nous ne pouvons prouver ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'âme ; mais nous ferions bien de *glisser* sur ces objets difficiles, en admettant, *par tolérance*, l'existence de Dieu et de l'âme (1). » Cette motion eut les honneurs de la séance.

VII

Je me serais abstenu d'entrer dans ces détails si la Franc-Maçonnerie ne prétendait posséder l'héritage sacré de l'antique Hermétisme. Réduite à ses droits vérifiés, cette société, fille des creuses rêveries d'Élie Ashmole, ne remonte point au delà de 1646. C'est en 1725 seulement qu'elle fut apportée à Paris, et installée, rue des Boucheries-Saint-Germain, dans le cabaret d'un nommé Hure, par l'Anglais Derwent-Waters, qui, rentré dans son pays quelques années après, fut condamné à mort comme conspirateur.

(1) *Bulletins du Grand-Orient de France*, journal officiel de la Franc-Maçonnerie, 1865, n° 4, séance du 6 juin.

La passion des Français pour toute nouveauté fit la fortune du cabaretier, et lui suscita bientôt des concurrents. De 1729 à 1732, florissaient d'autres assemblées du même genre, chez les traiteurs Le Breton et Landelle, voisins de l'heureux Hure ; puis, quelques grands seigneurs daignant associer la Maçonnerie à leurs parties fines, un duc d'Antin trouva plaisant d'agréer le titre de *Grand-Maître*. Après lui, ce fut le tour de Louis de Bourbon, comte de Clermont, et, en 1743, grâce au retentissement de ces noms sonores, la société se ramifiait dans les principales villes de province, aussi bien qu'à Paris. Mais, l'année suivante, la Chambre de Police du Châtelet prétendit, quoique *profane*, intervenir dans la surveillance des réunions maçonniques, et, après certaine enquête, une amende de trois mille livres fut édictée contre tout propriétaire de maison ou cabaretier qui leur prêterait un local. Le Grand-Maître, comte de Clermont, jugea prudent de ne point risquer son nom et son crédit dans cette affaire un peu compromettante ; il cessa de paraître aux assemblées mystiques, et céda sa dignité à un maître de danse, nommé Lacorne, qui lui rendait, disait-on, des services inavouables : « Tous les gens de bonne compagnie, de mœurs honnêtes, donnèrent alors leur démission (1). »

La Maçonnerie ne succomba point, car ceux qu'elle amusait, séparés du sieur Lacorne, cherchèrent à se réunir ailleurs, et, par l'intermédiaire du duc de Montmorency-Luxembourg, ils obtinrent, en 1771, que Philippe d'Orléans les prît sous son patronage. Cette protection si voisine du trône fut le véritable fondement de la Franc-Maçonnerie française. Son existence, interrompue en 1792, par les catastrophes de la Révolution, se rétablit doucement et sans encombre sous le régime du Directoire, se fortifia sous l'Empire, et n'a cessé, jusqu'à nos jours, de peser d'un certain poids, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, de la bascule politique.

(1) *Orthodoxie maçonnique*, par F.·. Ragon, Vénérable des Trinosophes *Paris*, 1853, in-8, p. 46.

L'association se divise aujourd'hui en rite *Français*, rite *Écossais*, rite de *Misraïm*, et rite de *Memphis*, divisés en près de cinq cents *Loges*, soumises à un comité central nommé *Grand-Orient*. Tout cela n'a d'oriental que le nom. Les vrais maçons ne reconnaissent que trois grades symboliques, ou réputés tels : ceux d'*Apprenti*, de *Compagnon* et de *Maître*. Mais d'habiles spéculateurs, dont l'auteur de l'*Orthodoxie maçonnique* se moque avec amertume, ont su lever un impôt sur les petites faiblesses de l'amour-propre, en vendant, à beaux deniers comptant, des cordons et des décorations qui trouvent encore, à notre époque si éclairée, une foule d'aspirants convaincus de leur valeur. L'humble *Apprenti* et le modeste *Compagnon*, réduits au tablier de peau blanche, avec bavette relevée ou rabattue, envient le grand cordon bleu, passant de l'épaule droite à la hanche gauche du *Maître*. Celui-ci, à son tour, convoite les hauts grades dont chaque honneur est tarifé au profit de la caisse sociale. Ces hochets de vanité, qu'accompagnent des titres étranges, et qui permettent à quelques-uns de leurs heureux possesseurs de s'habiller en princes,... et même en pontifes !... méritent d'être décrits.

Dans le rite français, au-dessus de la *Maîtrise*, troisième grade, les titres et décorations s'échelonnent dans l'ordre suivant :

4e Grade. *Élu secret*. — Cordon noir, passant de l'épaule gauche à la hanche droite, et soutenant un petit poignard. Sur le cordon sont brodées trois têtes de mort, avec la devise : *vaincre ou mourir*.

5e. *Sublime Maître Écossais*. — Cordon ponceau moiré, porté comme le précédent, et soutenant trois triangles d'or entrelacés. Écharpe rouge, à franges d'or, passant de droite à gauche.

6e. *Chevalier de l'Épée*. — Cordon vert moiré, passant de l'épaule gauche à la hanche droite, et soutenant deux épées croisées sur un triangle ; sur le cordon sont brodées les lettres LDP (liberté de penser). Écharpe vert d'eau, à franges d'or. Les dignitaires de ce grade reçoivent de plus les titres de Grand-Maître du Palais, Grand-Maître de la Cavalerie, Grand-

Mâître de la Milice, Garde des Sceaux, Grand-Maître des Finances, etc.

7e. *Souverain Prince Rose-Croix.* — Cordon rouge moiré, porté en sautoir, et soutenant une rose d'or, fixée au centre d'une croix d'or.

8e. *Chevalier de l'Aigle blanc et noir*, ou *Kadosch.* — Point de cordon, mais un petit aigle à deux têtes (blanche et noire), ailes déployées, tenant une épée dans ses serres. Cette décoration s'applique en *crachat* sur le côté gauche de la poitrine.

Dans le rite écossais, ainsi nommé parce qu'on lui attribue pour inventeur Michel de Ramsay, qui fut tour à tour quaker, anabaptiste, presbytérien, converti par Fénelon, et enfin Franc-Maçon, les hauts grades s'échelonnent jusqu'au nombre de 33, ainsi qu'il suit, en partant de la *Maîtrise*, 3e grade.

4e Grade. *Maître secret.* — Cordon bleu, liséré de noir, porté au cou en sautoir, et soutenant une clef d'ivoire. L'heureux adepte qui obtient la présidence des Maîtres secrets prend le titre de *Trois fois puissant.*

5e. *Maître parfait.* — Cordon vert moiré, porté en sautoir, et soutenant un compas ouvert sur une équerre. Ce digne Mâître prétend connaître la quadrature du cercle.

6e. *Secrétaire intime de Salomon.* — Cordon rouge-cramoisi, porté en sautoir, et soutenant trois triangles entrelacés.

7e. *Prévôt-Juge.* — Cordon cramoisi, porté en sautoir, et soutenant une clef d'or.

8e. *Maître en Israël, intendant de Salomon.* — Cordon rouge moiré, passant de l'épaule droite à la hanche gauche, et soutenant un triangle chargé de cinq mots prétendus hébraïques, mais qui ne sont que barbares.

9e. *Maître Élu des Neuf.* — Cordon noir moiré, passant de gauche à droite, et soutenant un poignard à monture d'or et à lame d'argent.

10e. *Élu des Quinze.* — Cordon semblable au précédent, mais chargé de trois têtes de mort en broderie, et soutenant aussi un poignard ci-dessus décrit.

11e. *Sublime Chevalier Élu.* — Cordon semblable au précédent, chargé de trois cœurs enflammés, et soutenant aussi le poignard déjà décrit.

12e. *Grand-Maître Architecte.* — Cordon bleu, porté de droite à gauche, et soutenant une médaille carrée, sur les faces de laquelle sont gravés des demi-cercles, des étoiles, et des initiales de mots prétendus hébraïques. Le président de ces architectes se revêt d'une aube blanche qui lui prête un faux air sacerdotal.

13e. *Maître de Royale-Arche.* — Cordon pourpre, porté en sautoir, ou en écharpe de droite à gauche, et soutenant un triangle d'or. Le président prend le titre de Grand-Maître, et porte, en séance, une robe jaune, sous un manteau royal en satin bleu.

14e. *Grand Écossais de la Voûte sacrée.* — Cordon rouge-cramoisi, porté en sautoir, et soutenant un compas ouvert sur un quart de cercle et surmonté d'une couronne.

15e. *Chevalier d'Orient.* — Cordon vert d'eau, passant de droite à gauche et soutenant un petit glaive. Sur le cordon sont brodés des os de mort, des crânes, des couronnes.

16e. *Prince de Jérusalem.* — Cordon aurore, liséré d'or, porté de droite à gauche, et soutenant une médaille dont une face présente une main tenant une balance, l'autre une épée à deux tranchants, entre cinq étoiles d'or. Sur le cordon sont brodées deux couronnes, cinq étoiles, une main de justice, une épée et une balance.

17e. *Chevalier de l'Apocalypse.* — Cordon blanc, passant de droite à gauche; cordon noir, porté en sautoir, et soutenant une médaille heptagone, moitié or et moitié argent, dont une face présente un agneau couché sur le livre des sept sceaux. L'autre face présente deux épées en croix, la pointe en haut, la poignée posée sur une balance équilibrée.

18e. *Souverain Prince Rose-Croix.* — Grade communiqué au rite français (voir ci-dessus).

19e. *Grand-Pontife.* — Cordon cramoisi, liséré de blanc...

passé de gauche à droite, et soutenant une médaille carrée, sur laquelle est gravée d'un côté un A, et de l'autre un Ω, première et dernière lettre de l'alphabet grec. Douze étoiles d'or sont brodées sur le cordon. Le président des Grands-Pontifes se revêt d'une robe de satin blanc; les autres n'ont qu'une robe de lin; tous ont, en séance, le front ceint d'un bandeau bleu céleste, sur lequel sont brodées en or douze étoiles.

20e. *Souverain Prince de la Maçonnerie.* — Cordon mi-parti jaune et bleu, soutenant un triangle en or.

21e. *Chevalier Prussien.* — Cordon noir, porté de droite à gauche, et soutenant un triangle d'or traversé par une flèche d'argent. Un croissant porté à la boutonnière de l'habit. Grade peu recherché, bien que l'on attribue son invention au roi de Prusse Frédéric II.

22e. *Prince du Liban.* — Cordon rayé des sept nuances de l'arc-en-ciel, et doublé de ponceau. Il est porté en sautoir, et soutient une hache d'or. Le président de ces princes ne dédaigne point le titre de *Grand-Patriarche* des Maçons.

23e. *Chef du Tabernacle.* — Les adeptes de ce grade prétendent avoir retrouvé l'arche d'alliance, l'autel des holocaustes, celui des parfums, et le chandelier à sept branches. Leur président reçoit le titre de *Grand-Souverain Sacrificateur;* il a deux assistants qui se disent *Grands-Prêtres;* les autres chefs du Tabernacle se contentent de la qualité de *Lévite.*

Le président porte une robe rouge, et sur cette robe une courte tunique, sans manches; il a pour coiffure une mitre fermée, en étoffe d'or, au-devant de laquelle est peint ou brodé un *Delta* (Δ) enfermant le nom de *Jehovah.* Par-dessus sa robe il porte une écharpe noire à franges d'argent, passée de gauche à droite et soutenant un poignard.

Les assistants ont le même costume, à l'exception du *Delta.*

Les simples adeptes sont en robe blanche, avec une écharpe rouge, à franges d'or, soutenant un petit encensoir.

24e. *Prince du Tabernacle.* — Cordon ponceau moiré, porté en sautoir, et soutenant un globe d'or surmonté d'un double

triangle enfermé dans un cercle, avec le mot *Jehovah* au centre des triangles.

25e. *Chevalier du Serpent-d'Airain.*— Cordon rouge, porté en sautoir, avec ces mots brodés : *Vertu, Courage.* La décoration est un serpent d'airain qui enlace une baguette en forme de T.

26e. *Écossais Trinitaire.*— Le président de cette classe d'adeptes se qualifie *Très-Excellent*, et se prétend *logé au troisième Ciel.* Il est vêtu d'une tunique tricolore, vert, blanc et rouge, et porte une couronne d'or à pointes de flèche. Cordon tricolore, soutenant un triangle d'or.

27e. *Souverain Commandeur du Temple.* — Cordon blanc, liséré de rouge, orné de quatre croix de commandeur, porté en sautoir, et soutenant un triangle d'or ; un second cordon *rouge*, bordé de noir, passant de droite à gauche et soutenant une croix de commandeur en or émaillé. Le président porte ces décorations sur une robe blanche, à laquelle il ajoute un manteau rouge doublé d'hermine et une couronne d'or.

28e. *Chevalier du Soleil.* — Cordon blanc moiré, porté en sautoir, et soutenant un triangle d'or, à rayons, avec un œil au centre. Le président se revêt d'une robe rouge et d'un manteau couleur aurore ; il porte un sceptre peint en bleu et surmonté d'un globe en or. Il se nomme *Adam*, père des hommes ; les sept plus anciens gradés l'entourent sous le nom de *Chérubins*, et les autres ne sont que des *Sylphes.* Chaque chérubin figure une des sept planètes. Les sylphes sont vêtus d'une courte tunique, avec un tablier brun et un bonnet bleu, serré par un ruban aurore.

29e. *Grand Maître de la Lumière.* — Robe rouge. Cordon vert, liséré de rouge, porté en sautoir et soutenant une croix de Saint-André surmontée d'une couronne fermée.

30e. *Chevalier Kadosch*, ou *consacré.* — Tunique blanche, ouverte sur le côté, en forme de dalmatique, bordée de noir. Écharpe noire, à franges d'argent, portée en ceinture ; un poignard est passé dans la ceinture. Chapeau rabattu, avec plaque figurant un soleil, et un œil au centre.

En habit de ville, ceinture rouge; cordon noir, passé en écharpe de gauche à droite, et soutenant un bijou poignard. Sur le devant du cordon sont brodées en rouge deux croix teutoniques, un aigle à deux têtes et un soleil. — Le tout peut se remplacer par une croix teutonique, émaillée de rouge, ou par un aigle noir couronné et tenant dans ses serres un poignard.

31e. *Grand-Inspecteur-Inquisiteur-Commandeur.* — Cordon blanc moiré, porté en camail, et soutenant une croix teutonique en argent. Sur la pointe du cordon est brodé en or un triangle rayonnant et, au centre du triangle, le nombre 31, qui exprime la somme des grades possédés.

32e. *Sublime Prince de Royal-Secret.* — Le président de cette classe d'adeptes, dont l'invention est attribuée à Frédéric II, roi de Prusse, prend le titre de *Souverain des Souverains*, et se revêt du costume royal, en étoffe rouge. Pour tous les affiliés, cordon noir, liséré d'argent, porté en sautoir, et soutenant une croix teutonique en or; au centre de cette croix, figure un aigle à deux têtes en argent. Ceinture noire frangée d'argent, sur le devant de laquelle est brodée une croix rouge.

33e. *Souverain Grand-Inspecteur-Général.* — Encore un grade dont la création est prêtée à Frédéric II. La réunion de ses membres forme une cour qui prend le titre de Conseil suprême du Saint-Empire. Son président se nomme *Très-Puissant Souverain*, *Grand-Commandeur;* il s'entoure d'un *Lieutenant-Commandeur*, d'un *Illustre Grand-Secrétaire du Saint-Empire*, d'un *Grand-Chancelier*, d'un *Grand-Trésorier*, d'un *Illustre Capitaine des Gardes*, etc.

Le Très-Puissant-Souverain est vêtu d'une robe de satin cramoisi, bordée de blanc ; il porte en tête la couronne royale et en main l'épée nue. Son lieutenant n'a droit qu'à la couronne ducale. Cordon général blanc moiré, liséré d'or, porté de gauche à droite, et soutenant un aigle noir à deux têtes, couronné, les ailes étendues, avec un glaive dans ses serres.

Sur le devant du cordon est brodé, en or, un delta (Δ) contenant deux épées croisées et le nombre 33 qui énonce le grade.

Ce serait s'abuser étrangement, que de chercher sous ces titres ambitieux et ces décorations de comédie la moindre apparence d'un système raisonnable et d'un symbolisme savant. Il est depuis longtemps reconnu que cette pompeuse fantasmagorie est due à la collaboration du maître de danse Lacorne et de quelques Juifs. Dans un livre dont l'auteur fait autorité parmi les Maçons d'aujourd'hui (1), ce Lacorne est qualifié « bas agent des plaisirs secrets de Louis de Bourbon, comte de Clermont; » quant aux Juifs, c'étaient des courtiers en bijouterie qui se réservèrent naturellement, en cette affaire, la vente de tout ce qui concernait leur état. Des légendes d'une telle ineptie qu'auprès d'elles le conte d'Hiram pourrait passer pour un chef-d'œuvre, furent fabriquées à frais communs et s'attachèrent à chaque grade, sous le titre profané d'initiation. En 1797, « d'autres intrigants, » dit le même ouvrage, se prétendaient patronés par le roi de Prusse, et, à l'aide de leur impudent mensonge, parvinrent à donner aux dignités et décorations de la soi-disant haute Maçonnerie une importance qui dure encore, tant l'amour des hochets est enraciné chez les hommes. Je renonce à décrire les élucubrations de ce niais charlatanisme. Il suffit de dire qu'en Maçonnerie, quiconque veut faire secte à part est sûr d'attirer à sa suite une bande plus ou moins nombreuse des moutons de Panurge. La statistique de cette bizarre association compte, en effet, 75 Maçonneries proprement dites, 52 Rites, 34 Ordres, 26 Maçonneries androgynes, et plus de 1,400 grades. Après les rites *français* et *écossais*, qui réunissent aujourd'hui le plus d'adhérents; il ne subsiste plus en France que le rite de *Misraïm*, et celui de *Memphis*, deux caricatures pseudo-égyptiennes. Le rite de Misraïm se compose de 90 grades fabriqués en 1814; celui de Memphis, en 92 grades, date de 1839. Le premier ne fut qu'un trafic effronté, or-

(1) *Le Tuileur général*, ou Manuel de l'Initié, par Ragon, fondateur des Trinosophes. Paris, 1853, in-8, page 103.

ganisé par deux marchands juifs qui prétendaient avoir reçu, à Naples, une initiation égyptienne dont leur profonde ignorance ne sut pas même imaginer une preuve. Le second fut inventé par un homme de lettres, à demi lettré, qui ne put faire ses frais, bien qu'il offrît de conférer au public la vraie décoration de la Toison-d'Or, dont jusqu'ici les rois de l'Europe se croyaient seuls propriétaires. Ce soi-disant *Prince des Mages du Sanctuaire de Memphis*, ce *Grand-Hiérophante de la Lumière*, ce *Sublime Interprète des Hiéroglyphes*, ce *Suprême Sage des Pyramides*, a vu appliquer à son rite l'épithète de *monstrueux* par l'auteur, déjà cité, de l'*Orthodoxie maçonnique*, et, si j'ai bonne mémoire, le Grand-Orient lui a récemment interdit de monter sur son trépied (1).

VIII

Toutefois, si la Maçonnerie n'a jamais possédé, comme science, aucun titre à l'attention des penseurs, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'à partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, la tolérance dont elle était l'objet favorisa, en France, la rencontre d'énergiques intelligences qui cherchaient un point de ralliement pour marcher à la conquête de la liberté politique. Ces esprits plus avancés que leur siècle ne méprisèrent point la puérilité du symbolisme maçonnique : elle assurait autour d'eux l'aveuglement du Pouvoir. Habiles à multiplier les banquets dans lesquels on buvait à la santé du monarque, ils ne l'étaient pas moins à se ménager, derrière ces bruyantes manifestations, des cercles intimes dans lesquels se préparait, sous le serment maçonnique, une plus sérieuse initiation.

(1) Mort depuis peu de temps, il se nommait Marconis de Neigre. C'était un rêveur paisible, dans le genre d'Élie-Ashmole. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que le *Sanctuaire de Memphis*, le *Rameau d'or d'Eleusis*, etc. Mais on chercherait vainement un vestige de science quelconque dans ce dernier système de Franc-Maçonnerie.

Hiram transfiguré devint, pour eux, l'emblème du despotisme ; la parole secrète qu'avaient voulu ravoir les trois Compagnons, c'était *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, triple devise de la révolution française. Le meurtre d'Hiram n'offrit plus l'idée de crime, il symbolisa le suprême effort que pouvait exiger la victoire.

Chaque nouvel initié était choisi parmi les membres des Loges qu'une observation attentive signalait comme esprits souples et hommes d'action. Après lui avoir fait écrire et signer une confession de sa vie antérieure, sous le prétexte de l'admettre à un grade plus élevé, on ouvrait, en sa présence, un registre où tous ses actes se trouvaient inscrits. Ses aveux étaient comparés avec les notes mystérieuses : la franchise attestait sa foi, le plus léger mensonge le faisait exclure. Si on le jugeait admissible, il apprenait qu'une légion d'agents inconnus, qualifiés *Frères insinuants*, contrôlait sans cesse, heure par heure, la conduite de tous les membres de l'Ordre, et que le seul soupçon d'une trahison provoquait, même contre l'imprudence, un inflexible arrêt de mort. On le conduisait ensuite, les yeux bandés, les lèvres baillonnées, dans un lieu secret où, rendu à la lumière, il se trouvait au milieu d'hommes masqués, vêtus de robes blanches avec des écharpes rouges, et qui pointaient sur lui des glaives nus. Devant ses yeux, sur une table couverte d'un voile noir, jaspé de larmes rouges, brillait un tas d'or, entre une couronne et une épée. Au pied de cette table, il y avait pour lui une robe et une écharpe, pareilles au costume des assistants.

Le président, masqué, lui disait : « Regarde ces symboles des passions, de l'orgueil et de la servitude. Si tu veux la fortune, signifiée par l'or, ou le pouvoir, signifié par la couronne, nous pouvons te donner l'une et l'autre ; mais tu n'en seras que le vil esclave. Si tu es digne du nom d'homme, tu préféreras l'égalité : c'est l'épée qui la donne. »

La réponse de l'adepte était dictée par le prestige de cette scène : il étendait sa main vers l'épée. Alors une draperie écarlate s'entr'ouvrait, pour laisser voir un autel chargé d'une croix sur laquelle était cloué un cadavre percé au cœur. — « A ge-

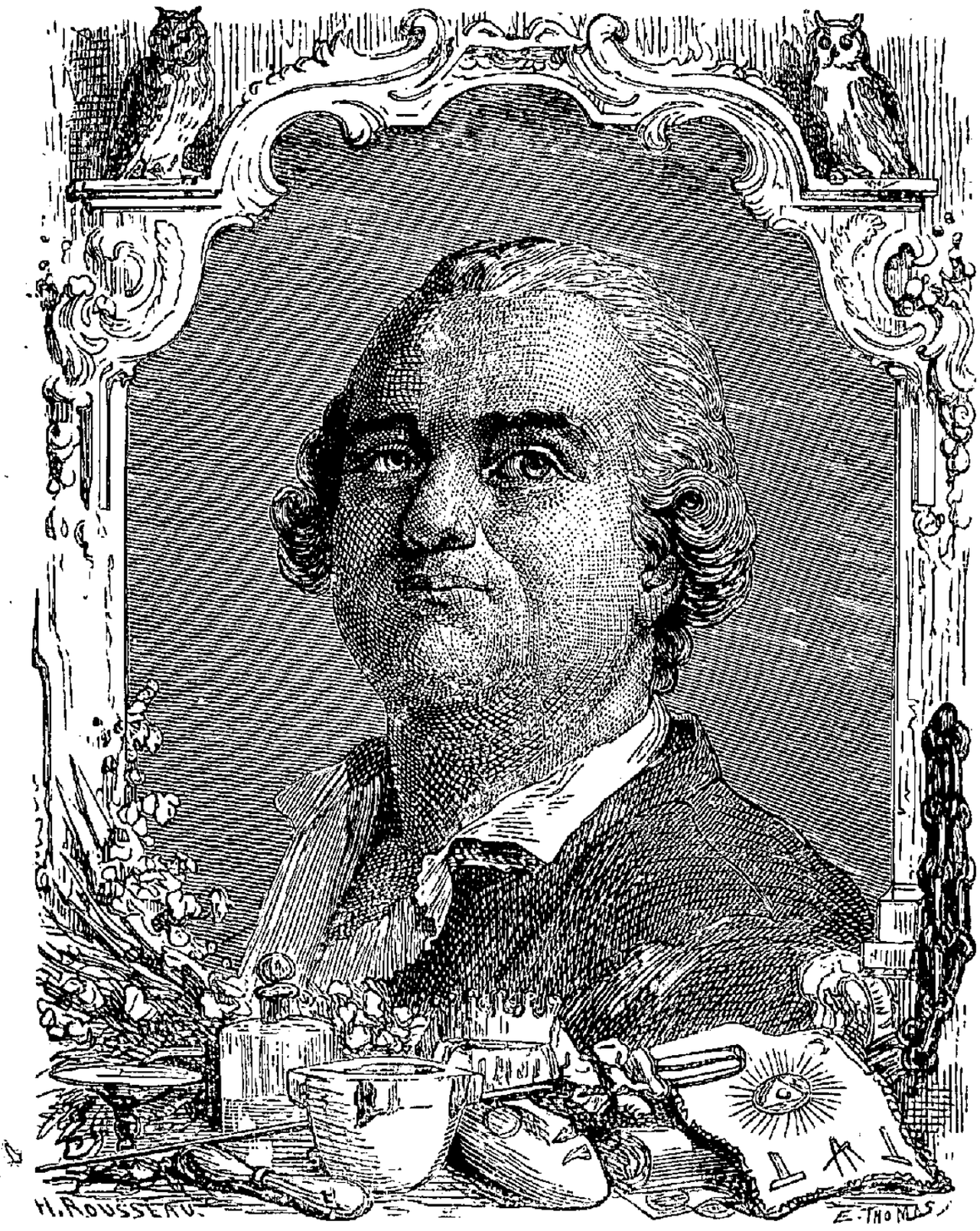
noux ! » reprenait le président. « Jure, au pied de cette croix qui te révèle comment meurent les traîtres, jure haine aux trônes et aux usurpateurs de la terre !.. »

Le serment de l'adepte, écrit sur un parchemin, avec du sang tiré de son bras gauche par une légère piqûre, était jeté sur un brasier par le président, avec cette sentence comminatoire : « Si tu mens à ta foi, que ton cœur soit brûlé ainsi, et que ses cendres se mêlent à la poussière du chemin que suivent les hommes libres !.. »

Cet audacieux commentaire de l'initiation maçonnique fascinait les natures bornées dont on voulait faire des instruments de combat. Ces auxiliaires d'une redoutable pensée, ces metteurs en branle du tocsin de l'avenir, s'enthousiasmaient d'être les bras d'un levier dont le point d'appui, leur disait-on, s'élargissait de jour en jour. Dès le commencement du règne de Louis XVI, la société secrète avait dans les banques de Londres, d'Amsterdam, de Gênes, de Venise, un trésor alimenté par les cotisations de ses membres. Ces dons, philanthropiques en apparence, n'étaient pas seulement des sources bienfaisantes où la détresse venait s'allier à la conspiration ; c'était encore et surtout l'instrument d'une vaste propagande. Des voyageurs inconnus parcouraient les royaumes avec un luxe inouï, en spéculant sur la curiosité pour pénétrer partout. Giuseppe Balsamo, plus connu sous le nom de comte de Cagliostro, passant de l'Allemagne à Strasbourg, avait persuadé au cardinal de Rohan qu'il possédait le secret de faire de l'or. Le duc de Luxembourg et le célèbre naturaliste Ramond le contemplaient comme une merveille. En 1781, il parut à Paris, où sa renommée le précédait, et fut bientôt l'homme unique dont la mode s'occupa, car il se donnait tout à tous, comme un messie prodigue des trésors du ciel et de la terre. Prestigiateur incomparable, semant les superstitions brillantes au sein des joies mondaines, et faisant couler le Pactole à travers les taudis affamés ; proclamé *père des pauvres* par les clients de sa bourse inépuisable, et illustré du titre de *divin* par les grandes dames

affolées, ce fils d'un simple marchand de Palerme régnait plus que le roi de France.

Décoré du titre d'*Athersatha*, c'est-à-dire *Prince des Sages*, selon son interprétation (ou plutôt *Hathir-Schatha*, prophète



Giuseppe Balsamo, comte de Cagliostro.

illuminé, contemplateur des temps), Cagliostro avait créé, rue de la Sourdière, une espèce de temple isiaque, dont il se disait le grand-prêtre. Il y professait à huis clos, devant un auditoire charmé, la description de l'âge d'or et le retour prochain de cette féerie du bonheur universel. Son éloquence caressante et familière, mais toujours montée au ton de cette fine politesse qui est le cachet de la nature italienne, faisait surtout vibrer, avec un art merveilleux, la fibre féminine. On l'écoutait

avec ravissement conter ses voyages fantastiques dans les pays enchantés de la magie orientale. Pèlerin des ruines de Babylone et de Ninive, de Palmyre et de Thèbes, il avait, disait-il, rencontré, sur ces tombeaux de l'antiquité, des hommes que leur science merveilleuse tenait en possession d'une immortelle jeunesse. Ces maîtres du temps, qui avaient vu naître et périr tant de choses, et qui, du brin d'herbe à l'étoile, pénétraient tous les secrets de la vie, ne se montraient, de loin en loin, qu'à des élus de Dieu, quand venait l'heure d'enseigner au monde sa loi d'une nouvelle évolution dans la spirale ascendante du progrès. Cagliostro se posait donc en élu de Dieu; il affirmait ce privilége de sa personne avec l'accent d'une calme persuasion, comme un fait dont nul ne pouvait s'étonner ni douter. Il n'attendait point qu'on lui demandât avec irrévérence quelque preuve de sa mission; les petits miracles ne lui coûtaient rien, et il en promettait de plus grands dont ses disciples seraient eux-mêmes les opérateurs dès qu'ils croiraient en lui. La foi ne se commande ni ne s'impose, il le savait, et dédaignait de la solliciter près des hommes; mais il savait aussi qu'en France, les femmes sont les reines de l'esprit public, et c'est par leur admiration sans réserve, par leur puissance irrésistible qu'il prétendait arriver à conquérir pour lui-même la dictature du monde nouveau qu'entrevoyaient ses rêves.

Créateur d'un *rite égyptien*, calqué sur les degrés de l'ancien Magisme, et qui décelait de sa part une recherche savante des doctrines qu'Élie Ashmole avait défigurées, il déclara, en 1785, qu'à l'instar des prêtresses d'Isis, les femmes pouvaient être admises à la participation des mystères; et, pour s'assurer la protection de la cour, il sut obtenir, par les instances du duc de Luxembourg, que la princesse de Lamballe, amie de cœur de la reine Marie-Antoinette, voulût bien agréer le titre de *Grande-Maîtresse d'honneur*. La décoration de cette dignité consistait en une écharpe bleu de ciel, frangée d'argent, portée de droite à gauche, et fixée sur l'épaule droite par une rosette blanche et trois glands d'or. Au nœud de cette écharpe était suspendu

un cercle d'or renfermant un sceptre, une main de justice, et une couronne antique. La Grande-Maîtresse, vêtue de blanc, devait avoir pour siége un trône blanc et or, élevé de sept degrés, sous un dais étoilé. L'*Athersatha* avait eu le bon goût de ne s'accorder qu'un trône plus bas. Le dessin du sanctuaire et le modèle des bijoux mystiques furent présentés à Versailles, et déclarés fort galants. Marie-Antoinette, pleine de grâce et enivrée d'hommages, ne savait pas encore combien de larmes peuvent contenir les yeux des reines. Elle voulut non-seulement que son amie acceptât, mais encore qu'elle fût assidue, car les réunions de la rue de la Sourdière fourniraient, sans doute, de piquantes histoires pour égayer le majestueux ennui des bosquets de Trianon.

La réception de madame de Lamballe dans sa dignité de Grande-Maîtresse d'honneur eut lieu le 20 mars 1785. Ce fut une brillante solennité, dont Cagliostro fit les frais avec un luxe oriental. Les plus grands seigneurs y assistèrent, car le fondateur du rite égyptien, fier de la faveur de la cour, ne laissa point échapper une si précieuse occasion de séduire les esprits par le prestige de la pompe isiaque. Le vaste hôtel qu'il habitait rue Saint-Claude était transformé en succursale du Paradis terrestre. La princesse de Lamballe y apparut comme une radieuse divinité, dans un nuage de parfums que diamantaient des foyers de lumière irisée. Le temple resplendissait d'or, de pourpre et de fleurs. Après la cérémonie symbolique, à laquelle ne se mêlait aucun mystère qui pût alarmer la gracieuse reine de cette fête, un banquet réunit les invités sous la présidence de Cagliostro.

Les loges maçonniques de Paris ne virent point, sans jalousie, la faveur qui venait au-devant du célèbre étranger. Elles s'occupaient, de convoquer en assemblée générale, ou *Convent*, les principaux dignitaires de la Franc-Maçonnerie, pour débattre et résoudre, s'il se pouvait, certaines questions organiques qui touchaient à l'existence même de cette institution. Le programme de ces questions contenait les articles suivants :

1° Quelle est la nature essentielle de la *science maçonnique ?*... 2° Quelle origine et quelle date peut-on lui attribuer *raisonnablement ?*... 3° Quelles sociétés, ou quels individus peut-on croire l'avoir anciennement possédée, et quels sont les corps par lesquels elle a successivement passé pour arriver jusqu'à nous ?... 4° Quelles sociétés ou quels individus peut-on croire en être, en ce moment, les *vrais dépositaires ?*... 5° La tradition qui l'a conservée est-elle orale ou écrite ?... 6° La *science maçonnique* a-t-elle des rapports avec les sciences connues sous le nom de *sciences occultes ?*... 7° Avec laquelle de ces sciences secrètes a-t-elle des rapports; et quels sont ces rapports ?... 8° Quelle nature d'avantages doit-on attendre de la *science maçonnique ?*... 9° Quel est celui des régimes ou *rites* actuels qui serait le meilleur à suivre ?... 10° Quelle est l'origine et la vraie définition des *symboles*, des *rites* et du *langage secret* que l'on enseigne aux *Francs-Maçons ?*

Il suffit de lire ces interrogations, pour reconnaître que la Maçonnerie, importée en France depuis 60 ans par les Anglais, ne reposait sur aucune base scientifique, et que ses prétendus mystères n'étaient qu'une jonglerie. Les gentilshommes, les magistrats, les gens de lettres qui ne s'étaient fait recevoir dans son sein qu'avec l'espoir innocent d'apprendre des choses surnaturelles et merveilleuses, ne voulaient pas être plus longtemps dupes de leur crédulité. Plusieurs personnages considérables de la France et de l'étranger, résidant à Paris, avaient mis en avant une proposition d'enquête. On remarquait parmi les Français : MM. Du Trousset d'Héricourt et Duval d'Éprémesnil, présidents au parlement de Paris ; — de Pontcarré, président au parlement de Rouen ; — de Beyerlé, conseiller au parlement de Paris ; — de Paul, lieutenant général de la sénéchaussée de Marseille ; — Rottier de Montaleau, maître à la cour des comptes ; — de Bondy, receveur général des finances, à Paris ; — Savalette de Lange, garde du trésor royal, à Paris; — Tassin de l'Étang, officier des chasses du roi, à Paris; — le duc d'Havré, le duc de Luxembourg, le duc de La Rochefou-

cauld, à Paris; — le duc de Crussol, colonel de Berri-Cavalerie, à Paris; — le vicomte de Tavannes, colonel du régiment de la reine, à Paris; — Bacon de la Chevalerie et le vicomte de Virieu, maréchaux de camp, à Paris; — le marquis de Marnézia; de Bernière, commissaire général des Suisses, à Paris; — Milanès, avocat du roi, à Lyon; — les frères de Turckheim, magistrats à Strasbourg, etc.; etc. Parmi les Francs-Maçons étrangers, brillaient au premier rang le comte de Strogonoff, ambassadeur de Russie à Paris; — le marquis de Gagès, chambellan de l'empereur d'Allemagne; — le baron de Stahl, ambassadeur des Suisses à Paris; — le baron de l'Isle, consul de Hollande à Paris; — le baron de Corberon, ministre du prince de Deux-Ponts, etc. Ces esprits sérieux, qui avaient cru trouver dans la Franc-Maçonnerie une académie de hautes sciences, voulaient que la lumière se fît dans le chaos d'absurdités que les loges maçonniques décoraient du titre de *mystères*. Ils s'étaient adjoint le savant orientaliste Court de Gébelin, et comme la renommée presque merveilleuse de Cagliostro attirait en ce moment tous les regards, ils prièrent le célèbre Sicilien d'accepter une conférence dans laquelle Court de Gébelin porterait la parole en leur nom.

IX

Cagliostro agréa cette entrevue avec un auditoire d'élite. Il se présenta, le 10 mai 1785. Dès les préliminaires de la conférence, sa grande simplicité et sa parfaite courtoisie lui concilièrent unanimement les sympathies de l'assemblée. Court de Gébelin, chargé des fonctions d'orateur en raison de sa spécialité d'orientaliste, fut charmé tout d'abord de reconnaître en Cagliostro un voyageur vraiment instruit de tout ce qui constitue les traditions de la Grèce, de l'Égypte, de l'Arabie et de la Perse. Mais, lorsqu'il s'agit d'aborder les thèses qui faisaient

l'objet de cette réunion, l'expansion communicative du Sicilien s'éteignit subitement comme le bouquet d'un feu d'artifice ; il devint froid, réservé, presque distrait, ne répondant qu'en termes vagues et par des circonlocutions qui fuyaient le terrain du débat. Pressé par Court de Gébelin, par le duc de La Rochefoucauld, par Savalette, de vouloir bien s'expliquer sans réticence devant une assemblée qui professait à son égard la plus confiante admiration, il prit enfin la parole après quelques instants de recueillement.

« Messieurs, » dit-il, « en acceptant l'invitation dont il vous a plu de m'honorer, je ne pressentais pas, aussi nettement qu'à cette heure, toute la gravité d'un pareil entretien. Si je ne me trompe, vous croyez que la Franc-Maçonnerie doit posséder la clef des sciences *occultes*, et, n'ayant pu découvrir cette clef dans vos loges, vous avez espéré qu'il dépendait de moi d'apporter quelque lumière au milieu de vos recherches.... Eh bien ! ma franchise m'ordonne de vous dire que la Franc-Maçonnerie n'a rien à vous apprendre. Le prétendu mystère d'Hiram n'est qu'une grotesque absurdité, et le titre de *Grand Architecte de l'Univers*, que vous prêtez à Dieu, n'est qu'un sobriquet dont l'inventeur anglais n'avait pas le sens commun. Vous sentez que l'Être suprême ne peut être défini par un si misérable anthropomorphisme. L'immense variété des *manifestations de la Vie* au sein de l'*Ordre universel* révèle à nos consciences une *Cause première absolue*, que vous cherchez à définir, malgré l'insuffisance du langage humain. Ne cherchez plus, Messieurs, l'expression symbolique de l'idée divine : elle est créée depuis soixante siècles par les Mages d'Égypte. Hermès-Thoth en a fixé les deux termes. Le premier, c'est la *Rose*, parce que cette fleur présente une forme sphérique, symbole le plus parfait de l'unité, et parce que le parfum qui s'en exhale est comme une révélation de la vie. Cette rose fut placée au centre d'une *Croix*, figure exprimant le point où s'unissent les sommets de deux angles droits dont les lignes peuvent être prolongées à l'infini par notre conception, dans le triple sens de *hau-*

teur, *largeur* et *profondeur*. Ce symbole eut pour matière l'or, qui signifie, dans la science occulte, *lumière* et *pureté*, et le sage Hermès l'appela *Rose-Croix*, c'est-à-dire *Sphère* de l'*Infini*. Entre les rayons de la croix il écrivit les lettres I, N, R, I, dont chacune exprime un mystère.

« I (*Ioïthi* dans la langue sacrée) symbolise le principe créateur actif, et la manifestation du pouvoir divin qui féconde la substance.

« N(*Naïn*) symbolise la substance *passive*, moule de toutes les formes.

« R (*Rasith*) symbolise l'union des deux principes et la perpétuelle transformation des choses créées.

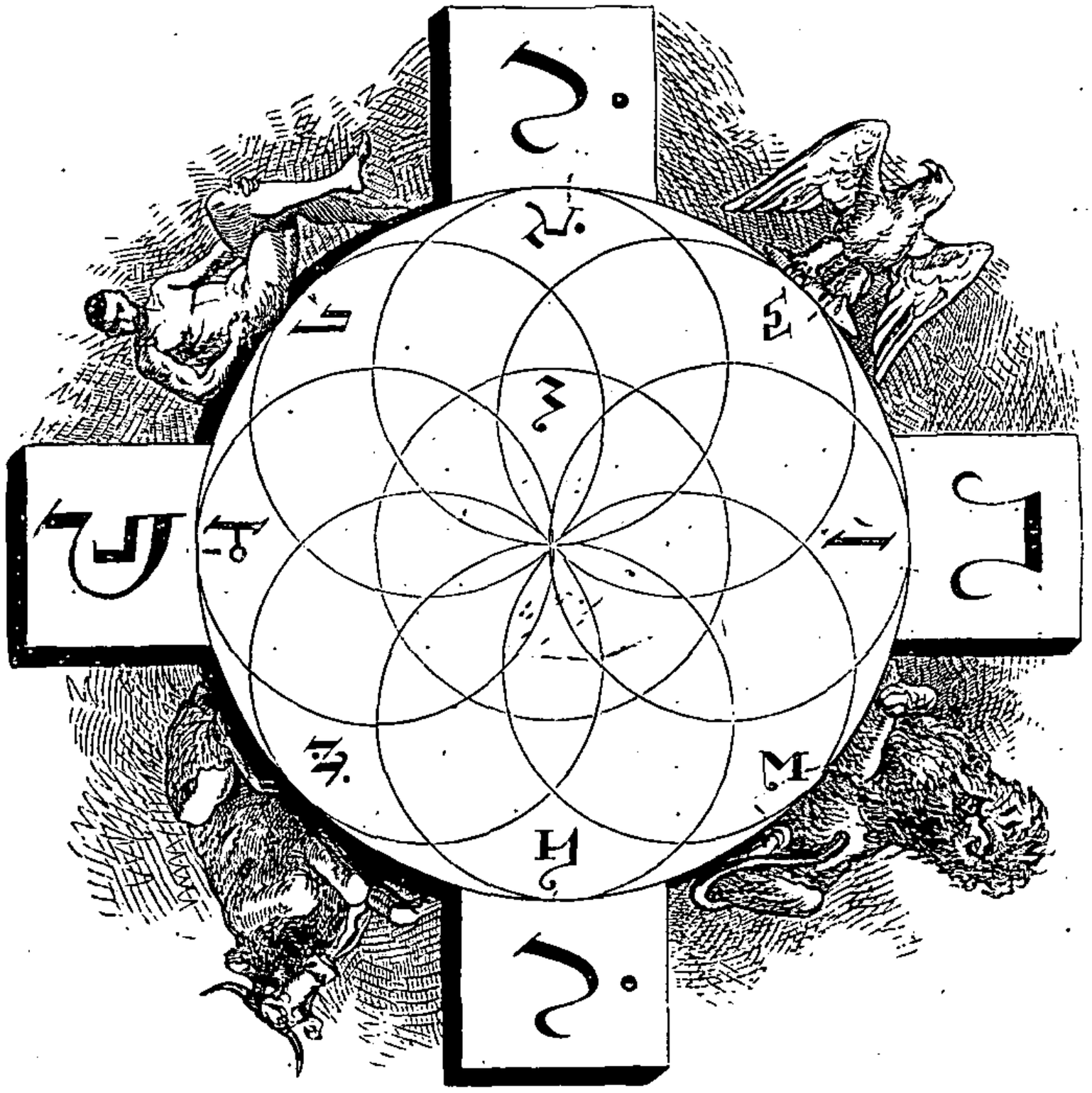
« I (*Ioïthi*) symbolise de nouveau le principe créateur divin, pour signifier que la force créatrice, qui en est émanée, y remonte sans cesse pour en rejaillir toujours.

« Les anciens Mages portaient la Rose-Croix suspendue au cou par une chaîne d'or; mais, pour ne point laisser livré aux profanes le mot sacré INRI, ils remplaçaient ces quatre lettres par les quatre figures qui s'unissent dans le Sphinx : l'Homme, le Taureau, le Lion et l'Aigle.

« Comparez à cette simple explication de la Rose-Croix antique, la pitoyable farce insérée dans vos rituels, et qui fait dire à vos prétendus initiés, pour expliquer le mot INRI : « Je viens de *Judée*, j'ai passé par *Nazareth*, conduit par *Raphaël*, je suis de la tribu de *Juda*. » Hélas, Messieurs, comment pareilles sottises peuvent-elles se loger dans des esprits français !... Si vous voulez ressusciter parmi vous la majesté des doctrines qui avaient illuminé l'ancien monde, et rallumer sur les sommets de l'intelligence humaine le phare des divines lumières, il faut tout d'abord, jeter au feu la légende d'Hiram et vos rituels insensés. Il faut renoncer à ces cordons de chevalerie dérisoire, à ces titres de *Sublimes Princes*, de *Souverains-Commandeurs*, dont quatre planches, sous quelques pieds de terre, font aussi vite justice que du dernier manant... »

L'assemblée frémissait sous cette hautaine parole de Ca-

gliostro. — « Mais enfin, » s'écria Cour-de Gébelin, « suffit-il donc de tout jeter bas pour se montrer supérieur?... Si la Franc-Maçonnerie n'est qu'une fantasmagorie, à quels signes pouvons-nous reconnaître que la lumière qui nous est refusée



Symbolisme de la Rose-Croix.

jaillit des mystères dont vous tenez la clef?... Si vous êtes l'héritier de l'antique Magie, donnez-nous une preuve, une seule preuve de son pouvoir... Si vous êtes le Génie du Passé, qu'apportez-vous à l'Avenir?...

« — Je le dévoile, » reprit froidement Cagliostro, « et sous le sceau du serment maçonnique, ou plutôt, si vous me jurez le secret sur la foi de votre honneur, je vais prouver ce que j'avance.

« — Nous vous jurons le secret, » s'écrièrent toutes les voix, et toutes les mains se levèrent pour confirmer la parole.

« — Messieurs, » continua le Sicilien, en promenant sur son auditoire un regard magnétique, « à l'heure où naît un enfant, quelque chose l'a déjà précédé dans la vie. Ce quelque chose, c'est le *Nom*. Le nom vient compléter sa génération, car, avant d'être *nommé*, l'enfant d'un roi, comme celui du dernier paysan, n'est qu'un peu de matière organisée, de même que le cadavre du plus puissant maître du monde, dépouillé de la pompe des funérailles, n'a rien qui le distingue des restes du plus vil esclave.

« Il y a, dans les sociétés modernes, trois sortes de noms : celui de la famille, le *pré*-nom et le *sur*-nom. Le nom *familial* est le sceau commun de la race, qui se transmet d'être en être. Le *pré*-nom est le signe qui caractérise la personne et distingue le sexe. Le *sur*-nom est une qualification secondaire, appliquée à tel ou tel individu de la famille, dans des cas particuliers. Le nom *familial* est imposé par l'ordre civil. Le *pré*-nom est choisi par les intentions affectueuses du père et de la mère. Le *sur*-nom est un titre accidentel, tantôt viager, tantôt héréditaire. Il y a enfin le *titre* social, tel que prince, comte, duc, etc. Or, je lis dans l'ensemble de ces désignations personnelles les traits les plus saillants d'une destinée quelconque ; et, plus ces désignations sont nombreuses, plus l'oracle qui en émane s'accentue, se développe, se complète.

« Ne souriez point, Messieurs. Ma conviction à cet égard ne peut plus chanceler, car elle s'appuie sur des expériences assez nombreuses et sur des preuves trop saisissantes. Oui, chacun de nous est *nommé* dans les cieux en même temps qu'ici bas, c'est-à-dire *prédestiné*, voué, par les lois occultes de la Sagesse incréée, à une série d'épreuves plus ou moins fatales, avant même qu'il ait essayé de faire un premier pas vers son avenir inconnu. Ne me dites point qu'une pareille certitude, si elle pouvait exister, serait trop désespérante. Ne me dites point qu'elle rendrait l'intelligence inerte, l'activité sans but, la vo-

lonté inutile, et que l'homme, découronné de ses facultés morales, ne serait plus qu'un rouage de l'univers. Toutes vos protestations n'empêcheront pas la Prédestination d'être un fait, et le Nom d'être un signe redoutable. La plus haute antiquité savante croyait à cette alliance mystérieuse du *nom* et de l'*être* qui s'en revêt comme d'un talisman divin ou infernal, pour éclairer son passage sur la terre ou pour l'incendier. Les Mages d'Égypte avaient confié ce secret à Pythagore, qui le transmit aux Grecs. Dans l'alphabet sacré du Magisme, chaque lettre se lie à un nombre ; chaque nombre correspond à un arcane ; chaque arcane est le significateur d'une puissance occulte. Les 22 lettres dont se compose le clavier du langage forment tous les noms qui, selon l'accord ou le combat des forces secrètes figurées par les lettres, vouent l'homme ainsi nommé aux vicissitudes que nous définissons par les termes vulgaires de *bonheur* et d'*infortune*. Vous me demanderez quelle relation peut exister, de près ou de loin, entre des lettres muettes, des nombres abstraits, et les choses tangibles de la vie réelle ? Eh, Messieurs, est-il besoin, par exemple, que l'impénétrable mystère de la génération vous soit dévoilé, pour que vous consentiez à penser, à marcher, à vouloir et à agir ?... Dieu nous éclaire par les moyens qui conviennent à sa sagesse, et les plus simples sont toujours ceux qu'elle préfère. Ici, c'est le *Verbe* (*la Parole*), œuvre de Dieu, qui est l'instrument de la révélation fatidique.

« Une expérience va me faire mieux comprendre.

« Résumons ma thèse et votre doute en une question sérieusement et rigoureusement formulée dans les termes suivants :

« *Est-il possible à l'esprit humain de chercher et de découvrir les secrets de l'avenir, dans l'énoncé littéral de l'événement qui vient de s'accomplir, ou dans la définition d'une personne par les noms, titres et actes qui constituent son individualité ?*

« Vous ne voyez, Messieurs, que le sens apparent, matériel en quelque sorte, de cette question. Mais, pendant que vous agitez en vous-mêmes cent arguments pour ou contre, la haute Magie a déjà lu un second sens, qui présente la vraie

réponse, et voici l'art de dégager ce sens occulte. Retenez-en bien la RÈGLE invariable.

« Le texte est formé de 203 lettres, auxquelles il faut unir une progression de nombres s'élevant de 1 à 203, ainsi qu'il suit :

E 1, S 2, T 3, I 4, L 5, P 6, O 7, S 8, S 9, I 10, B 11; L 12, E 13, A 14, L 15, E 16, S 17, P 18, R 19, I 20, T 21, H 22, U 23, M 24, A 25, I 26, N 27, etc..

« Toutes ces lettres, avec leurs nombres, se rangent autour d'un



cercle, afin qu'un seul coup d'œil puisse en saisir l'ensemble. L'alphabet des Mages, que je mets sous vos yeux, fixe la valeur des lettres. Remarquons que la langue française n'a point les doubles Th ou Ts ; nous devons donc les tenir nulles pour notre usage. Mais remarquons aussi que les lettres U et V, les lettres

I, J et Y, les lettres F et P, les lettres K et Q, sont énoncées sur cet alphabet par le même signe ; par conséquent, elles seront prises l'une pour l'autre, selon les besoins du déchiffrement. Si, par exemple, il y a trois U et un V dans le texte apparent, et s'il faut deux U et deux V pour exprimer le texte occulte, le troisième U ira pour le second V nécessaire. S'il y a trois P et point de F, et si le texte occulte exige deux F, deux des P se transformeront en F, et *vice versâ*. Toutes les autres lettres conservent leur valeur absolue.

« Cette règle étant fixée dans la mémoire, il faut promener lentement le regard autour du cercle, en laissant errer l'esprit dans une vague contemplation des groupes nouveaux que les lettres pourraient former. Peu à peu quelques mots apparaissent : on efface du cercle les lettres qui les composent, pour les noter à part, avec les chiffres correspondants. Puis on reprend la contemplation circulaire, jusqu'à ce que de nouveaux mots, en accord avec les premiers, complètent le nouveau sens en épuisant le cercle. Cette opération réussit plus ou moins vite, selon que les facultés intuitives de l'esprit sont plus ou moins exercées. Il arrive souvent que les premiers mots recueillis n'offrent point un sens raisonnable, ou forment des contradictions. Dès que l'on s'en aperçoit, il faut reporter leurs lettres sur le cercle, et recommencer l'étude ; mais, à mesure que l'on se familiarise avec ce genre de travail, la difficulté disparaît, et, par un instinct mystérieux, l'esprit repousse les mots créés par le hasard et semble attirer ceux qui naissent aux lueurs de la seconde vue.

« En procédant de cette manière, on arrive à dégager de la question qui nous occupe la réponse sibylline que voici (1) :

(1) La métathèse, ou transposition des lettres dont se compose le texte primitif, forme, ainsi qu'il suit, l'assemblage des éléments du sens occulte :

« LE, 5, 13. — VERBE, 47, 52, 57, 11, 16. — HUMAIN, 22, 23, 24, 25, 26, 27. — EST, 29, 53, 59. — UN, 102, 107. — REFLET, 120, 130, 131, 154, 155, 3. — DE, 177, 185. — LA, 200, 14. — LUMIÈRE, 15, 46, 116, 119, 142, 145, 150. — ÉTERNELLE, 165, 168, 172, 19, 67, 75, 81, 88, 90. — ÉCLAIRANT, 92, 113, 118, 124, 132, 153, 169, 182, 187. — ICI, 105, 114, 136. — TOUTE, 202, 7, 122, 135, 144.

« *Le Verbe humain est un reflet de la lumière éternelle, éclairant ici toute vie. Le Sage initié sait lire et retrouver, dans les mots énoncés, le pronostic non lointain des destins qui doivent s'accomplir dans chaque sphère des individus.* »

« Ainsi le Sage, l'initié, ne lit pas seulement nos destins écrits sur la sphère étoilée; mais il retrouve encore l'indication de ces mêmes destins dans les simples mots qui énoncent un fait, ou qui caractérisent une individualité humaine. C'est en ce sens qu'il est dit dans la Genèse mosaïque, œuvre d'inspiration égyptienne, que Dieu fit passer devant le premier homme tous les êtres vivants, afin qu'il donnât à chacun le *nom* qui lui convenait : *nommer*, c'est *définir*.

« En vérifiant les éléments du texte occulte, vous verriez qu'il reste sur le cercle 10 lettres, savoir : T 39, C 56, D 70, D 89, N 76, D 123, D. 129, P 143, N 149, et P 51. Ces lettres sont muettes, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent former aucun mot. Pour en tirer un sens, il faut procéder à la manière des Sibylles qui prophétisaient dans les temples antiques de la Fortune romaine, à Préneste ou à Antium, et faire en quelque sorte jaillir de chaque initiale une parole fatidique, un Verbe humain. C'est le résultat de quelques instants de recueillement, et, pour imiter entièrement les oracles d'autrefois, je vais penser en langue latine, et je m'exprime en ces termes :

« *Tacentes Casus Denuntiat Nomen ;*
Decreta Dei Per Numeros Præfantur, »

c'est-à-dire : « *Le Nom annonce les événements qui reposent*

— VIE, 195, 196, 203. — LE, 12, 32. — SAGE, 54, 64, 183, 1. — INITIÉ, 4, 72, 82, 83, 103, 106. — SAIT, 111, 112, 134, 161. — LIRE, 51, 68, 69, 80. — ET, 58, 84. — RETROUVER, 86, 96, 108, 37, 158, 198, 104, 98, 50. — DANS, 139, 152, 157, 160. — LES, 63, 66, 73. — MOTS, 97, 77, 21, 126. — ÉNONCÉS, 167, 186, 188, 190, 30, 36, 60. — LE, 64, 85. — PRONOSTIC, 117, 164, 139, 192, 45, 146, 163, 176, 34. — NON, 78, 115, 125. — LOINTAIN, 127, 137, 162, 95, 100, 128, 178, 99. — DES, 109, 110, 156. — DESTINS, 193, 38, 166, 171, 181, 133, 173. — QUI; 174, 175, 191. — DOIVENT, 197, 121, 194, 65, 94, 138, 180. — S'ACCOMPLIR, 8, 71, 79, 170, 147, 159, 6, 91, 201, 33. — DANS, 40, 87, 141, 179. — CHAQUE, 44, 31, 199, 101, 140, 41. — SPHÈRE, 2, 18, 35, 43, 48, 55. — DES, 61, 62, 9. — INDIVIDUS, 10, 148, 28, 49, 93, 20, 42, 184, 17. »

encore dans le silence de l'avenir, et les décrets divins sont prédits par les Nombres. » Les Noms et les Nombres, voilà donc les fondements et les clefs du sanctuaire des Oracles.

« Rien assurément n'est plus simple et plus innocent que cette petite opération ; l'intelligence d'un enfant s'en ferait un jeu. L'esprit des vieux Mages demandait à ces combinaisons, fortuites en apparence, du Verbe humain, tantôt des réponses philosophiques, tantôt des révélations de l'avenir. Je vous ai promis des preuves, je puis les prodiguer : accordez-moi une impassible attention. »

X

Après quelques minutes d'un silence où l'on sentait frissonner la curiosité de ses auditeurs, Cagliostro reprit la parole en ces termes :

« C'est à l'histoire de France que j'appliquerai ces preuves, afin que leur étude vous intéresse davantage. Il est raconté par votre historien Mézeray, si j'ai bonne mémoire, qu'un astrologue italien avait prédit à Catherine de Médicis que saint Germain la verrait mourir. Cette reine prit aussitôt en grand effroi la fête annuelle de ce saint, et fuyait tous les lieux qui en portaient le nom : vaine terreur, et fausses précautions, car l'oracle était de ceux dont le sens ne s'éclaire qu'après leur accomplissement. A sa mort, le souvenir de cette prédiction qui avait fort intrigué la cour fit remarquer que le confesseur de la reine expirante se nommait *Saint-Germain*, évêque de Nazareth. Voilà, en peu de mots, le récit de Mézeray ; mais ce que l'historien ne pouvait expliquer est relaté dans les œuvres de Luc Gauric, évêque de Civita-Ducale, auteur de la prédiction. Catherine de Médicis, reine mère, était devenue régente, au mois de décembre 1560, à l'avénement de Charles IX, son fils, à peine âgé de dix ans. Cette femme ambitieuse, égoïste et méchante, écrivit alors à Luc Gauric, astrologue fort

renommé en ce temps-là, pour l'interroger sur l'avenir de son pouvoir. Luc Gauric traça en langue française, et en ces termes, l'énoncé de la régence qui commençait :

« *Catherine de Médicis, roine-mère, devient régente de France, pour son fils Charles Neuf, au mois de décembre mil cinq cent soixante.* »

« Au seizième siècle, on écrivait *roine* au lieu de *reine*. L'opération sibylline est absolument la même que dans l'exemple précédent. Vous l'avez comprise, Messieurs, et vous liriez vous-mêmes, aussi facilement que le fit Luc Gauric, le nouveau sens que voici :

« *Saint Germain admis. voit fin de la reine-mère, en lit, couche funèbre, exténuée en ce monde-ci par flèches de sinistre remords.* »

« L'évêque Gauric avoue naïvement qu'il ne pouvait pénétrer le sens de ce mot *Saint Germain*, et qu'il se garda bien d'expédier à Catherine le jugement porté sur sa vie par les derniers termes de l'oracle. Il se contenta d'annoncer que saint Germain la verrait mourir dans son lit. Le plus *sinistre remords* qui devait ronger et exténuer la vie de cette femme si criminelle datait de la Saint-Barthélemy. L'évêque Nicolas de Saint-Germain fut le témoin des terreurs de Catherine, non de son repentir, car elle expira dans les spasmes d'un hideux désespoir.

« Il restait sur le cercle fatidique 4 lettres muettes, C, O, D, Q, devenant, comme dans l'exemple précédent, les initiales de ces mots :

« *Cruore Oblisa, Deficit Queritans,* » c'est-à-dire : « *Le sang dont elle s'est gorgée l'étouffe dans un dernier gémissement.* » Son âme de bourreau se jeta dans l'éternité en se maudissant elle-même.

« Vous plaît-il que je rappelle ici les oracles formulés par Ruggieri sur le dernier Valois et le premier Bourbon? Transportons-nous d'abord à l'avénement de Henri III, en 1574, et posons sur le cercle fatidique cette simple question :

« *Henri de Valois, duc d'Anjou, roi de Pologne, puis de France, sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t-il le trône à son fils?...* »

« La réponse enfermée dans ces 105 lettres annonce, en ces termes, fin de race et mort tragique :

« *Ce royal Valois, fin de sa souche défaillie, qui n'est heureux et n'aura fils, périra égorgé devant le soldat, non loin de Paris.* »

« Il reste 5 lettres muettes D, U, J, U, U, signifiant :

« *Decidit Ululans; Junctim Ullus Umbratur,* » c'est-à-dire : « *Il tombe en criant; mais il est vengé sur l'heure, avant de s'ensevelir dans l'ombre du trépas.* » On sait que Henri III fut poignardé dans son camp, sur les hauteurs de Saint-Cloud, le 1er août 1589, par le moine dominicain Jacques Clément, que les gardes accourus massacrèrent aussitôt dans la tente du roi.

« Passons à Henri IV, qui devait tomber sous le couteau de Ravaillac, le 14 mai 1610, et posons la même question :

« *Henri IV (de Bourbon, duc de Vendôsme), roi de France et de Navarre, sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t-il le trône à son fils?* »

« Avant de monter sur le trône, Henri IV portait le titre de duc de Vendosme, du chef de son père Antoine de Bourbon, duc de Vendosme et roi de Navarre. Ici l'oracle de Ruggieri n'est pas moins lugubre :

« *Roi brave, qu'étendra décédé sous fer un exécrable meurtre, il doit léguer le vain trône à son fils aîné, qui, alors, aura neuf ans de vie.* »

« Il reste 5 lettres muettes, H, T, D, D, H, signifiant :

« *Harpe Trucidatus, Demissus Decidit Hians,* » c'est-à-dire : « *Frappé à mort par le coutelas, il s'incline, et le cri suprême expire sur ses lèvres entr'ouvertes.* » On sait qu'il mourut sous le coup, sans reprendre connaissance.

« Louis XIII, qui lui succéda, n'avait en effet que neuf ans lorsque mourut son père. L'expression de *vain trône* semble

être à double entente; elle signifiait que la royauté ne préserve point des catastrophes, ou que le fils d'Henri IV n'aurait qu'un simulacre de règne. Ce dernier sens fut vérifié par l'inflexible despotisme que devait exercer sur le faible esprit de Louis XIII la puissante ambition du cardinal de Richelieu, son ministre.

« Mais hâtons-nous, Messieurs, d'aborder l'avenir, et de l'interroger par les mêmes moyens, par des énoncés du même genre et par des questions analogues. Ne craignons point de prendre pour sujet votre roi Louis XVI, et pour objet de notre étude la recherche de son destin. Ce prince succède à un règne qui a fort usé le respect populaire. On lui reproche, si je ne me trompe, de se laisser gouverner par un entourage cupide et dangereux, qui, après avoir épuisé ses faveurs et sa bourse, ne sera pas le courtisan de la dernière heure. Cependant, Messieurs, ne préjugeons rien de l'avenir, et posons, s'il vous plaît, devant l'oracle des sorts, la simple question que voici :

« *Louis, seizième du nom, roi de France et de Navarre, (Auguste, duc de Berri), sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t-il le trône à son fils?...* »

« J'ajoute à *Louis*, nom royal, ceux d'*Auguste, duc de Berri*, parce qu'il les reçut aussi à sa naissance, et qu'ils complètent la définition de son individualité. Ce texte est formé de 116 lettres. Eh bien, en opérant toujours sur un cercle, nous trouverons cette réponse enfermée dans la question elle-même :

« *Que Louis XVI, roi fictif, abattu du trône ruiné de ses aïeux, se garde d'aller mourir sur l'échafaud, vers sa trente-neuvième année d'âge.* »

« Il reste sur le cercle 6 lettres muettes, L, O, I, J, L, L, signifiant :

« *Latescit Omen Infaustum : Jactura, Luctus, Lethum,* » c'est-à-dire : « *L'oracle funeste se développe en trois termes : Chute, Affliction, Mort violente.* »

« Voilà bien Louis XVI tombant du trône pourri que lui a laissé Louis XV. La menace de mort violente se dresse vers

la 39e année de son âge. Or il est né en 1754, le 23 août ; 1793 serait donc la date fatale annoncée par l'oracle.

« Mais, dira-t-on, ce n'est là qu'un augure isolé. Qu'à cela ne tienne, Messieurs : nous pouvons aller plus loin. Posons devant nous le simple énoncé du règne actuel, en ces termes :

« *Louis Scize* (*Auguste, duc de Berri*) *roi de France.* »

« Rien de singulier, rien de fatidique ne se manifeste dans ces dénominations princières qui pourraient servir d'exergue à une médaille. Mais, par l'opération que vous connaissez, nous lisons dans ces 38 lettres :

« *Louis, Roi :... SEIZE décidera funeste augure...* »

« Il reste 4 lettres muettes, D, C, B, R, dont l'interprétation romaine, par initiales, signifie :

« *Damnatur Capite, Belli Reus,* »

c'est-à-dire : « *Il est condamné à perdre la tête, comme coupable de guerre.* » Or, s'agit-il d'une guerre extérieure, ou d'une guerre civile ? Je ne sais, mais il semble que le roi sera accusé d'avoir soulevé un conflit armé, et que ce sera l'un des graves motifs de sa perte. Quant au nombre XVI, qui énonce le rang dynastique, il correspond au 16e arcane que symbolisait, dans la crypte des Pyramides, l'image d'une tour décapitée par la foudre. Le règne de Louis est donc frappé d'un funeste augure que décidera la présence du nombre XVI, dont le sens occulte annonce conflit des forces matérielles, pouvoirs qui s'écroulent, catastrophes qui surprennent et accablent. (*Voir* page 125.)

« Essayons une deuxième étude des mêmes 38 lettres. Elle donne :

« *Gis, roi SEIZE,... livré à funeste bourreau.* »

« L'exécuteur de l'augure est clairement désigné. Vous voyez reparaître, à côté de lui, ce bizarre nombre *seize*, ce symbole de la tour foudroyée, et, par une lugubre prosopopée, l'oracle s'adresse au roi lui-même : « *Gis*, reste étendu, *Roi seizième* du nom,... dans la sanglante fosse où t'a couché le bourreau !... »

— Mais, Monsieur, c'est odieux ce que vous nous racontez là !... » s'écrièrent plusieurs voix.

— Oui, » reprit Cagliostro, « mais que direz-vous un jour, si c'est *vrai?*... Messieurs de la Maçonnerie, les *esprits forts* ne sont pas toujours de forts esprits !... Si vous regimbez déjà, retournez à la fable d'Hiram,... je n'ai plus qu'à me taire. »

La majorité des assistants était sous le charme de l'inconnu. L'étrange discours du Sicilien avait l'excitante saveur du fruit défendu. Les interrupteurs eux-mêmes le supplièrent de continuer ; il s'y prêta comme à un triomphe.

« Je n'invente rien, » poursuivit-il, « j'entrevois l'avenir dans les clartés sibyllines. J'entends, à peu de distance, le glas du tocsin, et le canon vomissant la colère des rues sur des palais pris d'assaut... D'où monte, en rugissant, cette plèbe ignorée, qui n'avait pas de lendemain, et qui prend l'avenir ?... Comment s'écroulent, en une heure, tant de pouvoir, de richesses, de splendeurs qui croyaient à leur éternité ?... et, sur cette mer rouge dont le flot gagne, de proche en proche, toutes les cimes sociales, vers quel néant roulent pêle-mêle ces légions décapitées ?... Ici, des pompes grandioses, et..., là, des saturnales ;... des banquets chargés de fleurs, qui croisent des tombereaux surchargés d'agonies !... Des courages sublimes,... et des lâchetés féroces !... Un lugubre sénat, dominateur suprême, fondant toute résistance au creuset de la force,... et s'immolant lui-même pour sacrer son principe !... Tout un peuple affolé, suant l'ignominie sous ce joug inflexible,... adorant ses bouchers à chaque tête qui tombe, et traînant ses idoles,... demain, au Panthéon,... plus tard, aux Gémonies !... Au dehors, l'Europe soulevée, menaçante Euménide !... Au dedans, la famine inspirant le pillage ; la pitié suspectée,... les larmes interdites,... la délation érigée en civisme,... et le meurtre devenu un travail national :... quel spectacle !... et quelle leçon !... Voilà, Messieurs, ce qui fera cortége au régicide, car il y aura régicide, sachez-le bien !

« Voyez ces 6 lettres muettes, que j'oubliais d'animer :

D, C, D, E; D, C : pourquoi se sont-elles détachées du texte ?... c'est qu'elles ont à signifier :

« *Damnatur Capite... Damnatur Exilio... Damnatur Capite*;... »

c'est-à-dire : « *Il est condamné à la mort,... au bannissement,... et encore à la mort*. » L'opinion de ses ennemis se divise : d'un côté l'immolation,... de l'autre la pitié, sont en balance. Mais la fatalité jette un second poids dans le plateau du meurtre et l'emporte...

« — Malheureuse France, malheureux roi, si vous étiez prophète !... » murmuraient quelques voix dans l'auditoire envahi par une sorte de fascination.

« — Ajoutez *malheureuse reine !* » continua Cagliostro, car la reine suivra le roi ;... tenez, Messieurs, je pose le problème en ces termes :

« *Marie-Antoinette-Joséphine-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, reine de France.* »

La personnalité de la reine étant ainsi parfaitement définie, l'opération sibylline donne, par ces 75 lettres, l'oracle suivant :

« *Malheureuse en France,... riche sans trône, ni or,... ridée,... à ration,... enchaînée,... et... décapitée !...*»

« Oui, Messieurs, Marie-Antoinette est née riche de tous les dons de la nature et de la fortune ; mais sa félicité passera comme un éclair. Le destin veut qu'elle soit, un jour, bien *malheureuse en France*. Je l'entrevois reine *sans trône, ni or*, c'est-à-dire précipitée du faîte de la grandeur dans les angoisses de l'indigence. Elle sera *ridée* avant l'âge par le chagrin. Elle sera réduite *à la ration*, ce qui ajoute à l'excès de la détresse un pressentiment de captivité. Elle sera *enchaînée*, et, pour sinistre dénoûment d'une si profonde chute, elle sera enfin *décapitée*...

« Il reste 6 lettres muettes, J, H, D, I, I, D, signifiant :

« *Jacturæ Horrifera Dies Imminet, Ineluctabile Damnum,* »

c'est-à-dire : « *Le jour de la chute plane sur elle,... jour chargé d'horreur et d'inévitable désastre.* »

« Je voudrais me tromper, Messieurs, car l'horreur aussi me saisit avec vous en face de tels augures. Eh bien, rejetons au chaos ces 75 lettres, et conjurons le souverain maître des Sorts d'en faire éclore, s'il se peut, quelque sens opposé. Malgré vous, malgré moi, ce défi jeté à l'antique dieu *Fatum* est relevé par lui sous cette forme bien inattendue :

« *Reine de France, et si jeune encore, je mourrai par hache,... la tête tranchée dans nid de son !...* ».

« Ne vous semble-t-il pas ouïr la voix plaintive de Marie-Antoinette prophétisant elle-même sa tragique infortune ?... et quel sens faut-il donner à ce... *nid de son*... dans lequel tombera sa tête fauchée ?...

« Quant à moi, je suppose que ce lâche meurtre d'une femme sera commis au moyen d'un appareil usité à Florence, en Italie, et dont le mécanisme fait tomber la tête du supplicié dans un panier plein de son qui absorbe le sang. Le mot *nid*, au lieu de *panier*, est ici l'expression d'une atroce ironie.

« Il reste quatre lettres muettes, I, I, I, H, signifiant :

« *Inermis Immolor,... Inexpiabilis Hostia !...* »

c'est-à-dire : « *On m'immole désarmée,... inexpiable victime !...* »

Désarmée, entendez-vous bien ! Ce n'est point la reine qui tombe en défendant sa couronne, c'est la femme égorgée de sang-froid ; mais Dieu sait combien de malheurs s'armeront pour la venger !... »

XI

Cagliostro s'arrêta, en promenant sur ses auditeurs un regard impassible. Il semblait être, en ce moment, le Génie incarné de cette terrible fatalité au nom de laquelle il venait de prophétiser.

Court de Gébelin, le savant orientaliste auquel nous devons d'immenses recherches sur les traditions du monde primitif,

n'était pas moins stupéfié que les autres assistants. — « Monsieur le comte, » dit-il au Sicilien, « vous venez de pronostiquer, avec une témérité sans exemple, de bien incroyables catastrophes. Périssent les bienfaits de la plus juste des révolutions, s'il nous fallait jamais les payer d'un tel prix!... Mais, en homme de grand cœur, et si vous êtes convaincu, n'aviserez-vous point un moyen de faire parvenir aux intéressés quelque secret avis des augures qui les menacent? Car si Dieu permet que nous puissions quelquefois pénétrer l'avenir, c'est sans doute pour nous rappeler qu'il en est le souverain maître et que nos prières peuvent le fléchir. Le roi est plein de piété, et madame de Lamballe, amie de la reine, est Grande-Maîtresse d'honneur de votre temple égyptien. Lui avez-vous confié ces études fatidiques?

« — Non, Monsieur, » reprit Cagliostro, « elle ne me croirait point, et j'aurais commis une imprudence inutilement dangereuse. Les femmes, comme nous le prouve l'exemple des anciennes Sibylles, deviennent parfois des instruments prophétiques, et alors la puissance secrète qui les inspire soutient leur faiblesse naturelle. Mais, hors de cette rare condition, elles ne sont point faites pour partager avec l'homme le poids de si graves études. Les Mages leur permettaient d'orner les fêtes de la religion, sans leur ouvrir la carrière des grands mystères. Comment d'ailleurs aurais-je la force cruelle de répondre à madame de Lamballe, si sa curiosité m'interrogeait sur elle-même : « Vous serez massacrée!!! »

« — Mais c'est de la folie !... » s'écria le duc de la Rochefoucauld.

« — Non, » poursuivit froidement Cagliostro, « c'est, comme tout à l'heure, de la prédestination. Je définis en ces termes la personnalité de madame de Lamballe :

« *Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe.* »

« Rangeons ces 53 lettres autour du cercle, et nous lirons :

« *Belle,... grande,... malheureuse,... isolée,... et massacrée à Paris.* »

- « Oui, madame de Lamballe est une des plus *belles* personnes de la cour de France;... elle est *grande* par la dignité qui l'attache au service de la reine ; elle l'est aussi par ses vertus ; et cependant il faut que sa destinée s'accomplisse : elle sera *malheureuse.* Séparée tout à coup de toute affection, de tout appui, elle se trouvera, un jour, *isolée* dans une profonde détresse ; et, comme si ce n'était point assez de n'avoir plus un seul cœur auquel elle puisse confier ses chagrins, elle subira une mort effroyable, elle sera *massacrée à Paris*, dans la tourmente révolutionnaire où périront le roi et la reine de France.

« Il reste 8 lettres muettes : D, O, I, I, N, I, N, C, signifiant :

« *Domum Obitûs Intrat Infaustis Nuptiis,*
Infandâ Necę Claudit, »

c'est-à-dire : « *Elle entre dans la maison de la Mort par des noces malheureuses, et un meurtre affreux l'y enferme.* » La France est pour madame de Lamballe cette maison de la mort, dont il ne lui sera point donné permission de sortir. Elle en a pris possession par son mariage; elle y attend, sans le savoir, l'heure fatale. Cette idée de *massacre*, appliquée à une femme sans défense, révolte nos délicatesses et provoque notre incrédulité. Comment et par qui peut-elle être ainsi massacrée?... Essayons d'éclairer cet oracle par une nouvelle transposition de l'énoncé primitif, et nous lirons encore :

« *Mais ici,... rebelle,... roide,... et massacrée ;...*
Là... sauvée de la prison. »

« Ainsi, Messieurs, voilà deux scènes. *Là*, sur un point, madame de Lamballe sera *sauvée de la prison :* sa catastrophe commence donc par une captivité. *Mais*, *ici*, sur un autre point, hors de la prison, l'infortunée princesse fera une périlleuse rencontre : elle sera *rebelle*, c'est-à-dire qu'elle se révoltera contre quelque odieuse volonté ou quelque hideux spectacle; elle sera *roide*, c'est-à-dire roidie par une contraction nerveuse, *et massacrée* sans pitié par les témoins de l'horreur qu'elle

n'aura pu contenir. En rapprochant ces présages de ceux qui concernent Marie-Antoinette, sa reine et son amie, nous pouvons augurer que la catastrophe de madame de Lamballe se manifestera dans le futur bouleversement du royaume.

« Il nous reste 5 lettres muettes : H, E, G, N, N, qu'une Sibylle latine traduirait par :

« *Hinc Erepta Gemens, Nefariè Necatur*, »

c'est-à-dire : « *Enlevée de là gémissante, elle est immolée par des scélérats.* »

« Mais, tenez, je crois saisir encore une lueur fugitive à travers le mystère des transpositions. Le lieu où succombera la malheureuse princesse m'apparaît dans un clair-obscur, et j'imagine qu'il pourrait être désigné par ces mots : « *gênée,... reprise,... on la massacre... au coin... de la rue... des Ballets...* » Existe-t-il, dans Paris, une rue qui porte ce nom ?...

« — Sans doute, » répondit Court de Gébelin. Il y a bien la rue des *Ballets* : elle touche, d'un côté, à l'hôtel de la Force, et débouche, de l'autre, dans la rue Saint-Antoine...

« — Eh bien, » reprit Cagliostro, « cette rue sera, peut-être, le théâtre du meurtre. Madame de Lamballe sauvée de la prison, soit par évasion, soit par quelque dévouement, mais, comme je le disais, *gênée*, embarrassée dans sa fuite par un obstacle imprévu, ou par quelque tragique rencontre, sera *reprise* par la fatalité. Quitter une douce patrie pour se transplanter dans l'orage, traverser, comme une étoile filante, les splendeurs de Versailles, pour aller s'éteindre au coin d'une rue misérable, quel destin !... (1).

(1) Madame de Lamballe était veuve du fils du duc de Penthièvre. Arrêtée avec la famille royale après la journée du 10 août 1792, on l'avait d'abord enfermée au Temple, puis à la Force. On dit que son beau-père avait obtenu, au prix de cent mille écus, que Manuel, procureur de la Commune de Paris, ordonnât son élargissement. Un des égorgeurs, nommé Truchon, fut chargé de l'escorter. Mais, à l'aspect des cadavres entassés et du sang qui ruisselait dans la rue, madame de Lamballe ne put retenir un cri d'horreur. Cependant Truchon parvenait à l'entraîner toute pâle et défaillante ; elle allait dépasser la dernière maison de la rue des Ballets, quand elle se trouva en face de quatre hommes dont l'histoire a gardé les noms : Grison, Charlot, Mamin et Rodi. Le premier lui asséna un coup de

« Il y a 6 lettres muettes, M, I; H; E, I, I dont le sens, cherché en langue latine, signifie :

« *Mors Irruens Hic Extremas Instruit Insidias*, » c'est-à-dire : « *La mort bondissante a dressé là ses dernières embûches.* »

« Je m'arrête, Messieurs, sans craindre d'avoir trop parlé, car vous êtes gentilshommes, et ne sauriez me trahir sans vous déshonorer. Vous demandiez quelque preuve de la supériorité de l'initiation égyptienne sur la maçonnerie anglo-française : la vérité est de mon côté, l'illusion est du vôtre, et l'histoire le prouvera.

« — En 1793?... » s'écria Court de Gébelin. « C'est l'époque assignée par vous au dernier acte de la tragédie royale. Mais, monsieur le comte, si vous datez cette crise suprême, vous devez pouvoir dater également le premier acte.

« — Oui, » reprit Cagliostro. « Si je ne me trompe, la France est divisée en trois corps : Clergé, Noblesse, Tiers-État. Les deux premiers corps sont en possession de la grande propriété et des plus hauts emplois publics; le Tiers-État est donc seul intéressé à faire une révolution. Quant à l'origine de ce mouvement, l'horoscope de la naissance de Louis XVI, que je regrette de ne pouvoir mettre ici sous vos yeux, paraît l'ajourner à 1789. En effet, sur cette figure magique, la position du Soleil présage un futur soulèvement d'ennemis armés contre le roi. Or d'après la Table cyclique des Temps (1), les années 1774 (*avénement*) à 1793 (*mort violente*) appartiennent au 8e cycle de Saturne, qui se compose de 36 ans (1765-1800); et, dans le cours de ce cycle, le Génie du *Soleil* s'unit au Génie de *Saturne* pour gouverner les ans 1768, 1775, 1782, 1789

bûché qui l'abattit ; les autres la mirent en pièces à coups de sabre, de hache et de pique ; puis sa tête, coupée par le perruquier Charlot, et longtemps promenée dans les rues, fut enfin jetée sur un tas d'immondices, au coin d'une borne.

(1) Nous n'avons plus l'Horoscope de Louis XVI, dressé par Cagliostro. Mais j'ai essayé de le reconstruire d'après les règles hermétiques ; et je me suis précisément rencontré avec les indications données ici par le célèbre Sicilien. On trouvera cette étude dans le *Livre* VIe. Voyez en particulier le § 3 de ce *Livre*, pour ce qui concerne la *Table cyclique* des Temps.

et 1796. La date présumée fatale pour le roi étant 1793, j'en augure que le soulèvement révolutionnaire pronostiqué par le Soleil commencera en 1789, qui est l'année solaire la plus rapprochée de 1793, année saturnienne.

« Cette raison, Messieurs, vous paraît obscure, parce que vous ignorez les mystères de l'Horoscope ; mais veuillez, avec moi, l'admettre un moment, et demandons à l'épreuve du cercle sibyllin, qui vous est déjà familière, quel sens occulte pourrait se lier à cette éphéméride préconçue d'un avenir encore éloigné de quatre ans :

« *Révolution faite en mil sept cent quatre-vingt-neuf, par le Tiers-État, contre Louis seize, roi de France ?...*

« De ces 84 lettres sort un pronostic de république meurtrière, accentué en termes bien sinistres :

« *La Démocratie sanglante tue Roi et Reine prisonniers en tour, et étouffe leur fils en captivité !...* »

« Il reste 5 lettres muettes, V, C, Q, T, Z, signifiant :

« *Vastatio, Cruor, Querelæ, Terror-Zonatim,* »

c'est-à-dire que la révolution triomphante sera « *un cercle de ravages, de sang, de gémissements, de terreur.* »

« Abattre une tête de vaincu, c'est quelquefois un héroïque défi jeté à ses vengeurs ; mais tuer une femme, fût-elle couronnée, c'est toujours une bassesse ; mais ôter l'air à l'enfant, cela n'a point de nom, Messieurs, même dans la langue du meurtre. Toutefois, la Révolution française ne sera point solidaire de tant d'atrocités, et tout ce qu'elle aura de grand dans son principe n'en peut être amoindri. L'oracle a dit « *Démocratie sanglante :* » c'est définir les hommes qui, proclamant l'égalité à tête de mort, donneront à la République pour sceptre une hache, pour couronne le bonnet des forçats, pour trône l'échafaud, pour manteau de parade la dépouille des morts. Vous les verrez, ces monstres d'une fin de siècle, et cette heure où la France abrutie croira que le bourreau, assis au banquet du meurtre souverain, commence une dynastie !...

« Des deux fils de Louis XVI, c'est le second qui est prédestiné aux dernières funérailles de sa famille. Le premier,

« *Louis-Joseph-Xavier-François, Dauphin de France,* » apportait en naissant le présage de sa fin prématurée :

« *Rachis exilera en fosse Dauphin franc.* »

La partie du corps (ΡΑΧΙΣ) indique le siége de l'infirmité. Ce prince mourra d'une affection dorsale, rachitique.

« Il reste 8 lettres muettes O, I, J, O, V, U, P, D, signifiant :

« *Obit Infans, Jacet Oriente Vitâ, Ultimæ Pacis Donum,* » c'est-à-dire : « *Présent d'une paix qui touche à sa fin, il meurt enfant, couché, à l'aurore de sa vie.* » Né en 1781, il n'ira guère loin. Son successeur, en qualité de Dauphin, sera :

« *Louis-Charles, duc de Normandie, Dauphin de France,* » dont la mort prématurée est également annoncée :

« *Déchu de palais, mourra duc, en l'enfance, hors nid,* » c'est-à-dire : dépouillé de sa demeure paternelle, il mourra enfant, dans l'obscurité (comme l'oiseau de nuit appelé *duc*), hors nid, hors du sein de la famille. Les 2 lettres muettes D; I, complètent l'oracle : « *Deficit Inclusus,* » il meurt *enfermé*, captif.

« Si, maintenant, je demande au Sort comment finira votre orageuse démocratie, je lis dans le simple énoncé du fait « *Révolution française* » cette réponse fatidique : *Un Corse voté la finira.* » J'en conclus qu'après la catastrophe de la royauté, un homme venu de l'île de Corse, et *voté*, c'est-à-dire *élu* par le suffrage du peuple français, relèvera, sous un titre nouveau, le pouvoir tombé des mains de Louis XVI.... Qu'importe maintenant, messieurs, votre incrédulité ou votre foi? L'avenir est en Dieu, mais l'homme, image de Dieu, peut voir l'image de l'avenir. Faites ce que je fais, la méthode est aisée, et, comme moi, vous verrez. »

Comme il achevait ces mots, un vieillard de haute stature, à la chevelure argentée, au regard profond et rêveur, se dressa lentement au milieu de l'auditoire. C'était Jacques Cazotte, homme de lettres moins connu par son *Diable amoureux*, livre

oublié, que par le courage de sa fille qui l'arracha aux mains des égorgeurs de l'Abbaye, dans les journées de septembre 1792. La beauté austère et l'exaltation de ses traits, écrit quelque part Lamartine, lui prêtaient la majesté d'un prophète; il en avait parfois l'éloquence et les vertiges. Ame extatique, il voyait dans l'approche de la Révolution une épreuve de feu par laquelle Dieu ferait passer la France pour la couronner par le martyre. En ce moment, il frissonnait sous la parole de Cagliostro.

« *Un dernier mot, s'il vous plaît!...* » lui cria-t-il en étendant ses mains avec l'accent de la prière. « *Votre art si savant ne peut-il nous prédire le nom de ce Corse, prédestiné au trône, qui héritera des Bourbons ?* »

« Ah, monsieur, » s'écria Cagliostro en le saluant, « vous venez de prophétiser vous-même, car ma réponse est *tout entière* dans les 112 *Lettres* dont se composent les 27 *mots* que vous avez prononcés. Permettez que leur simple *transposition* contienne le nom et le destin du personnage inconnu dont votre curiosité se préoccupe (1) :

« *Le Corse héroïque se nommera Napoléon Bonaparte, sera élu sur le trône des victoires, puis ruiné bientôt par un très-dur destin.* »

(1) A l'époque de cette prédiction, Bonaparte n'était encore qu'élève de l'école militaire. Il en sortit le 17 septembre 1785, avec un brevet de lieutenant au régiment d'artillerie de la Fère, qui tenait garnison à Vienne en Dauphiné.— La puissance d'intuition si rapide et si lumineuse de Cagliostro semble franchir à vol d'aigle les deux immensités de l'épopée napoléonienne, l'une de gloire, l'autre d'infortune. Relevez les 27 mots soulignés de la question posée par Cazotte, attachez à la succession des lettres les nombres 1 à 112, et l'oracle se formule par les transpositions ci-après : LE, 15, 29. — CORSE, 67, 70, 71, 72, 73. — HÉROÏQUE, 87, 88, 89, 99, 7, 81, 85, 92. — SE, 97, 4. — NOMMERA, 6, 11, 64, 10, 42, 54, 94. — NAPOLÉON, 104, 22, 43, 50, 60, 61, 63, 82. — BONAPARTE, 98, 103, 2, 30, 53, 3 , 58, 80, 83. — SERA, 105, 8, 9, 38. — ÉLU, 44, 48, 51. — SUR, 52, 100, 101. — LE, 21, 55. — TRONE, 91, 93, 17, 39, 59. — DES, 65, 66, 79. — VICTOIRES, 16, 23, 69, 12, 26, 34, 75, 76, 13. — PUIS, 20, 45, 47, 19. — RUINÉ, 28, 1, 14, 41, 68. — BIENTOT, 102, 57, 78, 49, 24, 110, 7. — PAR, 74, 106, 5. — UN, 27, 62. — TRÈS, 32, 31, 96, 33. — DUR, 56, 18, 109. — DESTIN, 77, 112, 35, 40, 86, 111. — Les 8 lettres muettes portent les nombres suivants : D3, V37, T46, 181, U84, T85, I90, D95. Remettez ensuite tous ces nombres dans leur ordre de succession naturel, et la question de Cazotte sera recomposée.

Il reste 8 Lettres muettes, D, V, T, I, U, T, I, D, signifiant :

« *Dux Victor Thronis Imperat ;*
Ulteriùs, Tristem Insulam Demetat ; »

c'est à-dire : « *Général victorieux, il domine les trônes ; plus tard, il mesure le cercle d'une île triste.* »

XII

Grande était la surprise des dignitaires Francs-Maçons. Sans ajouter foi à ces oracles qu'ils jugeaient irréalisables, ils contemplaient avec saisissement l'étrange personnage qui posait devant eux. Court de Gébelin, passionné pour les sciences occultes, et qui a laissé cette histoire dans des *Mémoires* manuscrits, se déclarait hautement en faveur d'une alliance maçonnique avec le Mage sicilien. Mais les nobles, qui formaient la majorité de l'auditoire, craignaient de se compromettre par des relations suivies avec un si bizarre prophète, auquel on pouvait, tout au moins, reprocher une trop dangereuse témérité. Le duc de la Rochefoucauld lui-même, bien qu'il fût partisan presque fanatique de Cagliostro, et qu'il lui crût le pouvoir de faire de l'or, se mit par prudence à la tête de cette opposition. Cagliostro n'eût d'ailleurs accepté l'alliance que sous la condition d'être nommé Grand-Maître de tous les rites, et investi d'un pouvoir absolu de réformation. La conférence n'eut point de suite. Le programme des dix fameuses questions fut abandonné, faute d'éléments pour y répondre.

La Franc-Maçonnerie perdait sa couronne de prétentions scientifiques, mais elle devait bientôt la remplacer par le bonnet rouge des terroristes. En effet, lorsque l'assemblée des États généraux de 1789, ce concile des tempêtes, ouvrit sa session dans Versailles, et que le roi y parut, Mirabeau, membre de la loge *la Candeur*, se tourna vers ses collègues voisins, et, leur montrant Louis XVI, il prononça ces mots qui furent recueillis : « Voilà la victime! » Le premier appel aux armes

fut criè par Camille Desmoulins, membre de la loge des *Neuf Sœurs ;* le docteur Guillotin, parrain de la machine homicide qui a gardé son nom, et Danton, le metteur en scène des *journées de Septembre*, appartenaient à la mème loge.

Le secret des prédictions que je viens de raconter ne fut pas si bien gardé qu'il n'en transpirât quelque chose en certains cercles de haute compagnie. Le cardinal de Rohan, prélat grand seigneur, et de mœurs moins réglées qu'il ne convenait à un homme d'Église, passait le temps à se fourvoyer dans des intrigues épineuses dont son étourderie n'entrevoyait que les roses, jusqu'au moment de la piqûre. Il alla voir Cagliostro, sous le prétexte d'études alchimiques, et lui dit, à travers la causerie : « J'entendais, l'autre jour, dans l'antichambre du roi, une ardente discussion, entre gentilshommes, sur la fatalité. En ma qualité d'évêque, je me gardai de m'y mêler, de peur de faire un faux pas, car ma théologie est fort courte, et ces messieurs eurent le bon goût de ne point réclamer mon avis. Les partisans du fatalisme paraissaient les plus forts, et je les entendais riposter à tout propos : « Demandez plutôt à M. de Cagliostro. » J'avoue que je donnerais la moitié de la pierre philosophale, si je la possédais, à qui me pourrait dire si je suis prédestiné. Qu'en pensez-vous ?...

— Monseigneur, répondit Cagliostro, s'il ne fallait que cela pour combler les vœux de Votre Éminence, je voudrais tout de suite vous satisfaire, sans y mettre d'autre prix que la continuation de vos bonnes grâces....

— Et comment feriez-vous ?

— Craignez-vous de me décliner, pour unique base de ma réplique, vos noms, prénoms et date de naissance, tels que les contient l'*Almanach de la Cour ?*... Plus il y en a, mieux votre prédestination me sera connue.

— Ah, monsieur, ce serait miraculeux !

— Non, ce serait naturel. J'attends, pour les écrire, les renseignements de monseigneur...

— Écrivez donc bien vite : *Louis-René-Édouard, prince de*

Rohan-Guémené, né le sept septembre mil sept cent trente-quatre. »

Quelques minutes suffirent au Sicilien pour crayonner, ainsi qu'il suit, la métathèse fatidique :

« *Haut posé, mené entre trône et collier de reine, qu'il se gare nettement d'imprudentes aventures.* »

— Qu'est-ce à dire?... s'écria M. Rohan.

— C'est un conseil obscur, monseigneur. Une part de l'oracle est accomplie, car la pourpre romaine vous a *posé* sur les hauteurs de l'Église, et cette fortune privilégiée vous a *mené* près du trône. Quant au collier de reine qui se mêle à d'imprudentes aventures, j'en cherche en vain l'explication dans les sept lettres muettes, P, G, P, B, S, P, C, qui achèvent l'oracle par une étrange menace que je n'ose vous montrer.

— Montrez toujours, monsieur : j'en ferai peut-être mon profit.

— Eh bien, je lis : *Prælibans Gaudia, Pœnam Bibens, Subit Portam Carceris*, c'est-à-dire : « *Dans la coupe d'une joie prématurée il boit la lie du châtiment, sous les verrous d'une prison.*

— Cela n'a pas le sens commun.

— Certainement, monseigneur. Aussi voudrais-je entrevoir bien vite, dans les titres de votre dignité, quelque sens plus raisonnable. Daignerez-vous me les dicter, pour remplacer la date de votre naissance ?

— *Louis-René-Édouard, prince de Rohan-Guémenée, cardinal évêque de Strasbourg, grand aumônier de France...*

— Assez pour le moment, monseigneur, j'y vois clair : 15 mots, 83 lettres. Il y a des points noirs dans votre ciel, je le dis à regret, mais je ne sais ni mentir ni flatter. Le texte que vous m'avez prêté s'est transfiguré sur-le-champ : lisez vous-même.

Le cardinal prit le papier que lui tendait Cagliostro, et lut ce qui suit :

« *Que ce Rohan se garde de grand ennui d'or, advenu au roi, et de prison fermée, à cause d'un collier mangé.* ».

— Un ennui d'or, et un collier mangé, qu'est-ce que ces énigmes ?...

— Mon Dieu, monseigneur, les oracles s'expriment presque toujours à mots couverts. Il y a ici, dans tous les cas, un fait très-matériel et fort grave, que l'avenir éclaircira. Il sera question, soyez-en sûr, de *beaucoup d'or*, et d'un *collier*. Supposons que Votre Éminence pourra se trouver impliquée désagréablement dans quelque grosse question pécuniaire dont il adviendra au roi grand ennui, grand déplaisir, et que vous pourriez aller en *prison bien fermée*, à propos d'un collier qui n'est pas celui de l'ordre du Saint-Esprit, dont vous êtes commandeur. L'oracle a dit un *collier de reine*. Comment peut-il être *mangé*, et par qui? C'est un arcane sur lequel, en homme bien appris, je dois garder le silence.

— Vous êtes un fou insolent...! un misérable charlatan que je ne reverrai jamais !... » s'écria le cardinal.

M. de Rohan se trompait. Tous deux devaient bientôt se revoir, à la Bastille.

L'oracle avait laissé 3 lettres muettes, B, R, R, signifiant:

« *Bifariàm Rapti Reus*, »

c'est-à-dire : « *accusé de larcin de deux manières.* »

Le 15 août suivant, M. de Rohan était arrêté, en habits pontificaux, dans le palais de Versailles, par ordre du roi, sous l'accusation de s'être fait livrer par le sieur Bœhmer, joaillier de la Couronne, sur la fausse signature de Marie-Antoinette, un collier d'une valeur de seize cent mille livres. Il déclara, pour se justifier, qu'une comtesse de la Motte, se prétendant issue des Valois, et qu'il croyait attachée au service de la famille royale, lui avait apporté le billet argué de faux, avec la commission d'aller, au nom de la reine, acheter cette parure. Il avait cru s'acquitter d'une gracieuse complaisance. Le collier, apporté à Versailles, avait été remis par lui-même à madame de la Motte. Celle-ci, arrêtée sur-le-champ, se défendit par les plus violentes calomnies contre la reine et le cardinal. Louis XVI ordonna une enquête qui fut confiée aux magistrats

du Parlement. Cette imprudente mesure livrait à la malignité publique une histoire qu'il eût fallu étouffer. L'enquête fit découvrir que madame de la Motte avait dépecé le collier pour en détruire l'identité, et que son mari s'était enfui en Angleterre pour y vendre, çà et là, les débris de ce vol, dont il dépensait le prix en orgies. Ainsi s'expliqua le *collier mangé*. Marie-Antoinette était justifiée aux yeux du roi ; le cardinal fut acquitté par le Parlement, et madame de la Motte, flétrie par la main du bourreau, fut condamnée à une prison perpétuelle.

L'oracle était accompli, mais au prix d'un scandale irréparable. On venait de voir un cardinal *accusé de deux manières*, d'escroquerie d'abord par des bijoutiers juifs, puis soupçonné, sur la déclaration d'une vile intrigante, d'avoir voulu acheter la possession de la reine de France par un cadeau de seize cent mille livres. On avait vu cette reine réduite à mêler son nom aux hasards d'un débat criminel, où sa majesté s'éteignit. La royauté, dépouillée du respect national et traînée sur la sellette, venait de faire le premier pas vers son calvaire.

Cagliostro fut arrêté aussi, le 22 août 1785, et conduit à la Bastille, comme complice supposé du cardinal de Rohan. Sa détention préventive dura neuf mois, bien que l'enquête judiciaire ne pût recueillir contre lui aucune charge. Il comparut enfin devant le Parlement de Paris, et prouva que ses rapports avec le prélat n'avaient eu pour objet que des études d'alchimie. Plaisanté par les juges sur sa prétention de faire de l'or, il voulait entamer une apologie de cet art, mais on lui ferma la bouche, et, le 31 mai 1786, il fut mis hors de cause comme un rêveur inoffensif. Le jour suivant, le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, lui annonça que, par ordre du roi, la lettre de cachet qui l'avait constitué prisonnier d'État, venait d'être convertie en expulsion du royaume, et qu'il pouvait librement choisir la frontière au delà de laquelle il devait être conduit.

« J'attendais sans inquiétude l'arrêt du Parlement, répondit Cagliostro, car je n'avais rien à me reprocher contre le roi

de France. Mais je regrette la décision que des esprits malveillants ont inspirée à Sa Majesté. Ma présence à Paris, loin d'être un danger, pouvait m'offrir quelque occasion de dévouement envers ce bon prince : les plus puissants rois n'ont jamais trop de fidèles amis. Obéissant à la volonté qui ordonne mon éloignement, je désire passer en Angleterre. Si cette volonté change et souhaite mon retour (cela pourrait bien arriver), j'obéirai encore au moindre vœu de Louis XVI, comme si j'étais né son sujet. »

En quittant la cellule qu'il occupait dans la tour dite de *la Liberté*, Cagliostro fit remarquer, en souriant, au marquis de Launay, que le nom de cette tour, un peu bizarre dans une prison d'État, avait eu pour lui la valeur d'un heureux présage.

« En ce cas, répondit le gouverneur, vous auriez bien dû vous dispenser de creuser ma muraille avec un clou, pour y inscrire, en lettres majuscules, une espèce de copie monumentale de votre écrou.

— Ma foi, monsieur, reprit Cagliostro, un pauvre captif est bien embarrassé de sa personne et de ses heures dans un pareil ermitage. Je n'ai, du moins, rien écrit de malséant ni de mensonger. Après tout, l'infortuné qui sera peut-être obligé de me succéder ici, un jour ou l'autre, ne pourra voir, dans cette inscription discrète, qu'une preuve de mon calme et de ma résignation à la volonté de Dieu. Cet exemple pourra lui rendre la patience plus facile, et vous ferez une œuvre pie en laissant subsister ce griffonnage.

— Je n'y vois, en vérité, nul inconvénient, répliqua M. de Launay ; vous êtes d'ailleurs un homme assez renommé pour que l'on tienne à garder de vous quelque souvenir. »

Or, voici l'inscription creusée par Cagliostro sur le mur de sa cellule :

« *En dix-sept cent quatre-vingt-cinq, le vingt-deux août, Giuseppe Balsamo, de Palerme, a été enfermé dans la Bastille, à Paris, par le roi de France Louis seize.* »

Certes, le gouverneur ne pouvait rien voir que de très-vul-

gaire dans cette distraction de prisonnier. Giuseppe Balsamo, c'était le vrai nom du Sicilien, mais il s'en servait rarement; l'Europe et l'Asie l'avaient vu passer sous bien d'autres. Selon les aventures de sa vie, il s'était appelé, tour à tour, Lischio, Phénix, Belmonte, Pellegrini, Harad, Melissa, et, enfin, comte de Cagliostro, pour marcher de pair avec la gentilhommerie française. En signant « Giuseppe Balsamo » sur les murs de la Bastille, il sculptait sa dernière prophétie, car voici ce que devait savoir lire un initié :

« *Paix, peuple ami !... En dix-sept cent quatre-vingt-neuf, la Bastille assiégée, le quatorze juillet, sera renversée par toi, de fond en comble, dans Paris.* »

Ce mot *Paix* est, ici, une interjection familière qui recommande calme et silence, parce que le temps d'agir n'est pas encore venu. Peuple ami, dit le prophète, c'est-à-dire, peuple qui te souviens de l'or que je versais sur tes misères, sache attendre l'heure de t'affranchir : la Bastille est condamnée, mais ne devance pas le Destin.

Il reste 6 lettres muettes, C, G, M, A, D, A, qui devaient signifier, dans la pensée de Cagliostro :

« *Carceris Gramen Metietur Arcem, Domitor Arcis,* » c'est-à-dire : « *Le gazon domptera la citadelle, et mesurera l'espace où fut la prison.* »

Les prédictions de Cagliostro n'avaient pas été semées dans des mémoires paresseuses. Quelques-uns de ses auditeurs s'exercèrent à interroger comme lui le sens occulte du langage humain, et ne s'y montrèrent point malhabiles. La culture de ce mystère se répandit dans quelques cercles du haut monde, et il ne serait peut-être point déraisonnable de penser que ces singulières études provoquèrent, en 1789, la prudente émigration de plus d'un grand seigneur menacé par les augures. Malheureusement, les prophètes, qui savent si bien lire dans les destins d'autrui, ne savent guère mettre à profit pour eux-mêmes ces avertissements de la Providence ou de la Fatalité. Cagliostro en est une preuve remarquable. L'Angleterre ne

lui fut point hospitalière. Les Francs-Maçons, de Londres, choqués de son esprit dominateur, lui tendirent des piéges auxquels il ne put se soustraire que par la fuite. Leurs calomnies acharnées firent supprimer les subsides qu'il tirait des grandes loges de l'Europe, et le firent mettre au ban de toute l'association. Réfugié tour à tour en Suisse, puis en Piémont, puis à Gênes et à Vérone, sans trouver nulle part un asile sûr, il commit l'imprudence de visiter Rome. La fatalité l'y attendait. L'Inquisition le fit arrêter le 27 décembre 1789, et le condamna à une détention perpétuelle. Il mourut, en 1795, oublié, empoisonné peut-être, dans les souterrains du château Saint-Ange.

Telle fut la fin de cet homme peu connu, qui traversa comme un brillant météore quelques années du XVIII^e^ siècle. Il avait, disait-on, rêvé de substituer à la papauté l'antique théocratie des Mages, et compté sur la Révolution pour creuser, en France, les fondements du temple universel dont il croyait devenir le constructeur et le pontife. Mais s'il devina et prédit les tempêtes qui allaient bouleverser l'Europe, il méconnaissait la loi fatale qui ne permet ni aux fleuves de remonter à leur source, ni à l'Humanité de retourner vers son berceau. Cette erreur, et l'orgueil qui l'empêchait de se taire, furent les causes de sa perte. En voulant refaire le passé, Cagliostro tournait le dos au torrent des choses futures. Il fut surpris par une vague, et submergé.

LIVRE TROISIÈME

LES ORACLES ANTIQUES, LES SIBYLLES ET LES SORTS

I

Nous avons vu dans la théologie des Mages, primitive religion de l'Humanité, la croyance en un Dieu ineffable, infini, gouvernant l'univers par une hiérarchie de ministres providentiels, chargés de faire exécuter, dans l'immensité des créations, les lois générales et immuables de la Sagesse absolue.

Ces coopérateurs, ou, pour me servir d'une expression plus familière, ces Anges, gardiens de l'œuvre divine, nous apparaissent investis, selon la doctrine hermétique, des pouvoirs spéciaux qui conviennent à leurs fonctions dans l'économie des mondes. Chacun d'eux est une intelligence, une volonté, une force, agissant dans un cercle déterminé.

La cosmogonie égyptienne nous enseigne encore que ces êtres éthérés, intermédiaires des rapports de Dieu avec l'Humanité, forment d'innombrables légions, dont chaque membre a sa mission, et dont l'ensemble concourt au maintien de l'ordre universel.

De ces légions, il y en a sept qui gouvernent la portion du système astral dont notre terre est le centre. Chacune d'elles occupe un des sept orbes dans lesquels la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne accomplissent leurs évolutions planétaires, suivant les lois mathématiques de l'attraction et de la gravitation.

Ces planètes sont considérées comme trônes ou foyers d'influence de sept génies supérieurs, ou *Archanges*, préposés chacun au commandement d'une des légions angéliques.

Cette hiérarchie du monde surnaturel est mentionnée par Jamblique, dans son *Traité des Mystères égyptiens*. Les Anges, c'est-à-dire les messagers divins, serviteurs de la Providence éternelle, sont des esprits d'une essence plus parfaite que les hommes. Ils nous assistent, nous guident, nous conseillent, sans enchaîner notre volonté toujours libre de choisir entre le bien et le mal. Ils tracent le plan des épreuves diverses auxquelles toute nature humaine est soumise pendant sa vie terrestre; ils rendent compte de nos actes à la justice de Dieu, et conduisent nos âmes, après la mort, dans la région des récompenses ou dans celle des expiations.

Chez les Grecs, dont l'imagination fut si brillante, le Ciel finissait au sommet du mont Olympe, et leurs dieux ne s'élevaient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Mais le *merveilleux* de la Magie égyptienne, d'accord avec la raison, les sciences et l'expansion de notre âme, s'enfonce d'astre en astre, et d'univers en univers, dans des espaces où la pensée humaine, effrayée, frissonne et recule. En vain, disait un illustre penseur, les télescopes fouillent tous les coins du ciel, en vain ils poursuivent la comète au delà de notre système, la comète enfin leur échappe; mais elle n'échappe point à l'*Archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera par des voies mystérieuses jusque dans le foyer de notre soleil. Le Christianisme a hérité du secret de ces merveilles antiques. De globes en globes, de soleils en soleils, il passe la revue de ces puissances tutélaires qui unissent la grandeur à la douceur des images. Puis, redescendant sur la terre, il parcourt, sous l'ombrage des forêts, l'empire de l'*Ange de la solitude*. Il retrouve dans la clarté de la lune le *Génie des rêveries du cœur ;* il entend ses soupirs dans le frémissement des bois et dans la plainte du rossignol nocturne. Les roses de l'aurore sont la chevelure de l'*Ange du matin*. L'*Ange de la nuit* repose au milieu des cieux; où il ressemble à la lune endormie sur un nuage ; ses yeux sont couverts d'un bandeau d'étoiles ; ses talons et son front sont un peu rougis de la pourpre de

l'aurore et de celle du crépuscule. L'*Ange du silence* le précède, l'*Ange du mystère* le suit. L'*Ange des mers*, l'*Ange des tempêtes*, l'*Ange du temps*, l'*Ange de la mort* ont leur inimitable et grandiose poésie. C'est l'*Ange des saintes amours* qui donne aux vierges un regard céleste, et c'est l'*Ange des harmonies* qui leur fait présent des grâces de l'innocence. L'honnête homme est soutenu par l'*Ange de la vertu*, et l'infortuné, que tout abandonne ici-bas, est recueilli par l'*Ange de l'espérance* qui lui montre la consolation et la paix au delà du tombeau.

L'aveugle *Fatalité* n'est donc point admise dans la religion primitive. L'homme naît prédestiné à une certaine série d'épreuves ; mais ces épreuves ont pour objet d'exercer son intelligence, sa volonté, toutes ses facultés physiques et morales. Le mal ne lui est point imposé comme une condition de son être, comme un cercle infranchissable ; le courage, la foi en soi-même, l'effort persévérant, l'invocation de Dieu dans la lutte, sont les moyens d'en triompher. Si l'homme n'avait point à combattre et à vaincre, il ne serait ni intelligent ni moral, il n'apprendrait rien, ne ferait rien : ce ne serait qu'une machine, et le monde n'aurait point d'histoire. Or, les grands hommes qui apparaissent, et les grandes choses qui s'accomplissent sans cesse, les progrès de la science, les merveilles des arts, les chefs-d'œuvre de la pensée, sont les démonstrations évidentes et vivantes de la triple manifestation de Dieu dans notre être par l'intelligence, la raison, la volonté. « La *Fatalité*, dit Hermès, est l'*enchaînement des effets et des causes* dans l'ordre établi par la Raison suprême. Mais la Volonté est la direction des forces de l'Intelligence pour concilier la *Liberté des personnes* avec la *Nécessité des choses*. L'Action, née de l'union de l'Intelligence avec la Volonté, fait servir la Fatalité elle-même à l'accomplissement des désirs, bons ou mauvais, de l'homme qui sait ce qu'il veut, et qui veut ce qu'il sait. »

Ceci posé, je crois inutile de discuter l'antique doctrine du monde surnaturel personnifié dans les créatures angéliques. Les Anges sont introduits dans la Genèse par Moïse, qui fut élevé à

l'école des Mages égyptiens. Ils interviennent dans mille endroits de nos Écritures sacrées. Lorsque Jésus fut arrêté par les satellites de la synagogue, l'apôtre Pierre voulut le défendre ; l'Homme-Dieu le retint par ces paroles : « Penses-tu donc que si j'appelais mon Père céleste à mon secours, il n'enverrait pas plus de douze légions d'Anges pour me délivrer?... » Voilà une incontestable confirmation, au point de vue chrétien, des *légions angéliques* auxquelles Dieu commet le gouvernement de l'univers ; et si Jésus a pu s'exprimer ainsi, la doctrine des Mages est suffisamment justifiée. L'Évangile révèle aussi l'existence des *Démons* ou esprits de ténèbres, qui s'efforcent de faire tomber l'homme dans le péché, c'est-à-dire dans la désobéissance aux lois divines. Le *Satan*, démon des chrétiens, est, sous un nom nouveau, le même être que le *Typhon* de l'Égypte, l'*Ahriman* de la Perse, le *Sîva* des Indiens.

Ainsi s'est perpétuée, dans la tradition religieuse de l'Humanité, l'idée d'un combat éternel entre des esprits de ténèbres, machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière, uniquement occupés du soin de le sauver. De même qu'un Ange correspond à chaque vertu, un Démon s'attache à chaque vice. Le *Bien* et le *Mal*, ces deux pôles de la Volonté humaine, sont équilibrés par la *Providence* conservatrice de l'*Ordre*, et la somme du mal ne peut jamais l'emporter sur celle du bien.

Ici, dit un moderne et savant astronome, M. C. Flammarion, le sens commun est notre juge. Dans tous les âges, chez tous les peuples, l'homme a distingué le juste de l'injuste. Partout l'homme a compris la notion du devoir, celle de la vertu, celle du dévouement et du sacrifice. Partout, dans l'étude des langues, expression de la pensée, dans la vie extérieure des familles et des peuples, dans la conscience privée de chacun de nous, partout nous trouverons des jugements absolus d'estime ou de mépris sur la valeur morale des actions : jugements décrétés au tribunal de notre âme, jugements que celle-ci a rendus avec connaissance de cause, et dont nulle autorité ne peut

changer la nature. Mais tous les hommes ne sont pas également capables de connaître et d'apprécier dans leur valeur intègre tous les principes qui constituent le bien. Cette faculté d'émettre des jugements toujours vrais, d'avoir au fond de la conscience la notion pleine et précise du bon et du mauvais, et d'être par conséquent *responsable*, cette faculté est plus ou moins complète en nous, selon que nous sommes nous-mêmes plus ou moins élevés dans l'ordre moral. Pour reconnaître les vrais principes du Bien, il faut interroger l'homme dont l'étude de soi-même et l'apprentissage de la vie ont éclairé la conscience. Cet homme entend la voix de Dieu même dans les profondeurs de son être, et il y répond par cette prière si naturelle et si filiale : « O Unité suprême, Volonté sublime qu'aucun nom ne peut exprimer, qu'aucune idée ne peut embrasser, je n'ai aucune crainte des événements de ce monde et des épreuves qui m'y sont préparées. Tout événement fait partie de ton plan. J'ignore pourquoi tu m'as choisi pour souffrir ; je ne comprends pas encore les mystères de la douleur ; mais ma conscience, dans laquelle tu as mis le sentiment de la justice, m'enseigne que ta toute-puissance dirige tout être et toute chose vers une bonne fin qui me sera révélée un jour ; et dans cette foi je reste ferme. Qu'importe que je ne connaisse pas ce qui est pur, germe, fleur, ou fruit parfait ?... La seule chose qui me soit importante, c'est le progrès de la raison et de la moralité entre les êtres que tu as créés moraux et raisonnables. Les principes absolus de vérité et de justice sont en toi, souverain Créateur. Ces principes relient tous les esprits à ton Esprit suprême. Sur les mondes supérieurs où elles règnent sans partage, les âmes des hommes qui nous ont précédés sont sans doute affranchies de toutes les misères de la matière, et resplendissent au sein de ton auréole divine ! Là, rayonne une nature toute belle, une vie sans ombre, un peuple sans tache : là repose ton esprit, Seigneur éternel, enveloppant tous les êtres, comme la pure lumière qui tombe du ciel oriental. Les globes lumineux que je contemple dans l'espace sont, sans doute, des

stations du ciel et les régions futures de notre immortalité. C'est la maison de *plusieurs demeures* dont parlait ton Christ : nous y entrevoyons le lieu où sont parvenus nos pères, et celui où nous arriverons un jour. Notre paradis, c'est une éternelle ascension dans l'infini de tes œuvres !...

Cette doctrine, d'un spiritualisme si élevé, se conservait pure dans les sanctuaires du Magisme égyptien. Les initiés, possédant la clef des symboles sacrés, n'adoraient point ces représentations matérielles des idées, cette écriture imagée d'une théosophie transcendante. Mais le peuple, dénué d'instruction et ne saisissant que les formes visibles, ne pouvait manquer de tomber dans la superstitieuse contemplation de ces formes. Ce fut l'origine de l'idolâtrie ou culte des images.

La Grèce avait reçu de l'Égypte toute la civilisation matérielle ; elle en subit également les erreurs populaires. La statue égyptienne, assise depuis des siècles sur sa base immobile, cessa d'être la mystérieuse allégorie de quelque attribut du Dieu unique et ineffable ; elle fut prise pour Dieu lui-même par l'ignorance publique, et la collection des emblèmes théologiques devint ainsi le panthéon de granit ou de bronze autour duquel se prosternèrent les foules. La Magie, qui était la science par excellence des grands mystères de la Nature, la révélation de ses forces élémentaires, le dépôt sans cesse enrichi des découvertes du travail humain, s'altéra en même temps que le dogme religieux, et descendit au rang de suspecte industrie entre les mains du sacerdoce.

Je craindrais d'offenser le bon sens du lecteur en lui présentant les fastidieux détails des sortiléges pratiqués dans l'ancien monde, sous le titre profané de sciences divinatoires, par un fanatisme absurde ou par une impudente spéculation. L'histoire ne doit tenir compte que des grands faits qui ont dominé les mœurs et l'esprit des nations, et dont la mémoire s'est transmise jusqu'à nous sous les auspices d'une impartiale critique. Parmi ces faits il faut ranger les Oracles, les Sibylles, les Sorts, et l'Astrologie.

II

Les *Oracles* étaient des révélations fatidiques, tantôt spontanément produites, tantôt accordées à certaines consultations qui ne pouvaient se faire qu'en certains lieux privilégiés, et après l'accomplissement de cérémonies en l'honneur de la puissance céleste que l'on croyait attachée à telle ou telle localité. Le sanctuaire dédié à cette puissance recevait lui-même le nom d'*Oracle*, c'est-à-dire *lieu d'invocation*, lieu de la *Parole sacrée*. C'est sous ce nom qu'étaient célèbres, entre tous, les temples grecs de Delphes, dans la Phocide ; de Dodone, en Épire ; de Lébadée, en Béotie, et de Ténare, en Laconie. On n'a jamais expliqué d'une manière satisfaisante les phénomènes physiques dont la manifestation, savamment exploitée par les prêtres, favorisait la mise en scène des oracles ; les merveilles de cet art ont disparu depuis deux mille ans, mais il n'en est pas moins prouvé que les hommes les plus notables de l'antiquité les avaient consultés, au moins une fois dans leur vie, et c'est à ce titre qu'ils appartiennent à l'Histoire.

Delphes, entouré de trois côtés par des précipices, s'élevait au pied des deux pointes qui terminent, au midi, la chaîne du mont Parnasse. Le temple d'Apollon dominait la partie supérieure de cette ville. Ce sanctuaire, entouré d'une vaste enceinte, possédait un immense trésor, composé des offrandes de tous les peuples de la Grèce et des nations voisines. Sur le fronton du temple on lisait cette inscription : « *Que personne n'approche de ces lieux, s'il n'a les mains pures.* » Au fond de cet édifice on admirait une magnifique statue d'Apollon, en or, et, derrière cette statue, s'ouvrait l'entrée d'une crypte, dans laquelle ce dieu rendait ses oracles. Cette crypte, dit Plutarque, avait été découverte par hasard. Des chèvres, qui erraient dans les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'une cavité d'où sortaient des exhalaisons enivrantes, furent

tout à coup saisies de mouvements convulsifs. Les bergers et les habitants du voisinage, attirés par ce phénomène singulier, éprouvèrent les mêmes sensations ; on les entendait prononcer, dans une espèce de délire, des paroles étranges et d'un sens obscur. Les prêtres consultés décidèrent qu'il fallait reconnaître à ces marques la présence d'un dieu qui voulait se communiquer aux humains par leur organe. Apollon, dieu de l'éloquence, devint leur trésorier, et leur rendit en richesses la renommée qu'ils lui créaient.

Une vierge, sous le titre sacré de *Pythie*, descendait, une fois par mois, dans la crypte, et s'asseyait sur un trépied, pour se livrer aux hallucinations prophétiques que produisaient les émanations souterraines. Sa tête était couronnée de laurier, et son front ceint d'une bandelette de laine blanche. Parfois, dans ses crises, elle tordait les couleuvres sacrées que les prêtres nourrissaient dans le temple en l'honneur de la victoire d'Apollon contre le serpent Python. Il n'y avait, autrefois, qu'une Pythie à Delphes ; on en créa jusqu'à trois, à mesure que l'oracle fut plus fréquenté. Elles étaient choisies parmi les plus belles filles des premières familles de la ville ; mais l'une d'elles ayant disparu avec un beau Thessalien qui avait gagné son cœur, les prêtres, dont ce scandale compromettait les intérêts, n'attachèrent plus à leur temple que des prophétesses âgées de cinquante ans et tirées de la condition la plus obscure. Elles étaient gardées dans une perpétuelle clôture et prenaient place à tour de rôle sur le trépied. L'oracle n'était point à la discrétion des consultants vulgaires ; il ne répondait qu'aux questions posées par des cités, des princes, ou des étrangers d'un rang considérable. Le célèbre philosophe Apollonius de Tyane raconte en ces termes la visite qu'il rendit une fois à la Pythie, en compagnie de son disciple Damis.

« Après que l'on nous eut purifiés par des lustrations d'eau sacrée, nous offrîmes au dieu un taureau et une chèvre. Pour que ce sacrifice fût réputé agréable, il fallait que le taureau mangeât sans hésiter la farine d'orge qu'on lui présentait ; il



L'ORACLE DE DELPHES

fallait qu'après avoir jeté de l'eau froide sur la chèvre, on vît frissonner ses membres pendant quelques instants. La bonne volonté de ces animaux ayant prouvé la pureté de nos intentions, nous entrâmes dans le temple, la tête couronnée de lauriers, et tenant en nos mains un rameau du même arbuste, entouré d'une bandelette de laine blanche. C'est avec ce symbole que les consultants doivent s'approcher de l'autel. Nous fûmes introduits dans une cellule où, en des moments qui ne sont, assurent les prêtres, ni prévus ni réglés par eux, l'on respire tout à coup une odeur extrêmement douce. Quelque temps après, l'un d'eux vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire occulte, dont les parois sont ornées de riches offrandes qui attestent la vérité des oracles et la gratitude des consultants qu'a favorisés le Destin. Nous avions d'abord de la peine à discerner les objets; l'encens et les autres parfums qu'on brûlait continuellement le remplissaient d'une épaisse fumée. Derrière la statue du dieu s'ouvre la crypte où l'on descend par une pente insensible; mais les serviteurs du temple retiennent les consultants assez loin de la Pythie pour que leur présence ne soit point aperçue.

« La Pythie, excédée de fatigue, refusait de répondre à nos questions. Les prêtres dont elle était entourée prodiguaient tour à tour les prières et les menaces. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et à laquelle on attribue des propriétés magiques. A peine cette femme fut-elle assise, que nous vîmes sa poitrine se gonfler, son visage rougir et pâlir; tous ses membres éprouvaient des tressaillements nerveux; mais elle ne faisait entendre que des cris saccadés et de longs gémissements. Peu à peu ses convulsions devinrent plus fortes, ses yeux étincelants, sa bouche écumante, ses cheveux hérissés. Ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'oppressait, ni s'élancer du trépied où les prêtres la contenaient, elle déchira son bandeau, et, au milieu des hurlements les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir.

Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous les donnèrent par écrit. J'avais demandé si mon nom parviendrait à la postérité, et mon disciple, sans s'être concerté avec moi, avait fait la même question. La réponse fut que ma mémoire passerait aux âges futurs, mais pour être calomniée d'âge en âge. Je la déchirai en sortant du temple : c'est ce que font tous les consultants dont l'orgueil ne se retire point satisfait. »

Apollonius de Tyane était fort versé dans les sciences occultes de l'Égypte. L'oracle delphique lui parut peu digne de louange parce qu'il n'en recevait aucune flatterie; et cependant la Pythie, ou le prêtre chargé d'interpréter son langage, ne s'était point trompé, car le philosophe de Tyane, après avoir été vénéré, de son vivant, presque à l'égal d'un demi-dieu, a été fort injurieusement traité par les Pères de l'Église chrétienne, et il n'y a pas longtemps que l'abbé Freppel, docteur de Sorbonne, dans son *Cours d'Éloquence sacrée*, le comparait à un don Quichotte, dont le bien-aimé disciple Damis avait été le Sancho Pança : critique peu littéraire, assurément, mais dont Apollonius était vengé à l'avance par l'apologiste saint Justin, et par Sidoine Apollinaire, le savant évêque des Gaules.

Rival de Delphes sous le rapport de l'ancienneté, l'oracle de Dodone était situé au pied du mont Tomaros, à l'extrémité la plus septentrionale de l'Épire. La ville de Dodone, consacrée à Jupiter, le possédait de temps immémorial; elle y voyait, comme Delphes, affluer les visiteurs et les riches offrandes. Le temple était desservi par des prophétesses non moins vénérées, mais qui menaient une vie plus douce. Il n'était question ni d'hallucinations, ni d'ivresse convulsive. L'oracle avait pour sanctuaire une forêt de chênes antiques, arrosée par de frais ruisseaux jaillis des pentes de la montagne. Une tradition signalait, au milieu d'une clairière, celui des arbres sacrés qui fournissait les prédictions. Suivant cette tradition, deux colombes noires, dédiées à Isis, s'étaient, un jour, envolées de la ville de Thèbes en Égypte, et, prenant leur essor vers des contrées différentes, s'arrêtèrent, l'une dans la Libye africaine,

l'autre à Dodone. Cette dernière, s'étant posée sur un chêne au pied duquel se reposaient quelques familles d'Épirotes encore barbares, prononça distinctement ces mots dans leur langue : « C'est ici une place aimée des dieux : ils y découvriront l'avenir aux hommes pieux. » L'autre colombe donna le même avis en Libye, et toutes deux furent considérées comme des messagères du ciel par les témoins de ce prodige. Quelque absurde que paraisse ce récit des légendes épirotes, il repose sur un fondement naturel. Les traditions égyptiennes racontent que deux prêtresses thébaïques, guidées par une divine inspiration, entreprirent autrefois un grand voyage pour aller prêcher la connaissance de Dieu aussi loin que leurs forces pourraient les conduire. L'une d'elles se dirigea vers les régions du couchant, l'autre vers le septentrion. La première s'arrêta chez les Libyens, la seconde arriva en Épire, et toutes deux achevèrent leur religieuse carrière en civilisant les hommes qui les avaient accueillies. Si l'on fait attention que dans la langue des anciens Épirotes le même mot signifie *colombe* et *vieille femme*, on aura la clef du sanctuaire de Dodone.

Au pied du chêne prophétique coulait une source mystérieuse, dont l'eau tarissait subitement quand le soleil atteint son zénith, et recommençait à jaillir vers l'heure de minuit. La prophétesse chargée de consulter l'oracle se rendait, suivie des scribes du temple, au pied du chêne sur lequel, suivant la tradition, s'était posée autrefois la colombe voyageuse. Elle était attentive, soit au murmure de ses feuilles agitées par un doux zéphyr, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. Quelquefois aussi elle tirait des pronostics du murmure de la source qui sortait de terre près de l'arbre sacré. Saisissant habilement les gradations et les nuances des sons qui frappaient son oreille, elle les expliquait selon les règles contenues dans un rituel sacerdotal d'une haute antiquité. Elle observait la même méthode pour interpréter le choc résonnant de sept bassins de cuivre suspendus aux parois du temple, et tellement rapprochés qu'il suffisait d'en frapper un,

pour les mettre tous en mouvement. Les scribes du temple écrivaient rapidement les indications qu'elle leur dictait, et comme tous les phénomènes du frémissement des branches et des vibrations du son étaient notés dans le rituel, avec leur commentaire en regard, il suffisait de le feuilleter pour trouver réponse à toute sorte de questions. C'était un oracle champêtre, sans autre mise en scène que celle de la nature, sans autre fascination que celle qui s'attache aux objets les plus simples quand l'âme préoccupée d'un grand intérêt, ou agitée par une violente passion, prête à tout ce qui l'environne je ne sais quel aspect fantastique d'heureux ou de funeste augure.

Le troisième grand oracle des Grecs, portant le nom de Trophonius, existait en Béotie, sur le penchant d'une montagne d'où sort la petite rivière Hercyne, qui forme, dans sa chute, des cascades sans nombre, auprès de la ville de Lébadée. Trophonius était un architecte qui, avec son frère Agamède, avait construit le temple de Delphes. Certaines traditions racontent qu'ils avaient pratiqué sous terre un passage secret, par lequel ils s'introduisaient, de nuit, dans cet édifice sacré, pour y voler les riches offrandes. Agamède s'étant laissé prendre dans un piége tendu aux larrons quels qu'ils fussent, Trophonius lui avait coupé la tête pour qu'il ne fût point reconnu, et périt lui-même, peu de temps après, sous un éboulement de terrain. D'autres récits, fort opposés, prétendent que les deux frères, ayant achevé le temple, prièrent Apollon de leur accorder une récompense, et que ce dieu leur répondit qu'ils la recevraient dans sept jours. A la fin de ce délai, ils s'endormirent dans une mort paisible. On ignore, au surplus, les motifs qui firent rendre à Trophonius les honneurs divins. Son culte fut peut-être une de ces dévotions locales dont presque toutes les religions offrent des exemples, sans pouvoir leur assigner une origine certaine, ou du moins raisonnable. Quoi qu'il en soit, il reçut la consécration du temps, et s'ouvrit large place dans le domaine des superstitions productives. L'architecte d'Apollon fit concurrence au dieu; c'était bien un peu la contrefaçon de

l'oracle delphique, mais l'esprit béotien n'y regardait pas de si près, et le succès lui donna raison.

L'antre habité par l'oracle avait été bien choisi par les prêtres pour exercer sur les visiteurs une terrifiante surprise. On y descendait, jusqu'à une certaine profondeur, au moyen d'une échelle; puis il fallait se glisser, les pieds en avant, dans un long et étroit orifice, au delà duquel on se sentait emporter, avec une effrayante rapidité, au fond du soutérrain. Était-il question de remonter, on était relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Les gâteaux de miel qu'il ne fallait point lâcher, sous peine, disaient les prêtres, d'être frappé de mort immédiate par les Génies de cet abîme, ne permettaient point de porter la main sur les ressorts qui opéraient, tour à tour, cette descente ou cette ascension. On ne s'engageait dans ce redoutable pèlerinage que pendant la nuit, après de longues préparations et un examen rigoureux du visiteur. Pausanias nous raconte qu'un Thébain, nommé Tersidas, venu pour consulter l'oracle, avait été enfermé d'abord, pendant trois jours et trois nuits, dans une petite chapelle dédiée à la Fortune, où il avait subi un jeûne presque absolu. Quand vint l'heure d'être admis dans le sanctuaire, on lui fit boire de l'eau puisée à deux sources, dont l'une se nommait *Léthé*, et l'autre *Mnémosyne* : la première coupe effaçait le souvenir du passé, la seconde disposait l'esprit à conserver la mémoire de tout ce qu'il verrait ou entendrait. Il dut ensuite se revêtir d'une aube de lin, et fut conduit, aux flambeaux, jusqu'à l'échelle qui descendait dans l'antre. Il n'en sortit qu'à l'aurore, pâle, défait, soutenu par des prêtres ; ses yeux presque éteints ne reconnaissaient personne. Après avoir recueilli quelques paroles entrecoupées, que l'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses conducteurs le ramenèrent dans la chapelle de la Fortune. Il y reprit peu à peu l'usage de ses sens; mais il ne lui resta dans l'esprit que des traces confuses de son séjour dans la caverne, et l'impression du terrible saisissement qu'il y avait éprouvé. La plupart de ceux qui accomplissaient cette mystérieuse visite conservaient, toute

leur vie, une empreinte de tristesse que rien ne pouvait effacer.

Plutarque nous a transmis l'histoire d'un certain Timarque, ainsi racontée par lui même. « J'étais venu, dit Timarque, demander à l'oracle de Trophonius ce qu'il fallait penser du *Génie familier* dont Socrate se croyait inspiré. Je ne trouvai d'abord dans la caverne qu'obscurité et silence. Je restai longtemps couché sur la terre, sans savoir si je veillais ou si je dormais. Après une longue et anxieuse prière, j'entendis une lointaine musique, dont les sons se balançaient comme des vagues ; puis, les ténèbres qui m'environnaient se fondirent, peu à peu, dans une mystérieuse et frémissante lueur. J'entrevoyais, à ma droite, des îles diversement colorées, qui glissaient en tournant sur elles-mêmes, à la surface d'un lac de feu. A ma gauche s'ouvrait un gouffre ardent, semblable à un cratère volcanique, au bord duquel s'agitaient de petites étoiles, ou plutôt des feux follets, les uns presque obscurs, les autres presque brillants, mais à demi voilés d'une vapeur flottante. Et du fond de ce gouffre montaient des bruits confus, parmi lesquels je croyais distinguer des plaintes humaines.

« Pendant que je contemplais cette vision, une voix grave m'appela par mon nom, et me dit : « Les îles lumineuses qui glissent sur le lac de feu sont les régions sacrées qu'habitent les âmes pures. Elles obéissent chacune à un dieu, et l'homme ne peut y pénétrer qu'après s'être affranchi des liens du corps. Les feux follets que tu vois errer au bord du gouffre, sont les âmes qui viennent de trépasser ; elles se divisent en trois ordres de destinées. Celles que la mort a surprises dans l'esclavage de la matière et des sens, arrivent ici presque éteintes ; la parcelle du feu divin qu'elles ont profanée s'en sépare, et les laisse tomber dans l'éternelle nuit du Chaos. Celles qui ont partagé leur carrière entre le bien et le mal, t'apparaissent comme voilées d'un brouillard plus ou moins épais, dont il faut qu'elles se dégagent en se plongeant dans le gouffre ardent. Celles qui ont gardé leur pureté originelle au milieu des épreuves de leur première existence, se revêtent d'une clarté

divine en traversant le lac de feu, source de la vie universelle, et vont chercher, parmi les îles lumineuses, le séjour habité par la vertu dont elles ont réalisé la plus parfaite image. L'âme de Socrate fut une de ces âmes ; toujours supérieure à son corps mortel, elle avait mérité d'entrer en commerce avec les mondes invisibles, et son *Génie familier*, député de ces mondes, lui enseignait une sagesse que les hommes ont méconnue et frappée de mort. Tu ne peux pas encore comprendre ce mystère : dans trois mois il te sera révélé. »

Alors, continua Plutarque, la voix inconnue cessa de parler. Timarque tomba aussitôt dans un profond évanouissement, au sortir duquel il se trouva transporté hors de l'antre de Trophonius. La mémoire de ce qu'il avait vu et entendu absorbait tout son être dans une muette rêverie ; au temps marqué par l'oracle, il mourut, en balbutiant les mots d'îles lumineuses, de lac de feu, et en tendant ses mains vers l'image de Socrate qui venait, disait-il, au-devant de lui.

III

Les *Sibylles* partageaient avec les *Oracles* proprement dits la haute vénération des Grecs, à laquelle s'associèrent ensuite les Romains et les peuples que l'antiquité confondait sous le nom général de Barbares. C'étaient des femmes qui se révélaient tout à coup comme possédées d'un esprit divin dont elles devenaient l'organe. Les Oracles demeuraient attachés au lieu de leur origine ; les Sibylles s'expatriaient souvent, et menaient une vie errante à travers les nations. Le terme de *Sibylle*, par lequel on les désignait, paraît dériver du chaldéen *Kibel* (tradition, communication de la parole de Dieu). Quelques hellénistes lui prêtent pour étymologie les mots Ζίω, contraction de Ζητέω (*je consulte*) et Βουλή (*volonté*), parce que ces prophétesses consultaient la volonté des dieux pour répondre aux questions qui leur étaient proposées. Cette hallucination divinatoire, que

la physiologie moderne qualifierait d'aliénation, s'il s'en présentait encore des exemples, était considérée par les anciens comme un privilége accordé à la perpétuelle virginité. Saint Jérôme la range, en ce sens, au nombre des faits incontestables, et, dans les luttes philosophiques soutenues contre le polythéisme par la théologie chrétienne des premiers temps, les prédictions sibyllines sont souvent invoquées par les docteurs de l'Église en faveur de la foi nouvelle. Quoi qu'il en soit, le pouvoir fatidique attribué aux Sibylles n'est ni plus ni moins prouvé que celui d'une foule d'illuminées chrétiennes, parmi lesquelles on peut citer Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Catherine Emmerich de Dulmen, Marie Alacoque. Ces mystères de la nature humaine, tour à tour attestés ou niés par des esprits d'une valeur égale, demeureront sans doute toujours impénétrables. En face des faits surnaturels, la science moderne est si courte, que ce qu'elle sait le mieux, quand elle veut l'avoüer de bonne foi, c'est sa profonde ignorance.

Les Sibylles célèbres furent au nombre de dix. On croit que la plus ancienne se nommait *Sambeth*, fille du patriarche Noé. Les premiers chrétiens lui attribuaient des prédictions en vers, ou phrases cadencées, touchant l'origine, la succession et les révolutions des empires, depuis le déluge jusqu'à l'avénement du Messie, au sujet duquel elle serait entrée dans de grands détails, de tout point conformes aux prophéties hébraïques. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier cette prétention, qui méritait cependant de s'appuyer sur des preuves irréfutables. Nous n'avons pour indice, et ce n'est point assez, que ce vers : *Teste David cum Sibyllâ*, qui, dans la prose funéraire si connue sous le nom de *Dies iræ*, invoque en témoignage du Jugement dernier et de la fin du monde par le feu, les psaumes du roi David et les versets de la Sibylle.

La seconde de ces femmes inspirées est citée par Pausanias, sous le titre de Sibylle Lesbique ; il lui prête le nom d'*Élissa*, et la présente comme issue de Jupiter et de la nymphe Lamia, fille de Neptune.

La troisième, nommée *Artémis*, fille d'Apollon, fut voyageuse par excellence. Les traditions grecques la font naître quatre cents ans avant la guerre de Troie, et lui donnent pour habitations successives la ville de Delphes, la Sicile, Rhodes, Samos, Érythrées et Claros.

La quatrième, dite Thessalique, se nommait *Manto*, fille de Tirésias, le célèbre devin de Thèbes en Béotie, chanté par Homère.

Il y eut ensuite la Sibylle Phrygienne nommée *Sarbis;* la Tiburtine, nommée *Cassandre;* la Colophonienne, nommée *Lampuse*, née du devin Calchas qui suivit les Grecs au siége de Troie. Puis apparut *Phyto*, Sibylle Samienne, que suivirent l'Hellespontique et la Cuméenne. La première, connue sous le nom d'*Amalthée*, vivait au temps du fameux roi Crésus; l'autre se nommait *Hiérophile*, et, selon Denys d'Halicarnasse ou Diodore de Sicile, fut la plus célèbre de toutes par une aventure que l'histoire a sérieusement adoptée.

Au troisième siècle de Rome, sur la fin du règne de Tarquin le Superbe, dont la mémoire est demeurée le symbole de la plus avilissante tyrannie, une femme inconnue, de haute taille, vêtue du costume grec et couvrant d'un long voile ses traits creusés par l'âge ou par les veilles de la solitude, entra un soir dans Rome, par la porte Capène, et se dirigea lentement vers le palais. Frappé de la majesté de sa démarche, le peuple s'écartait sur son passage, et la suivait du regard, en silence, avec une curiosité mêlée de respect. Il croyait voir en elle une compagne étrangère de ces prêtresses du Feu, qui, sous le nom de Vestales, gardaient au Capitole le Palladium romain et l'image de la louve sacrée qui fut, dit-on, la nourrice de Romulus.

Introduite en présence de Tarquin, dont elle sollicitait une audience secrète, cette femme refusa de se nommer. Elle déclara seulement qu'elle était de race grecque, vouée dès son enfance à une perpétuelle virginité que les dieux honoraient du don de prophétie, et qu'elle arrivait de Cumes, pour annoncer

au roi de Rome le destin de sa race, qui touchait à de graves événements.

Tarquin le Superbe était incrédule jusqu'à l'impiété ; mais, telle est la faiblesse de l'esprit le plus altier, que tout ce qui, de loin ou de près, se rattache au domaine des mystères, excite en nous une inquiète, une irrésistible aspiration vers ses ténébreuses profondeurs. « Révèle-moi tes secrets, dit le roi de Rome. S'ils sont dignes d'être écoutés, ma gratitude égalera ton savoir.

— Roi des Romains, répondit la Sibylle de Cumes, j'habitais autrefois l'île d'Érythrées, où j'étais célèbre par ma beauté. Ne trouvant aucun homme digne de mon cœur, j'avais consacré ma virginité à la chaste Diane, lorsqu'un jour Apollon descendit des cieux dans ma retraite sacrée, et m'offrit son amour. Fidèle à mon vœu, je repoussai les séductions du plus beau des Immortels. — Demande-moi, dit alors le dieu du jour, tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai !... Je ramassai une poignée de sable, en souhaitant que ma vie fût prolongée d'autant d'années que ce sable contenait de grains. — Sois donc exaucée ! s'écria le dieu, et qu'une vieillesse chargée de siècles me venge de tes dédains !... Au même instant, par un cruel prodige, ma chevelure blanchit, et les rides sillonnèrent mon visage. Accablée de désespoir et quittant pour toujours l'île d'Érythrées, je suis venue cacher dans une solitude d'Italie ma déplorable existence. Il y a de cela bien longtemps, et je ne compte plus mes années. Les générations passent devant moi comme des ombres ; moi seule, je ne change point. Tandis qu'autour de moi tout s'abîme dans le passé, mon esprit vit sans cesse dans l'avenir. De temps à autre, j'écris sous la dictée d'un Génie invisible qui m'envoie porter ses révélations à qui il lui plaît. Ton tour est venu, roi des Romains !... comme tous les mortels que j'ai visités, tu liras mes écrits et tu ne croiras point ; et c'est pour n'avoir point cru, que les maux qui te menacent deviendront inévitables. »

En achevant ces mots, la Sibylle de Cumes lui présentait

neuf rouleaux de papyrus, chargés de vers grecs et d'hiéroglyphes. « Tarquin, reprit-elle, tous les destins de Rome sont contenus dans ces livres. Donne-moi trois cents pièces d'or, et ils te donneront la sagesse... »



La Sibylle de Cumes devant Tarquin.

Tarquin sourit, et congédia doucement la Sibylle, en murmurant : « Pauvre folle !... »

Elle abaissa son voile et se retira lentement, sans se plaindre de cette royale ironie. Mais, le lendemain, elle reparut aux portes du palais, au moment où le roi tenait son audience publique. « Seigneur, s'écria-t-elle, j'ai brûlé, cette nuit, sans les choisir, trois de mes livres sacrés. Je t'offre encore les six autres : hâte-toi de les acheter, si tu es prudent, au

même prix, car toutes tes royales richesses n'en valent pas une seule ligne. »

Tarquin la fit repousser par ses gardes, en lui défendant, avec menaces, de reparaître en sa présence.

Elle revint encore le jour suivant, et, cette fois, elle avait le front ceint d'une couronne de verveine, faible armure, mais suffisante pour écarter l'outrage, car les prêtresses, parées de cet emblème sacré devenaient inviolables dans l'opinion populaire. Elle portait un petit trépied d'airain dans lequel brûlaient des charbons de bois odorant. Les gardes du palais reculèrent devant les signes religieux qui la protégeaient. Elle posa le trépied devant le roi, et se redressant de toute sa hauteur : « Tarquin, dit-elle d'une voix grave, l'Esprit qui me ramène est plus puissant que ton orgueilleux dédain. J'ai encore brûlé trois de mes livres, toujours sans les choisir. Puisque tu méprises les avis du ciel, anéantis donc toi-même les trois derniers dans la flamme de ce trépied ; leur perte ou leur conservation ne changera rien à tes destins. »

Et elle tendait au roi de Rome, qui frémissait sous la fixité de son regard, les trois derniers rouleaux qu'elle avait apportés.

Les témoins de cette scène étaient dans la stupeur. L'audace de cette femme étrangère, en présence d'un prince qui faisait trembler sa cour, leur paraissait surnaturelle. Tarquin lui-même demeura longtemps silencieux et troublé; puis, rappelant son calme, et comme s'il eût cherché à confondre la Sibylle : « Femme, lui dit-il, si tu es, comme tu le prétends, une envoyée de quelque dieu, une inspirée du ciel, pourquoi veux-tu de l'or pour des prédictions dont rien ne peut attester la valeur avant leur accomplissement?... Les dieux vendent-ils leurs révélations?

— Non, répondit la Sibylle; mais j'ai besoin d'or pour faire l'aumône à un *roi*, que je vois *mendiant* chez les Etrusques... »

Tarquin, ne pouvant pénétrer le sens de cette réponse bizarre, ni tirer de la Sibylle un éclaircissement, fit appeler sur-

le-champ les prêtres chargés de consulter les oracles. Ceux-ci cherchèrent vainement, devant la Sibylle muette, le sens caché sous l'allégorie du *roi-mendiant;* mais, pour se faire pardonner leur impuissance divinatoire, ils essayèrent d'obtenir quelque flatterie à l'adresse du roi, en posant cette question : « Dites-nous, ô vierge inspirée, à quelle époque la puissance romaine atteindra son plus haut degré?... »

Ils s'attendaient à voir désigner le temps présent.

La Sibylle, élevant ses regards vers le ciel, croisa ses mains sur son sein, et répondit lentement : « Quand on verra les *fils de l'Agneau* paître avec les *fils de la Louve* l'herbe des sept collines, Rome sera le bercail des nations. »

Cette seconde énigme n'était pas moins obscure que la première. « Si vous ne comprenez point, ajouta la Sibylle, les ignorants seront vos maîtres. Bienheureux les simples, les illettrés, car ils verront les temps que je prédis, et les savants deviendront aveugles!... »

Pénétrés d'une secrète terreur à l'aspect de cette femme impassible qui leur parlait un langage inconnu, les prêtres conseillèrent à Tarquin d'acheter à tout prix les trois manuscrits qu'elle n'avait pas encore livrés aux flammes. La Sibylle reçut les trois cents pièces d'or, abaissa son voile, sortit du palais sans parler à personne, et quitta Rome le même jour. Ses oracles, portés au Capitole, furent étudiés avec soin par le Collége des pontifes, mais les lacunes produites par la réduction de six rouleaux y avaient mis un tel désordre, qu'il devenait impossible d'en renouer la chaîne. Les lambeaux qui en restaient n'annonçaient que désastres. Il fut interdit, sous les peines les plus sévères, d'en jamais rien communiquer au public. On les enferma dans un coffre de fer qui fut déposé sous la statue d'Apollon. Peu de temps après, éclata la révolution qui chassa de Rome le dernier Tarquin. Ce roi, dépouillé de tout, se réfugia dans la petite ville de Cære, en Étrurie, où il ne trouva qu'un obscur asile avec l'oubli du tombeau. Les prêtres romains se souvinrent alors de la Sibylle de Cumes et de la prédiction du

roi-mendiant. Ils en consignèrent le témoignage dans les archives des textes sibyllins, dont l'autorité fut immense à dater de cette première confirmation de leur valeur. Plus tard, dans les grands dangers qui menaçaient la république, le sénat ordonnait, par un décret solennel, que ces livres fussent consultés, et, s'il en fallait croire sur parole les historiens du temps, Rome aurait dû plus d'une fois son salut aux lumières que le Collége des pontifes prétendait y découvrir.

IV

Plusieurs siècles après, environ cinquante ans avant notre ère, toutes les régions du monde connu tressaillirent dans l'attente d'un grand et mystérieux événement. Les voyageurs des Gaules et d'Asie apportaient, chaque jour, de ces deux limites de la terre civilisée, les traditions lointaines d'un avenir près d'éclore. Le sacerdoce romain, feuilletant de nouveau les oracles de la vierge de Cumes, y apercevait quelque confirmation de ces vagues rumeurs. Le grave Cicéron lui-même, l'ennemi par excellence de toute superstition, inscrivait dans son *Traité de la Divination*, ce pressentiment général qui s'emparait de tous les esprits et confondait sa raison. Une colonie d'Hébreux, établie à Rome où elle exerçait le négoce, y avait introduit ses prophéties nationales, et, chose étrange, le langage et les calculs des Daniel et des Isaïe concordaient avec les textes séculaires de la Sibylle, et avec les hymnes sacrés que les légions romaines avaient ouï chanter par les Druidesses de Bretagne sur les grèves de l'Océan. Toutes ces traditions annonçaient qu'un roi nouveau allait se lever sur l'Orient, pour marcher à la conquête du monde et rendre aux nations de tous les climats, réunies sous sa puissance, l'âge d'or des premiers hommes.

Mais quel serait ce roi suprême?... Était-il né, ou encore à naître?... Du sein de quelle race surgirait-il, et à quel signe

précurseur pourrait-on le reconnaître?.., Les oracles se taisaient à cet égard, et leur silence, au milieu des pressentiments qui agitaient la terre, livrait les esprits à une foule d'illusions. Rome était pleine d'astrologues venus des contrées les plus lointaines pour y chercher fortune. Ces devins opéraient par l'inspection des astres, par le calcul des lettres et des nombres, et par des incantations magiques dont le détail serait presque infini; mais aucun d'eux ne pouvait résoudre le problème du moment.

Un seul homme fixait alors sur lui tous les regards : c'était Jules-César, devenu maître de Rome et de l'empire par la plus audacieuse des fortunes, César à qui Rome décernait, en un seul jour, plus d'honneurs que n'en avait récolté, en des siècles, tout le cortége de ses illustrations. Ce soldat heureux, enivré de sa gloire et ne voyant rien au delà, s'étonnait que le monde pût imaginer un personnage capable de monter plus haut que lui. Il n'était point crédule dans les petites choses, à la manière de sès contemporains; il riait des augures et des pronostiqueurs qui voulaient voir partout des prodiges, et croyait trop à son génie pour s'arrêter devant le vol d'une corneille, l'apparition d'un hibou, l'appétit d'un poulet, ou les tressaillements particuliers des entrailles d'un bœuf immolé. Mais, au-dessus de ces pratiques d'un fatalisme puéril, il partageait, dans une certaine mesure, la vénération de Rome pour les livres sibyllins. Unissant à l'empire temporel le titre de souverain pontife, et même celui de *demi-dieu*, car sa statue en bronze trônait au Capitole, sous le nom de *Jupiter-Julius*, il croyait héroïquement que l'apogée de la puissance romaine datait de sa propre élévation. Lorsque de l'Inde, des Gaules, de l'Égypte, de la Grèce, de la Judée sortaient des voix prophétiques qui, à de si grandes distances et sur des points si opposés, semaient la même révélation, n'était-il point naturel qu'un homme tout-puissant, au milieu d'un peuple partout victorieux, cherchât dans ses propres destins le couronnement d'une ambition sans égale? Le monde, ébloui de sa fortune, hésite-

rait-il à reconnaître en sa personne le conquérant prédit à un siècle déjà plein de merveilles ? Ne tenait-il pas en main la clef de cet avenir?...

La race romaine lui paraissait clairement signifiée par les *fils de la Louve*. Quant aux *fils de l'Agneau* dont avait parlé aussi la Sibylle de Cumes, n'étaient-ils point la figure des nations vaincues et parquées comme un troupeau dans l'enceinte de la domination romaine ?... Or, l'agrandissement de cette enceinte par le droit de cité dont César avait gratifié des peuples entiers ; la splendeur de ses guerres immenses, qui avaient semé de trophées tous les sommets où ses aigles avaient reposé leur vol ; tant de nations désarmées en courant, dont il avait fait les soldats de ses victoires, de la Germanie à l'Afrique, et des Gaules en Syrie, avec une hardiesse, une promptitude et un bonheur sans exemple ; ce génie, qui, en dix campagnes au delà des Alpes, avait élargi le camp romain jusqu'à des plages dont Rome, avant lui, ne soupçonnait point l'existence ; cette irrésistible volonté qui, en cinq années de guerre civile, avait secoué tous les rivages de la Méditerranée : en un mot, un passé si prodigieux était-il moins que l'aurore d'une ère dominatrice réservée au soldat qui avait vaincu Rome elle-même ?... Il est vrai que les prophètes de Judée semblaient promettre à leur patrie l'enfantement du *roi divin* prédit à l'univers ; mais qu'était-ce que la Judée tributaire, sinon la servante de César?... On avait vu cette Judée traînée en triomphe par Pompée, et César avait brisé Pompée. Que lui fallait-il encore, à cet homme du Destin, pour mettre tout à ses pieds ? Réaliser un dernier prestige. Porter la guerre en Asie ; sonder de son glaive les profondeurs de l'Inde qui avaient arrêté Alexandre ; revenir, par le Caucase et la Scythie, dans la Germanie et la Gaule ; mouiller les pieds de son cheval dans chaque baie de ce *fleuve Océan*, limite fabuleuse prêtée au monde par Homère ; puis, rentrer dans Rome, chargé de la poussière de tous les rivages et ruisselant de l'écume de tous les flots : n'était-ce point là compléter, dans sa majesté surhumaine,

le type du maître suprême dont l'univers attendait l'apparition?...

C'était le rêve de César ; mais ce n'était point le sens des oracles. La Magie elle-même avait pris soin de le détromper : « *Prends garde aux Ides de Mars !* » lui avait dit l'astrologue Spurinna, le jour même où vingt-trois poignards l'attendaient dans le sénat. La science occulte, dédaignée, ne pouvait plus rien pour sauver le héros, et la fatalité, à laquelle il se livrait lui-même, fut présente à l'heure marquée pour son œuvre homicide.

Octave-Auguste, qui fut le vengeur et l'héritier de la fortune de César, crut, à son tour, que les destinées surhumaines présagées par les oracles devaient s'accomplir en sa personne. Il avait aperçu et vaincu tous ses adversaires, à l'heure précise où il fallait les abattre; tous avaient disparu dans la tombe. Pour sacrer son bonheur, il avait érigé un temple à la Paix, et consulté l'oracle de Delphes sur la durée de cette paix. L'oracle répondit : *Cette paix subsistera jusqu'à ce qu'une vierge enfante sans cesser d'être vierge.* Acceptant cette mystérieuse sentence comme une promesse de perpétuité, le nouveau maître du monde écrivit au fronton de son édifice une dédicace à la *Paix éternelle* (*Templum Pacis æternæ*). Or, à l'époque où les prophéties de Judée marquaient la nativité du Christ, roi des siècles futurs, ce splendide monument d'Auguste s'écroula, sans cause explicable, sur ses jeunes fondements.

D'anciens auteurs racontent que le sénat romain, courtisan de la gloire, était venu offrir à l'empereur le titre de *dieu des nations*. L'orgueil d'Auguste n'avait donc plus rien à désirer, puisque la servilité humaine voulait lui élever des autels. Mais, avant d'accepter cet hommage suprême, il voulut consulter la Sibylle de Tibur, à laquelle il soumettait tous ses desseins, et qui, jusque-là, n'avait cessé de lui prodiguer les plus favorables augures. Cette prophétesse habitait près de lui, sur le mont Palatin, un appartement dont le seuil ne s'ouvrait que devant l'empereur. Il s'y rendit, à l'heure de minuit, et lui demanda

s'il naîtrait, dans la suite des âges, un prince plus grand que lui. La Sibylle examinait d'anciens livres sacrés, pour y chercher sa réponse, quand tout à coup apparut, au-dessus de la campagne romaine, un météore dont le rayonnement inonda de lumière la salle solitaire où se passait cette scène.

« Regarde !.... dit la Sibylle. Vois-tu, dans ce cercle d'or embrasé, la douce image d'une jeune femme qui tient en ses bras un petit enfant ?.... C'est le signe de l'avenir, qu'un dieu *inconnu* te révèle. A cette heure, un monde finit, un autre monde commence : prosterne-toi et adore !... car cet enfant, dont tu vois le reflet dans les cieux, vient de toucher la terre !... C'est le roi des siècles futurs, c'est le vrai *Dieu des Nations*. Je le vois naître obscur, au milieu d'un petit peuple éloigné. Sa divinité se cache sous la faiblesse des hommes, et quand il prendra la parole pour se faire connaître, les hommes le persécuteront comme un imposteur. Il fera des prodiges de bonté, et on l'accusera de pacte avec les Génies malfaisants ; on lui rendra le mal pour le bien, et, après l'avoir comblé d'outrages, on lui ôtera la vie. Mais je le vois, plus loin, vainqueur de la mort, sortir du tombeau où ses meurtriers croiront l'avoir enfermé. Je le vois planer au-dessus de toutes les nations et les réunir à ses pieds comme des brebis. Adoré sur la terre et glorifié dans les cieux, il tiendra l'éternité dans sa main, et fera le partage des élus et des maudits. Ceux qui auront cru en lui, quand il passait parmi eux sous les voiles de l'Humanité, ceux-là seront son peuple éternel et béni. Ceux qui ne le reconnaîtront qu'aux éclats du tonnerre, s'humilieront trop tard ; il leur dira à son tour : « Je ne vous connais point !.... »

Pendant que la Sibylle achevait cette révélation, le mystérieux météore se divisa en trois étoiles qui s'écartèrent en forme de triangle, et disparurent, peu à peu, dans la profondeur des cieux.

Auguste, ajoutent les mêmes traditions, se rendit le lendemain au sénat, pour raconter sa merveilleuse vision. Les patriciens ordonnèrent le dépôt du récit impérial dans les ar-

chives de l'État, où il fut découvert plus tard par l'empereur Constantin. Je suis loin, bien entendu, d'affirmer l'authenticité de ce document plus ou moins historique, bien que le savant Muratori l'ait catalogué dans ses *Antiquités*. Je sais que l'on a soupçonné les premiers chrétiens d'avoir eux-mêmes fabriqué des prédictions qu'ils attribuaient aux Sibylles, pour s'en armer contre les attaques du polythéisme. Saint Jérôme, saint Justin, Lactance, saint Clément d'Alexandrie, Origène, se prononcent en faveur de l'authenticité : le lecteur décidera.

V

J'ai cité les Druidesses de Bretagne. Ces prêtresses de nos ancêtres gaulois peuvent être considérées comme les dernières Sibylles de l'ancien monde. L'histoire de la Magie leur doit une tradition nationale, contemporaine de César.

Aussi loin qu'on peut remonter le cours des temps, aux vacillantes lueurs des siècles anté-historiques, on entrevoit les Galls se détacher des races de la haute Asie que les auteurs les plus anciens confondaient sous le nom de Scythes. Chassés des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, soit par la guerre, soit par la stérilité du sol, ils avaient gagné les forêts scandinaves, en s'étonnant de passer, chaque jour, sous un ciel plus morne et plus froid. Le débordement de la Baltique les repoussa, et, de marche en marche, leur fortune vagabonde descendit à l'occident, sur la contrée, limitrophe de l'Océan, à laquelle ils donnèrent leur nom, traduit plus tard, par les Romains, en celui de *Gallia*, que nous avons francisé dans les mots *Gaules* et *Gaulois*. De leur idiome disparu quelques noms propres, latinisés dans les *Commentaires* de César, ou déchiffrés sur des pierres plus âgées que l'Histoire, sont les seuls guides qui peuvent nous aider à retrouver leur poussière. Ce peuple adorait *Tarann*, le pouvoir qui manie la foudre ; il invoquait, sous

le nom de *Bel*, l'astre dont la chaleur féconde le sein de la terre ; *Teutatès* présidait à la sûreté du foyer.

Sept siècles avant notre ère, une nouvelle migration d'Asie, connue sous le nom de *Kimris* (les Cimmériens des Grecs, les Cimbres des Romains), et conduite par les mêmes aventures, vint se mêler avec les Galls, et leur apporta un nouveau culte, le *Druidisme*, dont le génie et les doctrines paraissent émanés des religions orientales. Les savants ont curieusement cherché l'étymologie de ce mot. Quelques-uns, croyant la trouver dans le substantif celte *deru*, qui signifiait *chêne*, en ont conclu que le Druidisme était un culte offert à ce roi des forêts. Les vieilles légendes héroïques semblaient confirmer leur supposition, car elles racontent que Hu-Ar-Bras (*Hu* ou *Hésus le Fort*), chef de Kimris, s'empara des grands bois du nord et de l'ouest de la Gaule ; qu'après sa mort, ses compagnons en firent le dieu de la guerre, et que, pour honorer sa mémoire, ils suspendaient les armes de leurs ennemis vaincus aux branches des vieux chênes, devenus sacrés par cette cérémonie. Une interprétation plus philosophique a soutenu que *Druidisme* est le composé de deux mots galliques, *de* ou *di* et *rouidd*, qui peuvent se traduire par *doctrine de Dieu*. Choisissez. Quoi qu'il en soit, un mystère impénétrable enveloppe les rites de cette religion. Mélangé de panthéisme et de métempsycose emprunté aux idées de l'Inde, elle enseignait l'éternité de l'univers ; elle offrait aux passions de ses croyants la perspective d'une vie future où les guerriers retrouvaient tout ce qui avait fait leur joie ici-bas. La foi en cette résurrection fut si avidement acceptée parmi les Galls, que, pendant les funérailles, ils jetaient sur les bûchers en feu des lettres écrites aux habitants du pays des âmes ; quelquefois même leurs dettes mutuelles étaient stipulées payables dans ce paradis. On conçoit de quel mépris de la mort ce dogme devait animer des races naturellement belliqueuses.

Les peuples galliques avaient les mœurs féroces, mais chastes, qui caractérisent l'enfance des sociétés. Le culte du chêne formait une espèce de transition mystérieuse entre le matéria-

lisme impur des idolâtries grecque et romaine, et le culte de l'esprit rénové par le Christianisme. Dépositaire avare des premiers fruits de la science antique, le sacerdoce druidique enseignait à un petit nombre de disciples choisis l'astronomie, la médecine, la magie et les principes de la morale. Aux masses il prêchait la vie future, sous les formes matérielles qui convenaient seules à leurs instincts. Régnant par la terreur des choses surnaturelles, il donnait pour contre-poids à son despotisme les bienfaits de l'union politique.

Sa hiérarchie comptait trois degrés. Les *Ovates*, gardiens des rites sacrés, joignaient à cette fonction l'exercice de l'art divinatoire qui occupait, en Grèce et à Rome, les Augures et les Aruspices. Les *Bardes*, poëtes religieux et guerriers, chantaient les louanges des dieux, les mystères de la nature et les héros de la patrie. Enfin, les *Druides*, proprement dits, formaient la caste supérieure, suprême collége pontifical au sein duquel reposait, sous la majesté sombre des arcanes religieux, le droit d'instruire, de juger, et d'ordonner la guerre ou la paix. Soit que l'art graphique fût ignoré, ce qui est peu probable, soit que ces maîtres de la science crussent le maintien de leur pouvoir attaché au mystère dont ils l'enveloppaient, aucune partie de leur enseignement n'était vulgarisée par l'écriture. Des écoles, cachées dans une solitude profonde, enfermaient les traditions vivantes que les vieillards du sacerdoce répétaient à leurs héritiers, pendant un noviciat de vingt années. Un chef suprême, électif mais absolu, gouvernait les Druides : c'était, en même temps, le souverain temporel de toutes les peuplades gauliques. Sa toute-puissance conserva longtemps son prestige, même après la conquête du pays par les Romains ; elle ne s'éteignit enfin que par la fusion violente des nationalités.

C'est dans l'ombre de cette théocratie qu'il faut contempler les fameuses magiciennes qui rendaient des oracles sur les bords de la mer Armoricaine. Leur principal séjour était dans l'île de Sayne, à l'extrémité orientale du Finistère. On les nommait *Druidesses*, parce qu'elles étaient filles des Druides. Bercée au

souffle des tempêtes, leur enfance avait eu pour langes les pâles brumes de l'Océan. Vouées à l'éternelle jeunesse de la virginité, dès que la couronne de verveine touchait leur blonde adolescence, elles devenaient *Fées* dans les naïves superstitions du peuple. On leur attribuait le pouvoir de se rendre invisibles, de commander aux éléments, de revêtir à leur gré toutes les formes. Quand elles paraissaient dans les fêtes nationales, tous les fronts se courbaient devant la majesté de leur innocence, et, lorsqu'en proie à l'exaltation prophétique elles secouaient la branche de chêne parmi les hymnes du combat, c'était pour les guerriers le gage de la victoire. Ce respect de la femme, né dans la Gaule barbare, annonça l'aube lointaine de la chevalerie française.

Une assemblée générale des Druides avait lieu au printemps de chaque année, et s'érigeait en cour de justice, dans une forêt sacrée des Carnutes, aujourd'hui pays de Chartres. Au milieu des chênes séculaires s'ouvrait une vaste bruyère, parsemée de hautes pierres qui marquaient la tombe des héros dont la mémoire ne devait point périr. Avant de procéder aux délibérations politiques, le redoutable sacerdoce accomplissait un rite solennel par la coupe du *gui*, plante parasite qui croît sur les chênes de trente ans, et que la superstition populaire douait d'une vertu divine pour la guérison de toutes sortes de maux. On taillait le gui avec une faucille d'or; ses rejetons étaient recueillis sur un voile blanc et distribués aux chefs de famille. Ceux-ci, de retour au foyer, déposaient pieusement la plante sacrée dans un vase plein d'eau de source, où les malades croyaient puiser la santé.

Dans les temps ordinaires, quand la paix n'était point troublée, cette fête rustique était suivie du sacrifice de deux taureaux blancs. Mais à l'heure du danger de la patrie, l'offrande des animaux ne suffisait point aux dieux sinistres dont la foule implorait les oracles : il fallait leur immoler des hommes. On tenait en réserve, pour ces terribles oblations, soit des prisonniers de guerre, soit des criminels condamnés à mourir. Les

peuples galliques avaient sacré la peine de mort ; ils élevaient le supplice au rang d'institution religieuse : c'est l'unique peuple des anciens jours qui ait cru pouvoir sanctifier le bourreau.

Sous les ombres de la forêt druidique, des colosses d'osier tressés en forme humaine recevaient dans leurs entrailles la proie des dieux. Les *Eubages*, prêtres des sacrifices, les portaient sur leurs épaules, en chantant des hymnes lugubres, au sommet d'immenses bûchers où chaque bras des tribus avait jeté sa fascine. Puis le peuple se retirait, et, la nuit venue, les prêtres, demeurés seuls, incendiaient l'holocauste. Ils étudiaient les hurlements des victimes et les crépitations de la flamme, pour en tirer des augures. Quand la justice ne livrait point de coupables à ces affreuses expériences, le culte de Teutatès exigeait le sacrifice d'un vieillard. Si le dévouement volontaire se faisait attendre, le sort impitoyable allait au-devant de lui, et le marquait au front parmi la foule. Une table de pierre creusée servait d'autel, une vierge de l'île de Sayne, armée du couteau sacré, frappait la victime en frémissant, et le sang de l'égorgé était recueilli dans un bassin de fer où des regards avides interrogeaient sa vapeur.

Lorsque Jules-César poursuivait la conquête des Gaules, cette terre mystérieuse ne lui avait donné, après six ans de travaux, que la terre attachée aux pieds de ses soldats. La victoire, partout stérile, ne lui ouvrait que des déserts ; les Gaulois vaincus semblaient emporter le champ de bataille dans leur fuite, pour recommencer, plus loin, des luttes toujours sanglantes et jamais décisives. Vaincre sans fruit, c'était ajourner sa défaite. César le sentait. Dans les calculs de son ambition qui aspirait à l'empire, il avait besoin des Gaules, comme la statue a besoin d'un piédestal. Pour fixer sa fortune, il ne recula point devant l'idée d'une extermination générale. Mais, pendant qu'il traçait, dans les nuits de son camp, le lugubre itinéraire des marches de la Mort, les Druides gaulois, convoqués dans la forêt chartraine, ouvraient les assises du Désespoir.

Chaque peuplade avait envoyé ses députés à ce conseil suprême du salut public. Ils y apparurent comme les spectres des morts, précurseurs du dernier deuil de la patrie. Les magiciennes de l'île de Sayne égorgèrent en vain, sur la pierre de Teutatès, les victimes du dévouement; on ne lisait dans leur sang que des pronostics désastreux, quand un homme des monts Arvernes, frappant tout à coup du pommeau de son glaive l'orbe de son bouclier, demanda la parole aux députés consternés. « Je viens des hautes terres, » leur dit-il, « et l'on me nomme Vercingétorigh. J'ai le droit d'être entendu, parce que l'ennemi qui vous fait trembler ne m'a jamais vu tourner le dos. Vous versez le sang de vos vieillards pour y chercher le secret de l'avenir ; mais ces meurtres inutiles n'honorent point le dieu de la guerre. L'offrande qui lui plaît, c'est le sang des vaincus. Les hommes ne manquent pas encore sur le sol gallique, malgré les ravages de César. Tous les braves ont-ils péri?... Si vous n'avez plus d'armes, déterrez les ossements de vos pères!... si les Romains sont plus forts que vous, reculez devant eux en creusant vos tombes!... Quand la liberté n'est plus sur la terre, elle est dessous!...»

Les Druides admiraient la sombre énergie de cet homme inconnu qui parlait de vaincre contre toute espérance. « Fils des montagnes, » lui dit l'un d'eux, « nous avons comme toi du courage, mais nos ressources sont épuisées. Où sont les tiennes?...

— Les miennes?... » s'écrie Vercingétorigh, « ce sont les torches de l'incendie!... Quand nous aurons brûlé nos dernières bourgades, quand il ne restera plus un seul toit sous lequel se puisse abriter un Romain, quand nos forêts enfin secoueront sur l'aigle italique leurs chevelures ardentes, il faudra bien que l'invasion recule. Les torrents d'eau se perdent dans les fleuves, les torrents d'hommes se noient dans le désert. A l'heure qu'il est, l'Arvernie entière s'embrase comme le bûcher des morts ; elle vous convie tous aux funérailles de l'indépendance!... »



VERCINGÉTORIGH ET LA DRUIDESSE

Sauvage résolution, mais unique chance de salut, l'incendie de la Gaule fut décrété par la foule avec un sinistre enthousiasme. La peuplade du pays chartrain, qui éclairait aux flambeaux l'assemblée druidique, alluma les vieux chênes de la forêt sacrée, pour transmettre au loin le signal du sacrifice. Une large ceinture de feu s'étendit en peu de jours autour de César, et l'enveloppa entre l'ennemi et la disette.

Vercingétorigh courait de tous côtés pour activer l'exécution de son plan destructeur. Ce grand patriote, qui mérita le titre de dernier Gaulois, savait combien il importe d'exalter l'imagination des masses. Il voulut doubler l'ascendant qu'exerçait son courage, en y ajoutant une sanction religieuse, et se rendit dans l'île de Sayne, pour y consulter les oracles druidiques sur le sort de la ville d'Alesia, place forte dont il comptait faire le trône ou le tombeau de l'indépendance gauloise. Les Druides qu'il trouva sur ce rocher sacré l'accueillirent avec honneur. Les neuf vierges qui gardaient le sanctuaire fatidique descendirent sur la grève occidentale, pour accomplir les rites mystérieux qui évoquent Taran. Pendant que brûlaient sur un autel de granit les parfums voués à ce génie des tempêtes, l'une de ces vierges invita Vercingétorigh à monter avec elle sur un esquif. Elle se tenait debout à la proue, chantant des paroles inconnues, et il sembla que, par la puissance de ces incantations, l'esquif se mettait de lui-même en mouvement vers la haute mer. Tout à coup, le ciel devint livide et couleur de plomb; un vent violent souleva les eaux, et la foudre, éclatant trois fois à la gauche du héros des monts arvernes, sillonna de trois lames de feu la tête d'un phare accroché aux falaises de l'île. « Taran a répondu, » dit alors la Druidesse : « Alésia sera frappée comme ce phare. Fils des Galls, souviens-toi du cri de guerre de nos aïeux : *Malheur aux vaincus !* Tu jetteras encore une fois la hache à deux tranchants dans la mêlée des braves, et le soleil se couchera dans le sang. Mais les aigles aux pieds jaunes mangeront la cervelle des Galls, et les vierges du pays des chênes resteront seules pour pleurer les morts !... »

Vercingétorigh s'en alla tristement de l'île de Sayne, mais décidé à s'ensevelir dans la catastrophe annoncée. Sa suprême illusion croyait encore à un dieu sauveur des nations héroïques. Quand ce dernier espoir fut perdu avec la dernière bataille de l'indépendance, le sublime vaincu s'offrit à la colère de César, pour obtenir que les restes de ses compagnons d'armes fussent épargnés. Sorti d'Alésia sans escorte, il arriva, seul, au camp romain. Les légions étaient debout, autour de César assis sur sa tribune militaire. Vercingétorigh jeta son glaive et son casque aux pieds du Romain; puis, croisant ses bras sur sa poitrine, le front haut, le regard fixé sur le maître de son sort, il attendit.

César ne sut qu'outrager cette majesté du malheur. Il osa faire enchaîner son grand adversaire, pour l'envoyer aux cachots de Rome. Plus tard, montant au Capitole sur un char triomphal, il le traîna derrière sa gloire, et acheva de se déshonorer en le livrant au bourreau. Mais quand un sang si pur est versé, l'éternelle justice lui prépare des vengeurs. La hache qui termina l'agonie de Vercingétorigh servit peut-être à forger les poignards sous lesquels devait bientôt tomber son meurtrier.

VI

La magie grecque n'avait pas eu de peine à se faire adopter dans Rome. L'impériale cité ne se contentait point de la divination légale qui se pratiquait, dans les sacrifices publics ou privés, par l'inspection des entrailles des victimes. A mesure que ses conquêtes s'étendaient, elle donnait droit d'asile à toute superstition comme à toute croyance. Les disciples des Mages de l'Égypte et de la Perse s'y voyaient attirés par la faveur et la fortune. Chaque famille patricienne s'attachait un *astrologue*. La naissance d'un enfant, le mariage d'une fille n'avaient point lieu sans que l'horoscope fût consulté. Cette mode avait pénétré jusque dans le palais des empereurs. L'im-

pératrice Livie, femme d'Auguste, étant enceinte de Tibère, s'était fait prédire un fils par le mathématicien Scribonius, qui n'avait pas craint d'ajouter que cet enfant régnerait un jour. L'événement justifia l'horoscope. Poppée, l'épouse de Néron, s'entourait de ces étranges savants ; — ce fut l'un d'eux, Ptolémée, un Égyptien, qui découvrit à Othon, proconsul d'Espagne, sa future élévation à l'empire, et, en effet, Othon succéda au vieux Galba. Malheureusement pour eux, les vrais disciples de l'art hermétique se pliaient mal au rôle de courtisans ; ils ne se croyaient point obligés de flatter les caprices des empereurs, et quelques-uns poussèrent même l'imprudence jusqu'à leur prédire des catastrophes. Ils furent traités, pour cette franchise, comme des criminels d'État. On ne les livrait point aux tribunaux, de peur du scandale qui en eût pu résulter, mais on les faisait disparaître secrètement dans les cachots du palais, ou sous le poignard des serviteurs favoris. Bientôt ce ne fut plus assez de punir l'erreur ou l'imprudence ; l'art lui-même fut proscrit, comme une pratique assimilée au crime de lèse-majesté. Auguste lui-même, qui entretenait la Sibylle Tiburtine, et à qui l'astrologue Théogène avait promis, au nom des Génies planétaires, le règne le plus heureux, Auguste avait, un jour, ordonné de brûler plus de deux mille livres magiques, que ses espions avaient découverts dans Rome. Ce n'était point qu'il mît en doute la science, puisqu'il ne cessait de l'interroger ; mais il craignait que ses sujets n'y cherchassent quelque moyen de le renverser. Tibère bannit de Rome et de l'Italie quiconque serait convaincu de cultiver l'art oriental. Néron, l'empoisonneur et le matricide, ne voulait point que ses ennemis pussent épeler dans les arcanes égyptiens le châtiment que les dieux devaient à ses atrocités. L'ignoble Vitellius, qui succédait à Othon, crut assurer sa sûreté en signifiant par décret le bannissement général des devins de Rome. Ceux-ci lui répondirent par une affiche placardée de nuit dans tous les carrefours, et qui annonçait sa mort prochaine ; il périt, avant la fin de l'année, misérablement et lâchement.

Sous les règnes suivants, les mêmes interdictions furent réitérées contre les *Mages*, *Chaldéens*, *Vaticinateurs*, *Astrologues*, *Mathématiciens*, *Charmeurs*, *Onéïrocrites* (révélateurs des songes), tous ces termes désignant, au fond, la même chose dans la pensée des proscripteurs. Mais ces rigueurs ne purent supprimer la pratique des différents arts divinatoires que cultivait le haut monde, ni les sortiléges dont s'occupaient les basses classes de la société romaine.

L'origine des *sortiléges* était de fort vieille date ; elle avait pour berceau la Thessalie, contrée aussi célèbre par ses sorciers que par sa vallée de Tempé ou son passage des Thermopyles. Les femmes thessaliennes, qui se vouaient à la profession de cette magie frelatée, avaient, dit Platon, le pouvoir d'arrêter le cours du soleil, d'attirer sur la terre des Génies malfaisants, d'exciter ou de calmer les tempêtes, de rappeler les morts à la vie, ou de précipiter les vivants dans le tombeau. Anacharsis, dans ses voyages, avait eu la curiosité de les voir de près. « Je me fis, » dit-il « mener secrètement chez quelques-unes de ces enchanteresses, dont la sordide misère égalait l'ignorance. Elles se vantaient d'avoir des remèdes secrets contre la morsure des vipères, de fabriquer des sorts pour faire périr les troupeaux et les abeilles, ou pour priver d'enfants les jeunes époux qui leur refusaient une offrande. J'en vis qui pétrissaient des figures de cire ; elles les chargeaient d'imprécations, leur plongeaient des aiguilles dans le cœur, et les exposaient ensuite dans les différents quartiers de la ville, pour servir les haines qui leur achetaient ces bizarres moyens de vengeance. La superstition publique était si grande, que les personnes qui se voyaient ainsi représentées se croyaient dévouées à la mort, et cette terreur abrégeait souvent leurs jours. Je surpris une de ces vieilles tournant rapidement un rouet, en prononçant des paroles secrètes. Son objet était de rappeler le jeune Polyclète, qui avait abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connaître les suites de cette aventure, je fis un présent à la sorcière. Quelques jours après, elle me dit : « Salamis

ne veut pas attendre l'effet de mes premières conjurations ; elle viendra, cette nuit, en tenter de plus puissantes. Je te cacherai dans un réduit, d'où tu pourras tout voir et tout entendre. »

« Je fus exact à ce rendez-vous. La sorcière, à mon arrivée, préparait ses mystères. Il y avait autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques ; des lames d'airain gravées en caractères inconnus ; des flocons de laine de brebis teints en pourpre ; des clous détachés d'un gibet, et encore chargés de dépouilles humaines ; des crânes à moitié dévorés par les bêtes fauves ; des fragments de doigts, de nez et d'oreilles arrachés à des cadavres ; des entrailles de victimes volées dans les temples ; des fioles où l'on conservait le sang d'hommes qui avaient péri de mort violente ; une figure en cire de la déesse Hécate, peinte en blanc, en noir, en rouge, tenant un fouet, une lampe et une épée entourée d'un serpent ; plusieurs vases, les uns remplis d'eau puisée à des fontaines sacrées, les autres contenant du lait, du miel de montagne. Il y avait aussi des cheveux de Polyclète, et un fragment de son manteau. Pendant que je considérais ce chaos, un léger bruit annonça l'arrivée de Salamis, et la sorcière se hâta de me cacher. La belle Thessalienne entra pleine de fureur et d'amour. Les cérémonies commencèrent.

« La sorcière fit d'abord sur les entrailles des victimes plusieurs libations avec de l'eau lustrale, du lait et du miel. Elle prit ensuite les cheveux de Polyclète, les entrelaça, les noua de diverses manières, et les ayant mêlés avec certaines herbes, elle les jeta sur un réchaud brûlant. C'était là le moment où Polyclète, subjugué par un pouvoir invincible, devait se présenter et tomber aux pieds de Salamis. Après l'avoir attendu vainement, Salamis, initiée sans doute à quelques notions de l'art magique, s'écria tout à coup : « Je veux me venger moi-même !... Déesse de la nuit, prête-moi une clarté favorable, et vous, Génies infernaux, servez-moi comme vous avez servi les fureurs de Médée !... Je jette ce sel dans le feu : qu'ainsi brûlent les os de Polyclète !... que son cœur fonde comme cette cire à l'aspect du brasier !... Pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine,

avec le suc de ces herbes vénéneuses, et tu iras, cette nuit, enfouir sous le seuil de sa maison cette composition redoutable. S'il résiste encore, nous emploierons des secrets qui donnent la mort !... »

« Je ne sais, » poursuit Anacharsis, « quel fut le fruit de ces enchantements qui me paraissaient d'une bien douteuse efficacité. Salamis se retira un peu calmée, et je ne me souciai guère de prolonger mon séjour dans la ville pour en attendre le résultat peu probable. Une autre sorcière s'était flattée, moyennant quelque monnaie, de me faire assister à une évocation des morts, dans un cimetière voisin de sa demeure. Elle y creusa une fosse, où elle fit couler le sang d'une brebis noire ; puis elle se mit à réciter, en langage barbare, des formules et des imprécations qui produisaient plus de bruit que d'effet. Ses hurlements furent sans doute entendus, et attirèrent quelques gardiens de la sûreté nocturne, chargés par les magistrats de la surveiller, car, au sortir du cimetière, elle fut arrêtée et traînée en prison. J'étais heureusement trop connu pour que les juges songeassent à m'inquiéter, mais ils me firent comprendre, le lendemain, que je ferais bien de continuer mes voyages, et de porter plus loin ma curiosité. J'appris que, tout en tolérant les sorcières, le peuple les avait en horreur et les regardait comme la cause de tous ses maux. La loi ne proscrivait point textuellement les sortiléges, mais elle poursuivait fréquemment les sorcières comme auteurs ou complices de crimes secrets parmi lesquels le poison jouait un grand rôle ; et il est avéré que ces misérables créatures se mettaient parfois aux gages des plus odieux forfaits. »

L'évocation des âmes des morts était plus particulièrement pratiquée sur le promontoire de Ténare, en Laconie. Cette hauteur se couronnait d'un bois sacré, dédié à Neptune, dieu des mers. Le temple du dieu servait d'entrée à une caverne immense que les prêtres prétendaient être une des bouches de l'Enfer. C'est par là, disaient-ils, qu'Orphée avait obtenu, autrefois, de ramener à la lumière son épouse Eurydice, qu'il

perdit de nouveau, et cette fois pour toujours, parce qu'oubliant les rites de la résurrection, il avait eu l'imprudence de regarder derrière lui avant d'être sorti de la caverne mystérieuse. L'infernale entrée du Ténare avait un privilége fameux dans les traditions helléniques ; c'était le lieu où se rendaient les devins de toutes les villes, pour apaiser les mânes qui tourmentaient les vivants. On leur offrait des sacrifices expiatoires, surtout lorsqu'on était coupable envers eux de quelque injustice ou de quelque crime. Un certain Callondas, meurtrier du poëte Archiloque, fut obligé de venir à Ténare, pour obtenir son pardon. Pausanias, général grec, ayant tué son amante Cléonice, était poursuivi en tous lieux par le spectre de cette femme. Les devins qu'il consulta le conduisirent à Ténare; l'ombre de Cléonice, évoquée, lui annonça qu'il trouverait la paix à Lacédémone. Il s'y rendit, fut jugé et condamné à mort. Persuadé toutefois que l'oracle donné par Cléonice lui promettait son salut, il se réfugia dans un petit temple qui jouissait du droit d'asile ; mais personne ne lui ayant porté d'aliments, il y mourut d'inanition, et trouva ainsi la *paix* dans la *mort*. Plus tard, comme ses mânes troublaient par leurs gémissements le repos de ce temple, ils furent, à leur tour, conjurés par les prêtres du Ténare et calmés par leurs rites funéraires.

Ces communications des vivants avec les morts s'obtenaient, dans le polythéisme, par des sacrifices sanglants. On creusait une fosse carrée, dans laquelle il fallait d'abord verser trois libations, l'une de lait et de miel, la seconde de vin pur, la troisième d'eau fournie par une fontaine sacrée. On y répandait ensuite une couche de la plus pure fleur de froment, et, enfin, l'on égorgeait un bélier noir dont le sang devait se mêler aux libations. Le surplus de la cérémonie consistait en prières votives, qui promettaient aux morts un sacrifice d'action de grâces pour honorer leur complaisance. Homère, dans l'*Odyssée*, nous retrace de la sorte l'évocation du devin Tirésias, obtenue par Ulysse en accomplissant les rites indiqués par la ma-

gicienne Circé. L'âme de Tirésias apparaît, boit un peu du sang versé dans la fosse, et révèle au roi d'Ithaque les périls qui l'attendent sur terre et sur mer, jusqu'à ce que la faveur des dieux lui fasse revoir ses foyers. Une foule d'autres morts se pressent autour de la fosse, et chacun d'eux s'entretient avec Ulysse, à mesure qu'il leur permet de goûter au sang de la victime. Cette scène fantastique est d'un grand effet dans le poëme d'Homère, mais il serait puéril d'imaginer qu'elle puisse passer dans la réalité.

Ce qu'il y avait de plus avéré dans les sortiléges antiques et dans les traditions dont l'origine remonte à la Circé homérique, c'est la science des poisons. Les sorciers et sorcières qui, de la Thessalie, s'étaient répandus dans tout le monde gréco-romain, avaient poussé fort loin cet art vraiment infernal. Il y avait à Rome, au temps de l'empereur Claude, une certaine Locuste, enfermée dans les cachots du prétoire pour de nombreux empoisonnements. Agrippine, l'épouse de Claude, lui offrit la vie en échange d'un secret vénéfique qui, sans tuer immédiatement, et surtout sans laisser de traces visibles, précipitât l'agonie de l'empereur. Locuste était digne d'une si haute confiance; elle se surpassa dans l'art de déguiser la mort. Agrippine fut ingrate envers sa complice; mais Néron paya sa dette pour prix de la mort de Britannicus. Locuste avait inventé une essence tellement subtile, qu'un chien, sur lequel Néron en fit l'épreuve avant de tuer son frère, tomba comme foudroyé. Elle obtint sa liberté, un domaine considérable, et Néron lui assigna même des esclaves impériaux dont elle devait faire ses disciples, afin, disait ce monstre couronné, qu'un génie si utile aux princes ne se perdît point.

La Magie, hâtons-nous de le dire, n'eut jamais rien de commun avec les scélérats qui usurpaient son nom pour exploiter les passions ou les crimes des hommes puissants. Lorsque Néron, après le meurtre de sa mère, chercha dans un voyage en Grèce un peu d'oubli de son forfait, la Grèce l'accueillit avec une froideur sinistre. Delphes, où, de temps im-

mémorial, nul homme un peu considérable ne passait sans consulter l'oracle d'Apollon, Delphes le maudit face à face par la voix audacieuse de sa Pythie : « Arrière, matricide, » lui cria-t-elle, « ta présence outrage le dieu que tu viens chercher !... Le nombre *soixante-treize* marquera l'heure de ton châtiment !... »

Néron n'avait que trente ans ; il crut que la Pythie le menaçait d'une catastrophe après soixante-treize ans de vie. L'espoir d'une si longue carrière le flattait ; mais le remords éveillé par le reproche de l'oracle lui causa un accès de frénésie. Les ministres du temple expièrent par d'horribles tortures l'imprudence de la Pythie. On leur trancha les mains et les pieds, et la Pythie fut ensevelie vivante, avec ces corps mutilés, dans la grotte fatidique, dont la porte fut murée. Quant au nombre 73, on remarqua, après la mort de Néron, que ce nombre désignait l'âge de Galba, son successeur. L'épreuve de Delphes l'avait dégoûté des oracles ; il ne voyait plus dans leurs prêtres que des provocateurs de complots, et peut-être ne se trompait-il point. Il se détourna de la route d'Athènes, parce qu'il y devait rencontrer le temple des *Furies vengeresses* et celui de Cérès-Éleusine, deux foyers de haute Magie où l'art des prestiges s'enveloppait d'une illustration redoutable. Il craignait d'y voir apparaître, à la voix de l'Hiérophante, le lugubre cortége des victimes de son règne. Les superstitions des âmes lâches peuplaient ses rêves de spectres menaçants. Tantôt il se voyait dévorer par des légions de fourmis ; tantôt il se croyait transporté au théâtre de Pompée, et les statues des quatorze nations de l'Empire, descendues de leurs piédestaux, l'enfermaient dans un cercle infranchissable. Il y avait, sur le mont Palatin, un bois de lauriers planté par Auguste, et où chaque nouvel empereur, à son avénement, devait ajouter un plant nouveau. On observa qu'à la mort d'Auguste, de Tibère, de Caligula et de Claude, l'arbre que chacun d'eux avait planté mourait aussi. Peu de jours avant la chute tragique de Néron, ce bois périt tout entier ; un coup de tonnerre fit tomber la tête

de toutes les statues impériales, et brisa le sceptre que tenait celle d'Auguste. Ces faits sont attestés comme des présages par l'historien Suétone ; ils avaient eu pour témoin Rome entière, et furent l'épitaphe historique de cette famille césarienne, dont le dernier représentant, qui fauchait d'un geste les plus hautes têtes, ne trouva qu'une cave pour dernier refuge, avec le grabat d'un esclave pour lit funèbre.

VII

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, qui commence sous Auguste et finit avec Domitien, la ville de Tyane, en Cappadoce, donnait au monde un Mage voyageur dont j'ai déjà dit quelques mots. C'était Apollonius. Né d'une famille recommandable par son ancienneté et par les emplois publics dont ses membres avaient été revêtus, Apollonius avait été confié aux écoles platoniciennes, dont la doctrine émanait, nous l'avons vu, de la théosophie hermétique. Son esprit naturellement contemplatif s'était incliné de bonne heure vers les études transcendantes, et comme il possédait une assez grande fortune, il s'y livra tout entier. Après avoir parcouru l'Inde, la Perse et l'Égypte, en se faisant initier, dans chaque contrée, aux mystères des Sages dont il rencontrait les sanctuaires, il voulut aller à Rome, en 63, sous Néron, pour y voir, disait-il, la figure d'un tyran.

Comme il approchait de cette ville, accompagné de soixante-douze disciples, parmi lesquels un Ninivite, nommé Damis, possédait sa plus intime affection, il vit sortir du bois d'Aricie un de ses compatriotes, nommé Philolaüs, qu'il connaissait pour savant, mais pour homme de peu de courage. « Malheureux, » lui dit Philolaüs, « tu es perdu !... Comment oses-tu venir à Rome, avec un cortége de disciples, et en manteau de philosophe ?... Ignores-tu que Néron a proscrit tous les amis de la

sagesse, et que ton costume va te signaler aux gardes des portes?...

— A quoi donc Néron passe-t-il son temps? » répondit tranquillement Apollonius.

« A conduire des chars dans le cirque, à jouer de la flûte sur le théâtre, et à égorger les hommes dont la vie est un blâme pour la sienne...

— Eh bien, » reprit Apollonius, « la contemplation d'un prince qui se déshonore est la plus haute leçon que puissent étudier des philosophes. Que ceux qui ont peur de me suivre plus loin, s'occupent de leur sûreté : je ne condamnerai point leur faiblesse, mais je n'abriterai pas non plus derrière elle ma propre lâcheté. Le vrai sage ne recule que devant les menaces du Ciel. »

Soixante disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent avec Philolaüs ; mais les douze autres, restés fidèles, jurèrent de partager le sort du maître qu'ils admiraient. Les gardes des portes n'arrêtèrent point les voyageurs, et, après s'être promené dans Rome sans affectation, Apollonius en sortit tranquillement avec son petit cortége. « Nous avons fait preuve de fermeté, » disait-il, « mais il ne faut pas plus braver les fous que les dieux. Retournons chez les Grecs et en Égypte ; nous y serons mieux placés pour voir l'avenir. Les révolutions sont comme les statues colossales : on doit les contempler à distance. » Cette dernière parole, qu'il n'expliqua point, fut considérée, après l'événement, comme une prophétie de la chute de Néron.

On lui attribue également des prédictions très-accentuées touchant les règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien, de Titus et de Domitien. Il se trouvait à Éphèse et parlait en public, le jour même où, dans Rome, Domitien tombait frappé de sept coups de poignard. Tout à coup, il baissa la voix, et s'inclina de côté, comme un homme qui écoute ; puis il fit trois ou quatre pas en avant, avec un geste impératif, en criant : « Frappe!... frappe...: les dieux l'ordonnent!... » Les assistants étonnés le croyaient en proie à

quelque accès de délire, quand, se relevant de toute sa hauteur, il leur dit d'une voix tonnante : « Éphésiens, c'en est fait ! A l'heure où je vous parle, le tyran vient de succomber, et je vois Rome debout, acclamant la liberté !... » Quelques jours plus tard, la nouvelle du meurtre parvint à Éphèse, et l'heure marquée par Apollonius était précisément celle qu'annonçaient les voyageurs venus de Rome : ce fait est attesté dans l'histoire romaine de Dion Cassius.

Ammien Marcellin rangeait le philosophe de Tyane, avec Pythagore, Socrate, Numa Pompilius, au nombre des hommes privilégiés qui vécurent assistés d'un Génie familier. L'empereur Alexandre-Sévère le plaçait avec Orphée, Abraham et Jésus-Christ. L'impératrice Julia Domna, épouse de Septime-Sévère, avait ordonné au rhéteur Flavius Philostrate, professeur d'éloquence à Rome, d'écrire la vie de ce personnage singulier, d'après les souvenirs laissés par le Ninivite Damis, son disciple de prédilection. Cette biographie raconte beaucoup de prodiges et de prédictions dont les prêtres des Oracles s'étaient montrés jaloux, parce qu'Apollonius les faisait gratuitement et sans s'astreindre aux sacrifices sanglants, ni à aucun rite superstitieux. Aussi arriva-t-il qu'Apollonius venant visiter les Athéniens et voulant assister aux mystères du temple d'Éleusis, l'Hiérophante avait déclaré qu'il n'accueillerait jamais un homme qui méprisait les cérémonies religieuses. Cet affront ne troubla point le thaumaturge tyanéen, qui répondit simplement : « Vous pourriez me faire un meilleur reproche, c'est d'être venu, moi véritable initié au Magisme égyptien, l'unique source des sciences occultes, m'incliner devant votre orgueilleuse ignorance. » Les témoins de cette réplique sentirent qu'Apollonius, dont la renommée était grande, pourrait nuire à l'industrie sacerdotale d'Éleusis en la décriant dans ses voyages, et ils pressèrent l'Hiérophante de réparer sa bévue ; mais Apollonius dédaigna leurs excuses et leurs instances.

Voici en quels termes il résumait sa doctrine. « J'ai étudié, dans mes longs voyages, la sagesse de tous les pays. Toutes

les sectes philosophiques se sont présentées devant moi, parées des ornements que s'est créés chacune d'elles, et je me suis recueilli dans la dignité de mon être, pour faire un choix. Toutes me parurent diversement belles et d'un extérieur surhumain ; quelques-unes s'insinuèrent autour de ma raison avec des charmes séducteurs, et s'efforçaient de me captiver par de merveilleuses promesses. L'une m'annonçait que, bercé dans ses rêves, je verrais fondre sur moi tout l'essaim des voluptés ; l'autre ne se vantait pas de m'épargner les peines de la vie, mais elle me montrait ces épreuves terminées par une douce et perpétuelle quiétude. Celle-ci m'offrait l'équilibre de l'âme entre les biens et les maux ; celle-là m'encourageait à tout oser pour me rendre heureux. Toutes s'attachaient à me retenir sur la terre par ce qu'elles appelaient les légitimes satisfactions de la moitié matérielle de mon être. Une seule de ces sagesses, celle de l'Égypte, se tenait à l'écart, silencieuse et voilée. Elle se présenta la dernière, quand elle vit que ses compagnes ne m'avaient point captivé. « Jeune homme, » me dit-elle, « je suis la fille du passé et la mère de l'avenir ; je suis la reine des esprits et le reflet de Dieu sur les mondes. Pour être admis dans mon empire, il faut renoncer aux vanités de la terre, aux délicatesses sensuelles et à l'orgueil de la vie. J'interdis l'amour à mes disciples, comme une dangereuse folie de l'âme, et je leur commande le silence, pour se sentir toujours en présence de Dieu. J'abomine les sacrifices sanglants qui supposent dans l'Être suprême la férocité d'un tyran, et j'enseigne les prières filiales qui sont, avec l'offrande de l'encens, le seul culte digne du Père de toutes choses. Si tu as le courage de me suivre sur les sommets solitaires qu'habite la Vérité, je ferai de toi un nouvel homme, je te donnerai des yeux nouveaux qui s'ouvriront sur le monde infini des essences immortelles. Tu mesureras d'un seul regard tous les temps ; tu embrasseras tous les êtres, comme un seul être, dans une seule pensée ; les puissances divines te révéleront leurs secrets, et les forces de la nature t'obéiront. » Ainsi m'a parlé la sagesse

de l'Égypte, la grande Magie des fils de Dieu : je l'ai suivie, et elle m'a tenu ses promesses. »

Apollonius de Tyane disparut de la scène du monde l'an 96 de notre ère, peu de temps après Domitien. Par une singularité digne de sa vie, sa mort fut un mystère. Ses disciples répandirent le bruit que les Génies planétaires l'avaient enlevé aux cieux sans le faire passer par le tombeau, et cette opinion trouva de nombreux partisans. Les envieux de sa renommée assuraient au contraire qu'il s'était jeté dans quelque gouffre, à l'imitation d'Empédocle, pour faire croire à sa divinité. Ses concitoyens tranchèrent la question en lui dédiant un temple aux frais duquel l'empereur Caracalla voulut s'associer, et qu'Apollonius honora, dit-on, de nombreuses apparitions.

Ses prophéties sur les destinées impériales de son temps, depuis Néron, qui périt en 68, jusqu'à Nerva, dont le règne date de 96, avaient beaucoup contribué à sa célébrité. Dans ce court espace de vingt-huit ans, sept empereurs s'étaient succédé sous la pourpre tragique : Galba massacré par une conspiration militaire ; Othon se poignardant après une défaite ; Vitellius égorgé par le peuple ; Domitien assassiné par les domestiques de sa femme. Entre ces meurtres, Vespasien et Titus semblaient seuls avoir obtenu dispense de la fatalité. Apollonius avait annoncé à ses disciples le sort des uns et des autres. Domitien le fit jeter en prison comme un homme dangereux, et fixa le jour où il voulait le juger. L'accusation portait sur deux griefs redoutables : Apollonius avait imprudemment parlé, devant un délateur politique, de la prochaine élévation du sénateur Nerva sur le trône de Domitien frappé par les dieux vengeurs. Ce n'était rien de moins qu'un crime capital ; cependant le Mage de Tyane comparut avec un sang-froid qui troubla le tyran.

« Prince, » lui dit-il, « quel appui demanderai-je pour ma défense ?... J'invoquerai la mémoire de Vespasien, votre père, dont je reçus la visite, en Égypte, avant qu'il fût empereur. C'est moi, pourquoi ne l'avouerais-je point, qui lui ai prédit

sa future grandeur : vous êtes donc mon obligé naturel, puisque vous régnez après lui. Je n'ai point usé de prestiges pour l'exciter à tenter la conquête de l'empire ; je ne me suis point flatté devant lui de pouvoir changer à mon gré le cours du soleil, ni la marche des choses humaines. Je n'ai pas même voulu incliner ses regards sur les Tables mystérieuses où les disciples d'Isis savent chercher laborieusement les signes de l'horoscope. Il m'a suffi, pour éclairer son avenir, de consulter, comme vous pourriez, prince, le faire vous-même à toute heure, les sorts vénérés de la *Fortune Prénestine*. Aurais-je besoin de vous apprendre que cette divination fut enseignée jadis aux Étrusques par des voyageurs égyptiens, et que Servius Tullius, sixième roi de Rome, lui érigea, dans la ville de Préneste, un sanctuaire dont la renommée domine celle de l'oracle Delphique ? J'écrivis les trois noms de Vespasien (*Titus Flavius Vespasianus*), lettre par lettre, sur des cubes de laurier. Après avoir jeté ces cubes pêle-mêle dans une urne d'argent, métal consacré à Isis, je priai votre père de les extraire au hasard, et de les ranger sur la table qui nous séparait. Voici l'ordre dans lequel ils sortirent :

P S F S E L A N T A A S U T I V S V U I U I S.

« Élevant alors ma prière secrète vers le Génie caché sous le nom de *Fortune Prénestine*, je traçai sous sa dictée cet oracle impérial :

« Prænestinæ Sacris Fortunæ Sortibus Electum
Lentè Ascendit Nomen Tuum Ad Alta ;
Sed, Undiquè Tandem Insignis,
Victor Sine Victoria,
Urbis Imperium, Unus Imperator, Suscipies. »

C'est-à-dire : « *Ton nom choisi par les sorts sacrés de la Fortune Prénestine monte lentement vers les hauteurs de l'avenir ; mais enfin, devenu célèbre de tous côtés, vainqueur sans combattre, tu recevras, unique empereur, l'empire de Rome.* »

« Or, vous savez, prince, que les initiales de ces mots pro-

phétiques, replacées dans leur ordre naturel, reconstruisent exactement les trois noms de votre père :

« TITUS FLAVIUS VESPASIANUS. »

« N'avais-je point dit la vérité ?.... Vespasien n'est-il pas sorti d'une longue obscurité, qui, du reste, ajoute un plus haut lustre à sa gloire ?... N'est-il pas enfin devenu partout célèbre par sa guerre de Judée qui lui valut l'admiration des légions ?... N'est-il pas entré dans la ville éternelle, vainqueur sans victoire, puisque la mort de Vitellius, à laquelle il n'eut aucune part, lui épargna les odieuses nécessités de la guerre civile et lui livra l'empire sans compétiteur ?...

« Cessez donc, ô prince, de prêter l'oreille aux vils espions qui m'accusent de conspirer contre vous, avec ou sans Nerva. Nerva est un sage mûri par de longues années d'expérience. S'il est vrai que, dans des causeries innocentes, nous avons parlé de la destinée, si j'ai cité, ce qui peut être, quelques exemples de princes, j'ai dit que la volonté divine est irrésistible. J'ai dit que si cette volonté appelait à l'empire un citoyen quelconque, pendant que le pouvoir est aux mains d'un autre, et si cet autre faisait périr l'élu du ciel pour n'être point détrôné par lui, le mort reviendrait à la vie pour accomplir l'arrêt du Destin. Si c'est là conspirer, agitez donc aussi les sorts de Préneste, et vous serez coupable de conspirer contre vous-même !... Mais plutôt, prince, employez vos jours à vous rendre le ciel favorable par la clémence et la justice ; car chaque tête que vous faites tomber, chaque patrimoine que vous confisquez, chaque exil qui vous fait un ennemi ajoute une chance redoutable à la vertu des Sorts. Condamnez-moi maintenant, si c'est votre caprice, mais sachez que ma destinée n'est point de périr par vos mains !.... »

Domitien n'avait jamais entendu un pareil langage ; pâle et comme cloué sur son tribunal, il semblait engourdi par le regard fixe d'Apollonius. Le philosophe de Tyane sortit lentement du prétoire ; devant le silence de l'empereur, nul n'osa s'opposer à

sa retraite ; il quitta Rome, le même jour, sans être poursuivi. Réfugié chez les Grecs après cette périlleuse aventure, il y fut accueilli comme un ressuscité, car c'était la première fois que le tigre impérial laissait échapper une victime. On dit que Domitien consulta les Sorts de Préneste ; épouvanté de leurs menaces, il manda l'astrologue Asclétarion ; celui-ci confirma ses craintes par les présages de l'Horoscope hermétique. « Et toi, » lui dit l'empereur, « sais-tu comment tu finiras ?

— Je serai mangé par des chiens, » répondit Asclétarion.

« Pour te prouver la sottise de tes prédictions, » reprit Dioclétien, « je te ferai trancher la tête, et ton corps réduit en cendres sera jeté dans le Tibre !... »

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ ; mais quand la flamme atteignit le cadavre du supplicié, un orage subit, accompagné de torrents de pluie, éteignit le bûcher, en dispersant les bourreaux ; et quand ceux-ci revinrent pour achever leur œuvre, ils trouvèrent les restes de ce malheureux en proie à une troupe de chiens errants.

VIII

Les Sorts de Préneste ont survécu à la destruction du temple de la Fortune. C'est par leur recherche que se pratiquait encore, à la fin du XVIII^e^ siècle, la véritable *Onomatomancie* (Ὀνοματομαντεία), ou divination par les noms, fondée sur la doctrine symbolique dont j'ai déjà parlé, et qui assignait à chaque émission verbale ou écrite de l'alphabet sacré une correspondance avec les choses de la vie. Le *Nom* étant considéré, chez tous les peuples, comme le signe qui distingue et définit les êtres humains, la Magie prétendait trouver sous ses formes variables et transposées une occulte révélation du bien ou du mal qui devait se manifester dans la carrière de l'individu marqué de cette mystérieuse empreinte.

L'exemple offert par Apollonius de Tyane, au sujet de Vespa-

sien, et la fameuse formule S. P. Q. R. (*Senatus Populus Que Romanus*) qui s'appliquait au nom du sénat et du peuple romains, sur les actes publics et sur les étendards, nous remettent en mémoire la coutume grecque et latine des inscriptions composées de lettres initiales dont chacune était comme la tête d'un mot.

Lorsque l'appellation individuelle ne présentait qu'un petit nombre de lettres, le devin exerçait son intuition sur le rapport qui pouvait lier ces lettres, en les prenant pour *initiales* d'un sens à découvrir. Il s'informait du milieu social auquel appartenait le consultant, ou se faisait poser une question claire et précise, dont les termes, divisés par lettres, formaient, par leur mélange avec les lettres du nom, un canevas assez étendu pour qu'une idée première, saisie au vol, attirât les suivantes sans grand effort. Si les métathèses, ou transpositions des lettres fournies par la question, pouvaient créer des mots applicables au sens d'une réponse, ce sens était recueilli comme un oracle, et, chose étrange, cet oracle, d'une portée souvent extravagante au premier aspect, se réalisait presque toujours, tôt ou tard, avec une merveilleuse exactitude.

Enfin, ce genre de divination élargissait ses perspectives à mesure que les faits accomplis se multipliaient. Ainsi, par exemple, en ajoutant au nom du consultant l'énoncé de ses actions remarquables, des dignités dont il avait été ou se trouvait revêtu, des genres de bonheur ou d'infortune qui caractérisaient son existence actuelle, un texte nouveau apparaissait sous le texte visible et continuait l'histoire anticipée du destin. Je ne veux, bien entendu, ni soutenir ni condamner cette doctrine ressuscitée, à la veille de la révolution de 1789, par l'illuminé Cagliostro, et devant laquelle le puissant esprit de Napoléon s'arrêta plus d'une fois, vacillant et troublé. En pareille matière, les exemples valent plus que les thèses ; à ceux que m'ont déjà prêtés certaines traditions ignorées, j'en vais joindre quelques autres plus rapprochés de nous, et autour desquels croyants et sceptiques pourront s'escrimer à leur aise.

Il y avait à Paris, en ce temps-là (1790-1805), un vieillard

que, dans son quartier, les uns croyaient sorcier et les autres disaient fou. Ce patriarche du métier que la naïveté populaire désigne encore sous le nom de *bonne aventure*, habitait rue du Puits de l'Ermite, au faubourg Saint-Marceau. Son trépied divinatoire perchait sous les combles vermoulus d'une de ces masures qui révéleraient tant de choses si les pierres parlaient. Ce prophète, ou ce fou paisible, se nommait Pierre Le Clerc, et, plus familièrement, le père Pierre, dans la langue des voisins et des enfants de la rue. Son histoire n'est pas longue. C'était un de ces savants Bénédictins qui ont porté dans leur tête l'encyclopédie du vieux monde. Chassé de son couvent, depuis 1790, par la suppression des ordres religieux, le pauvre savant s'était traîné jusqu'à Paris, pour y quêter un humble asile. Mais les familles compatissantes qui pouvaient le secourir avaient disparu dans l'émigration. La disette seule, bientôt doublée de la Terreur, accueillait ses soixante-dix ans. La république n'avait besoin ni de prêtres, ni de savants, ni de vieillards; elle envoyait ses enfants chercher du pain et des souliers sur les champs de bataille; elle proclamait le culte de la Fortune guerrière et lui vouait chaque jour une hécatombe. Le vieux moine comprenait ces temps critiques; il avait dirigé sur la comète révolutionnaire le vieil astrolabe hermétique, et promettait en conscience l'immortalité dans l'histoire à tous les jeunes braves qui allaient mourir aux frontières pour le salut de la patrie. Malgré sa dangereuse qualité d'ancien prêtre, qui se devinait dans ses allures, et que d'ailleurs il ne cherchait point à nier, les sicaires de la Terreur l'avaient épargné à cause de ses petites prédictions patriotiques dédiées à nos armées et justifiées par la victoire. Il s'était fait en ce genre une certaine réputation, qui lui avait attiré de notables visiteurs, parmi lesquels je citerai Philippe d'Orléans, Charlotte Corday, Maximilien Robespierre, et le général Bonaparte.

Le duc d'Orléans avait voté la mort du roi. Tous les partis lui reprochaient ce meurtre de famille; ce qu'ils ignoraient, le voici. L'avant-veille du jugement de Louis XVI, Danton

s'était présenté au Palais-Royal, à l'aube du jour, en demandant à parler au citoyen *Égalité*. « Voulez-vous vivre ou mourir? » lui avait-il dit.

Le prince ne comprenait pas. « Écoutez, » poursuivit Danton, « il n'y a plus de milieu : il faut marcher avec la Révolution ou contre elle. La question n'est pas de savoir si les sentiments de la nature, les convenances, le devoir, vous permettent ou non de tuer le ci-devant roi. On ne vous demande pas un acte de conscience, mais un gage de dévouement à la république, un acte qui vous empêche à jamais de vous réconcilier avec les hommes de votre caste, un acte qui vous rende tellement semblable à nous, que la plus étroite solidarité nous soutienne ou nous renverse ensemble. Si vous refusez, je monte à la tribune, et je demande votre mise en jugement comme complice des crimes de la monarchie. Si la Convention refuse de vous frapper, les *citoyens de Septembre* se passeront de son avis... »

Philippe d'Orléans fut atterré. Passionné pour la constitution anglaise, il avait rêvé l'alliance de la monarchie avec la liberté ; mais il n'aspirait point au périlleux honneur de commencer une dynastie. Or, les chefs de tous les partis le tenaient en suspicion, parce que sa bienfaisance inépuisable et les services de son fils aux armées fixaient sur lui l'attention et les sympathies des classes moyennes. Ses envieux l'accusaient de fomenter des troubles ; reproche absurde, que l'évidence démentait, car si ce prince eût voulu prendre à ses gages les agitateurs des faubourgs, il n'avait qu'à ouvrir la main. Les bandes insurrectionnelles l'eussent porté au-dessus de la Révolution. Si cet événement n'eut pas lieu, c'est que ce prince n'avait pas les velléités qu'on lui supposa. S'il avait accepté d'être membre de la Convention nationale, c'est que la sûreté de sa famille exigeait qu'il n'affectât point de se tenir en dehors du mouvement général. Il fléchit, au dernier moment, sous l'œil fauve du grand septembriseur. Les habitués des tribunes conventionnelles, citoyens à quarante sous par jour,

avaient murmuré sur son passage que, s'il ne votait pas la mort, il ne sortirait point vivant de la séance régicide. Il eut le vertige de la peur, non pour lui, mais pour les siens.

Peu de temps après la tragédie du 21 janvier, il avait ouï parler de Pierre Le Clerc et des prédictions hardies faites à plusieurs conventionnels. Le besoin de chercher une diversion à ses tristes pensées, un peu de curiosité, et, peut-être, un mystérieux entraînement, l'amenèrent à son tour chez le vieil habitant de la rue du Puits de l'Ermite. Celui-ci reconnut le prince, au premier coup d'œil, et fit tous ses efforts pour éviter de se rendre à ses désirs. « Monseigneur, » lui dit-il brusquement, « je ne lis, depuis longtemps dans les sorts que des morts violentes. Nous vivons dans une atmosphère qui dévore : épargnez-moi le chagrin d'ajouter une croix à mon nécrologe anticipé.

« — Qu'importe cette croix de plus, si je l'accepte ? » répondit le duc. « Donnez-moi une leçon de votre art que l'on m'a vanté comme un vrai tour de force, et, pour que je le comprenne mieux, prenez-moi pour sujet d'étude.

— J'ai déjà fait ce que vous me demandez, » reprit l'ancien bénédictin, « et j'ai peur de ne m'être point trompé. Voilà pourquoi, Monseigneur, je voudrais me taire...

— Eh bien, gageons que vous vous êtes trompé, et vérifions ensemble...

— Monseigneur ne reçut-il point, à sa naissance, le titre de duc de Montpensier...

— Oui, et avec les noms de Louis-Philippe-Joseph, de duc de Montpensier je suis, ou plutôt j'étais devenu duc d'Orléans, par transmission du droit d'aînesse.

— Monseigneur a aussi publiquement accepté et porté le surnom d'*Égalité*...

— Il le faut bien ; c'est mon armure défensive.

— Ainsi, Monseigneur, la réunion des signes de votre individualité passée et présente s'énonce par :

« *Louis-Philippe-Joseph, duc de Montpensier,... duc d'Or-*

léans,... Egalité,... Député à la Convention nationale de la République française... ».

Pierre Le Clerc fit alors comprendre au prince la méthode révélatrice des Sorts, que connaissent déjà mes lecteurs, puis il ajouta d'une voix tremblante : « Vérifiez donc, Monseigneur, puisque telle est votre volonté, car voici celle du Destin (1) :

« *L'échafaud qu'il a voté pour le roi chancelant deviendra bientôt le sien : Dieu ordonne son égalité, mise dans le supplice !...* »

Philippe d'Orléans tressaillit et devint pâle. Il crut apercevoir l'ombre de Louis XVI, qui lui tendait les bras, et une larme, que le ciel recueillit, monta de son cœur à ses yeux.

« Il reste sur le cercle 6 lettres muettes, P, J, P, P, P, A, » poursuivit Pierre Le Clerc qui achevait son œuvre en conscience. « Elles signifient : « *Pari Jure, Proscripto Principi Proscriptus Æquatur,* » c'est-à-dire : « *par le droit du talion, la proscription l'égale au prince qu'il a proscrit...* » Ah ! Monseigneur, ce nom d'*Egalité* et cette Convention nationale vous ont porté malheur !... Mais Dieu, en permettant notre rencontre, a peut-être résolu de vous sauver : le temps est encore à vous,... fuyez !...

— Non, mon ami, je reste. Un duc d'Orléans ne déserte pas le péril : les hommes peuvent me tuer, Dieu seul me jugera. »

Deux mois plus tard, la fatalité des proscrits frappait au seuil de son palais, par la main du Comité de Salut public, et, après l'agonie des cachots, elle le jetait, le 6 novembre 1793, aux bras rouges de l'échafaud (2).

La visite de Charlotte de Corday d'Armont eut une portée plus dramatique. Cette jeune fille qu'il faudrait appeler héroïque, s'il pouvait être permis d'applaudir au meurtre, quand ce

(1) Pour vérifier cette expérience sibylline et les suivantes, il faut se reporter à la règle expliquée par Cágliostro. (Voir livre II, page 177.)

(2) Cette anecdote et les suivantes m'ont été communiquées, il y a près de trente ans, par un vieillard, nommé Jean Roibin, ancien libraire de la Convention, qui avait connu Pierre Le Clerc, et possédait encore quelques fragments de *Mémoires* écrits de la main de ce bizarre personnage.

meurtre est le châtiment d'une immense scélératesse, arrivait à Paris, le 11 juillet 1793, avec l'inébranlable résolution de tuer Marat, pour venger d'un seul coup toutes les victimes de ce monstre. Elle avait mis pied à terre dans une petite hôtellerie, située rue des Vieux-Augustins, à l'enseigne de la *Providence*. La journée du lendemain s'écoula en démarches pour étudier les moyens de ne pas échouer dans l'accomplissement de son terrible sacrifice. En rentrant vers le soir, accablée d'une lassitude fiévreuse, mais non découragée, elle aperçut, glissée dans le panneau d'un miroir, une carte imprimée de Pierre Le Clerc. Il fallait bien que le pauvre savant semât un peu partout, dans les lieux publics, son petit appel aux clients pour faire venir le pain quotidien. Charlotte sourit tristement à l'idée de consulter la *bonne aventure* avec la certitude de mourir. Le 13 juillet, date fatale qu'elle s'était fixée, elle frappait de bonne heure à la porte du devin. « Monsieur, » lui dit-elle, en baissant les yeux de peur qu'un regard ne trahît sa pensée, « une dame, qui est mon amie, doit aujourd'hui demander à un membre très-puissant de la Convention le plus grave des services. Intéressée moi-même au résultat de cette démarche, pourrais-je obtenir, je ne sais par quel moyen, et sans vous donner des explications impossibles, quelque aperçu des chances heureuses ou contraires qui nous attendent?... »

A l'aspect de cette belle jeune fille, dont l'attitude un peu chancelante décelait une lutte intérieure, la pensée de Pierre Le Clerc n'allait point au delà de quelque affaire d'amour. « Mademoiselle, » répondit-il, « jamais jeune fille n'est sortie de mon pauvre cabinet sans emporter un sourire de la Providence. Je ne veux rien savoir de vos secrets, et je vous dirai cependant toute la vérité. Asseyez-vous devant cette petite table, assez éloignée de la mienne pour que je ne puisse lire ce que vous allez écrire. Prenez ce paquet de cartes blanches; tracez sur chacune de ces cartes une des lettres dont se composent les prénoms et le nom de la personne pour qui vous consultez l'avenir. Ajoutez, de la même manière, le strict énoncé du

désir ou de la volonté de cette personne, et terminez par les prénoms et noms de l'homme puissant dont vous me parliez, suivis de sa qualité. Si vous avez à noter des dates ou des nombres, n'employez aucun chiffre, marquez les nombres en toutes lettres. Vous mélangerez ensuite toutes ces cartes, jusqu'à ce que vous ayez fait disparaître toute apparence des noms et toute trace du sens écrit. Votre secret sera bien caché dans ce chaos, dont je ferai sortir une *réponse*, et vous emporterez avec vous les cartes, après l'opération. »

Charlotte écrivit rapidement ce qui suit, pendant que Pierre Le Clerc détournait la tête, pour ne point troubler sa cliente :

Le treize iuillet mil sept cent nonante-trois, Charlotte de Corday d'Armont veut tenter de tuer, à Paris, d'un coup de couteau, Jean-Paul Marat, député à la Convention nationale de la République française.

De ces 164 lettres, tracées sur autant de cartes, elle fit ce que Pierre Le Clerc appelait le *chaos*, par des mélanges multipliés. Puis elle se croisa les bras et attendit en silence.

Le vieux bénédictin releva cette masse de cartes, et les rangea en plusieurs cercles concentriques, dont son regard attentif parcourait lentement la circonférence. Peu à peu sa physionomie s'anima, il détacha des cercles et fit glisser vivement dans sa main gauche, en les superposant, les lettres qu'il choisissait çà et là, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que six, qui se trouvaient être L, Z, C, R, A, A. Cette manœuvre dura dix minutes ; Charlotte la suivait du regard, sans en comprendre le résultat. Tout à coup, Pierre Le Clerc refit le chaos, pour rendre illisible la réponse qui lui était apparue, et jeta les cartes devant lui avec un geste découragé. « Mademoiselle, » dit-il à Charlotte, « êtes-vous bien sûre de n'avoir fait aucune erreur dans votre écrit ?...

— Aucune, » répondit Charlotte.

« Eh bien, » reprit le devin, « je ne puis vous donner qu'un conseil de prudence. Que votre amie s'abstienne d'aller chez l'homme puissant : c'est une démarche inutile.

« — Pourquoi, monsieur?...

« — Je vous donne l'exemple de la prudence, en me taisant. »

En effet, Pierre Le Clerc ne pouvait confier à une femme inconnue la sinistre réponse qu'avaient donnée les Sorts. La voici :

« *Ce coup tuant, planté en ta poitrine, doit te tuer, à Paris, au bain, livide Marat. — L'échafaud conventionnel est le piédestal d'où cette martyre, couronnée de la vertu antique, doit planer sur le monde.* »

Les 6 lettres muettes, L, Z, C, R, A, A, signifiaient :

« *Lividi Zona Cruoris Rubefacit Amplexantem Aquam,* » c'est-à-dire : « *Un cercle de sang livide rougit l'eau qui embrasse le cadavre.* » Cette image fatidique se rapporte au bain dans lequel Marat fut frappé.

Pierre Le Clerc était loin de supposer qu'il eût devant lui cette martyre qui allait élever le meurtre à la hauteur d'un dévouement. Il se croyait le jouet d'un caprice des Génies qui inspirent les oracles, tandis que Charlotte, en se retirant, regrettait, comme une profanation de son sacrifice, la puérile tentative qui l'avait amenée chez ce débitant de pronostics. Mais, au soir de cette journée, la première moitié de l'oracle était accomplie, et Pierre Le Clerc, qui n'avait pas oublié la réponse des Sorts, pouvait reconstruire, lettre par lettre, les noms de mademoiselle de Corday, ceux de Marat, et l'énoncé du couteau vengeur.

La parole de la Fatalité ne fut pas moins tranchante lorsque Robespierre fut tenté, à son tour, de consulter l'avenir. Il s'entretint longtemps avec le solitaire du faubourg Saint-Marceau sur les mystères antiques, et ne soumit sa personnalité à l'œuvre divinatoire qu'en acquérant la preuve du sens élevé qui animait le prophète. La personnalité fut, ensuite, énoncée en ces termes :

« *Maximilien-Marie-Isidore Robespierre, député à la Convention nationale de la République française.* »

Voici quel fut l'oracle :

« *Républicain rare,... inflexible,... il ira mourir décapité, au nom de la nation, par vote de ses ennemis.* »

Il restait 6 lettres muettes, A, I, E, E, O, Q, signifiant :

« *Ab Iniquis Eversus, Extortus Odio Quiritum,* » c'est-à-dire : « *Renversé par la ligue des méchants, torturé par la haine des bourgeois.* » Ce complément d'oracle fut vérifié, en 1794, par un fait qui montre jusqu'où peut aller la rage politique. Grièvement blessé au moment de son arrestation, — soit qu'il se fût tiré lui-même un coup de feu, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, — soit qu'il eût été assassiné, comme on l'a dit, par le député Léonard Bourdon qui dirigea sur lui le pistolet d'un gendarme, Robespierre fut traîné tout sanglant dans un local voisin de la Convention, où ses collègues, qui, la veille, tremblaient devant lui, vinrent, l'un après l'autre, outrager son agonie. Son caractère a trouvé justice dans les souvenirs de Napoléon Bonaparte.

« Robespierre, » dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, « était incorruptible et incapable de voter la mort de qui que ce fût par inimitié personnelle ou par désir de s'enrichir. C'était un enthousiaste, mais il croyait agir selon la justice, et *il ne laissa pas un sou à sa mort*. Après avoir renversé les factions effrénées qu'il avait eues à combattre, son intention était de revenir à l'ordre et à la modération. On lui imputa tous les crimes commis par les autres. Ce sont des hommes plus sanguinaires que lui qui le firent périr : ils ont tout jeté sur lui. »

J'ai nommé Bonaparte. En 1795, général privé d'emploi par la jalousie du comité de la guerre, il végétait à Paris dans le découragement et la gêne, sans le moindre pressentiment du rôle auquel le réservait la fortune. Le hasard, ce dieu des désœuvrés, le conduisit un jour chez Pierre Le Clerc, sans autre but que de *tuer le temps*. Le devin s'occupait en ce moment de quelque horoscope. Un coup d'œil jeté sur les cercles, les triangles, les calculs, intéressa Bonaparte ; ces mathématiques occultes excitaient sa curiosité, et le mirent en goût de voir opérer pour lui-même. La demande qui lui fut faite

de la date de sa naissance lui parut naturelle, puisqu'il s'agissait d'orienter les points cardinaux de l'horoscope; mais dès qu'il s'entendit inviter à décliner ses noms, prénoms, qualités et profession, afin de préciser les signes et les arcanes qui devaient, dans l'œuvre hermétique, donner la clef de son avenir, il jugea que l'interrogatoire allait trop loin, et leva brusquement la séance, en regrettant ses pas perdus.

« Vous avez peut-être tort de reculer, » lui dit tranquillement Pierre Le Clerc, car mon art est plus puissant que vous ne sauriez l'imaginer. Et puis, il existe une prophétie d'un certain comte de Cagliostro, faite, il y a dix ans, sur la Révolution française qui n'était pas alors commencée. Cette prophétie annonce qu'*un Corse voté*, c'est-à-dire élu par le peuple, *la finira*, probablement par une dictature. Ce serait un bel avenir pour vous, puisque précisément vous êtes *Corse*, et, le cas échéant, si toutefois c'est vous que le sort désigne, vous ne pourriez que gagner à en être averti. »

Mais Bonaparte se croyait en présence d'un vieux maniaque, ou d'un roué charlatan qui voulait le mettre à contribution. Il jeta un petit écu sur la table, et disparut.

Quatre ans après, le 8 novembre 1799, veille de la fameuse journée qui a gardé le nom de 18 brumaire, le général destitué sous la Convention était devenu, sous le Directoire, le favori de cette fortune dont il avait dédaigné l'interprète. Couvert des lauriers d'Italie et d'Égypte, incarnation de la Victoire, il ne lui restait qu'à oser, pour mettre tout à ses pieds : et il allait oser. Le plan était tracé, le succès calculé, le péril prévu. Les hommes d'action avaient reçu leur rôle; l'homme de pensée se recueillait en attendant l'heure de franchir le Rubicon. Au fond d'un appartement solitaire; et plongé dans cette espèce de songe éveillé que fait naître parfois la surexcitation d'un esprit enfiévré, il eut une vague réminiscence du vieillard de la rue du Puits de l'Ermite, et il lui sembla que la prophétie de Cagliostro : « *Révolution française*, — *un Corse voté la finira*, » tintait à son oreille comme le son d'une cloche lointaine.

« Ah ! » se disait-il en écartant avec effort ce commencement d'hallucination, « la folie de ce vieux barbon me gagnerait-elle !... Aurais-je la puérile faiblesse de me laisser influencer par une fantasmagorie de grenier ?... Eh !... après tout,... quand cela serait... J'ai lu, je ne sais où, que César, Richelieu, Mazarin, qui n'étaient point d'étroites cervelles, ne méprisaient pas tout à fait ces gens-là, et même savaient s'en servir... J'ai vu aussi, en Égypte, que les Arabes respectent les fous, comme des êtres qu'a touchés la main de Dieu. Qui donc pourrait se flatter d'expliquer ce qui se passe, à certaines heures, dans certains esprits que nous croyons détraqués parce qu'ils vivent dans un monde à part, dont la clef nous manque?... Si ce Pierre Le Clerc,... était un de ces esprits ?... Si j'allais le revoir,... et s'il pouvait deviner cet avenir,... *triomphe* ou *catastrophe*,... dont quelques heures me séparent?... Ma froide raison ne se laissera ni éblouir, ni décourager, mais elle peut rencontrer je ne sais quelle lumière imprévue, qui jaillira de la bizarrerie même de cette démarche :... oui,... j'irai !... »

C'était le soir. Pierre Le Clerc ne le reconnut point. Rien n'était changé dans sa pauvre demeure; il n'y avait qu'un surcroît de misère, preuve de la rareté des clients. « Monsieur, » lui dit Bonaparte, en glissant dans sa main une pièce d'or avec laquelle le vieillard fit un signe de croix, pour bénir la Providence dont il s'était cru oublié, « pourriez-vous satisfaire à une question très-pressante?...

— Par l'Horoscope, *non*, » répondit le vieillard, « car il faut des calculs de longue haleine; mais par les Sorts sibyllins, *oui*, pourvu que la question soit complète et sans équivoque.

— Mais, reprit Bonaparte, si cette question enveloppe un secret délicat,... si, par exemple, elle était posée par une femme ayant intérêt à se cacher, même de son confesseur...

— Eh bien, cette femme garderait son secret. Voici comment. La question doit contenir les noms, prénoms, surnoms, titres ou qualités de la personne qui interroge les Sorts, et, en outre, le sujet ou l'objet, clairement énoncé, de son appel à

l'oracle. Ce texte s'enferme en un certain nombre de lettres, qu'il faut écrire sur autant de lames de carton ; toutes ces lettres sont ensuite mêlées jusqu'à ce qu'elles forment un chaos. Je les prends alors, et les range en cercle, en demandant seulements'il s'agit d'*un homme* ou d'*une femme;* puis, l'oracle attendu m'est inspiré par la contemplation du cercle, dont je fais sortir les signes du sens occulte, à mesure qu'il se développe. Tenez, Monsieur, voilà une plume, et plus de lames de carton que vous n'en userez. »

Bonaparte écrivit rapidement sa question sur 119 bulletins, contenant chacun une seule lettre, les mélangea de manière à faire disparaître toute espèce de sens, et les poussa devant Pierre Le Clerc, qui se mit aussitôt à les ranger en cercle. La question s'enfermait, à l'insu du devin, dans les termes suivants :

« *Que deviendra le Corse Napoléon Bonaparte, général, par suite du coup d'État risqué par lui, à Paris, le dix-huit brumaire mil sept cent nonante neuf?...* »

On voit que Bonaparte tenait déjà bon compte du *Corse voté* (style de Cagliostro). Quant au terme « *nonante* » au lieu de « quatre-vingt-dix », c'était le mot du temps, inusité aujourd'hui.

« Ma foi, monsieur, » dit Pierre Le Clerc après quelques minutes de recueillement, « vous me parliez tout à l'heure de je ne sais quel secret de femme ; mais je ne vois absolument rien de féminin dans votre affaire. Quelle que soit la question, quel que soit l'homme dont il s'agit, voici ce que je lis dans vos 119 lettres :

« *En mil huit-cent quatre, il montera sur le trône à pique; puis, coupé en dix et un, sera renversé par la canonade du soldat d'Angleterre...* ».

Le mot *trône* et la date 1804 devaient émouvoir Bonaparte, mais il demeurait impénétrable, et c'est avec l'accent d'une parfaite indifférence qu'il demanda ce que pouvaient signifier ces deux énigmes : *Trône à pique*, et *coupé en dix et un.*

« Les oracles, » répondit Pierre Le Clerc, « ont souvent un côté qui ne s'éclaire qu'après le fait accompli. Cependant j'entrevois dans l'image de *trône à pique* une espèce de pavois militaire, un pouvoir entouré d'étendards césariens. — L'autre énigme est un nombre marquant une coupure de temps : *dix* et *un* s'unissent en *onze*, et 11 ajouté à 1804 fixerait à 1815 la dangereuse apparition du *soldat d'Angleterre;* mais ce n'est là qu'une supposition. Au surplus, des 119 lettres que contenait votre question, en voici 13 qui sont demeurées muettes, B, O, P, P, I, A, I, B, I, P, A, U, F, et qui, cependant, doivent aussi parler. Les anciens Augures les eussent considérées comme les initiales d'un sens complémentaire; et, en effet, ces initiales deviennent 13 mots latins qui annoncent aussi élévation et chute de fortune :

« *Bis Oriens, Populi Princeps, In Altum Incedit. Bis Incidit : Per Anglos Ultima Fata.* » C'est-à-dire : « *Il se lève deux fois, prince du peuple, et plane sur les hauteurs. Deux fois il tombe : sa dernière fatalité lui viendra des Anglais.* »

Bonaparte frémissait intérieurement, sous cette promesse d'un trône, affirmée dans un galetas par un vieillard inconnu, qui ne paraissait pas illettré, et qui était lui-même un mystère. En présence d'un tel avenir, le succès du lendemain était donc tout d'abord assuré? Oui,... mais si l'oracle prétendu n'était qu'un jeu du hasard,... au lieu d'être un aperçu des plans de Dieu?...

Il voulut essayer une espèce de contre-épreuve. « Monsieur, » dit-il à Pierre Le Clerc, « permettez-moi une seconde et courte expérience. » Il écrivit sur 69 cartons les 69 lettres suivantes :

« *Joséphine-Marie-Rose de Tascher de la Pagerie, femme du général Napoléon Bonaparte.* »

Il en fit un chaos, et les sema sur la table en ajoutant : « Tâchez de voir clair, il s'agit d'une dame à laquelle certaine personne porte un vif intérêt. »

Pierre Le Clerc se recueillit assez longuement, et répondit enfin, en hochant la tête :

« *Trop âgée,... le diadème impérial, porté en son second mariage, ne fera pas le bonheur...* »

« — Assez ! assez ! » s'écria Bonaparte. .« Vos logogriphes sont d'une bêtise plus lourde que les pyramides !... »

Et balayant d'un revers de main les pauvres petits cartons, il sortit furieux.

« Encore un client perdu ! » murmurait Pierre Le Clerc en les ramassant, « décidément je n'ai pas de chance. »

Pour nous, qui avons lu la question avant la réponse, l'oracle n'est point si méprisable, et l'intuition sibylline ne pouvait mieux diriger l'enchaînement des métathèses.

Il restait 3 lettres muettes, H, E, A, signifiant :

« *Herois Extinctus Amor*, » c'est-à-dire : « *L'amour s'éteint dans le cœur du héros.* » Quand des hauteurs où l'a élevé la fortune il voit le monde à ses pieds, la tendresse ne lui suffit plus dans cet avenir ; il rêve l'éternité de sa race, et s'irrite de n'avoir point de lignée.

Cette précision de l'oracle était juste. Née en 1763, mariée en 1779 au comte de Beauharnais, Joséphine avait vu périr son époux, en 1794, sur l'échafaud. Devenue la femme de Bonaparte, le 9 mars 1796, à l'âge de 33 ans, elle en avait 41 quand elle fut couronnée impératrice. *Trop âgée*, selon les lois ordinaires de la nature, pour donner un héritier à l'empire, elle fut victime des calculs de la politique. Le haut rang où elle était montée ne fit donc point son bonheur ; le diadème impérial ne l'empêcha point de mourir dans un douloureux isolement, le 29 mai 1814, de ce mal irréparable qui se nomme cœur brisé. Napoléon, malheureux à son tour, évoquait souvent, à Sainte-Hélène, le doux souvenir de sa première compagne; il aimait à rappeler sa grâce, sa bonté, son dévouement que la plus cruelle épreuve n'avait point fait faillir (1).

(1) Voyez, plus loin, la prédiction du divorce impérial.

IX

On lit dans les *Mémoires* de madame Ducrest sur l'impératrice Joséphine, et dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, une anecdote singulière et regardée comme authentique. Made-



La Sorcière noire.

moiselle de Tascher de la Pagerie était née à la Martinique. Peu de temps avant qu'elle vînt en France pour son premier mariage, une vieille négresse qui habitait les propriétés de sa famille lui fit cette prédiction : « Vous allez vous marier, mais cette union ne sera pas heureuse ; vous deviendrez veuve, et

alors... vous serez *reine*... » On sait que les peuplades noires de l'Afrique ont leurs sorcières, comme les Grecs avaient leurs Sibylles. La prophétie d'une négresse transportée aux Antilles n'a donc rien de surprenant; mais on se demande en quoi pouvait consister son art divinatoire, et c'est ce que les voyageurs ne nous apprennent point. Avait-il pour origine quelque lointaine tradition de cette prêtresse de Thèbes que nous avons vue porter à travers l'Afrique les rites de la religion égyptienne, pendant qu'une de ses compagnes, franchissant la Méditerranée, allait créer en Grèce le sanctuaire fatidique de la forêt de Dodone?... Quoi qu'il en soit, en soumettant les noms de *Joséphine-Marie-Rose de Tascher de la Pagerie* à la méthode de l'étude sibylline, on lit dans ces 38 lettres :

« *A l'âge de rose*, *Joséphine sera impératrice.* »

Que signifie cette expression : « *A l'âge de rose?...* » N'est-ce qu'une fade galanterie anacréontique ? Non, les oracles ne flattent personne et ne disent rien d'inutile. La rose, chez les Égyptiens, symbolisait la perfection, et, dans la mythologie grecque, la beauté. Selon le langage des fleurs, gracieux emblème des mystères de Vénus Aphrodite, le bouton de rose, fleur fermée, signifie la jeune fille, qui n'a pas encore atteint la complète beauté de son sexe. La rose, fleur ouverte, figure le resplendissement de la femme dans la plénitude de ses charmes. Cette métaphore : « *A l'âge de rose*, » veut donc dire : « Quand Joséphine sera devenue femme accomplie ; » et comme la rose épanouie ne conserve qu'un moment son éclat, « l'espace d'un matin, » disait Malherbe, l'âge de rose signifie encore l'instant où décline le plein soleil de la jeunesse.

Il reste 3 lettres muettes : H, D, E, signifiant :

« *Honores*, — *Divortium*, — *Eclipsis*, » — c'est-à-dire *le divorce* (D), posé entre *les honneurs* (H) du trône et l'*éclipse* (E) de cette magie du bonheur, sous l'ombre attristée du château de Malmaison qui fut bien, pour Joséphine, la *maison* du *Mal*...heur.

Voilà ce que Pierre Le Clerc n'avait pas eu le temps d'ex-

pliquer à l'impatient général que préoccupaient les brûlants intérêts du lendemain. Dieu tournait alors un feuillet de l'histoire du monde.

Premier consul après le 18 brumaire, consul à vie le 4 août 1802, empereur des Français le 18 mai 1804, roi d'Italie le 26 mai 1805, Napoléon s'accoutumait à ne plus mesurer le temps que par ses victoires. Mais, le 20 octobre 1805, l'écho d'une bataille navale, gagnée par les Anglais sur les eaux de Trafalgar, venait déjà lui rappeler la vague menace de ce *soldat d'Angleterre*, dont Pierre Le Clerc avait pressenti la sinistre énigme. Le désastre éprouvé par la flotte française rendait l'Angleterre maîtresse unique de l'Océan, et pendant que Napoléon conquérait des pays dont la possession ne pouvait être que provisoire et contestée, elle allait asseoir enfin, librement et sans rivaux, son empire dans l'Inde, sur quatre-vingts millions d'esclaves. Les deux colosses de France et d'Angleterre avaient grandi parallèlement, côte à côte, à une si grande hauteur, qu'ils devaient, à un moment donné, se menacer mutuellement d'un choc terrible. Et cependant nul n'imaginait encore que le péril fût pour nous, car le canon d'Austerlitz étouffa bientôt la voix du canon de Trafalgar, et le traité de Presbourg consterna les Anglais. Mais le grand faucheur de l'Europe s'inquiétait, à certaines heures, du nombre *coupé par dix et un*, et du fantôme embusqué derrière ce problème des Sorts sibyllins.

Pierre Le Clerc, à l'avénement de l'Empire, s'était vu généreusement récompensé de la première moitié de sa prédiction. Logé, depuis 1804, dans les dépendances du château de Saint-Cloud, il y avait atteint sa soixante-dix-neuvième année, au milieu de soins attentifs, prescrits par un maître sûr d'être obéi. Sa vieillesse semblait reverdir sous la rosée des bienfaits. Napoléon lui avait fait jurer de ne jamais révéler à qui que ce fût l'étrangeté de leurs premières relations ; il le faisait passer, aux yeux de ses serviteurs, pour un vieil et précieux orientaliste attaché aux travaux de l'Institut d'Égypte, et, dans cette cour

disciplinée comme une caserne, personne ne s'avisa de porter un regard au delà de la consigne. Les événements qui labouraient l'Europe en 1805 séparèrent bientôt, pour ne plus se revoir, le bienfaiteur et le protégé. Pendant que l'empereur gravissait les suprêmes sommets de sa fortune, Pierre Le Clerc achevait de dresser en secret le bilan de l'avenir. Sentant sa vie se détacher peu à peu, il voulait payer sa dette de gratitude en léguant à Napoléon les derniers avis du Destin. Ce testament, scellé sous triple enveloppe, serait expédié, pensait-il, dans les dépêches de l'État ; mais il fut, sans doute, confié à des mains infidèles, qui le confisquèrent comme une impertinente niaiserie dont il se fallait bien garder d'informer Sa Majesté. Par un singulier hasard, si toutefois le hasard existe, je découvris cette pièce curieuse, en 1839, dans la vente, après décès, des livres d'un médecin aliéniste. Elle se trouvait reliée en compagnie d'une demi-douzaine de brochures sur les différentes variétés que présente à l'examen l'étude pathologique des affections mentales. Voici l'extrait le plus curieux de cet écrit :

«... Sire, comblé de vos bienfaits, je dois vous dire la vérité,
« ou du moins ce qui m'apparaît comme tel. Lorsque, le 8 no-
« vembre 1799, vous visitiez, inconnu pour moi, mon indi-
« gente solitude, vous avez posé devant les Sorts cette ques-
« tion :

« *Que deviendra le Corse Napoléon Bonaparte, général, par*
« *suite du coup d'État risqué par lui à Paris, le dix-huit*
« *brumaire mil sept cent nonante-neuf ?*

« Votre Majesté n'a point oublié la réponse des Sorts, et la
« moitié de l'oracle est accomplie..... L'autre moitié, celle
« qui présage le malheur, sera-t-elle aussi réalisée?... On lit,
« à cet égard, dans les *Cent Aphorismes* de la science occulte,
« rédigés par le sage Hermès-Thoth et recueillis par Ptolémée
« de Péluse en son *Tetrabiblion*, que *tout homme auquel sont*
« *dévoilés, par la permission de Dieu, les mystères du temps*
« *futur, peut maintenir le bien et triompher du mal par une*

« *sage direction de son intelligence et de sa volonté.* Le génie « de Votre Majesté s'est manifesté jusqu'ici avec une puissance « qui semble surhumaine ; mais, avez-vous compté avec une « autre puissance qui, pour être invisible, n'en est que plus « redoutable ?... Êtes-vous prêt à soutenir les chocs imprévus « de la Fatalité ?...

«... L'oracle dont vous avez reçu communication, en 1799, « désigne pour ministre de la Fatalité un *soldat d'Angleterre*, « c'est-à-dire un symbole de la lutte armée. Or, l'immense « gloire dont vous fait resplendir, après tant d'autres triom- « phes, la journée d'Austerlitz, m'inclinait à penser que ma « faillible intuition avait pu se tromper. Malheureusement, « Sire, en soumettant la *même question précitée* à une nouvelle « étude sibylline, je vois s'en dégager cette nouvelle réponse, « encore plus sinistre que la première :

« *Napoléon empereur, vaincu en Europe, abattu, exilé,* « *captif des Anglais par trop dur destin, ira mourir dans* « *Sainte-Hélène, île de l'Océan.* »

« Il reste 10 lettres muettes, Q, U, B, R, P, T, Q, U, U, T, « qui, par la méthode augurale des Latins, signifient :

« *Quatefacit Umbra Britannicam Rupem Primipotentis* « *Tanti ; Quassat Ululans Ultima Terræ,* » c'est-à-dire : « *L'Ombre de celui qui fut si grand et le premier des puissants* « *fait trembler la roche britannique ; son gémissement ébranle* « *les extrémités de la terre.* » « Apothéose d'une immense fata- « lité, cette image annonce que vous régnerez à perpétuité « dans la mémoire des hommes ; mais, je vois en vous le « Prométhée des temps modernes, si vous méprisez l'avertisse- « ment du ciel.

« Je voudrais, Sire, n'attribuer qu'au hasard la double « réponse des Sorts à une question que vous pouviez ne point « faire, ou poser en d'autres termes.

« Justement affligé par de si graves prévisions, je me suis « cru éclairé d'une plus divine lumière en me rappelant, tout « à coup, l'héroïque pèlerinage qui vous conduisait, en 1798,

« au pied des Pyramides, ces tombes colossales des mystères « sacrés. Je me suis dit que le Sphinx accroupi dans leur om- « bre n'avait pas vainement fixé son regard de pierre sur votre « front césarien, et que cette page de votre Iliade devait être « empreinte d'un sceau caché. J'ai donc écrit, sur le cercle des « Sorts, le simple énoncé, en ces termes, de votre départ pour « cette campagne orientale qui vous a fait surnommer l'homme « des merveilles :

« *Napoléon Bonaparte, général en chef de la République* « *française, sort de Toulon, le dix-neuf mai mil sept cent* « *nonante-huit, sur une flotte, avec trente-six mille soldats,* « *pour aller conquérir l'Égypte.* »

« Et voici ce que le Génie des Sorts m'a fait lire :

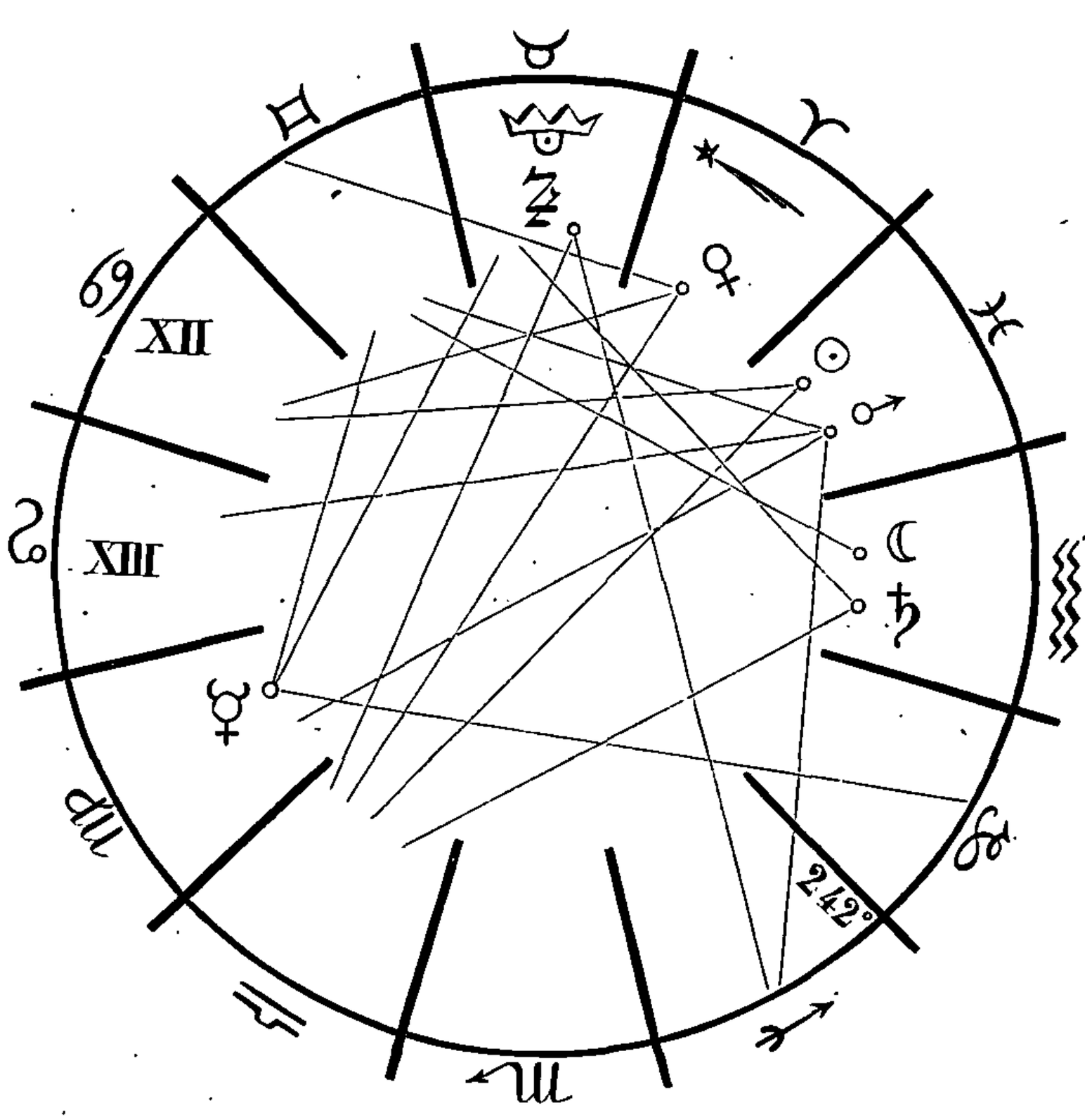
« *La gloire conquise devant les Pyramides fera couronner le* « *haut chef Bonaparte. — Son étoile brille d'un pur éclat, mais* « *pâlit tôt. — Elle flotte, perdue en exil, sur un orageux océan,* « *et s'éteint.* »

« Il reste 9 lettres muettes, P, Q, N, F, M, N, N, N, L, signi- « fiant : *Prælia Quærens, Nactus-Fati Marmor, Nefastæ Na-* « *vis Numina Lacessit,* » c'est-à-dire : « *En cherchant d'in-* « *cessantes luttes, il rencontre la mer immobile de la Fatalité,* « *et provoque l'oracle qui le menace d'un vaisseau funeste.* »

« Voyez, Sire, comme s'enchaînent les augures. Je ne dis « point : « Reculez!... » Mais j'ose vous supplier de vous arrê- « ter bientôt. Prenez garde, en livrant aux orages votre double « couronne, d'aller échouer, sans chance de retour, sur l'île « du désespoir. Que ces présages vous irritent, je le conçois, « car des hauteurs où vous êtes monté l'on n'aperçoit plus les « écueils. Eh bien, prenons la mesure du fait actuel, vivant, « présent à tous les regards, dégagé de tout accessoire qui en « exalte ou en diminue la splendeur, et imprimons le mouve- « ment magique à l'apparente immuabilité de cette grandiose « expression :

« *Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi* « *d'Italie.* »

« Devant l'histoire, telle que l'écrivent les hommes, voilà « l'affirmation d'une fortune sans égale ; mais, devant l'histoire « telle que la voit Dieu dans le livre de la vie universelle, cette « page a un *verso*, et les 46 lettres que je viens d'écrire sont un « problème dont voici la solution :



Horoscope de Napoléon Ier (sa naissance, 1769).

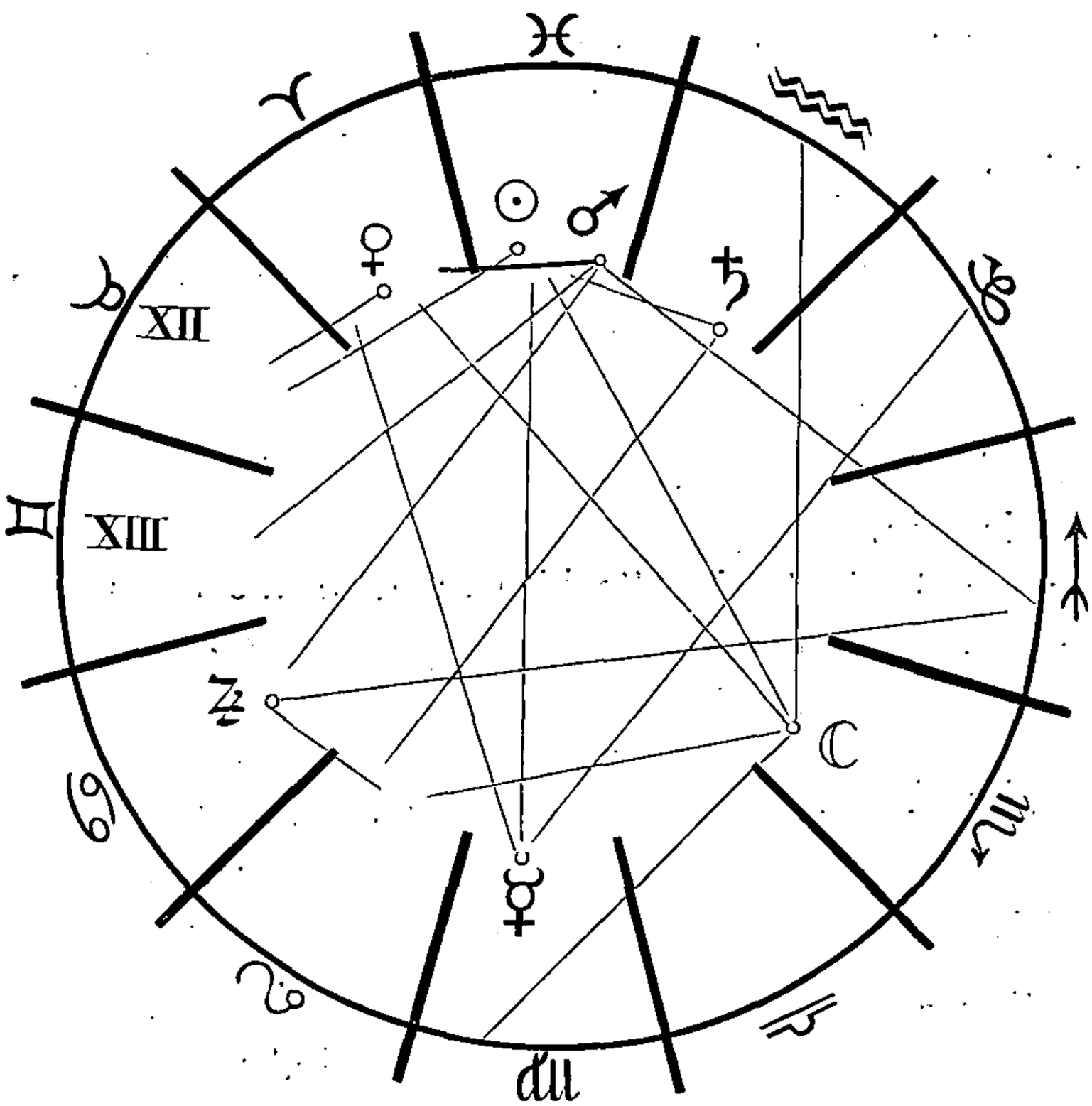
« *A bas par OOO, détrôné, et captif en mer, il périra dans* « *une île.* »

« La lettre O (*Olélath* des Égyptiens) (1) correspond à l'ar- « cane XVI de la doctrine hermétique, qui a pour symbole une « tour foudroyée, emblème de chute, d'écroulement et d'im-

(1) Voyez le symbolisme des vingt-deux arcanes, expliqué dans le Livre II, page 125.

« puissance finale. Répétée ici trois fois, elle semble présager
« trois écroulements de fortune, précurseurs de la catastrophe.
« Je le réitère, une île peut vous être fatale; son nom sera-t-il
« *Sainte-Hélène*?... L'avenir le dira.

« J'adresse à Votre Majesté deux figures hermétiques. L'une



Horoscope de Napoléon Ier (son exil, 1815).

« vous rappellera l'horoscope de votre naissance, érigé sous le
« règne de *Suroth*, génie de la planète *Vénus*, et sous le 23e de-
« gré de l'influence de *Momphtha*, génie de la constellation du
« *Lion*, correspondant au 15 août 1769. L'autre Horoscope est
« celui du destin qui vous menacera en 1815, et que je vous ai
« révélé par l'étude des astres. Vous connaissez maintenant l'art
« de déchiffrer le langage occulte de ces symboles. Il ne me

« reste qu'à faire des vœux pour que Votre Majesté ne méprise « point cet avertissement, s'il est temps encore d'en profiter(1). »

« ... Dieu veuille, Sire, que je ne sois en réalité qu'un vieux « fou dont vous aurez pitié; mais, dût votre colère écraser la « vie qui m'échappe, je ne regretterai jamais de n'avoir écouté, « pour vous servir, que la voix de ma conscience... »

La dernière prédiction de Pierre Le Clerc ne manquait pas de précision. Les trois chutes de fortune qui précédèrent le détrônement du grand capitaine furent le désastre de Russie, la première invasion de la France, et Waterloo. Le *captif en mer* rappelle la trahison de l'Angleterre envers l'hôte héroïque du *Bellérophon*.

Pierre Le Clerc mourut à Saint-Cloud, au commencement de 1807. Il s'éteignit doucement, comme une lampe épuisée. Sa dernière parole fut un vœu pour l'empereur dont il avait mangé le pain.

Je pourrais ajouter à cette bizarre étude une foule d'autres exemples glanés, çà et là, dans l'histoire, et qui sembleraient prouver que plus un personnage est en évidence dans le drame de la vie générale, plus les signes caractéristiques de son individualité et du rôle auquel il est prédestiné deviennent sibyllins, c'est-à-dire indicateurs de présages. La loi génératrice de ces mystérieuses manifestations nous échappe, et, ne pouvant en expliquer l'origine placée hors des limites de la raison humaine, nous les déclarons tout simplement absurdes. Eh bien, soit!... et, pour donner carrière aux plus éminentes incrédulités, risquons encore, s'il plaît au lecteur, quelques absurdités du même genre.

(1) Après avoir lu les prédictions qui précèdent et celles qui suivent ces deux figures, le lecteur pourra porter ses regards sur le *Livre VI*. L'étude détaillée des Horoscopes de Louis XVI et de Maximilien d'Autriche, expliqués par les aphorismes contenus dans le *Livre VII*, lui enseignera la manière de déchiffrer l'Horoscope de Napoléon. C'est un facile travail, proposé comme exercice aux personnes qui voudront consacrer quelques loisirs à ces recherches curieuses.

X

Supposons qu'en 1804, après les fêtes du sacre, Napoléon se fût rappelé l'oracle donné par Pierre Le Clerc, en 1799, au sujet de Joséphine considérée seulement comme femme du général Bonaparte, et qu'il eût posé devant son devin cette question qui provoque une réponse précise :

« *Marie-Joséphine-Rose de Tascher de La Pagerie, épouse de Napoléon Bonaparte, devenue impératrice des Français, sera-t-elle heureuse jusqu'à la fin de sa vie ?...* »

En opérant toujours selon la règle invariable révélée par Cagliostro, voici ce que Pierre Le Clerc eût répondu : « Sire, la fatalité n'atteint que les hommes qui dédaignent les avertissements du Ciel. Je ne puis que répéter devant Votre Majesté cette grave maxime des vieux Mages. Ne vous irritez point contre moi qui ne suis qu'un interprète des Sorts, et vérifiez vous-même la réponse que donnent les 127 lettres de la question :

« *Humiliée, vers la fin de sa vie, par une injuste séparation, sa douleur amère sera le présage que de Napoléon, épée brisée des Français, rude chute est prochaine.* »

« Il reste 4 lettres muettes : O, D, E, E, signifiant :

Omina Divortium, Eclipsim. Eliciunt, » c'est-à-dire : « *Les présages évoquent un divorce et une éclipse.*

On sait que ce divorce eut lieu le 16 décembre 1809, par un sénatus-consulte, et que le clergé de Paris sanctionna cette haute iniquité. Joséphine, accablée de chagrin, se retira à la Malmaison, où elle mourut, peu d'années après, le 29 mai 1814. Elle avait reçu le sacre, comme épouse et comme souveraine, et il est écrit dans les plus antiques traditions sacrées : « Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. » Napoléon, après avoir brisé, par un acte de force, cette sainte loi du foyer conjugal, devait mourir à son tour, dans l'*éclipse* du pouvoir et des affections de famille, car Marie-Louise d'Autriche, la seconde

impératrice, l'abandonna en 1814, en lui enlevant son fils.

Quelques mois avant le divorce impérial, l'année 1809 avait été témoin d'un autre acte de violence. Par un décret daté du 17 mai, Napoléon s'était emparé des États de Pie VII, et ce vieillard sans défense fut enlevé de Rome par la force armée, dans la nuit du 5 au 6 juillet. Cherchons s'il n'y avait point quelque chose de fatidique dans l'accomplissement de ce fait :

« *Le cinq juillet mil huit cent neuf, Pie sept est enlevé de Rome à main armée, par ordre de Napoléon Bonaparte, empereur des Français.* »

Le fait s'énonce en 106 lettres, et il en ressort, comme conséquence, cette double prévision :

« *Le pape Pie sept, délivré, rentrera vénéré jusque dans Rome-Nef. — Bonaparte doit mourir captif, à Sainte-Hélène, île de l'Océan.* »

Rome-*Nef* signifie, ici, Rome pontificale, par allusion à la barque de saint Pierre, dont cette capitale du monde chrétien est le vivant symbole. Pie VII y rentra le 24 mai 1814, après un voyage à petites journées, dans lequel il eut pour escorte d'honneur les populations attendries par la longue infortune qu'il avait toujours supportée sans se plaindre. Menacé de nouveau, en 1815, et contraint de fuir à Florence, puis à Gènes, il y resta jusqu'à la fin des cent-jours, et fut enfin rétabli, après le congrès de Vienne, en pleine possession des États du Saint-Siége.

Il reste 6 lettres muettes, C, M, L, N, M, M, signifiant :

« *Cæsari Miseram Longè Numina Mortem Minantur*, » c'est-à-dire : « *Les décrets divins menacent César de finir au loin par une mort misérable.* » Le titre de César est pris ici dans le sens romain, comme qualification générale des empereurs. Nous avons déjà rencontré la menace de mort malheureuse sur une terre lointaine. Il semble que ce destin comprenne parmi ses causes la persécution, par Napoléon, du chef religieux de la chrétienté.

Pendant que le pape s'enfermait dans la patience avec une in-

vincible sérénité, Napoléon marchait toujours à l'assaut de l'avenir, sans souci des augures. La Fortune, dont il se jouait, lui prodiguait encore toutes les satisfactions de l'orgueil, pour le mieux abuser. Quand il fut parvenu à mettre dans sa couche plébéienne une fille des Césars germaniques, il se crut maître du Destin comme il l'était de l'Europe. Quand, le 20 mars 1811, il se vit naître un fils, bien à plaindre eût été l'imprudent rêveur qui aurait osé assombrir l'éclat de ce grand jour par une de ces indiscrétions cabalistiques dont le vieux Pierre Le Clerc s'était fait pardonner la licence. Et cependant il suffisait de poser, à côté du berceau du roi de Rome, cette bien simple question :

« *Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie, sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t il le trône à son fils ?...* »

Voici la réponse que Pierre Le Clerc eût fait sortir de ces 107 lettres :

« *Sa fortune, fort bas, à plat sera. — Exilé et enchaîné par le Destin, alité, roidi, il mourra sur une île anglaise, en vue de l'Afrique.* »

Il reste 4 lettres muettes, O, O, P, S, signifiant :

« *Oceanus Olli Patria Suprema,* » c'est-à-dire : « *L'Océan sera sa dernière patrie.* » C'est une paraphrase rappelant l'île de Sainte-Hélène, immobile comme un vaisseau sinistre, ancré par la Fatalité au milieu des tempêtes.

Quant au fils de Napoléon, nous savons qu'il mourut en 1832, presque prisonnier de l'Autriche, et véritablement orphelin depuis 1815, car sa mère ne lui témoignait qu'indifférence. Les Sorts pouvaient-ils annoncer l'éclipse de cet enfant salué roi de Rome dans son berceau, et qui ne devait jamais régner, ni même tenter le rôle de prétendant? Plaçons devant nous sa personnalité au moment de sa naissance.

« *François-Charles-Joseph-Napoléon-Bonaparte, roi de Rome, prince impérial des Français.*

Voici le sens occulte tiré de ces 72 lettres :

« *Par acharné destin, Roi, n'as Rome, France, rôle ni camp. Orphelin, disparais éclipsé.* »

Il reste 6 lettres muettes, F, O, B, O, O, E, qui signifient, par la méthode latine :

« *Fortunæ Occidentis Bellum Oriens Ominatur Eclipsim,* » c'est-à-dire : « *La guerre se lève, présageant l'éclipse d'une fortune à son couchant.* » Cette guerre, c'est la campagne de 1812 en Russie, dont la désastreuse issue fut le premier avant-coureur de l'écroulement de l'empire.

Considérons donc l'entrée de Napoléon sur le sol russe :

« *Napoléon Bonaparte, empereur des Français, passe le Niémen, et entre en Russie avec la Grande-Armée, le vingt-deux juin mil huit cent douze.* »

De cette éphéméride, en 99 lettres, se tire la prévision suivante :

« *La campagne sera terminée par une bien désastreuse retraite. — Victimes dans une zone de glace. — Napoléon humilié. — Fortune perdue...* »

Il reste 7 lettres muettes, N, E, N, V, L, X, J, signifiant :

« *Nives Extinctis, Naufragium Vivis, Latè Xenia Jacent,* » c'est-à-dire : « *La neige, linceul pour les morts, le naufrage, cercueil pour les vivants, sont, au loin, les présents de cette terre étrangère.* »

Les victimes dans une zone glacée figurent les bataillons français ensevelis sous des ouragans de neige, ou noyés dans la Bérésina. L'humiliation de Napoléon fut causée par la nouvelle de la conspiration Mallet, qui le blessa plus cruellement que son grand revers. « Eh quoi ! » s'écriait-il, « au premier mot de ma mort, sur l'ordre d'un inconnu, des officiers mènent les régiments se saisir des premières autorités de Paris ! Un concierge enferme les ministres sous les guichets, tandis que l'impératrice est là, le roi de Rome, et tous les grands pouvoirs de l'État !... »

Il y avait là plus que l'impératrice, plus que le roi de Rome, plus que les grands pouvoirs de l'État : il y avait un avertisse-

ment du Destin. « L'étoile pâlissait, » disait plus tard le captif de Sainte-Hélène ; « je sentais les rênes m'échapper, et je n'y pouvais rien. »

L'invasion de la France, conséquence de la *Fortune perdue*, précipita la ruine. Un jour, l'homme qui avait tenu l'Europe en sa main ne possède plus que l'île d'Elbe, une pierre qu'on lui prête pour reposer sa tête. Étudions encore l'éphéméride de cette situation :

« *Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie, part de Fontainebleau, le vingt avril mil huit cent quatorze, pour se rendre à l'île d'Elbe, après son abdication.* »

Ici, la Fortune semble éprouver un regret devant son chef-d'œuvre brisé. Elle lui montre, en ces termes, l'espérance cachée au fond de la boîte de Pandore :

« *Napoléon, ta vieille Fortune, après son abdication, te rendra cent jours de l'an quinze, pour refaire l'empire avili.. Ah ! alors, garde plus de l'ambition ta tête ardente!...* »

Il reste 5 lettres muettes, B, E, C, P, B, signifiant :

« *Bis Exuli Carcerem Parat Britannia*, » c'est-à-dire : « *L'Angleterre prépare une prison à ton deuxième exil.* »

L'expression d'*empire avili* ne paraît point exagérée devant la convention signée, le 23 avril 1814, avec les puissances étrangères, par le comte d'Artois, au nom de Louis XVIII, qui fit perdre à la France, d'un trait de plume, cinquante-trois places garnies de douze mille canons, trente et un vaisseaux de ligne, douze frégates, etc. Napoléon pouvait peut-être se relever, en 1815, par la convocation d'une assemblée nationale qui eût statué sur les intérêts de la patrie. Mais il se croyait encore l'homme des miracles : ce fut son erreur et sa perte, et sa condamnation s'écrivait, dès le 20 février 1815, dans cette simple éphéméride du retour de l'île d'Elbe :

« *L'empereur Napoléon Bonaparte quitte secrètement l'île d'Elbe, le vingt février mil huit cent quinze, pour tenter son retour en France, et chasser de Paris le roi Louis Dix-Huit.* »

De cet énoncé en 143 lettres sort l'oracle suivant :

« *Retour et perte de force. — Bonaparte, vaincu en Belgique le dix-huit juin mil huit cent quinze, sera chassé, et le suprême Destin le portera en fort étroite prison, en mer.* »

Cette date est précisément celle du désastre de Waterloo, que suit le suprême voyage de l'illustre vaincu.

Il reste 8 lettres muettes, L, O, L, L, V, L, N, R, signifiant :

« *Labens Obruit Lauros, Lapsus Vinclis Ligatur, Nunquàm Redux ;* » c'est-à-dire : « *La chute écrase les lauriers ; le vaincu est lié par la captivité, sans espoir de retour.* »

Pour clore cette étude sibylline dont je me suis borné à esquisser les points culminants, transportons-nous par la pensée à l'époque de cette catastrophe de la gloire, et, contemplant le héros, plus grand sur son rocher d'exil qu'il ne fut sur le trône, maintenons-lui les hauts titres qui sont inséparables de son nom, et adressons au Destin cette dernière question :

« *Napoléon Bonaparte, empereur des Français, roi d'Italie, détrôné par l'Europe en mil huit cent quinze, et enfermé par l'Angleterre dans l'île de Sainte-Hélène, sera-t-il délivré par un retour de la Fortune ?...* »

Voici la réponse ; elle est digne d'un oracle antique :

« *Le Prométhée français, Napoléon, jeté du trône par l'Europe, enfermé par la zone atlantique sur cette funèbre plage de Sainte-Hélène, ne pourra jamais être délivré d'une île si lointaine.* »

Il reste 12 lettres muettes, D, D, N, R, R, L, R, R, R, D, T, L, signifiant :

« *Divûm Decreto, Novâ Rerum Ruinâ Labefactus, Rigidæ Rupi Refixus, Duplici Tenetur Laqueo,* » c'est-à-dire : « *Renversé, par décret des dieux, sous une nouvelle ruine, il est retenu sur un âpre rocher, par un double lien.* » Le premier lien, c'est la ceinture de l'Océan ; le second, le plus étroit et le plus dur, c'est l'escouade de geôliers commandée par Hudson-Lowe. La mort, à Sainte-Hélène, est comprise dans cet oracle, puisqu'il ne reste au grand captif aucun espoir de délivrance.

XI

Ces expériences sibyllines sont-elles des avertissements providentiels, ou faut-il les considérer comme de simples jeux du hasard?... Les esprits superficiels qu'emporte le torrent des choses n'y attachent aucune valeur ; mais je connais des esprits sérieux, éclairés, haut placés dans le monde, et qui, pratiquant eux-mêmes, dans le secret du cabinet, ces bizarres études, confessent, à huis clos, que nous sommes entourés d'insondables mystères.

Il serait puéril de dire que ces sortes de prédictions ne peuvent se faire qu'après coup. Des milliers d'exemples sont à notre portée pour prouver le contraire, et, malgré les protestations ou le dédain des esprits forts, il ne demeure pas moins vrai que le sort de l'homme peut être pronostiqué, presque toujours, par un simple énoncé de son individualité, du milieu social dans lequel il est né, de l'acte qu'il veut accomplir, ou du fait notable qui vient de modifier sa position dans la vie. Et ce qu'il y a de particulièrement singulier, je crois l'avoir déjà dit, c'est que plus un personnage a grandi, plus il pèse dans la balance des destinées historiques, mieux son avenir se dessine sous la simple phrase qui définit son état présent, ou sous l'interrogation qui pose un fait dont les conséquences sont voilées.

Cette question est d'un intérêt assez général pour que le lecteur ne dédaigne point d'accueillir un complément d'expériences.

Trois faits notables constatent l'action de la Fatalité sur les derniers Bourbons de la branche aînée : l'assassinat du duc de Berri, la naissance posthume du duc de Bordeaux, et la révolution qui renversa Charles X.

L'individualité du duc de Berri s'énonce en ces termes :

« *Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de Monsieur, comte d'Artois, frère de Louis Dix-Huit, roi de France et de Navarre.* »

De cet énoncé sort la prévision suivante :

« *Cedit Berri mourra tué, le soir, avec fer froid mis en son flanc. Cela sera aux environs de sortie de théâtre.* »

Voilà bien le couteau de Louvel, qui a frappé ce prince, le 13 février 1820, au sortir du théâtre de l'Opéra.

Il reste 14 lettres muettes, R, D, R, D, I, D, I, D, F, D, H, I, D, D, signifiant :

« *Recedente Die, Regiam Domum Involvit Dolus; Ignavia Ducem Ferro Delet : Hæredem Ille Deciduus Declarat,* » c'est-à-dire : « *A la retraite du jour, la fourberie enveloppe la maison royale; une main lâche frappe le prince d'un fer mortel : il révèle en mourant l'héritier de sa race.* » On sait que, pendant son agonie, le duc de Berri, oubliant ses souffrances pour consoler la duchesse éplorée, lui recommanda de se conserver pour l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui devait être le duc de Bordeaux.

L'individualité du duc de Bordeaux s'énonce en ces termes :

« *Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux.* »

On se souvient qu'il naquit le 29 septembre 1820, sept mois après la mort de son père; que Louis XVIII, croyant voir en lui l'avenir de sa dynastie, le nomma *Dieudonné*, et que les flatteurs contemporains le surnommèrent l'*enfant du miracle.* Voici cependant l'arcane enfermé dans le simple énoncé qui précède :

« *Exilé du trône brisé, n'aura jamais couronne de France.* »

Il reste 11 lettres muettes, H, H, D, D, D, R, I, D, D, D, E, signifiant :

« *Hic Hæres Deo Datus, Dux Regius, Inani Dono Dei Deceptus Exulat,...* » c'est-à-dire : « *Cet héritier Dieudonné, duc du sang royal, déchu d'un vain espoir, ne reçoit de Dieu que l'exil.* »

Si l'on remanie ces métathèses, on obtient un fait de plus, en ces termes :

« *Le duc franc Dieudonné errera boiteux, ne sera jamais roi.* »

Ce prince est, en effet, devenu boiteux du pied gauche, par

suite d'une chute de cheval, faite le 28 juillet 1841, à Kirchberg, en Autriche.

Les 8 lettres muettes, H, H, D, D, N, D, D, D, qui nous restent cette fois, confirment ainsi la perte du trône :

« *Hic Hœres Deo Datus Non Ditescet Dono Dei,* » c'est-à-dire : « *Cet héritier Dieudonné ne profitera point de ce don de Dieu.* » Il errera (sous-entendu : banni par l'exil de sa race).

Posons maintenant l'énoncé du fait qui détrôna Charles X, et cherchons-en la conséquence :

« *Révolution faite par la bourgeoisie de Paris, le vingt-sept juillet mil huit cent trente, contre Charles Dix, roi de France et de Navarre.* »

De ces 111 lettres naît l'oracle suivant, qu'il était possible d'obtenir dès les premiers symptômes de l'insurrection :

« *Le roi franc Charles, vaincu, exilé. — Louis-Philippe d'Orléans deviendra roi. — Ce nouveau règne fait sera également brisé.* »

Il reste 10 lettres muettes, R, T, T, R, T, I, T, T, T, T, signifiant :

« *Rex Tertius, Trucidati Regis Thronum Instabilem Tenens, Tertiâ Tempestate Teretur,* » c'est-à-dire : « *Le troisième roi* (Louis-Philippe Ier), *monté sur le trône vacillant du roi immolé* (de Louis XVI), *sera broyé par une troisième tempête.* » Le premier des trois rois fut Louis XVIII, le deuxième fut Charles X. La première tempête de la royauté se nomme 1792, la seconde 1830, la troisième 1848.

L'oracle est double, et semble annoncer après le nouvel avénement une nouvelle révolution. Essayons d'en trouver la confirmation, ou le démenti, dans la réponse sibylline qui doit être faite à la question suivante :

« *Louis-Philippe Premier* (*duc d'Orléans*) *sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t-il le trône à son fils?...* »

Voici la réponse ; elle est fortement significative :

« *Ah! douleur!... son fils aîné mourra par chute évitée.* —

Lui, sera exilé d'ici par les fusils. — Napoléon régnera après lui... »

L'expression « chute *évitée* » est exacte. Le prince royal, duc d'Orléans, périt le 13 juillet 1842, en sautant hors de sa voiture pour éviter la chute dont le menaçaient ses chevaux emportés. — L'exil *par les fusils* présage évidemment le nouveau conflit du trône et de la révolution, que devait suivre une restauration impériale sous le vocable de Napoléon III.

Il reste 8 lettres muettes : T, T, F, D, S, S, D, L, signifiant :

« *Tetrâ Torpedine Filius, De Sede Saliens, Deletur Labens,* » c'est-à-dire : « *Son fils, sautant de son siége, tombe et meurt dans un cruel engourdissement.* » Cette mort fut pour Louis-Philippe le premier coup de la fatalité.

Isolons maintenant de toute question l'individualité du chef de la dynastie d'Orléans; elle se formule en ces termes :

« *Louis-Philippe Premier (duc d'Orléans), roi des Français.* »

De cet énoncé sort l'oracle suivant :

« *Roi populaire,... puis, démis,... chassé loin de France.* »

C'est d'abord le roi-citoyen, aimé, loué, soutenu, et surtout exploité; puis, viennent les mauvais jours. Il est *démis* (vieux mot qui signifie déposé), ou *démissionnaire* par abdication en faveur de son petit-fils; mais la révolution le jette hors de France.

Il reste 6 lettres muettes, L, I, P, D, R, R, signifiant :

« *Lacrymis Immersus Pater, Dejectus Regno Rex,* » c'est-à-dire : « *Père abîmé dans les larmes, roi précipité du trône.* »

La journée du 13 juillet 1842 avait ouvert devant lui l'abîme des larmes. La fatalité s'enfermait sous trois formes dans l'énoncé des noms et titres de son fils aîné :

« *Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Joseph, duc d'Or-*
« *léans, prince royal des Français.* »

La première révélation se formule en ces termes :

« *Si, non loin d'ici à Paris, ce royal fils descend de char non*
« *versé, il perdra la vie.* »

Il reste 9 lettres muettes, F, R, H, P, P, H, P, H, S, signifiant :

« *Filius Regis Humi Procumbit. — Patris Hic Panditur* « *Hæredi Sepulchrum.* »

C'est-à-dire : « *Le fils du roi tombe contre terre : ici s'ouvre un sépulcre pour l'héritier de ce père.* »

Par une seconde épreuve des métathèses, nous lisons :

« *Si, non loin de Paris à Neuilly, ce fils descend hors de son* « *char, il périra par pavé.* »

Chose rare, le lieu du malheur est ici presque précisé, et le péril s'accentue : périr *par pavé*, en descendant d'un véhicule quelconque, c'est se briser dans une chute.

Il reste 8 lettres muettes, F, D, I, P, H, H, C, R, signifiant :

« *Feretro Devotus, It Præceps Hippolytes : Humi Cadens Rumpitur,* » c'est-à-dire : « *Voué au cercueil, il est précipité comme un autre Hippolyte, et se brise dans sa chute.* »

Par la troisième transposition de l'oracle, nous lisons enfin :

« *Duc, fils aîné, il périra, renversé à pic, par choc d'éperons.* »

Ici, tout s'explique. Les éperons du prince s'accrochèrent dans la précipitation d'un élan qu'il ne put calculer, et il fut lancé à pic, la tête en avant, sur la pierre d'un trottoir. Relevé et porté dans une maison voisine, il y expira, sans avoir repris connaissance.

Il reste 13 lettres muettes, F, A, D, H, H, J, H, L, S, I, L, D, S, signifiant :

« *Fatalis Aperitur Domus. — Horoscopans Hora Juvenis Hypogeum Lustrat. — Saliens Ille Labitur De Sede,* » c'est-à-dire : « *La maison fatale s'ouvre. — L'heure marquée par l'Horoscope fait le tour du caveau funèbre. — Le jeune prince s'élance de son siége, et tombe.* »

Remarquons, à ce propos, que la croyance populaire qui attache un funeste augure au nombre *treize*, et qui fait, par exemple, redouter de se trouver treize à table, dérive des traditions égyptiennes. Nous avons vu que les Mages donnaient le

rang de treizième arcane au *Faucheur*, qui porte la lettre M (*Mathaloth*) et symbolise la Mort dans leur alphabet sacré (1). Il est remarquable que le duc d'Orléans périt le 13e jour de juillet, 13 jours avant le commencement de la 13e année du règne de Louis-Philippe, et devant une maison qui portait le numéro 13. Enfin, pour que rien ne manquât aux signes de fatalité qui marquèrent cette lugubre journée, les mots d'ordre donnés aux postes du palais de Neuilly étaient *Deuil* et *Dreux* (lieu de sépulture des princes de la maison d'Orléans).

Je sais quelque chose de non moins triste, c'est que l'infortuné prince avait été secrètement averti, par un vieux savant en Kabbale, de cette singulière menace de la Fatalité. Sa *raison* avait protesté, au nom du *sens commun*, contre la *sottise* d'une telle prédiction.

XII

Lorsque les bulletins divinatoires dont je viens d'offrir quelques modernes imitations circulaient autrefois, de Rome à Byzance, autour des anciens Césars, ils passionnaient silencieusement la cité, et, plus d'une fois, ils furent semés, par des mains inconnues, jusque dans le palais des tyrans. Les mémoires historiques de Suétone, qui fut le Saint-Simon de douze règnes, sont pleins d'anecdotes sur toutes les formes que revêtait la Magie pour prédire aux opprimés les justices du Ciel.

Jules César s'était écrié, un jour, en plein Forum : « Souvenez-vous, citoyens, que je descends d'Ancus-Martius, l'un de vos anciens rois, et que la race Julia, dont le sang coule dans mes veines, est fille de Vénus. Il y a donc, dans ma famille, et la majesté des rois qui font les grandes nations, et la sainteté des dieux qui font les grands chefs ! » Peu de temps avant sa mort tragique, des vétérans auxquels il avait donné des terres dans la Campanie découvrirent, en creusant des fondations, une

(1) Voir le Livre II, § III, p. 123.

lame d'airain, chargée d'une inscription fatidique, en langue grecque, dont le sens était qu'à l'époque où elle serait mise au jour, un illustre descendant de la race Julia serait immolé par ses proches, mais que les malheurs de Rome le vengeraient.

Cent jours avant la mort d'Auguste, la foudre frappa sa statue érigée dans le Champ de Mars, et enleva la lettre C du mot *Cæsar*. L'astrologue Thrasylle, qui fut plus tard le confident de Tibère, lui annonça que, dans cent jours, il serait mis au rang des dieux, parce que la lettre C figurait le nombre 100 de l'arithmétique latine, et parce que le mot *Æsar*, en langue étrusque, signifiait dieu. Auguste ne se méprit point sur le vrai sens de cette flatterie ; il eut dès lors le pressentiment de sa fin prochaine, et l'augure à demi expliqué par Thrasylle ne tarda guère à se réaliser par l'invasion d'une maladie mortelle.

Tibère passait pour connaître à fond les sciences divinatoires. Sa retraite de Caprée était pleine d'astrologues et de théurges qu'il faisait venir à grands frais des plus lointains pays. Il y avait parmi eux des charlatans et des scélérats qui exploitèrent ses atroces passions et furent complices de presque tous ses crimes.

Caligula reçut de l'astrologue Sylla le conseil de se défier des complots de ses ennemis, et l'Oracle d'Antium, qui partageait avec celui de Préneste l'art de faire parler les Sorts sibyllins, révéla même le nom de *Cassius*, l'un des futurs meurtriers de l'empereur. Caligula, sur cet avis, fit tuer Cassius Longinus, proconsul d'Asie, et ne se souvint point que le chef de sa propre garde se nommait *Cassius* Chærea : ce fut ce Chærea qui lui porta le premier coup.

L'histoire de Rome impériale est toute pleine de la croyance aux arts occultes... Les astrologues risquaient souvent de fausses prédictions, « mais, » disait le grave Tacite, l'historien par excellence, « faut-il donc nier la science magique parce que son titre est fréquemment usurpé par des ignorants ou des imposteurs ?... » Ajoutons que les vrais devins payaient souvent

de leur tête ou de leur liberté une imprudente prévision de la destinée des empereurs, et quantité de citoyens notables qui, par curiosité ou par ambition, avaient consulté l'Astrologie ou les Sorts, se virent assimilés aux criminels de lèse-majesté. Mais ces persécutions, loin d'abaisser la Magie, lui donnèrent une consécration nouvelle, et plus son exercice devenait périlleux, plus ses mystères grandirent dans l'esprit du monde antique. « Les empereurs, » dit M. Alfred Maury (de l'Institut) « ne cessèrent point de croire à la divination astrologique, mais ils voulaient s'en réserver à eux seuls la possession; ils tenaient à connaître l'avenir, mais ils entendaient que leurs sujets l'ignorassent. Néron ne permettait à personne d'étudier la *philosophie*, disant que cette étude paraissait une chose vaine et frivole, dont on prenait prétexte pour *deviner les choses futures*. Il eût été dangereux, en effet, que les citoyens pussent lire dans les astres le sort réservé à leurs princes. Bien des gens qui courbaient la tête, par la pensée que l'époque de la délivrance était éloignée, s'ils avaient su la révolution qui se préparait, eussent fièrement attendu des temps meilleurs. Et puis, on pouvait pousser la curiosité jusqu'à vouloir découvrir *quand* et *comment* mourrait l'empereur, indiscrètes questions, auxquelles les réponses étaient des conspirations et des attentats. C'est ce que redoutaient surtout des chefs d'État tels qu'un Tibère, un Caligula, un Néron, un Vitellius, un Domitien, un Commode, un Héliogabale, un Valérien. » Mais ils avaient beau prodiguer l'exil, les prisons, les supplices, l'Astrologie survivait aux astrologues égorgés, et les Sorts sibyllins de Préneste ou d'Antium n'étaient point démentis.

LIVRE QUATRIÈME

LA MAGIE DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIÈNNE JUSQU'A LA FIN DU MOYEN AGE.

I

Depuis Auguste, qui était monté au trône les pieds dans le sang, jusqu'à Constantin dit *le Grand*, qui fut le bourreau de sa propre famille, tous les empereurs avaient mêlé l'horreur des forfaits personnels aux crimes publics de la tyrannie. Pendant cette ère désastreuse où chaque existence était menacée de n'avoir pas de lendemain, les ressources du vieux stoïcisme romain ne faisaient plus contre-poids à la terreur générale. Dans cette société avilie par ses maîtres et gangrenée par ses vices, un besoin de salut se mêlait pourtant à la fausse résignation du désespoir. Quand le sol manquait sous les pieds, quelques regards s'élevaient avec angoisse vers les cieux. Sur les sommets de la vie patricienne, comme dans les bas-fonds populaires, il y avait des aspirations instinctives qui préparaient l'âme à des espérances ignorées. On avait encore de la fermeté pour mourir, mais on commençait à reculer devant l'idée de mourir tout entier. Une idée nouvelle, le Christianisme, né sous Tibère, s'infiltrait peu à peu, comme une mystérieuse lueur, dans l'ombre sanglante de l'agonie sociale. En détachant l'esprit de la matière, comme on fait tomber les liens d'un captif, cette idée enseignait le mépris des tyrans par le réveil de la conscience, et, debout, sur le sépulcre vide du divin Crucifié, elle abaissait au niveau de toute souffrance les horizons d'une vie future où

justice serait faite des vampires couronnés. Humble consolatrice, mais fidèle à tous les genres d'infortune, elle se développait à mesure que Rome devenait plus malheureuse. Toutefois, la réaction ne pouvait s'étendre que par degrés. L'œil de l'intelligence, au sortir d'une longue nuit, ne fixe pas sans efforts les resplendissements du soleil intérieur. L'éclat d'une révélation est comme celui du grand jour : il a besoin d'une aurore. Quand la bêche frappe une terre chargée d'antiques débris, elle y ouvre la tombe de plusieurs générations. Cette loi physique a ses analogies dans l'ordre moral. En fouillant un monde pétri de corruptions séculaires, les pionniers de l'avenir devaient se dévouer à la peste qui fermentait dans son sein. Comme les soldats d'élite que la confiance du chef place aux premiers rangs d'un assaut, il leur fallait mourir en touchant le but; mais ils suivaient un drapeau qui avait vaincu la Mort, et l'Ange de la résurrection marchait devant eux, les mains pleines de palmes.

En creusant les Catacombes pour tailler les pierres d'une nouvelle Rome, après l'incendie allumé par sa démence, Néron avait créé, sans le savoir, un camp souterrain aux légions de proscrits qui devaient faire éclater le vieux monde et planter sur toutes ses ruines l'étendard des races affranchies. Ces carrières ténébreuses, au fond desquelles, après tant de siècles, nous ne descendons encore qu'avec un indicible serrement de cœur, n'inspiraient point aux fugitifs la froide horreur du sépulcre; ils ne s'y abritaient point pour cacher leur vie, mais pour s'encourager au sacrifice. Ces Mages d'une foi nouvelle rapportaient au monde l'antique symbole de la Croix, voué désormais au respect de tous les siècles par l'immolation de Jésus; mais il fallait que ce signe, soulevé sur les flots de leur sang, montât peu à peu, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'on l'aperçût de toute la terre.

Presque toutes les grandes villes de l'empire s'appuyaient, comme Rome, sur des catacombes. Partout ces souterrains devinrent les foyers d'une immense société secrète qui envelop-

pait lentement tous les fondements du passé, pour les arracher d'une seule secousse, quand elle pourrait un jour jeter à Rome, par la voix de Tertullien, ce cri d'invasion triomphante : « Nous ne sommes que d'hier, et vous datez de huit siècles : eh bien, ouvrez les yeux ! nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos bourgades, vos forteresses, vos colonies, les municipes, les camps, les corporations, la cour des Césars, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples !... Tous ceux d'entre nous que vous avez pu saisir ont péri par vos mains, et périssent encore chaque jour par des tortures sans nom. Si nous voulions nous venger, quelle guerre de représailles ne pourrions-nous pas soutenir, nous qui ne sommes énervés ni par la débauche du corps ni par l'esclavage de l'esprit?... »

Cette violente apostrophe s'adressait à Rome et à l'empereur Septime-Sévère, dès le commencement du troisième siècle chrétien. L'Empire répondit à ce défi prématuré par la prodigalité des supplices, avec un luxe d'horreurs qui dépasse toute croyance. Au quatrième siècle, les condamnés, sans distinction de sexe ni d'âge, étaient suspendus sur un feu dont la chaleur, savamment tempérée, faisait gonfler la peau jusqu'à ce qu'elle se fendît. La graisse, coulant alors sur les charbons, faisait jaillir une flamme légère et pénétrante qui rôtissait par degrés la chair et dénudait les os. De temps en temps, pour écarter la mort, on jetait sur les victimes de pleins vases d'eau froide qui arrêtaient la combustion en rendant aux sens émoussés tous les tressaillements de la douleur. Les bourreaux s'armaient alors de tisons à demi éteints qu'ils enfonçaient dans les plaies fumantes, et l'histoire du temps raconte placidement que leur art ménageait les ressorts essentiels de la vie pendant toute la durée d'un jour !...

Trois provinces seulement, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, gouvernées par Constance *le Pâle*, fils adoptif de l'empereur Maximien, n'avaient point pris part à l'extermination des chrétiens. Les innombrables fugitifs d'Italie et d'Orient y trouvaient un asile assuré, sous un pouvoir ami de la justice

et de la paix. Quand ce prince mourut, en 306, Constantin, son fils, lui succéda. L'unité de l'empire se disloquait. Maximien, Maxence et Constantin se partageaient l'Occident; Galérius, Licinius et Maximin, l'Orient. La discorde se mit entre ces six empereurs : Maxence, maître de l'Italie, convoitait la Gaule; et, par reconnaissance pour la mémoire de Constance *le Pâle*, les chrétiens s'armèrent en faveur de son fils, dont l'adroite politique leur promettait d'assurer la liberté de leur religion, s'il parvenait, avec leur appui, à conquérir l'Italie. Maxence fut vaincu. Possesseur de Rome en 312, et toujours secondé par le parti chrétien, Constantin triompha successivement de ses rivaux, et, en 324, il réunit enfin sous son autorité tout le monde romain.

Fidèle à sa promesse envers la population chrétienne, parce qu'il lui devait l'empire et qu'il avait besoin d'elle pour le conserver, ce prince, qu'une vieille habitude historique décore du titre de premier empereur chrétien, protégea la foi nouvelle, mais sans renoncer au culte de ses ancêtres. Le 11 mai 330, sept ans avant sa mort, procédant aux solennités d'inauguration de la nouvelle capitale qu'il s'était créée sous le nom de Constantinople, il fit traîner sur un char sa statue triomphale, portant à la main une image de la déesse *Fortune*. Il n'avait point transféré le siége de l'empire à Byzance, devenue Constantinople, pour céder Rome à la religion des chrétiens, mais parce qu'il était devenu odieux à l'Italie par le meurtre de son épouse Fausta, de son fils Crispus César, de son beau-père Maximien, de son beau-frère Licinius et d'un enfant de onze ans, fils de ce même Licinius. Bourrelé, comme Néron, par d'inutiles remords, il avait demandé au philosophe Sopâtre, grand maître en sciences occultes, si la Magie n'avait point de rites assez puissants pour éloigner de ses rêves les spectres de sa famille assassinée. « La Magie, » répondit Sopâtre, « voue les parricides aux Génies infernaux. » Les prêtres chrétiens furent plus indulgents ; ils lui promirent le pardon de Dieu en échange des services qu'il rendrait au christianisme. Constantin fit alors

revivre les anciens édits des empereurs qui décrétaient la peine de mort contre l'exercice de la Magie dont il avait peur. Les évêques, dont il s'entourait comme d'une garde opposée aux terreurs de sa conscience, lui firent voir dans les dieux de la Grèce et de Rome ces génies infernaux dont Sopâtre l'avait menacé. Ils lui montrèrent les temples comme des laboratoires où ses ennemis pouvaient préparer sans cesse de mystérieux complots avec les puissances du mal, et les temples furent frappés d'interdit.

Cette mesure violente ébranlait le polythéisme, mais sans le détruire. Les sacrifices étaient défendus, mais les temples restaient debout. Ils n'étaient pas même fermés en tous lieux, surtout à Rome, où l'antique majesté du sénat, survivant aux ruines des splendeurs républicaines, autorisait toujours les vieilles cérémonies nationales. On voyait encore des polythéistes déclarés, en possession des dignités du premier ordre. Une infinité de citoyens de toute condition avaient été entraînés par calcul dans la pratique apparente du christianisme ; mais ils n'avaient point renoncé dans leur cœur aux traditions de leurs ancêtres. La puissance du polythéisme avait sans doute subi un immense revers ; mais elle s'appuyait toujours sur une arrière-garde d'élite : la majorité des lettrés, des savants, des philosophes, lui faisaient un rempart de leurs écoles et de leurs livres. Battus sur le terrain du fait, ils se retranchaient dans l'arsenal des théories, et leur défense ne fut point sans éclat.

Certes, disaient-ils, le polythéisme public ne pouvait former un système compatible avec la saine raison. Mais l'absurdité apparente de ses fictions montrait assez qu'il fallait aller plus avant, et percer l'enveloppe grossière des symboles pour retrouver leur sens caché. Le mystère convenait à la vérité ; on l'avait ainsi voilée, de temps immémorial, pour la rendre plus respectable à ceux qui la cherchaient, et plus inaccessible aux esprits indignes de la posséder. Au reste, poursuivaient-ils, nous faisons profession de reconnaître un Dieu suprême, source et principe de tous les êtres. Les autres divinités sont, en

partie, ses attributs personnifiés, et, en partie, des ministres subalternes dont il est le père et le roi. Nous regardons l'univers comme un tableau dont ce grand Dieu est tout à la fois l'original et le peintre ; donc, en honorant la créature, nous rendons hommage au Créateur. La nature est peuplée de Génies. Ces intelligences, subordonnées au Dieu suprême, président aux astres, aux éléments, aux royaumes, aux cités, à une foule de lieux particuliers, aux sciences, aux arts, aux vertus, chacune selon le poste ou la fonction que le Maître commun a bien voulu lui confier. Les âmes des hommes justes sont admises, après la mort, au nombre de ces intelligences, sous le nom de *héros* ou de *demi-dieux :* n'est-il pas légitime de les honorer comme les lieutenants de la Majesté souveraine et les distributeurs de ses bienfaits ?... Quant au culte rendu aux statues qui représentent ces êtres privilégiés, il n'a pour objet ni la pierre, ni le bronze ; nous laissons au bas peuple ces superstitions. Esprits liés à une portion de matière, il nous faut des emblèmes corporels qui soient comme les intermédiaires et les véhicules des hommages que nous ne pouvons adresser immédiatement aux êtres divins. Ce culte n'est donc matériel qu'en apparence. Les dieux l'acceptent, comme les empereurs nous savent gré des honneurs que nous rendons à leurs images, quoiqu'ils puissent bien s'en passer. La prospérité de Rome pendant tant de siècles et sa prédominance sur tous les peuples ne sont-elles point des preuves manifestes de la pureté de nos intentions et de la sainteté de notre enseignement ?...

Cette défense allégorique du polythéisme n'était point nouvelle. Il y avait longtemps que les philosophes, et surtout les disciples de Platon, choqués d'une théologie indigne tout à la fois de Dieu et de l'homme, essayaient de ramener au spiritualisme des Mages les fables de l'Olympe grec. Mais les chrétiens leur répondaient : Si vous voulez nous convaincre, commencez par supprimer l'histoire de vos prétendus Génies. Une religion qui ne rend point les hommes meilleurs porte en elle sa condamnation ; or, votre *Saturne*, votre *Jupiter*, votre *Mars*, votre

Vénus, votre *Mercure*, sont chargés de crimes ou de vices honteux, et vous ne faites qu'imiter vos modèles. Laissons de côté vos systèmes sur les principes générateurs des choses, et dites-nous si le peuple, dont l'ignorance n'a que faire de ces savantes spéculations de l'esprit, a jamais vu et voudra jamais voir, dans les emblèmes de la mythologie, autre chose que la justification de ses passions les plus effrénées? O la plaisante manière d'habiller la science, que de lui donner pour enveloppe un tissu de fables qui sanctifient tous les vices !... Autant vaudrait donner du poison pur à un malade, parce qu'à l'aide de la chimie on peut tirer de ce poison quelques drogues utiles !...

Ainsi luttaient les deux partis dans le conflit de l'enseignement. La victoire morale était sans doute du côté de l'Évangile ; mais les philosophes gardaient encore, auprès des hautes classes de la société, une position difficile à détruire. La renommée de ceux qui professaient dans les écoles d'Athènes remplissait tout l'Empire. On disputait, pour ou contre eux, jusqu'au fond des provinces les plus lointaines. Constantin mourut, en 337, au milieu de ces querelles de la parole. L'évêque Eusèbe de Nicomédie versa l'eau du baptême sur son agonie ; cette cérémonie, que l'empereur expirant n'avait peut-être pas sollicitée, fut publiée comme une consécration officielle du christianisme.

L'Empire fut partagé entre ses trois fils, Constantin II, Constant et Constance. Les deux premiers se firent la guerre et périrent l'un après l'autre : Constance ramassa leur héritage. Son enfance avait été élevée par les évêques. Dès son avénement, et à leur instigation, il proscrivit, sous peine de mort, les cérémonies publiques ou particulières du polythéisme ; mais il fut bientôt obligé de reconnaître qu'à moins de précipiter l'Empire dans une conflagration, il fallait transiger en Occident, et surtout dans Rome, avec l'antique religion nationale. Sa volonté fut brisée par l'excès même de sa violence. Les maîtres des vieux dogmes, qui s'étaient crus perdus, respirèrent. Le nombre de leurs auditeurs diminuait, il est vrai, peu à peu,

mais leur orgueil même tirait gloire de ces pertes, car, disaient-ils, le nombre des vrais sages, des esprits réellement éclairés, devait toujours être petit, tandis que, de tout temps, la grande masse des hommes, retenue dans les ténèbres spirituelles, n'abandonnait une erreur que pour en poursuivre une autre. Chrétiens, ils auraient disparu dans la foule des nouveaux croyants ; philosophes, ils se maintenaient isolés, mais debout, sur les ruines du vieux monde, comme les derniers flambeaux des grandeurs hellénique et romaine. Leurs œuvres devaient leur survivre, comme on voit survivre aux empires ensevelis sous la poussière de l'antique Orient, ici les ossements de ce qui fut une cité fameuse, des tronçons de colonnes, des corniches précipitées, des sphinx immobiles comme le silence des déserts, et, çà et là, quelques pyramides qui usent les regards du temps.

II

La doctrine spiritualiste de Platon, empruntée aux souvenirs de son initiation chez les Mages, avait subi, comme toute chose, l'effet dissolvant des révolutions politiques ; elle était tombée de ses hauteurs dans le chaos d'une foule de sectes rivales. Mais les maîtres de la science, abandonnant aux disputes vulgaires les arguties de l'école, se retranchaient dans les régions mystérieuses de la *Théurgie*, où n'obtenaient accès qu'un nombre infiniment petit de disciples d'élite. La Théurgie était l'art de se mettre en rapport, par la pratique de rites secrets, avec les puissances invisibles qui remplissent la distance de l'homme à Dieu. Platon, à l'exemple des Mages, avait peuplé l'univers de Génies subalternes, ministres de la Providence et exécuteurs de ses décrets. Ses successeurs, sous le titre de Néo-platoniciens, étudiaient les moyens d'évoquer ces intelligences, de se les rendre favorables par des sacrifices particuliers, soit pour en obtenir la connaissance de l'avenir, soit pour s'élever, sous leur

garde protectrice, à l'intuition de l'Être suprême. Les polythéistes les plus instruits croyaient fortement à l'efficacité de cette science occulte, et ne craignaient point de l'avouer hautement. L'évêque Jean Chrysostôme accusait même les chrétiens de son temps d'être, en grand nombre, affiliés aux sociétés théurgiques. Le recours à l'art divinatoire, aux charmes, aux drogues magiques, était devenu si ordinaire, que ce Père de l'Église paraît, dans ses écrits, tenté de glorifier, comme une espèce de martyre, la constance des malades qui refusaient de chercher dans ces pratiques occultes l'espoir d'alléger leurs souffrances. Les mères chrétiennes attachaient des talismans au cou de leurs enfants, et les jeunes femmes se procuraient des philtres pour se faire aimer de leurs époux. Cette tendance au surnaturel, au merveilleux, s'emparait des plus forts esprits, surtout depuis que l'empereur avait décrété la peine de mort contre tous les gens qui seraient accusés de Magie. La nécessité de se cacher pour vaquer à ces œuvres proscrites, le péril d'une surprise qui menait droit au supplice, augmentaient l'attrait de ces études et la fortune des Théurges qui y prêtaient leur concours.

Parmi ces derniers, le vieil Édésius de Pergame jouissait d'une immense renommée ; mais accablé d'ans et de richesses, il n'était plus accessible qu'à quelques rares visiteurs, minutieusement choisis, avec lesquels il se plaisait à causer de choses merveilleuses, sans toutefois consentir, soit lassitude, soit prudence, à renouveler pour eux les preuves de son art.

En ce temps-là vivait aussi, obscur et solitaire, sur les confins de l'Asie, un orphelin issu de la race régnante. Frêle débris échappé à une sédition militaire dont la cause n'est point éclairée par l'histoire, mais qui avait massacré, autour de la tombe du premier Constantin, les fils et les petits-fils de la seconde épouse de Constance *le Pâle*, cet enfant se nommait Julien. L'empereur Constance n'avait pu se dispenser de le recueillir ; mais il l'avait fait élever loin de la cour, privé de son patrimoine, et borné, pour tout enseignement, aux pratiques maté-

rielles d'un christianisme étroit et servile, de peur qu'une éducation princière et lettrée n'éveillât en lui, tôt ou tard, quelque ambition de régner. L'évêque de Nicomédie, chargé d'incliner ses tendances vers la profession cléricale, lui avait, dit-on, conféré l'ordination de lecteur des écritures sacrées. C'était lui préparer, pour tout avenir, quelque lointain évêché, dont les fonctions achèveraient d'effacer en lui le dernier instinct de son impériale origine. Quand la direction de son esprit parut assurée, l'inquiétude de Constance se dissipa, et son avare conscience lui restitua une partie de son héritage. Julien, courbé sous les habitudes d'une vie presque ascétique, mais soutenu par les instincts d'une nature supérieure, n'avait de goût que pour l'étude ; ses méditations solitaires l'élèvaient, par une pente mystérieuse; à la hauteur des horizons que l'on s'efforçait de lui cacher. Dès qu'il se vit en possession d'une petite fortune pécuniaire, au lieu de la semer sur la voie des plaisirs de son âge, il prit le manteau des philosophes grecs, se mit à fréquenter leurs écoles, et sentit bientôt s'éveiller une vive curiosité pour les enseignements secrets qu'obtenaient, à prix d'or, quelques disciples d'élite. Heureux de pouvoir payer la science, il était venu à Pergame, pour s'asseoir au pied de la chaire d'Édésius. Sa naïve avidité de tout apprendre fit sourire le vieux philosophe, qui, néanmoins, déclina prudemment le périlleux honneur d'initier lui-même un disciple issu de cette race impériale dont il n'y avait à attendre que persécution. Soucieux de son repos, il s'excusa sur son âge. « Aimable poursuivant de la Sagesse, » dit-il à Julien, « je voudrais te guider sur les sentiers sacrés qui mènent au temple occulte de l'éternelle vérité ; mais, tu le vois, mon vieux corps, près de tomber en poussière, ne peut plus servir ma bonne volonté. Tu me sembles digne cependant de ne pas rester exilé parmi les profanes. Si tu avais le bonheur d'être initié, tu rougirais d'être homme, tant la condition humaine est vile, aussi longtemps que l'âme ne s'est pas affranchie, par une purification difficile, de l'esclavage des sens. Tu y arriveras, je l'espère. Que n'ai-je ici, près de moi,

mes grands disciples, Maxime et Priscus !... Malheureusement, Maxime est depuis longtemps retiré à Éphèse; Priscus voyage en Grèce. Mais il nous reste encore Eusèbe et Chrysanthe : va près d'eux en mon nom, ils se chargeront de suppléer ma vieillesse auprès d'un jeune homme qui donne de si riches espérances. En suivant leurs leçons, tu auras mon esprit avec toi, et fasse le Ciel que je vive assez pour être heureux de tes progrès !... »

Julien s'attacha donc à ces deux disciples d'Édésius, sans renoncer pourtant à visiter le maître en secret. Chrysanthe était admirateur passionné de la Théurgie ; mais Eusèbe semblait la mépriser. Celui-ci terminait toutes ses leçons par cette sentence uniforme, qu'il accompagnait d'un geste doctoral : « Voilà ce que j'appelle des vérités palpables, dignes d'entrer dans une tête bien organisée. Quant au merveilleux dont certains faiseurs de prodiges veulent envelopper leurs doctrines, j'invite les sages à s'en défier : rien n'est plus voisin de l'erreur que la croyance des esprits faibles à des faits naturels dont la cause leur échappe... » Julien, surpris d'entendre chaque jour la même conclusion, tira Chrysanthe à part, et lui dit : « Si tu aimes la Vérité, explique-moi donc ces paroles qu'Eusèbe répète éternellement. Ne sont-elles pas une critique indirecte de la doctrine du grand Édésius touchant les puissances invisibles ?...

— Quand le maître a parlé, » répondit Chrysanthe, « c'est à lui-même qu'il faut poser les objections. »

Julien n'y manqua point. Eusèbe sourit : « Si tu connaissais Maxime, » lui dit-il, « tu m'aurais compris sur-le-champ, car c'est à lui que je fais allusion. Maxime est, certes, un des plus anciens et le plus brillant disciple du sage Édésius ; mais, comme tous les hommes qui s'exaltent, il donne dans des travers, et je le soupçonne d'un peu de folie : en voici un exemple. Il n'y a pas longtemps qu'à la suite d'une discussion scientifique entre quelques amis, nous entrâmes ensemble dans un temple d'Hécate. Après avoir salué la déesse, Maxime nous fit asseoir : « Vous allez voir, » nous dit-il, « si je suis un homme

ordinaire. » Et, tirant d'une boîte d'or sept grains d'encens, il les brûla sur l'autel, en prononçant des paroles inconnues : aussitôt la statue d'Hécate fit entendre un éclat de rire. Nous fûmes un peu effrayés, je l'avoue, et, quelque habitué que je sois à deviner la raison naturelle de tout phénomène, je ne pus me défendre d'un frisson. Mais Maxime, charmé de son succès, ne nous tenait point quittes. « Pensez-vous, » reprit-il, « que ma science s'arrête à si peu de chose?... Regardez encore :... le flambeau que porte la déesse va s'allumer sans que j'y touche!... » Et en effet il n'avait pas achevé de parler, que nous fûmes témoins de ce nouveau prodige. Mes compagnons s'extasiaient; quant à moi, j'étais en garde. On ne me prend pas deux fois de suite à l'amorce d'un prestige : quand je vois un fait que ma raison n'explique point, je dis que mes yeux sont abusés. La *Raison*, voilà le guide qui ne trompe jamais!...

— Je te laisse avec elle! » s'écria Julien. « Maxime, l'homme du *Fait*, est bien mieux mon affaire que l'homme de *Théorie*. Je cours, de ce pas, trouver un maître qui ne perd point à discuter le temps qu'il faut pour agir. »

Maxime d'Éphèse touchait à l'âge d'Édésius. C'était un vieillard majestueux, dont la haute stature, drapée avec art dans les plis de sa toge, commandait, au premier abord, ce respect instinctif qui rend hommage aux puissantes natures. Sa voix était pénétrante, son regard incisif; toute sa personne fascinait. A l'entendre, il n'avait reçu d'Édésius que la première clef des mystères de l'univers; une révélation supérieure, obtenue par des rites redoutables, lui avait ouvert, peu à peu, le sanctuaire où l'Artiste divin crée éternellement ses chefs-d'œuvre. Il se posait en révélateur; mais de qui lui venait le privilége de cette *seconde vue?* « Les morts m'ont apparu; disait-il. « Ces esprits, délivrés des liens de la matière, entrent en commerce avec les hommes chastes qui ont dompté leurs sens par le jeûne, la solitude et les longues veilles studieuses. Ils donnent la science du ciel pour prix du renoncement aux choses de la terre; mais, pour obtenir cette illumination des

puissances de l'âme, il faut avoir franchi des épreuves difficiles et que la moindre faiblesse rend superflues. Tous sont appelés à recevoir les divines effluves, mais peu réussissent à suivre jusqu'au bout l'âpre sentier de l'initiation théurgique. »

Julien l'essaya. Maxime lui semblait plus grand que l'Humanité. Ne pouvant le comprendre, il l'admirait comme un de ces êtres supérieurs qui traversent, de loin en loin, la vie terrestre, en voilant sous nos traits l'éclat de leur céleste origine. Séduit par sa parole sympathique, autant qu'il était dominé par la magie de son regard, il se livrait à lui sans réserve, et dévora son enseignement avec l'avidité d'un jeune homme qui s'assied pour la première fois au banquet des sciences occultes. Fier d'un tel disciple, Maxime avait entrevu les espérances que le parti antichrétien pouvait fonder sur son avenir. Après lui avoir fait prêter le serment de ne point trahir sa confiance, il se décida à lui ouvrir le seuil des mystères dont la loi de l'Empire proscrivait les rites condamnés.

Au moment fixé pour cette initiation, Julien fut mené de nuit, hors d'Éphèse, dans les souterrains d'un temple abandonné. Maxime, assisté de quelques adeptes choisis, qui remplissaient autour de lui les fonctions auxiliaires du sacerdoce évocateur, recommanda au néophyte de rester impassible, quelles que fussent les visions qui allaient frapper ses regards.

Les conjurations commencèrent. L'encens brûlait dans le cercle magique; les paroles du rituel sacré, lentement accentuées par Maxime, vibraient seules sous la voûte silencieuse. Julien, bouillant d'impatience, attendait en frémissant l'éclosion des étranges merveilles qui lui étaient promises. Tout à coup, une rumeur lugubre monta de la terre ébranlée, et des spectres phosphorescents apparurent dans la fumée des parfums...

Julien, saisi d'épouvante, se jeta en arrière, et fit contre eux, involontairement, le signe de la croix.

La vision s'éclipsa. Maxime n'avait point remarqué le trouble du jeune prince, ni son geste chrétien. Tout entier à son œuvre,

il redoublait ses évocations. Les spectres se montrèrent de nouveau, mais, comme la première fois, ils s'effacèrent encore devant la terreur de Julien toujours abrité sous le signe de la croix.

« Je n'y comprends rien!... » s'écria Maxime. « Mes Génies familiers sont muets et fuient : il n'y a cependant point de profanes parmi nous!...

— Maître,... » répondit Julien, « j'ai peut-être le secret de leur silence et de leur fuite : j'ai eu peur, je le confesse, et dans mon trouble, je me suis couvert du signe sacré des chrétiens. Leur Dieu est donc plus fort que tes Génies, puisque sans se montrer il les chasse?...

— Ah! » reprit Maxime, « j'aurais dû le prévoir! tes préjugés d'enfance ont fermé devant toi le chemin de la lumière. Va donc, retourne à Nicomédie servir les prêtres du dieu Christ, et renonce à une science qui écrase ta faiblesse!...

— Non, » s'écria Julien, « je ne renonce point à la science!... pardonne-moi, Maxime, et j'abjure le Christ!... Ouvre-moi l'avenir, à tout prix!... »

Soit que Maxime, comme le raconte le philosophe Libanius, eût fait parler alors des révélations magiques, soit que, changeant tout à coup son rôle d'hiérophante en celui de confident des plus illustres personnages du parti polythéiste, il eût montré la pourpre en perspective à Julien, s'il jurait de renverser le christianisme pour prix de son élévation à l'empire, ce jeune prince livra toute son âme aux enivrantes joies d'une fortune inespérée. Porté par cette singulière aventure au sommet d'une faction occulte, mais partout répandue, et qui n'attendait plus qu'un chef pour rallier ses forces, il se regarda dès lors comme un instrument choisi par le Ciel pour la restauration de la vieille Rome et de la religion des ancêtres. On lui recommanda le silence et la patience, pour se rendre digne de la protection des Génies.

Peu de temps après, il fut élevé à la dignité de *César* par l'empereur, puis envoyé dans la Gaule pour y commander une

armée romaine. Lorsqu'un prince de la famille impériale allait prendre possession de son commandement, la coutume était de suspendre des couronnes de laurier sur les rues des villes que traversait son cortége. Dans la première bourgade gauloise où Julien fit son entrée, une de ces couronnes se détacha d'elle-même, et vint s'arrêter sur sa tête : cet incident fut remarqué comme un heureux présage. En passant à Vienne, sur le Rhône, il rencontra une vieille femme qui le salua du titre d'empereur et de favori des dieux. Julien recueillit ces augures dans son cœur, mais son visage impassible ne laissa lire aucune de ses pensées; il se souvenait des recommandations de Maxime d'Éphèse. Sa campagne fut heureuse. L'an de notre ère 356 lui offrit une moisson de victoires, et il se reposait, à Paris, des fatigues de la guerre, en faisant régner la justice sur les Gaulois soumis, lorsque l'empereur Constance, jaloux de ses succès et inquiet de la position puissante qu'il s'était créée, lui envoya subitement l'ordre de faire rentrer en Italie ses meilleures troupes.

L'irritation des légionnaires fut extrême; beaucoup d'entre eux avaient épousé des femmes gauloises, et contracté l'habitude de regarder la Gaule comme une seconde patrie. Ils se soulevèrent et proclamèrent Julien empereur. C'était une révolution. Julien n'osa d'abord s'y confier. Il s'enferma dans le palais des Thermes, l'âme en proie au vertige. La nuit vint, et ne calma point l'agitation militaire. A chaque instant, des députés des légions venaient crier : « Vive Julien-*Auguste!* » sans pouvoir vaincre son indécision. Les ténèbres, déchirées par les fauves éclairs des torches qu'agitait la multitude armée, s'emplissaient pour lui de sinistres visions. L'étudiant d'Athènes n'osait croire à sa fortune; il regrettait ses livres et son manteau de philosophe. Le *César* croyait voir du sang sur la pourpre offerte par ses compagnons de bataille; il ne savait à quel dieu demander la force de vouloir.

Épuisé par cette torture morale, il eut recours, dans le secret de sa retraite, aux rites évocateurs que lui avait enseignés

son maître de Magie, et à peine eut-il accompli les formules occultes, qu'il s'affaissa dans ce demi-sommeil qui n'est ni le repos, ni le mouvement, mais qui semble délier l'âme au seuil des régions fantastiques. Alors, comme plus tard il le racontait lui-même, il crut voir, debout à ses côtés, un jeune homme



Le Génie de Julien le Philosophe.

merveilleusement beau, et tenant en main une corne d'abondance. Cette apparition était semblable au chef-d'œuvre sculptural qui représentait, dans le Capitole romain, le Génie de l'Empire. « Julien, » lui dit cet être mystérieux, « je t'ai suivi depuis ta naissance en préparant tes destins. Sans me voir, tu m'entendais te parler dans tes rêves d'avenir, et ta faiblesse d'esprit m'a souvent éloigné. Aujourd'hui, si tu refuses l'em-

pire, ma mission protectrice est finie ; si tu l'acceptes, je serai ton guide jusqu'au terme marqué par le Dieu suprême ; et tu me reverras encore une fois, quand ta carrière s'inclinera vers le tombeau. »

Soit que Julien eût réellement tenté une opération théurgique pour consulter les puissances surnaturelles, soit qu'halluciné par les orages de sa pensée il eût pris la voix de son ambition pour une voix du Ciel, il sortit de cette espèce de rêve au bruit des troupes qui brisaient les barrières de sa demeure. L'armée impatiente le voulait mort ou vif : mille bras l'emportèrent aux flambeaux, dans une forêt de lances où un bouclier lui servit de pavois. Il fallait un diadème improvisé comme cette tumultueuse élection : le collier d'un soldat ceignit le front du nouvel Auguste, et la pourpre des drapeaux flotta sur ses épaules. Paris, témoin de ce sacre héroïque, n'a revu, dans la suite des âges, qu'un second empereur proclamé dans ses murs, à mille ans de distance, par la voix des victoires.

III

La croyance aux apparitions d'êtres surnaturels était en grand crédit chez les Romains et les Grecs les plus éclairés. Si ce n'est point une raison suffisante pour l'admettre, c'en est une pour ne la point repousser d'une manière trop absolue. Sans rappeler ici la nymphe Égérie, qui dicta au roi Numa la première législation de Rome, et dont toutes les histoires ont respecté la poétique tradition ; sans parler du Génie familier de Socrate, auquel croyaient les disciples de ce philosophe célèbre ; sans énumérer toutes les visions dont le récit nous est parvenu à travers les siècles, il faut remarquer que tous les cultes de l'Humanité sont plus ou moins fondés sur des communications, vraies ou fausses, avec le monde surnaturel ; et c'est le moyen âge chrétien qui possède la plus nombreuse collection de ces

anecdotes populaires, parce qu'il s'est approprié, en le transformant selon ses besoins, tout l'héritage du merveilleux antique. Mon sujet ne me permet guère de m'arrêter longuement sur d'autres exemples d'apparitions; toutefois j'en présenterai deux, en courant. L'un est emprunté au dogme polythéiste et à la vie d'Apollonius de Tyane, qui passionna autrefois tout le monde romain; l'autre sera chrétien, et a pour éditeur responsable Jacques de Voraggio, moine de l'ordre des Frères-Prêcheurs et archevêque de Gênes, ce qui ne lui ôta point le loisir d'être le plus inépuisable conteur du XIII^e^ siècle.

Pendant le séjour d'Apollonius à Corinthe, nous dit Philostrate, il y avait parmi ses disciples favoris un certain Ménippe, originaire de Lycie. Ce jeune homme unissait un esprit distingué à une beauté physique remarquable. Ses compagnons d'études répandirent bientôt le bruit qu'il délaissait la science pour l'amour, et qu'on le rencontrait, à certaines heures, en compagnie d'une femme que nul ne connaissait dans Corinthe, mais qui passait pour très-riche. C'était, au dire de Ménippe, une jeune Phénicienne, passionnée pour les voyages, et dont il avait fait la conquête. En effet, il ne tarda guère à venir annoncer à son maître son prochain mariage, en le priant d'honorer de sa présence le festin nuptial. Apollonius, en recevant cette nouvelle, ne put se défendre d'un singulier tressaillement, et, comme il possédait la faculté de *seconde vue*, il demanda froidement à Ménippe s'il était bien assuré de l'amour et des richesses de sa future épouse. « Si j'en crois le témoignage de mes yeux, » répondit le jeune homme, « la connaissance d'une personne si riche, si aimable et si aimante, est le plus précieux don qu'aient pu m'accorder les dieux. » Apollonius secoua la tête, et répliqua tranquillement : « S'il en est ainsi, je ne dois point manquer de vous porter un présent de noces. »

Au jour fixé, et au moment où les invités allaient passer dans la salle du banquet, Apollonius, qui s'était fait attendre parce qu'il voulait agir devant tous les témoins du mariage dont la plupart étaient de ses disciples, parut subitement, portant



APOLLONIUS A CORINTHE

en main une baguette d'or sur laquelle étaient gravés des signes inconnus. Un murmure de satisfaction accueillit sa présence, et Ménippe s'avança pour lui présenter sa jeune épouse. Mais à peine celle-ci eut-elle envisagé le théurge et rencontré son regard fixe et froid, qu'elle s'arrêta défaillante et comme frappée de terreur. « Cette belle maison, ces meubles splendides, sont-ils à toi, ou à ton épouse, » demande Apollonius à Ménippe. — Maître, » répond le jeune homme, « tout ce que tu vois est à ma femme, car je ne possède, en vérité, que mon manteau. — Eh bien, » reprend Apollonius, « il faut te contenter du manteau, car ta richesse n'est qu'illusion, et ton épouse n'est qu'un spectre... »

Puis, étendant sa baguette d'or vers le front de la femme, il ajoute d'une voix tonnante : « Démon, quitte cette forme empruntée, et reprends la tienne!... »

Aussitôt, parmi l'horreur des assistants, la femme pousse un cri rauque; les chairs rosées de son visage se fondent comme une vapeur, et il ne reste, sous la couronne de fleurs et le voile de mariée, qu'une tête de mort et un squelette cliquetant qui s'écroule en tas d'ossements desséchés, tandis qu'une espèce de larve, d'apparence moitié femme et moitié couleuvre, s'enfuit en rampant vers le jardin, où elle disparaît. Lorsque les témoins de cette scène furent un peu revenus de leur épouvante, la maison et tout ce qu'elle contenait s'étaient évanouis comme un songe, et ils se trouvèrent avec surprise dans un lieu sauvage et désert. Apollonius, debout et impassible, leur semblait être un dieu : « Vous voyez, » leur dit-il, « à quoi servent les sciences secrètes. Pas un de vous n'eût soupçonné que cette prétendue femme était une *Empuse*, un de ces démons qui hantent les sépulcres, et qui se revêtent parfois de puissants prestiges pour séduire les vivants. Sans mon heureuse arrivée, cette *Empuse* eût achevé ces noces funestes en suçant le sang du malheureux Ménippe pendant son sommeil.

Les *Empuses* du temps d'Apollonius sont devenues les esprits *incubes* ou *succubes* de la démonologie chrétienne. Maître Satan

lui-même ne dédaignait point, jadis, de se déguiser en fille d'Ève pour mieux tenter, non les philosophes, mais les plus dévots serviteurs de Dieu. Il y avait une fois, dit Jacques de Voraggio, un évêque dont il ne faut dire ni le nom, ni le pays, ni l'époque, de peur de scandaliser les descendants de ses ouailles. Cet évêque, à l'imitation de saint Augustin, s'était fait une loi de ne parler aux femmes que devant témoins et dans les cas très-rares d'une absolue nécessité, tant, malgré son âge très-mûr, il redoutait la magie d'un regard. Le Diable avait beau lui souffler que la Sagesse divine ne peut faire des lois contre nature, et que le célibat des prêtres n'est ordonné nulle part dans l'Évangile, puisque saint Pierre lui-même, le premier pape, était marié, le courageux évêque tenait bon, et avait mis son célibat sous la tutelle de l'apôtre saint André.

Or, voilà que certain soir, vers l'heure du souper, une jeune femme d'une grande beauté, et couvrant d'un long voile son riche ajustement, vint frapper à la porte de la maison épiscopale, en sollicitant avec instance une entrevue secrète, pour faire au pontife une révélation de la plus grande importance et qui ne pouvait souffrir aucun délai. L'évêque, averti de cette visite, chargea son aumônier d'aller s'informer du nom de la femme inconnue et de l'objet si pressant dont elle voulait l'entretenir.

Mais celle-ci refusait de s'expliquer. « Si l'évêque, » disait-elle, « refuse de m'entendre, il en est bien le maître, et je vais me retirer : mais que son refus retombe sur sa tête et lui soit une malédiction. »

L'aumônier se sentait fort intrigué, car la jeune femme n'était pas seulement belle ; son langage et sa tenue annonçaient une personne bien née, et les intérêts de l'Église pouvaient souffrir du refus d'entendre ce qu'elle avait à dire sous le sceau du secret. Cette dernière réflexion fit fléchir la résolution de l'évêque. « Vous avez peut-être raison, » dit-il à son aumônier ; « si la volonté de Dieu m'adresse cette personne, je commettrais une faute, comme pasteur, en repoussant sa démarche. Veuillez donc l'introduire selon le vœu qu'elle exprime, et que saint

André, » ajouta-t-il tout bas, « daigne veiller sur mes yeux !... »

La jeune femme, à peine entrée, vint se jeter aux genoux de l'évêque, en sanglotant. Comme il était aussi charitable que la belle visiteuse semblait intéressante, la contemplation de cette douleur l'émut puissamment. « Calmez-vous, mon enfant, » lui dit-il avec l'accent d'une paternelle tendresse, « et hâtez-vous de me dire quel événement vous cause tant de trouble et de larmes.

— Père, » répondit l'inconnue, « vous voyez en moi une jeune fille que menace le plus grand des malheurs. Ma famille est une des premières de cette ville par sa naissance et sa fortune. Ma mère m'a élevée chrétiennement, et j'avais résolu, sous ses pieux auspices, de me consacrer à la vie religieuse ; mais Dieu l'a rappelée à lui au moment où sa présence m'était le plus nécessaire, et voilà que, par des calculs d'ambition, mon père veut m'imposer pour époux un homme dont l'impiété fait scandale. C'est demain que doit s'accomplir cette odieuse union : dans mon désespoir, j'ai pris la fuite, et je viens m'abriter sous votre protection. »

Le bon évêque, admirant dans une si belle personne tant de ferveur unie à tant de distinction, ne pouvait fermer son cœur à cette détresse. « Rassurez-vous, ma fille, » lui dit-il avec onction, et sans songer à consulter saint André. « Votre confiance en moi ne sera point déçue. Quelqu'un vous a-t-il vue entrer dans ma maison ?...

— Personne, » répondit la jeune femme, ne m'a vue sortir de la maison de mon père, car j'ai fui par le jardin, et personne ne m'a vue entrer ici, car à cette heure les rues sont presque désertes.

— Fort bien, » répliqua l'évêque. « Vous êtes donc en sûreté, au moins pour le moment, sous ma garde et sous celle de mes prêtres. Il est peu convenable, assurément, qu'une jeune femme passe la nuit sous le toit d'un évêque ; mais le motif de votre présence est mon excuse devant Dieu. Demain je choisirai pour vous une communauté où vous trouverez un asile durable et le repos.

— Non, vénérable Père, » s'écria la belle inconnue, en dirigeant sur lui un regard plein de fascination. « Non, je ne dois point rester ici. La moindre indiscrétion de vos serviteurs pourrait vous compromettre aux yeux du monde. Il ne faut pas que votre pitié pour mon infortune devienne un prétexte pour la calomnie.

— Allons, allons, » reprit l'évêque en souriant, « qui fait le bien, mal ne pense. Le monde me connaît depuis assez de temps pour ne point m'accuser à la légère. En vous offrant l'hospitalité, je ne commets pas même une imprudence ; Dieu nous voit. Passons, je vous prie, dans la salle à manger, car je soupe avec mes vicaires, et il ne serait point charitable de les faire attendre. »

La jeune femme fut placée à table en face du seigneur évêque. Mais voilà que le saint homme de Dieu, oubliant le boire et le manger, se laissait entraîner dans la muette contemplation de cette séduisante créature qui s'abstenait aussi de toucher aux mets servis devant elle. Et la tentation allait grand train dans le for intérieur du pontife, au point de lui faire se dire en lui-même : « Si ma faiblesse succombe, Dieu seul en connaîtra le secret, et sa miséricorde infinie me pardonnera d'avoir un moment trop aimé la plus belle de ses œuvres... »

Et il songeait à choisir, pour cacher sa protégée, quelque couvent éloigné de la ville, où il pourrait la revoir en toute sûreté... Et... comme sa vertu expirante allait commettre dans toute sa plénitude le péché d'intention, trois coups violents furent frappés à la porte extérieure de la maison épiscopale.

Un serviteur prit un flambeau pour aller s'enquérir de ce que c'était. Il revint bientôt annoncer qu'un étranger, en habit de voyage, demandait à être introduit sur-le-champ.

« Si c'est un pauvre, » dit l'évêque, « donnez-lui ce qu'il y a de meilleur à la cuisine, avec l'argent nécessaire pour payer son gîte en quelque hôtellerie. Quant à sa visite, je la recevrai demain. »

Et voilà que trois coups furent frappés de nouveau, avec une

violence qui fit tressaillir la maison. Le serviteur courut à la porte, pour engager l'impatient visiteur à se comporter avec plus de respect pour le seigneur évêque, puis il revint dire au prélat : « Seigneur, l'étranger n'est point un pauvre ; il parle avec hauteur, et déclare que, s'il n'est point accueilli de bonne grâce, il s'ouvrira passage comme la foudre. »

Les vicaires paraissaient fort troublés, et la jeune femme pâlissait. « Ma fille, » reprit l'évêque, rappelé au sentiment de sa situation, « l'homme qui s'annonce en termes si menaçants ne peut être que votre père, ou le mari que vous avez refusé pour vous consacrer à Dieu. Quoi qu'il arrive, j'ai promis de vous protéger, mais, en vérité, je ne sais que faire... »

Et des coups redoublés ébranlaient encore le seuil de la maison épiscopale.

« Ce n'est ni mon père ni mon fiancé qui font tout ce bruit, » dit alors la jeune femme, « car ils auraient, l'un ou l'autre, décliné leur qualité et prononcé mon nom. Mais, quel que soit cet inconnu, faites-lui poser une question. S'il y répond d'une manière absurde, cela dénotera quelque fou dont vos serviteurs n'auront qu'à s'emparer pour le conduire en lieu de sûreté.

— Oui, » dit l'évêque ; « mais quelle question ?...

— Faites demander, » reprit la jeune femme, « *ce que Dieu a créé de plus admirable dans un petit espace.* »

L'étranger, auquel le serviteur porta cette question, répondit : « C'est l'infinie diversité des visages, car, parmi tant d'hommes qui ont existé depuis le commencement du monde; ou qui existeront jusqu'à la fin des siècles, il ne s'en trouvera pas deux dont les traits offrent une similitude parfaite, et sur la plus petite figure Dieu a placé les organes des sens les plus précieux. Allez dire au seigneur évêque que je ne suis point fou comme il le suppose, et que je le prie de me faire entrer sans délai. »

L'évêque allait donner cet ordre, mais la jeune femme le retint. « Vénérable Père, » dit-elle encore, « permettez qu'une seconde question soit posée, afin de vous assurer que la réponse

à la première n'est point le fruit du hasard. Demandez *en quel lieu la Terre est plus élevée que le Ciel.* »

L'étranger répondit au serviteur chargé de l'interroger : « C'est dans le ciel que, depuis sa divine ascension, réside le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre chair a été faite de la substance de la terre : le corps du Sauveur, qui s'est fait de notre chair, provient donc de la Terre, et il est alors certain que là où réside ce corps adorable, la terre est plus élevée que le Ciel. Dites en outre au seigneur évêque que la rectitude de mes réponses n'est point le fruit du hasard, et qu'il se hâte de me faire entrer, *pour que je lui apprenne ce qu'il ignore.* »

Quand cette réponse fut apportée au pontife, la jeune femme pâlit de nouveau, et elle parut en proie à une vive souffrance.

« Qu'avez-vous ?» lui dirent les vicaires, fort étonnés de cette scène. « Quel est donc cet homme inconnu qui devine ce qui se passe entre nous, et dont la parole suffit pour vous bouleverser?

— Je ne le connais point, » balbutia la jeune femme ; « mais si le seigneur évêque veut bien faire demander *quelle distance il y a de la Terre au Ciel,* la réponse nous apprendra ce qu'est ce personnage... »

Le serviteur épiscopal apporta bientôt, en ces termes, la troisième réponse de l'étranger : « Adresse-toi à la personne qui a imaginé cette question, et dis-lui d'y répondre elle-même, car elle a mesuré une bien plus grande distance, celle du Ciel à l'Enfer ! Dis en outre au seigneur évêque que ce n'est point une femme qu'il a reçue à sa table, mais Satan !... »

En entendant ces paroles, l'évêque, rentré dans sa conscience, trembla de tous ses membres, et se laissa glisser à genoux, en se couvrant du signe de la croix. Devant ce signe sacré, la femme fantastique s'évanouit comme une vapeur, en laissant après elle une forte odeur de soufre. Courez ! » s'écria l'évêque, « amenez-moi le saint envoyé du Ciel qui a brisé ce prestige infernal : ange ou homme, qu'il reçoive nos actions de grâces, pour les offrir à l'Éternel !... »

L'inconnu avait disparu. Mais, la nuit suivante, l'apôtre saint

André apparut en songe à l'évêque, et lui révéla le moyen dont il s'était servi, avec la permission de Dieu, pour le sauver des embûches de l'Esprit du mal.

La *Légende dorée* de l'archevêque de Gênes et les *Vies des Saints* de Surius le Chartreux sont pleines de ces histoires surnaturelles qui se ressemblent toutes par quelque endroit. Les visions de Marie Alacoque, récemment canonisée, et l'apparition, assurément contestable, de Notre-Dame de la Salette, qui troublait, il y a peu d'années, tant de cervelles, prouvent assez que le merveilleux est un besoin de toutes les époques. Si l'on nie les prodiges théurgiques obtenus par l'empereur Julien, et ceux, non moins vantés, qui se lient au nom célèbre d'Apollonius de Tyane, on est conduit, par une conséquence naturelle, à la négation de tout phénomène moderne dont la raison et la science sont impuissantes à découvrir la cause génératrice. Supprimer le merveilleux, le surnaturel, c'est-à-dire *le rapport permanent du monde visible avec les mondes invisibles*, c'est s'engager dans une voie au bout de laquelle toutes les religions tombent l'une après l'autre dans un même abîme. Tenons haut et ferme le flambeau de la critique; cherchons la vérité par l'examen, mais à la place de faux dieux renversés n'érigeons point le spectre du Néant.

IV

Julien croyait au monde surnaturel, à l'unité divine, à l'immortalité de l'âme humaine. Les écrits qu'il nous a laissés respirent et inspirent l'amour de la sagesse antique dont quelques philosophes de son temps gardaient encore les traditions. Ses compagnons d'école, tels que Basile et Grégoire de Nazianze, qui, plus tard, devinrent des évêques, ont prodigué l'outrage à sa mémoire, sous le surnom d'*Apostat*. Mais comment Julien eût-il pu confesser la divinité du Christ, dans un temps où les évêques eux-mêmes ne parvenaient point à s'entendre sur la

nature de ce Christ?... dans un siècle où, suivant l'aveu des chefs de l'Église (*voyez Grégoire de Nazianze*), le clergé démentait la morale évangélique par les désordres de sa vie?...

A la première nouvelle de la révolution militaire qui venait de proclamer dans les Gaules ce nouvel empereur, Constance rassembla en Orient quelques troupes. Mais Julien, accourant à marches forcées à travers l'Italie, se jeta au milieu des Grecs, dont il était bien connu. Ses proclamations, semées de tous côtés, annonçaient le rétablissement des antiques splendeurs du culte hellénique. Pour donner des gages de cette promesse, il abjura publiquement le christianisme. Dans la ville sacrée d'Éleusis, l'Hiérophante de Cérès le fit descendre au fond d'une fosse couverte d'une pierre percée à jour, et versa sur lui le sang d'un taureau, cérémonie usitée pour effacer le baptême. Un sacrifice fut ensuite offert à la Fortune. Les augures virent empreinte, sur les entrailles de la victime, la figure d'une croix entourée d'un cercle. Ce prodige déconcerta les assistants qui croyaient y voir un présage du triomphe du Christ, parce que le cercle, en Magie, est un symbole d'éternité. Mais le pontife de Cérès-Éleusine donna sur-le-champ une autre explication : « Le cercle, dit-il, enferme la croix; la puissance chrétienne est donc cernée de tous côtés, sa dernière heure va sonner!... »

On le crut davantage, quand arriva, presque en même temps, la mort subite de Constance. Maître incontesté du pouvoir, Julien rouvrit les temples antiques, releva en sa personne le titre de souverain pontife que prenaient autrefois les empereurs, et multiplia les décrets qui reconstituaient la religion nationale. Maxime et Chrysanthe, ces deux amis de son obscure jeunesse, ne furent point oubliés de sa grandeur; tous deux vivaient à Sardes, sans solliciter son souvenir : il leur écrivit de sa main, pour les appeler auprès de lui.

Maxime tenait peu à finir ses jours dans l'éclat d'un palais. Eunape, qui nous a tracé sa vie, raconte qu'il eut recours avec Chrysanthe aux mystères de la Théurgie, pour savoir s'il était bon d'accepter l'offre impériale. Cette expérience n'annonça

que des présages menaçants. Chrysanthe s'abstint; Maxime voulut partir. En apprenant le refus du premier, Julien sourit de cette faiblesse, et, pour le dédommager, lui conféra le gouvernement des temples de la province de Lydie. Maxime, bravant les augures, avait fait son voyage avec l'orgueil d'un parvenu. Les magistrats des villes et les gens les plus qualifiés s'étaient joints à la foule pour saluer le passage de cet impérial favori. Depuis Sardes jusqu'à Constantinople, sa marche fut une pompe triomphale. Le palais même de Julien lui fut assigné pour demeure; l'empereur ne faisait plus un pas sans l'avoir à ses côtés. Tous deux passaient ensemble les nuits et les jours à consulter les Sorts sur toutes les questions qui intéressaient l'Empire. Maxime, enivré de l'influence qu'il exerçait, ne sut point demeurer philosophe; il affichait une hauteur qui lui fit nombre d'ennemis secrets : l'avenir fit voir que son ami Chrysanthe avait été le plus sage. Après le règne de Julien, qui fut court, Maxime fut jeté dans une prison d'État. On lui réclamait des sommes immenses qu'il avait pillées dans le trésor impérial. Il languit longtemps au fond d'un cachot, où ses gardiens lui faisaient subir les plus cruels traitements, et, quand on fut las de nourrir sa captivité, un décret le jeta aux mains du bourreau. Ainsi se vérifièrent les présages auxquels il s'était flatté d'infliger un démenti.

En 362, Julien, confiant en son Génie tutélaire, avait résolu de porter la guerre en Asie, chez les Parthes, l'unique peuple qui, depuis quatre siècles, opposât aux Romains une invincible résistance. Il lui semblait que cette lointaine expédition serait le couronnement de sa fortune. Il arriva dans la ville d'Antioche à la fin de juillet, pendant les fêtes lugubres que les habitants célébraient en l'honneur d'Adonis. Cette rencontre était de funeste augure, selon les doctrines occultes; Julien eût pu l'éviter, mais, en ce moment, ses plans de guerre absorbaient tellement sa pensée, et Maxime lui prodiguait tant de flatteries, qu'il se croyait au-dessus de toute chance contraire. Antioche possédait, à ses portes, un bois sacré, nommé Daphné, où, du-

rant des siècles, un fameux oracle d'Apollon avait attiré les plus opulents visiteurs. Ce sanctuaire avait été aboli par Constance ; Julien voulut y rappeler l'oracle, en offrant des hécatombes nocturnes. Les chrétiens, qui ne lui pardonnaient point d'avoir abandonné leur culte, l'accusèrent, après son départ, d'avoir célébré des rites monstrueux, dans lesquels il avait sacrifié des enfants. La même haine l'accusa encore de s'être enfermé à Carrhes, en Mésopotamie, dans le temple de la Lune, et d'y avoir commis, avec Maxime, son théurge, d'autres atrocités. Il avait fait murer les portes de ce temple, en y laissant des gardes pour attendre son retour. Il ne revint pas ; mais le temple fut ouvert sous Jovien, son successeur, et la calomnie publia qu'on y avait trouvé une femme pendue par les cheveux, les bras en croix, et le ventre ouvert !...

Pour justifier la mémoire de Julien contre cette infâme accusation, qu'il nous suffise d'y répondre par une belle et noble parole de ce prince, que l'histoire impartiale a recueillie. Un intendant de la Gaule narbonnaise était accusé devant lui d'avoir pillé sa province. Cet officier se bornait à nier, et son sang-froid déconcertait ses ennemis. Delphidius, célèbre avocat de Bordeaux, qui soutenait la cause des plaignants, crut suppléer au défaut de preuves, en s'écriant : « César, s'il suffit de nier, quel coupable sera jamais condamné?...

— Défenseur, » répondit Julien, « s'il suffit d'accuser pour faire condamner, qui donc sera jamais innocent?... »

La guerre contre les Parthes ne fut pas heureuse. L'ennemi reculait devant les Romains en détruisant tous les moyens de subsistance. Le courage et la vaillance ne pouvaient rien contre un adversaire insaisissable et contre une contrée en flammes. Dans la nuit du 25 au 26 juillet 363, les légions exténuées s'étaient laissées tomber sur la plaine en demandant à Julien un morceau de pain qu'il n'avait pas pour lui-même. Le malheureux empereur, enfermé dans sa tente, écoutait avec angoisse la plainte de ses compagnons affamés, et suppliait les dieux de lui accorder au moins pour consolation un trépas héroïque. Tandis

qu'il méditait sur sa triste destinée, le Génie de l'Empire lui sembla tout à coup sortir de terre à ses côtés, tel qu'il l'avait vu dans son palais de Paris la veille de son élévation à la pourpre. C'était bien le même visage, mais pâle et comme sillonné par des pleurs. Comme la première fois, ce spectre fatidique portait aussi une corne d'abondance ; mais, cette fois, il s'enveloppait d'un long voile de deuil, et s'inclina devant Julien sans parler, puis, lui montrant la terre avec un geste sinistre, il détourna sa face, et sortit de la tente impériale, en glissant comme une vapeur funèbre.

Julien, plus effrayé de ce silence que de l'apparition elle-même, se leva pour courir sur sa trace. En écartant les rideaux de la tente, il regarda les cieux et vit une étoile rougeâtre se détacher du sombre azur, tracer en descendant à sa gauche un sillage de lumière, et s'éteindre avant de toucher l'horizon. Bouleversé par cette double vision, il éveille son préfet du prétoire, lui raconte son anxiété, et demande les devins toscans qui suivent l'armée avec les livres sibyllins. Ces textes sont obscurs, mais sinistres, et les devins déclarent que, selon les règles de leur art, on doit s'abstenir de toute action pendant les sept jours qui suivent la chute d'un météore dans l'espace.

« Misérables ! » s'écrie Julien, « faut-il donc nous laisser égorger, si l'ennemi nous attaque au point du jour ?... »

Retiré en lui-même, il s'abîme de nouveau dans les pressentiments qui l'obsèdent. La gloire qu'il avait rêvée lui échappe, ses grands projets s'évanouissent ; son avenir n'est qu'un tombeau qu'outrageront les Barbares. Ah ! que du moins cet avenir ne recule pas davantage ! Qu'il reste à Julien une grandeur, celle de sa chute ! La postérité se montre généreuse pour les princes qui tombent avec éclat. Préfet du prétoire, fais sonner les clairons ! L'armée se relève autour de son chef. L'aspect de Julien réduit à la misère du dernier soldat éveille encore un dernier cri de « Vive l'empereur ! » touchant témoignage d'une fidélité qui défie l'excès du malheur. Bientôt l'ennemi paraît, la mêlée s'engage, et le désespoir fait triompher les

Romains, mais le jeune empereur chancelle, blessé à mort.

Il ne descendait pas seul au tombeau : les dieux de l'antiquité s'y couchèrent, côte à côte, avec son cadavre.

Sa dernière heure fut héroïque. Étendu sur une natte, entouré de ses soldats et de quelques philosophes, il leur laissa en peu de mots le testament d'un sage. « Amis, » leur disait-il, « je sens déjà combien l'âme est supérieure au corps. J'espère avoir conservé sans tache cette puissance que j'ai reçue du Ciel et qui en découle par émanation. Je remercie le Dieu éternel de m'enlever de ce monde au milieu d'une course glorieuse. Je m'abstiens de désigner un empereur, dans la crainte de me tromper sur le plus digne. En homme de bien, je souhaite que la république trouve après moi un chef intègre... »

Les assistants fondaient en larmes. « Pourquoi, » reprit Julien, « pleurer une âme près de se réunir aux Génies des astres ?... » Et c'est dans cet acte de foi religieuse qu'il expira, entre Maxime et Priscus, les deux derniers grands-maîtres de l'antique Magie.

V

Ce prince mort si jeune (il avait à peine trente-trois ans) fut le dernier représentant du génie de l'antiquité. Il périssait en quelque sorte au seuil de son règne, et dans la floraison d'un grand avenir. L'armée impériale, désespérée de sa perte et affamée dans un pays que l'ennemi ravageait en fuyant, ne songea plus qu'à faire retraite, et cette retraite fut un désastre. Un officier des gardes de l'empereur, nommé Jovien, élu tumultuairement pour ramener en Europe les tristes survivants d'une stérile victoire, n'était pas même à la hauteur de cette mission de deuil. Après avoir signé une paix honteuse avec les Perses, il perdit, le long des chemins déserts, la plupart de ses soldats exténués, qui escortaient un cadavre en mendiant leur pain. La mort l'attendait, à son tour, à la dernière étape. On lui donna pour successeur un soldat illettré, nommé Valentinien.

Celui-ci s'adjoignit pour collègue son frère Valens, auquel il céda les provinces d'Asie, l'Égypte et la Grèce, gardant pour lui-même l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique.

Tous deux étaient chrétiens, et tous deux se baignèrent dans le sang. Milan et Constantinople, les deux capitales, furent les théâtres de leurs fureurs homicides. Valentinien choyait deux ourses dont l'histoire a gardé les noms, *Innocente* et *Paillette d'or;* il les nourrissait de chair humaine : comptez ce qu'il fallait de supplices pour assurer la pâture de ces bêtes favorites. Les moindres délits étaient frappés de mort : l'accusé récusait-il un juge, c'est à ce juge qu'on le livrait. Le débiteur insolvable payait de sa tête. Un ouvrier qui s'était trompé dans les dimensions d'un vêtement impérial, un serviteur du palais qui, dans une chasse, avait découplé trop tôt les chiens, était décapité ou jeté au feu, sur un signe de Valentinien. Ce féroce maniaque mourut en 375, d'un accès de frénésie.

Valens, son frère, caractère hypocrite et sournois, tenait l'empire d'Orient courbé sous le réseau d'un espionnage universel. Livide et sinistre d'aspect, il avait dans le regard cette mobilité qui décèle un esprit plein d'embûches. Le pouvoir avait gonflé son âme sans la fortifier. Eunuque moral, il parodiait la virilité du despotisme, et n'engendrait que des œuvres mortes. L'art de lui plaire consistait à inventer de petits complots qu'il frappait à grand bruit.

Un jour, des philosophes, mêlés à quelques courtisans, s'étaient réunis dans une maison de campagne, pour essayer, à huis clos, quelques expériences d'art occulte, sous la direction d'un théurge nommé Pallade, fort vanté dans les chroniques d'Ammien Marcellin, de Sozomène et de Zosime. Il s'agissait d'interroger les arcanes cabalistiques sur l'avenir de Valens, et sur les successeurs que lui donnerait une future élection, puisqu'il était sans postérité.

Pallade fit dresser un trépied triangulaire, construit sur le modèle de celui de Delphes, et entouré de branches de laurier cueillies dans un antique bois sacré. Après l'avoir parfumé,

selon les rites usités dans les mystères helléniques, il posa sur ce trépied un large bassin, composé des sept métaux que régissent les planètes, plomb, étain, fer, or, cuivre, mercure et argent. Autour des bords de ce bassin s'alignaient, gravées à égales distances, les lettres de l'alphabet grec. Alors, le front ceint de verveine, et les mains enveloppées du linceul dérobé à un petit enfant mort, Pallade suspendit dans le bassin, par un fil de lin, un anneau d'or chargé de signes mystérieux. Tout à coup, disent les trois historiens que j'ai cités, pendant que le théurge récitait à haute voix les adjurations qui évoquent les sept Génies planétaires, on vit le trépied frémir, l'anneau s'ébranler, s'agiter insensiblement et heurter çà et là, en se balançant, tantôt l'une, tantôt l'autre des lettres gravées autour du bassin. Les assistants notaient ces lettres, à mesure que Pallade les épelait, et en formaient la réponse à des questions préalablement posées. C'était là une des manières antiques d'interroger les Sorts.

A la première question, cet oracle de cabinet répondit que toutes les personnes présentes paieraient de leur vie leur imprudente curiosité. La seconde réponse annonça que l'empereur Valens terminerait sa vie par une catastrophe. La troisième question avait demandé le nom de son successeur ; l'anneau, continuant à se balancer, avait déjà marqué les lettres. Θ...E...O...Δ... (*Theod...*), quand le silence recommandé par Pallade fut troublé par un courtisan qui acheva le nom en criant : « *Théodore!...* » Ce Théodore possédait auprès de Valens une dignité analogue à celle que nous qualifions du titre de secrétaire des commandements. C'était un homme simple et probe, sans ambition, sans ennemis, et qui ne soupçonnait guère que l'on pût s'occuper de lui.

Les consulteurs de Sorts se séparèrent sans pousser plus loin l'expérience. Comme tous les esprits forts, ils riaient des augures ; le seul Pallade, qui prenait son rôle au sérieux, se défiait du lendemain. Il avait raison, car, trahi par une délation dont l'auteur resta ignoré, le malheureux théurge fut enlevé par les

soldats du prétoire et traîné, chargé de fers, devant le préfet Modestus. On avait saisi chez lui les instruments de son art funeste ; aucun moyen de défense ne pouvait contester ces témoignages accusateurs. Soumis à la torture, il confessa tout ce qu'on voulut lui faire dire, et nomma les complices d'un délit que le préfet du palais, pour augmenter son crédit, voulait élever aux proportions d'attentat. Valens fut implacable. Théodore, innocent, partagea le supplice de Pallade. Un décret d'extermination générale enveloppa dans le même destin, sans enquête préalable, tous les philosophes, mages, devins, pronostiqueurs de songes, et autres occultistes que l'on parviendrait à saisir.

Cette sentence fut exécutée avec une terrible précipitation : les prisons encombrées vomirent des foules de têtes sous la hache du bourreau. Toutes les villes de l'empire s'illuminèrent de la sinistre clarté des bûchers qu'alimentait l'activité des délateurs. Point de procès, point de témoins, point de juges ; il suffisait d'avoir un ennemi, pour être arrêté ; de passer devant les commissaires impériaux, pour être coupable et condamné sans appel. L'épouvante devint si grande en peu de jours, que, dans toute l'Asie, nul n'osait plus se montrer sous le manteau grec, sans risquer d'être enlevé comme philosophe. La vapeur de tant de meurtres enivrait la raison de Valens. A force de vouloir anéantir la superstition, il l'absorba lui-même par tous ses pores, et crut voir partout le fatal héritier que l'oracle n'avait qu'à demi nommé. Oubliant que jamais tyran n'a tué son successeur, il imagina de sacrifier à ses terreurs tous les personnages un peu notables dont le nom commençait par les lettres ΘΕΟΔ. Une inquisition d'État saisit les Théodat, les Théodore, les Théodose. La folie de Caligula et de Néron n'avait point songé à condamner à mort les hasards de la naissance ; l'Hérode chrétien renouvelait le massacre des Innocents.

L'oracle s'accomplit cependant jusqu'au bout. L'homicide Valens périt dans une bataille perdue contre les Goths ; et il

eut pour successeur un Théodose, que ses satellites n'avaient point découvert au fond de l'Espagne.

Ce Théodose, en arrivant au pouvoir, se souvenait du danger que lui avaient fait courir les amateurs de Magie. Son premier soin fut de confirmer les proscriptions décrétées contre eux par Valens. Une loi du 25 mai 385 voue au dernier supplice quiconque aurait l'audace de pratiquer, même dans le plus profond secret et avec les intentions les plus inoffensives, aucun des rites mystérieux qui peuvent dévoiler l'avenir. La clôture de tous les lieux fameux où s'étaient rendus les oracles fut rigoureusement ordonnée. Une autre loi, du 9 mai 391, renouvelle cette persécution, et ajoute au supplice des pères la confiscation du patrimoine des enfants. Le 8 novembre 392, de nouveaux décrets ravivent le zèle des gouverneurs de provinces, en prononçant d'énormes amendes contre ceux qui fléchiraient dans l'exécution de leur mandat. « Que nul absolument, » y est-il dit, « quels que soient sa famille, son rang, sa dignité, qu'il soit ou non revêtu d'une autorité ou de fonctions publiques, qu'il soit d'une naissance, d'une condition et d'une fortune élevée ou humble, ne pratique la divination en quelque lieu que ce puisse être. Quiconque nous désobéira, sera réputé coupable du crime de lèse-majesté. Chacun aura le droit de le dénoncer, et on prononcera contre lui la peine édictée par la loi, lors même qu'il n'y aurait pas lieu à une accusation de complot contre la sûreté et la vie du prince. Il suffit, pour encourir la peine portée contre le crime de lèse-majesté, de se livrer à des recherches illicites, de découvrir les choses cachées, de chercher à nuire au salut d'autrui, ou de s'en promettre la mort. Le propriétaire de la maison dans laquelle sera commise la désobéissance à nos volontés, sera considéré comme complice, et encourra la même peine que le coupable. Tous les tribunaux, tous les officiers publics qui auront caché le délit, ou différé de le punir, seront punis, pour la première fois, d'une amende de trente livres d'or, et du suprême châtiment en cas de récidive. »

Ce Théodose n'y allait pas de main morte, en matière de lèse-majesté. Souvenons-nous que c'est lui qui fit massacrer par les troupes impériales toute la population de la ville de Thessalonique, pour expier la faute de quelques tapageurs obscurs qui avaient insulté sa statue.

Les derniers restes du polythéisme proscrit et les adeptes fugitifs des arts occultes avaient trouvé un abri dans les campagnes éloignées des villes, dans les bourgs, les villages, les hameaux qui n'attiraient point la surveillance. C'est de là qu'est venu le surnom de *Pagani*, païens, gens des bourgs (du latin *Pagus*), pour désigner les derniers adorateurs des dieux antiques. Théodose II ne se fit point scrupule de les traquer dans ces retraites ; il ordonna, en 426, la recherche des sanctuaires les plus ignorés. Mais plus les adeptes devenaient rares, plus leur occulte influence se fortifiait ; ce sont les sociétés secrètes religieuses qui se sont transmis, de siècle en siècle, les traditions de la Magie.

D'un autre côté, les rites du polythéisme se mêlèrent aux rites chrétiens. Les populations que la terreur faisait passer sous le joug du culte nouveau se consolèrent en y transportant, sous des noms nouveaux, les usages religieux qui faisaient partie des anciennes mœurs. Les *processions* remplacèrent les *théories* helléniques. « L'Italie, et surtout l'Italie méridionale, » dit M. Alfred Maury (de l'Institut), « garde encore empreintes dans ses dévotes solennités mille traces du paganisme. Le culte populaire de la Madone, à Naples, procède certainement de celui de Vesta et de Cérès. Les Romains modernes donnent à l'ancien temple de Vesta le nom d'Église de la Madone du Soleil (vierge du feu). La fameuse procession de la *Madonna dell' Arco*, dans laquelle les pèlerins reviennent en dansant la tarentelle, où chacun orne son front de lierre, de fleurs, et agite des thyrses décorés de noisettes et de chapelets, où les dévots, livrés à une folle hilarité, sont montés sur des chariots garnis de feuillage, est un reste des pompes champêtres par lesquelles on fêtait jadis Cérès, déesse des épis, et Bacchus, dieu de la vigne, son époux. »

Des lampes brûlent dans chaque chaumière napolitaine, devant l'image de la Vierge qui a succédé à celle des dieux Lares; ces images vénérées se transmettent de père en fils et sont regardées comme la protection de la famille; on les implore en toute occurrence; on compte sur leur puissance tutélaire plus que sur celle de Dieu, et on les voile toutes les fois qu'on médite quelque action déshonnête ou coupable, dont on craint qu'elles ne soient irritées.

Dans notre France, les *Pardons* de Bretagne, les *Ducasses* et les *Kermesses* du Nord, conservent aussi un caractère tout païen. Il y subsista longtemps des usages qui datent de temps antérieurs à l'établissement de l'Évangile; des processions en faisaient toujours le fond, comme pour les fêtes païennes, et l'on y portait d'ordinaire quelque image qui avait remplacé l'ancienne idole.

En Sicile, la Vierge a pris possession de tous les sanctuaires de Cérès et de Vénus, et les rites païens pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transférés dans le culte de la mère du Christ.

En Grèce, la Vierge ouvre les portes de l'aurore; saint Nicolas calme les tempêtes; saint Georges protége le laboureur; saint Démétrius favorise les bergers; saint Élie, vénéré sur les montagnes, a été substitué au Soleil (*Hélios*), que l'on adorait jadis sur les hauts lieux. En Italie, saint Antoine a pris la place du dieu *Consus* ou de *Neptunus equester*, le dieu des courses du cirque; il est devenu le patron des chevaux. Une foule de saints apocryphes ont recueilli à la fois le nom d'une antique divinité et l'héritage de son culte. L'*Aidoneus* de l'Épire est devenu saint Donat; la déesse *Pelina*, saint Pelino; la *Félicité publique*, sainte Félicité. La dévotion pour saint Roch paraît née de la légende et du culte d'Esculape. Le fils de Thésée, Hippolyte, est devenu un martyr. L'étoile *Margarita coronæ* a fourni sainte Marguerite. Saint Michel a remplacé Mercure.

Les processions que faisaient les prêtres et les augures pour les vignobles, les plantations et le salut du peuple, furent con-

sacrées sous une forme nouvelle dans les *Rogations*. L'eau bénite a remplacé l'eau lustrale ; les *Agnus Dei* tiennent lieu des talismans. Les noms hébreux de Dieu, des anges, d'Abraham, de Salomon, furent substitués à ceux des divinités grecques ou orientales qui figuraient sur les *phylactères* et les *abraxas*. On ne prenait plus les Sorts comme à Préneste, mais on consultait la Bible au hasard, on tirait à *la plus belle lettre*, ou l'on cherchait des pronostics dans le sens des premiers mots qui commençaient une page.

Les Oracles s'étaient tus par ordre des empereurs, mais les reliques des martyrs et des saints prophétisaient en leur lieu ; au lieu de remettre au prêtre de l'Oracle la cédule contenant la demande à faire aux dieux, on la déposait sur le tombeau du saint.

Jadis, au puits de sainte Règle, au pays de Galles, les malades qui venaient consulter la sainte offraient, les hommes un coq, et les femmes une poule. Cette volaille était placée dans un panier et promenée autour du puits, puis portée dans le cimetière. Le malade entrait alors dans l'église, et se mettait sous la table de communion, une Bible sous la tête ; il reposait là jusqu'au jour ; puis, ayant fait une offrande de six deniers, il retournait chez lui, laissant l'oiseau dans l'église. Si celui-ci venait à mourir, il était censé avoir pris la maladie du consultant, et la cure était regardée comme certaine.

L'obole offerte à Caron, batelier des morts, est encore usitée chez nous, dans quelques communes du Jura, où l'on place une pièce de monnaie sous la tête du défunt.

Les fontaines sacrées de l'antiquité n'ont point disparu, elles n'ont fait que changer de nom ; il en existe un grand nombre en Bretagne. A celle de Sainte-Eugénie, dans les Côtes-du-Nord, on jetait pour offrande des épingles, dans le but d'ensorceler les gens dont on voulait se venger.

L'habitude de dire « Dieu vous bénisse ! » à la personne qui éternue, est un reste du culte païen.

La consécration de la bûche de Noël se rattache à l'idée,

consignée dans les mythes antiques, que le bonheur d'un individu ou d'une famille peut être attaché à la conservation d'un tison. Presque toutes les cérémonies qui, dans les contrées germaniques et scandinaves, se célébraient à l'époque de cette fête, tirent leur origine de la fête du solstice d'hiver et de la croyance que les dieux, à cette époque, se montraient aux mortels. De même les feux de la Saint-Jean se rattachent à l'ancienne fête du solstice d'été, qui persista sous cette forme devenue chrétienne comme une foule d'autres fêtes de la Nature. Cet usage paraît dériver de ce qui s'observait aux *Palilies*, ou fêtes de Palès, déesse des troupeaux, dans lesquelles les bergers allumaient des feux de joie. Ces feux passaient pour mettre en fuite les démons, et l'on croyait, dans le moyen âge, que celui qui trouvait un trèfle à quatre feuilles, dans la nuit de la Saint-Jean, pouvait commander aux Esprits qui gardent les trésors cachés. On ferait plusieurs volumes sur l'histoire de ces transfigurations de l'ancien culte qui enrichissent le clergé.

VI

La longue agonie de l'empire romain, jusqu'à l'heure où le dernier flot de l'invasion des Barbares acheva de le submerger, n'appartient pas à mon sujet. Tout au plus dois-je esquisser la physionomie de cette dernière heure.

Tandis que les césars byzantins achevaient de croupir dans les vices de l'Orient, un Romain de la décadence, Oreste, ancien secrétaire d'Attila, roi des Huns, s'était emparé de l'Italie, à la tête d'une armée d'aventuriers et de bandits. La pourpre impériale était sous sa main, mais il la dédaigna pour lui-même, et se fit un jeu d'en couvrir un fils à peine adolescent, qui, par une bizarre prédestination, portait le nom de Romulus. L'investiture de cet enfant ressemble à une scène de mélodrame ; elle eut lieu dans Ravenne, au milieu d'un peuple ahuri par les misères

du temps. « Souvenez-vous, » dit Oreste à ses bandes, « que le fondateur de Rome se nommait Romulus, et que la gloire douze fois séculaire de cette maîtresse du monde eut pour berceau un camp de vagabonds et de proscrits. Aujourd'hui, Rome expire comme un lion décrépit que des chasseurs sans courage assiégent dans sa tanière. Mais je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertit qu'elle renaîtra comme le phénix, ressuscitée par d'autres aventuriers, sous les auspices d'un second Romulus. La destinée, qui gouverne toutes choses, a voulu que le nouveau fondateur naquît de mon sang et que vous fussiez ses héroïques compagnons. Le Romulus que je vous présente n'est encore qu'un enfant, mais son enfance même est d'un heureux augure : cet âge est pur des vices comme il est innocent des malheurs de ce temps. Recevez-le donc comme un symbole sans tache du nouvel empire que vous allez régénérer. Cet empereur, créé par vous dans le berceau d'un glorieux avenir, croîtra en force au soleil de votre courage, pour combler un jour l'abîme creusé sous les pieds de Rome par la lâcheté des derniers césars. Il relèvera les antiques institutions qui avaient fait fleurir la patrie ; il replacera au Capitole le palladium des destins de l'univers, et la postérité se souviendra que votre dévouement a créé les moissons qu'elle recueillera. »

Ce Romulus était un enfant parfaitement beau : voilà tout ce que l'histoire a pu dire de sa fugitive apparition sur l'horizon romain. Il ne savait encore que sourire, mais son sourire était plein de magie, comme le premier rayon d'une aurore printanière. Les compagnons d'Oreste le saluèrent empereur le 29 août 475, et lui donnèrent le surnom caressant d'*Augustule* (petit Auguste), qui allait signifier, à leur insu, le vrai présage de sa destinée politique. Ils firent de la pourpre un lange à sa faiblesse, et le diadème fut le hochet de son empire d'un jour.

Oreste régnait sous son nom, quand les derniers Barbares, sous le nom de Hérules, entrèrent tout à coup en Italie par la vallée de Trente, sous la conduite d'un certain Odoacre. La lutte ne fut pas longue. Oreste, enfermé dans Pavie et pris d'as-

saut, périt décapité. Odoacre dédaigna de dévorer Augustule; il lui ôta sa pourpre inutile, et prit le titre de roi d'Italie, avec Ravenne pour capitale. Le sénat de Rome, heureux d'échapper à une dévastation, proclama l'abdication du Capitole antique, et transmit à Zénon, empereur de Constantinople, le procès-verbal des funérailles de l'empire d'Occident. Le fils d'Oreste obtint de la générosité du conquérant une pension annuelle de six mille pièces d'or. Il fut conduit dans un ancien château qu'avait bâti le grand Marius sur le promontoire de Misène. Ce château avait renfermé autrefois les dépouilles des Cimbres et des Teutons, premiers Barbares vaincus par la fortune de Rome; il eut l'étrange destinée d'être la tombe où les derniers Barbares ensevelirent les aigles de Rome dans la pourpre de son dernier césar. Augustule y acheva sa jeunesse et sa vie, au sein d'une captivité sans souffrance, indifférent à son sort, et incapable de comprendre que son nom était l'épitaphe d'un monde.

Telle fut la révolution qui effaça de l'histoire l'empire d'Occident, 507 ans, moins quelques jours, depuis que la bataille d'Actium avait mis Rome dans la main d'Auguste, et 1229 ans après le premier Romulus. La secousse qui le fit crouler fut à peine sentie; il glissa presque sans bruit, comme un vieillard séculaire à qui le pied manque tout à coup parmi les ruines de ses années.

Le mélange des Barbares avec l'ancien monde ajouta de nouvelles doctrines au panthéon des êtres surnaturels. La religion des hommes du Nord était sauvage comme eux; ils avaient un paradis, le *Walhalla*, destiné aux braves, car la bravoure était pour eux le comble de la vertu. Le Walhalla a cinq cent quarante portes; par chacune de ces portes peuvent sortir huit cents guerriers morts, vaillants squelettes qui s'amusent à se briser les os, et reviennent ensuite boire ensemble. Il y a douze déesses guerrières, nommées *Walkiries*, qui descendent tous les jours à cheval sur la terre, pour y désigner les vivants qui doivent mourir dans la prochaine bataille. La terre est séparée du ciel par un pont de trois couleurs; les lâches ne peuvent le franchir. Ces

mœurs violentes, transportées de la terre au ciel, offraient peu de prise à la propagande chrétienne. Mais il y avait, entre le Rhin, le Danube et la Vistule, des masses nombreuses de races connues sous le nom général de Germains (*Gher* ou *Wehr-Mann*, hommes de guerre), qu'un long contact avec les populations grecque et romaine rendait plus malléables. L'immortel Tacite nous les a décrits dans une belle page historique. Ce qui rendait ces Barbares supérieurs aux Romains, c'était le respect et l'espèce de culte qu'ils professaient pour la femme.

Sans temples comme sans villes, ces Germains avaient, comme les Gaulois, des assemblées religieuses dans la profondeur des forêts, mais, à l'opposé des coutumes druidiques, ils abhorraient les sacrifices humains. Le recueillement qu'inspirent les sites sauvages, cette vague terreur de l'âme, sous le dôme des grands bois, qui peuple d'êtres fantastiques leurs ombres sonores et court sous leurs colonnades comme le souffle de l'orgue à travers nos vieilles basiliques ; les splendides embrasements du ciel à l'aube ; les doux mirages du crépuscule qui suspend ses longs voiles aux découpures des rochers, ou jette sur les précipices des ponts de brume transparente, tout cela créait autour des Germains de magiques sanctuaires qui avaient la nature pour autel, et pour encens la poésie des chastes pensées.

Ces grandes images, divinisées par l'imagination rêveuse que nourrit une existence à ciel ouvert, inspiraient des croyances mystiques dont le reflet s'est perpétué, à travers les temps, jusque dans les légendes enfantées par le moyen âge chrétien. Les Elfes, prêtresses de l'antique Germanie, semblent s'éterniser sous les fables merveilleuses dont la mémoire charme encore, le long des soirs d'hiver, les graves entretiens de la famille allemande. Fleurs du silence et de la solitude, les Elfes régnaient sur les esprits de leur siècle par la double majesté de la grâce et du mystère. Devenues étrangères aux choses de la vie, elles passaient leurs jours au sein d'une retraite perpétuelle. Sans cesse occupées à la méditation de la nature, invisibles comme leurs dieux et comme eux vénérées, elles demandaient des ora-

cles au grondement des cascades lointaines; elles cherchaient la voix des Génies dans la plainte mélancolique des vents du soir, dans l'écho de cette harmonie créatrice qui s'exhale de la terre à certaines heures des nuits, et qui fait qu'on croit ouïr le germe percer le sillon, la séve monter le long des tiges, les feuilles se dérouler en fendant l'écorce des rameaux, et les fleurs des champs s'incliner l'une vers l'autre pour se raconter des histoires divines.

Les poëmes d'Ossian, dont j'ai douné une traduction en 1842, sontremplis de curieux détails sur les croyances des anciens montagnards de l'Écosse, qui se nommaient Gaëls. Ceux-ci, comme les Germains, n'avaient ni temples, ni cérémonies religieuses. Dieu leur semblait trop haut et trop loin pour s'occuper des hommes et pour écouter leurs prières. Mais les régions de l'air étaient pour eux les espaces sans fin de l'immortalité, le royaume des âmes héroïques. Le courage et la vertu étaient admis, après cette vie, dans des palais aériens plus ou moins merveilleux selon le mérite des esprits qui venaient recevoir leur récompense. Les méchants et les lâches étaient condamnés à errer toute l'éternité sur les vents et dans les flancs des tempêtes. Ni Anges ni Génies n'apparaissaient dans ce monde fantastique, mais les âmes demeuraient en commerce d'affection et en relations permanentes avec les habitants de la terre ; elles s'intéressaient à tous les événements heureux ou funestes, et il n'y a peut-être point de pays où la croyance aux apparitions ait exercé une égale influence. Les montagnards écossais du moyen âge, errant sur des bruyères et des landes désertes, étaient souvent obligés de dormir au milieu du sifflement des vents et du bruit des torrents. Dans leur sommeil troublé par le conflit des éléments, ils se figuraient entendre la voix des morts. Ils mettaient alors une grande différence entre les manifestations des bons ou des mauvais Esprits. Les premiers agissaient pendant le jour, dans les vallées vertes et solitaires ; les autres ne se montraient que de nuit, dans les sites lugubres et dans la saison des orages. Les apparitions étaient facilement reconnaissables ; la mort n'altérait point

la beauté des femmes, aucune impression d'effroi n'accompagnait leur présence. Les hommes conservaient l'apparence de la force, et se montraient couverts d'armures diaphanes, légères comme l'ombre elle-même. Chaque montagnard avait un esprit tutélaire qui le suivait depuis sa naissance. Quand sa mort approchait; l'Esprit protecteur, empruntant sa forme et sa voix, apparaissait dans la situation où il devait mourir, et poussait par intervalles des cris plaintifs. Si c'était un personnage d'élite, un chef de tribu, un héros chargé de gloire, les âmes des Bardes, ou chantres sacrés, venaient gémir pendant trois nuits au-dessus de la demeure que la mort devait visiter.

Les Écossais des montagnes, *Highlanders*, croient encore qu'on entend crier une ombre à l'endroit où doit bientôt se commettre un meurtre. L'ombre arrive, montée sur une étoile filante, et fait trois fois le tour du lieu où le coup sera frappé, puis elle s'éloigne dans la direction que suivra le convoi funèbre, et disparaît enfin sur le point même où le mort sera inhumé. Les vieilles légendes attribuent aux Esprits la plupart des phénomènes de la nature. L'écho des rochers frappait-il les oreilles, c'était l'Esprit de la montagne qui se plaisait à répéter ce qu'il entendait. Le vent faisait-il résonner quelques vagues harmonies, ce que nous appelons de nos jours les *harpes éoliennes*, c'était la voix des ombres qui prédisait ainsi la mort d'un chef. Un infortuné expirait-il de douleur, c'étaient les ombres de ses ancêtres qui étaient venues le chercher pour emporter son âme au séjour de l'éternel repos.

Cette doctrine spiritualiste à travers des mœurs toutes matérielles ouvrait accès au Christianisme; mais il fallait qu'il se fît barbare pour s'accommoder aux imaginations qu'il voulait conquérir. Il emprunta donc aux vieux mythes grecs, aux descriptions de Virgile et d'Ovide, la description de son Enfer; la fable des Titans foudroyés lui fournit ses Anges tombés du ciel et changés en monstrueux démons pour devenir les éternels ministres de la vengeance de Dieu. Quant à l'idée du Purgatoire temporaire, elle fut empruntée aux voyages mystérieux que fai-

saient les anciens Initiés dans l'empire des morts. Avec des peuples neufs et violents, le merveilleux dans le genre terrible était, dit-on, l'unique moyen de prédication qui pût obtenir un auditoire attentif; mais ce merveilleux ne porta que des fruits de superstition. En défigurant la religion de miséricorde et d'amour que le Christ avait apportée sur la terre, les prêtres et les moines du moyen âge effaçaient de la prière évangélique cette touchante et sublime parole : « Notre Père, qui es dans les cieux ! » En représentant le Créateur comme le bourreau de ses œuvres, ils préparaient les horreurs de l'Inquisition, les massacres du fanatisme, le fléau des guerres religieuses que l'antiquité ne connut point, et l'incrédulité en matière de religion, dans laquelle s'enferment aujourd'hui tant de grands esprits.

VII

Des montagnes de l'Écosse nous touchons aux collines de l'Irlande, la verte Érin, où prit naissance, sous le nom de Purgatoire de saint Patrick, ce que nous pourrions appeler la théologie démoniaque.

Saint Patrick, vulgairement appelé l'Apôtre de l'Irlande, mourut dans le cours du v^e^ siècle de notre ère, en laissant après lui la renommée de grandes vertus et de nombreux miracles. La légende merveilleuse de son Purgatoire ne paraît pas, toutefois, avoir été écrite avant le XII^e^ siècle, et j'en vais rapporter les principaux traits, parce qu'elle contient les croyances populaires du vieux temps sur les supplices dont un clergé ignorant et brutal attribuait à Dieu l'horrible invention pour le châtiment des pécheurs. Saint Patrick, disent les hagiographes, ne pouvant parvenir à convaincre les nouveaux chrétiens de l'épouvantable réalité des peines éternelles que le *bon* Dieu réserve à nos fautes, avait prié le Seigneur d'accorder une manifestation miraculeuse qui triomphât de l'incrédulité de

ses ouailles. Dieu lui apparut un matin, selon l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, et le mena dans une petite île, située sur un lac que forme le Derg, à deux lieues de Dungal. Il lui fit voir, dans cette île, l'entrée d'une caverne et lui dit : « Quiconque, ayant confessé ses fautes passées, entrera dans ce lieu avec une ferme foi, y verra les châtiments destinés aux coupables et les récompenses qui attendent les justes après cette vie, et il en sortira avec la rémission entière de ses péchés. Mais quiconque n'y pénétrera que pour satisfaire sa curiosité, sera condamné à y demeurer enfermé jusqu'au jugement dernier. » Le lendemain, saint Patrick fit assembler tout le peuple des environs, pour lui raconter cette divine révélation qui fit bientôt grand bruit de tous côtés. Il se trouva, dit-on, des gens pieux qui tentèrent le pèlerinage proposé, et qui en rapportèrent des récits de l'autre monde. Il y eut aussi d'imprudents curieux que l'on ne revit jamais ; c'est ce que prétend la légende et ce qu'admit longtemps sans efforts la foi robuste des paysans irlandais. L'Inquisition examina plus tard cette croyance et lui prêta le sceau de sa redoutable approbation. Parcourir la légende de saint Patrick, c'est contempler le modèle fantastique des sacrifices humains trop longtemps offerts au Dieu de paix par un tribunal composé des plus monstrueux scélérats qu'ait supportés la terre.

Un couvent de religieux de l'Ordre de Saint-Augustin s'était établi, au XIII^e^ siècle, près de la caverne de saint Patrick. Le prieur examinait les postulants qui se présentaient, car tout le monde n'était pas autorisé à tenter l'épreuve du Purgatoire vivant. Nul n'obtenait l'accès du monastère sans apporter des lettres de son évêque, constatant les bonnes dispositions du pèlerin. Les moines lui faisaient d'abord toutes les objections imaginables, pour le détourner, par la terreur, du projet qui l'avait amené. Si son courage persistait, on l'enfermait pendant sept jours dans une étroite cellule, où il était soumis à un jeûne rigoureux. Le huitième jour, vers le soir, on lui ouvrait une autre cellule, creusée comme une espèce de

cercueil vertical, dans lequel il passait la nuit, sans pouvoir remuer en aucun sens, et livré à ses dernières réflexions. Si l'abattement physique ne l'avait pas vaincu, il se trouvait en pleine voie d'hallucination, et tout s'apprêtait, le neuvième jour, pour l'introduire publiquement et solennellement dans le sanctuaire de la justice de Dieu. Dès le matin, tous les prêtres du voisinage et un grand concours de curieux affluaient dans l'église du couvent. Le pèlerin, j'allais dire le futur initié, recevait la communion ; après quoi on récitait pour lui les prières des morts ; puis il était conduit processionnellement jusqu'à la porte de la caverne, dont le prieur gardait la clef. Cette porte, si basse que l'on n'y pouvait entrer qu'à genoux, était pratiquée dans un rocher que masquait de trois côtés un enclos de hautes murailles. Après avoir donné une dernière bénédiction au pèlerin, le prieur l'introduisait dans la caverne, refermait la porte avec soin, et le cortége reprenait le chemin de l'église en chantant les Psaumes de la pénitence. Les religieux demeuraient en prière pendant vingt-quatre heures, et, ce terme expiré, la procession retournait dans le même ordre à la caverne, suivie, comme la veille, d'une nombreuse assistance. Le prieur ouvrait la porte, et si le pèlerin se représentait, *ce qui n'arrivait pas toujours*, on le recueillait dans un état voisin de la folie. Il était emporté en triomphe, comme un saint ressuscité, et recevait tous les soins qui pouvaient le rappeler à la vie ordinaire. Le récit des visions qu'il avait traversées était recueilli comme une divine leçon, et devenait une légende dont les exemplaires, colportés dans toute la chrétienté par des moines voyageurs, produisaient un grand revenu pour le couvent. Si personne n'avait reparu à la porte de la caverne, grande était la consternation parmi les étrangers ; le prieur en prenait texte pour faire un sermon sur les impénétrables voies de la sagesse divine, et la religieuse terreur qui enveloppait les mystères de l'île sacrée ne permettait à personne de risquer des recherches indiscrètes. On priait pour le mort, et tout était dit.

Il existe plusieurs vieilles relations de voyages faits au Pur-

gatoire de saint Patrick. La plus notable est celle d'un franc aventurier, nommé Louis Ennius, natif d'Irlande, d'où il avait émigré à Toulouse, et, de là, chevauché à travers le monde en faisant tout, hors le bien. Ayant dévoré tout ce qu'il possédait et se voyant traqué par la justice humaine pour des exploits fort compromettants, ce personnage avait enfin senti la nécessité d'imiter le diable, qui devenu vieux se fait ermite, s'il faut en croire un dicton populaire. Converti, dans une église de Rome, par la rencontre d'un éloquent prédicateur, il songeait à terminer ses jours au fond de quelque solitude, quand il ouït parler du Purgatoire de saint Patrick et de la merveilleuse bénédiction promise aux pèlerins qui accomplissaient avec succès ce saint voyage. Le narrateur ne manquait point de faire valoir les périls de cette entreprise et la chance d'être étranglé par les mystérieux habitants du souterrain. Mais Louis Ennius avait été routier, homme d'armes, et de cette profession de sac et de corde il avait gardé une intrépidité peu commune. Moitié par dévotion, moitié par tempérament, notre aventurier résolut d'ajouter à sa vie cette dangereuse excursion dans le monde surnaturel. C'était d'ailleurs un moyen de se réhabiliter aux yeux de ses compatriotes et d'expier, selon les idées du temps, toutes ses fredaines passées. C'est à sa relation, demeurée populaire en Irlande, que j'emprunterai les détails suivants, en lui laissant la parole, pour conserver la naïveté du récit.

« Quand la porte de la caverne fut fermée derrière moi, je me trouvai d'abord dans une complète obscurité, à travers laquelle j'errais, les mains étendues, pour me guider en suivant les parois du rocher. J'avançai ainsi, pendant un quart d'heure, d'un pas défiant, et craignant plus que tout ennemi la rencontre de quelque puits, dans lequel devaient s'être brisés ceux de mes prédécesseurs qui n'avaient jamais reparu. Après quelques centaines de pas dans une espèce de labyrinthe dont je ne pouvais me rendre compte, il me sembla tout à coup que le sol fondait sous mes pieds. Cette sensation avait quelque chose de vertigineux ; chancelant comme un homme ivre, je fus obligé

de m'asseoir, et mes yeux ne parvenant pas à saisir la moindre lueur, je pensai qu'il était inutile de bouger de là, et que je n'avais qu'à attendre, tant bien que mal, le délai de vingt-quatre heures, fixé par le prieur du couvent. Une idée bizarre m'inquiétait un peu. Je me demandais si le Purgatoire de saint Patrick n'était point une fable dont je serais la victime, et si, coupable de plus d'un méfait à l'égard des gens d'église, ils ne m'avaient point attiré dans ce piége pour m'y tenir en perpétuelle captivité; si même je n'étais pas condamné à y périr d'inanition. Cette sinistre appréhension me fit venir une sueur froide, accompagnée d'une défaillance de cœur assez semblable au mal de mer. Je tombai dans une sorte d'anéantissement qui dura je ne sais combien de temps, et dont je fus tiré par un épouvantable coup de tonnerre. La commotion fut si violente, qu'une partie de la caverne s'écroula autour de moi. Quand je revins de l'effroi que m'avait causé ce bouleversement, je me trouvai à l'entrée d'un cloître en ruines, dont les arcades brisées se dressaient comme des fantômes de pierre dans une clarté rougeâtre, pareille à celle que projettent les reflets d'un lointain incendie. L'air que je respirais me semblait exhaler une légère odeur de soufre.

« Je me levais des décombres où j'étais assis, et je faisais quelques pas pour chercher à m'orienter, quand je vis venir à moi, du fond de ce cloître en ruines, douze vieillards vêtus de robes blanches, et portant chacun une croix brodée sur la poitrine. Ce groupe d'hommes vénérables se déploya en cercle autour de moi, et celui qui semblait être leur chef m'adressa ces paroles : « Béni soit Dieu qui t'a donné le courage de pénétrer dans ce lieu redouté, pour y expier les fautes de ta vie. Prépare toute ta fermeté à subir les épreuves qui t'attendent, car, à peine t'aurons-nous laissé seul que les démons, chargés de la justice de Dieu, commenceront à t'assaillir de tous côtés. Mais si tu demeures ferme dans ta foi, leurs efforts se briseront sans te nuire. Chaque fois que tu sentiras faiblir ton cœur, prononce l'auguste nom de Jésus : il te rendra la force et te donnera la victoire. »

« Après cette allocution, les douze vieillards m'embrassèrent et me bénirent, puis ils disparurent comme des ombres. Demeuré seul, je me recommandai à Dieu, selon le conseil qu'ils m'avaient donné, et j'allai m'asseoir dans l'angle formé par deux arcades, pour voir de là tout ce qui se passerait dans le cloître, et n'être point attaqué par derrière. A peine avais-je pris position, que des hurlements affreux se firent entendre, et de tous côtés sortirent de terre des monstres formidables, auxquels semblait commander un homme noir, ayant tête et pieds de bouc, avec de grandes ailes de chauve-souris, tel qu'on dépeint Satan. Ces monstres d'enfer bondissaient autour de lui, comme s'ils eussent voulu se jeter sur moi pour me dévorer. Mais Satan, car je suppose que c'était lui en personne, arrêtait leurs élans, en les frappant d'une baguette de feu. « Saluez notre ami Ennius, » leur disait-il en gambadant ; « félicitons-le d'être venu nous voir de son vivant. Il a fait d'assez beaux coups sur la terre pour avoir une place d'honneur parmi les damnés. Mais son heure n'est point venue, il faut qu'il retourne dans le monde pour nous recruter des âmes. Je vais recevoir ses adorations comme son souverain maître, et je le renverrai comblé de mes dons, pour achever ses jours dans toutes les voies du crime heureux. »

« Comme je restais cloué à ma place, immobile et muet, mais fort tremblant, le prince des démons s'irrita : « Maître Ennius, » s'écria-t-il, « a oublié ses devoirs, donnez-lui une leçon de politesse infernale. »

« A ces mots, frappant la terre de sa baguette de feu, Satan fit apparaître au milieu du cloître un large brasier circulaire. Quatre démons, armés de crocs, harponnèrent mes vêtements, et m'ayant renversé et lié pieds et mains, m'enlevèrent au-dessus de ce brasier pour m'y précipiter. Mais, au moment de ma chute, je criai : « *Jésus !* » et le prestige s'évanouit. Puis je me sentis emporté, comme par un grand vent, à travers des brouillards glacés, dans une plaine immense et noirâtre comme l'emplacement d'une forêt incendiée. Il me sembla que je pla-

nais à une moyenne élévation au-dessus de ce sol désolé, et il me fut donné d'y contempler le plus terrible des spectacles.

« Une foule d'hommes et de femmes, de toute condition, peuplaient cette plaine sinistre, et tous ces misérables étaient soumis à des genres de torture variés selon les crimes de leur vie. Les uns étaient enchaînés la face contre terre, et le corps émaillé de gros clous de fer ardent que les démons enfonçaient à coups de marteau. D'autres étaient rongés par des lézards ou des serpents. Ceux-ci étaient entourés par des groupes de démons qui les hachaient avec des lames de feu ; ceux-là se tordaient sous des flots d'huile bouillante et de plomb fondu. D'autres étaient plongés dans des bains de neige glacée, et, lorsqu'ils essayaient d'en sortir, d'autres démons les repoussaient avec de longues broches acérées. Au milieu de la plaine il y avait une immense roue à laquelle les malheureux pécheurs étaient attachés par les pieds, la tête en bas, au-dessus d'un étang rempli de soufre embrasé ; et quand les démons faisaient tourner cette roue garnie de pointes aiguës et de lames tranchantes, les malheureux enchaînés se sentaient déchiquetés par lambeaux. Et toutes ces horribles blessures se guérissaient immédiatement, afin de se renouveler sans cesse. Un peu plus loin, j'aperçus un édifice fort élevé, au-dessus duquel tourbillonnaient d'épaisses et fétides vapeurs ; je me sentis transporter à cette hauteur, et je vis, au centre de l'édifice, un vaste réservoir plein d'eau bouillante et croupie, dans lequel se débattaient des milliers de suppliciés, et quand ils cherchaient à s'en échapper, des démons rangés à l'entour les perçaient de flèches de feu. Plus loin encore, je vis un grand puits, pareil à la bouche d'un volcan ; les damnés étaient lancés sur des jets de lave enflammée à une hauteur perpendiculaire, d'où ils tombaient sans cesse pour remonter toujours et retomber encore. Les démons, qui parcouraient l'espace en tous sens, se ruaient à chaque instant contre moi, avec de terribles menaces, pour m'entraîner au milieu des damnés ; mais, fidèle à l'avertissement que j'avais reçu, j'opposais à chaque assaut de ces puissances infernales le saint nom

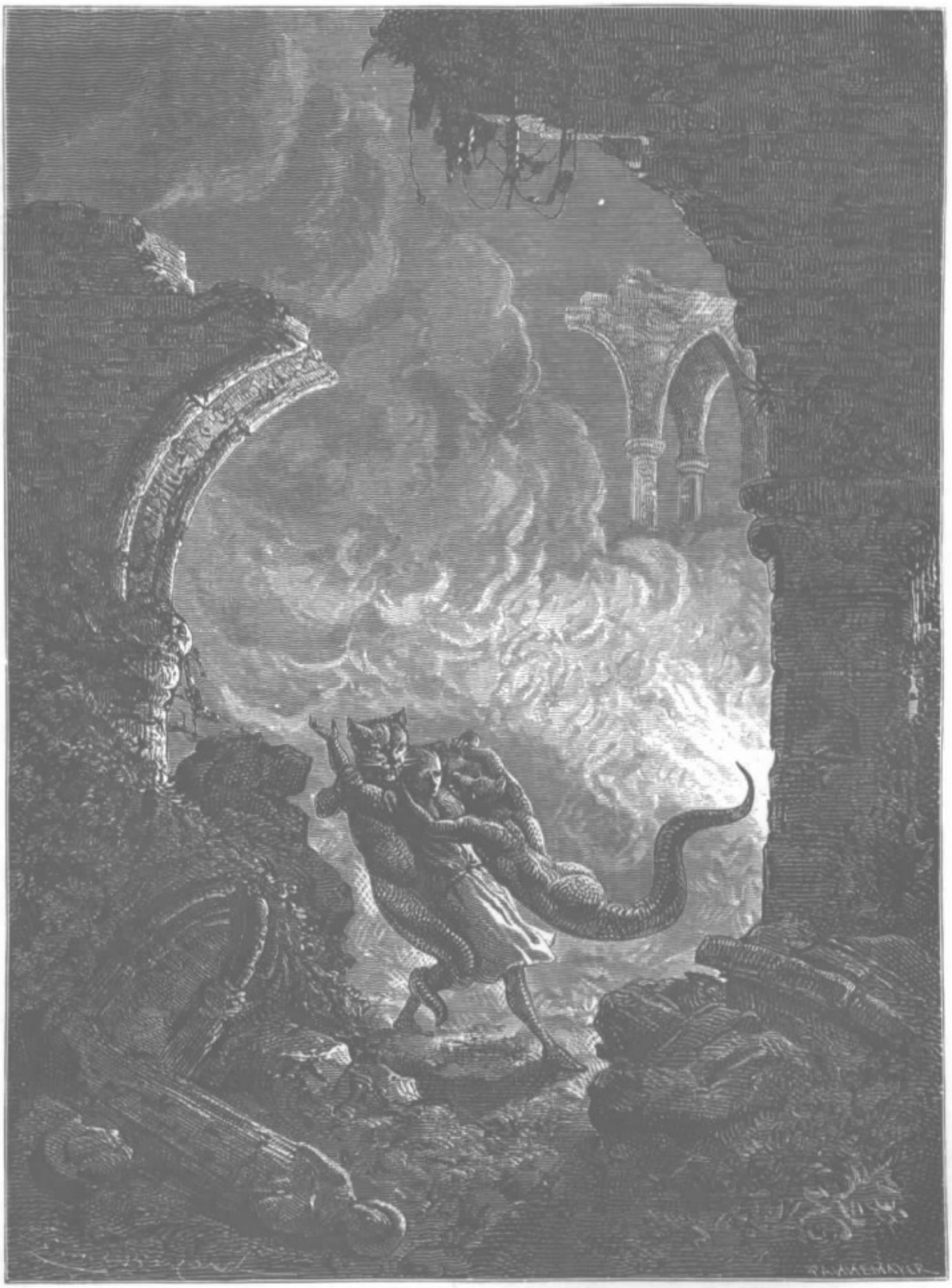
de Jésus, et chaque fois ils étaient obligés de s'enfuir en poussant des cris de rage.

« Je remarquai toutefois que sur la plaine des supplices il y avait une région d'où ne s'élevaient point les blasphèmes que proféraient les damnés. Les tortures étaient les mêmes, mais aux plaintes et aux gémissements succédaient des moments de répit, pendant lesquels le chant des Psaumes de la pénitence réconfortait les âmes souffrantes. Je compris que cette différence marquait le Purgatoire ; mais les démons me parurent plus acharnés dans cette région d'où le pardon n'est point exclu ; la pensée de voir échapper tôt ou tard les âmes purifiées leur fait inventer sans cesse de nouveaux tourments. Comme je réfléchissais sur ce spectacle, Satan vint me rejoindre et m'entraîna au-dessus d'un large fleuve de boue, que traversait un pont si étroit qu'il semblait impossible d'y passer sans tomber dans l'abîme, où grouillaient une foule de monstres béants. Je vis passer sur ce pont une longue procession d'âmes, dont la plupart glissaient aussitôt et étaient happées, comme au vol, par les monstres du fleuve. Satan voulait me contraindre à passer à mon tour, et comme une légion de démons me coupait la retraite, je me sentais cette fois en grand péril ; mais le nom de Jésus ne cessa point d'être mon préservatif, et en le prononçant je fus porté à l'autre bout du pont, en éprouvant la sensation d'un homme qui serait soutenu par une force élastique et invisible. Les esprits infernaux ne pouvaient me suivre plus loin.

« Au moment où je touchais l'autre rive du fleuve, le site changea d'aspect comme par miracle. Je me trouvai à l'entrée d'une belle vallée tout émaillée de fleurs merveilleuses, et sur laquelle se penchaient des ombrages délicieux. Après m'être arrêté un moment pour me remettre des épreuves terribles que j'avais traversées, je pris ma route par un sentier bordé de rosiers, qui, après avoir tracé de longs méandres sous une feuillée peuplée d'oiseaux chanteurs, me conduisit dans une vaste éclaircie au milieu de laquelle s'élevait une maison toute res-

plendissante d'or. Lorsque j'en fus assez proche, la porte s'ouvrit, et une longue procession, composée d'hommes, de femmes et d'enfants en robe blanche, défila devant moi en chantant des cantiques. Après cette foule marchaient des rois, des évêques et des papes, portant les insignes de leurs dignités. La procession décrivait un grand cercle, au-dessus duquel planaient des chœurs d'anges tenant des harpes et faisant retentir les airs d'une céleste harmonie: En passant près de moi, un des évêques dont le nom, Patrick, était gravé sur un triangle d'or suspendu à son cou; me prit la main et me fit entrer dans les rangs de la procession. « Mon fils, » me dit-il en marchant, « je suis fort satisfait du courage et de la persévérance dont tu as fait preuve dans ton pèlerinage. Tu dois comprendre, à cette heure, les mystères de la justice divine qui sont enseignés sur la terre par les ministres de Dieu. Tu as vu les châtiments infligés aux pécheurs; tu vois maintenant le bonheur et la paix dont jouissent les saints. Quand tu seras retourné parmi les vivants, tu rendras témoignage de toutes ces choses, afin que ce témoignage profite aux hommes de bonne volonté. Ceux qui te croiront feront pénitence de leurs fautes, afin de mériter que la clémence divine leur épargne les souffrances du Purgatoire. Ceux qui ne croiront point subiront les conséquences de leur incrédulité, mais garde-toi de les imiter dans leur dangereux endurcissement, car les supplices que tu as contemplés ne sont point de vains prestiges... »

« Nous approchions, en ce moment, de la porte de la maison d'or, dans laquelle une grande partie de la procession était déjà rentrée après avoir décrit le cercle dont j'ai parlé. Saint Patrick me fit agenouiller pour recevoir la bénédiction des évêques et des papes qui fermaient le cortége. Quand les derniers eurent passé devant nous, il me fit relever, et, m'embrassant avec une bonté paternelle, il ajouta : « Cette maison céleste, où habite la grâce de Dieu, ne peut recevoir aucun vivant. Sache mériter d'y être admis un jour, et c'est moi-même qui viendrai recevoir ton âme pour l'y introduire. Pars donc en paix, mon fils, et reprends



LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICK

avec courage le chemin qui t'a amené jusqu'ici. Tu reverras en passant les mêmes scènes d'expiation, mais comme tu es sanctifié par la vision du paradis, les démons n'auront plus le pouvoir de t'insulter et de te menacer. Ils fuiront à ton approche, et tu regagneras, sans nouvelle épreuve, l'entrée de la caverne. Va donc, et ne t'arrête nulle part en route, de peur de dépasser l'heure où les religieux t'attendront, car s'ils ouvraient la porte sans te revoir, ils te croiraient perdu. Ils se retireraient affligés; tu n'aurais plus qu'à mourir d'inanition sous la voûte obscure, et alors, comme tu es loin d'avoir mérité l'entière rémission de tes péchés, les démons du Purgatoire s'empareraient de ton âme, sans qu'il me fût possible de venir à ton secours. »

« J'obéis tristement à l'ordre du saint évêque. Il me paraissait bien dur de retourner sur la terre après avoir contemplé de si près le séjour des bienheureux. Mais j'emportais néanmoins ma foi fortifiée et l'espérance de revenir, tôt ou tard, sous les auspices de la miséricorde divine. Je traversai de nouveau le pont mystérieux, la plaine infernale, en voyant avec joie les démons s'enfuir à mon approche, comme me l'avait annoncé le bon Patrick. Je regagnai le cloître en ruines, et j'y retrouvai les douze vieillards, qui me félicitèrent de l'heureuse issue de mon voyage, puis je m'engageai sous la voûte ténébreuse qui menait au seuil de la caverne. Il fallut me traîner avec peine à travers les décombres, en m'aidant des pieds et des mains comme la première fois. Au milieu de mes pénibles efforts, un nouveau coup de tonnerre se fit entendre, et la caverne en fut encore si violemment ébranlée que la respiration me manqua. Je tombai évanoui; et quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans l'enclos qui précède la caverne, au milieu des bons religieux, qui m'avaient trouvé étendu devant la porte et qui me prodiguaient les soins les plus empressés. »

Telle est, fort abrégée, la révélation de Louis Ennius ; j'ai élagué les interminables répétitions et les considérations mystiques dont le lecteur n'a que faire, en ajoutant que l'esprit de l'aventureux pèlerin demeura si frappé de tout ce qu'il avait

vu, qu'il ne voulut plus quitter le monastère des Augustins, dans lequel il mourut, quelques années plus tard, en odeur de sainteté.

Que faut-il penser de cette légende? Ce serait blasphémer Dieu que de croire à la moindre réalité des scènes infernales dont Ennius prétendait avoir été le témoin. Il est permis de supposer qu'avant de l'introduire dans la caverne sacrée, les moines lui avaient fait prendre, sous prétexte de le fortifier, quelque drogue ayant la vertu de produire une longue et puissante hallucination, sous l'empire de laquelle il tomba, peu d'instants après qu'on l'eut enfermé. Affaibli par un jeûne de neuf jours et par les méditations lugubres dont les moines avaient nourri sa pensée, il se trouvait naturellement prédisposé à voir en rêve un chaos de scènes démoniaques dont le récit, publié, attesté, et vraisemblablement brodé par ceux qui l'entendirent, devait produire un effet dramatique sur les imaginations ignorantes parmi lesquelles il fut semé à grand renfort de prédications fanatiques. C'est de semblables histoires que naquit le commerce des *indulgences*, commerce en gros et en détail; attirant l'obole du pauvre comme l'or du riche, dans l'escarcelle d'avides quêteurs qui couraient le monde en vendant le Ciel.

VIII

Le Christianisme, hâtons-nous de le dire, n'est point solidaire de ces aberrations. La primitive Église se contentait de pratiquer la vertu dans l'égalité du devoir et dans l'émulation des œuvres qui font les vrais saints. Elle se perpétue à l'écart dans les cœurs qui s'élèvent à Dieu par des voies simples et cachées. Elle passe sans faire de bruit, mais non sans faire le bien, et n'a pas besoin de légendes terrifiantes ni de révoltants mensonges pour étayer sa foi. Il faut néanmoins reconnaître que la littérature cléricale a été quelquefois mieux inspirée; accueillons-en quelques exemples. Le merveilleux dans la ven-

geance est un blasphème envers Dieu, mais le merveilleux dans la miséricorde ressemble aux contes de fées bienfaisantes, qui n'élèvent point l'esprit, mais qui, du moins, respectent l'innocence du cœur.

Au fond d'un manoir accroché comme un nid d'aigle à la croupe d'une montagne que des ravins profonds séparent de l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, une réunion de nobles chasseurs, assis à la table du châtelain, buvaient à flots le vin du Rhin dans les larges coupes germaniques.

La nuit tombait, chargée de voiles orageux. A travers les vitraux plombés de la salle du festin, passaient de rouges éclairs. On entendait rugir le vent sous les combles ébranlés, et déjà les grondements du tonnerre annonçaient une convulsion de la nature.

Le châtelain, homme de piété, était devenu silencieux ; il sentait la majesté du Tout-Puissant dans cette grande voix des éléments tourmentés. Mais ses convives tenaient tête à l'orage, et à chaque menace de la tempête ils opposaient le choc de leurs coupes écumantes.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Les serviteurs amenèrent un pauvre voyageur qui s'était voué à faire pieds nus le pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites, pour obtenir du ciel, en ce lieu consacré par de nombreux miracles, la guérison de son fils atteint d'un mal mortel.

Au milieu des vices de l'existence féodale, une vertu des âges antiques, l'hospitalité charitable et discrète, faisait contre-poids à la violence des mœurs. Le châtelain se leva et conduisit son nouvel hôte au coin de la vaste cheminée où flambaient des quartiers de chêne ; puis, remplissant de sa main la coupe de la bienvenue, il la lui présenta. Quand le pèlerin se fut réconforté par la chaleur et par le fruit de la vigne, son couvert se trouva dressé au bas bout de la table, et les serviteurs placèrent devant lui ce qu'une touchante coutume nommait la part de Dieu, c'est-à-dire la portion réservée au pauvre voyageur. Ce devoir rempli, les chasseurs ne firent plus attention au visi-

teur inconnu, et ils se remirent à boire et à deviser bruyamment, à travers des propos dont l'impiété ne connaissait plus de limites. Le châtelain les priait vainement de se modérer pour ne point provoquer la colère divine et la chute de la foudre. Ils riaient de ses reproches en regardant de côté le dévot étranger, pour surpendre sur son visage l'impression que produisaient leurs téméraires défis. Mais l'étranger se taisait, et sa face gardait l'immobilité du marbre.

Cependant l'orage s'éloigna. Le calme se refaisait peu à peu sous les cieux, et dans une éclaircie des ténèbres on vit glisser la lune, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues. « Partons !. » s'écrièrent alors les nobles convives.

« Restez !... » dit le châtelain. Voici l'heure où les Esprits de la nuit courent le monde pour semer le mal; et après avoir offensé Dieu, tout un soir, par l'intempérance de vos langues, vous seriez trop exposés à faire dans la montagne quelque fâcheuse rencontre. Attendez l'aube sous mon toit.

— Attendre ?... » s'écria Berthold, un comte du Rhin, le plus fou de ces fous qui eussent risqué leur âme pour enjeu d'un défi. « Attendre l'aube par crainte des Esprits montagnards, c'est le lot d'un serf. Eussé-je en travers de ma route le Diable en personne, je ne reculerais pas plus devant lui que devant Dieu !...

— En êtes-vous bien sûr, sire chevalier? » murmura le pèlerin, qui se couvrit du signe de la croix, comme pour éloigner la malédiction provoquée par ce blasphème.

— « J'en réponds sur ma tête! » s'écria Berthold. « En fait de courage, mes amis que voilà peuvent dire si je me vante, et pour preuve, très-saint homme de Dieu, » ajouta-il en vidant une dernière coupe, « je bois à la santé de Satan, et je lui rends mille grâces s'il est assez galant pour m'escorter cette nuit.

— Hélas, vaillant seigneur, » reprit le pèlerin étranger, « je prierai pour vous, pendant toute cette nuit. Vous en aurez besoin.

— Grand merci, mais vous ferez mieux de dormir, » ré-

pliqua le comte du Rhin. « Je compte plus sur ma bonne dague que sur les patenôtres de tout un couvent. »

Quelques minutes après, on l'entendit franchir, au grand trot de son vigoureux destrier, le pont-levis du manoir.

L'heure était avancée, le silence profond, la solitude absolue. La pleine lune rêveuse apparaissait seule, de temps à autre, derrière les lourds nuages qui roulaient à l'horizon, puis l'obscurité se refaisait.

Berthold, fort occupé de soutenir le pas vacillant de sa monture dans les sentiers effondrés, ne songeait plus à la prédiction du pèlerin. Chaque fois que le cheval bronchait, un sourd jurement s'échappait des lèvres du cavalier, et envoyait *à tous les diables* la bête innocente des misères de la route.

La ligne qu'il suivait plongea tout à coup entre deux murailles de rochers, gorge étroite et tortueuse, au-dessus de laquelle de vieux arbres chauves croisaient leurs branches desséchées comme des ossements.

Rien n'est plus près de la superstition qu'une bravade. Le comte Berthold se sentit tout à coup frissonner d'être seul, cet homme de fer qui courait sans peur aux batailles de lances. C'est qu'un jour de bataille on voit son ennemi, tandis qu'ici les ténèbres s'emplissaient de frôlements invisibles : l'ennemi était caché dans la conscience du voyageur. Et pourtant Berthold cherchait à se rassurer ; il avait honte de lui-même.

« Certes ! » se disait-il, « le Diable rirait bien, s'il y avait un Diable, et s'il voyait ma figure ! Au moins me servirait-il de porte-flambeau. »

Et voilà qu'une lueur verdâtre jaillit tout à coup de la double muraille de rochers, comme si elle eût été de cristal, et deux nains monstrueux apparurent à Berthold, devant la tête de son cheval. Une sueur froide perla sur son front, mais le cœur ne lui faillit pas encore.

« Des *Bergmaennlein ?* » s'écria-t-il en tirant sa longue épée, « de misérables nains de montagnes !... Arrière, vil rebut d'enfer, allez faire peur aux vachers des Alpes ! »

Et poussant son cheval à toute bride, il força le passage comme s'il eût traversé un brouillard.

Les nains s'étaient dissipés en vapeur. Mais voilà que, derrière le comte du Rhin, se fait entendre le galop effréné de deux chevaux. Il tourne la tête en fuyant, et aperçoit deux chevaliers armés de toutes pièces, qui allaient le rejoindre.

Leur armure était noire, noirs étaient leurs coursiers. Au creux de leur visière baissée leurs yeux brillaient comme des escarboucles ; à leur bras droit pendait une massue de fer garnie de pointes et attachée par une chaîne ; des feux follets flamboyaient en forme d'aigrettes sur le cimier de leurs casques.

Ces lugubres compagnons rejoignirent Berthold avec la vitesse de l'éclair. Passant de chaque côté de son cheval, ils en saisirent les rênes, et, sans dire un seul mot au chevalier bouleversé, ils l'entraînèrent, dans leur course furieuse, de ravin en ravin et de montagne en montagne.

Le feu jaillissait du roc sous le pied ferré de leurs montures ; à peine une distance était-elle aperçue qu'elle était dévorée, et Berthold ne sentait pas que, par un prodige non moins étrange, ses guides fantômes l'entraînaient vers des hauteurs inconnues.

Ils atteignirent ainsi la région des glaces éternelles, et alors leur course recommença avec une nouvelle furie, et se dirigea vers une énorme tranchée où s'abîmait en cascade un torrent de neige fondue.

Et des profondeurs du torrent montaient des voix rauques, qui hurlaient : « A nous le blasphémateur !..

— Le voici ! le voici !... » répondirent les chevaliers noirs.

Alors les cheveux de Berthold se hérissèrent, et son cœur, si fort jusque-là, fut vaincu. Il comprit qu'il était tombé au pouvoir des rôdeurs nocturnes de cet enfer qu'il avait tant de fois bravé. Nul secours humain ne pouvait le sauver, et à qui, dans les cieux, pouvait-il s'adresser, lui qui s'était ri de tout ?..

Et les voix de l'abîme montaient toujours, et les chevaliers noirs y faisaient la même réponse, et les trois chevaux, arrivés

au bord de la fondrière, se cabraient déjà sur la margelle de ce puits béant. Un pas de plus, tout était consommé...

« Mon Dieu !... » s'écria Berthold, « je suis perdu !... »



Le Démon du blasphème.

C'était peut-être la première fois de sa vie que ce mécréant féodal élevait son âme à Dieu sur l'aile de la prière. Cette prière n'était qu'un cri de terreur, et cependant elle lui fut comptée pour un acte de foi.

A ce nom de Dieu, jeté dans l'espace par sa suprême détresse, voilà que les chevaliers noirs s'arrêtent et chancellent comme deux sphinx prêts à s'écrouler. Les nuages sinistres qui couvraient le ciel se déchirent : une lumière azurée, de laquelle se détachent des milliers d'étoiles d'or, s'épanouit jusqu'aux con-

fins de l'espace, et montre à Berthold le gouffre au bord duquel il avait failli rouler.

En même temps, une cloche mystérieuse sème dans les airs ses notes argentines.

Berthold regarde au delà du précipice, et aperçoit dans le lointain la blanche statue de la Vierge qui surmonte l'église de Notre-Dame-des-Ermites. Autour de lui les échos de la solitude répètent d'infernales clameurs qui vont se perdre peu à peu dans les anfractuosités des monts. A ses pieds, il voit les deux chevaliers noirs se traîner en rampant, sur leurs coursiers changés en monstrueux hippogriffes, vers l'abîme d'où jaillissent des éclairs sulfureux; puis tout disparaît, et il se retrouve seul, dans les ténèbres, sur le plateau de glace.

Mais, au loin, la statue de la Vierge demeure mystérieusement illuminée, et de la sainte image se projette un reflet qui trace de roc en roc un ruban de clarté céleste, depuis le monastère des Ermites jusqu'au sommet inaccessible où les puissances de l'enfer avaient porté le comte du Rhin : c'était la pointe du Rigi, dont les plus intrépides chasseurs n'eussent osé tenter l'ascension en plein jour. La descente fourmillait de périls ; mais le miracle qui resplendissait encore au faîte de l'abbaye attirait doucement Berthold et soutenait sa foi.

Il fit vœu de se consacrer à la Vierge, si elle achevait sa délivrance ; puis, sans calculer des risques qui eussent arrêté la prudence humaine, il se laissa glisser de roche en roche, se retenant des pieds ou des mains comme il plaisait à la Providence de guider son instinct, mais ne perdant point de vue la clarté sacrée qui lui servait d'étoile fixe parmi les écueils de la mer de glace.

Le premier regard de l'aube le trouva au seuil du monastère. Il raconta aux solitaires son étrange aventure, et ceux-ci lui dirent à leur tour qu'ils avaient ouï, pendant la nuit, tinter la cloche de l'église, sans qu'aucune main l'eût touchée. Tous ensemble admirèrent la bonté de Dieu, et Berthold, fidèle à son vœu, ne voulut plus retourner dans le monde.

Je sais quelque chose de plus naïf et de plus touchant. C'est une anecdote d'outre-tombe, au sujet d'un chevalier du pays de France, qui, après avoir longtemps guerroyé dans les croisades contre les Sarrasins, était revenu, tout mutilé par la gloire, achever de mourir sous les arbres de la patrie. Il arrive en son manoir, et n'y retrouve plus les êtres qu'il aimait : Dieu lui avait tout ôté, comme à Job. Le pauvre chevalier étouffe toute plainte au fond de son cœur meurtri ; on ne lui voit pas verser une larme, car les grandes douleurs sont muettes et recueillies. Plus rien ne lui vaut la vie de ce monde, mais il sent que Dieu lui reste. Après avoir donné tout son bien aux pauvres, il vient déposer sa lourde armure à la porte d'un cloître. En ce temps-là, noblesse et science allaient rarement de compagnie ; les fils des héros, comme leurs pères, ne savaient guère écrire leur nom qu'avec la pointe de l'épée. Or donc, les bons moines voulurent instruire leur nouveau frère, afin qu'il pût s'asseoir comme eux en sa stalle au chœur, et chanter avec eux, dans la langue sacrée, les psaumes de la vie pénitente et les hymnes de l'âme exilée parmi les douleurs d'ici-bas. Il fallait commencer par lui apprendre à lire. Un vieux solitaire se chargea de ce soin ; mais, après une année de peine, il ne parvint à enseigner à son disciple qu'à assembler les deux premiers mots de l'*Ave Maria*. Après les avoir plusieurs fois répétés, le bon chevalier s'enfonçait dans une méditation silencieuse, dont rien ne pouvait le tirer pendant de longues heures. Il mourut peu de temps après avoir prononcé ses vœux, et on l'enterra, selon la coutume cénobitique, dans le jardin funèbre qu'entouraient les cloîtres. Et voilà que, le lendemain, un lis d'une merveilleuse blancheur se balançait épanoui sur sa fosse, et, sur chaque fleur de la plante virginale, on lisait, tracés en lettres scintillantes comme des flammes, ces deux mots « *Ave Maria*, » qui contenaient toute la science du guerrier. Tous les religieux, accourus pour contempler ce prodige, se repentirent d'avoir quelquefois critiqué son ignorance. « C'était un saint, » se disaient-ils l'un à l'autre. « Il a passé au milieu de nous comme

un parfum du ciel, et nous ne l'avons pas connu !... » Le prieur du monastère fit ouvrir la fosse avec respect, pour contempler encore une fois la face de l'élu qui était retourné à Dieu. On vit alors avec admiration que la racine du lis sortait de la bouche même du chevalier qui avait tant de fois répété la Salutation angélique.

La vierge Marie fut la grande fée du moyen âge catholique. L'incompréhensible mystère de sa maternité virginale devint la seconde page de la légende mosaïque sur le Paradis terrestre. Un Génie de ténèbres, Lucifer ou Satan, était monté de l'enfer pour causer notre exil sur la terre des larmes ; un Ange de douce lumière, Gabriel, descend des cieux pour annoncer le pardon divin. L'esprit infernal avait parlé à Ève, qui allait cesser d'être pure ; l'esprit céleste parle à Marie qui demeurera toujours vierge. L'esclavage du genre humain sous le joug du démon avait commencé en Ève, et s'était consommé en Adam ; et notre délivrance commençait en Marie pour se consommer en Jésus. Ainsi donc un nouvel Ange, une nouvelle Eve, un nouvel Adam, devenaient la poésie du culte nouveau. Il y avait aussi un nouvel arbre mystérieux, la croix, dont le fruit, aliment d'immortalité, devait guérir le mal causé par le fruit défendu. « Voilà, » dit saint Thomas d'Aquin, le Docteur mystique, « voilà Marie élevée à une dignité en quelque sorte infinie, et, dans cet acte divin, qui élève une pauvre fille d'Adam au-dessus de toute la création, nous devons entrevoir la borne la plus reculée des mystères du Tout-Puissant. Marie est devenue comme un pont d'or qui unit l'abîme des grandeurs divines à l'abîme du néant de l'homme : pont nécessaire à l'entrée du Verbe dans l'Humanité. La Miséricorde et la Justice se sont rapprochées dans un indissoluble baiser de paix ; c'est le sein de Marie qui a été le trône de leur alliance ; et du cœur de cette Vierge l'immortelle harmonie a remonté de la terre au ciel, pour se reposer en Dieu, son éternel principe. »

Tels étaient les beaux rêves qu'enfantait la quiétude des cloîtres. Ne croirait-on pas lire la préface d'un Paradis retrouvé ?...

malheureusement, après dix-huit siècles d'évangélisme, l'Histoire ne cesse d'opposer à ces aspirations surnaturelles l'inflexible témoignage de la réalité.

Voltaire écrivait, le 8 mars 1754, à la duchesse de Saxe-Gotha : « L'Histoire n'est presque autre chose qu'une vaste scène de faiblesses, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi lesquels on voit quelques vertus et quelques succès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers et de précipices. »

Un siècle a passé sur ces lignes, sans les pouvoir effacer. C'est l'argument des fatalistes, et malgré le *progrès des lumières*, la réplique est encore à trouver.

IX

La Magie, depuis la chute de l'empire romain, avait perdu son existence publique. Les Barbares qui pesaient sur l'Europe étaient trop grossiers pour s'intéresser à son côté doctrinal, et, en fait de surnaturel et de merveilleux, ils ne comprenaient rien au delà du paradis guerrier dans lequel ils se croyaient appelés à retrouver, après la mort, les aventures batailleuses dont se composait toute leur vie. Plusieurs de ces races de proie avaient cependant une teinture de christianisme ; mais l'esprit de l'Évangile ne devait pénétrer que bien lentement sous leur dure et sauvage écorce. L'histoire, la philosophie, les autres sciences et les arts, chassés de ce monde en armes, s'étaient réfugiés dans quelques monastères que la Providence semblait avoir préservés du désastre général pour en faire les arches de l'avenir. Les prêtres sont les premiers et les derniers savants des sociétés qui commencent et des civilisations qui finissent. C'est au clergé chrétien que nous devons d'avoir exhumé les débris scientifiques et littéraires de l'antiquité, le peu de livres qui nous ont transmis les traditions si incom-

plètes du passé. Il y eut, sous Charlemagne, un essai de résurrection des puissances de l'esprit humain. Un moine anglais, Alcuin, appelé et protégé par ce prince supérieur à son époque, avait su créer des écoles de théologie, d'histoire, d'astronomie, de grammaire, de médecine et de législation. Pendant que le grand soldat refaisait un empire romain, le grand moine essayait de refaire une Athènes chrétienne. Tous deux étaient dignes de réussir, tous deux y usèrent leur vie. Cependant l'œuvre de Charlemagne devait finir avec lui, et celle d'Alcuin ne pouvait fleurir à travers les nouvelles ruines qui allaient se précipiter.

Le génie de Charlemagne avait passé comme un éclair dans un ciel ténébreux. Sa forte main s'était étendue de tous côtés pour pétrir les éléments d'une nouvelle unité ; son glaive avait tranché les résistances ; sa pensée aspirait à l'incarnation du césarisme chrétien : mais tout lui échappa, même la vieillesse. Ce grand barbare avait été montré à la terre sous la couronne impériale, pour enseigner que les choses qui ont vécu leur temps ne se refont pas de main d'homme. Après lui, tout retombe. Vivant, il arrêtait de ses deux bras, au Nord et au Midi, les dernières armées des balayeurs d'empires. A peine défunt, il n'occupe plus au monde que l'étroite place où gît sa cendre. Il avait cru fonder une dynastie, et ne laissait qu'un nom. En entrant dans le x^e^ siècle, qui fut le linceul de sa race, l'anarchie a repris son niveau. Tout l'Occident s'est redivisé entre d'innombrables tyrans dont le droit ne relève que de la force. Celui qui n'a pu se saisir que de deux ou trois bourgades, reconnaît pour seigneur le maître d'une province, et qui n'a qu'un château rend hommage au possesseur d'une cité. Pour se garder et se défendre, les faibles se rallient aux puissants ; en échange de la propriété qu'ils ont volée, ils s'engagent à guerroyer sous la bannière du chef qui les protége et qui pouvait les dépouiller à son tour. Selon l'importance des terres qu'ils reconnaissent tenir de son bon vouloir, ils lui doivent un service militaire plus ou moins prolongé, et traînent avec eux,

pour soldats et valets d'armes, les hommes de race vaincue dont ils sont possesseurs, car l'habitant du sol envahi suit le sort de son foyer.

Seigneur de province, de ville ou de bourgade, suzerain ou vassal, tout porte-glaive a bâti sa forteresse. Le plus riche a le manoir crénelé, avec de vastes salles lambrissées de chêne, où l'orgie règne nuit et jour parmi ses rudes compagnons. Au pauvre suffit la tour perchée sur un roc de pénible accès ; le pillage, à son tour, lui donnera l'opulence, car le pillage c'est toute la vie du Barbare. Les Arabes étaient venus, puis les Normands, puis les Hongres : les premiers par les Pyrénées, les seconds par les fleuves, les derniers par les Alpes. Les Arabes avaient péri dans les champs de Poitiers ; les Normands s'étaient incrustés dans le sol comme le limon des grandes eaux ; et les Hongres, comme des nuées de sauterelles voyageuses, avaient rongé toutes les régions méridionales. La foule énervée des Gallo-Romains n'avait pas su se défendre ; la servitude lui donnait froid au cœur. Quand il faut offrir sa poitrine à l'ennemi, ce sont les braves qui commandent et qui, pour prix de leur sang, se font livrer la terre. Ainsi la pointe de l'épée signait partout ses titres de propriété sur le dos courbé des hommes de glèbe, qui ne savaient point s'armer du soc de la charrue. Le noble, c'est le cœur vaillant ; le serf, c'est le trembleur : voilà tout le secret de la féodalité.

Quand l'invasion n'arrive pas de loin, les donjons rivaux se font la guerre. Que de proies à disputer ou à défendre !... Tantôt c'est une caravane de marchands étrangers qui se rend à petites journées aux foires provinciales ; tantôt, ce sont des pèlerins qui portent des offrandes à des sanctuaires vénérés, ou des moines qui ramènent en longue procession les précieux reliquaires cachés pendant les courses normandes. Ces convois pacifiques n'ignorent point les dangers de la route ; ils se sont munis de la rançon de leur liberté, pour franchir sans encombre les passages gardés par la rapine féodale. Mais, souvent, le châtelain, dont ils ont chèrement payé le bon vouloir, se prend à regretter de

n'avoir pas fait main basse sur tout ce qu'il pouvait prendre. Il s'abat du haut du rocher sur la plaine, ou sort de la vieille forêt, avec sa bande avide, pour réparer son mauvais calcul. Alors il se trouve face à face avec un voisin pillard comme lui, et, comme lui, doublé de fer. Les pauvres voyageurs sont broyés dans l'abordage. Le plus rude assaillant ramasse les dépouilles ; à force égale, on partage : voilà la vie quotidienne.

D'autres fois, c'est un grand monastère, fondé ou doté par Charlemagne au retour de ses victoires, et qui possède, en de profonds souterrains, des trésors bien enfouis. Mais que peut-on céler à l'œil de lynx du corsaire féodal? « Seigneur, » dit l'abbé, « nous sommes les pauvres du Christ ; nous vivons à la sueur de nos fronts ; si nous avons quelque épargne, c'est le pain de la veuve et de l'orphelin. Protégez, dans ces temps malheureux, la croix qui plane sur cet asile de l'infortune. Nous vous amasserons par nos labeurs un tribut annuel ; nous prierons le Tout-Puissant de vous garder jusqu'à la vieillesse la plus reculée, et vous reposerez, après cette vie, sous les bénédictions de vos serviteurs, à côté de l'autel qu'aura fait respecter votre vaillance. »

Pour arrhes du traité, le féodal se fait compter de bonnes livres d'argent ou d'or. Aux jours de fête, la cloche sonne à toute volée pour faire honneur au soldat de l'Église, au nouveau Machabée, qui vient s'asseoir dans les stalles du chœur et respirer l'encens qu'on lui offre après Dieu. Le rusé pillard se laisse longtemps caresser comme un tigre endormi : ne faut-il pas que la confiance vienne à lui, pour lui révéler la cachette où dorment les trésors sacrés ? Mais dès qu'il a saisi ce secret convoité, son masque tombe, le bandit reparaît. Tout fuit, expire, s'embrase et s'abîme sous son bras déchaîné, et, dans le dernier débris qu'ils ont broyé, ses compagnons de ravage cherchent encore un grain de cet or pour lequel ils escaladeraient les cieux.

Quand il n'y a ni caravane à rançonner, ni cloître à mettre à sac, car il faut du temps aux ruines pour se relever, de quoi vivent en leurs manoirs ces écumeurs de la plaine et du sentier ?....

Pour un troupeau, pour une moisson, pour le fruit d'une vigne, les hommes de fer descendent de leur repaire, la lance au poing, suivis de leurs serfs qui secouent la torche ardente. Si la victoire est trop disputée, le butin périt entre les deux partis : il y a alors famine pour tout le monde. Voilà le Moyen-Age.

Lorsque la guerre sommeillait derrière les meurtrières du donjon, quand le féodal, gorgé de proie, ne songeait qu'à s'ébattre en ses brutales débauches, si le blé mûrissant prodiguait ses promesses aux populations allanguies par tant de misères; si, dans la joie de voir finir pour un peu de temps les mauvais jours, l'homme rustique avait épuisé l'épargne du grenier, souvent une grêle tranchante hachait tout à coup l'espoir de la vendange prochaine, ou la pluie diluvienne pourrissait les moissons jaunies; et alors les moines, observant les astres du haut de leurs sombres clochers, épelaient dans cet alphabet des cieux les présages traînés par les étoiles filantes autour de l'orbe des comètes.

Aux approches de l'an 1000 une famine sans exemple désola l'Europe. Tous les peuples en ressentirent les atteintes. Les hardis batailleurs n'avaient plus la force de soulever leurs sanglantes armures. Quand ils eurent dévoré les chevaux et les lévriers de chasse, et que le gibier des bois leur manqua, la furie de la faim dépassa les limites ordinaires. On commença par déterrer les cadavres : c'était la ressource des faibles. On finit par la chasse aux hommes : ce fut le dernier crime des forts. Quiconque fuyait d'une terre à l'autre, pour distancer le fléau, n'allait pas loin, sur les routes désertes, sans rencontrer une embuscade affamée. On ne tuait plus pour piller, mais pour vivre, et cela dura trois années, longues comme trois siècles, disent les chroniques.

La peste y ajoutait ses horreurs. On eût dit que l'ange exterminateur traversait la terre sur le cheval pâle de l'Apocalypse, et que ses légions aux cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre, lançaient leur flèche ardente sur le tiers du genre humain. La terre, qui avait bu le sang de tant d'invasions, de tant de meur-

tres, s'était engourdie dans son ivresse. Les cataractes du ciel avaient noyé dans son sein les germes de la vie; la corruption s'en exhalait en vapeurs, l'air se décomposait et tuait par tous les pores. Un feu secret calcinait les poumons; tous les membres se tordaient comme s'ils étaient tenaillés; des pustules livides gonflaient la peau et y creusaient des plaies empoisonnées; la face verdissait comme la chair des noyés; il ne restait bientôt qu'une âme en délire dans ce cadavre envahi par les vers avant que la dernière sensation de cette mort en détail se fût évanouie. En 992, 93, 94, ce fléau s'étendit de toutes parts, comme une invasion d'invisibles ennemis. Le mal éclatait comme la foudre, et l'horreur de ce spectacle devint si grande, que dans les champs, autour des cités et des bourgades, partout, les survivants épouvantés se hâtaient d'enterrer les malades pêle-mêle avec les trépassés.

Le ciel même semblait répondre aux plaintes des agonisants. On racontait partout des histoires de prodiges funestes: ici, des pluies de sang; là, des étoiles détachées de leur sphère, et tombant, comme des larmes divines, sur le linceul des nations. Des voix inconnues et menaçantes, qui traversaient l'espace comme des souffles d'orage, inspiraient de lugubres légendes dont l'écho, partout répété, se mêlait aux psalmodies qui pleuraient sous les cloîtres. Du fond des solitudes sacrées sortaient des prophéties qui annonçaient la fin du monde pour l'an 1000, au nom de l'Apocalypse. L'an Mil sculptait sa date sur chaque tombe, et chaque cadavre affaissé sous la peste semblait marquer une des minutes du temps qui dévorait la création. Les nuits étaient veuves du sommeil. Le moine en sa cellule, l'œil fixé sur les cieux, s'attendait à voir les astres secoués dans le vide, comme les fruits verts du figuier quand l'agite un grand vent. Le châtelain, qui tant de fois avait bu sa sauvage ivresse dans les calices de la cathédrale ou de l'abbaye, restait glacé sur sa couche de fourrures, près de sa coupe à demi pleine, qu'un spectre achevait de vider. Ce délire de l'épouvante, poursuivi par la plainte des cloches que faisaient tinter, à minuit, d'invi-

sibles sonneurs, errait de la plaine au moutier, du moutier au donjon, en se heurtant partout à l'abordage d'un cercueil.

Les chroniques du dixième siècle sont pleines d'étranges récits qui nous montrent l'ordre naturel bouleversé comme l'ordre moral. Les savants, ils étaient rares, observaient les phénomènes, mais leur science n'en trouvait point la clef. Selon d'antiques traditions, le ciel était un livre illuminé, où venaient se peindre en caractères ardents les images symboliques des destinées terrestres. L'éclosion d'une comète dans le champ sidéral était réputée fatale à tous les lieux qui se teignaient de ses lueurs nocturnes ; elle présageait la chute des princes, les batailles sanglantes, les épidémies, les famines, les inondations, les incendies désastreux. Or, une comète immense avait plané pendant trois mois, du côté de l'Occident : elle brillait d'un si vif éclat, dit le moine Glaber, qu'elle éclipsait toutes les étoiles ; puis elle disparaissait au chant du coq, pour revenir la nuit suivante. Sur plusieurs points, une pluie de pierres était tombée avec une telle abondance qu'elle avait formé des monceaux. En d'autres lieux, les bornes des champs, arrachées par un pouvoir inconnu, s'étaient retrouvées à de grandes distances. Un crucifix colossal, placé dans l'église de l'abbaye des Pucelles, avait pleuré des larmes de sang. Chose encore plus surprenante, un loup, s'étant introduit dans la cathédrale d'Orléans, avait saisi de ses dents et de ses ongles la corde de la cloche, comme pour sonner l'alarme, et, peu de jours après, un terrible embrasement avait désolé la cité. Presque toute l'Europe fut en même temps travaillée par des prodiges. Ici, des tremblements de terre ; là, des éruptions volcaniques ; ailleurs des incendies formidables, dont les causes restaient ignorées. Rome fut presque réduite en cendres, et Naples faillit tomber sous une mer de feu qui déborda du Vésuve.

Quand ces bouleversements de la nature, à bout d'excès, eurent cessé de sévir, il en resta, formidable témoin, le règne du Diable, intronisé dans l'Histoire par la terreur générale. Le christianisme fut obligé de suivre l'esprit humain dans cette

divagation, pour empêcher Satan de remplacer Dieu tout à fait. La survivance du monde à la mystique fatalité de l'an 1000 avait si fortement ébranlé le sens religieux des hommes; qu'ils étaient prêts à partager les autels entre le dieu du Mal et le dieu du Bien. L'Église dut transiger avec cet entraînement populaire; l'intérieur des temples fut réservé à Dieu ; l'extérieur se couvrit à profusion de figures monstrueuses que nous voyons encore attachées aux flancs des vieilles basiliques. Le prêtre du Moyen-Age comprit le profit qu'il pouvait tirer de l'extravagance des imagiers populaires. Il accepta, comme un puissant auxiliaire de son influence sur les esprits ignorants, l'armée fantastique de monstres en peinture ou en relief qui venait assiéger les lieux sacrés. Il y mêla les anges et les saints, et de cette mythologie barbare naquit la légende dans les livres, la sorcellerie dans les mœurs.

X

La grande épopée des Croisades, qui remplit tout le XII^e^ siècle, réflétant sur l'Europe le génie conteur des races orientales, ne tarda guère à élever au-dessus du mysticisme un peu monotone des légendes chrétiennes le merveilleux des aventures chevaleresques, entremêlées de fées, de géants et de prestiges. Parmi ces innombrables récits, l'un des plus populaires est l'histoire de l'enchanteur Merlin et de la belle fée Viviane, dont voici l'abrégé.

Du temps que le roi Ban, peu connu des vieux chroniqueurs, régnait dans la Petite-Bretagne, certaine fée Diane protégeait un certain Dionas, seigneur de la forêt de Brocéliande, laquelle couvrait alors une partie du pays que nous appelons aujourd'hui Finistère. C'était une fée bienfaisante pour les petits comme pour les grands; personne ne l'invoquait sans être exaucé. Elle avait obtenu pour son favori Dionas la main d'une nièce du duc de Bretagne; ce mariage donna aux jeunes époux une fille unique, qui fut nommée Viviane par ordre de la fée. Quand la septième

année de cette enfant fut arrivée, Diane apparut dans la famille de Brocéliande, et lui prédit que Viviane serait elle-même un jour une grande fée.

Viviane devint orpheline à l'âge de seize ans. La bonne fée Diane fut sa consolatrice au milieu des chagrins que lui causait la perte de ses parents ; elle lui recommanda, pour être heureuse, de ne jamais quitter la forêt qui l'avait vue naître, et lui promit de veiller sur elle dans les circonstances graves qui intéresseraient son avenir. Peu de temps après le départ de Diane, l'enchanteur Merlin, ami du roi Artus qui régnait sur la Grande-Bretagne, traversant par hasard la forêt de Brocéliande, aperçut de loin, au bord d'un lac, la jeune Viviane qui se promenait avec des compagnes de son âge, filles des seigneurs de la contrée. Frappé de sa ravissante beauté, il en devint amoureux. Quoiqu'il fût âgé de plusieurs siècles, son art magique lui donnait le pouvoir de prendre toutes les formes dont il avait besoin dans ses aventures. Il se montra donc à Viviane sous les traits d'un jeune voyageur qui se disait égaré dans la forêt, après avoir perdu son cheval mort de fatigue. Viviane, charmée de sa bonne mine, lui offrit aussitôt l'hospitalité des temps chevaleresques, et chargea son sénéchal de le conduire au château, pour lui rendre tous les soins que réclamait sa situation. Merlin se laissa faire, en souriant du succès de sa ruse. Admis, dans la soirée, à la table de la jeune maîtresse du manoir de Brocéliande et prié de faire connaître sa patrie et son rang, il se déclara chevalier de la cour du roi Artus, ce dont Viviane fut enchantée, car son père Dionas avait reçu de ce grand prince la dignité de chevalier de la Table-Ronde. Mais après avoir passé trois jours dans le château, Merlin la prit à part, et lui révéla qu'il était Merlin l'enchanteur, dont la renommée était aussi grande que celle du roi Artus, et il la pria de l'accepter pour épouse. « Ma marraine, » répondit Viviane, « était une grande fée ; et elle m'a appris à me bien défier des enchanteurs. Comment voulez-vous que je croie à vos paroles ?... — Noble dame, » répliqua Merlin, « pour vous donner preuve de ma foi, je me fais votre esclave, et vais

mettre à votre service tous les Génies sur lesquels j'ai pouvoir. »

Viviane ayant consenti à voir quelques expériences de son art, Merlin transfigura d'un coup de baguette le château de Brocéliande, dont il fit un vrai palais de fée, et la forêt se changea en paradis terrestre. Viviane admirait, mais fermait l'oreille aux doux propos d'amour du faux adolescent. « Que puis-je donc faire, » lui disait-il tristement, « pour me rendre agréable à vos yeux?... — Tout ou rien ! » répondit Viviane. Je ne vous aimerai jamais, si vous ne me faites connaître vos secrets magiques, car je suis un peu fée, et ma marraine m'a recommandé de ne jamais épouser un homme plus savant et plus puissant que moi. »

L'amoureux Merlin lui fit alors un cours de magie, et Viviane était une disciple fort intelligente, qui retenait tout en sa merveilleuse mémoire, et plus elle savait, plus elle voulait apprendre. Au bout de six mois, Merlin fut averti par ses Génies que le roi Artus avait le plus pressant besoin de son secours contre un puissant ennemi. Il fallait quitter Brocéliande. Viviane, qui commençait à s'attacher d'amour à son maître en magie, parut fort affligée, et lui fit promettre de revenir le plus tôt possible. Pendant le voyage de Merlin, la fée Diane visita sa filleule, et lui recommanda, pour son bonheur, de n'accorder sa main qu'après avoir obtenu de l'enchanteur la communication de tout son pouvoir magique.

Ce n'était pas la première fois que le roi Artus employait contre ses ennemis le secours de son féal magicien, dont un seul coup de baguette faisait plus de besogne que cent machines de guerre. En traçant l'horoscope du règne de ce prince, à l'époque de son avénement, le sage Merlin, qui lisait dans l'avenir comme en un livre, avait prévu qu'une terrible invasion fondrait, dans sept ans et quelques lunes, sur la Grande-Bretagne. Il avait aussitôt quitté les fêtes du couronnement pour se faire transporter, par ses Génies familiers, sur une haute montagne de l'Inde, où se trouvaient une enclume de diamant et des marteaux qui travaillaient sans qu'on y mît la main. Il s'était muni d'une fiole

contenant un peu de sang tiré du bras gauche d'Artus, et d'une boîte renfermant des cheveux de la reine Genèvre, femme du roi. Arrivé sur la montagne, ses Génies lui avaient apporté deux grands os de baleine. Merlin répandit sur l'un le sang de la fiole, et l'ayant mis sur l'enclume, le réduisit en poudre dont il fit un homme géant; puis, avec l'autre os de baleine et les cheveux de la reine Genèvre, il fabriqua, de la même manière, une femme aussi colossale. Je suis trop peu sorcier pour expliquer comment il put les animer l'un et l'autre; le fait est, dit le conteur, qu'au bout de neuf jours, la femme avait mis au monde un garçon qui, par ordre de Merlin, reçut le nom de Gargantua.

La taille de ce nouveau-né était en rapport avec les dimensions de ses parents, auxquels l'enchanteur ordonna de le bien élever jusqu'à sept ans, après lesquels il devait être conduit en Grande-Bretagne, où le fameux roi Artus ferait sa fortune. Grand-Gosier, c'était le père, et Galemelle, la mère de l'enfant, lui ayant humblement représenté que le chemin de ce pays leur était inconnu, il leur fabriqua un cheval magique qui devait faire cent lieues par journée, et les conduire tous trois en ligne directe au terme du voyage. Après cette assurance, Merlin disparut, ce qui les désola tellement, qu'ils versèrent un torrent de larmes capable de faire tourner six moulins.

Quand sa septième année fut accomplie, Gargantua grimpa sur son cheval, muni d'un tronc de peuplier en guise de houssine. Grand-Gosier et Galemelle, ayant voulu le suivre à pied, ne purent arriver qu'en Champagne; c'était bien loin de l'Inde, et ils moururent de fatigue, au milieu d'une grande forêt qui couvrait ce pays-là. Gargantua, devenu orphelin, mais guidé par son cheval magique, arriva seul à Paris. Voulant s'y asseoir un moment, pour contempler à son aise la capitale du royaume franc, il prit pour siége une des tours de Notre-Dame; ensuite il fit sonner les deux grosses cloches, et, trouvant le carillon fort de son goût, les ôta de la tour pour les suspendre au cou de son cheval, en guise de grelots, ce qui émut fort toute la ville. Mais, sur la prière des notables, il consentit à les rendre,

en échange de trois cents bœufs, de trois cents tonneaux de vin, et de trois cents fournées de pain qu'il engloutit pour son dîner.

Arrivé enfin en Grande-Bretagne, en traversant le détroit, qui lui parut un bain de pieds, il trouva sur la rive le sage Merlin qui l'attendait pour le présenter au roi Artus. Ce grand roi, par le conseil de Merlin, fit faire pour Gargantua une massue longue de soixante toises, dont le gros bout était de la grosseur d'un tonneau. Il lui apprit ensuite que deux peuples barbares, les Gots et les Magots, menaçaient de mettre à feu et à sang son royaume. Gargantua s'étant fait montrer un de ces Barbares qu'on avait fait prisonnier à grand'peine, le lança si haut dans les airs qu'il ne retomba que trois heures après, bras et jambes rompus. Ce prodigieux exploit valut au nouveau défenseur du trône la confiance du monarque et l'admiration de tous ses sujets. On se hâta de le conduire devant les ennemis, sur lesquels il tomba à coups de massue et en fit telle déconfiture, que le peu qui parvint à s'échapper ne reparut jamais. Le roi Artus ordonna de grandes fêtes en l'honneur de cette victoire. On servit au banquet royal les jambons de quatre cents pourceaux sans compter les andouilles et les boudins. Il y avait quatre cents pains de cinquante livres chacun et deux cents bœufs rôtis. Gargantua se jeta sur cette montagne de victuailles avec une avidité qui ne se souciait point de laisser la part des invités. Pendant tout le temps du repas, quatre hommes vigoureux étaient occupés à lui jeter dans le gosier une pelle de moutarde entre chaque bouchée, et, pour arroser le feu de cette moutarde, il avala six tonnes de cidre et six tonnes de bière.

Après la digestion, le roi Artus ordonna qu'on fît à son nouvel ami un magnifique habit de cour. Cent aunes de fine toile de lin furent employées pour sa chemise; cent aunes de satin pour son pourpoint moitié jaune, moitié cramoisi; cent aunes d'écarlate fournirent ses culottes. Il fallut cinquante peaux de chèvre pour l'empeigne de ses souliers dont les semelles usèrent le cuir de douze bœufs. Ainsi équipé, maître Gargantua reprit sa massue pour aller combattre les Irlandais, qui ne voulaient

point reconnaître l'autorité du roi Artus. Quand il arriva devant la première ville de l'ennemi, les habitants, épouvantés à l'aspect de ce monstre, coururent sonner la cloche d'alarme, et le roi d'Irlande fit une sortie avec cinq cents hommes d'élite. Gargantua se contenta de leur opposer une horrible grimace de sa bouche fendue jusqu'aux oreilles. Les guerriers irlandais lancèrent contre lui une grêle de flèches ; mais le défenseur du roi Artus les saisissait au vol, et les serrait dans ses chausses pour s'en faire des cure-dents. Quand le roi d'Irlande n'eut plus de munitions, il demanda une trêve de quinze jours, en offrant à son adversaire deux vaisseaux pleins de harengs frais, deux cents caques de sardines salées, et de la moutarde à proportion. Gargantua consentit à cette trêve pour le temps que durerait son déjeuner, et il mangea et but si gloutonnement, qu'il s'endormit sur le champ de bataille, la bouche béante, selon son habitude, et soufflant comme un ouragan.

Le roi d'Irlande imagina de profiter de ce sommeil pour attaquer le monstre avec toute sa milice ; Gargantua couvrait, de la tête aux pieds, un espace de soixante-douze pieds. Les assaillants grimpèrent sur lui en silence, en se dirigeant vers sa bouche pour y lancer leurs flèches les plus acérées, mais son souffle était si fort qu'il avala, en aspirant l'air, plus de deux cents des plus vaillants chevaliers d'Irlande. Leurs lances, leurs épées et leurs éperons lui causèrent un tel chatouillement dans la gorge, qu'il s'éveilla fort altéré, et mit à sec une petite rivière auprès de laquelle il s'était étendu. Mais tant de ferraille dans l'estomac lui causait une violente indigestion. L'enchanteur Merlin, qui ne le perdait point de vue, arriva aussitôt, porté sur un nuage, avec quatre docteurs de la cour et quatre charrettes chargées de drogues purgatives. On enfourna toute cette médecine dans l'énorme bouche du malade ; et, à peine fut-elle absorbée, que, pour rendre témoignage de son efficacité, Gargantua lâcha par l'autre extrémité de son corps un vent bruyant comme cent tonnerres. La secousse produite par ce dégagement fut si puissante que les tours de la ville s'écroulèrent et que toute l'armée du roi

d'Irlande fut renversée le nez contre terre. Gargantua n'eut qu'à étendre la main pour saisir le pauvre roi et ses barons qu'il enferma dans une dent creuse, pour les apporter au roi Artus.

Voilà un échantillon du savoir magique de Merlin, ou plutôt de l'imagination littéraire du XII^e^ siècle. C'est du grotesque ; voici maintenant le sentimental.

Merlin, après avoir rendu au roi Artus quelque nouveau et signalé service, prit congé de la cour en toute hâte, et revint au château de Brocéliande, auprès de Viviane. Il était plus amoureux que jamais. Viviane le reçut avec une joie extrême sous la forme juvénile qu'il n'avait pas oublié de reprendre. Toutefois, selon les avis de la fée Diane, elle lui déclara sa ferme résolution de ne l'épouser que s'il était capable de passer une année entière à ses côtés, dans un état d'obéissance absolue au moindre de ses désirs. Merlin, de plus en plus épris, fut bien obligé de se soumettre.

La malicieuse jeune fille avait obtenu de lui le secret d'endormir un homme à toute heure, et de le tenir en sommeil aussi longtemps qu'il lui plaisait. Merlin, dominé par l'amour, ne soupçonnait pas que Viviane eût la pensée d'employer ses leçons contre lui-même. Quand le délai fixé pour le mariage approcha de son terme, elle lui déclara qu'elle ne serait jamais son épouse, s'il ne lui apprenait le moyen magique de retenir un homme en un lieu quelconque, par un charme si fort, qu'aucune puissance, excepté celle de Dieu lui-même, ne pût lui rendre sa liberté. « Ah ! belle demoiselle, » dit Merlin, « c'est moi-même, je le vois bien, que vous voulez captiver ainsi ; ne vous suffit-il donc point du merveilleux pouvoir de vos regards? Mais vous m'avez si bien ensorcelé par vos douces paroles, que je ne sais plus rien vous refuser. » Et il lui accorda le secret sans lequel il ne la pouvait posséder.

A peine fut-elle en possession de ce fameux arcane, qu'elle endormit Merlin ; puis elle enchanta la forêt de Brocéliande, de telle sorte que nul être vivant ne pouvait la franchir sans sa volonté. Elle entoura de plus le jardin du château d'une magni-

fique haie d'aubépine toujours en fleur, destinée à retenir Merlin plus près d'elle. D'après la promesse du livre magique dont elle avait scrupuleusement suivi les moindres prescriptions, on n'eût pu passer par-dessus la haie, même en s'élevant au plus haut des nues, ni fuir en creusant la terre, même à sa plus grande profondeur. Viviane se sentit réellement assurée de sa puissance, quand elle vit les oiseaux de la forêt obligés de revenir après avoir pris leur vol vers ses limites.

Le lendemain, elle réveilla Merlin, et lui déclara gaiement qu'elle était prête à combler ses vœux. Jamais noces ne furent plus splendides et plus merveilleuses, car la fée Diane y amena une foule de Fées et de Génies. Les deux époux échangèrent les serments les plus doux et les plus sacrés, et leur bonheur fut sans nuages, jusqu'au jour où Merlin apprit que le roi Artus, menacé par d'autres ennemis, ne pouvait plus leur opposer Gargantua, mort d'indigestion. Craignant de ne pouvoir supporter la douleur des adieux, Merlin avait résolu de partir secrètement. Mais il reconnut bientôt que Viviane avait enchanté le château et la forêt, et qu'il ne possédait aucun moyen de rompre le charme qui l'enchaînait à Brocéliande. « Ah ! Viviane, Viviane, » s'écria-t-il, « tu te sers de mon art contre moi-même, et tu as, sans doute, formé le dessein de me délaisser !... — Non, mon doux ami, » répondit l'enchanteresse ; « je ne te quitterai jamais ; c'est toi qui voulais me fuir, malgré tes serments. Mais ce n'est plus au roi Artus que tu appartiens, c'est à moi-même et à moi seule : que manque-t-il à ton bonheur ? »

Merlin avoua que le tour était bien joué, et Viviane était si belle, qu'il ne put trouver un mot de reproche.

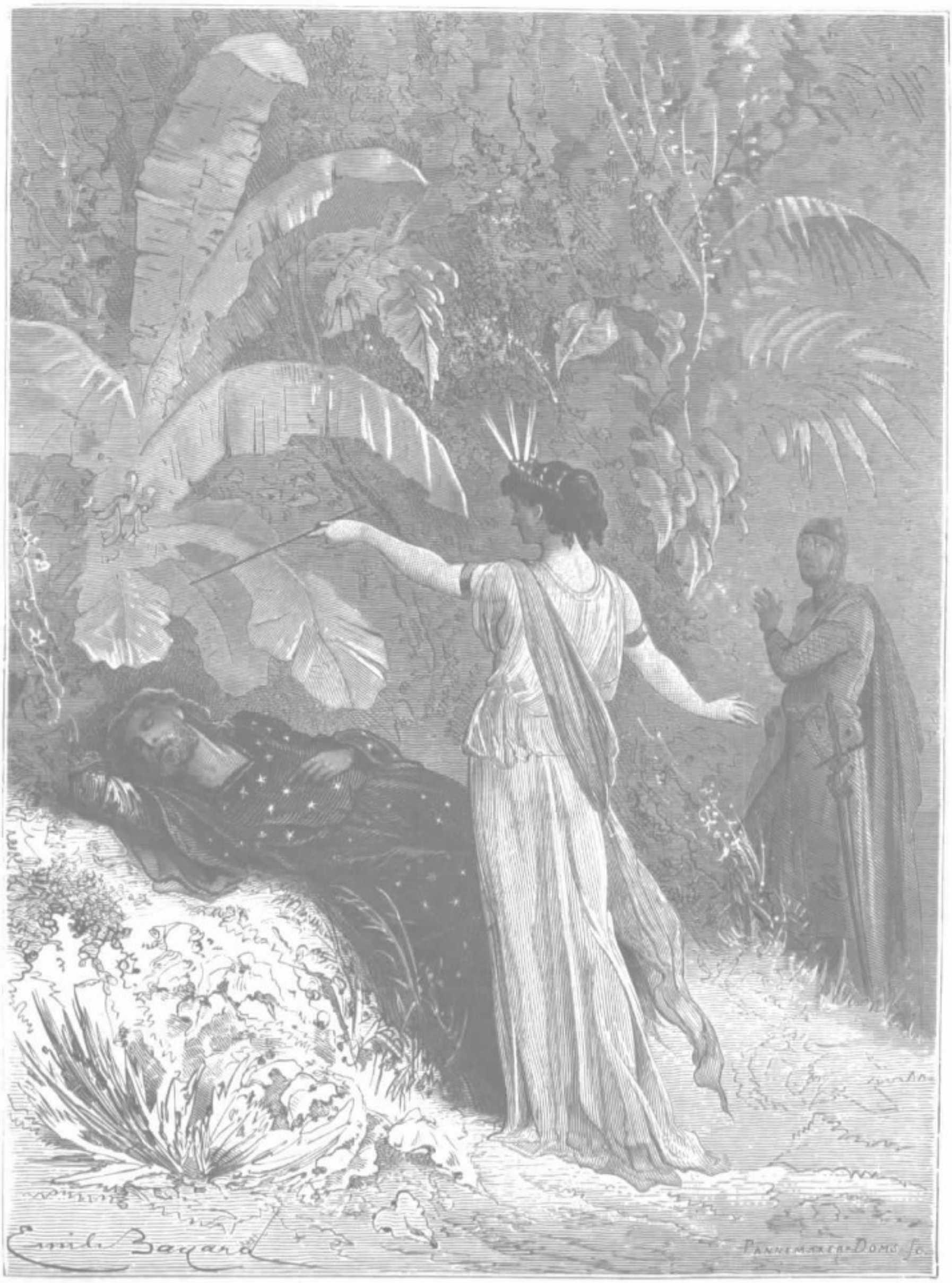
Cependant le roi Artus, ne voyant pas revenir son précieux magicien, avait envoyé à sa recherche ses deux plus fidèles chevaliers, Yvain et Gauvain. Ils prirent chacun une route différente, pour parcourir tous les lieux où ils espéraient découvrir quelque nouvelle de Merlin. Gauvain, chevauchant au hasard, et fort soucieux du peu de succès de son voyage, allait reprendre la route

de la Grande-Bretagne, quand il vint à passer auprès de la forêt de Brocéliande. Après avoir vainement essayé de s'y frayer un passage, il mit pied à terre, et s'étendit sur la bruyère pour prendre un peu de repos. A peine commençait-il à s'endormir, qu'il s'entendit appeler par son nom. « Gauvain, Gauvain, » disait la voix, « celui que tu cherches n'est pas loin.

— Ah! » s'écria Gauvain, « est-ce l'ombre du grand Merlin qui m'appelle?... Où es-tu, cher ami du roi Artus, puissant et sage conseiller de la Table-Ronde? Ne sais-tu pas que l'ennemi est en marche, et que nous sommes perdus, si tu ne viens à notre aide?...

— Je sais, » reprit Merlin, « qu'un pouvoir supérieur au mien m'enchaîne dans cette forêt. Je ne puis ni aller à toi, ni t'introduire où je suis. Nous sommes séparés pour toujours. Il n'y a qu'un moyen de rompre le charme, c'est d'invoquer la fée Viviane qui règne sur moi et dont je suis l'esclave par mon imprudence. Je vais essayer de la fléchir par mes prières, mais je n'ose espérer aucun succès. Reviens cependant demain à cette place, tu auras ma réponse. »

Gauvain alla passer la nuit dans un hameau dont les habitants lui apprirent que, depuis près d'une année, la dame de Brocéliande, une magicienne sans égale, avait ensorcelé la forêt. Le lendemain, il fut exact au rendez-vous. A son approche, la forêt s'entr'ouvrit, et il s'engagea bravement dans une avenue qui le conduisit à une grotte brillante, composée de roches de diamant qui lançaient des feux éblouissants; au fond de cette grotte il aperçut Merlin, vêtu d'une robe à fond d'azur semé d'étoiles d'or, et couché sur un lit de pourpre, dans l'attitude d'un homme qui vient de s'éveiller. A l'entrée de la grotte se tenait debout Viviane, dans tout le prestige de son admirable beauté. « Sire chevalier, lui dit-elle, je suis la maîtresse de ces lieux et l'épouse du puissant Merlin. Nul ne peut pénétrer ici sans ma permission, ni en sortir si je m'y oppose. N'espérez donc point m'enlever Merlin par quelque folle violence dont vous seriez la victime, mais approchez en paix pour recevoir ses



MERLIN ET VIVIANE

conseils et les porter au roi Artus, que j'honore comme l'ami de mon père. »

Le chevalier, plein d'admiration pour la beauté de Viviane, envia le sort de l'heureux Merlin. Après trois jours d'hospitalité, il partit dans un incomparable ravissement, pour porter au roi Artus les conseils de l'enchanteur et le récit des merveilles qu'il avait vues.

Les légendes varient sur la fin de Merlin. Les unes disent qu'il mourut de vieillesse, car les magiciens ne sont pas plus immortels que les autres hommes; d'autres prétendent qu'il fut emporté par le diable. Mais la commune croyance, en Bretagne, est qu'il n'a pas cessé de vivre ; qu'il est encore auprès de la belle Viviane, sous les traits d'un beau jeune homme, grâce à l'*Élixir de séculaire jeunesse* dont il possède le secret. On assure aussi que la forêt de Brocéliande existe toujours dans le Finistère ; seulement elle est devenue invisible aux regards des mécréants qui méprisent la Magie.

L'art, quel qu'il fût, de renouveler la jeunesse a été l'objet des recherches d'une foule de rêveurs, avant et depuis Merlin. Les anciens avaient la fontaine de Jouvence ; le moyen âge imagina l'or potable. Au commencement du XIV^e^ siècle, Arnaud de Villeneuve, médecin du pape Clément V, inventa la recette suivante, dont il conseillait de faire usage tous les sept ans. Si ce n'est pas le plus merveilleux trésor du monde, c'est au moins une curiosité digne de mémoire.

« Le premier jour de l'opération, dit maître Arnaud, l'on mettra sur le cœur, pendant le sommeil, un emplâtre composé d'une once de safran oriental, d'une demi-once de roses rouges, de deux gros de santal de même couleur, d'un gros de bois d'aloès, et d'autant de bon ambre. Ces drogues très-pulvérisées s'incorporeront avec une demi-livre de cire blanche très-pure, et se malaxeront avec quantité suffisante d'huile rosat. Au réveil, on lèvera cet emplâtre pour le rouler, afin de l'enfermer dans une boîte de plomb jusqu'au moment de s'en resservir en entrant au lit.

« Il faut ensuite vivre quelque temps de poules préparées d'une certaine manière : les tempéraments sanguins pendant seize jours, les flegmatiques durant vingt-cinq, et les mélancoliques ou pituiteux pendant trente jours. Pour cette raison l'on aura, autant de poules que le tempérament l'indiquera ; on les tiendra dans un lieu spacieux, où l'air soit pur et l'eau claire, et dans lequel il n'y ait ni herbe, ni autre chose à manger, parce qu'elles ne doivent être nourries que de l'aliment qui va être décrit.

« Cet aliment se fera avec autant de vipères qu'il y aura de poules. On fouettera ces reptiles dans un tonneau, de manière à leur abattre aussitôt la tête et la queue ; puis, les ayant écorchées, on les trempera dans du vinaigre, et on les frottera de sel avec une étoffe rude. Ensuite, les ayant coupées par morceaux, on les jettera dans une grande marmite avec une demi-livre de fleurs de romarin, de fenouil, de calament et d'anet, autant des unes que des autres, et l'on y ajoutera une demi-livre d'herbe de cumin. La marmite étant aux deux tiers pleine d'eau pure, on la fera doucement bouillir jusqu'à la parfaite cuisson des vipères.

« Alors on y versera une quantité de froment bien épuré, et suffisante à la nourriture des poules pendant le nombre de jours ci-dessus indiqué selon le tempérament. On fera cuire ce blé jusqu'à ce qu'il se soit rempli de la qualité de ces reptiles, c'est-à-dire pénétré de leur suc ; ayant soin de couvrir la marmite pour y mieux conserver leurs esprits, et la tenant élevée sur un trépied où elle recevra également un feu doux jusqu'à ce que tout s'épaississe. En cas de besoin, on pourra y ajouter un peu d'eau, pour empêcher le mélange de brûler. Il faut incorporer une conserve de citron, de bourrache et de romarin, et ajouter une livre de sucre fin très-pur, pour former ce condiment, que l'on enfermera dans un vase neuf bien couvert. On en prendra tous les matins à jeun, et les soirs, en se couchant, la valeur d'une demi-cuillerée, et l'on connaîtra dans peu, ajoute Arnaud de Villeneuve, la grande efficacité de cette œuvre rare pour réparer merveilleusement la caducité la plus décrépite. »

XI

Un autre médecin, Théophraste Paracelse, ressuscita, dans le XVI^e^ siècle, l'antique doctrine des *Talismans*, qu'il prétendait employer avec succès pour le traitement des maladies et accidents qui menacent la vie humaine. Cette doctrine médicale, tirée de la *Kabbale*, ou tradition secrète des rabbins juifs, se présentait comme empruntée aux anciennes sciences occultes de la Chaldée et de l'Égypte. Le talisman, dont le nom (*Tsilmenaïa*) signifie une image, une figure, était la gravure de quelque emblème ou symbole sur les métaux consacrés aux Génies des sept planètes. Cette œuvre magique devait être exécutée à jour et heure déterminés, avec la ferme volonté d'attirer sur le talisman l'influence bienveillante du Génie que l'on invoquait selon tel besoin, soit de santé, soit de toute autre protection surnaturelle. Nous devons au célèbre Paracelse la plus complète explication de ces secrets dont quelques personnes graves admettent l'efficacité, à peu près au même titre que celle des *Agnus Dei*, des médailles dites *miraculeuses*, et des objets qui ont touché les reliques des saints. Or, les Génies de l'Orient étant les types originels de nos Anges, c'est-à-dire figurant des puissances médiatrices entre Dieu et l'homme, il n'est point prouvé que l'invocation des uns ou des autres soit dénuée de vertu. Les dogmes varient à travers les siècles, les rites se modifient ; mais la croyance en Dieu, âme du monde, puissance souveraine de la nature, est toujours la même : c'est à ce Dieu, invisible à nos yeux, mais visible à nos consciences, que nous adressons nos prières, sous quelque forme qu'elles se manifestent. Les talismans sont du domaine de la foi et relèvent de la liberté de penser ; je me borne donc à les décrire, sans plaider leur cause, ni la calomnier.

I. Le *Talisman de Saturne* est un préservatif contre le danger de mort par apoplexie, cancer, carie des os, consomption,

hydropisie, paralysie, phthisie; contre le danger d'être inhumé en état de léthargie; contre le danger de mort violente par crime secret, poison ou guet-apens.

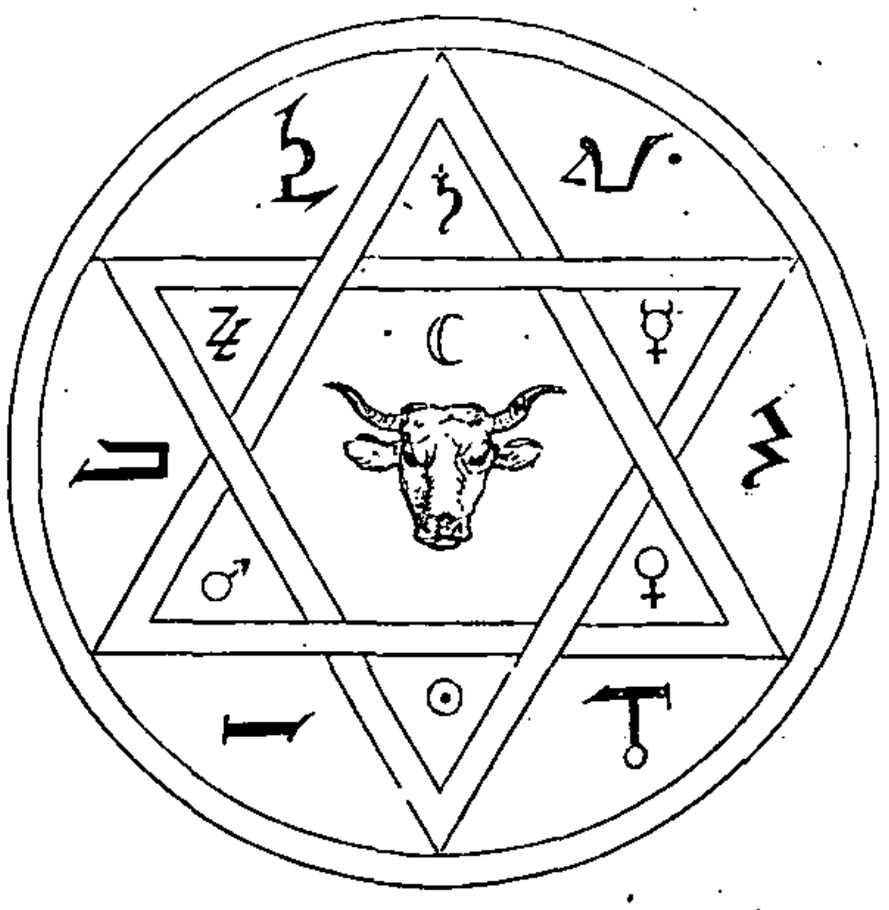
Ce talisman préserve les femmes des périls mortels qui accompagnent ou suivent parfois l'enfantement.

Si, en temps de guerre, un chef d'armée enfouit le talisman de Saturne dans un lieu menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, cet ennemi ne pourra franchir la limite marquée par la présence du talisman, et ne tardera point à se retirer, soit par découragement, soit devant une attaque résolue.

Pour faire le talisman de Saturne, il faut prendre une plaque de plomb très-pur, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.



Talisman de Saturne.
Première face.



Talisman de Saturne.
Seconde face.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'une faux, enfermée dans un pentagramme ou étoile à cinq pointes.

Sur la seconde face, on grave une tête de taureau, enfermée dans une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom de *Rempha*, génie planétaire de Saturne, d'après l'alphabet des Mages (*voir* page 177).

La personne qui doit porter ce talisman doit le graver elle-même, sans témoins, et sans avoir communiqué à qui que ce soit son intention.

Elle doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un samedi (*Dies Saturni*), jour consacré à Saturne, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés du *Taureau* ou du *Capricorne*, et se trouve en aspect favorable avec Saturne, selon la théorie de l'Horoscope, exposée plus loin (1).

Pour connaître s'il y a favorable aspect entre la Lune et Saturne, la personne intéressée doit faire son propre Horoscope à la date du samedi le plus prochain qui contiendra l'évolution lunaire précitée; et si Saturne est en aspect favorable, c'est-à-dire *trigone* ou *sextile* avec la Lune, ce jour sera favorable pour l'œuvre du talisman. Si, au contraire, Saturne et la Lune se trouvent en *quadrature* ou en *opposition*, il faut aller de samedi en samedi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire. (Livre VI.) Le 1^er^ jour, la Lune est en conjonction avec le centre du Bélier; le 2^e^, elle parcourt les 15 premiers degrés du *Taureau*, et, le 22^e^ jour, les 10 premiers degrés du *Capricorne*. Si donc le 2^e^ ou le 22^e^ jour de la Lune correspondent à un *Samedi*, et si Saturne est en bon aspect, l'un ou l'autre de ces jours est favorable à l'œuvre du talisman.

Le samedi étant donné, il faut encore prendre les heures qui sont gouvernées par le Génie de Saturne, et elles sont indiquées, pour toute la semaine, par la table suivante.

Le Dimanche (*Dies Solis*), jour consacré au Soleil, la 1^re^ heure se compte de midi à 1 heure, et est gouvernée par le Soleil. — 2^e^ heure, de 1 à 2 heures après midi, règne Vénus. — 3^e^ heure, de 2 à 3 heures, Mercure. — 4^e^ heure, de 3 à 4 heures, la Lune.

(1) Cette théorie des Talismans suppose la connaissance de l'Astrologie, et emploie beaucoup de termes qui sont du domaine de cette science. Le lecteur trouvera ci-après, dans le Livre VII^e^, les explications nécessaires.

— 5ᵉ heure, de 4 à 5 heures, Saturne. — 6ᵉ heure, de 5 à 6 heures, Jupiter. — 7ᵉ heure, de 6 à 7 heures, Mars. — 8ᵉ heure, de 7 à 8 heures, le Soleil. — 9ᵉ heure, de 8 à 9 heures, Vénus. — 10ᵉ heure, de 9 à 10 heures, Mercure. — 11ᵉ heure, de 10 à 11 heures, la Lune. — 12ᵉ heure, de 11 heures à minuit, Saturne. — 13ᵉ heure, de minuit à 1 heure, Jupiter. — 14ᵉ heure, de 1 à 2 heures, Mars. — 15ᵉ heure, de 2 à 3 heures, le Soleil. — 16ᵉ heure, de 3 à 4 heures, Vénus. — 17ᵉ heure, de 4 à 5 heures, Mercure. — 18ᵉ heure, de 5 à 6 heures, la Lune. — 19ᵉ heure, de 6 à 7 heures, Saturne. — 20ᵉ heure, de 7 à 8 heures, Jupiter. — 21ᵉ heure, de 8 à 9 heures, Mars. — 22ᵉ heure, de 9 à 10 heures, le Soleil. — 23ᵉ heure, de 10 à 11 heures, Vénus. — 24ᵉ heure, de 11 heures à midi, Mercure.

Le Lundi (*Lunæ Dies*), jour consacré à la Lune, la 1ʳᵉ heure, supputée comme ci-dessus, est gouvernée par la Lune. — 2ᵉ heure, Saturne. — 3ᵉ heure, Jupiter. — 4ᵉ heure, Mars. — 5ᵉ heure, le Soleil. — 6ᵉ heure, Vénus. — 7ᵉ heure, Mercure. — 8ᵉ heure, la Lune. — 9ᵉ heure, Saturne. — 10ᵉ heure, Jupiter. — 11ᵉ heure, Mars. — 12ᵉ heure, le Soleil. — 13ᵉ heure, Vénus. — 14ᵉ heure, Mercure. — 15ᵉ heure, la Lune. — 16ᵉ heure, Saturne. — 17ᵉ heure, Jupiter. — 18ᵉ heure, Mars. — 19ᵉ heure, le Soleil. — 20ᵉ heure, Vénus. — 21ᵉ heure, Mercure. — 22ᵉ heure, la Lune. — 23ᵉ heure, Saturne. — 24ᵉ heure, Jupiter.

Le Mardi (*Martis Dies*), jour consacré à Mars, la 1ʳᵉ heure est gouvernée par Mars. — 2ᵉ heure, le Soleil. — 3ᵉ heure, Vénus. — 4ᵉ heure, Mercure. — 5ᵉ heure, la Lune. — 6ᵉ heure, Saturne. — 7ᵉ heure, Jupiter. — 8ᵉ heure, Mars. — 9ᵉ heure, le Soleil. — 10ᵉ heure, Vénus. — 11ᵉ heure, Mercure. — 12ᵉ heure, la Lune, — 13ᵉ heure, Saturne. — 14ᵉ heure, Jupiter. — 15ᵉ heure, Mars. — 16ᵉ heure, le Soleil. — 17ᵉ heure, Vénus. — 18ᵉ heure, Mercure. — 19ᵉ heure, la Lune. — 20ᵉ heure, Saturne. — 21ᵉ heure, Jupiter. — 22ᵉ heure, Mars. — 23ᵉ heure, le Soleil. — 24ᵉ heure, Vénus.

Le Mercredi (*Mercurii Dies*), jour consacré à Mercure, la

1re heure est gouvernée par Mercure. — 2e heure, la Lune. — 3e heure, Saturne. — 4e heure, Jupiter. — 5e heure, Mars. — 6e heure, le Soleil. — 7e heure, Vénus. — 8e heure, Mercure. — 9e heure, la Lune. — 10e heure, Saturne. — 11e heure, Jupiter. — 12e heure, Mars. — 13e heure, le Soleil. — 14e heure, Vénus. — 15e heure, Mercure. — 16e heure, la Lune. — 17e heure, Saturne. — 18e heure, Jupiter. — 19e heure, Mars. — 20e heure, le Soleil. — 21e heure, Vénus. — 22e heure, Mercure. — 23e heure, la Lune. — 24e heure, Saturne.

Le Jeudi (*Jovis Dies*), jour consacré à Jupiter, la 1re heure est gouvernée par Jupiter. — 2e heure, Mars. — 3e heure, le Soleil. — 4e heure, Vénus. — 5e heure, Mercure. — 6e heure, la Lune. — 7e heure, Saturne. — 8e heure, Jupiter. — 9e heure, Mars. — 10e heure, le Soleil. — 11e heure, Vénus. — 12e heure, Mercure. — 13e heure, la Lune. — 14e heure, Saturne. — 15e heure, Jupiter. — 16e heure, Mars. — 17e heure, le Soleil. — 18e heure, Vénus. — 19e heure, Mercure. — 20e heure, la Lune. — 21e heure, Saturne. — 22e heure, Jupiter. — 23e heure, Mars. — 24e heure, le Soleil.

Le Vendredi (*Veneris Dies*), jour consacré à Vénus, la 1re heure est gouvernée par Vénus. — 2e heure, Mercure. — 3e heure, la Lune. — 4e heure, Saturne. — 5e heure, Jupiter. — 6e heure, Mars. — 7e heure, le Soleil. — 8e heure, Vénus. — 9e heure, Mercure. — 10e heure, la Lune. — 11e heure, Saturne. — 12e heure, Jupiter. — 13e heure, Mars. — 14e heure, le Soleil. — 15e heure, Vénus. — 16e heure, Mercure. — 17e heure, la Lune. — 18e heure, Saturne. — 19e heure, Jupiter. — 20e heure, Mars. — 21e heure, le Soleil. — 22e heure, Vénus. — 23e heure, Mercure. — 24e heure, la Lune.

Le Samedi (*Saturni Dies*), jour consacré à Saturne, la 1re heure est gouvernée par Saturne. — 2e heure, Jupiter. — 3e heure, Mars. — 4e heure, le Soleil. — 5e heure, Vénus. — 6e heure, Mercure. — 7e heure, la Lune. — 8e heure, Saturne. — 9e heure, Jupiter. — 10e heure, Mars. — 11e heure, le Soleil. — 12e heure, Vénus. — 13e heure, Mercure. — 14e heure,

la Lune. — 15e heure, Saturne. — 16e heure, Jupiter. — 17e heure, Mars. — 18e heure, le Soleil. — 19e heure, Vénus. — 20e heure, Mercure. — 21e heure, la Lune. — 22e heure, Saturne. — 23e heure, Jupiter. — 24e heure, Mars.

D'après cette table générale, les heures du samedi, pour faire le talisman de Saturne, sont la 1re, de midi à 1 heure ; la 8e, de 7 à 8 heures après midi ; la 15e, de 2 à 3 heures après minuit ; la 22e, de 9 à 10 heures du matin suivant (le jour commençant à midi, et finissant au midi suivant). Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit donc être repris pendant les heures influencées par le Génie de Saturne, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé d'*alun*, d'*assa-fœtidà*, de *scammonée* et de *soufre*, que l'on brûle avec du bois de *cyprès*, de *frêne* et des tiges d'*ellébore noir*, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie noire, que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

II. Le *Talisman de Jupiter* attire sur ceux qui le portent la bienveillance, la sympathie de tout le monde. Il écarte les soucis, favorise les entreprises honnêtes, augmente le bien-être selon la condition sociale.

Il protége contre les accidents imprévus, les périls de mort violente qui se trouveraient présagés par Saturne dans l'Horoscope de la nativité.

Il préserve de mourir par maladie du foie, inflammation du poumon, tumeur maligne, ou par cette cruelle affection de la moelle épinière qui porte le nom de *tabes dorsalis*.

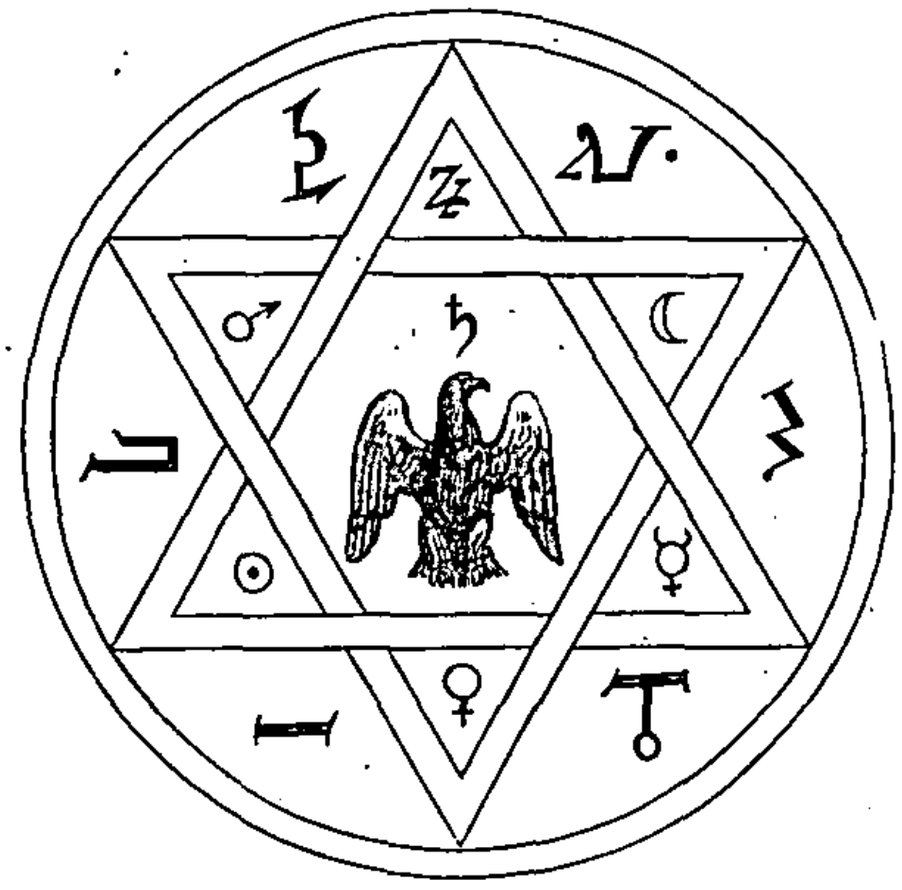
Pour faire le talisman de Jupiter, il faut prendre une plaque d'étain très-pur, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'une couronne à quatre pointes, au centre d'un pentagramme, ou étoile à cinq pointes.



Talisman de Jupiter.

Première face.



Talisman de Jupiter.

Seconde face.

Sur la seconde face, on grave l'image d'une tête d'aigle, au centre d'une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom de *Pi-Zéous*, Génie planétaire de Jupiter, d'après l'alphabet des Mages (*voir* page 177).

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un Jeudi (*Jovis Dies*), jour consacré à Jupiter, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés de la *Balance*, et se trouve en aspect favorable, c'est-à-dire sextile ou trigone avec Saturne et Jupiter, selon la théorie de l'Horoscope exposée plus loin (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable ou contraire, il faut ériger l'Horoscope à la date du jeudi le plus prochain qui contiendra l'évolution lunaire précitée. Si l'aspect de la Lune avec Saturne et Jupiter est défavorable, il faut aller de jeudi en jeudi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en

son 15ᵉ jour les 10 premiers degrés de la *Balance ;* si donc ce jour correspond à un jeudi, et si Saturne et Jupiter sont en bon aspect, le temps est favorable pour la création du talisman.

Consultant la table des heures, précédemment donnée, on trouve que les heures du jeudi, gouvernées par le Génie de Jupiter, sont la 1ʳᵉ, de midi à 1 heure ; la 8ᵉ, de 7 à 8 heures après midi ; la 15ᵉ, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22ᵉ, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit donc être repris pendant les heures influencées par le Génie de Jupiter, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé d'*encens*, d'*ambre gris*, de *baume*, de *graine de paradis*, de *safran* et de *macis* (écorce intérieure de la muscade), que l'on brûle avec du bois de *chêne*, de *peuplier*, de *figuier* et de *grenadier*, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie bleu-céleste (*in cyaneo serico*), que l'on fixe sur la poitrine par des tissus de même étoffe qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

III. Le *Talisman de Mars* est un préservatif contre les atteintes de tout ennemi dangereux. Son influence écarte le danger de mort dans un combat ou une querelle. Il préserve de la mort par fièvre ardente, par ulcères rongeurs, ou par épidémie. Il neutralise le péril de mort violente par supplice qui se trouverait présagé dans l'Horoscope de la nativité.

Si ce même talisman est enfoui dans une citadelle par le chef chargé de la défendre, elle sera préservée de tout assaut.

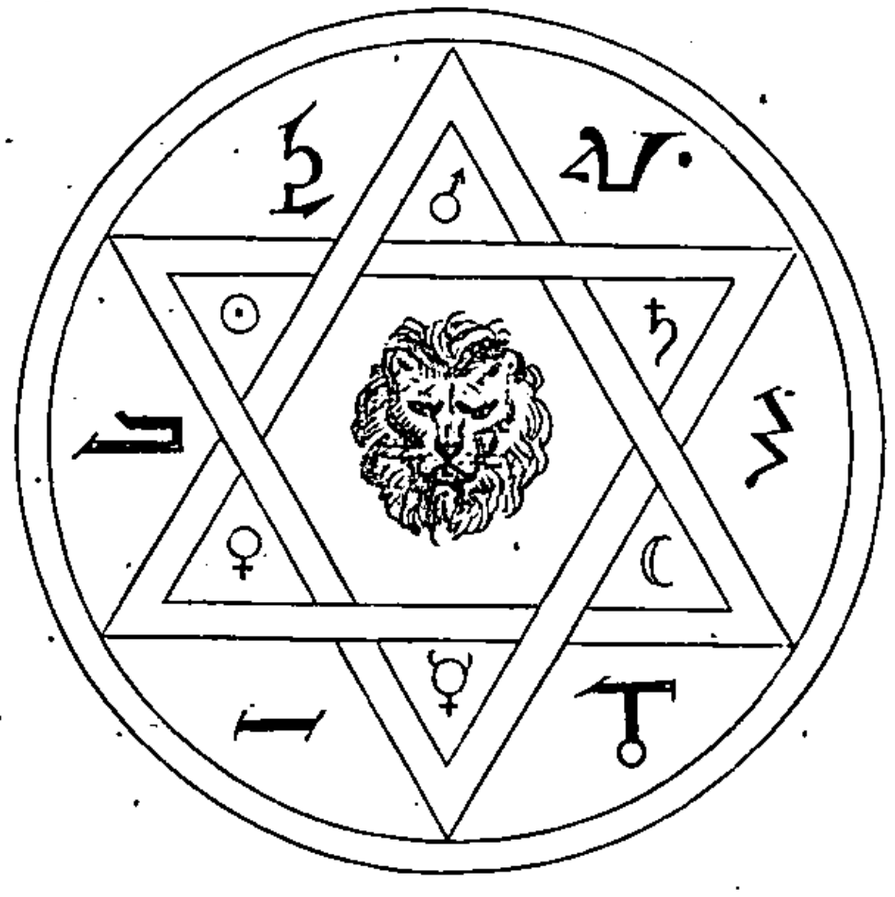
Pour faire le talisman de Mars, il faut prendre une plaque de fer très-pur, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'un glaive, enfermée dans un pentagramme ou étoile à cinq pointes.

Sur la seconde face, on grave avec un burin l'image d'une tête de lion, au centre d'une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom d'*Ertosi*, Génie planétaire de Mars, d'après l'alphabet des Mages (page 177).



Talisman de Mars.
Première face.



Talisman de Mars.
Seconde face.

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un Mardi (*Martis Dies*), jour consacré à Mars, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés du *Bélier* ou du *Sagittaire*, et se trouve en aspect favorable avec Saturne et Mars, selon la théorie de l'Horoscope (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable, il faut ériger l'Horoscope à la date du mardi le plus prochain qui contiendra l'évolution lunaire précitée. Si l'aspect de la Lune avec Saturne et Mars est défavorable, il faut aller de mardi en mardi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en son 30e jour les 10 premiers degrés du *Bélier*, et en son 19e jour les 10 premiers degrés du *Sagittaire ;* si donc l'un de ces jours correspond à un mardi, et si Saturne et Mars sont en bon aspect avec la Lune, le temps est favorable pour la création du talisman.

Consultant la table des heures précédemment donnée, on trouve que les heures du mardi, gouvernées par le Génie planétaire de Mars, sont la 1re, de midi à 1 heure ; la 8e, de 7 à 8 heures après midi ; la 15e, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22e, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit être repris pendant les heures influencées par le Génie de Mars, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé d'*absinthe* et de *rue* desséchées, que l'on brûle dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie rouge, que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe, qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

IV. Le *Talisman du Soleil* attire sur ceux qui le portent la bienveillance et la faveur des personnages puissants. Il préserve de la mort par syncope, maladie du cœur, anévrisme, épidémie, incendie.

Pour faire le talisman du Soleil, il faut prendre une plaque d'or très-pur, taillée circulairement dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

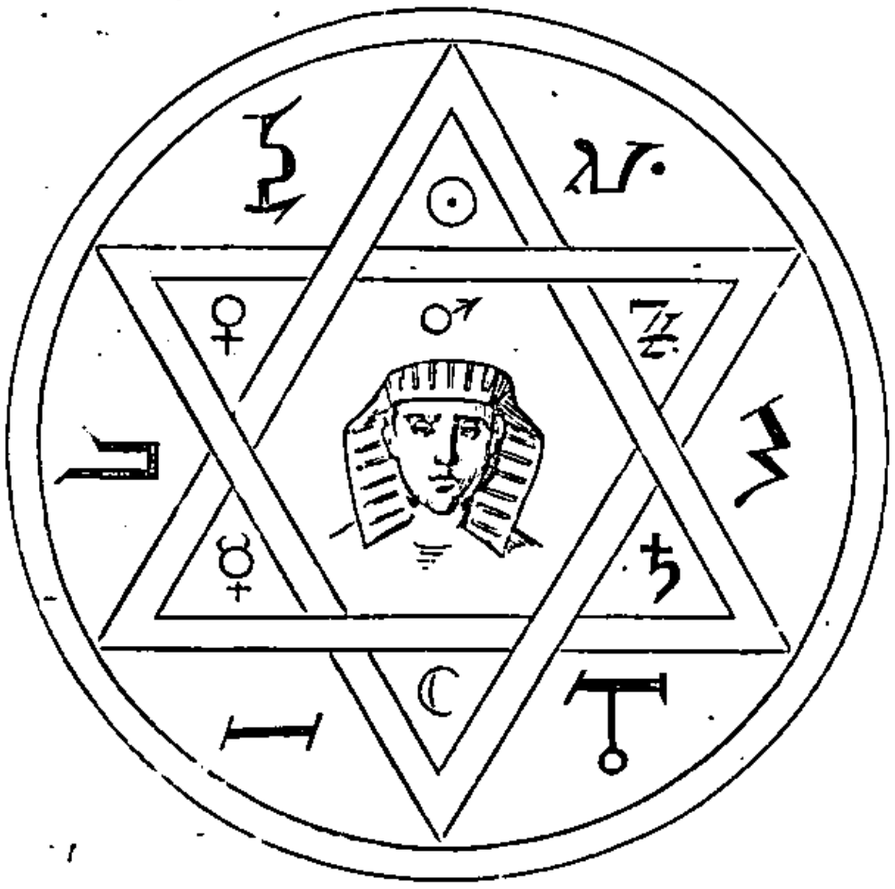
Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'un cercle enfermé dans un pentagramme.

Sur la seconde face, on grave une tête humaine, enfermée dans une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom de *Pi-Rhé*, Génie planétaire du Soleil, d'après l'alphabet des Mages (page 177).

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un *Dimanche* (*Solis Dies*), jour consacré au Soleil, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés du *Lion*, et se trouve en aspect favorable avec Saturne et le Soleil, selon la théorie de l'Horoscope (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable, il faut ériger l'Ho-

roscope à la date du dimanche le plus prochain qui contiendra l'évolution lunaire précitée. Si l'aspect de la Lune avec Saturne et le Soleil est défavorable, il faut aller de dimanche en dimanche, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.



Talisman du Soleil.
Première face.



Talisman du Soleil.
Seconde face.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en son 10ᵉ jour les 10 premiers degrés du *Lion;* si donc ce jour correspond à un dimanche, et si la Lune, Saturne et le Soleil sont en bon aspect, ce temps est favorable pour la création du talisman.

Consultant la table des heures précédemment donnée, on trouve que les heures du dimanche, gouvernées par le Soleil, sont la 1ʳᵉ, de midi à 1 heure ; la 8ᵉ, de 7 à 8 heures après midi ; la 15ᵉ, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22ᵉ, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit être repris pendant les heures influencées par le Génie du Soleil, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé de *cinnamome*, d'*encens*, de *safran* et de

sandal rouge, que l'on brûle avec du bois de *laurier* et des tiges d'*héliotrope* desséchées, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie jaune clair (*in sindone luteâ*), que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe, qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

V. Le *Talisman de Vénus* entretient la concorde et l'affection entre les époux. Il écarte de ceux qui le portent les atteintes de l'envie et les manœuvres de la haine. Il préserve les femmes des maladies redoutables et toujours mortelles qui portent en médecine le nom de cancer. Il éloigne de l'homme et de la femme le péril de mort par empoisonnement criminel ou accidentel. Il neutralise les présages dangereux qui se trouveraient énoncés par le Génie de Mars dans l'Horoscope de nativité. S'il est possible de faire boire à un ennemi juré quelque liquide dans lequel on ait trempé le talisman de Vénus, la haine de cet ennemi se transforme en affection et dévouement à toute épreuve.

Pour faire le talisman de Vénus, il faut prendre une plaque de cuivre très-pur, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image de la lettre G, d'après l'alphabet des Mages (page 177), enfermée dans un pentagramme.

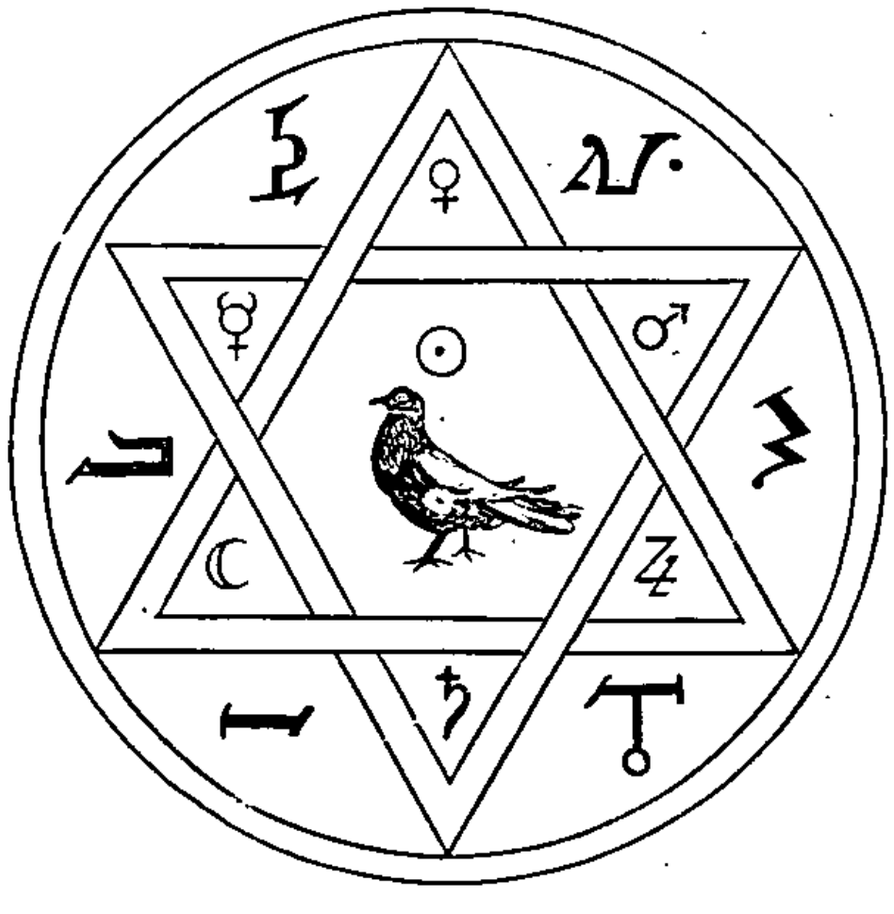
Sur la deuxième face, on grave une colombe, au centre d'une étoile à six pointes, et entourée de lettres composant le nom de *Suroth*, Génie planétaire de Vénus, d'après l'alphabet des Mages (page 177).

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un Vendredi (*Veneris Dies*), jour consacré à Vénus, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés du *Taureau*, ou de la *Vierge*, et se trouve en bon aspect avec Saturne et Vénus, selon la théorie de l'Horoscope (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable, il faut ériger l'Horoscope à la date du vendredi le plus prochain qui contiendra l'évolution lunaire précitée. Si l'aspect de la Lune avec Saturne et Vénus est contraire, il faut aller de vendredi en vendredi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.



Talisman de Vénus.
Première face.



Talisman de Vénus.
Seconde face.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en son 2e jour les 10 premiers degrés du *Taureau*, et en son 13e jour les 10 premiers degrés de la *Vierge*. Si donc ce jour correspond à un vendredi, et si la Lune, Saturne et Vénus sont en bon aspect, ce temps est favorable pour l'œuvre du talisman.

Consultant la table des heures précédemment donnée, on trouve que les heures du vendredi, gouvernées par Vénus, sont la 1re, de midi à 1 heure ; la 8e, de 7 à 8 heures après midi ; la 15e, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22e, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit être repris pendant les heures influencées par le Génie de Vénus, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé de *violettes* et de *roses*, que l'on brûle avec du bois d'*olivier*, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie verte ou rose, que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe, qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

VI. Le *Talisman de Mercure* protége tous les genres de commerce et d'industrie. S'il est enfermé sous le sol d'un magasin de marchandises, il y attire les visiteurs et la prospérité.

Il préserve toute personne qui le porte, d'être atteinte par l'épilepsie ou la folie.

Il écarte le péril de mort par meurtre ou par poison. Il préserve des piéges de la trahison. Placé sous la tête, pendant le sommeil, il procure des songes prophétiques.

Pour faire le talisman de Mercure, il faut prendre une plaque composée d'un alliage d'argent, d'étain et de mercure, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'un caducée ailé, autour duquel s'enlacent deux serpents, au centre d'un pentagramme ou étoile à cinq pointes.

Sur la seconde face, on grave une tête de chien, enfermée dans une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom de *Pi-Hermès*, Génie planétaire de Mercure, d'après l'alphabet des Mages (page 177).

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un Mercredi (*Mercurii Dies*), jour consacré à Mercure, lorsque l'évolution de la Lune, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés des *Gémeaux* ou du *Scorpion*, et se trouve en bon aspect avec Saturne et Mercure, selon la théorie de l'Horoscope (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable ou contraire, il faut ériger l'Horoscope à la date du mercredi le plus prochain, qui

contiendra l'évolution lunaire précitée. Si l'aspect de la Lune avec Saturne et Mercure est défavorable, il faut aller de mercredi en mercredi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en son



Talisman de Mercure.
Première face.



Talisman de Mercure.
Seconde face.

4e jour les 10 premiers degrés des *Gémeaux*, et en son 17e jour les 10 premiers degrés du *Scorpion*. Si donc l'un de ces jours correspond à un mercredi, et si la Lune est en bon aspect avec Saturne et Mercure, ce temps est favorable pour l'œuvre du talisman.

Consultant la table des heures, précédemment donnée, on trouve que les heures du mercredi, gouvernées par Mercure, sont la 1re, de midi à une heure; la 8e, de 7 à 8 heures de l'après-midi; la 15e, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22e, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu pendant les heures intermédiaires, doit être repris pendant les heures influencées par le Génie de Mercure, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé de *benjoin*, de *macis* et de *storax*, que

l'on brûle avec des tiges desséchées de *lis*, de *narcisse*, de *fumeterre* et de *marjolaine*, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman s'enferme ensuite dans un sachet de soie pourpre, que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe, qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

VII. Le *Talisman de la Lune* protége les voyageurs et les personnes qui habitent sur une terre étrangère. Il préserve de la mort par naufrage, ou par épilepsie, hydropisie, apoplexie, folie. Il écarte aussi les périls de mort violente qui seraient présagés par les aspects saturniens dans l'Horoscope de nativité.

Pour faire le talisman de la Lune, il faut prendre une plaque d'argent très-pur, taillée circulairement, dans les dimensions d'une médaille ordinaire, et parfaitement polie sur ses deux faces.

Sur la première face, on grave, avec un burin à pointe de diamant, l'image d'un croissant, enfermée dans un pentagramme.

Sur la seconde face, on grave une coupe, enfermée dans une étoile à six pointes, et entourée des lettres composant le nom de *Pi-Ioh*, Génie planétaire de la Lune, d'après l'alphabet des Mages (page 177).

On doit choisir, pour commencer et finir l'opération, un Lundi (*Lunæ Dies*), jour consacré à la Lune, lorsque l'évolution lunaire, en ce jour, parcourt les 10 premiers degrés de la *Vierge* ou du *Capricorne*, et se trouve en bon aspect avec Saturne, selon la théorie de l'Horoscope (livre VI).

Pour connaître si cet aspect est favorable, il faut ériger l'Horoscope à la date du lundi le plus prochain qui contiendra l'évolution précitée. Si l'aspect de la Lune et de Saturne est défavorable, il faut aller de lundi en lundi, jusqu'à ce que le bon aspect soit rencontré.

C'est par la table des Épactes que l'on connaît le commencement de chaque évolution lunaire (livre VI). Elle parcourt en

son 13e jour les 10 premiers jours de la *Vierge*, et en son 22e jour les 10 premiers degrés du *Capricorne*. Si donc l'un de ces jours correspond à un lundi, et si la Lune est en bon aspect avec Saturne, ce temps est favorable à l'œuvre du talisman.

Consultant la table des heures précédemment donnée, on trouve que les heures du lundi, gouvernées par la Lune, sont la 1re, de midi à 1 heure ; la 8e, de 7 à 8 heures après-midi ; la 15e, de 2 à 3 heures après minuit, et la 22e, de 9 à 10 heures du matin suivant. Le travail de gravure, interrompu par les heures intermédiaires, doit être repris pendant les heures influencées par la Lune, et se complète par la consécration magique du talisman.

Cette consécration consiste à exposer le talisman à la vapeur d'un parfum composé de *sandal blanc*, *camphre*, *aloès*, *ambre* et semence de *concombres* pulvérisée, que l'on brûle avec des tiges desséchées d'*armoise*, de *sélénotrope* et de *renoncule*, dans un réchaud de terre qui n'ait servi à aucun autre usage, et qu'il faut réduire en poussière et enfouir dans un lieu désert, après l'opération. Le talisman est ensuite enfermé dans un sachet de soie blanche, que l'on fixe sur la poitrine par des liens de même étoffe, qui s'entrelacent et se nouent en forme de croix.

Tels sont les principaux Talismans dont la tradition nous a été conservée par les monuments les plus antiques de la haute Magie, et par les archéologues les plus accrédités en ce genre d'études. Ils sont recommandés, sous le nom de *Teraphim*, par les Kabbalistes hébreux du moyen âge, qui remplacent les noms des génies planétaires égyptiens par ceux de : *Oriphiel* (Rempha), *Zachariel* (Pi-Zéous), *Samaël* (Ertosi), *Michaël* (Pi-Rhé), *Anaël* (Suroth), *Raphaël* (Pi-Hermès), et *Gabriel* (Pi-Ioh). Ces mêmes Kabbalistes y ajoutent sept talismans auxquels ils attribuent le pouvoir de conjurer l'influence de sept démons qui, suivant leur doctrine, partagent avec les sept anges planétaires le gouvernement de la création divine. A l'ange de Saturne ils opposent le démon *Nabam;* à celui de Jupiter le démon *Acham;* à celui de Mars le démon *Nambroth ;* à celui de Vénus

le démon *Lilith* ou *Naemah;* à celui de Mercure le démon *Astaroth* ou *Tharthàc;* et à celui de la Lune le démon *Sathan*, dans lequel les chrétiens voient le prince des enfers, l'ennemi perpétuel de Dieu et des hommes.

La Kabbale rabbinique figure Nabam sous les traits d'un vieillard décrépit, debout sur un Thau, ou croix hébraïque renversée ⊥. Les mystiques chrétiens lui opposent le signe de la croix de Jésus, ou T droit, avec le nom d'*Oriphiel*, ange du samedi.

Acham est figuré sous les traits d'un roi couronné et marchant avec orgueil ; un petit démon porte la queue de son manteau. Les chrétiens lui opposent la figure d'un niveau et d'un compas, qui se croisent dans un triangle, avec le nom de *Zachariel*, ange du jeudi. Sous le niveau est écrit le mot « *Justitiâ* » et autour du compas : « *Qui se exaltat humiliabitur.* »

Nambroth, démon du mardi, est figuré sous les traits d'un guerrier coiffé d'une couronne de fer. Dans sa main droite il a un glaive ; la gauche tient un bouclier sur lequel est figuré une tour prise d'assaut. Les chrétiens lui opposent une coupe surmontée de l'hostie pacifique, au-dessus de laquelle on écrit le mot « *pax* » avec le nom de l'ange *Samaël*. Deux serpents forment les anses de la coupe, dont leurs têtes viennent mordre les bords.

Lilith, démon du vendredi, est figuré sous les traits d'une femme nue, dont le corps se termine en queue de serpent. Les chrétiens lui opposent le signe du double Lingam, monogramme de la Vierge-mère, avec le nom de l'ange *Anaël*.

Astaroth, démon du mercredi, est figuré sous les traits d'un homme à tête d'âne, portant un livre qu'il tient à rebours, et sur lequel est écrit le mot « *Scientia* ». Les chrétiens lui opposent l'image du sceau de Salomon, c'est-à-dire deux triangles concentriques, formant une étoile à six pointes, autour de laquelle sont écrits le nom de *Jéhova*, et celui de l'ange *Raphaël*.

Sathan ou Lucifer, démon du lundi, est figuré sous les traits d'un ange dont les ailes sont dépouillées de plumes. Il a une

étoile sur le front, et la lune sous ses pieds ; sa main tient une torche enflammée. Les chrétiens lui opposent une étoile à cinq pointes, au centre de laquelle est écrit le nom de l'ange *Gabriel*, dont les sept lettres, liées en monogramme, se lisent ainsi BRAL-GEI, c'est-à-dire : « *Bone Redemptor Athanatos, Lux Gloriæ, Eleyson Imas* (bon rédempteur, Jésus ressuscité, lumière de la gloire du Père, ayez pitié de nous). »

La croyance au pouvoir des talismans n'a jamais cessé d'exister. Ses adeptes sont rares aujourd'hui, mais ils ne sont pas moins fervents que ceux de l'antiquité. Ils savent encore que cette doctrine considère le talisman non comme un objet de superstition, mais comme un signe visible ayant pour effet de rappeler sans cesse l'esprit du croyant à la confiance en Dieu et à la sanctification de la volonté. Cela est tellement vrai, que, dans la doctrine hermétique, le talisman était réputé déchu de toute vertu aussitôt que son possesseur s'abandonnait à une pensée coupable ou à un désir impur. Quant à la réalité de cette *vertu surnaturelle*, il ne faut peut-être y croire, ou en douter, qu'avec une égale et extrême réserve ; c'est un problème dont la solution doit être laissée dans le libre domaine de la conscience privée.

Il est moins permis d'hésiter quand il s'agit de condamner toutes les pratiques ayant pour but de conjurer le *Diable*, ou de faire un pacte avec lui. Croire au Diable, c'est blasphémer Dieu. Admettre qu'il existe un être investi du pouvoir d'être l'adversaire du Créateur des mondes, c'est nier l'existence de Dieu même en posant une limite à son infinie perfection. En effet, Dieu ne serait point tout-puissant, s'il avait un rival en puissance ; il ne serait point souverainement bon, s'il tolérait qu'un être quelconque, inférieur à lui, mais supérieur à l'Humanité, pût entraîner de faibles créatures dans les prétendus abîmes de l'enfer et de l'éternelle damnation. « L'homme, » dit la religion des Mages, « est né libre et éternellement perfectible. Le bien et le mal sont les œuvres de sa liberté. Le mal concourt aux épreuves et au triomphe des justes ; le bien, à son

tour, produit la rédemption des pécheurs : ainsi se réalise, dans la succession des temps, l'harmonie de la justice et de la miséricorde divines. » Il n'y a point de place, dans cette doctrine primitive, pour l'idée fantastique d'un Diable disputant à Dieu l'empire de l'univers.

Quoi qu'il en fût de son origine, l'union du Diable avec la Magie devait produire une grande perturbation dans l'esprit humain. L'ancien monde avait tout divinisé, jusqu'à ses vices. Le christianisme fit de ce panthéon deux parts : l'une à Dieu et à ses anges ; l'autre à Sathan et à ses légions infernales. Lorsque l'empire romain fut remplacé par les Barbares, la profonde ignorance de ces peuples nouveaux ne pouvant expliquer les phénomènes redoutables de la vie, tels que les épidémies contagieuses, l'épilepsie, la folie, la rage, l'hystérie, leur cause fut attribuée par les prêtres à l'influence des esprits malins, et les malades que ne pouvaient guérir les remèdes connus, furent appelés possédés du Démon. Cette prétendue possession joua un grand rôle parmi les croyances du moyen âge, et le sacerdoce chrétien, à l'imitation des sacerdoces polythéistes, imagina des rites pour en triompher par des moyens surnaturels qui reçurent le nom d'exorcisme.

« L'exorcisme, » dit M. A. Maury, « prit une place considérable dans la liturgie ; il se mêla aux plus augustes cérémonies ; il devint l'accomplissement obligé d'une foule de rites. Le chrétien fut longtemps encore plus occupé du Démon que de Dieu, et il rappelait ces habitants de Madagascar, interrogés sur les motifs qui leur font de préférence adresser leurs offrandes aux dieux mauvais : « C'est, » disaient-ils, « que nous n'avons point à redouter les bons, tandis qu'il nous faut surtout apaiser les méchants. » Le Démon, dans le dogme chrétien, étant supposé répandu en tous lieux, on dut préalablement exorciser chaque localité, avant d'y exercer aucune des cérémonies de la religion. Sous le pontificat de Sixte V, on exorcisait l'obélisque égyptien apporté à Rome, avant de l'ériger sur la place qu'il décore. On n'exorcisait pas seulement par la récitation des formules, mais

encore par l'imposition des mains, le signe de la croix. Ce signe mettait en fuite le Démon. Outre le possédé ordinaire, le païen, regardé comme mentalement possédé par le mauvais esprit devait, avant d'entrer dans la communauté chrétienne, être soumis à l'exorcisme. On jetait de l'eau bénite sur les morts, pour chasser les Démons qui pouvaient s'en emparer. On exorcisait par l'eau et par le sel, aussi bien que par la prière. Cette intervention continuelle de l'exorcisme nous est attestée par le grand nombre de conjurations adoptées dans la liturgie. C'étaient de véritables litanies d'anathèmes contre Sathan. On l'y qualifiait de machinateur perfide, de voleur, de suspect, de bête féroce, de dragon d'enfer, d'homicide, etc., et afin de n'être pas toujours obligé de répéter cette longue listé d'injures, on les faisait graver sur dés pantacles, ou mystérieuses figures de métal, qui acquéraient ainsi la vertu d'éloigner les mauvais esprits (1). Jadis les Néoplatoniciens et les Gnostiques, dans leurs formules d'exorcisme, accumulaient un assemblage de noms étranges et d'épithètes bizarres, auxquels ils prêtaient une plus grande vertu que n'en avait le simple énoncé du nom de Dieu. La foi à ces nomenclatures était si vive que l'Église dut les conserver, tout en y introduisant des noms nouveaux. Aussi bon nombre d'exorcismes commencent-ils par le nom de Dieu répété sous toutes les formes. Tantôt on invoque le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de Moïse et d'Aaron, le Dieu de Tobie et d'Élie ; tantôt le Dieu des anges, le Dieu des archanges, le Dieu des prophètes, le Dieu des apôtres, le Dieu des martyrs, le Dieu des confesseurs, le Dieu des vierges, etc.

« Le recours aux exorcismes était, dans le principe, de droit commun ; mais plus tard on en réserva le privilége aux seuls ministres des autels. Parfois ces cérémonies singulières étaient accompagnées d'une musique bruyante. On raconte, dans la vie

(1) Un des plus curieux recueils d'exorcismes est celui que composa le pape Honorius III, au VII^e^ siècle, sous ce titre : *Conjurationes adversùs principem Tenebrarum et Angelos ejus*, 1 vol. in-32 (*Romæ*, 1529). C'est un livre extrêmement rare de nos jours.

de saint Patrick, que des nuées de chauves-souris, qui avaient été prises pour des troupes de démons, et que le pieux apôtre n'avait pu chasser par ses formules d'exorcisme, s'enfuirent au bruit d'une cymbale qu'il fit retentir en invoquant le nom de Dieu (1). »

Lorsque les prêtres se furent réservé le droit exclusif d'exorciser, les laïques ne renoncèrent point tous au droit commun dont ils avaient été possesseurs, et quelques-uns même s'avisèrent d'entrer en communication avec les esprits infernaux. Ce furent les premiers sorciers de l'ère chrétienne, élevant ainsi l'autel du Diable contre l'autel de Dieu. Certains prêtres s'unirent avec eux en secret, et ils travaillèrent à frais communs; besogne maudite, dont les ouvriers pullulèrent bientôt en tous pays. Le Diable est en plein règne dans le XVI^e^ siècle, et, chose étrange, il rôtit ses sectaires au profit de la sainte Église. C'est que le clergé d'alors était aussi vicieux qu'ignorant. Il s'enrichissait de la confiscation des malheureux que brûlait, à sa requête, le bras séculier. Le tribunal de l'Inquisition, inventé par le pape Innocent III, fut le tout-puissant instrument de cette spéculation lucrative. En Espagne surtout, sous le règne d'Isabelle la Catholique, sous le cardinal Ximénès, on grillait même les femmes accusées de sorcellerie (1506). A Genève, ville gouvernée par un évêque, en 1515, on en brûla plus de cinq cents dans le court espace de trois mois. L'évêque de Bamberg brûla six cents personnes, et celui de Wurtzbourg neuf cents. La rage de brûler devint si grande parmi ces bons pasteurs, que l'empereur Ferdinand II fut obligé d'intervenir. En 1782, sept ans avant la Révolution française, l'Espagne brûlait encore de pauvres femmes pour la plus grande gloire de Dieu, et, si nous en croyons M. Michelet, « Rome brûle toujours, sournoisement il est vrai, dans les fours et les caves de l'Inquisition. Ce détail, » ajoute M. Michelet, « nous est transmis par un Consulteur du Saint-Office, encore vivant. J'ai sous les yeux, » dit ailleurs

(1) A. Maury (de l'Institut), *Magie et Astrologie*, p. 318 (*Paris*, 1860).

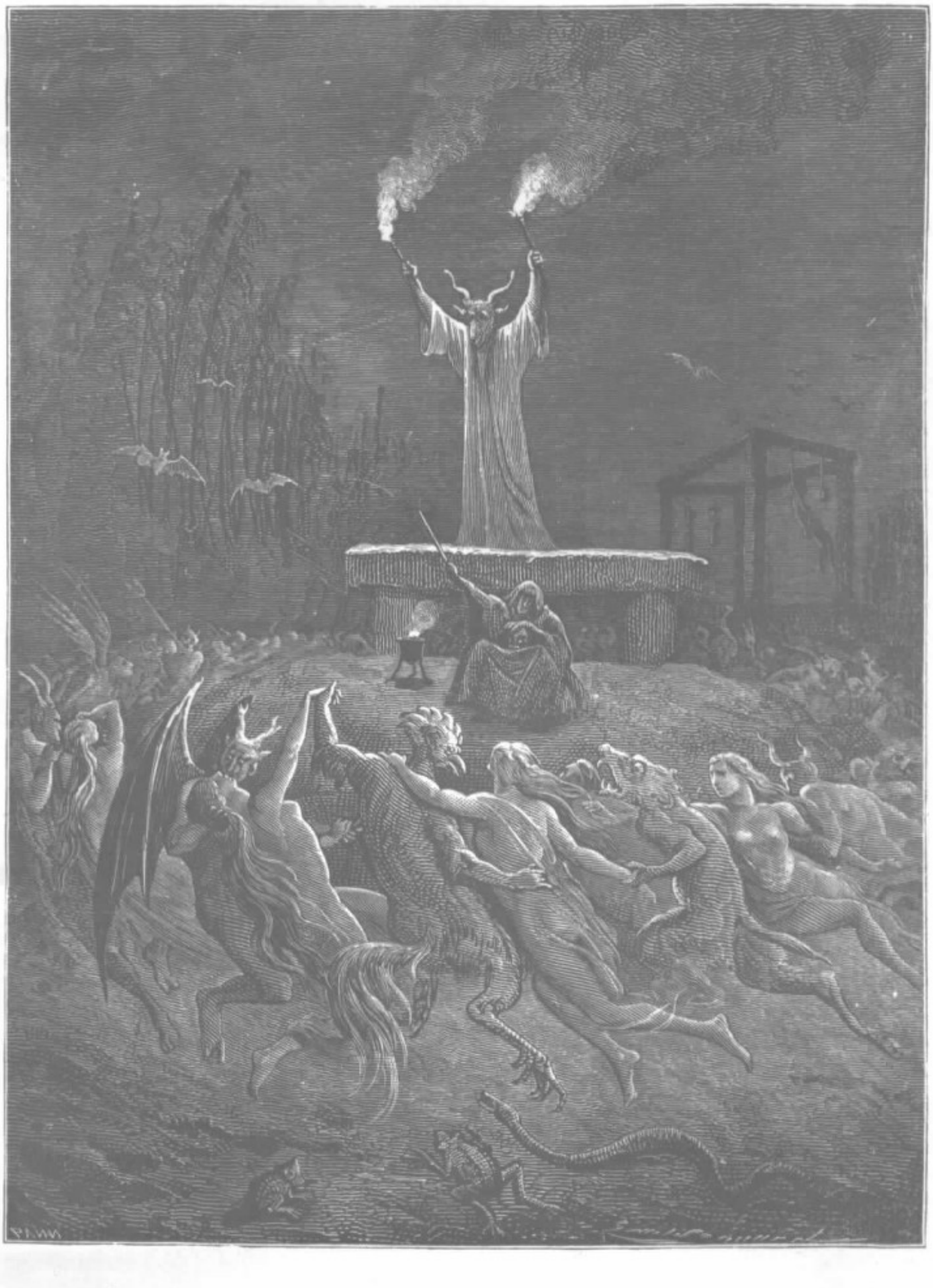
le même écrivain, « un véhément éloge de la torture, écrit en 1780, par un savant parlementaire, Muyart de Vouglans, devenu membre du Grand-Conseil, dédié au roi Louis XVI, et couronné d'une flatteuse approbation de Sa Sainteté Pie VI... (1). » Si ces témoignages de M. Michelet sont irréfutables, il faut bien avouer qu'en dépit des leçons de la philosophie et du progrès des sciences, la raison humaine est encore loin de regagner sa primitive hauteur.

Les procès de Sorcellerie donnèrent lieu, en France, à des tragédies où l'impur le dispute à l'horrible. Les Dominicains, les Capucins, les Jésuites, les Carmes, y souillèrent de taches ineffaçables la mémoire de leurs pieux fondateurs.

Le prêtre Gaufridi, brûlé vif à Aix, le 30 avril 1611, après ses scandaleuses aventures chez les Ursulines; le curé Urbain Grandier, brûlé le 18 août 1634, à Loudun, pour de pareilles aventures chez d'autres religieuses; en 1730, le jésuite Girard, séduisant Catherine Cadière, fille de dix-sept ans, sa pénitente, et l'accusant de sorcellerie pour s'assurer l'impunité: autour de ces prêtres coupables, une troupe de moines prêtant leur complicité à des manœuvres odieusement cyniques, tels sont les trois principaux drames que présente pour la France, l'histoire de la Sorcellerie. M. Michelet n'a pas craint de fouiller les archives de ces procès, et d'en retracer les incroyables révélations dans sa vigoureuse peinture de la Sorcière. Sans blâmer cet historien, je ne puis me résoudre à m'engager dans la même route, et je renvoie à son œuvre les lecteurs curieux de trop approfondir. La Sorcellerie, d'ailleurs, n'a rien de commun avec la Magie. Les biographies licencieuses d'un Gaufridi, d'un Grandier, d'un Girard, ne nous offriraient pas même l'ombre d'un fait surnaturel. Qu'importent donc ces repoussantes personnalités?... Il y a toujours eu, et il y aura toujours des prêtres hypocrites, des prêtres dissolus, des prêtres cupides, des prêtres que l'on pourrait dire infernaux, tant leur scélératesse

(1) J. Michelet, *la Sorcière*, liv. II, p. 194. (*Bruxelles*, 1863.)

est profonde. Mais le sanctuaire n'est pas plus souillé par leur présence, que ne peut l'être le soleil quand un de ses rayons perce un amas de fange. Ces prêtres sont la postérité spirituelle de Judas l'Iscariote ; mais il ne leur appartient pas de détruire l'œuvre divine. Souvenons-nous que, malgré les superstitions et les crimes qui assiégent encore nos sociétés vacillantes, la main du vrai Dieu nous soutient et nous guide vers de meilleurs destins. La mémoire du Christ plane, toujours immaculée, au-dessus des erreurs et des chutes qui se précipitent dans l'ombre du passé. Quelquefois elle semble à jamais effacée par la poussière que soulève en s'écroulant un siècle maudit; mais l'éclipse est de courte durée, et l'on voit reparaître la majestueuse et douce image de l'Homme-Dieu, qui n'a cessé de grandir, pour surmonter les ruines nouvelles. Rome doit tomber comme Jérusalem a péri. Mais, roi de l'avenir, vigie dont l'œil embrasse toutes les hauteurs de l'univers, héritier de tous les âges, et enveloppant toutes les races dans son éternité, le vrai Christianisme s'élève, de Calvaire en Calvaire, jusqu'au mystérieux Thabor où l'attend le triomphe. Les révolutions sont les étapes de son divin pèlerinage ; ce sont les phares qu'il laisse derrière lui pour tracer la route aux futures générations, et ses bienfaits s'y attachent comme les vignes toujours fécondes qui s'enlacent aux volcans.



LA DANSE DU SABBAT

LIVRE CINQUIÈME

CURIOSITÉS DES SCIENCES SURNATURELLES.

I

Imaginez quelque part une vaste lande, hérissée d'herbes sauvages, ou une large éclaircie dans la profondeur des grands bois.

Supposez, au milieu de cet espace, un tertre fait de main d'homme, ou quelque vieux dolmen celtique, autel colossal d'un culte évanoui.

Çà et là, des amas de bois résineux secouent leurs fauves reflets sur des ombres mouvantes, et, dominant cette scène, un haut Sathan de bois noir, à tête de bouc, porte à bras tendus des torches embrasées qui font saillir sur le ciel sans étoiles sa lugubre silhouette. Voilà le théâtre ordinaire du Sabbat.

Autour du tertre, ou sous la table du dolmen, sont accroupies quelques vieilles femmes à physionomie spectrale, brûlant des parfums composés de plantes funéraires et de débris humains volés aux tombes. Ce sont les prêtresses du Diable.

Un peuple inconnu d'hommes, de femmes, et même d'enfants, arrive en silence, à la nuitée, de tous les points de l'horizon, et, à mesure que les groupes se forment, des nouveaux venus prennent place dans cette chaîne vivante qui enveloppe peu à peu l'infernale effigie.

Ne croyez pas que cette assemblée, parfois plus que nombreuse, ne réunit que des misérables affolés, des mendiants, des bandits. De hauts personnages, masqués et déguisés, payaient à beaux deniers leur admission; les riches se mêlaient

aux pauvres, les nobles aux gens de rien, la femme des châteaux aux filles des chaumières. Les prêtres eux-mêmes ne s'abstenaient point, et se laissaient prêter le titre d'évêque du Sabbat.

Que se passait-il donc pendant ces nuits si avidement recherchées? On y célébrait la *Messe Noire*, la messe du Diable, licencieuse parodie du culte chrétien, dont la plume du plus libre penseur se refuserait à retracer les détails. A cet Office blasphématoire succédait un repas en plein air, terminé par une ronde échevelée à travers les feux presque éteints, et quand l'obscurité couvrait de nouveau la lande ou la clairière, l'audace d'un Pétrone ou d'un Juvénal n'eût osé raconter ce que voilaient ces ténèbres (1).

Que signifie le mot *Sabbat ?* Les savants ne sont point d'accord sur son étymologie. Comme les Juifs du moyen âge se vantèrent les premiers de posséder des secrets surnaturels, et comme ils étaient, de tous côtés, l'objet du mépris ou de la haine, et de persécutions fanatiques de la part des chrétiens, ils avaient dû chercher des lieux solitaires pour leurs assemblées religieuses, nommées *Sabbaton*, le Sabbat, jour du repos de Dieu, le septième jour après la Création. Mais ces Juifs, dispersés parmi les nations, étaient une race timide et souffreteuse ; ils n'eussent osé se risquer, au péril de leur vie, dans des réunions tumultueuses, toujours exposées à l'invasion de leurs ennemis. Le nom de Sabbat put être donné aux assemblées de magiciens et de sorciers, comme une expression populaire du mépris qu'inspiraient les Juifs ; mais il faut évidemment chercher ailleurs le sens de ce mot.

En effet, la *Danse du Sabbat*, suivie de ses mystères impurs, était l'acte suprême du culte infernal, et elle rappelle l'orgie frénétique des anciennes fêtes de Bacchus, appelées *Sabazies*. Bacchus, dieu du vin, de l'ivresse et des fureurs ou des débau-

(1) Voyez Del Rio, *Disquisitiones magicæ* (1599). — De Lancre, *Traité de l'inconstance des Démons* (1612). — Wyerius, *De præstigiis Dæmonum* (1569). — Scribonius, *De Sagarum naturâ et potestate* (Marburgi, 1588). — Remigius, *Dæmonolatria* (1596). — Boguet, *Discours des sorciers* (1605), etc.

ches qu'elle engendre, avait reçu le surnom de *Sabazios* (Σαβάζιος), qui dérive du Verbe grec Σαβάζω, crier, s'agiter, s'abandonner aux convulsions de la fureur produite par l'abus des dons du dieu Bacchus-Sabazius. Un autre mot grec, Σαβοῖ, exprimait les cris poussés par les prêtres et les prêtresses de Bacchus, dans les fêtes Sabaziennes : Εὐοῖ, Σαβοῖ (que les Romains traduisaient par *Evoë*, *Saboë*, en imitant ces fêtes du culte hellénique). On désignait par ce même nom, Saboï, non-seulement les initiés aux mystères de Bacchus, les lieux champêtres consacrés à ce dieu, mais encore les femmes de mauvaise vie, et ce dernier sens, appliqué par extension, est bien d'accord avec ce qui se passait pendant le Sabbat ou plutôt la *Sabazie* du moyen âge.

Le Catholicisme ayant recueilli, pour se l'approprier, une grande partie des idées et des cérémonies qui constituaient les anciens cultes, il était assez naturel que tout ce qu'il repoussa devînt le domaine des esprits qui rejetaient ses dogmes. A peine arrivé au pouvoir, après des épreuves dont ses premiers adeptes ont fort exagéré l'histoire, il avait bien vite oublié les lois de l'Évangile, pour exercer à outrance, contre ses anciens adversaires, des sévices plus odieux et mieux prouvés que ceux dont il poursuivait la vengeance. Ce n'étaient plus les disciples du divin Jésus, doux et humbles de cœur comme leur maître ; c'était une secte triomphante, qui est demeurée implacable, à travers les siècles, contre quiconque n'a point voulu s'asservir à son envahissant égoïsme et à son anti-chrétienne domination. Ce catholicisme du moyen âge et de la renaissance, qui a régné par les supplices et armé les guerres civiles de religion, n'est donc pas innocent des superstitions propagées par le culte du Diable, sous le nom de Sorcellerie ; la *Messe Noire* des landes et des clairières fut une protestation brutale contre les vices marqués d'hypocrisie et couverts du manteau de la vraie foi. Comment des esprits sensés pouvaient-ils respecter le catholicisme du XIV^e^ siècle, lorsqu'on voyait le pape Clément VI concéder aux rois de France, en 1351, une bulle au-

torisant le confesseur royal à les absoudre, eux et *leurs successeurs*, de tous parjures présents et *à venir*, et de tous serments dont ils n'auraient pu ou ne pourraient *commodément* s'acquitter (1)?... Au nom de quelle morale une religion quelconque peut-elle absoudre les parjures, et comment ce pardon, décerné par avance à la pire espèce de mensonges, pouvait-il être ratifié par le vrai Dieu, source éternelle de la vérité et de la justice?... Comment pouvait-on respecter la papauté, en voyant Jean XXII taxer la rémission des péchés, et inventer à son profit un tarif d'absolution qui cataloguait les plus incroyables horreurs dans lesquelles se puisse vautrer la conscience humaine?...

Le tableau d'une époque si déplorable n'appartient pas à mon sujet; je n'en détacherai qu'un seul trait, pour montrer en quels bas-fonds de barbarie rampaient les hautes classes elles-mêmes, pendant ces siècles qui trouvent encore des apologistes.

Gilles de Laval, baron de Retz, avait épousé, jeune encore, Catherine de Thouars, dame de Tiffauges. Par son père, il était possesseur des plus importantes seigneuries de la Bretagne, et par sa mère, Marie de Craon, d'un grand nombre de terres, places et châteaux dans le Maine, l'Anjou et le Poitou. On évaluait ses revenus à un million de nos jours, et il jouissait encore d'une foule de droits éventuels qui lui produisaient des sommes immenses. Il avait pour parents la famille royale de France, la famille ducale de Bretagne, et la plupart des princes et grands seigneurs des deux contrées. Comme tous ceux de sa naissance et de son rang, il embrassa la carrière des armes, se distingua par sa valeur, rendit de grands services à Charles VII, en lui menant de nombreuses troupes de gens d'armes, levées à ses frais: le bâton de maréchal fut sa récompense.

(1) Voici le passage de cette bulle : « In perpetuum indulgemus ut confessor juramenta per vos præstita et per successores vestros præstanda in posterum, quæ vos et illi servare commodè non possetis. » (*Epistolæ Clementis Papæ VI*, in Spicilegio Dachery, t. III, édit. 1723, p. 724).

Une opinion exagérée du haut rang qu'il occupait l'égara dès ce moment ; il se donna une compagnie de deux cents gardes du corps à cheval, dont il se faisait suivre en tous lieux. Sa prodigalité devint extrême, ses revenus furent bientôt loin de suffire aux plus folles dépenses ; il emprunta à des intérêts exorbitants, puis, à bout de ressources, ne trouvant plus ni usuriers ni juifs qui voulussent lui prêter, il crut devoir s'adresser à Dieu qui, dans les idées de son étrange vanité, prisait trop la maison de Rohan et de Laval pour la laisser en pénurie.

Il se créa, dans son manoir de Tiffauges, une chapelle desservie par un doyen, des archidiacres, des chantres, des chanoines, des enfants de chœur, et des musiciens amenés à grands frais d'Italie. Un de ses chanoines portait le titre d'évêque et officiait avec toutes les marques de cette dignité. Le maréchal envoya plusieurs fois à Rome pour solliciter le pape d'accorder à ce chef de sa chapelle le rang d'archevêque ; il demandait aussi que ses chantres fussent mitrés comme des prélats, prétendant qu'ils auraient ainsi plus de puissance auprès de Dieu. Le pape se refusant à ces bizarres fantaisies, Gilles de Laval dédommagea son clergé en le comblant de gratifications. Cependant Dieu faisait la sourde oreille à ses vœux et aux prières de ses chapelains. Le maréchal résolut alors de tenter la fortune par d'autres voies.

Il avait ouï parler de certains hommes qui, selon les croyances de ce siècle, s'étaient élancés, par la science occulte, au delà de la vie vulgaire, et commandaient, disait-on, aux puissances invisibles, en les évoquant par des rites puissants et terribles.

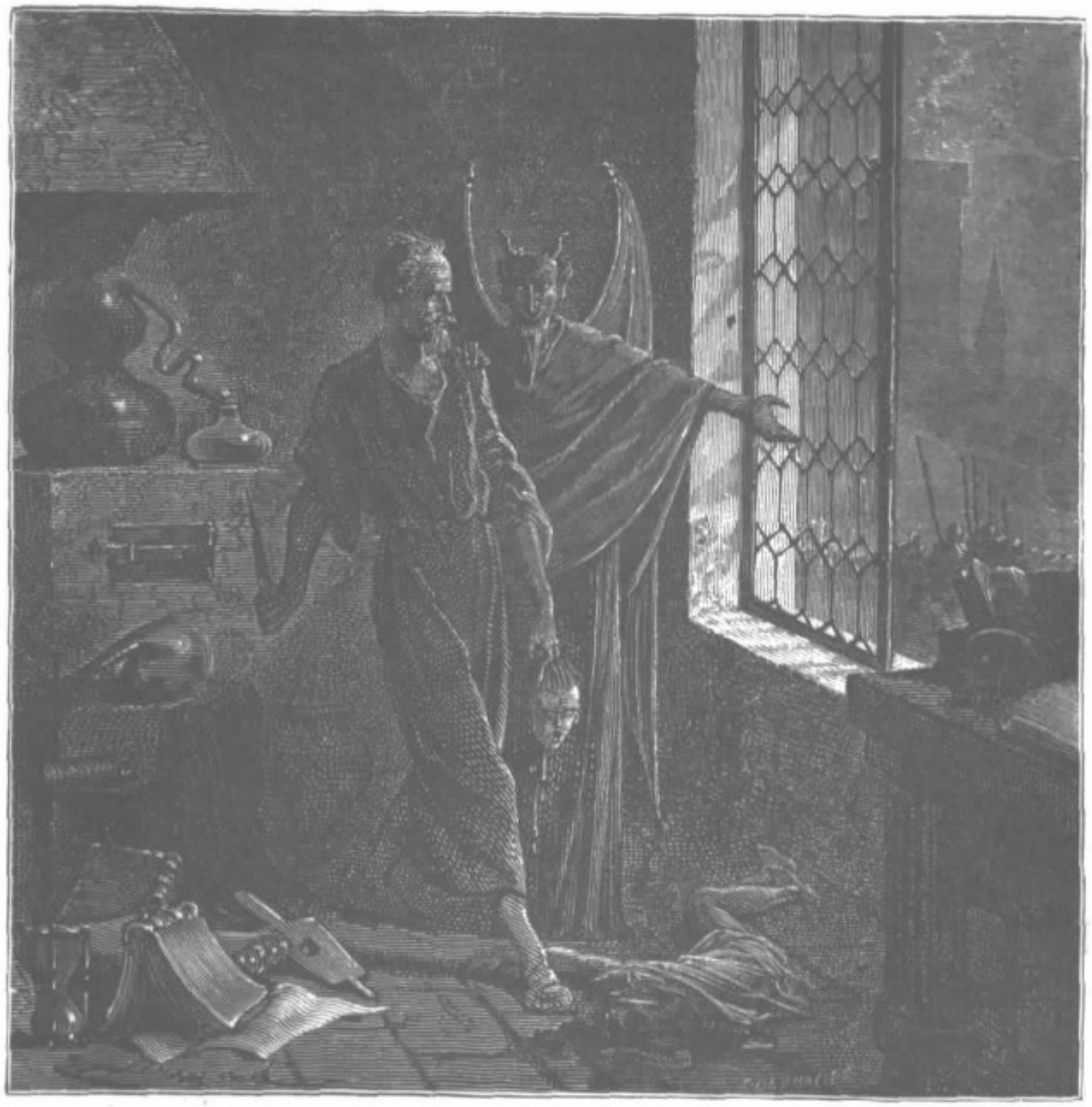
Il envoya aussitôt en Allemagne et en Italie des émissaires chargés de lui créer, à tout prix, des relations avec ces personnages renommés par la crédulité publique. Des charlatans, des impies, des malfaiteurs même de la pire espèce ne tardèrent point à prendre la route de son manoir pour exploiter ses passions. Gilles de Laval voulut surtout découvrir le secret de faire de l'or. Il avait fait construire des laboratoires, et du produit de ses propriétés, vendues pièce à pièce, il alimentait de

nombreux fourneaux, gouvernés par des fripons qui avaient su se mettre à ses gages. La besogne alchimique dévorant sans cesse l'or qu'il prodiguait en folles expériences, il commençait à se désespérer, quand lui arriva, sous les auspices d'un prêtre de Saint-Malo, un nouveau personnage qui se prétendait né en Orient, et possesseur de conjurations capables de découvrir tous les secrets de la nature.

Une stature imposante, des yeux ardents, une voix pénétrante, et la physionomie d'un vieux Mage, recommandaient tout d'abord ce mystérieux inconnu, qui parlait peu, mais qui semblait véritablement initié à des secrets transcendants. Un tel homme devait s'emparer sans efforts de l'esprit anxieux et des instincts avides de Gilles de Laval. Bientôt les souterrains du château de Tiffauges retentirent de hurlements et furent arrosés de larmes. Le maréchal voulait évoquer le Diable, et l'homme d'Orient lui avait mis en tête qu'il n'y parviendrait qu'en offrant à ce maître de l'enfer le sang de jeunes enfants. Il fallait que Gilles de Laval plongeât lui-même le couteau dans la gorge de ses victimes, et comptât, selon certaines règles magiques, les convulsions qui précédaient la mort. Il ne craignit pas de consentir à ces monstrueuses cruautés, et par le plus hideux mélange de crédulité, de doute et de superstition; tandis qu'il prodiguait, au fond de ses souterrains, sans remords comme sans pitié, les plus féroces immolations, ses prêtres, mollement assis dans les stalles de sa splendide chapelle, adressaient des hymnes au ciel, et priaient par son ordre, pour le repos de l'âme des innocents égorgés.

Un jour, après des meurtres nombreux, l'homme d'Orient fit placer Gilles de Laval à l'extrémité d'une galerie, où bientôt, sans doute par quelque prestige de physique, se firent entendre autour de lui des voix lamentables, tandis qu'à l'autre extrémité, le visage de l'évocateur s'illuminait de clartés phosphorescentes et sinistres. Mais cette fantasmagorie n'aboutissait encore à aucune apparition, et ce qu'il fallait à Gilles de Laval, c'était la présence du Diable en personne. Son complice avait

besoin d'une extrême adresse pour tempérer son impatience et contenir ses accès de fureur. Pressé de mettre fin à une jongleries qui devenait dangereuse, il s'avisa de dire que Sathan exigeait, avant de se montrer, que le maréchal signât de son pro-



Gilles de Laval, baron de Retz.

pre sang une cédule qui livrerait son âme à l'enfer pour l'éternité, en échange des années de richesses et de pouvoir qui lui seraient accordées ici-bas. Gilles de Laval y consentit ; mais le ciel fatigué de ses crimes allait y mettre un terme. Plus de deux cents enfants avaient disparu, volés, çà et là, dans les campagnes, par les émissaires de ce féroce aliéné, pour fournir le sang nécessaire à ses expériences d'alchimie. La terreur régnait autour de Tiffauges, et la voix publique accusait au loin

le sinistre seigneur d'être l'auteur de ces enlèvements. Ces plaintes parvinrent aux oreilles de Jean V, duc de Bretagne, qui ordonna une enquête. L'évêque de Nantes, Jean de Malestroit, chancelier de Bretagne, maître Jean Blouin, inquisiteur de la foi, et Pierre de l'Hôpital, sénéchal de Rennes, furent chargés d'instruire la procédure. Gilles de Laval, arrêté dans son château, en flagrant délit de meurtre sur cinq ou six enfants qui avaient été enlevés à Nantes tout récemment, ne put nier ses forfaits et tomba dans une prostration hébétée. Les souterrains de Tiffauges révélèrent leurs affreux mystères ; et l'homme d'Orient, complice de Gilles de Laval, fut reconnu pour être un prêtre florentin, nommé Prélati. Ce scandaleux procès fut jugé, à Nantes, le 25 octobre 1440. Gilles de Laval fut brûlé vif dans le pré de la-Madeleine. Mais Prélati et les chanoines de la chapelle diabolique furent sauvés par l'Inquisition : leur supplice eût trop discrédité le clergé.

II

Revenons aux Sabbats. Ces assemblées, véritables États provinciaux de la Sorcellerie, n'avaient point d'époques fixes et ne se tenaient pas toujours dans le même lieu, afin d'échapper aux poursuites de leurs ennemis. Les adeptes furent longtemps rares dans les villes et en redoutaient même la proximité ; mais on en trouvait partout dans les campagnes. Chaque bourgade, chaque village possédait son devin ou sa sorcière, souvent les deux à la fois, tenant école et boutique de remèdes ou de maléfices toujours prêts à l'heure du besoin. C'est par la médecine, science secourable, qu'ils possédaient la confiance ; c'est par le secret usage des poisons qu'ils se faisaient redouter ; c'est par leurs prétentions à la connaissance des choses cachées qu'ils gardaient leur prestige.

Les sorcières furent les sages-femmes, et les sorciers les

médecins populaires du moyen âge. Le peu que nous savons de leur médecine nous est révélé par Paracelse, le plus grand docteur du XVI^e^ siècle. L'art secret, nous dit-il, doit aux toxiques végétaux les plus merveilleuses guérisons. Les maladies du sein, si cruelles pour les femmes, disparaissent comme par enchantement sous l'application de cataplasmes sédatifs composés de jusquiame. Il en est de même des convulsions qui accompagnent un enfantement difficile ; un sachet de belladone, appliqué sur le ventre, amène bientôt le calme et endort les douleurs.

La morsure des chiens enragés ou d'autres bêtes venimeuses se guérit en buvant du vin dans lequel on a fait bouillir des tiges de verveine, ou en appliquant sur la plaie les feuilles pilées de cette plante.

Les fruits du myrte, desséchés, pulvérisés et confits avec du blanc d'œuf, puis appliqués en forme d'emplâtre sur la bouche et l'estomac, arrêtent les vomissements. — L'infusion de feuilles de cette plante, appliquée en compresses sur le front, les tempes et les pieds, rend un sommeil doux et réparateur aux malades torturés par les fièvres aiguës. — Les rhumes invétérés et les violentes douleurs de tête, que nous appelons névralgies ou migraines, se guérissent en aspirant par la bouche les vapeurs chaudes de la même infusion.

La farine des grosses fèves blanches, appliquée sur le sein, dissout les abcès qui deviennent trop souvent mortels sous le fer de la chirurgie moderne.

Les feuilles de pêcher, confites dans le vinaigre, avec de la menthe et de l'alun, puis appliquées sur le nombril, sont pour les enfants un infaillible vermifuge.

Mâcher de la pimprenelle, en temps de peste, préserve du fléau.

La fleur de guimauve, pétrie avec de la graisse de porc et de la térébenthine, puis appliquée sur le ventre, dissipe les inflammations de matrice. — La racine de la même plante, infusée dans du vin, guérit les rétentions d'urine. Sa graine,

pulvérisée et pétrie en forme d'onguent dont on se frotte légèrement le visage et les mains, préserve de la piqûre des guêpes, des abeilles, etc.

La décoction de l'espèce de camomille que nous nommons consoude royale, fait sortir du sein de leur mère les enfants morts. — Employée en compresses sur les yeux, la même décoction en détache les taies.

Les tiges d'anet, cuites dans l'huile et appliquées sur la tête, délivrent de l'insomnie.

La joubarbe, broyée avec de la farine d'orge et de l'huile, fait disparaître les dartres et autres éruptions de la peau.

Les feuilles de plantain des prés, broyées et appliquées en cataplasmes, guérissent les ulcères des jambes et des pieds. La semence de la même plante, broyée dans du vin, ou ses feuilles confites en vinaigre, arrêtent la dyssenterie. — La même plante, mangée crue, après du pain sec, et sans boire, guérit l'hydropisie.

La racine du plantain d'eau douce, infusée dans du vin, neutralise l'empoisonnement par l'opium et autres sucs narcotiques.

Les fumigations d'armoise bouillie, prises en bains de siége, délivrent les femmes en couches du fruit mort dans leur sein. — La même plante, cuite dans du vin, et bue à petites doses, mais fréquemment, préserve les femmes du péril d'avortement.

L'anis, infusé dans du vin, avec du safran, guérit les fluxions des yeux. — Des fragments de la même plante, introduits dans les narines après avoir été macérés dans l'eau, guérissent les ulcères du nez.

Les feuilles et filaments de la vigne, broyés en cataplasme, et appliqués sur l'estomac, guérissent les femmes qui, récemment enceintes, seraient tourmentées d'une faim désordonnée. — Les pepins de raisin, rôtis, pulvérisés et appliqués en cataplasmes sur le ventre, guérissent de la dyssenterie.

La décoction de feuilles de viorne, dans du vin, guérit l'épilepsie.

- La semence d'ortie, cuite dans du vin, guérit la pleurésie et l'inflammation des poumons. Les feuilles d'ortie, broyées et appliquées sur les plaies et les ulcères, en arrêtent la gangrène. La décoction de la semence de cette plante guérit l'empoisonnement par les champignons. — Le même résultat est obtenu en avalant un peu de nitre mêlé avec de l'huile. — Voici d'autres vertus qui paraîtront plus étranges. Celui qui tient à la main une tige d'ortie et une tige de mille-feuille, cueillies pendant que le soleil parcourt le signe du Lion (19 juillet au 23 août), est inaccessible à la peur. — Le suc de l'ortie, mêlé au suc de la serpentaire, offre aux pêcheurs à la ligne une recette merveilleuse ; il suffit d'oindre sa main de cette liqueur et de la plonger dans une rivière ou un étang, pour attirer et prendre les poissons.

Le suc de pourpier, mêlé avec du vin cuit, guérit de l'empoisonnement par la jusquiame. — Mâchée crue, la même plante guérit les ulcères de la bouche. — Sa semence, broyée et mangée avec du miel, guérit les asthmatiques.

L'infusion de chardon bénit guérit les ulcères des poumons. L'application de sa racine, réduite en poudre très-fine, guérit les ulcères du sein.

L'infusion d'angélique dans du vin guérit les ulcérations intérieures. — Une pincée de cette plante réduite en poudre, avalée, en hiver, avec un peu de vin, chaque matin, préserve des épidémies qui se déclarent en cette saison. Pendant l'été, la même dose, mêlée avec un peu d'eau de roses, produit le même effet. — Ses feuilles, broyées avec de la rue et du miel, puis appliquées sur la morsure d'un chien enragé, préservent de la rage.

Le suc d'aloès, mêlé avec du vinaigre, empêche la chute des cheveux.

Une forte décoction d'agnus castus, d'ache et de sauge, dans de l'eau salée, employée en frictions sur le derrière de la tête, rappelle à la vie les malades tombés en léthargie.

Porter en ceinture des tiges de genièvre, de joubarbe ou de

verveine, préserve de l'attaque des vipères ou autres reptiles dangereux.

Un malade vous est-il cher, et voulez-vous savoir comment se terminera sa maladie? Prenez dans la main gauche un rameau de verveine, et, vous approchant du lit de souffrance, demandez à cette personne comment elle se trouve. Si elle répond « *mal*, » elle guérira; si elle répond « *bien*, » elle est en péril de mort. — La chélidoine possède, dit-on, une vertu analogue. Posez une tige de cette plante sur la tête d'un malade : s'il doit mourir, il chantera; s'il doit guérir, il pleurera.

La suppression accidentelle des règles est une des plus dangereuses maladies de la femme. Pour rétablir le cours du sang, il faut prendre, en forme de thé, quelques infusions de feuilles fraîches de persil ; c'est aussi un excellent remède contre les pâles couleurs.

Pour provoquer l'apparition des règles, quand elle est trop tardive, prendre de l'aigremoine, de la matricaire, et du persil coupé très-menu, les mêler avec du gruau d'avoine, et faire cuire le tout avec du porc frais. Il faut boire le bouillon, mais jeter la viande.

Les dents ne se gâteront jamais, si, chaque matin, l'on fait fondre dans sa bouche trois grains de sel marin, et si l'on étend avec la langue cette dissolution sur les dents et les gencives.

La racine d'épine-vinette, ou d'oseille, ou de plantain, suspendue au cou, dissipe les écrouelles ou tumeurs scrofuleuses.

Pour guérir l'érésipèle, prenez deux onces d'huile rosat, trois onces d'huile de nénuphar, cinq onces de lait chaud d'une chèvre ou d'une vache ; mêlez bien ces substances, faites-les tiédir, exprimez-les à travers un linge très-fin, et appliquez-les en compresses souvent renouvelées sur la partie malade. — La farine de seigle, mêlée avec du miel et des fleurs de sureau, produit, dit-on, le même effet.

Pour guérir l'hémorrhagie de l'utérus, prenez sept oranges, faites-en cuire l'écorce dans trois chopines d'eau, jusqu'à ré-

duction d'un tiers. Jetez-y du sucre, et faites-en prendre douze cuillerées, trois ou quatre fois par jour.

La décoction de feuilles de tabac, bouillie et appliquée en lotions, fait disparaître les boutons et rougeurs du visage.

Le fiel de vache, mêlé avec des coquilles d'œufs de poule que l'on fait dissoudre dans du vinaigre, efface les lentilles ou taches de rousseur qui altèrent la blancheur de la peau.

La fiente d'oie, détrempée dans du vin, guérit la jaunisse. Quelque désagréable que soit cette substance, il faut en avaler, pendant neuf jours, la grosseur d'une noisette.

Pour se délivrer des rêves érotiques, qui affaiblissent le tempérament, il faut s'appliquer sur l'estomac une lame de plomb, taillée en forme de croix.

Si une arête de poisson s'engage dans votre gosier, mettez vos pieds dans l'eau froide. Si c'est un fragment de pain qui menace de vous étouffer, mettez du même pain dans vos deux oreilles.

La fiente d'aigle, séchée, réduite en poudre et brûlée sur des charbons ardents, fournit une fumigation qui accélère la délivrance d'une femme dans les douleurs de l'enfantement.

Pour faire croître les cheveux, brûlez des abeilles; mêlez leur cendre avec de la fiente de souris, et faites infuser ce mélange dans de l'huile rosat; ajoutez-y de la cendre de châtaignes ou de fèves brûlées, et le poil naîtra sur toute partie du corps que vous oindrez de cette huile.

La fiente de coq, cuite dans du vinaigre et étendue sur une plaie empoisonnée, en absorbe le venin.

Le sang de chèvre, chauffé et mangé, guérit la dyssenterie et l'hydropisie. — Le fiel du même animal, mêlé avec du miel et appliqué en onction, guérit la jaunisse. — La tête de chèvre rôtie guérit la dyssenterie. — La fiente sèche, mise en poudre et appliquée sur le ventre, dissipe l'inflammation des intestins.

Vous guérirez sûrement un hydropique, si vous lui faites avaler, pendant neuf jours, dans un breuvage quelconque, la fiente, séchée et mise en poudre, d'un petit chien non sevré; mais il faut que le malade ignore la nature de ce remède.

L'onguent de fiel de lièvre, avec du suc de poireau et de la graisse de bouc, et appliqué sur le ventre, fait sortir l'enfant mort du sein de sa mère.

Le foie de loup, desséché, broyé et mis en poudre dans du vin de Madère, guérit les maladies de foie.

Frottez les gencives des enfants avec de la cervelle de poule, et ils feront leurs dents sans douleur.

Appliquez aux poignets des enfants des bracelets de soie écrue, et ils n'éprouveront jamais de convulsions. Il faut laisser en place ces bracelets, et les renouveler quand ils se salissent, jusqu'à ce que l'enfant ait franchi l'époque dangereuse de la première dentition. — Un autre procédé consiste à faire infuser dans du vin blanc des graines de pivoine mâle (ces graines sont noires). On en fait un collier avec une aiguillée de fil de lin ou de chanvre ; les graines doivent être en nombre impair.

Si vous voulez jouir d'une santé constante et atteindre les limites de la vieillesse, prenez tous les jours deux ou trois cuillerées de miel avant votre dîner. Et si, pour faire parfois diversion à la monotonie d'une santé florissante, vous voulez vous régaler d'une fièvre passagère, faites cuire un cerf-volant dans de l'huile d'olive, et frottez-vous le pouls de cette huile.

Ces petites recettes, que je pourrais multiplier, mais sans en garantir l'efficacité, ne procuraient point la fortune aux sorciers de campagne, composant la plèbe des magiciens. Plus heureux étaient ceux qui prétendaient deviner l'avenir, et qui avaient assez d'esprit naturel pour se faire une certaine réputation. Ceux-là étaient aussi plus savants que leurs confrères ; quelques-uns avaient fréquenté les écoles ouvertes dans certains couvents, et appris à lire dans les vieux manuscrits ; souvent même ils étaient des moines lassés de la vie claustrale, et assez habiles pour se créer un bien-être, avec l'indépendance, en exploitant la crédulité de leurs contemporains. Ils travaillaient d'après les antiques superstitions des mythologues helléniques, et voici, d'après les monuments qui nous restent des écoles néo-

platoniciennes, les principaux moyens divinatoires dont ils pratiquaient la mise en œuvre.

III

La Divination par l'Anneau (*Dactyloscopie*) employait des anneaux constellés, c'est-à-dire composés du métal et de la pierre précieuse consacrés à chacun des sept Génies planétaires.

L'anneau de *Saturne* était de *plomb*, et enchâssait une plaque d'*onyx* ou de *grenat*, sur laquelle était gravée l'image d'un serpent qui s'enroule autour d'une pierre.

L'anneau de *Jupiter* était d'*étain*, et enchâssait une plaque de *topaze*, de *saphir* ou d'*améthyste*, sur laquelle était gravée l'image d'un aigle tenant à son bec une étoile à cinq pointes.

L'anneau de *Mars* était de fer, et enchâssait une plaque de *rubis*, de *jaspe rouge*, ou d'*hématite*, sur laquelle était gravée l'image d'un serpent mordant la poignée d'un glaive.

L'anneau du *Soleil* était d'*or*, et enchâssait une plaque d'*hyacinthe* ou de *chrysolithe*, sur laquelle était gravée l'image d'un serpent à tête de lion couronnée.

L'anneau de *Vénus* était de *cuivre*, et enchâssait une plaque d'*émeraude*, sur laquelle était gravée l'image du *lingam* indien, c'est-à-dire l'emblème de l'union des deux sexes.

L'anneau de *Mercure* était formé d'un alliage d'*étain*, de *plomb* et de *vif-argent* fixé. Il enchâssait une plaque de *cornaline* ou d'*alectorine*, sur laquelle était gravée l'image d'un caducée, ou sceptre entouré de deux serpents entrelacés.

L'anneau de la *Lune* était d'*argent*, et enchâssait une plaque de *cristal* ou de *sélénite*, sur laquelle était gravée l'image d'une sphère coupée par deux croissants.

Le prêtre ou la pythie prenait l'anneau indiqué par le jour et l'heure de la consultation. Si, par exemple, cette consultation avait lieu le jour de *Mars* (qui était notre mardi), il fallait

opérer pendant les 1re, 8e, 15e, ou 22e heures, qui appartiennent au Génie de Mars. On s'approchait d'une table ronde sur laquelle étaient gravés les signes du zodiaque et des planètes. On semait sur cette table, au hasard, trois alphabets découpés sur de petits disques faits du métal consacré au Génie planétaire de ce jour, et on les agitait de manière à les mélanger sans aucun ordre. Puis, on suspendait au-dessus de la table, à un fil de lin, celui des anneaux constellés qui convenait au jour et à l'heure de la consultation. Après une prière adressée au Génie du jour et de l'heure, le prêtre ou la pythie prenait un flambeau consacré à Hécate, déesse des enchantements, et brûlait le fil. L'anneau détaché roulait sur la table, et les lettres sur lesquelles il passait et s'arrêtait devaient être aussitôt notées. On recommençait sept fois cette opération, et, ensuite, de toutes les lettres ainsi recueillies on formait une réponse à la question du consultant. Si les lettres créaient des mots, l'inspiration divinatoire devait trouver les liaisons qui de ces mots pouvaient former un sens ; et s'il restait des lettres muettes, c'est-à-dire qui ne pussent se lier l'une à l'autre, on les prenait pour initiales d'un sens qui se révélait à une courte méditation.

La Divination par la Baguette (*Rhabdoscopie*) avait pour objet la recherche des trésors cachés. Il fallait, à l'époque de la pleine lune, dans un jour et à l'heure consacrés au Génie de *Mercure*, couper d'un seul coup une baguette de noisetier, longue comme une canne ordinaire. On la portait parallèlement à l'horizon, en tenant les deux bouts dans ses mains, et en la courbant un peu en arc. Au moment où le devin passait sur le trésor cherché, la baguette tournait d'elle-même, et sa courbure s'inclinait vers la terre ; il n'y avait plus qu'à creuser à cette place pour découvrir soit le trésor enfoui, soit quelque précieux filon métallique.

Je ne sais si cette baguette divinatoire a jamais produit un si admirable résultat, mais il est certain que si elle ne tournait pas, elle a fait tourner bien des cervelles. Le jésuite Athanase Kircher prétend que la vraie baguette divinatoire doit être cou-

pée en deux moitiés à peu près égales. Il faut, dit-il, creuser le bout de l'une en forme de cône, et celui de l'autre en pointe que l'on insère dans le cône. On porte ainsi la baguette devant soi, en la soutenant sur les deux doigts index, qui appuient sur ses extrémités et la maintiennent jusqu'à ce qu'elle tourne. L'abbé Valmont de Bomare n'a pas écrit moins de deux volumes en faveur de cette fameuse baguette. Il veut qu'elle soit fourchue, qu'elle ait un demi-pied de longueur et la grosseur du doigt. « On la tient, » dit-il, « dans ses deux mains, sans beaucoup la serrer, de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la fourche aille devant, et que la baguette soit parallèle à l'horizon. On doit marcher doucement dans les lieux où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minières, ou de l'argent caché. Il ne faut pas aller brusquement, parce que l'on romprait le volume de vapeurs et d'exhalaisons qui s'élèvent de l'endroit où sont ces choses, et qui, imprégnant la baguette, la font incliner vers la terre. »

L'abbé Bignon, contemporain et émule du précédent, veut que l'on prenne une baguette fourchue à son extrémité, soit de noisetier, d'aulne, de chêne ou de pommier, d'environ un pied de longueur et grosse comme le doigt, et qu'on la pose en équilibre sur le dos de la main, les cornes du bout de la fourche étant parallèles à l'horizon.

Le P. Malebranche affirme que c'est le diable qui fait tourner la baguette, pour enrichir ses serviteurs en ce monde avant de les faire griller dans l'autre. Je n'ai garde de m'y opposer, mais je n'en crois rien. L'insuccès a dégoûté les chercheurs de trésors, mais il y a des gens simples qui croient encore que la baguette fait découvrir des sources d'eau dans les campagnes qui en paraissent privées, et il y a d'autres gens qui exploitent, sous le nom de *sourciers* (ne lisez point *sorciers*), cette innocente crédulité. Quand vous aurez besoin de chercher une source, regardez attentivement tous les accidents du sol où vous passerez, et quand vous apercevrez du gazon frais en temps de

sécheresse, soyez certain qu'il existe, à une moyenne profondeur, un filet d'eau dont la vapeur entretient ce gazon.

Pour la Divination par la Cire (*Céroscopie*), on faisait fondre de la cire très-pure dans un vase d'airain, en la remuant doucement avec une spatule jusqu'à ce qu'elle fût entièrement liquéfiée. Il fallait alors la verser dans un autre vase rempli d'eau froide, mais avec lenteur, et de manière à ce qu'elle s'étendît en plaques minces à la surface de l'eau. La cire figée présente alors des figures très-variées dont les anciens avaient fait un catalogue descriptif, accompagné d'explications mystérieuses. Ce genre de divination a été remplacé, de nos jours, par l'étude des figures qu'on trace sur une assiette en y versant du marc de café. C'est un des accessoires de la misérable industrie des tireuses de cartes.

Si la tireuse de cartes voit dans son assiette une forme d'araignée, elle vous annonce gravement un chagrin. Si elle voit un autel, grande consolation dans vos peines. Si elle voit une colonne, vous obtiendrez une fortune élevée et durable. Si elle voit une croix, cela vous promet une mort paisible. Trois croix présagent de hauts emplois. Si la sorcière voit un éléphant, un homme qui vous veut du bien sera l'auteur de votre fortune. Si elle voit une maison, quelque pauvre que vous soyez aujourd'hui, vous deviendrez propriétaire. Si elle voit une roue, la fortune vous comblera de tous ses dons. Mais si vous retournez quelques jours plus tard chez la même devineresse, ou chez une autre, pour contrôler vos espérances par une nouvelle consultation, le marc de café pourra figurer un paon, et alors, selon le grimoire, votre orgueil vous perdra. Il peut figurer un poignard, et vous menace d'une vengeance meurtrière ; ou un serpent, et vous serez victime d'affreuses calomnies ; ou une grille, et vous irez en prison. Ces exemples suffisent pour prouver la sottise et l'inanité de ces prédictions contradictoires.

La Divination par le Crible (*Coscinoscopie*) s'exerce encore dans les villages de la basse Bretagne. Les sorciers disent *tourner le sas*. Quand, par exemple, un objet a été soustrait, on

suspend au plafond, par une corde, un sas (crible ou tamis). Le sorcier fait ensuite sa prière, et prononce lentement et successivement les noms de toutes les personnes sur lesquelles peuvent se porter les soupçons. Il fait une pause après chaque nom, pour donner au bon Dieu, au saint patron du village, ou au Diable, le temps de réfléchir et de signaler le coupable en faisant tourner le crible ou tamis, après que tel ou tel nom a été proféré. Si le crible remue, malheur au voisin que cette sotte prátique a désigné; la conviction du village est inflexible et le proclame criminel.

La Divination par la Clef (*Cléidoscopie*), est une variante de la précédente, adoptée en Russie. Lorsqu'on veut découvrir l'auteur d'un meurtre ou d'un vol, on écrit sur une bande de papier le nom de l'individu soupçonné ; puis on place cette bande sous une clef que l'on attache sur une Bible ou sur le livre des Évangiles, et le tout est posé sur les mains ouvertes d'une jeune fille. Le sorcier récite alors à voix basse une prière dans laquelle est prononcé le nom en question, et si la bande de papier remue, on croit avoir découvert le coupable. Si, au contraire, elle reste immobile, c'est une preuve d'innocence.

La Cléidoscopie est aussi employée, en Russie, pour la recherche des trésors cachés. On pose une clef sur la première page de l'Évangile de saint Jean, en ayant soin que l'anneau de la clef dépasse les feuillets, puis on ferme le volume et on l'attache avec une corde. Le chercheur passe le doigt index de la main gauche dans l'anneau, et prononce le nom de différents lieux dans lesquels il demande s'il y a quelque trésor enfoui. Si la clef remue sur le doigt qui la soutient, le consultant ne doute point de la fortune qui lui est annoncée, et, malgré ses déceptions continuelles, sa niaise crédulité demeure incurable.

La Divination par l'Eau (*Hydroscopie*), consistait à lancer sur une eau dormante, telle qu'un étang ou une mare, l'une après l'autre, et à de courts intervalles, trois pierres, dont une ronde, la seconde triangulaire, et la troisième carrée. Les ondulations variées que ces trois pierres traçaient à la surface de

l'eau étaient observées et notées sur-le-champ, et le devin les expliquait d'après un grimoire contenant les présages inscrits en regard de chaque figure.

Les peuples maritimes de l'antiquité observaient aussi les phénomènes que présente la surface de la mer ; son calme ou son agitation, les rides légères creusées par un vent doux, et les vagues soulevées par les tempêtes, fournissaient des prédictions déterminées à l'avance, et qu'il ne s'agissait plus que d'appliquer aux événements précédés par ces phénomènes.

La Divination par les Entrailles (*Hiéroscopie*) fut le comble de la démence humaine. A mesure que les nations oublièrent leur commune origine, elles se créèrent des dieux féroces comme leurs instincts pervertis, et le culte imaginé pour se rendre favorables ou apaiser ces dieux devint de plus en plus horrible. A l'innocente oblation des fleurs et des fruits de la terre, qu'avaient instituée les familles patriarcales, succédèrent d'abord les sacrifices d'animaux domestiques, auxquels la superstition croissante ajouta bientôt l'immolation de victimes humaines. Le cœur se soulève et la raison se révolte, lorsqu'on voit, dans la Bible, le Dieu de Moïse se régaler de l'odeur des graisses brûlées sur son autel, et descendre jusqu'à la réglementation de cette cuisine si peu divine. Il aimait aussi la vapeur du sang des hommes, puisqu'il ordonnait tant de meurtres, exécutés impunément, sous sa protection, par Moïse et ses successeurs. Les Hébreux se trouvaient donc tout naturellement disposés à imiter les peuples voisins, et à sacrifier, comme eux, des enfants au Moloch phénicien, dans la vallée de Thopheth. Ces abominables holocaustes s'établirent avec le temps sur presque toute la terre. Les plus anciens historiens de l'Orient, de la Grèce et de Rome en ont conservé la tradition. Il y avait une théorie pour examiner les convulsions de l'agonie, l'état du sang, du foie, des entrailles, et en tirer des présages. . . . .

Lorsque ces sacrifices tombèrent en désuétude, le fanatisme inventa, pour les remplacer, le tribunal dit du Saint-Office, les tortures et les bûchers de l'Inquisition, inventés, au com-

mencement du XIII^e^ siècle, par le pape Innocent III et par un prêtre espagnol, nommé Dominique, dont un autre pape, Grégoire IX, n'eut point honte de sanctifier la mémoire sous le titre de fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

La DIVINATION PAR LE FEU (*Pyromancie*) se pratiquait en jetant de la résine sur des charbons ardents. Si cette substance prenait feu rapidement et avec grand éclat, le présage était bon ; c'était le contraire, si elle se consumait lentement et avec une épaisse fumée.

Les peuples du Nord tiraient des pronostics en observant la combustion du bois dans l'âtre de la cheminée. Il n'est personne qui, dans les froides soirées d'hiver, n'ait quelquefois rêvé, au coin du foyer, en suivant d'un regard distrait les fantastiques images qui se dessinent, changent, s'évanouissent et se renouvellent sous d'autres formes, dans le fragile édifice de l'ardent brasier qui finit par s'écrouler en cendre. Des figures d'hommes, de femmes, d'animaux, des fleurs, des ponts, des grottes, des maisonnettes, des tours, et mille autres aspects se créent et s'effacent sans cesse, jusqu'à ce que la flamme expire avec son dernier aliment. Il y avait encore des grimoires pour interpréter ces fugitives et capricieuses visions, qui sont parfois tout un poëme qu'on dirait imaginé par un Génie familier, tantôt pour charmer, tantôt pour avertir l'habitant du logis.

Une autre divination par le feu portait le nom de *Lychnoscopie*. Elle s'exerçait au moyen de trois flambeaux de cire très-pure, disposés en triangle.

La flamme vacillant de droite à gauche présageait un prochain changement de position. — Tournoyant en spirale, elle annonçait les manœuvres d'ennemis secrets. — S'élevant et s'abaissant alternativement, elle signifiait des vicissitudes périlleuses. Si l'un des trois flambeaux brillait plus que les deux autres, c'était l'augure d'une fortune imprévue. Si la flamme pétillait en semant des étincelles, c'était un appel à la prudence, et la menace de quelques revers ou déceptions. S'il se formait un point très-brillant à l'extrémité de la mèche, ce signe

annonçait des succès toujours croissants. Si ce point brillant s'éclipsait, les chances heureuses ne seraient que passagères. Si l'un ou plusieurs des flambeaux s'éteignaient tout à coup, c'était un présage très-funeste, soit pour le consultant lui-même, soit pour l'objet de sa consultation.

La Divination par le Front (*Métoposcopie*) observait la forme générale, et les rides, ou lignes tracées sur le front. Elle faisait deviner, dans une certaine mesure, le caractère et les penchants de la personne ainsi étudiée, et fournissait en conséquence quelques pronostics de son avenir.

Le front très-élevé, mais étroit et fuyant, avec visage long et menton pointu, était considéré comme l'indice d'un esprit borné. — Large et carré, il signifiait sagesse et courage unis à l'inflexibilité. — Proéminent au sommet, il annonçait instincts violents, unis à une intelligence médiocre. — Arrondi, vertical sur les yeux, plus large que haut, il indiquait un esprit actif, une heureuse mémoire, un jugement sain, avec absence de sensibilité. — Irrégulier, osseux, bosselé, il révélait fausseté et mauvais instincts. — Vertical dans les deux tiers de sa hauteur et doucement arrondi au sommet, il dénotait des facultés éminentes et régulièrement équilibrées.

La même doctrine constate que sept lignes principales, et à peu près parallèles, traversent le front, d'une tempe à l'autre. *Saturne* préside à la plus haute, *Jupiter* à la 2e, *Mars* à la 3e, le *Soleil* à la 4e, *Vénus* à la 5e, *Mercure* à la 6e, et la *Lune* à la dernière, au bas du front.

Si la *ligne de Saturne* est à peine apparente, elle présage des infortunes provenant d'un caractère imprudent. Si elle se brise au milieu du front, — vie semée de vicissitudes. Si elle est fortement tracée, — patience et persévérance.

Si la *ligne de Jupiter* est bien marquée, elle présage heureuse chance pour l'avenir. Si elle est à peine apparente, — esprit faible, inconséquent, à la merci des événements. Si elle est brisée, — avenir compromis par une fausse appréciation des hommes et des choses.

Si la *ligne de Mars* est bien creusée, elle présage penchant à la colère, audace, témérité. Si elle est brisée, — caractère inégal. Si elle est à peine apparente, — timidité.

Si la *ligne du Soleil* est très-prononcée, elle présage bonté, générosité, amour du luxe. Si elle est inégale et brisée, — bonté et dureté, libéralité et avarice, alternant par boutades. Si elle paraît à peine, — égoïsme, avarice.

Si la *ligne de Vénus* est fortement marquée, elle présage passions ardentes. Si elle est inégale et brisée, — lutte entre la raison et les passions. Si elle est à peine apparente, — froideur, insensibilité.

Si la *ligne de Mercure* est très-marquée, elle présage imagination vive, élevée, parole facile, élégante et sympathique. Si elle est brisée, — esprit ordinaire. Si elle est à peine apparente, — esprit concentré, peu communicatif.

Si la *ligne de la Lune* est fortement tracée, elle présage un caractère froid, enclin à la mélancolie. Si elle est brisée, — gaieté et tristesse se succédant par accès. Si elle ne paraît presque point, — caractère indifférent.

Une croix sur la *ligne de Mercure* présage aux savants, aux philosophes, aux écrivains, persécution motivée par leurs travaux et leurs doctrines.

Une figure ayant à peu près la forme d'un C, et placée sur la *ligne de Saturne*, présage une heureuse mémoire. — Un C, sur la *ligne de Mars*, — courage. — Un C, sur la *ligne de Vénus*, — dangers provoqués par des aventures d'amour. — Un C, sur la *ligne de Mercure*, — esprit qui admet et soutient le pour et le contre ; faux jugement. — Un C, sur la *ligne de la Lune*, entre les sourcils, — tempérament irritable, esprit vindicatif.

Un carré ou un triangle, au milieu du front, sur la *ligne du Soleil*, présage fortune facile. Si ce signe est à droite, sur la même ligne, il pronostique donations imprévues. S'il est à gauche, — bien mal acquis.

Une figure en forme d'S, placée à droite, sur la *ligne de*

Vénus, présage tendance à l'adultère. S'il se rencontre trois S rapprochés, sur quelque ligne que ce soit, c'est une menace de mort par submersion.

Deux lignes partant de la racine du nez, et se recourbant des deux côtés sur le front, au-dessus des yeux, présagent quelque accusation qui sera cause de captivité. Si ces deux lignes traversent la ligne de la lune, — péril de condamnation. Si ces lignes sont doubles, — captivité sur une terre étrangère.

Deux cercles sur la *ligne de la Lune*, au côté droit du front, présagent cécité future ou grande infirmité de la vue. Si elles sont au milieu de cette ligne, — menace de perdre un œil. Si elles sont à gauche, présage de cécité dans la vieillesse.

Une figure formant à peu près un Y, sur la *ligne de Mars*, à la droite du front, présage rhumatismes ou paralysie. Si cette figure est au milieu du front, — dangereux accès de goutte. Si elle est à gauche, — mort par un accès de goutte.

Une figure imitant le nombre 3, sur la *ligne de Saturne*, présage quelque guet-apens. Sur la *ligne de Jupiter*, — succès dans les entreprises. Sur la *ligne de Mars*, — heureux avenir dans la carrière des armes, mais menace de captivité. Sur la *ligne du Soleil*, — perte de fortune. Sur la ligne de Vénus, — infortune en mariage par infidélité de l'épouse. Sur la *ligne de Mercure*, — heureux avenir dans le sacerdoce ou dans la judicature. Sur la ligne de la Lune, — menace de mort violente.

Une figure en forme de V, sur la *ligne de Mars*, présage chance d'avenir dans la carrière des armes. — Sur la *ligne de Saturne* ou sur celle du *Soleil*, — menace de persécution politique, d'exil ou de bannissement.

Une figure en forme de P, sur une ligne quelconque, dénote sensualité, amour de la table.

Une figure en forme de M, est un présage de vie paisible, au sein de la douce médiocrité que vantaient les sages antiques.

Quand une personne adulte a conservé le regard enfantin, c'est un signe de longévité. Les yeux teintés d'une nuance jaunâtre signifient dépravation et instincts violents. Les petits

yeux dénotent malice et pusillanimité. Les yeux grands et couverts de longs sourcils pronostiquent aptitude aux sciences, mais brièveté de la vie. Les yeux qui se ferment souvent, par un mouvement machinal, annoncent une nature perfide et capable de beaucoup de mal. Les yeux enfoncés sous une profonde arcade sourcilière, présagent malignité, et grande mémoire des injures.

IV

La Divination par les Génies (*Daïmonoscopie*); évoquait les êtres surnaturels, mais inférieurs aux dieux, dont le paganisme peuplait l'air, le feu, la terre et les eaux. La croyance à ces génies des éléments subsiste encore chez toutes les races du Nord. Le christianisme officiel a toujours fait de vains efforts, surtout dans les contrées forestières et montagneuses, pour déraciner ces poétiques superstitions. La France les a conservées sous le nom de *Fées;* elles règnent encore en Angleterre, en Écosse, en Irlande, sous les noms de *Fairies*, de *Klabbers*, de *Water-Elven*, de *Daonie-Sie*, de *Tylwith-Teg;* en Allemagne et dans les régions scandinaves, sous les noms de *Stille-Volk*, de *Kobbold*, d'*Alfen*, de *Nokke*, etc.

Si l'on veut trouver sur l'origine des Fées quelques documents d'une haute antiquité, c'est au pays de Galles qu'il faut les demander. Chez les Bretons armoricains, la même croyance se lie également aux plus vieilles traditions, et l'on en reconnaît la première trace dans la géographie de Pomponius Mélas. « L'île de *Sayne*, » dit-il, « est sur la côte des Osismiens. Ce qui la distingue, c'est l'Oracle d'une divinité gauloise, dont les prêtresses gardent une perpétuelle virginité. Elles sont au nombre de neuf. Les Gaulois les nomment *Saynètes;* ils croient que ces vierges peuvent exciter des tempêtes, prendre toute sorte de formes, guérir les maladies et prédire l'avenir. »

On sait que le culte druidique, proscrit des Gaules par la po-

litique romaine, se réfugia dans la Grande-Bretagne, qui n'était pas encore conquise, et que ses derniers vestiges se retrouvèrent longtemps encore parmi les descendants de la race kymrique.

Les Fées des deux pays ont entre elles tant d'analogie, qu'elles furent longtemps considérées comme les âmes des anciens Druides qui, n'étant pas morts assez purs pour s'élever immédiatement au séjour de l'éternelle félicité, devaient rester entre ciel et terre jusqu'au jugement dernier. Ces êtres mystérieux ont exercé, pendant tout le moyen âge, un grand empire sur les imaginations, et leur pouvoir était fort redouté.

En Écosse, dans le pays de Galles, en Angleterre, en France, la coutume était de leur vouer les enfants nouveau-nés. Quand Ogier le Danois vint au monde, les demoiselles du château le portèrent dans une salle consacrée aux Fées. Six de ces créatures merveilleuses apparurent aussitôt. La première, nommée Gloriande, prit l'enfant dans ses bras, et dit : « Bel enfant, tu seras, toute ta vie, le plus vaillant des chevaliers. » Les autres ajoutèrent chacune leur don, mais Montguel, la dernière et la plus puissante, ajouta : « Tu ne réaliseras les dons de mes sœurs qu'après avoir habité mon château d'Avalon. » Le château d'Avalon en France était fameux dans les légendes du XIII^e^ siècle. Tout chevalier couvert de blessures, qui touchait une de ses pierres, était guéri sur-le-champ. Ces pierres brillaient comme du feu. Chaque porte du château était de l'ivoire le plus pur ; et cinq cents fenêtres éclairaient sa tour d'or, émaillée des plus précieuses pierreries. Les toits étaient d'or, et au sommet de l'édifice resplendissait un aigle d'or, portant au bec un gros diamant.

Quand une femme riche allait donner le jour à un enfant, on plaçait dans sa chambre une table chargée de vins exquis, avec trois coupes et trois pains blancs. On déposait le nouveau-né sur cette table; les Fées apparaissaient et douaient son avenir. Souvent, au lieu d'attendre leur visite, on allait au-devant d'elles, et on portait l'enfant dans certains lieux connus, où elles se montraient de préférence. Ces endroits, privilégiés dans

les vieilles croyances de nos pères, ont gardé le nom de *grotte* ou *roche aux Fées.*

Dans le pays de Galles, les Fées étaient habillées de vert, afin de se mieux cacher dans le feuillage. Elles aimaient à danser, au clair de la lune, tantôt dans les prairies, tantôt sur des tertres entourés d'épais ombrages. Il est arrivé que de simples mortels ont osé se mêler à ces danses, mais les Fées les entraînaient dans une ronde surnaturelle dont la rapidité leur coupait la respiration, et on les trouvait morts le lendemain. La montagne Carned-Idris, dans le comté de Mérioneth, fut longtemps le principal théâtre de ces danses fantastiques. Le sommet de cette hauteur est couronné d'un cercle de pierres qui passait pour être le tombeau d'Idris, Fée fameuse dans la mémoire du pays. Le peuple croit encore qu'il suffit de s'endormir au milieu de ces pierres pour avoir des visions surnaturelles et des songes prophétiques.

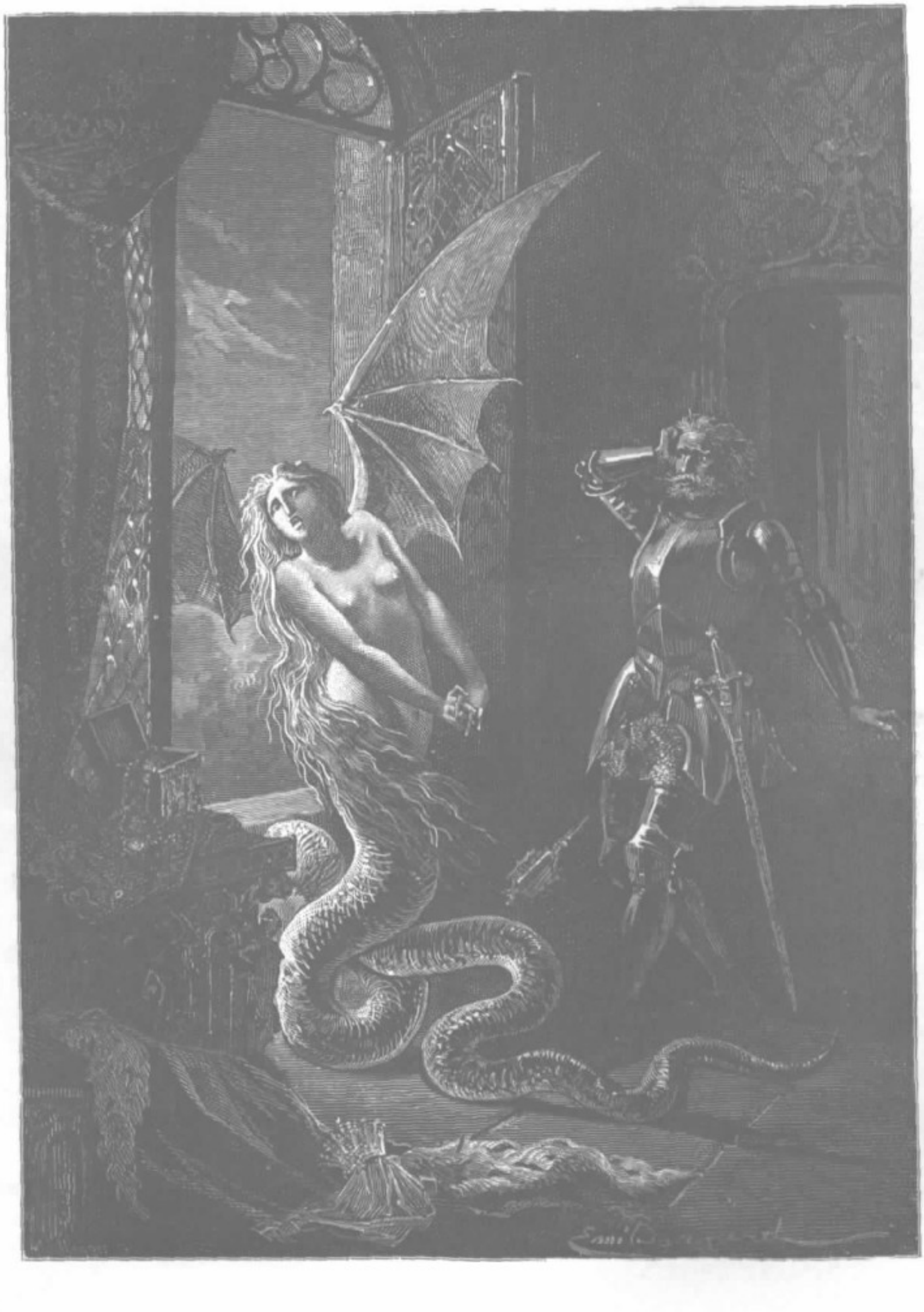
Les *Tylwith-Teg* ont leur principale habitation au pied d'une montagne du Brecknockshire, qu'entoure un lac solitaire. Autrefois une porte secrète, située dans les rochers, s'ouvrait pendant la première journée du mois de mai. Ceux qui avaient la curiosité et le courage de franchir cette porte, arrivaient, par un passage souterrain, dans une petite île située au milieu du lac. Ils se trouvaient alors dans un jardin magnifique, habité par les Tylwith-Teg. Ces Fées offraient au visiteur des fleurs et des fruits, le charmaient par une musique délicieuse, lui découvraient l'avenir, et l'invitaient à demeurer dans ce séjour aussi longtemps qu'il le voudrait; elles lui recommandaient seulement de ne rien emporter quand il quitterait l'île. Il arriva qu'un imprudent ne tint pas compte de cet avis, et voulut emporter une fleur merveilleusement belle, en souvenir de son aventure. Mais à peine eut-il franchi l'enceinte enchantée, qu'il devint fou.

L'idée générale que nous nous faisons des Fées répond assez à celle qu'avaient des *Péris* les Arabes et les Persans. Les Péris sont représentées avec un contour vague, un moelleux fantasti-

que, une aérienne légèreté pour laquelle nous n'avons pas d'expression qui rende clairement la pensée. L'indécis de leur forme est la première chose qui frappe ; et, à lire les descriptions orientales, on croit voir des apparitions vaporeuses, quoique distinctes, insaisissables, qui s'élèvent lentement, tantôt visibles, tantôt cachées, ou rasant l'herbe humide de rosée. Elles vous sourient, vous font des signes, tressent des fleurs dans leurs cheveux, tantôt bleues et mornes comme le crépuscule du soir, tantôt blanches et scintillantes comme un rayon de lune, et si belles, si pleines de grâce et de dignité céleste, qu'on ne peut s'en faire par l'imagination qu'une idée incomplète, faute d'objets terrestres que nous puissions leur comparer. Elles habitent les rayons de la lune et se nourrissent de l'ambroisie des roses et des fleurs d'oranger ; elles aiment à se balancer sur les nuages embaumés. Leur robe ressemble au voile de l'aurore, leurs longs cheveux brillent comme l'or bruni, et quand le vent de la nuit les agite, il s'en exhale des parfums innommés. Elles embaument l'atmosphère où elles passent, l'eau dans laquelle elles se mirent : leur essence est de charmer. En face de ces créations angéliques, la mythologie persane a placé les *Dives*, et celle des Arabes les *Djinns*, esprits malfaisants et monstrueux, dont les démons du dogme chrétien sont une copie.

Il n'était point rare de voir les Fées épouser de simples mortels, lorsque ceux-ci attiraient leur attention par quelque grande action ou par une vertu extraordinaire. Godefroid Plantagenet, roi d'Angleterre, avait épousé une Fée ; de là le léopard qui figure dans les armes anglaises, le léopard étant, disait-on jadis, le fruit de l'union de la lionne et du tigre, comme la souche des rois anglais est sortie du mariage d'un homme avec une Fée.

La Fée Mélusine est célèbre dans les légendes françaises du XIV^e^ siècle. Raymond de Lusignan, seigneur du Poitou, l'avait rencontrée dans une forêt, au bord d'une fontaine, et en était devenu éperdument amoureux. Mélusine consentit à devenir son épouse, mais sous l'expresse condition qu'il ne s'appro-



MÉLUSINE

cherait jamais d'elle le samedi, entre le coucher du soleil et l'aurore du jour suivant, et qu'il ne chercherait jamais à connaître l'usage secret qu'elle ferait de ces nuits. Raymond ayant prêté le serment exigé, Mélusine lui donna pour présent de noces un magnifique château que les Génies de la forêt, ses serviteurs, avaient rempli de merveilles. Les deux époux furent heureux pendant plusieurs années. Mélusine s'était réservé une tour élevée à l'extrémité du château, et dans laquelle elle s'enfermait tous les samedis. Raymond avait espéré qu'elle lui confierait tôt ou tard son secret ; mais n'obtenant point cette satisfaction, il devint jaloux et conçut d'injurieux soupçons contre la fidélité de sa femme-fée. Par le conseil d'un ami auquel il avait révélé son chagrin, il résolut enfin de pénétrer le mystère dont s'entourait Mélusine, et vint, de nuit, frapper à la porte de la chambre dont l'accès lui était interdit sous la menace d'une éternelle séparation. N'obtenant aucune réponse, mais croyant ouïr une voix étrangère dont il ne distinguait point les paroles, il se crut trahi, et dans un accès de fureur il brisa la porte à coups de hache. Mais alors un effrayant spectacle l'arrêta consterné. Mélusine lui apparut moitié femme, moitié serpent, comme la Fable nous peint les sirènes antiques ; des ailes de chauve-souris remplaçaient ses bras, et elle s'envola par la fenêtre en criant : « Tu m'as perdue pour toujours ! » Raymond désespéré abandonna son pays, et après un pèlerinage en Terre-Sainte, il se fixa dans une solitude voisine de Rome, où il mourut en odeur de sainteté.

Suivant les traditions hollandaises, les Fées habitent de beaux châteaux, bâtis d'or et de cristal, entourés de magnifiques jardins et de limpides pièces d'eau. Une musique ravissante s'y fait toujours entendre ; l'hiver y est sans rigueur, ou plutôt il n'y règne qu'un printemps éternel. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces châteaux nous semblent des chaumières, ces jardins des fumiers, et ces pièces d'eau des fossés bourbeux. La musique enchanteresse nous fait l'effet d'un coassement de grenouilles ; la neige nous paraît tomber là comme ailleurs, et

l'hiver exercer ses ravages. C'est ainsi que les Fées habitent au milieu de nous, sous la forme de pauvres femmes bien vieilles, bien décrépites; nous les voyons couvertes de haillons, avec des yeux rouges, éraillés, et des cheveux gris, les jambes nues, le corps maigre et voûté. Eh bien, si après avoir communié, on va, la veille de la Saint-Jean, à minuit précis, tenant à la main gauche une herbe que les paysans appellent *Ren-vaen*, s'asseoir les jambes croisées devant la porte d'une Fée, on la verra dans son état réel, c'est-à-dire jeune, belle, splendidement habillée, environnée de dames d'honneur, assise sur un trône éblouissant de pierreries. On verra le palais de cristal, les fontaines d'eau de rose, les cascades de lait, les fleurs ambrées et transparentes, et puis les personnes que la Fée reçoit dans son intimité. Mais il en est de cela comme du magnétisme: avant tout, il faut y croire.

Les *Withe-Wroukin*, dames blanches, connues en Flandre de temps immémorial, habitaient l'intérieur des grandes collines que l'on trouve dans cette contrée. C'était une catégorie de Fées malfaisantes qui passaient le temps à épier les voyageurs pour les entraîner dans leurs demeures souterraines. Elles enlevaient aussi, mais plus rarement, des femmes et des enfants. Si l'on montait sur la colline ainsi habitée, on entendait des plaintes si lamentables, que l'épouvante faisait blanchir les cheveux.

Toutes les Fées aiment à voyager la nuit, par un beau clair de lune, avec la rapidité du vent. Souvent les bergers les entendent passer tout près d'eux, et sont avertis de leur approche par un sifflement aigu. Il est dangereux de leur adresser la parole en ce moment; ce serait risquer d'être emporté à une grande distance et brisé dans quelque chute. On reconnaît aisément la trace des Fées sur l'herbe où elles ont passé. Quelquefois cette herbe paraît comme fauchée avec une surprenante régularité, et légèrement roussie; d'autres fois elle est jaunie et comme grillée, et l'on y aperçoit l'empreinte de petits pieds. D'autres fois encore, l'herbe est devenue d'un vert plus foncé

que la couleur générale de la prairie ; dans ce dernier cas, l'on pense que les *Veld-Elven*, Fées des champs, ont passé par là.

En quelques pays, notamment en Écosse et en Saxe, les Fées ont des armes, et l'on y appelle flèches, ou haches de fées, de petits silex triangulaires qui se rencontrent dans des terrains rocailleux. En Flandre, les Fées sont moins guerrières, et au lieu de flèches et de haches, elles portent une légère baguette de coudrier, sur l'écorce de laquelle elles ont tracé des caractères magiques, brillants comme le soleil. Mais ces simples baguettes sont bien autrement puissantes que toutes les armes du monde. En les maniant d'une certaine façon, les Fées peuvent, disait-on, suspendre le cours des rivières, arrêter et amonceler les nuages, changer l'homme en pierre, le plomb en or, un fumier en résidence royale, et le plus affreux vieillard en bel adolescent. Avec cette baguette elles excitent les orages sur terre et sur mer, brisent les navires comme des coques d'œufs, et les rochers comme des boutons de roses.

Les *Daonie-Lie* et les *Spi-Ghen* d'Écosse, sans nom générique en Flandre, habitent les montagnes. Il faut se bien garder de les irriter, surtout un vendredi, jour de leur suprême puissance, car ces fées peuvent tuer d'un souffle.

Les Génies s'établissent parfois sous les maisons. Walter Scott a raconté quelque part que sir Godfried Mamelloch prenait l'air auprès de sa demeure, quand il fut soudainement accosté par un vieillard vêtu de vert, et monté sur un cheval blanc. Ce vieillard se plaignit à sir Godfried de ce que la gouttière venait se vider juste dans son salon. Le gentleman écossais, n'ayant ni voisin ni locataire, comprit qu'il avait affaire au Génie de son habitation, et il s'empressa de répondre qu'il allait donner des ordres pour faire changer la direction de cette gouttière. Il tint parole, parce qu'il savait qu'il ne faut point se moquer des esprits. Quelques années après, ayant eu le malheur, dans une querelle, de tuer un habitant du pays, il fut mis en prison, jugé et condamné à mort. L'échafaud sur lequel il devait avoir la tête tranchée avait été dressé sur une hauteur où

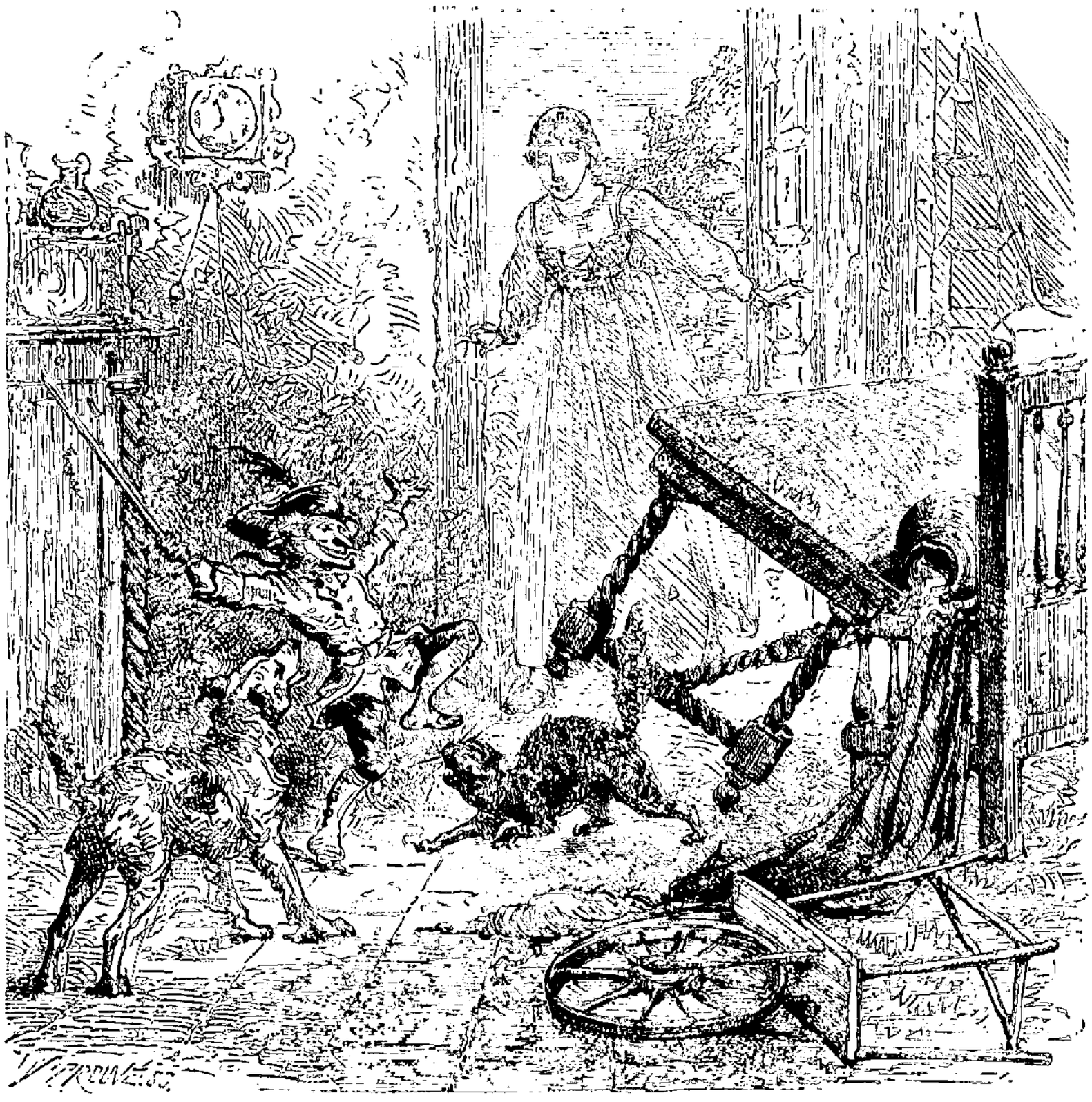
s'étend aujourd'hui le château d'Édimbourg. Il arrivait sur ce lieu fatal, lorsque le vieillard vert, monté sur son cheval blanc, fendit la foule des curieux avec la rapidité de l'éclair. Il arracha Godfried des mains du bourreau, le coucha en travers sur le devant de sa selle, et poursuivant sa course, il s'élança sur la pente opposée sans que nul osât tenter de l'arrêter ou de le poursuivre. Sir Godfried Mamelloch, ainsi emporté, n'eut point la tête tranchée, et on ne le revit jamais en Écosse. Le mystérieux vieillard l'avait-il conduit dans quelque palais de Fée? Les Écossais n'en doutent guère.

V

Dans plusieurs régions de la principauté de Galles, l'opinion commune est que si, le soir, à l'heure du coucher, l'âtre de la cheminée est nettoyé, le plancher balayé et la fontaine remplie d'eau, les bonnes Fées viendront, à minuit, à l'endroit préparé pour les recevoir; qu'elles continueront leurs innocents ébats jusqu'à l'aube, qu'elles chanteront l'air bien connu du *Point du jour*, et qu'elles laisseront sur l'âtre une pièce d'or, avant de se retirer.

Dans les campagnes, les paysans britanniques, croient à des êtres surnaturels qu'ils nomment *Klabbers*. Les Klabbers, assez semblables aux *Elfes*, descendent, la nuit, quand il n'y a pas de clair de lune, par les cheminées des habitations, et viennent s'asseoir tranquillement devant le foyer qu'ils rallument. Souvent, lorsque la ménagère laborieuse se lève avant le jour, elle trouve que de la bûche, qu'elle a laissée la veille dans un coin, il ne reste qu'un peu de menu bois autour des chenets; et, chose singulière, ce menu bois donne une chaleur plus vive que si l'âtre était garni d'un quartier de chêne. La bonne femme doit se garder de maudire le Klabber qui a brûlé sa bûche, ou de faire un signe de croix si elle est catholique, car alors le charme serait rompu, et elle ne trouverait que des cendres. On a souvent éprouvé la vengeance de ces esprits, quand

on les provoquait, soit en les forçant à s'éloigner, soit en les maudissant. Un pauvre paysan, dont la femme était malade, s'était levé pendant la nuit pour battre son lait; en entrant dans la chambre où les préparatifs de sa besogne étaient faits dès la veille, il vit le feu flamber doucement, et, devant le foyer, un petit homme assis, qui dormait à demi. Au bruit de



Le Klabber, Génie du Foyer.

ses pas, le Klabber, c'en était un, s'éveilla, se mit debout, et le regarda fixement, sans prononcer une parole. Le bon paysan ne dit mot non plus. Il regarda à la dérobée le Klabber, tout habillé de rouge, avec la figure et les mains vertes, et posant une bûche à côté de lui, il retourna se coucher. Le lendemain, son lait était battu, le beurre prêt à porter au marché, et la mar-

chandise était doublée. Cela dura pendant sept ans. La femme se rétablit, le ménage prospéra, à tel point que le paysan tripla son avoir en bestiaux et en mobilier, sans compter de bonnes économies, serrées dans un bas, au fond de son armoire. Le Klabber revenait régulièrement toutes les nuits; tantôt il faisait le beurre, tantôt il travaillait au jardin, et faisait plus d'ouvrage que deux valets de ferme. Ce bien-être extraordinaire gâta le paysan. Il prit des habitudes de cabaret et ne rentrait plus au logis qu'en état d'ivresse. Le Klabber lui en fit des reproches qui furent d'abord assez bien accueillis ; mais il advint qu'une nuit, le paysan, ayant bu au delà de toute mesure, accabla d'injures son mystérieux protecteur, arracha la bûche qui flambait dans le foyer et la jeta par la fenêtre. Dès le lendemain, quand il fut dégrisé, il trouva sa femme malade, son sac à économies plein de cendres, son bétail mort, et son champ bouleversé : le Klabber s'était vengé.

En Allemagne, on connaît le *Stille-Volk*, peuple silencieux. C'est une race de Génies familiers, qui, dans la croyance populaire, s'attache aux maisons nobles. Chaque membre d'une grande famille a son Génie, qui naît, avec lui et qui l'accompagne pendant l'éternité. Si un danger le menace, lui ou quelqu'un des siens, ce Génie emploie tous les moyens possibles pour l'en avertir et le préserver. Si le malheur est inévitable, on l'entend sangloter et gémir, la nuit, autour du château de la famille menacée ; ses gémissements ressemblent aux hurlements d'un chien. Il se revêt quelquefois d'une forme fantastique, et vient jusque dans l'appartement de la personne qu'il veut avertir. Un noble allemand vit ainsi une spirale lumineuse qui s'approchait et s'éloignait alternativement de son lit. Il se leva et prit la poste, croyant comprendre que ce signe lui ordonnait de quitter sa demeure pour éviter un péril inconnu. Quelques heures après, la force armée venait fouiller sa maison, pour le saisir et le traîner dans une prison d'État.

L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, possèdent une autre espèce d'êtres surnaturels, alliés de près aux Fées; on les nomme

Esprits frappeurs. Les mineurs gallois affirment qu'on les entend, sous terre, dans les mines, et que, par leurs coups, ils indiquent ordinairement aux ouvriers une riche veine de minerai.

Dans le comté de Pembroke, on croit que la mort d'une personne est annoncée par l'apparition d'une lumière qui passe d'un endroit à l'autre, dans la maison du malade menacé de mort. Quelquefois elle se dirige du côté du cimetière, et, fréquemment, elle est portée par l'image de l'homme, de la femme ou de l'enfant qui doit bientôt mourir. Ces apparitions se nomment *Canwillan-Cyrph*. Un autre pronostic de la mort est la vision d'un cercueil et d'un convoi funèbre qui sort de la maison, au milieu de la nuit, en prenant le chemin du cimetière.

A mesure qu'on avance vers le Nord, la croyance aux Elfes ou esprits élémentaires se développe et s'étend. Les Norwégiens se les représentent sous la figure de petits hommes nus, à peau bleue, qui établissent leur demeure sous des collines, des arbres, des maisons. Il leur arrive parfois de s'attaquer à un pauvre paysan et de l'emmener bien loin, si loin même qu'il n'en revient jamais. Cependant on a revu quelques-unes de leurs victimes, qui, dans leur longue absence, avaient perdu la raison, et ne pouvaient donner aucun renseignement sur l'être mystérieux qui les avait égarés. Lorsqu'un Elfe affectionne un arbre, une maison, malheur à qui s'aviserait de l'arracher, de l'abattre, de planter ou de construire autre chose à la place. On les a vus, dit-on, transporter à de grandes distances des églises dont le voisinage leur déplaisait. Les Islandais les accusent de dérober parfois les enfants nouveau-nés qui n'ont pas encore reçu le baptême, et de mettre à la place un des leurs; mais les mères et les nourrices prennent si bien leurs précautions, que ces accidents sont très-rares. Ces Génies habitent des rochers, des collines, et souvent les ruisseaux, les rivières et la mer. On dit que leurs sœurs et leurs filles qui, malgré leur teint d'azur, sont d'une ravissante beauté, préfèrent parfois les habitants de la terre à leurs amants souterrains. On citait jadis des familles, en Islande, qui devaient leur origine à ces unions mystérieuses.

On croit qu'ils n'ont point d'âme, ou du moins d'âme immortelle ; mais, comme les enfants nés d'une Elfe et d'un homme participent à la fois de la nature de leur père et de leur mère, il suffit de les baptiser par immersion, de les plonger tout entiers dans l'eau sainte, pour leur procurer en même temps une âme et l'immortalité. Certaines traditions parlent donc de mariages et d'affections durables ; mais il paraît que ces unions, d'abord fortunées, ont toujours eu une fin malheureuse.

Les Elfes sont invisibles et ne se montrent que fort rarement aux regards des hommes. Cependant on les voit quelquefois s'ébattre aux rayons du soleil, dont la douce chaleur ne réjouit point leurs demeures souterraines. Ils aiment aussi à se promener sur terre, et principalement dans les carrefours, pendant la première nuit du nouvel an. A cette époque, les sorciers se répandent dans les campagnes, attendent ces Génies au passage, et, par certaines formules magiques, les contraignent de leur révéler l'avenir. Les Islandais recommandent à leurs enfants et à leurs serviteurs de ne jamais rien faire qui puisse offenser ces hôtes invisibles qui pourraient s'arrêter dans leurs demeures. D'autres, plus prévenants encore, ouvrent les portes et les fenêtres, font servir un repas composé de lait et de fruits, et laissent une lumière sur la table, pendant toute la nuit, pour témoigner leur sympathie aux Elfes qui traversent la contrée.

Dans les îles Féroë, les Elfes, semblables du reste à ceux d'Islande, portent un habit gris et un chapeau noir. Leurs troupeaux invisibles paissent avec ceux des habitants ; mais quelquefois les bergers aperçoivent l'image vaporeuse et confuse d'une génisse ou d'un chien qui n'appartiennent pas à notre monde, et ils considèrent cette vision comme un signe de la protection que leur accordent les Elfes.

En Suède, ces Génies sont célèbres par leurs danses et leurs chants harmonieux. Souvent ils se tiennent dans des pierres creuses, et, quand l'air est pur et la nuit silencieuse, ils chantent d'une voix douce et plaintive. Lorsque, la nuit, un voya-

geur entre par hasard dans un des cercles que forment ces chanteurs, ils se dévoilent à ses yeux, et son sort est entre leurs mains. Mais ils n'abusent jamais de leur pouvoir quand on ne les a point offensés ; tout au plus se permettent-ils de jouer au voyageur quelque tour plaisant et malin.

L'île de Seeland possède des Elfes plus redoutés. Ce sont les lutins les plus espiègles et les plus malicieux du Nord. Les paysans connaissent un air magique qu'ils appellent l'air du roi des Elfes, et qu'ils se gardent bien de jouer jamais. A peine s'avise-t-on d'en moduler les premières notes, que tous les assistants, jeunes ou vieux, hommes, femmes, enfants, et même les objets inanimés se mettent en mouvement et dansent à l'envi, sans pouvoir s'arrêter, à moins que l'imprudent musicien ne soit capable de jouer l'air à rebours, sans se tromper d'une seule note, ou qu'un étranger, survenu par hasard, ne se hâte de couper les cordes du violon.

Les Écossais se représentent les Elfes, qu'ils nomment *Fairies*, comme des ennemis dangereux, qui empoisonnent l'air du lieu où ils se rassemblent pour exécuter leurs danses nocturnes. L'herbe s'y flétrit sur-le-champ, et l'imprudent qui passe sur cette herbe est pris d'un sommeil irrésistible qui se termine par la mort. Au sommet du Minchmuir est une source dans laquelle les passants ne doivent pas manquer de jeter un morceau de fromage, mets favori des Elfes qui l'habitent. Ils se plaisent surtout à tourmenter les chevaux; souvent, le matin, quand on entre à l'écurie, on trouve ces animaux épuisés de fatigue, haletants, l'œil enflammé, la crinière hérissée, et on reconnaît à leur trouble qu'ils ont servi de monture pendant la nuit aux Elfes du voisinage. Souvent aussi, dans les caves, surtout dans celles des riches, les bouteilles gisent çà et là, débouchées, tantôt vides, tantôt pleines d'une liqueur qui n'est plus du vin. Mais leur passion dominante, c'est la chasse. Un jeune matelot voyageait une nuit dans l'île de Man. Tout à coup il entendit un bruit de chevaux, des voix, des cors, des aboiements. Entraîné, séduit, il les suivit comme malgré lui,

pendant plusieurs lieues, et sauta enfin du haut d'un roc dans une fondrière que l'obscurité lui cachait, et au fond de laquelle il se brisa.

Les *Ellillon* habitent les cavernes et les précipices. Ils ont pour habitude de s'emparer des passants, et les obligent de choisir entre un voyage au-dessus de l'air, et un voyage sous l'air. Si le choix du malheureux est pour le premier mode de transport, il est enlevé au plus haut des nues, d'où il retombe, tout à coup, pour se fracasser dans sa chute. S'il choisit le second, il est aussitôt traîné à travers les pierres, les ronces, les marécages, les précipices, et périt non moins misérablement. Si son épouvante l'a préservé de choisir, et s'il demeure muet, les Ellillon se contentent de le faire tourner en cercle, jusqu'à perdre haleine. Quelques-uns vivent dans les fermes. Après avoir travaillé tout le jour, quand vient la nuit et que tout repose autour d'eux, ils s'établissent auprès d'un feu, tirent de leur sein de petites grenouilles, les font griller et les mangent. Ils ont l'apparence d'hommes vieux et ridés ; leur taille ne s'élève guère au-dessus d'un pied ; leurs vêtements sont très-misérables. Il est dans leur nature de pouvoir rendre service, mais non de faire beaucoup de mal. Quelquefois, cependant, ils se plaisent à jouer de malins tours. Ainsi, quand un cavalier se perd au milieu du brouillard, souvent un Ellillon monte à cheval avec lui, s'empare des rênes, conduit l'animal dans quelque bourbier, puis s'échappe en poussant un long éclat de rire.

Les esprits nommés *Elves* par les Anglais se nomment *Duergar*, *Nokke*, *Dwarfs*, *Kobolds* et *Nix* chez les peuples de l'extrême nord de l'Europe. Les uns et les autres, suivant les usages et les mœurs de la contrée qu'ils habitent, ont des goûts divers, et qui cependant se ressemblent quand on les compare, ce qui suffit pour établir leur commune origine. Ils habitent généralement les lieux déserts et peu accessibles à l'homme. En Danemark, où ils sont appelés Nokke, ils ont pour demeure les forêts et les eaux. Grands musiciens, on les

voit assis au milieu des rivières, touchant une harpe d'or qui a le pouvoir d'animer toute la nature. Veut-on étudier la musique avec de pareils maîtres, il faut se présenter à l'un d'eux avec un agneau noir, et lui promettre qu'au jour du jugement dernier Dieu le jugera comme les autres hommes. On raconte, à ce sujet, que deux enfants, jouant un jour devant la maison de leur père, qui s'élevait au bord d'une petite rivière, un Nokke s'éleva sur les eaux, et commença à jouer de sa harpe d'or. « Bon Nokke, lui dit un des enfants, à quoi te sert ta belle musique? tu n'iras jamais en paradis!... » A ces paroles, le Nokke fondit en larmes. Les enfants rentrèrent dans la maison, et racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le père blâma beaucoup la conduite de ses enfants, et leur ordonna de retourner au bord de l'eau pour consoler le Nokke. Les enfants obéirent; ils trouvèrent l'habitant de la rivière assis à la même place et pleurant toujours. « Bon Nokke, » lui dirent-ils, « ne pleure plus, car notre père a dit que tu aurais une place dans le ciel. » Aussitôt le Nokke reprit sa harpe d'or, et en joua délicieusement jusqu'à la fin du jour.

VI

La Divination par la Main (*Chiroscopie*), ou étude divinatoire des lignes de la main, que l'on nomme également *Chiromancie*, a fait, de nos jours, de très-nombreux adeptes. Elle a servi de thème à une foule de publications aussi absurdes les unes que les autres, car elles sont toutes contradictoires, et aucun traité antique ne nous est parvenu sur les règles primitives de cette doctrine. Tout ce qu'il est possible d'en dire, c'est que les moines du moyen âge se sont servis du nom de *Chiromancie* pour battre monnaie au profit de leurs couvents. Non-seulement ils prétendaient lire dans la main de leurs pénitents et surtout de leurs pénitentes, mais encore, pour donner plus de crédit à ce métier, ils faisaient composer et vendre des petits

livres populaires sur lesquels ils apposaient l'approbation ecclésiastique. En voici quelques preuves.

« Approbation des Docteurs. — La *Chyromantie naturelle*, du sieur Rampalle, est agréable ; c'est un net mirouër où chacun peut se connoistre, et sans scrupule on la peut lire, ne contenant rien qui choque ny la foy, ni les bonnes mœurs. Ainsi nous soussignés, Docteurs en théologie, l'attestons. — Fait à Lyon, le 6 février 1653. — Fr. Nolin, Carme. — Fr. Nicard, Mineur. »

« Je soussigné, Docteur de Sorbonne, théologal de l'Église de Lyon, certifie avoir lu la *Chiromance Nouvelle*, par le sieur Adrian Sicler, médecin ; dans laquelle je n'ai rien reconnu contraire à la foy, ni aux déterminations de l'Église, ni aux bonnes mœurs. Fait à Lyon le 31 mars 1666. — Arroy, docteur en théologie. »

« Je soussigné, Docteur en théologie de la faculté de Paris, certifie que le livre intitulé *Chiromance Royale*, est scavant dans cette matière, étant un abrégé de ce que les plus excellents autheurs ont écrit sur ce sujet, et qu'il ne contient aucune chose contraire à la foy. Fait à Lyon, le 12 avril 1666. — Fr. Alexandre Richard, de l'Ordre de Saint-Dominique. »

« Cet ouvrage de Chiromance est bien intitulé *Royale Chiromance ;* c'est une production de recherches si universelles, si bien déduites et si bien appuyées, qu'elle surpasse toutes les autres. En foi de quoi, etc., à Lyon, 23 avril 1666. — Fr. Lombard, Carme. »

Malgré ces approbations, la *Chiroscopie* ou *Chiromancie* ne compte pas moins de quatre cent trente-trois systèmes différents, dont chacun se prétend être le plus autorisé ; et les docteurs en théologie qui affirmaient, au XVII^e^ siècle, n'avoir trouvé en ces livres rien qui fût contraire aux bonnes mœurs, me paraissent n'avoir certifié que leur immoralité personnelle. On comprendra, du reste, que les lignes tracées dans la main humaine variant à l'infini, non-seulement selon les personnes, mais encore selon les âges, et aussi selon la nature

des occupations manuelles, la Chiroscopie ne peut être qu'un chaos d'observations hasardées, sur la compilation desquelles chaque auteur nouveau venu a brodé ses variantes, au gré de sa bizarrerie ou de ses intérêts. Quelques exemples suffiront pour faire apercevoir l'absurdité des prétendus oracles chiroscopiques.

Suivant les livres approuvés que j'ai sous les yeux, une croix, tracée sur le côté extérieur du pouce, promet un riche mariage. — Une étoile, à la même même place, signifie perpétuelle virginité. — Si vous avez l'index très-bien fait, il vous arrivera malheur dans un lointain voyage. — S'il y a plusieurs lignes obliques sur la première phalange de ce doigt, vous recevrez des coups de bâton. — Une ligne au-dessus de l'articulation de la deuxième phalange du même doigt, vous menace d'être pendu, et si cette ligne est rougeâtre, vous aurez la tête tranchée. — Si vous avez un cercle sur la deuxième phalange du doigt annulaire, vous mourrez fou. — Si vous avez une croix au-dessus de la première articulation du *pouce*, vous perdrez l'oreille droite, par un accident qui arrivera un samedi. — S'il y a un demi-cercle au-dessus de la dernière articulation du doigt *medius*, c'est le présage des maladies honteuses qu'engendre le libertinage. — S'il y a deux croix sur la première phalange du doigt auriculaire, c'est une promesse de grandes richesses. — Si des lignes fourchues partent de la racine du pouce, l'homme et la femme qui ont ce signe s'abandonneront aux plus infâmes débauches. — Si vous apercevez trois lignes courtes à la naissance du doigt auriculaire, elles dénotent un fripon ; si ces lignes sont un peu longues, elles révèlent un franc voleur ; si elles sont très-longues, le fripon ou le voleur ne reculera devant aucun crime. Je ne crois pas intéressant d'aller plus loin dans cette prétendue science qui n'a pas même de principes fixes, puisque ses auteurs les plus vantés reconnaissent eux-mêmes que de cent mille mains il n'en est pas deux qui se ressemblent.

Terminons cette étude par un coup d'œil sur la DIVINATION

PAR LES SONGES (*Onéirocritie*). C'est encore un des sujets sur lesquels on publie, de nos jours, une infinité de livres populaires dont l'absurdité dépasse toute mesure. Il existe toutefois un petit traité en langue grecque, publié dans le IXe siècle par saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, et contenant de brèves explications d'une certaine quantité de songes qui, de son temps, étaient considérées comme de véritables prophéties autorisées par l'expérience. On me saura gré de traduire cette curieuse relique du moyen âge (1).

« Avant d'espérer que l'avenir te soit révélé en songe, » dit Nicéphore, « il faut apprendre à te connaître et à dominer tes passions et tes appétits. Quand tu auras acquis l'empire sur toi-même, si tu te livres au sommeil, après avoir prié Dieu, tu pourras voir se dessiner quelques images symboliques des choses futures. Mais si ton ventre est chargé de viandes, si tu as bu du vin au delà du nécessaire, tu seras obsédé par de vains fantômes, et ton esprit se noiera dans les ténèbres.

« Voir en songe un Aigle, annonce que ton rêve, heureux ou funeste, est un avertissement de Dieu.

« Voir un Coq, annonce que ton rêve se réalisera bientôt.

« Manger du Pain chaud, présage maladie prochaine.

« Tenir une Abeille, présage espérances déçues.

« Se mouvoir lentement, présage difficile réussite.

« Rencontrer une personne aimée, est de bon augure pour les espérances.

« S'entretenir avec un Roi, signifie vains projets.

« Voir des Charbons ardents, menace toujours de quelque dommage causé par les ennemis.

« Rêver que l'on plane au-dessus de terre, présage changement de lieu, voyage en terre étrangère.

« Tenir un Livre, présage que l'on sera élevé en dignité.

« Entendre le Tonnerre, annonce nouvelles inattendues.

(1) Νικηφορου Πατριαρχου Κωνσταντινουπόλεως Ὀνειροκριτικὸν (ce traité fait suite à l'ouvrage intitulé : Artemidori Daldyani *Oneirocritica*. — Bibl. S. Geneviève, de Paris, nº 893 — R.).

« Marcher droit devant soi, présage que l'on triomphera des difficultés, des obstacles, des ennemis.

« Manger des Raisins, annonce pluie, et, par analogie, succès, réalisation d'espérance.

« Marcher courbé sous un lourd Fardeau, présage peine, oppression, abaissement.

« Marcher sur des Coquilles brisées, annonce que l'on échappera aux piéges de ses ennemis.

« Être enfermé dans quelque Souterrain, présage grand péril.

« Être embrassé par un Roi, signifie bienveillance, faveur et appui de personnes puissantes.

« Voir sa propre Image sous les traits d'un vieillard, annonce heureuse chance dans les entreprises.

« Voir du Lait, présage que les ennemis ne réussiront point dans leur dessein de nuire.

« Manger quelque Aliment très-doux, présage prochaine contrariété, amère déception.

« Rire en songe, présage quelque chagrin.

« Rêver que l'on contracte Mariage, annonce quelque changement de position.

« Recevoir un Présent, présage quelque gain, ou succès peu éloigné.

« Se voir mordre par un Chien, annonce injure, affront, dommage, provenant de quelque ennemi.

« Voir tomber sa Maison, présage perte de bien.

« Respirer en songe une mauvaise Odeur, annonce tristesse, affliction.

« Manger des Fruits d'une terre étrangère, présage maladie.

« Recevoir des Lettres écrites avec une encre couleur de pourpre, annonce aux uns prochaine élévation, et à d'autres, mort prochaine.

« Manger avec un Ennemi, est le signe d'une prochaine réconciliation.

« Marcher dans une Boue claire, signifie vanité des projets.

« Se voir debout au milieu d'une Assemblée, menace de quelque accusation.

« Voir un Eunuque, est un excellent augure pour le succès d'une entreprise ou la réalisation d'une espérance.

« Fuir une Vipère, ou autre reptile venimeux, conseille de se défier de fort dangereux ennemis.

« Brûler de l'Encens, annonce quelque péril.

« Manger des Grenades ou des Oranges, présage maladie.

« Rêver que l'on a les Yeux plus grands qu'ils ne sont réellement, présage acquisition de quelque bien.

« Tenir des Clous, annonce attaque d'ennemis.

« Se voir une Chevelure accommodée avec soin, présage succès, faveur.

« Se voir mort, présage fin prochaine d'affliction.

« Voir un Bœuf, avertit de se défier d'une imprudence.

« Contempler une Mer tranquille, heureux augure pour les entreprises.

« Manger des Laitues, présage maladie prochaine.

« Voir ou tenir un Bâton brisé, ou une Baguette rompue, menace d'insuccès dans les entreprises et de déception pour les espérances.

« Voir tomber la Porte de sa maison, annonce perte de bien.

« Manger du Poisson, mauvais présage pour toute espèce d'intérêts.

« Voir des Chevaux noirs, même signification.

« Tomber de Cheval ou de Char, menace de chute corporelle, ou d'écroulement de fortune.

« Marcher sur du Limon, ou dans la Boue, annonce toujours accident ou malheur.

« Voir des Olives, bon présage pour toute espèce d'intérêts.

« Tenir des Clefs, signifie empêchements.

« Tenir une Palme en main, présage accusation.

« Entendre l'Aboiement d'un chien, annonce prochaine attaque de quelque ennemi.

« Se voir souillé d'Ordure, présage perte de bien, humiliation.

« Voir des Corbeaux, présage qu'on recevra de dangereux conseils, ou qu'on fera quelque honteuse action.

« Tenir en main un Flambeau de cire, heureux présage pour les desseins ou les espérances.

« Répandre de l'Huile sur sa tête, même signification.

« Manger des Viandes, présage satisfaction dont il faudra se défier.

« Porter un Collier, annonce quelque péril prochain.

« Voir des Arbres coupés, menace de malheur.

« Tenir ou brandir une Hache ou une Cognée, bon présage pour ceux qui ont des ennemis, ou qui sont aux prises avec de grands obstacles.

« Voir un Loup qui bâille, avertit de se défier de vains discours ou de vaines promesses.

« Voir une Femme nue, très-blanche, heureux présage.

« Voir un Lion, annonce attaque d'ennemis redoutables.

« Se voir des Cheveux blancs, bon présage.

« Embrasser sa Mère, très-bon présage.

« Tenir en main une Épée, présage lutte, grand péril.

« Voir ou manier des Perles, présage afflictions, larmes et deuil.

« Voir un homme ou une femme avec un Visage noir, annonce long chagrin.

« Voir un Nègre, présage maladie.

« Tenir de beaux Fruits, présage bonheur en amour.

« Voir des Morts inconnus, annonce perte de biens, ruine des entreprises, évanouissement des espérances.

« Voir des Arbres sans feuilles, annonce vains efforts pour mener à bien les projets.

« Voir un Chêne, bon présage pour les entreprises.

« Voir un Olivier, présage victoire sur les ennemis.

« Voir un Serpent dans son lit, heureux présage.

« Gravir une Montagne, annonce force et bonne chance.

« Boire du Vin, présage grands obstacles, grandes luttes.

« Voir une maison en Feu, bon présage.

« Voir une maison enveloppée de Fumée, mauvais présage.

« Voir ses Dents tombées, mauvais présage.

« Rêver que l'on perd une Dent et qu'il en repousse une autre, annonce bonheur inespéré.

« Voir des étoffes de Pourpre, annonce maladie.

« Voir des Brouillards, conseille la prudence avant d'agir.

« Se voir les Pieds coupés, mauvais augure au moment d'un voyage.

« Se voir de larges Pieds, présage afflictions de toute sorte.

« Voir une Colombe, heureux présage.

« Voir une Fontaine limpide, fin des peines, ou joie prochaine.

« Porter des Sandales à la main, annonce péril imprévu.

« Être assis sur un Rocher, bon présage pour les espérances.

« Voir tomber une Tour, annonce mort pour les personnes élevées en dignité.

« Voir tomber le Ciel ou les Étoiles, présage grand péril.

« S'imaginer que l'on a des Ailes et que l'on voltige entre ciel et terre, présage d'élévation au delà de toute espérance.

« Tenir une Perdrix, présage possession de la femme que l'on désire obtenir.

« Voir ou tenir des Poireaux ou des Oignons, présage afflictions et deuil.

« Porter un Vêtement noir, mauvais présage.

« Porter un Vêtement blanc, bon présage.

« Porter une robe de Pourpre, annonce maladie.

« Tenir des Passereaux et les laisser échapper, mauvais présage.

« Embrasser une Colonne, présage appui divin.

« Briser des Glaives, annonce triomphe sur les ennemis.

« Manger des Figues, annonce tromperies, déceptions.

« Voir des Guêpes, présage péril et attaque d'ennemis.

« Voir des Vers, engendrés par la corruption, annonce multiplicité de choses fâcheuses.

« Manger une Sèche (poisson de mer), annonce maladie.

« Voir ou sentir un Tremblement de terre, annonce péril pour les personnes élevées en dignité.

« Se voir Riche, menace de ruine ou perte, ou dommage quelconque.

« Se couper les Cheveux, très-mauvais présage.

« Voir tomber ses Cheveux, signe de grand péril.

« Porter sur son dos un Aveugle, très-bon présage.

« Entendre des Chants, annonce querelles entre voisins.

« Voir des Lumières, présage éclaircissement des affaires embrouillées.

« Voir une Mer agitée, annonce bouleversement de position.

« Entendre des Voix inconnues, avertit que le songe est un avertissement divin.

« Se voir plongé dans la Nuit, annonce haines dangereuses qui travaillent dans l'ombre.

« Élever ses Mains vers le ciel, annonce fin des peines.

« Se voir un Vêtement déchiré, même signification.

« Se voir couvert de puces, annonce nombreuses tracasseries, contrariétés de toute sorte.

« Tenir des OEufs, ou les faire cuire, annonce querelles, chagrins, disgrâces.

« Manger des OEufs cuits, présage gain et succès.

« Se voir nu et assis, présage dépouillement.

« Prendre des faucons, des éperviers, ou autres Oiseaux de proie, signifie réussite en toute entreprise.

« Pleurer en songe, présage joie prochaine.

« Tomber dans un Précipice, présage dangereux pour tout le monde, et surtout pour les personnes élevées en dignité.

« Se plonger dans un Lac, présage péril.

« Voir des Bœufs morts, est la menace de quelque détresse.

« Nager dans la mer ou dans une eau salée, présage maladie.

« Voir du Vin renversé, annonce fin des peines.

« Boire du Vin gâté, présage afflictions.

« Marcher sur des Serpents, annonce triomphe sur les ennemis.

« Se laver les Pieds, présage fin des peines.

« Se brûler quelque partie du corps, menace de quelque scandale qui couvrira d'infamie.

« Se voir assis sur un Mur, présage heureux.

« Rêver que l'on court, signifie force et stabilité dans les entreprises.

« Se voir la Peau noire, présage de maladie mortelle, surtout si c'est un enfant qui a songé.

« Boire de l'Eau trouble, présage maladie.

« Voir un Lièvre avant de se mettre en voyage, présage quelque accident.

« Se laver les Mains, annonce fin des peines.

« Tenir ou manier de l'Or, présage insuccès dans les entreprises, déception des espérances.

« Voir couler un Fleuve à plein lit, annonce triomphe sur les obstacles et les ennemis. »

A ces explications brièvement fournies par Nicéphore, patriarche de Constantinople, ajoutons-en quelques-unes, tirées des *OEuvres* d'Artémidore de Daldys.

Voir des roses rouges, présage de joie.

Voir et flairer des roses au printemps et en été, annonce réussite des entreprises, si l'on est en bonne santé; mais, si l'on est malade, c'est une menace de mort.

Voir et flairer des roses en hiver, si l'on est en bonne santé, signifie déception des espérances; si l'on est malade, guérison.

Entendre gronder le tonnerre, sans voir d'éclairs, est le présage d'une prochaine trahison.

Se voir frapper du tonnerre, présage de mort.

Voir un vase plein d'eau se briser sans que l'eau s'écoule, pronostique un veuvage prochain.

Faire la vendange, signifie retard dans les entreprises.

Se voir prêtre, présage pour un homme ascension de fortune, acquisition de quelque bien. Si une femme se voit prêtresse, présage de déshonneur et de divorce.

Tirer de l'eau trouble d'un puits, présage pour les célibatai-

res un mariage malheureux, ou dangereuse maladie qui suivra de près le mariage. — Si l'eau est limpide, présage contraire.

Voir une poule entourée de ses poussins, présage affront.

Se voir dans une prairie, présage déception des espérances.

Voir des pendus, présage grande adversité.

Pêcher des poissons de diverses couleurs, annonce trahison.

Se voir pendu, signifie, pour un malade, guérison prochaine; pour un affligé, fin de ses peines; pour une personne en bonne santé et exempte de soucis, succès et gain.

Voir de la neige en été, menace de ruine les commerçants.

Voir un mûrier déraciné, présage la mort d'un enfant.

Faire la moisson, retard dans les entreprises.

Se voir mort et enterré, signifie, pour les personnes ruinées ou disgraciées, retour de fortune.

Voir ses vêtements, ou son or, dérobés par un mort, signifie péril de mort prochaine.

Lutter avec un mort, présage adversité.

Voir ressusciter un mort, annonce au captif prochaine délivrance; à un coupable, découverte et punition de son méfait; au pauvre, soulagement inespéré; aux femmes enceintes, heureux enfantement.

Battre du fer sur une enclume, présage querelles.

Polir du fer, présage réconciliation avec les ennemis.

Assister à des funérailles, présage succès, gain dans les entreprises. — Pour les célibataires, heureux mariage.

Porter une couronne d'or, présage au malade mort prochaine.

Voir des abricots, annonce déception d'espoir. En manger dans leur saison, bonnes chances; — hors de saison, contrariétés.

Voir un amandier couvert de fleurs ou de fruits, signifie réussite des projets. Manger des amandes, grands obstacles.

Voir des artichauts, annonce tribulations et chagrin.

Voir une biche entourée de ses petits, signifie réussite, grandes chances de gain pour les pauvres, ou d'augmentation de biens pour les riches.

Voir des cailles, présage mauvaise rencontre. Entendre leur chant, signifie nouvelle imprévue.

Voir ou manger des cerises, annonce d'heureuses nouvelles.

Voir des cigales, ou les entendre chanter, présage aux malades péril de mort.

Se voir enterré vif, présage chute dans une grande détresse.

Songer que l'on se marie, signifie maladie ou chagrin.

Songer que l'on joue de la flûte, annonce querelles, perte de procès.

Cueillir une grenade mûre, signifie faveur que l'on recevra d'un personnage élevé en dignité. Si le fruit n'est pas mûr, c'est un présage de maladie.

Se voir vêtu de différentes couleurs, annonce insuccès dans les entreprises, contrariétés, chagrins.

Voir le soleil se lever sur l'horizon, présage bonnes nouvelles; si c'est une femme qui rêve, ce songe lui promet un fils.

Voir un arc-en-ciel du côté de l'Orient, présage aux malades guérison, et aux pauvres, allégement de leur détresse. Le voir à l'Occident, signifie accroissement de biens pour les riches, et misère pour les pauvres. Le voir au-dessus de sa tête, annonce danger de mort.

Songer que l'on a la tête tranchée et séparée du corps, présage aux malades guérison, aux affligés consolation, aux pauvres fin de leur misère; aux prisonniers délivrance; aux personnes en dignité affermissement et augmentation de fortune. »

Nous devons au bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix) une savante étude sur l'Onéirocritie, que le spirituel écrivain termine ainsi : « La divination par les songes est un des fruits du symbolisme oriental. L'esprit des Asiatiques, tout à la fois contemplatif et exalté, apathique et inquiet, imbu de croyances fatalistes et avide de révélations surnaturelles, devait le premier monter à l'assaut de la Providence, chercher à se rendre maître de ses secrets, s'abandonner au culte des choses mystérieusement dérobées au regard humain. L'Orient est la patrie du rêve et des chimères. Après y avoir pris naissance, l'Onéiro-

mancie, pour ainsi dire instinctive, s'est fortifiée en s'appropriant toutes les traditions voisines de son objet ; elle est devenue un art qui avait ses praticiens enthousiastes, une science qui avait ses promoteurs et ses docteurs, une religion qui avait ses prêtres et ses fanatiques, une puissance qui avait ses esclaves soumis et ses dépositaires respectés. Elle pouvait alors se promettre un avenir brillant et sans fin. Malheureusement, l'industrie, fille de la cupidité, s'en empara, et lui fit perdre sa dignité d'abord, son pouvoir ensuite. Cependant des maîtres habiles lui rendirent son prestige évanoui, en l'implantant au sein de la civilisation grecque. Une ère florissante se rouvrit pour elle. Elle eut crédit sur l'imagination des simples et sur la raison des doctes. On lui demanda des arrêts dans le palais de Périclès, comme dans les cabanes de pêcheurs. Mais, là encore, le charlatanisme, qui déflore et détruit tout ce qu'il effleure, la fit retomber dans l'abjection. Émigrant dans les contrées où dominait le génie romain, elle ressuscita plus fière que jamais. Les empereurs l'admirent, avec les oracles de leurs dieux nationaux, au partage de l'aveugle confiance du peuple, et les patriciens, eux-mêmes ne la dédaignèrent pas. Mais, là aussi, elle eut plus d'un échec à subir, raillée et persiflée qu'elle fut par la philosophie la plus fine et la satire la plus mordante. Conspuée et avilie, elle se réfugia parmi nous. A la faveur des ténèbres et de la confusion des intelligences, elle se conserva aisément au moyen âge, et put traverser dix siècles, sans que la plus légère atteinte fût portée à son autorité. Merveilleux instrument, commode auxiliaire, dans ces temps d'abrutissement et de grossier mysticisme, pour le clergé dominateur et les chefs militaires; elle s'était presque élevée à la hauteur d'une institution féodale et d'une garantie politique. On la gouvernait, mais elle régnait. Elle avait effacé toute son empreinte païenne, si riante et si molle, pour porter le sombre cachet de l'idée catholique. Phantasus, Hercules Somnialis, troupe folle échappée par les portes de corne et d'ivoire, qu'étiez-vous devenus ? Le Diable avait pris votre place ; le Diable tentateur envoyait aux

hommes des songes qui sentaient le soufre et la chair grillée. Cette nouvelle vigueur de l'Onéirocritie devait s'affaiblir aussi. L'indifférence la menaçait sérieusement, quand la poésie de la Renaissance la fit revivre d'une vie factice. Heureusement pour elle, quelques rêveurs, amis des études rares et curieuses, reprirent en sous-œuvre l'édifice inachevé des Artémidore, des Apomazar et des Hippocrate. Les traductions de ces maîtres, parues aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, réveillèrent le goût de la divination par les songes, et la mode lui donna une popularité nouvelle. Cette brillante mais dernière floraison ne se flétrit que sous l'influence mortelle de la philosophie âcre et corrosive du XVIII^e^ siècle ; elle ne s'est pas encore relevée de ce coup fatal. S'en relèvera-t-elle jamais ? Tout porte à croire que non. Hélas ! il faut bien en convenir, l'Onéirocritie est de nos jours tombée dans le domaine banal des ignorants et des superstitieux, dont l'éducation, en s'étendant de plus en plus, diminuera le nombre graduellement jusqu'à complète extinction. A qui et à quoi s'en prendre de ce mépris dans lequel nous la voyons, à l'heure qu'il est, si misérablement ensevelie ? Au charlatanisme encore, au charlatanisme toujours. Les diseurs de bonne aventure ont déshonoré la science onéirocritique, comme les somnambules vénales sont en train de déshonorer le magnétisme. Et leur contact a été si funeste, qu'aucun esprit distingué n'a osé prendre sa défense hautement. Tout au plus, balbutie-t-on de timides excuses, ou plaide-t-on à voix prudente les causes atténuantes. On rougirait de proclamer que l'esprit de l'homme est le miroir des choses divines ; on ne pourrait retenir un sourire moqueur, en exhibant les souvenirs des rêves que chacun cependant conserve dans son noctuaire, comme disait Addison. Cependant la connaissance de l'avenir qui nous est réservé, est toujours le plus importun désir de notre âme ; c'en est aussi le besoin le plus inassouvi. Il est donc possible qu'on revienne du dédain peut-être excessif qu'on affiche aujourd'hui pour l'art onéirocritique. Il est possible, quoique peu probable, qu'on cherche encore

dans les diverses fonctions de la vie, et particulièrement dans les phénomènes du sommeil, des éclaircissements et des pronostics. Si l'Onéirocritie empirique pouvait mourir, l'Onéirocritie raisonnée pourrait renaître et se développer. Mais y croirait-on ? C'est fort douteux. Et pourtant des hommes d'un esprit élevé prétendent qu'un mauvais rêve peut donner un bon avis. D'où nous concluons que, s'il y a légèreté à tout accueillir, il y a témérité à repousser tout. Il est dans toutes choses un milieu juste qu'il faut chercher, et où, quand on l'a trouvé, il faut se tenir. Gardons-nous de nous briser contre ces écueils qui sont les idées et les opinions absolues. Et, en ce qui touche particulièrement l'art de deviner par les songes, posons cet axiome final, à savoir : que ce qu'il est dangereux d'admettre aveuglément ne doit pas davantage être rejeté systématiquement. Extirpons les erreurs, déracinons les préjugés, mais à la condition de ne pas pécher ensuite par excès d'incrédulité : à la place de faux dieux ne mettons pas le néant. »

Ce qu'exprime en si bons termes M. Paul Lacroix, au sujet de l'Onéirocritie, est conforme aux opinions générales de La Bruyère et de Pierre Bayle, et peut s'étendre à tous les autres arts occultes. Je m'avise même d'ajouter qu'en ce moment beaucoup d'esprits sérieux s'appliquent à la recherche du mystère des influences astrales sur le caractère, les inclinations, la destinée des hommes. L'Astrologie, qui contient cette science, est peut-être à la veille d'ouvrir une nouvelle carrière aux études cabalistiques ; et l'Astrologie tenant les clefs de tout l'occultisme, sa résurrection rendrait peut-être la vie à de grandes vérités antiques, étouffées sous des siècles d'erreurs ou d'abus.

Mais, avant d'aborder cette théorie, achevons la revue des traditions magiques du Moyen-Age et de la Renaissance.

VII

La médecine des sorciers est encore en vigueur au fond des campagnes. Les familles s'y transmettent avec foi, et même

avec succès; des remèdes que méprisent nos docteurs, mais qui n'en sont pas moins efficaces et qui opèrent, de temps en temps, des cures surprenantes. Les vertus des herbes champêtres, de la plante des bois, des simples de la montagne, sont mieux connues des paysans que de nos professeurs de botanique. Cette science populaire des médications végétales, dont j'ai donné quelques exemples, voit ses secrets rangés, de nos jours, sous le titre uniforme de *remèdes de bonnes femmes*, et ce titre en constate bien l'origine, car les sorcières étaient jadis appelées *bonnes* ou *sages* femmes, expression de la gratitude ou de la crainte qu'elles inspiraient à leurs clients. Le grand et puissant docteur de la Renaissance, Paracelse, déclare qu'il faut brûler tous les livres de médecine, latins ou grecs, juifs ou arabes, et qu'il n'a rien appris que de la médecine des bonnes femmes, des bergers et des bourreaux (ceux-ci étaient souvent d'habiles rebouteurs de membres démis, et d'excellents vétérinaires). Son traité admirable et plein de génie sur les maladies des femmes, le premier qu'on ait écrit sur ce grand sujet, si profond, si attendrissant, est sorti de l'expérience des femmes mêmes, de celles à qui les autres demandaient secours, car partout les sorcières étaient sages-femmes. Mais comment l'art secourable marchait-il de front avec le sortilége, avec l'art des maléfices ? Paracelse, qui savait tant de choses, ne répond rien à cette question. Pour lui le fait existe, et c'est assez. Il croit ou feint de croire à l'intervention du Démon, aux pactes qui peuvent nous associer à sa dangereuse puissance, aux conjurations qui soumettent les Esprits du ciel ou de l'enfer à notre volonté. C'est pour lui le thème de dix livres écrits sous le nom d'Archidoxie, l'archiscience. Prenant la médecine vulgaire au point où les ressources lui manquent, il lui substitue gravement, pour chaque maladie, un talisman surnaturel dont il a soin de faire graver l'empreinte avec l'imperturbable assurance d'un initié convaincu. Malheureusement pour notre curiosité, et peut-être aussi pour la science elle-même, plusieurs de ses manuscrits ne nous sont parvenus qu'incomplets; des chapitres entiers

ont disparu, çà et là, dans les parties les plus intéressantes de ses traités, soit qu'il les ait détruits comme d'excessives indiscrétions, soit que leur perte soit due à un simple accident.

Cet excellent Paracelse ne se bornait point à guérir magiquement les maladies les plus désespérées; il affirmait la possibilité de fixer la fortune, et d'obtenir une parfaite réussite en toutes choses. Le moyen qu'il propose est trop singulier pour que je m'abstienne de l'indiquer. « Concentrez, » dit Paracelse, « pendant quarante jours, dans un alambic, une suffisante quantité de *Sperma Viri*. Au bout de ce temps, vous verrez se mouvoir dans le récipient une petite forme humaine, parfaitement distincte, mais presque sans substance. Si vous nourrissez cet embryon avec un peu de sang humain, en ayant soin de le maintenir, pendant quarante semaines, à une température équivalente à la chaleur d'un ventre de cheval, vous verrez s'achever la création d'un véritable enfant, mais infiniment petit. C'est ce que nous appelons l'*Homunculus*, le petit homme. L'art qui lui a donné la vie, et qui sait entretenir cette vie, en fait une des plus singulières merveilles de la science humaine unie au pouvoir de Dieu. Ce petit être est doué d'intelligence, et sa naissance mystérieuse lui communique la faculté de pénétrer et de nous communiquer le secret des choses les plus cachées. » Mais Paracelse ne pousse pas plus loin ses confidences, « de peur, » ajoute-t-il, « des graves et funestes conséquences que pourrait avoir son indiscrétion. » Il nous apprend seulement que les artistes en magie de son temps savaient encore fabriquer avec de la terre, de la cire ou du métal, des *Homunculi* artificiels, dont la possession rendait invulnérable, procurait des richesses ou des honneurs, et pouvait contraindre la plus belle femme du monde à aimer éperdument un monstre de laideur. Paracelse était un personnage sérieux, fort considéré de son temps, et qui n'eût point voulu se compromettre en faisant imprimer des mensonges effrontés. Regrettons qu'il ait, tout à la fois, trop et trop peu parlé de l'*Homunculus*. Que la critique

lui soit légère, en attendant que la science moderne ait acquis le droit de se prononcer sans appel (1).

Mais avant et après ce grand docteur, comme l'appelle M. Michelet, il y avait des recettes de bonne fortune, plus connues, plus vantées, sinon plus efficaces, que celle de l'*Homunculus*. Qui de nous n'a entendu parler de la *Mandragore*, espèce d'*homme-racine*, dont l'heureux propriétaire pouvait, disait-on, tout entreprendre, tout oser, tout conquérir, pourvu qu'il ne fît connaître à personne l'occulte serviteur de sa volonté ? Il y a encore des gens qui cherchent cette bienfaisante Mandragore, comme il y en a qui croient à l'influence des maléfices, à la seconde vue des somnambules, au pouvoir fatidique des tireuses de cartes. Pour la satisfaction de ce public spécial et plus nombreux que l'on ne pense, je me décide à glaner, dans les manuscrits des XV^e^ et XVI^e^ siècles, quelques échantillons de Sortiléges. La bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, est assez riche en ce genre de curiosités fantastiques, dont les unes appartenaient autrefois au président de Thou, les autres au cardinal de Rohan, celles-ci au prince de Soubise, celles-là au marquis de Paulmy, etc., etc. Ces illustres personnages n'étaient assurément pas des adeptes de la Sorcellerie, mais de fort estimables et très-innocents collectionneurs d'étrangetés. C'est aussi à l'Arsenal que, sous Louis XIV, siégeait le tribunal institué, sous le titre de *Chambre ardente*, pour juger les accusations de Magie et de Sorcellerie. Les grimoires dont la bibliothèque a recueilli le dépôt sont peut-être les pièces de conviction qui servaient de base et d'éléments aux procès. On sait, par les lettres de Bussi-Rabutin, que le duc de Montmorency-Luxembourg, capitaine des gardes du roi, fut décrété de prise de corps pour avoir voulu, disait-on, faire un pacte avec le Diable, par l'entremise d'un prêtre nommé Le Sage. La comtesse de Soissons, surintendante de la maison de la reine, et fameuse par la dépravation de ses mœurs, fut

(1) Theophr. Paracelsi *De naturâ Rerum*, et *Archidoxorum libri decem*, 2 vol. in-4 (Genevæ, 1658). *Bibl. S. Geneviève*. Paris, R. 96.

aussi accusée de sortilége, et contrainte de s'enfuir à Bruxelles, puis en Espagne, et enfin en Allemagne, où elle mourut. La duchesse de Bouillon, la princesse de Polignac, la duchesse de Foix, la princesse de Tingry, la maréchale de La Ferté, et d'autres femmes de qualité furent plus ou moins compromises dans des affaires de philtres amoureux et d'empoisonnements procurés par des moyens surnaturels et diaboliques. Ces accusations s'étendaient d'ailleurs à toutes les classes de la société. Le receveur général du clergé, un certain Penautier, fut lui-même mis en cause et obligé de sacrifier la moitié de son bien pour faire supprimer la procédure (1). Le clergé de cette époque, profondément corrompu, n'était guère capable d'éclairer la conscience des magistrats, ou plutôt il voyait dans la croyance au Diable un auxiliaire utile au maintien du prestige que détruisaient ses vices. Les poursuites à outrance auxquelles se livrait la Chambre ardente devinrent si scandaleuses, que Louis XIV fut obligé d'y mettre un terme par son ordonnance de juillet 1682 ; le grand roi n'était pas encore tombé sous la domination des Jésuites.

Les manuscrits dont je viens de parler contenaient-ils des secrets bien dangereux, et de nature à justifier le zèle fanatique des juges de la Chambre ardente?... C'est une question scabreuse. La Sorcellerie, tout le monde le sait, avait pour but général de procurer à ses adeptes la richesse et les honneurs. « Se faire aimer de qui l'on veut, se venger de qui vous déplaît, charmer les uns, punir les autres, s'élever au-dessus du commun des hommes, et exercer la puissance, tel était le rêve des apprentis-sorciers. » « Pour cela, » dit quelque part le savant bibliophile Jacob, « rien ne coûte ; mais la Nature laisse difficilement saisir ses secrets, et c'est en vain que les uns allument leurs fourneaux, que les autres ouvrent leurs grimoires, évoquent les morts ou conjurent les esprits ; tous ne trouvent le plus souvent que déboires, misère, infamie, mépris et

(1) Voltaire, *le Siècle de Louis XIV* (Ed. Plancher, 1817), p. 370 et suiv. — Dulaure, *Histoire physique, morale et politique de Paris*, t. IV. Paris sous Louis XIV.

tourment. Et pourtant, » confesse l'auteur des *Curiosités des sciences occultes*, « il peut y avoir quelque vérité cachée dans ces antres obscurs. » — Je prends acte de cette déclaration qui émane d'un penseur distingué, et je crois avec lui qu'en matière de sciences et d'arts occultes la sagesse consiste, peut-être, non pas à se moquer de tout, mais à chercher lentement, patiemment, avec persévérance, la vérité cachée dans les ténèbres de l'illusion.

Quoi qu'il en soit, voici ma gerbe glanée dans le champ du Sabbat, c'est-à-dire dans les principaux grimoires que j'ai pu consulter (1).

Voulez-vous faire une Mandragore aussi puissante que l'*Homunculus* vanté par Paracelse? Cherchez une racine de la plante nommé Bryone. Sortez-la de terre un lundi (jour de Saturne), un peu après l'équinoxe du printemps. Coupez les extrémités de cette racine, et allez l'enterrer, de nuit, au milieu de la fosse d'un mort, dans un cimetière de campagne. Pendant trente jours, vous irez l'arroser avec du lait de vache dans lequel vous aurez noyé trois chauves-souris. Le trente-unième jour étant arrivé, retirez-la pendant la nuit, et faites-la sécher dans un four chauffé avec de la verveine; puis enveloppez-la d'un lambeau du drap dans lequel est mort un homme, et portez-la toujours sur vous.

Autre mandragore. — Prenez un œuf de poule noire, et faites-en sortir une quantité de glaire égale au volume d'une grosse fève. Remplacez cette glaire par du *Sperma Viri*, et bouchez la fente de l'œuf en y appliquant un peu de parchemin vierge, légèrement humecté. Mettez ensuite votre œuf dans une

(1) Voyez, à la Bibliothèque de l'Arsenal, les manuscrits suivants: *La Kabbale intellective*, in-4, Sc. et A., n. 72. — Pierre d'Abanne, *Eléments de Magie*, in-4; Sc. et A., n. 81. — *Livre de la sacrée Magie*, in-4, Sc. et A., n. 79. *Zekerboni*, par P. Mora, in-4, Sc. et A, n. 74. — *Traité des opérations des sept esprits*, in-4, Sc. et A., n. 70. — *Le Grimoire* d'Armadel, in-4, Sc. et A., n. 88. — *Grimorium, seu totius Kabalæ secretarius*, in-4, Sc. et A., n. 46. — Les vrais talismans, in-4, Sc. et A., n. 91. — *Secrets pour l'amour*, in-4, Sc. et A., n. 92. — *Traité des Esprits célestes et terrestres*, in-4, Sc. et A., n. 68-69, etc.

couche de fumier, le premier jour de la lune de mars, que vous connaîtrez par la table des épactes. Après trente jours d'incubation, il sortira de l'œuf un petit monstre ayant quelque apparence de forme humaine. Vous le tiendrez caché dans un lieu secret, et le nourrirez avec de la graine d'aspic et des vers de terre. Aussi longtemps qu'il vivra, vous serez heureux en tout.

Un troisième procédé, mais qui limite le bonheur à vingt ans, consiste à saigner une jeune poule noire, pendant la nuit, dans un carrefour où aboutissent quatre chemins. En l'égorgeant, dites : « Bérith, fais mes œuvres pendant vingt ans, » et enterrez la poule assez profondément pour que les chiens ou autres animaux voraces ne soient point attirés en ce lieu-là. L'esprit invoqué vous suivra partout et vous fera réussir.

Vos désirs plus modestes se bornent-ils à ne point manquer de l'argent nécessaire à vos besoins pendant le cours de l'année, faites des crêpes avec des œufs, du lait et de la farine, pendant que se dit, dans l'église la plus voisine de votre habitation, la première messe de la Chandeleur (jour de la Purification de la sainte Vierge), et tâchez que douze crêpes soient faites avant la fin de la messe.

Voici un secret plus singulier, pour doubler la somme d'argent qué l'on possède. Arrachez un poil d'une jument en chaleur : que ce poil soit pris le plus près possible de la vulve, et sorte avec la racine. En l'arrachant, dites : « *Drigne*, *Dragne*. » Allez ensuite acheter un pot de terre garni d'un couvercle, sans en marchander le prix. Remplissez-le d'eau de fontaine, jusqu'à trois doigts près du bord ; mettez-y le poil de jument, couvrez-le, et allez le cacher dans un lieu bien secret. Après neuf jours accomplis, reprenez ce pot, et vous y trouverez une espèce de petit serpent, qui se dressera vivement. En le voyant se dresser, dites à haute voix : « J'accepte le pacte. » Prenez alors ce serpent avec votre main droite enveloppée de peau de chevreau vierge, et enfermez-le dans une boîte de sapin neuve, que vous aurez achetée sans en discuter le prix. Vous y aurez mis d'avance du son de froment, dont se nourrira le mystérieux ser-

pent, et vous renouvellerez chaque matin sa provision. Quand vous voudrez avoir argent ou or, vous en mettrez dans la boîte une somme quelconque, puis vous vous étendrez sur votre lit, auprès de la boîte, et resterez immobile pendant trois heures. Au bout de ce temps, ouvrez la boîte, et vous y trouverez le double de la somme déposée. Quand vous voudrez renouveler cette opération, ayez soin de mettre dans la boîte des pièces d'or ou d'argent différentes, c'est-à-dire qui ne proviennent point du précédent dépôt. Notez aussi qu'il ne faut pas mettre à la fois plus de cent pièces de monnaie, et assurez-vous qu'en votre horoscope, pour ce jour-là, le Soleil soit en favorable aspect avec la Lune, et dégagé des influences maléfiques de Saturne ou de Mars (1). Le grimoire ajoute que la conservation du serpent n'est pas sans péril pour le possesseur. Quand on veut s'en défaire, il faut écrire sur du parchemin vierge le nom et le signe de l'esprit *Clamey*, mettre cet écrit dans la boîte, et, au lieu de son de froment, donner pour aliment au reptile une poignée de la farine dont fut faite l'hostie avec laquelle un prêtre a dit sa première messe. Le serpent meurt, et le pacte est rompu.

L'existence d'un trésor enfoui vous est-elle révélée en songe, et quelque tradition locale vous autorise-t-elle à penser que vous n'êtes point le jouet d'une illusion, voici le moyen de le découvrir. Faites un cierge composé de cire et de graisse humaine, et, pour chandelier, taillez en forme de fer à cheval un morceau de bois de noisetier ou de coudrier. Transportez-vous, à minuit, dans la cave, ou le champ, ou autre lieu qui vous aura été désigné, et allumez votre cierge. Si la flamme pétille, vous n'êtes pas loin du trésor; si elle pétille de plus en plus vivement, vous en êtes bien près; si elle s'éteint tout à coup, vous y touchez. Il ne vous reste qu'à creuser. Pour éclairer ce travail, vous devez être muni de trois lanternes, contenant chacune un cierge bénit. Mais, si vous n'avez la ferme intention de consa-

(1) Cette observation des aspects planétaires est expliquée plus loin, dans le Livre VI (Théorie de l'Horoscope).

crer aux pauvres la dîme de cette bonne fortune, l'opération ne réussira point.

Pour vivre toujours préservé de la foudre, des épidémies et des effets d'un poison quelconque, portez toujours de la serpentine sous votre aisselle gauche.

Si vous habitez quelque pays infesté de reptiles, plantez des fraisiers autour de votre maison, et ces dangereux animaux n'en approcheront jamais.

Prenez garde de vous quereller avec un homme qui vient de manger des lentilles, car, s'il venait à vous mordre, la plaie serait incurable.

Le lis, cueilli pendant que le soleil parcourt le signe du Lion, et mêlé avec du suc de laurier, puis mis sous une couche de fumier, produit des vers. Recueillez ces vers, réduisez-les en poudre, et si vous mettez de cette poudre dans les vêtements de quelqu'un ou dans son lit, cette personne ne pourra dormir jusqu'à ce que la poudre soit ôtée. — Si l'on jette de cette poudre dans un vase plein de lait, et si l'on place ce vase dans une étable, en le couvrant d'une peau de vache, toutes les vaches habitant l'étable, et dont la couleur sera semblable à celle de cette peau, perdront leur lait.

Enveloppez des tiges de jusquiame dans la peau d'un jeune lièvre, et enterrez le tout dans un carrefour : tous les chiens du voisinage s'y rassembleront, et ne quitteront la place qu'après l'enlèvement de ce sortilége.

Voulez-vous faire danser malgré elle, en votre présence, une jeune fille que vous aimez? Prenez de la majorlaine sauvage, du thym sauvage, des feuilles de myrte, trois feuilles de noyer, et des souches de fenouil. Toutes ces herbes doivent être cueillies la veille de la Saint-Jean. Faites-les sécher à l'ombre ; ensuite, réduisez-les en poudre très-fine que vous passerez à travers un tamis de soie. Il suffira de souffler un peu de cette poudre dans l'air, ou d'en faire aspirer une petite pincée par la jeune fille, comme une prise de tabac, et elle se mettra à danser.

Vous plairait-il de châtier la personne qui vous aurait gra-

vement offensé ? Allez couper, un samedi, avant le lever du soleil, un rameau d'un coudrier d'un an d'âge, que nulle main n'ait encore touché. Dites en même temps ces paroles : « Je te coupe, rameau de cet été, au nom de (nommez ici votre ennemi)... que je veux punir. » Rentré chez vous, étendez une couverture de laine neuve sur une table qui n'ait jamais servi, en disant trois fois : « *In nomine Patris* †, *et Filii* †, *et Spiritus* † *sancti, et in cute Droch* † *Mirroch* † *Esenaroth* † *Betu* † *Baroch* † *Maaroth* †. (Il faut faire le signe de la croix autant de fois que vous le voyez marqué.) Ajoutez, après la troisième invocation : « Trinité sainte, punis celui (ou celle) qui a commis le mal contre moi, et délivre-moi de ce mal par ta grande justice : † *Elion* † *Elion* † *Esmaris. Amen.* » A la dernière parole, frappez de votre rameau la couverture, et la personne qui vous aura offensé ou causé quelque tort recevra invisiblement autant de coups que vous en frapperez sur la couverture. — Une autre tradition présente un moyen plus simple. Un vendredi quelconque, procurez-vous un cheveu de la personne qui vous a fait du mal, et, pendant neuf jours, faites chaque jour un nœud avec ce cheveu. Le neuvième jour, qui sera un samedi, enveloppez-le dans un parchemin vierge, et frappez dessus : votre ennemi ressentira chaque coup.

VIII

Voulez-vous gagner au jeu ? Vous n'avez que l'embarras du choix entre les procédés suivants : — Le premier jeudi de la nouvelle lune, à l'heure de Jupiter, avant le lever du soleil, écrivez sur du parchemin vierge, ces paroles : « *Non licet ponare in egarbona quia pretium sanguinis.* » Puis, ayez une tête de vipère, et la mettez au milieu de l'écriture ; renversez les quatre coins du parchemin sur cette tête ; et, quand vous voudrez aller jouer, attachez le tout avec un ruban de soie rouge à votre bras gauche, et nul autre que vous ne gagnera.

2e procédé. — Au jour et à l'heure de Mercure, avant le lever du soleil, écrivez sur du parchemin vierge, ces mots : † *Aba* † *athai* † *abatroy* † *agera* † *prosha* †. Vous tracerez les croix avec du sang tiré de quatre doigts de votre main gauche (le pouce excepté). Ensuite vous parfumerez ce parchemin avec de l'encens d'église, et le porterez sur vous pendant le jeu.

3e procédé. — Ecrivez sur un parchemin vierge les mots : † *Lo* † *ma* † *na* † *pa* † *quoa* † *ra* † *sata* † *na* †... Enveloppez une pièce de monnaie d'argent dans cet écrit. Un dimanche, jour du Soleil, avant minuit, portez ce talisman dans un carrefour où aboutissent en croix quatre chemins. Après y avoir enterré la pièce de monnaie, frappez sur la terre trois coups du pied gauche, en prononçant les paroles avec les neuf signes de croix indiqués. Retirez-vous ensuite, sans regarder derrière vous. Le lendemain, à la même heure, allez déterrer votre pièce, et retirez-vous encore sans regarder derrière vous. Chaque fois que vous la porterez sur vous, vous gagnerez au jeu.

4e procédé. — Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, avant le lever du soleil, allez cueillir de la graine de plantain, que vous pulvériserez, et mettrez dans un tuyau de plume d'oie, avec trois gouttes d'eau bénite. Fermez ce tuyau, à ses deux extrémités, avec un peu de cire tirée d'un cierge bénit. Quiconque portera ce talisman, sera aimé de tout le monde et gagnera au jeu.

5e procédé. — La veille de Saint-Pierre, cherchez l'herbe nommée *Morsus Diaboli*. Lorsque vous l'aurez trouvée, tracez devant vous sur la terre un demi-cercle terminé par deux croix, et avant de la cueillir prononcez les paroles : *Agla* † *Adonay* † *Jehova* †. Portez cette herbe à l'église, déposez-la pendant tout un jour sous la nappe de l'autel, du côté de l'Evangile, et ensuite faites-la sécher pour la réduire en poudre que vous porterez dans un petit sachet suspendu au cou. Chaque fois que vous porterez sur vous ce talisman, la chance du jeu vous sera favorable. — L'effet sera plus puissant, quand la fête de saint Pierre tombera en pleine lune.

6e procédé. — Le premier mardi de la nouvelle lune, cher-

chez une tige de trèfle à quatre ou cinq feuilles, avant le lever du soleil, et à l'heure de Jupiter, en disant, dès que vous l'apercevrez : « *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod Deus exaltavit Jeschue.* » Portez cette herbe sur vous, et touchez-la avant de jouer.

7e procédé. — Prenez trois feuilles de laurier, que vous direz au bon Génie *Balay*. Écrivez sur chaque feuille un des noms dés trois anges Michaël, Gabriel et Raphaël, et portez-les sur vous. En entrant dans la maison où vous devez jouer, prononcez les paroles : « *Balay dat ludenti victoriam*, » et vous gagnerez.

8e procédé, applicable spécialement à la loterie. — Avant de sortir de chez vous pour aller acheter des numéros, récitez à rebours les paroles du *Credo*, et ajoutez, à la fin, ces paroles : « *Lux lucidum lucidentes.* »

9e procédé. — Prenez la peau d'une anguille morte de soif, et le fiel d'un taureau tué par des chiens. Mettez ce fiel dans la peau d'anguille, après l'avoir arrosé de sang de taureau. Liez cette peau par les deux bouts avec un morceau de corde de pendu, et cachez-la, pendant vingt et un jours, dans du fumier. Vous la retirerez ensuite, et la ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean. Pour vous en servir utilement, faites-en un bracelet sur lequel vous écrirez, avec votre sang et une plume neuve, les lettres HVTV. Chaque fois que vous porterez ce bracelet, la chance des jeux de hasard vous sera favorable.

Mais, quel que soit celui des talismans précédents dont vous aurez fait choix, n'oubliez jamais de réserver pour les pauvres la dixième partie de votre gain. Si vous négligez une seule fois ce précepte, au lieu de gagner, vous perdrez.

Si vous rencontrez un épileptique en proie à une crise de cette affreuse maladie, votre charité compatissante doit souhaiter le moyen de le soulager. En ce cas, pour arrêter la crise, récitez à demi-voix, sur le malade, la prière suivante : « *Præceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus*

dicere : Pater noster, qui es in cœlis, etc. » Avant la fin du Pater, la crise aura cessé. Mais prenez garde d'enjamber pardessus le malade, s'il se roule sur la terre, car son mal le quitterait pour entrer en vous-même. — Une autre tradition assure que, pour guérir l'épilepsie, il suffit de dire, à l'oreille droite du patient : « *Gaspar fert mirrham, thus Melchior, Balthassar aurum*, » et qu'il se relève sur-le-champ. S'il peut indiquer la place où il est tombé dans son premier accès, il faut y enfouir trois clous de fer, sur chacun desquels on prononcera son nom, et la guérison se maintiendra sans rechute.

Avez-vous quelque ennemi dont vous redoutez la violence? Écrivez votre nom sur une feuille de verveine, avec le sang d'un corbeau, ou d'une poule blanche ; portez cette feuille sur vous, et cet ennemi ne pourra vous toucher. — Si vous portez un œil de loup, enchâssé dans un anneau de fer, vous passerez sans péril au milieu de toutes les menaces.

Voulez-vous préserver votre jardin fruitier de l'invasion des chenilles et des hannetons? Écrivez sur une bande de parchemin vierge, en une seule ligne, les mots : « *Christus regnat* †, *Christus vincit* †, *Christus vobis imperat* †. *Ibi ceciderunt qui operantur iniquitatem, nec potuerunt stare adversus Dominum.* » La bande de parchemin doit être assez longue pour entourer le tronc de l'arbre, et tout arbre auquel vous l'attacherez sera préservé ou délivré des chenilles, hannetons ou autres insectes voraces.

Voulez-vous frapper un arbre de stérilité? Prenez de la graine de rosier, de la graine de moutarde et le pied d'une belette. Réduisez-les en poudre dont vous aspergerez un arbre quelconque, au moment de sa plus magnifique floraison, et il ne portera pas un seul fruit. — Si vous mettez de cette poudre dans une lampe, les assistants se verront noirs comme nègres. — Si vous la mêlez avec de l'huile d'olive et un peu de fleur de soufre, pour en oindre les murs d'une chambre, ils sembleront en feu.

Prenez du gui de chêne, attachez-le, avec une aile d'hiron-

delle, à un arbre quelconque, et toutes les hirondelles du voisinage s'y assembleront.

Si vous suspendez dans une maison, avec un fil rouge qui n'ait jamais servi, les plumes de l'aile droite d'un merle, personne ne pourra dormir dans la chambre où existera ce sortilége. — On obtient le même effet en frottant les draps avec de l'alun réduit en poudre très-fine.

Dans les temps d'épidémie, et quelle que soit la violence du fléau, écrivez sur du parchemin vierge les lettres suivantes, entremêlées de croix : † Z † O. A. † B. I. Z † S. A. B. † Z. II. G. F † B. F. R. S †. Je n'ai point trouvé l'interprétation de ces lettres mystérieuses; mais la tradition affirme que toute maison sous laquelle sera enfoui ce talisman, ne sera jamais visitée par aucune épidémie.

Pour empêcher qu'une personne ne puisse sortir de sa chambre, prenez un cœur de loup et un cœur de cheval, faites-les sécher et réduisez-les en poudre. Répandez cette poudre à terre, en dehors et sur le seuil de la chambre. Tant que ce sortilége ne sera pas enlevé, la personne qui en est l'objet ne songera point à sortir.

Voulez-vous voyager, non-seulement sans périls, mais encore avec des agréments imprévus ? Écrivez sur du parchemin vierge les noms des trois mages, Gaspar, Melchior, Balthassar, mettez-les dans votre soulier gauche, et sortez de votre maison en faisant du pied gauche le premier pas sur la route, et en prononçant les noms des mages.

La centaurée, réduite en poudre, avec du sang de huppe et un peu de miel, et mise dans l'huile d'une lampe, produit sur les assistants une fascination qui leur fait croire que leur stature grandit jusqu'à des proportions gigantesques, et que leur tête touche le ciel. — Si l'on garde cette substance dans une fiole, et si on la débouche sous les narines d'une personne quelconque, cette personne sera saisie d'une subite épouvante et prendra la fuite.

La sauge reçoit les influences de Jupiter et de Vénus. Allez

cueillir de cette plante le plus que vous pourrez, à l'époque où le soleil parcourt le signe du Lion. Pilez-la dans un mortier de pierre qui n'ait jamais servi. Ensuite, mettez-la dans un matras de verre, ou dans un pot de terre neuf et verni. Enterrez le matras ou le pot dans du fumier, exposez au soleil pendant trente jours. Après ce temps, vous trouverez cette mixtion transformée en vers. Prenez ces vers, et les brûlez entre deux carreaux de brique chauffés au rouge; réduisez-les en poudre fine que vous enfermerez dans une fiole bien bouchée. Exposez cette fiole au soleil, ou en un lieu tempéré. Si vous répandez de cette poudre sur vos pieds, vous obtiendrez des princes et des hommes puissants toutes les grâces que vous irez leur demander. — Si vous en mettez sous votre langue, toute personne que vous embrasserez vous aimera. — Si vous mettez un peu de cette poudre dans l'huile d'une lampe, il semblera aux assistants que le lieu où ils se trouvent est rempli de serpents.

Si vous jetez dans un étang des tiges de pervenche réduites en poudre et mêlées avec de la fleur de soufre, tous les poissons mourront. — Faites-en avaler à un bœuf, il périra.

Voulez-vous, pour vous divertir, exciter une querelle à table entre toutes les personnes qui s'y trouveront assises? Prenez les quatre pieds d'une taupe, et glissez-les sous la nappe, sans être vû. Les convives ne tarderont point à en venir aux coups.

Si vous plantez en dessous de la table, en prononçant tout bas les mots *Coridal*, *Nerdac*, *Degon*, une aiguille qui aura servi à coudre le linceul d'un mort, une horreur secrète et invincible empêchera qui que ce soit de manger à cette table.

Si quelqu'un porte sur lui du tournesol cueilli pendant que le soleil parcourt le signe du Lion, avec des feuilles de laurier et une dent de loup, personne ne pourra lui parler qu'avec une grande douceur. — Si vous avez été volé, mettez de cette plante sous votre tête, pendant la nuit, et vous verrez en songe la figure du voleur.

Voulez-vous contraindre une personne quelconque à danser,

fût-ce le grave et bon curé de votre paroisse? Écrivez avec du sang de chauve-souris, sur un parchemin vierge, les mots : « *Sator Arepo Tenet Opera Rotas;* » allez enfouir ce parchemin sous le seuil de la maison, et vous verrez beau jeu.

Faites avec de la cire vierge deux statuettes, l'une d'homme, l'autre de femme. Couvrez-les d'une légère couche de sang humain, et remplissez leur tête de graines de pavot, puis jetez-les à terre. Vous verrez apparaître autant de petits hommes et de petites femmes qu'il y aura de graines contenues dans la tête de chaque statuette.

Vous plairait-il de faire des rêves diaboliques? Frottez vos paupières avec du sang de chauve-souris, avant de vous endormir, et mettez des feuilles de laurier sous votre tête.

Préférez-vous, au contraire, rêver qu'une femme que vous avez vue, et dont la possession inespérée ferait votre félicité, vous accorde ses faveurs, et voulez-vous renouveler cette illusion autant de fois que vous le voudrez?... En voici le moyen. Prenez deux onces de scammonée et de camomille romaine calcinées, trois onces d'arêtes de morue et d'écailles de tortue, aussi calcinées. Mêlez le tout avec cinq onces de graisse de castor mâle, et ajoutez-y deux onces d'huile de fleurs de scammonée bleue, cueillies le matin, dans les premiers jours du printemps; faites bouillir cette composition avec une once de miel et six dragmes de rosée recueillis sur des fleurs de pavot. Vous pouvez ajouter à cet onguent une sixième partie d'opium, et, après l'avoir versé dans une bouteille de verre qu'il faudra sceller hermétiquement, vous le laisserez exposé au soleil pendant soixante-douze jours. Au bout de ce temps, vous serrerez la bouteille dans un caveau frais, et vous l'y laisserez tout l'hiver, enterrée dans du sable de rivière très-fin. Au printemps suivant, vous casserez la bouteille pour en retirer l'onguent, que vous transvaserez dans un pot de grès neuf et qui n'ait jamais servi. L'usage de cette composition consiste en frictions faites, avant le sommeil, sur le creux de l'estomac, sur le nombril et sur la nuque du cou.

Puisque nous touchons à l'amour, passons du rêve aux sortiléges qui promettent la réelle possession.

Un vendredi, à l'heure de Vénus, avant le lever du soleil, allez prendre, dans le voisinage d'une rivière ou d'un étang, un crapaud vivant que vous attacherez par les pattes de derrière au-dessus d'un feu vif. Quand il sera desséché, vous le réduirez en poudre très-fine dans un mortier de pierre, et l'envelopperez ensuite dans un parchemin vierge. Il faut placer ce sachet, pendant trois jours, sous un autel où l'on dise la messe. Après les trois jours, vous le retirerez, à l'heure de Vénus. Pour faire usage de cette poudre, vous la répandrez sur des fleurs, et toute fille ou femme qui les aura respirées vous aimera.

2e procédé. — Si vous pouvez coller au dossier du lit d'une femme ou d'une fille, le plus près possible de l'endroit où repose sa tête, un morceau de parchemin vierge sur lequel vous aurez écrit : « *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *faites que* (mettre ici le nom de la personne)... *conçoive pour moi un amour égal au mien*, » cette personne ne pourra s'endormir sans penser à vous, et bientôt l'amour naîtra dans son cœur.

3e procédé. — En conversant avec la jeune fille dont vous désirez obtenir l'affection, feignez de vouloir faire son horoscope afin de deviner, par exemple, si elle sera bientôt mariée. Tâchez, dans cet entretien qui doit avoir lieu sans témoins, qu'elle vous regarde en face, et, quand vos regards seront unis, dites résolûment : « *Kaphe*, *Kasita*, *non Kapheta et publica filii omnibus suis*. » Ne vous étonnez point de ce langage énigmatique dont vous ignorez le sens occulte, et, si vous l'avez prononcé avec foi, vous serez prochainement aimé.

4e procédé. — La veille de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, allez cueillir la plante nommée *OEnula campana*. Portez-la dans un linge fin, sur votre cœur, pendant neuf jours ; ensuite mettez cette plante en poudre, et répandez-en sur un bouquet, ou sur les aliments de la personne dont vous souhaitez l'amour, et bientôt vos vœux seront comblés.

5e procédé. — Prenez le foie d'un pigeon et la cervelle d'un

merle ; faites-les sécher et mettez-les en poudre très-fine, dont vous jetterez un peu sur les aliments, et l'effet précité sera également produit.

6e procédé. — La pervenche réduite en poudre, et employée comme ci-dessus, procure le même résultat.

7e procédé. — Prenez cinq de vos cheveux, unissez-les à trois de la personne que vous aimez, et jetez-les dans le feu, en disant : « *Ure igne sancti Spiritus renes nostros et cor nostrum, Domine. Amen.* » Vous réussirez de la même manière.

8e procédé. — Pour que la personne dont vous possédez l'amour vous soit fidèle, prenez une mèche de ses cheveux, brûlez-la, et répandez-en la cendre sur le bois de son lit, après l'avoir frotté de miel. Elle ne rêvera que de vous. Il est facile de renouveler de temps en temps cette opération, pour entretenir la constance en amour.

9e procédé. — Prenez un cœur de colombe, un foie de passereau, la matrice d'une hirondelle, un rognon de lièvre, et après les avoir fait sécher, réduisez le tout en poudre impalpable, à laquelle vous ajouterez un égal poids de votre sang que vous laisserez sécher avec ce mélange. Si vous en faites manger à la personne dont vous désirez la possession, elle ne pourra longtemps vous résister.

Pour qu'une femme ne cesse point de vous aimer, prenez la moelle de l'os du pied gauche d'un loup, et faites-en un onguent avec de l'ambre gris et du bois de cyprès réduit en poudre. Portez cette substance sur vous après l'avoir parfumée de quelque suave odeur, et faites-la respirer de temps en temps à la personne aimée. Son attachement deviendra indissoluble.

Toutefois, quand vous êtes heureux en amour, gardez-vous des sortiléges que peut employer contre vous une méchante rivalité. En effet, si quelqu'un va cueillir de la verveine pendant que le soleil parcourt le signe du Bélier, et si, après avoir fait sécher et avoir pulvérisé cette plante, il en sème la poudre dans le lieu qu'habitent les époux les mieux unis ou les amants les plus épris, les querelles et l'aversion réciproque ne tarderont guère

à s'y manifester, et, si le sortilége est maintenu, il en résultera une brouille irréparable.

Voulez-vous connaître si une fille possède sa virginité ? Pulvérisez le jaune qui se trouve entre les fleurs d'un lis, et saisissez l'occasion de lui en faire avaler à son insu, par exemple, à table, dans quelque mets. Si elle n'est plus vierge, elle sera prise d'un irrésistible besoin que la langue latine exprime par le mot *mingere*. — Si vous lui présentez de la graine de laitue, et la lui faites respirer, l'effet sera le même.

Une femme veut-elle s'empêcher de concevoir, soit qu'elle redoute les dangers de l'enfantement, soit qu'elle craigne les suites d'une faiblesse, qu'elle boive du sang de bélier ou du sang de lièvre.

Voulez-vous connaître les secrets les plus intimes d'une femme ? Prenez une grenouille en vie, arrachez-lui la langue, et rejetez la grenouille dans l'eau. Posez cette langue sur le cœur de la femme, pendant son sommeil, et elle parlera, et répondra à toutes vos questions.

2ᵉ procédé. — Prenez le cœur d'un pigeon et la tête d'une grenouille ; faites-les sécher et réduisez-les en poudre que vous sèmerez légèrement sur l'estomac de la femme endormie : l'effet sera le même.

Un homme veut-il voir en songe l'image de la femme qu'il doit épouser ? Il faut avoir du corail pulvérisé, de la poudre d'aimant, du sang de pigeon blanc, et en faire un petit morceau de pâte qu'on enfermera dans une large figue, après l'avoir enveloppé dans un carré de soie bleue. Se le mettre au cou, et placer sous son chevet une branche de myrte, puis dire cette oraison : « *Kyrie clementissime, qui Abrahæ servo tuo dedisti uxorem, et filio ejus obedientissimo per admirabile signum indicâsti Rebeccam uxorem, indica mihi servo tuo quam nupturus sim uxorem, per mysterium tuorum Spirituum Baalibeth Assaibi Abumastith. Amen.* »

Il faut le matin, se remettre en l'esprit l'image que l'on aura vue en songe. Si l'on n'a rien vu, il faut répéter l'expérience

magique trois vendredis de suite ; et si, après cette troisième opération, nulle vision ne se produit, on peut augurer qu'il n'y aura point mariage.

Si c'est une fille qui désire voir en songe l'homme qu'elle épousera, elle doit prendre une petite branche de peuplier, la lier avec ses bas d'un ruban de fil blanc, et serrer le tout sous son chevet. Puis elle se frottera les tempes avec du sang de huppe, avant de se mettre au lit, et récitera l'oraison précédente, en remplaçant la formule : « *Servo tuo quam nupturus sim uxorem,* » par celle-ci : « *Ancillæ tuæ quem sim nuptura virum, etc.* »

IX

L'*Agate* noire, veinée de blanc, garde de tout péril quiconque la porte sur soi, et lui donne victoire sur ses ennemis.

L'*Alectorine* est une pierre blanche, grosse comme une fève ; elle se produit dans le ventricule des coqs châtrés à trois ans, et qui vivent encore sept ans après cette opération. Elle fait obtenir ou conserver les biens de la terre ; elle rend la faveur des princes aux personnes tombées en disgrâce, et maintient l'affection entre les époux.

L'*Améthyste* couleur de vin rosé préserve de l'ivresse, si on l'attache sur le nombril, enchâssée dans une plaque d'argent. Il faut graver sur cette pierre l'image d'un ours. — L'eau dans laquelle on la fait tremper guérit la stérilité.

La *Cornaline*, sur laquelle il faut graver l'image d'un homme tenant un sceptre à la main, possède la vertu d'arrêter l'hémorrhagie, et de favoriser la fortune de quiconque la porte constamment.

La *Calcédoine*, pierre d'un blanc qui imite le cristal, préserve des dissensions et des procès. Elle protége le voyageur. Il faut y graver un homme à cheval, lancé à toute vitesse, et brandissant de la main droite une pique.

Le *Corail* rouge, sur lequel on grave la figure d'un homme armé d'un glaive, a, comme la cornaline, la vertu d'arrêter l'hémorrhagie. Il protége la maison contre l'invasion de toute épidémie. — Broyé et semé entre les arbres à fruits, il les préserve de la grêle.

Le *Chrysolithe*, pierre verte à reflets dorés, sur laquelle on grave la figure d'un âne, préserve des atteintes de la goutte.

Le *Cristal*, porté en collier, augmente le lait des nourrices.

Le *Diamant* à reflets verts, porté en collier, protége le fruit de la femme et lui procure une parturition sans péril.

L'*Émeraude*, sur laquelle on grave l'image d'un étourneau, a la vertu de fortifier la vue. Celui qui la porte montée en or, a des songes prophétiques. Cette pierre a aussi la vertu de maintenir la chasteté.

La *Topaze*, pierre d'un jaune d'or, sur laquelle on grave la figure d'un faucon, possède également la vertu de conserver la chasteté, et procure la sympathie de tout le monde.

Le *Grenat*, pierre de couleur vermeille ou graine de mil, sur laquelle on grave un lion, conserve la santé, protége en voyage, et préserve des épidémies.

L'*Hyacinthe*, avec des veines couleur de safran et enchâssée dans une monture d'argent, empêche la conception des enfants, et préserve ou guérit de l'hydropisie.

Le *Béryl*, pierre de couleur d'eau de mer, montée en or, et sur laquelle il faut graver une grenouille, procure l'affection de quiconque en éprouve le contact. L'eau dans laquelle on le fait tremper rend sympathiques les personnes qui la boivent.

L'*Onyx*, pierre noire, sur laquelle on grave une tête de chameau, procure des songes effrayants.

La *Sardoine*, pierre d'un beau rouge, montée en or, et sur laquelle on grave la figure d'un aigle, favorise la fortune.

Le *Jaspe*, vert et opaque, quelquefois rouge, préserve des morsures venimeuses.

Le *Saphir*, pierre couleur d'azur, sur laquelle on grave

l'image d'un bélier, guérit l'inflammation des yeux, conserve la chasteté, et favorise la fortune.

La *Perle*, portée en collier, rend chaste. Broyée en poudre très-fine et mêlée avec du lait, elle adoucit les tempéraments facilement irritables. Broyée avec du sucre, elle guérit les fièvres pestilentielles.

La *Sélénite*, ou pierre lunaire, d'un vert d'herbe, et sur laquelle on grave une hirondelle, procure à ceux qui la portent des relations bienveillantes avec tout le monde.

L'*Aimant*, pierre ferrugineuse bien connue, dénonce les épouses adultères. On en cache un fragment sous le chevet du lit. Si la femme est fidèle, elle se tourne en dormant vers son mari et le serre dans ses bras ; mais, si elle a violé la foi conjugale, elle s'éveille en sursaut, bouleversée par quelque songe vengeur, et, dans un cri d'angoisse, son secret lui échappe. — Si l'on verse de l'aimant pulvérisé sur des réchauds garnis de charbons ardents et placés aux quatre angles d'une maison, dès que la vapeur qui s'en exhale s'est répandue dans l'air, les habitants qui la respirent, saisis de vertige, s'imaginent que la terre tremble et que leur logis va s'écrouler sur eux (1).

Voulez-vous que vos billets d'amour ou vos lettres d'affaires obtiennent le succès qui comblerait vos vœux ? Prenez une feuille de parchemin vierge, et couvrez-la, sur ses deux côtés, de l'invocation ci-après : « *Adama*, *Evah* (c'est-à-dire : Adam et Ève), comme le Créateur tout-puissant vous unit, dans le Paradis terrestre, d'un lien saint, mutuel et indissoluble, ainsi le cœur de ceux à qui j'écrirai me soit favorable, et ne me puisse rien refuser : † *Ely* † *Ely* † *Ely*. » Il faut brûler cette feuille de parchemin, et en recueillir avec soin toute la cendre. Puis ayez de l'encre qui n'ait jamais servi ; versez-la dans un petit pot de terre neuf ; mêlez-y cette cendre avec sept gouttes du

(1) *Traité des secrets de nature, touchant les animaux, plantes et pierres*, que le roi Alphonse X d'Espagne fit transporter du grec en latin. 1 vol. in-fol. MSS. de la *Bibl. de l'Arsenal*, Sc. et A., n. 101. — C. Leonardi *Speculum Lapidum*, cui accesserunt Metallorum sympathiæ (Parisiis, 1590), *Bibl. S. Geneviève*, V, 694.

lait d'une femme qui allaite son premier-né, et ajoutez-y une pincée d'aimant réduit en poudre. Servez-vous ensuite d'une plume neuve, que vous taillerez avec un canif neuf. Toute personne à laquelle vous écrirez avec l'encre ainsi préparée sera disposée, en lisant votre lettre, à vous accorder tout ce qui sera en son pouvoir.

Pour pratiquer l'*envoûtement*, c'est-à-dire l'art de faire périr un ennemi par d'invisibles moyens, voici les deux principaux sortiléges contenus dans les grimoires.

Après s'être procuré un peu de l'urine de la personne qu'une implacable haine veut vouer à la mort, le sorcier achète un œuf de poule sans en marchander le prix, et se rend, de nuit, un mardi (jour de Mars), ou un samedi (jour de Saturne), dans quelque champ suffisamment éloigné de toute habitation pour que son œuvre odieuse ne soit ni surprise ni troublée. Si la lune ne lui prête aucune clarté, il peut se munir d'une lanterne sourde. Arrivé en lieu propice, il fait à l'œuf une fracture circulaire, du côté du gros bout, en fait sortir le blanc et y laisse le jaune. Il le remplit ensuite avec l'urine, en prononçant les noms de la personne condamnée à l'envoûtement, puis il ferme l'ouverture en y appliquant un peu de parchemin vierge mouillé. Cela fait, il enterre l'œuf dans le champ, et se retire sans regarder derrière lui. Aussitôt que l'œuf commence à pourrir, la personne envoûtée est atteinte de la jaunisse, et nul remède ne saurait la guérir jusqu'à ce que l'œuf soit retiré et brûlé par les mêmes mains qui l'ont enfoui. Si on le laisse pourrir entièrement, la personne ainsi ensorcelée meurt dans l'année.

Les magiciennes de l'antique Thessalie fabriquaient des images de cire qu'elles perçaient chaque jour avec des aiguilles, en proférant des incantations homicides. Mais la sorcière du Moyen-Age et de la Renaissance conseillait à ses clients un procédé plus expéditif. Un samedi (jour de Saturne), disait-elle, « achetez un cœur de bœuf, sans en marchander le prix. Puis, allez dans un champ, dans une clairière, ou dans un cimetière

abandonné. Creusez en terre un trou profond, dans lequel vous répandrez une couche de chaux vive, et placez le cœur sur cette chaux. Piquez-le ensuite, autant qu'il vous plaira, en prononçant chaque fois le nom de l'homme ou de la femme qui est l'objet de votre haine, et terminez l'opération en récitant, au-dessus du trou, le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean. Cela fait, rentrez chez vous en silence, sans parler à qui que ce soit. Chacun des jours suivants, étant à jeun, récitez de nouveau le même évangile, avec une ferme intention de vous venger. Bientôt la personne que vous aurez ainsi envoûtée ressentira des douleurs intérieures, de plus en plus cuisantes, surtout au moment où votre pensée sera occupée d'elle ; et, si vous continuez cette pratique, elle périra de consomption (1).

X

Telles sont les œuvres dont se glorifiait la Sorcellerie. J'ai dû en signaler un assez grand nombre pour faire apprécier cette grande maladie de l'esprit humain. Le lecteur me dispensera d'y ajouter le rituel des *Conjurations* au moyen desquelles les sorciers de la pire espèce prétendaient obtenir l'apparition de Sathan, ou, tout au moins, celle de quelque prince des légions infernales. Aux cérémonies et incantations usitées dans les temples de l'idolâtrie grecque et romaine, la sorcellerie du Moyen-Age avait substitué une parodie blasphématoire des rites chrétiens. Il y eut des prêtres sacriléges qui transformèrent les intentions et le style des prières de l'Église pour les adapter au culte du Diable. C'est au Moyen-Age que Sathan devient le *Prince du Monde*, et attire tout à lui. La *Messe noire* et les *Évêques du Sabbat*, opposant autel à autel, menacèrent longtemps d'entraîner le catholicisme dans une irréparable chute. Une autorité non suspecte, le cardinal Jacques de Vitry (2),

(1) *Le Livre des Secrets de Magie*, in-4 (MSS. de l'Arsenal, Sc. et A., n. 84).
(2) J. de Vitriaco, *Historia occidentalis*, pp. 277 et seq.

raconte qu'au XIII^e^ siècle, « dans ces jours d'ignorance, de méchanceté et de dangers, les cités d'Occident étaient pleines de crimes, et que le clergé était encore plus corrompu que le reste du peuple. « Semblable, » dit-il, « à une chèvre galeuse, à une brebis malade, le clergé communique partout et à tous la contagion de ses mœurs impudiques. » Les prélats et les supérieurs des couvents étalaient toutes les débauches, exerçaient toutes les rapines, imitaient toutes les violences des seigneurs féodaux. Cette scandaleuse tyrannie allait si loin, que la plupart des séculiers disaient, par forme d'imprécation : « J'aimerais mieux être prêtre que d'avoir fait telle chose. » Les ecclésiastiques, chargés de haine ou de mépris, osaient à peine se montrer en public, et n'y paraissaient que déguisés (1). Gaultier de Coinsy, dans son poëme de *Sainte Léocade*, les accuse d'une dépravation que la plume se refuse à définir. On lit dans les registres criminels du Parlement de Paris (1339-1341), qu'une sorcière, nommée Marguerite de Belleville, reçut la visite d'un ermite appelé frère Regnaud, d'un moine jacobin du couvent de Troyes, nommé Jean Dufay, et de Perrotte La Baille, femme du bailly de Poissy. Ces personnages étaient chargés par Guischard, évêque de Troyes, de lui faire composer un *Volt*, sortilége destiné à faire mourir la reine Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe le Long. Le volt était une image de cire que le jacobin baptisa sous le nom de Jeanne, et dont Perrotte fut la marraine. La sorcière fut dénoncée plus tard et livrée au Châtelet de Paris (2).

De 1494 à 1508, le célèbre et fougueux prédicateur Maillard, fulmine dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, à Paris, contre l'avarice des prêtres qui vendent le baptême, la confession, la communion, le mariage et les prières des morts ; contre les prélats qui ne cessent d'envahir le bien des pauvres et des hôpitaux, refusent l'aumône, et emploient les revenus de l'Église à payer des chiens de chasse, des concubines, des pour-

(1) *Histoire générale du Languedoc*, par un Bénédictin, t. III, liv. XXI, p. 129.
(2) Voir, sur cette affaire, la chronique de Guillaume de Nangis (1308-1313).

voyeurs de luxure. « Si les piliers des églises avaient des yeux, » s'écrie Maillard, « et s'ils voyaient ce qui s'y passe ; s'ils avaient des oreilles pour entendre, et s'ils pouvaient parler, que diraient-ils ?... Je n'en sais rien : mais vous, sires prêtres, qu'en pensez-vous (1) ?... »

L'illustre Gerson, chanoine et chancelier de l'Église de Paris, traçant le tableau des vices de son époque, dit que les couvents de filles cloîtrées ressemblent à des repaires de prostitution (2). Nicolas Clémangis, docteur de Sorbonne et recteur de l'Université, confirme en ces termes le témoignage de Gerson : « Je suis retenu par la pudeur et par la crainte de m'engager dans de trop longs discours ; mais, en vérité, nos monastères actuels, que je ne puis appeler des sanctuaires de Dieu, sont-ils autre chose que d'infâmes asiles de Vénus ? Et, aujourd'hui, n'est-il point reconnu que faire prendre le voile à une fille, c'est comme si on la livrait à la perdition (3) ? »

Quand on voit sur les sommets de l'Église, dans le XIV^e^ siècle, un pape Jean XXII tarifer l'absolution des crimes les plus abjects ; dans le XV^e^ siècle, un Alexandre VI, père incestueux ; dans le XVI^e^, un Jules II, la cuirasse au dos et le blasphème sur les lèvres, et, après lui, un Léon X, athée aux mœurs faciles, entouré d'une cour toute païenne qui relevait autour de la Croix les statues des faux dieux, peut-on s'étonner de voir les peuples tomber, de misère en misère, jusqu'aux plus bas degrés des superstitions ?

En 1579, René Benoist, curé de Saint-Eustache à Paris, auteur d'un traité sur les maléfices, sortiléges et enchanteries, ligatures et nœuds d'esguilettes pour empêcher l'action du mariage, disait (chap. III) : « Nous sommes affligés et molestés des esprits malins. Le Diable avec ses ministres d'impureté, d'erreur, d'hérésie, de magie, d'idolâtrie, de sorcellerie et de toute ignorance, se remet sur Dieu. » On lit dans le journal de

(1) Maillard, Advent. Serm. 28, 33. — Quadrag. Serm. 17, 19, 20, etc.
(2) Quasi prostibula meretricum (Gersonii *Declaratio defect. viror. eccles.*, n. 65).
(3) Nic. Clemangis, *De corrupto Ecclesiæ statu* (cap. de impudicâ vitâ).

Henri III, par Pierre de l'Estoile, qu'il y avait en France, sous Charles IX, plus de trente mille sorciers.

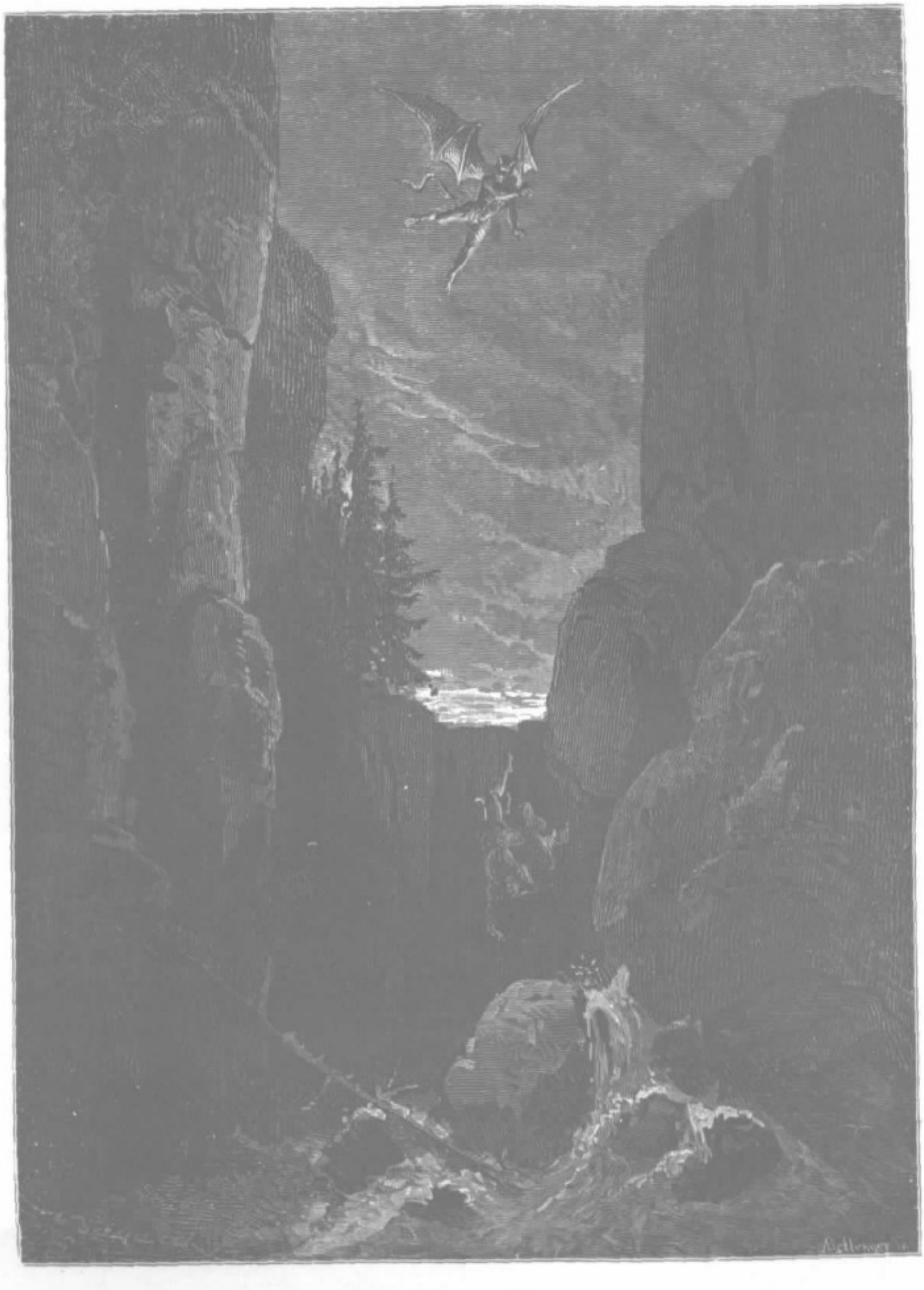
L'autorité sacerdotale, obligée de se défendre, n'avait su imaginer que les bûchers de l'Inquisition, remède aussi affreux que le mal. Les théologiens écrivaient de gros et indigestes traités, dans lesquels ils peignaient la Magie sous les couleurs les plus sombres. Les conciles fabriquaient d'impuissants anathèmes ; les papes fulminèrent des bulles, les parlements et les cours de justice multiplièrent les bourreaux. Des jurisconsultes fanatiques, tels que Sprenger, Jean Bodin, Henri Boguet, Wierus, P. de Lancre, organisaient la procédure de Sorcellerie. « Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, » dit M. Alfred Maury, « on soutint la théorie des communications avec le Diable et l'efficacité des maléfices, bien que le domaine des sciences occultes se démembrât chaque jour au profit des sciences physiques, de la chimie, de l'histoire naturelle et de la médecine. Ce furent les rares esprits du commencement du XVIIe siècle qui s'efforcèrent les premiers de combattre le préjugé régnant, de défendre de malheureux fous ou d'imprudents chercheurs contre les tribunaux. Il fallait pour cela beaucoup de courage, car, en essayant de sauver l'accusé, on risquait de passer soi-même pour un affidé du Diable, ou, ce qui ne valait pas mieux, pour un incrédule (1). En même temps qu'elle frappait les sorciers, Rome comprenait le profit qu'elle pouvait tirer de la Sorcellerie. Si elle torturait d'une main les adeptes du sabbat, elle semait de l'autre une profusion de légendes sur les faits et gestes de Beelzébuth, de Lucifer, de Baalbérith, d'Asmodée, de toute la séquelle infernale. Les moines furent les grands fabricateurs de cette littérature fantastique jetée en pâture à l'ignorance populaire. Leur imagination n'était point riche en variété de mise en scène ; le Diable y fait toujours le métier d'usurier, en achetant l'éternelle possession d'une âme pour quelques années de richesse et de plaisirs, et il arrive

(1) A. Maury, *la Magie* dans l'antiquité et au moyen âge (Paris, 1860).

toujours, à l'heure marquée sur le pacte, pour emporter son débiteur. Je ne citerai que deux exemples de ces bizarres légendes : celle de Faust et celle du Moine de Lewis.

Né à Weimar, en Allemagne, au commencement du quinzième siècle, Johann Faust avait manifesté, dès sa jeunesse, un esprit puissant et audacieux. Après avoir épuisé de bonne heure toutes les sciences de son temps, il se jeta dans la sorcellerie. Son historien Widmann assure qu'il découvrit enfin la véritable formule magique au moyen de laquelle les plus puissants Esprits infernaux sont contraints d'obéir à l'homme. L'un d'eux lui apparut sous le nom de Méphistophel, dans une forêt voisine de Wittemberg, et promit de le servir pendant vingt-quatre ans, en échange d'un pacte par lequel Faust se vouait à l'enfer. Dès lors, maître Faust se crut le roi du monde. Son démon familier le servit avec une scrupuleuse exactitude, et lui procura la satisfaction de toutes ses convoitises. Devenu possesseur d'inépuisables richesses, et faisant servir à ses passions tous les secrets des sciences occultes, le docteur suprême, c'est le titre que se donnait Faust, se mit à parcourir toute l'Allemagne, tantôt en équipage princier, tantôt transporté en un clin d'œil par les puissances invisibles dont il disposait. Il parut, dit-on, à la cour de Charles-Quint, et fit apparaître devant cet empereur Alexandre le Grand et Jules César, puis la belle Hélène, chantée par Homère, puis Aspasie, Lucrèce, Cléopâtre, et d'autres personnages illustres de l'antiquité. Mais il était recommandé à Charles-Quint, sous la menace des plus grands périls, de n'adresser aucune parole à ces fantômes.

Faust ne dédaignait point de se mêler au commun des mortels. Il rencontra un jour, au cabaret, une douzaine d'étudiants qui avaient fort entendu parler de lui, et qui le supplièrent de leur montrer quelque effet de son art magique. Faust perça la table d'un coup de dague, et de cette fente jaillit un vin délicieux dont il les enivra. Dans leur frénétique gaieté, ils lui demandèrent à voir la vigne qui avait produit ce vin surnaturel. Le magicien ne s'y refusa point, à la condition que les convives s'en-



LA MORT DE FAUST

gageraient à ne point bouger de place; et aussitôt une vigne magnifique, chargée de raisins mûrs et vermeils, apparut à leurs yeux. La tentation d'y goûter fut si grande que les étudiants, oubliant leur promesse, saisirent leurs couteaux pour couper les plus belles grappes. Faust fit alors cesser la fascination, et chacun des buveurs, pensant tenir sa grappe, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, et de l'autre le couteau levé ; de sorte que s'ils eussent cru couper les raisins, ils se seraient tranché le nez les uns aux autres.

Après avoir épuisé tous les plaisirs que peut rêver une imagination sensuelle, le docteur Faust se souvint un jour du pacte fatal qu'il avait souscrit, et reconnut avec épouvante qu'il touchait à son terme. Il espérait cependant tromper l'enfer en se réfugiant dans une église pour implorer la miséricorde divine. Mais le démon Méphistophel lisait dans sa pensée et ne le laissa point échapper. Pendant la nuit qui précédait le dernier jour du pacte, il lui apparut pour la dernière fois, et le somma de le suivre. Faust tremblait, mais il fallut obéir. Méphistophel l'emporta dans les airs, au sommet de la plus haute montagne de la Saxe, d'où il le lança au fond d'un affreux précipice, hérissé de pointes de roches aiguës et tranchantes. Je donne, bien entendu, cette histoire pour ce qu'elle vaut (1). Un des biographes de Jean Faust, Conrad Durius, confond ce fameux sorcier avec le célèbre Fust qui partage avec Guttemberg et Scheffer l'honneur d'avoir créé l'imprimerie ; et il croit que les moines d'Allemagne ont fabriqué cette légende pour se venger de ce que la découverte de l'imprimerie leur avait enlevé les grands profits qu'ils tiraient de la copie des manuscrits. On sait, en effet, qu'à l'apparition de la première Bible sortie des presses de Fust, le peuple fut ameuté par les moines qui prétendaient que l'encre nouvelle était composée de sang humain mêlé à des sucs magiques. Sans la protection du roi Louis XI, Fust eût été brûlé comme sorcier.

(1) Palma Cayet, *Histoire du docteur Faust et de sa mort épouvantable*, in-12. (Paris, 1598).

Une autre histoire d'enlèvement par le Diable est empruntée par Gregory Lewis aux annales de l'Inquisition d'Espagne. Don Ambrosio, prieur des Dominicains de Madrid, et célèbre prédicateur, s'étant laissé vaincre par les démons de l'orgueil et de la luxure, avait été arrêté par ordre du Saint-Office, comme accusé de viol et de sortilége. Il était, mais trop tard, en proie aux tourments du remords et aux terreurs du supplice. Une religieuse, complice de ses crimes, avait été arrêtée en même temps que lui. Soumis à la torture par les juges de l'implacable tribunal, Ambrosio eut la force de soutenir son innocence ; mais la religieuse recula devant les bourreaux, et se déclara sorcière. Elle fut condamnée au feu, tandis que l'on réservait Ambrosio à subir une nouvelle épreuve de la question, pour le contraindre de s'avouer coupable. Il paraît, selon l'auteur de ce récit, que cette religieuse était vraiment sorcière, puisqu'elle apparut à Ambrosio dans son cachot, et lui remit un livre de conjurations, en lui conseillant de lire les quatre premières lignes de la septième page, pour former un pacte en échange duquel les puissances infernales le sauveraient du bûcher. « Imite-moi, » lui dit-elle, « mes péchés sont trop grands pour que Dieu me les pardonne : j'ai renoncé à lui, j'appartiens à Sathan, mais il m'accorde une longue vie de délices que tu peux partager. »

Ambrosio, malgré ses terreurs, ne pouvait se décider à ajouter à ses crimes une apostasie. La religieuse disparut en lui laissant le livre magique. Dans la nuit qui suivit cette apparition, les officiers de l'Inquisition vinrent le chercher pour le traîner de nouveau devant ses juges, et remis en face des tenailles et des coins de fer, il n'eut plus le courage de souffrir ni de lutter contre l'accusation. Sa condamnation fut prononcée, et l'exécution fixée au lendemain. Ramené dans sa prison, il attendait avec stupeur le moment fatal, lorsque ses regards tombèrent sur le livre de conjurations qui semblait contenir le secret de son salut. Il l'ouvrit machinalement, à la septième page indiquée, et se mit à lire d'une voix tremblante. Tout à coup le sol

tremble, s'entr'ouvre, et un démon couleur de feu se dresse debout devant lui, tenant d'une main une feuille de parchemin, et de l'autre une plume de fer. « Signe ce pacte, » dit-il à Ambrosio, « et à l'instant tu seras sauvé!... »

Le moine hésite encore, mais un bruit d'armes et de clefs se fait entendre dans le voisinage du cachot. Plus de doute et plus d'espoir : ce sont les geôliers et les gardes qui viennent s'emparer du condamné. « Sauve-moi!... sauve-moi!... » s'écrie le malheureux.

— « Signe donc!... » répond le suppôt de l'enfer. Ambrosio obéit. Aussitôt la voûte se fend et lui livre passage ; son libérateur l'enlève dans ses bras, et, d'un vol aussi rapide que l'éclair, le porte au bord d'un précipice de la Sierra-Morena.

A la faible lueur du crépuscule qui précède l'aurore, Ambrosio contemple ce site sauvage. « Où veux-tu me conduire ? » dit-il en tremblant à son guide. — « Nous sommes arrivés !... » répond le démon. « Je t'ai sauvé de la justice des hommes, mais nul ne peut te sauver de la justice de Dieu ! » A ces mots, il enfonce ses griffes brûlantes dans la chair du misérable, et riant de ses cris, comme on rit dans l'enfer, il l'élève à une immense hauteur et le laisse retomber. Ambrosio roule au fond d'un ravin pierreux que déchire un torrent, et se brise dans sa chute ; mais il lui reste encore un souffle de vie. Bientôt le soleil se lève, et ses rayons éclairent cette horrible scène ; des milliers d'insectes, éveillés par la chaleur, s'abattent sur le coupable expirant ; les aigles de la montagne accourent pour déchiqueter ses membres palpitants, et l'agonie d'Ambrosio s'achève par un irréparable blasphème. Alors éclate dans les cieux une tempête furieuse ; les vents déchaînés ébranlent les rochers et tordent les arbres penchés sur le précipice. La pluie tombe en déluge ; les eaux du torrent grossissent peu à peu, et entraînent dans leur fangeuse écume, vers des rives inconnues, les déplorables restes du damné.

XI

Avant de détourner nos regards de la Sorcellerie, il semble utile de rectifier une erreur trop souvent répétée, et à laquelle, en ces derniers temps, M. Alfred Maury, membre de l'Institut, a trop facilement prêté son adhésion. « Poursuivis, traqués par les magistrats, et anathématisés par l'Église, » dit M. Maury, « les magiciens se vengèrent en faisant porter la responsabilité de leur crime sur deux papes des plus orthodoxes, Léon III et Honorius III. Ils forgèrent, sous le nom de ces pontifes, deux livres de Sorcellerie, l'*Enchiridion* et le *Grimoire*, qui ont été plusieurs fois réimprimés, et dans lesquels se trouvent réunies toutes les ridicules recettes de leur art imaginaire. La vieille tradition rabbinique qui faisait de Salomon un enchanteur fut mise à contribution pour composer un livre analogue à ces grimoires, les *Clavicula Salomonis*, dont il existe trois traductions en français. Au milieu de toutes les puérilités dont ces livres de magie fourmillent, on reconnaît encore la trace des antiques croyances dont elles étaient sorties, plus de vingt siècles auparavant; il s'y mêle des restes d'évocations néo-platoniciennes, et d'adorations des esprits infernaux. Le Diable y intervient en compagnie des anciens dieux déguisés en démons (1). »

Le savant académicien, qui écrivait ces lignes en 1863, s'est entièrement trompé, je le dis à regret, sur le contenu des trois ouvrages qu'il accuse de sorcellerie sans les avoir examinés.

Le pape Léon III monta sur la chaire de saint Pierre le 26 décembre 795. C'était un homme de science et de piété, qui voulait maintenir la règle et détruire les abus. Deux officiers de sa maison, le primicier Pascal et le sacellaire Campule, neveux d'Adrien I^er^, son prédécesseur, conspirèrent contre lui. Le 23 avril 799, pendant une procession en l'honneur de l'évangéliste

(1) *La Magie et l'Astrologie* dans l'antiquité et au moyen âge, I^re^ partie, ch. IX.

saint Marc, ils assaillirent le pontife, et à l'aide de leurs complices, tentèrent de lui arracher la langue et les yeux. Traîné dans la rue par ces misérables et accablé de coups, Léon III ne put échapper à leur fureur que par une espèce de miracle. Il parvint à se réfugier dans le monastère de Saint-Silvestre, d'où quelques serviteurs dévoués l'enlevèrent secrètement, pendant la nuit suivante, pour le conduire loin de Rome, à Paderborn, auprès de l'empereur Charlemagne.

Le grand chevalier du Moyen-Age accueillit l'infortuné pontife, et lui donna une troupe d'élite pour le ramener en Italie et annoncer aux Romains qu'une armée franke viendrait bientôt faire justice des coupables. Tout le peuple de Rome accourut au-devant de Léon III, et livra Pascal et Campule, que Charlemagne ordonna de mettre à mort avec leurs complices. Armé du droit de représailles, le pape pouvait goûter les douceurs de la vengeance; mais, donnant au monde un sublime exemple de charité, il fit grâce de la vie à ses assassins. L'année suivante, Charlemagne parut dans Rome, précédé de son immense renommée et suivi du cortége de ses victoires. Il y venait chercher une consécration solennelle de la haute mission de reconstruction politique et sociale qu'il accomplissait en Europe. Léon lui conféra le sacre impérial, avec le titre de protecteur de l'Église. Une vénérable tradition rapporte qu'après cette cérémonie, Charlemagne reçut du pape un précieux mémorial de son voyage à Rome. C'était un recueil de prières contenant les plus beaux textes sacrés dont l'Église a composé sa liturgie. Ces textes formaient un bréviaire pour tous les jours de la semaine. Le pontife, qui l'avait mis en ordre, déclarait que des vertus miraculeuses, prouvées par un grand nombre d'expériences authentiques, étaient attachées à la possession et au pieux usage de ce petit livre. « Quiconque, » disait-il, « le portera sur soi, avec le respect dû aux saintes Écritures, et le récitera chaque jour, à la louange de Dieu, ne périra ni par le fer, ni par l'eau, ni par le feu, ni par mort subite; il triomphera de ses ennemis, sortira sain et sauf des plus redoutables

périls, et la protection divine le conduira heureusement au terme de sa carrière. »

Voilà ce qu'est l'*Enchiridion* de Léon III. Il fut imprimé à Rome, pour la première fois, en 1525. Il en existe une autre édition romaine (1606); quatre furent imprimées à Lyon, de 1584 à 1633, et une à Mayence (1637). On chercherait vainement, dans les unes ou les autres, l'adoration des esprits infernaux, les restes d'évocations néo-platoniciennes, et l'intervention du Diable en compagnie des anciens dieux. Dans Rome, siége de l'orthodoxie catholique, aucun pontife, même dans les mauvais jours de la papauté, n'eût toléré l'impression d'un livre entaché de sorcellerie et imputé à quelqu'un de ses prédécesseurs. L'édition originale de 1525 fut faite sous le règne de Clément VII (Jules de Médicis). Ce pape était un courageux défenseur de la morale chrétienne, puisqu'il ne craignit point d'excommunier Henri VIII, ce monstre anglais qui n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à sa luxure. Comment Clément VII eût-il souffert que la mémoire de Léon III fût outragée, sous ses yeux, par la publication et la propagation d'une œuvre absurde ou condamnable? Le simple bon sens fait justice d'une telle supposition.

L'*Enchiridion* de Léon III est rempli de croix imprimées en rouge; c'est une invitation au lecteur de figurer sur lui-même ce signe sacré, toutes les fois qu'il le rencontre en priant. On remarque aussi, soit dans les éditions imprimées, soit dans les copies manuscrites, quelques figures mystérieuses, mais elles n'ont du mystère que l'apparence : ce sont des monogrammes du Christ, et des mots en langue hébraïque, dont le sens exprime les attributs de la puissance et de la sagesse divine. Il n'y a rien là qui ressemble, de près ou de loin, à des évocations diaboliques.

C'est aussi à Rome que fut imprimé, pour la première fois, en 1629, et non en 1525, comme l'a cru M. Maury, le prétendu grimoire d'Honorius III. L'œuvre véritable de ce pape est

intitulée : *Honorii Papæ adversùs tenebrarum Principem et ejus angelos Conjurationes, extractæ ex originali Romæ servato*, « Conjurations du Pape Honorius contre le prince des ténèbres et contre ses anges. » C'est donc un formulaire d'exorcismes, c'est-à-dire tout le contraire d'une œuvre consacrée à l'invocation des esprits infernaux.

Quant à la *Clavicule de Salomon*, il est plus difficile d'en assigner la véritable origine. Le jésuite Gretser, savant du XVI^e^ siècle, assure que personne n'a vu le manuscrit hébreu de cet ouvrage singulier, mais qu'il en existait une traduction en grec dans la bibliothèque du duc de Bavière. L'abbé d'Artigny, bibliophile du XVIII^e^ siècle, en cite plusieurs exemplaires en langue latine, sous le titre de *Clavicula Salomonis ad filium Roboam* et de *Liber Pentaculorum*. Il dit en avoir possédé une édition imprimée en 1655, mais sans indication du pays où elle fut publiée. On sait que les traditions rabbiniques attribuent au roi Salomon le divin privilége d'une parfaite sagesse, la pénétration de tous les secrets de l'univers, la faculté de communiquer avec les Anges, ministres du Tout-Puissant, et d'opérer, avec leur aide, toutes les merveilles imaginables. Malheureusement, cette surabondance de bonheur fit oublier au fils de David, vers la fin de sa vie, les conditions de sainteté auxquelles il l'avait obtenue. Énivré de l'admiration de la terre, il laissa tomber de sòn front la majesté de la vieillesse. En se penchant vers le tombeau, après quarante ans d'incomparable prospérité, il ne vit point que sa gloire y descendait avant lui. Perdant tout à coup, au soir de sa vie, la couronne de ses vertus, il alluma dans son palais le flambeau des impudiques amours. Les serviteurs de sa décadence n'étaient plus occupés qu'à choisir, à prix d'or, les plus belles filles de Sidon, de Moab, de l'Égypte et de l'Idumée, pour l'ornement de la couche royale. Sept cents épouses et trois cents concubines personnifiaient à sa cour toutes les voluptés de l'Orient. L'empire que ces femmes exercèrent sur la faiblesse du vieux roi ne se bornait point à éteindre les lumières de son

intelligence. Jérusalem, qui avait d'abord assisté avec une stupeur craintive à l'abaissement de ce génie couronné, ne tarda point à subir la contagion de ses exemples, et la cité du vrai Dieu se peupla des idoles impures dont les femmes étrangères avaient apporté les mystères. Astarté, la Vénus phénicienne, et Moloch, le Saturne ardent des Syriens, eurent des sanctuaires effroyables sur le mont des Oliviers, en face du temple de Jéhovah, dont ils semblaient braver la majesté L'image d'une belle femme, surmontée d'une tête de vache, voilà le nouveau dieu du prince qui avait érigé le temple de l'Éternel. On lui offrait le lotus et la rose, la colombe, le cheval et le homard, emblèmes des créatures de la terre, de l'air et des eaux, dont on lui attribuait la génération. Ce monstre de pierre eut à ses pieds la race d'Abraham, la postérité de Jacob, le peuple de David, ce peuple qu'une colonne de feu avait guidé vers la Terre promise, et qui avait entendu la voix du Dieu unique parmi les foudres du Sinaï. Bientôt Salomon se plongea dans l'horreur d'une plus sinistre adoration. Le culte de Moloch exigeait des sacrifices humains. Ce dieu du meurtre consistait en une statue colossale de bronze creux, que l'on chauffait comme une fournaise, pour dévorer des petits enfants dont le bruit des cymbales et des tambours étouffait les cris.

Voilà l'infernale folie qui posséda les dernières années de Salomon. Sa sagesse, sa science, son pouvoir, tous les dons qu'il avait reçus du Ciel, et dont il avait abusé, se retirèrent de lui. Mais leur tradition ne périt point. Soit que Salomon l'eût écrite lui-même, avant ses mauvais jours, pour l'instruction de son fils Roboam, soit qu'il l'eût confiée par la parole aux docteurs de la tribu lévitique, elle a cheminé, transmise de génération en génération, jusqu'à nos temps, sans s'amoindrir ni s'altérer. Les documents qui la contiennent se divisent en deux parties. La première s'intitule *Secretum Secretorum ;* c'est un rituel des cérémonies à accomplir pour entrer en relation avec les anges que Dieu prépose au gouvernement de notre monde.

La seconde partie s'intitule : *Psalterium mirabile*, recueil des cent cinquante saumes du roi David, expliquant les vertus mystérieuses qui sont attachées à chacun d'eux pour faire obtenir au fidèle croyant les biens de cette vie, la victoire sur ses ennemis et l'affranchissement de tout péril. J'incline à penser que ce livre, considéré comme traduction latine d'un manuscrit hébraïque dont on ne retrouve plus l'original, pourrait



être attribué aux papes Léon III et Honorius III, aussi bien que l'*Enchiridion* ou les *Conjurationes*. Nous aurions, en ce cas, non point la *Clavicule* rabbinique, mais une imitation de cette œuvre adaptée aux habitudes chrétiennes du Moyen-Age par un théologien qui ne s'est point fait connaître. Au surplus,

prêter aux psaumes davidiques un sens mystérieux, les écrire d'une certaine manière, les réciter à certaines heures, les porter sur soi comme des talismans, n'a rien de plus étrange que de faire une neuvaine, ou tout autre exercice de piété catholique, sous l'invocation de la Vierge ou de quelque Saint. C'est une affaire de conscience et de foi qui, par l'essence de son mystère, échappe aux étroits jugements de la raison.

Pour donner une idée du *Psalterium mirabile*, je pourrais citer la légende de sainte Marthe, une des patronnes de la Provence, qui, ayant écrit sur une ceinture en peau de chevreau le psaume 31e, se servit de cette ceinture pour étrangler la *Tarasque*, monstre amphibie dont la voracité dévastait les bords du Rhône, dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Mais comme un tel exemple ne trouverait plus guère, de nos jours, l'occasion de se renouveler, je propose à la foi des intéressés la séduisante expérimentation des effets du psaume 137e, qui commence ainsi : *Confitebor tibi, Domine, quoniam audisti*, etc.

Ce psaume a, selon la tradition, le pouvoir d'exciter l'amour dans le cœur de la personne qui est l'objet de nos désirs. Voici la manière d'opérer. Versez de l'huile de lis blanc dans une coupe de cristal, récitez sur cette coupe le psaume 137e, que vous terminerez en prononçant le nom de l'ange *Anaël* et celui de la personne que vous aimez. Écrivez ensuite le nom de l'ange sur un fragment de cyprès que vous plongerez dans l'huile; puis, de cette huile vous oindrez légèrement vos sourcils, et vous lierez à votre bras droit le morceau de cyprès. Cherchez ensuite un moment favorable pour toucher la main droite de la personne dont vous désirez l'amour, et cet amour naîtra dans son cœur. L'opération sera plus puissante, assure l'auteur inconnu, si vous la faites au lever du soleil, le vendredi qui suit la nouvelle lune.



LA NONNE SANGLANTE

XII

Je ne reviendrai point sur ce que j'ai dit précédemment à propos du dogme des anges, ou messagers divins, dont l'existence est attestée, sous des noms différents, mais exprimant la même idée, par les plus anciennes religions de l'univers. Jamblique, l'auteur du Traité des *Mystères égyptiens*, nous en donne une hiérarchie qui a peut-être inspiré celle de Denys l'Aréopagite. La Bible les met trop souvent en action pour qu'il soit besoin de rappeler toutes les scènes dans lesquelles la tradition judaïque les fait intervenir. L'Évangile a continué la Bible, et les légendes chrétiennes sont pleines d'apparitions angéliques et de faits surnaturels qui prouvent combien cette doctrine est ancrée dans les croyances populaires. On est libre assurément de la discuter, mais on ne saurait la rejeter sans détruire en même temps, par la base, tout l'édifice chrétien, et sans replonger l'Humanité dans une insondable obscurité.

A côté des apparitions angéliques se placent naturellement celles des âmes des morts, dont la réalité est proclamée par Hésiode, Plutarque, Platon, Proclus, et tous les docteurs de l'École d'Alexandrie, création de la philosophie néo-platonicienne. Les matérialistes ont beau protester, leur négation se brise contre le témoignage unanime des penseurs de l'Antiquité, du Moyen-Age et de la Renaissance, depuis Hermès l'Égyptien, jusqu'à Swedenborg, le fameux illuminé du dix-huitième siècle moderne, mort en 1772.

Parmi les histoires de cette espèce qui ont passionné des peuples entiers, je n'en veux citer qu'une seule, celle de la Nonne sanglante, que toute l'Allemagne répète comme la légende de Faust.

On donnait le nom de *Nonne sanglante* à un spectre qui, pendant le seizième siècle, hantait le château de Lindenberg, sur

une des hauteurs qui bordent la vallée du Rhin. Ce spectre, conjuré par un saint prêtre du pays, s'était enfin réduit à ne plus visiter qu'une seule chambre du manoir ensorcelé ; mais on le voyait tous les cinq ans, le 5 mai, à minuit, se promener de haut en bas, au grand effroi des habitants. Sa forme était celle d'une religieuse voilée, vêtue d'une robe blanche toute souillée de sang. Elle tenait d'une main un poignard, et de l'autre une lampe allumée, et, après avoir parcouru tous les coins et recoins, elle traversait la cour, et disparaissait par le portail, qu'on avait soin de laisser ouvert pendant toute cette nuit.

Or, à l'époque d'une de ses apparitions, un jeune seigneur des environs, nommé Gunther par la légende, et qui demandait en mariage la jeune Agnès, unique héritière de la famille de Lindenberg, venait d'apprendre que sa demande ne pouvait être agréée, et qu'Agnès ne serait jamais son épouse. On imagine le désespoir des deux amants qui s'étaient juré, selon l'usage, une éternelle fidélité. Gunther prend alors une héroïque résolution ; il obtient d'Agnès un rendez-vous nocturne dans le parc du château, et lui propose de l'enlever. La jeune fille, pleine de confiance en l'honneur de Gunther, n'oppose pas à ses prières une longue résistance, et le plan de fuite est tracé par elle-même. On était à la fin d'avril. « C'est dans cinq jours, » dit-elle à Gunther, « que la Nonne sanglante doit se promener dans le château. Le grand portail restera ouvert pendant toute une nuit, et personne n'osera se montrer sur le passage du fantôme qui, du reste, n'a jamais fait de mal à personne. D'ici là je me préparerai une robe blanche, un poignard, une lampe, je jouerai le rôle de la Nonne, et tu m'attendras après minuit, avec un bon cheval, à la sortie du château.

Le 5 mai, à minuit, Gunther fut exact au rendez-vous. Quand sonna l'heure mystérieuse, l'intendant du manoir vint, par l'ordre de ses maîtres, ouvrir le portail, et se hâta de fuir, de peur de rencontrer la terrible nonne. Quelques instants après, Gunther, qui se tenait aux aguets, vit une lumière tremblante se glisser derrière les fenêtres d'une longue galerie, puis descen-

dre d'une tour qui servait de cage à l'escalier, puis traverser lentement la cour, en se dirigeant vers la sortie. Nul doute, c'est Agnès, déguisée en *Nonne sanglante;* la lampe, le poignard, la robe tachée de sang, rien ne manque à l'illusion. Le jeune homme reçoit bientôt dans ses bras une forme féminine qu'il presse avec amour ; il se hâte de monter sur son fort coursier avec ce précieux fardeau, et s'élance à toute vitesse en descendant la colline.

Voilà les fugitifs hors d'atteinte ; le cheval poursuit, le long du Rhin, sa course effrénée, il dévore l'espace ; mais, tout à coup, les forces lui manquent, il s'abat, et Gunther, violemment lancé sur la route, demeure évanoui.

Quand il revint à lui, le jour se levait, et des paysans qui allaient à leur travail l'avaient rencontré, sans mouvement, près de son cheval brisé dans sa chute. Ranimé par leurs soins, sa première pensée fut de demander si Agnès n'était point blessée. Mais les paysans n'avaient vu aucune femme, et ne savaient ce que voulait dire le pauvre jeune homme. Ils le transportèrent dans un château voisin. Il apprit avec stupeur que son cheval s'était tué à dix lieues du château de Lindenberg. Comme il appelait sans cesse Agnès avec désespoir, on fit des recherches de tous côtés, sans découvrir la moindre trace de cette jeune femme qui, ne fût-elle que blessée, n'avait pu se traîner bien loin. Le médecin crut que l'effet d'une chute si grave avait dérangé l'esprit de son malade. Le pauvre Gunther passa toute la journée dans un profond accablement.

Vers le soir, il se trouvait mieux, et sentit venir un sommeil réparateur. Ses hôtes, le voyant hors de danger, le laissèrent seul, espérant que le repos serait son meilleur médecin. Quand minuit sonna, un tressaillement nerveux le réveilla subitement. En ouvrant les yeux, il vit entrer dans sa chambre une religieuse vêtue de blanc, voilée, souillée de sang, et une lampe à la main ; mais ce n'était point Agnès. Cette vision souleva son voile, et lui montra des traits inconnus ; puis une voix qui n'avait rien d'humain murmura lentement : « Tu m'as aimée,

je suis à toi pour toujours ; tu me reverras toutes les nuits. » Elle se pencha alors sur lui, comme pour l'embrasser, mais Gunther poussa des cris qui attirèrent les serviteurs chargés de veiller dans la chambre voisine. Une fièvre ardente l'avait saisi, et il passa plusieurs semaines entre la vie et la mort. Dans son délire, il racontait l'apparition de la Nonne sanglante, en y mêlant le nom d'Agnès de Lindenberg et les détails de sa nuit fantastique.

On envoya aux renseignements pour éclaircir le mystère de cette singulière folie. Il se trouva qu'Agnès arrivant au rendez-vous, avait vu de loin Gunther s'enfuir à cheval avec la vraie *Nonne sanglante*. Elle était tombée évanouie sous le portail du château, et on l'y avait trouvée, à l'aurore, sous son funèbre déguisement. Quand elle reprit connaissance, il fallut bien avouer à sa famille le secret de son aventure nocturne, et elle en éprouvait tant d'horreur, qu'elle se réfugia dans un couvent.

Gunther, après de longues souffrances, toujours obsédé par les visions de la Nonne sanglante, imita l'exemple de sa bien-aimée perdue, en allant chercher dans un cloître la paix de l'esprit et du cœur. Le prieur, informé de son histoire, pensa que le spectre pourrait bien être quelque démon, et comme il était, dit la légende, fort savant en démonologie, il résolut de l'évoquer, en présence de Gunther. La Nonne sanglante apparut, et fit sa confession. Au lieu d'être un démon, c'était une âme en peine. Elle était originaire d'Espagne, et morte depuis près d'un siècle. Religieuse, elle avait trahi ses vœux pour suivre un amant qui l'avait enlevée et conduite en Allemagne. Bientôt, infidèle à son séducteur comme à Dieu, elle l'avait poignardé pour se livrer à un seigneur de Lindenberg, et celui-ci la trouvant, à son tour, infidèle à ses nouveaux liens, l'avait lui-même immolée. Morte sans confession sous le poids de ces crimes, la malheureuse avait été jetée sans sépulture dans un puits qu'elle et connaître, en demandant une tombe pour ses os et l'absolution pour son âme. Quand on lui eut accordé cette grâce, elle

se montra une dernière fois pour annoncer que Dieu lui avait pardonné.

La croyance aux apparitions est reléguée, de nos jours, dans le domaine des hallucinations, et les médecins n'hésitent point à la considérer comme une des formes de l'aliénation mentale. Discuter cette thèse m'entraînerait trop loin, sans grand profit pour le lecteur, et l'espace mesuré à ma plume devient assez étroit pour que j'aborde sans transition le plus intéressant problème de la Magie, l'art de prévoir les événements futurs par les calculs de l'Astrologie hermétique sur la figure de l'Horoscope.

LIVRE SIXIÈME

THÉORIE GÉNÉRALE DE L'HOROSCOPE.

I

L'art de faire et d'expliquer un Horoscope se compose de plusieurs opérations qui s'enchaînent l'une à l'autre, et dont la pratique réclame, pour être bien comprise, un enseignement préliminaire que je vais exposer brièvement.

Le lecteur connaît déjà la manière de tracer cette figure astrologique, sa division en douze maisons solaires, fixées dans un ordre immuable, et le symbolisme que les Mages attachaient à chaque maison. (*Voyez* Livre Ier, p. 69 et suivantes.)

Sur ce cadre immobile viennent se ranger les douze signes du zodiaque, *Bélier*, *Taureau*, *Gémeaux*, *Cancer*, *Lion*, *Vierge*, *Balance*, *Scorpion*, *Sagittaire*, *Capricorne*, *Verseau* et *Poissons*; puis les sept planètes, *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, le *Soleil*, *Vénus*, *Mercure* et la *Lune*.

Le signe du zodiaque sous lequel est né l'enfant dont on veut faire l'horoscope se place toujours, quel qu'il soit, dans la première maison. Les onze autres se rangent dans les maisons suivantes. Ainsi, par exemple, si le *Taureau* préside à une nativité, il occupe la maison I; les *Gémeaux* se placent dans la maison II, et, en suivant cet ordre, le *Bélier* se trouve en maison XII et dernière. Si au lieu du *Taureau*, nous avions le *Scorpion* pour signe de nativité, le *Sagittaire* devrait occuper la maison II, et, selon l'ordre des signes, la *Balance* serait marquée en maison XII.

Le signe que doit recevoir la première maison de l'horoscope est indiqué par la date vulgaire de la naissance. Il faut donc, tout d'abord, dresser un calendrier dont voici la composition.

Calendrier astrologique.

L'année civile des Mages d'Égypte embrassait douze mois, de trente jours chacun, dont la somme totale correspond aux trois cent soixante degrés du zodiaque; mais comme l'évolution annuelle du soleil

s'accomplit en 365 jours et quelques heures, les Mages ajoutaient, à la fin du 12e mois, cinq jours nommés épagomènes (complémentaires), et négligeaient la fraction. Cette année s'ouvrait le 1er jour du mois de *Thoth*, et ce mois, correspondant aux 30 degrés de la *Vierge*, commençait le 23 août de notre ère.

Paophi, 2e mois, correspondant aux 30 degrés de la *Balance*, commençait le 22 septembre.

Athir, 3e mois, correspondant aux 30 degrés du *Scorpion*, commençait le 22 octobre.

Chœac, 4e mois, correspondant aux 30 degrés du *Sagittaire*, commençait le 21 novembre.

Tybi, 5e mois, correspondant aux 30 degrés du *Capricorne*, commençait le 21 décembre.

Méchir, 6e mois, correspondant aux 30 degrés du *Verseau*, commençait le 20 janvier.

Phaménoth, 7e mois, correspondant aux 30 degrés des *Poissons*, commençait le 19 février.

Pharmuthi, 8e mois, correspondant aux 30 degrés du *Bélier*, commençait le 21 mars, à l'équinoxe du printemps.

Pachon, 9e mois, correspondant aux 30 degrés du *Taureau*, commençait le 20 avril.

Payni, 10e mois, correspondant aux 30 degrés des *Gémeaux*, commençait le 20 mai.

Epiphi, 11e mois, correspondant aux 30 degrés du *Cancer*, commençait le 19 juin.

Mésori, 12e mois, correspondant aux 30 degrés du *Lion*, commençait le 19 juillet, et était suivi des 5 *Épagomènes* ou jours complémentaires.

Au-dessus de cette division vulgaire de l'année, le Magisme observait, dans les traditions secrètes de ses temples, une autre division du temps, qui se nommait *année fatidique* ou *sacrée*. Celle-ci commençait à l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire le 1er jour du mois de *Pharmuthi*, correspondant au 1er degré du *Bélier*, premier signe du zodiaque, et au 21 mars de notre ère.

L'adoption de l'année romaine, dont le Calendrier Julien nous donne la tradition, n'a point changé la correspondance du 1er degré du *Bélier* avec l'équinoxe du printemps et, par conséquent, l'antique succession des 12 signes. Mais les astrologues se sont divisés d'opinion quant au placement des épagomènes. Les uns maintiennent ces cinq jours après les 30 degrés du *Lion*, c'est-à-dire du

18 au 22 août. Les autres les rangent sous le *Cancer* de la manière suivante :

19 Juin (*Cancer* 1°).	25 Juin (*Cancer* 4°).
20 — (Épagomène).	26 — (Épagomène).
21 — (*Cancer* 2°).	27 — (*Cancer* 5°).
22 — (Épagomène).	28 — (Épagomène).
23 — (*Cancer* 3°).	29 — (*Cancer* 6°).
24 — (Épagomène).	30 — (*Cancer* 7°).

Les auteurs de cette variante lui donnent pour motif que le commencement du *Cancer* marque le solstice d'été, c'est-à-dire le point où la durée du jour est le plus longue, et où le soleil semble s'arrêter un moment avant de redescendre vers le *Capricorne* (solstice d'hiver). Admettons cette méthode parce que son application ne change rien aux lois générales de l'horoscope. En conséquence, il faut tracer un calendrier usuel, dans lequel tous les signes et tous les degrés de signe seront placés sous les mois, et en regard des jours, d'après la règle suivante.

Le 1^er^ *janvier* correspond au 12^e^ degré du *Capricorne*; le 20 au 1^er^ degré du *Verseau*; le 31 au 12^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *février* correspond au 13^e^ degré du *Verseau*; le 19 au 1^er^ degré des *Poissons*; le 28 au 10^e^ du même signe, ainsi que le 29 dans les années bissextiles.

Le 1^er^ *mars* correspond au 11^e^ degré des *Poissons*; le 21 au 1^er^ degré du *Bélier*; le 31 au 11^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *avril* correspond au 12^e^ degré du *Bélier*; le 20 au 1^er^ degré du *Taureau*; le 30 au 11^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *mai* correspond au 12^e^ degré du *Taureau*; le 20 au 1^er^ degré des *Gémeaux*; le 31 au 12^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *juin* correspond au 13^e^ degré des *Gémeaux*; le 19 au 1^er^ degré du *Cancer*; le 20 au 1^er^ jour *épagomène*; le 21 au 2^e^ degré du *Cancer*; le 22 au 2^e^ *épagomène*; le 23 au 3^e^ degré du *Cancer*; le 24 au 3^e^ *épagomène*; le 25 au 4^e^ degré du *Cancer*; le 26 au 4^e^ *épagomène*; le 27 au 5^e^ degré du *Cancer*; le 28 au 5^e^ *épagomène*; le 29 au 6^e^ degré du *Cancer*; le 30 au 7^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *juillet* correspond au 8^e^ degré du *Cancer*; le 24 au 1^er^ degré du *Lion*; le 31 au 8^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *août* correspond au 9^e^ degré du *Lion*; le 23 au 1^er^ degré de la *Vierge*; le 31 au 9^e^ degré du même signe.

Le 1^er^ *septembre* correspond au 10^e^ degré de la *Vierge*; le 22 au 1^er^ degré de la *Balance*; le 30 au 9^e^ degré du même signe.

Le 1er *octobre* correspond au 10e degré de la *Balance*; le 22 au 1er degré du *Scorpion*; le 31 au 10e degré du même signe.

Le 1er *novembre* correspond au 11e degré du *Scorpion*; le 21 au 1er degré du *Sagittaire*; le 30 au 10e degré du même signe.

Le 1er *décembre* correspond au 11e degré du *Sagittaire*; le 21 au 1er degré du *Capricorne*; le 31 au 11e degré du même signe.

Connaissant la concordance des mois et des jours avec les signes du zodiaque, il faut étudier la hiérarchie astrologique des années dans la succession des cycles du temps.

Tables cycliques des années.

Les périodes du temps se divisent en cycles de 36 ans. Chacun des sept Génies planétaires vient, à son tour, ouvrir et fermer un de ces cycles, c'est-à-dire gouverner la 1re et la 36e année de chaque cycle.

Saturne ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 1 à 36 inclusivement, — 253 à 288, — 505 à 540, — 757 à 792, — 1009 à 1044, — 1261 à 1296, — 1513 à 1548, — 1765 à 1800.

Vénus ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 37 à 72 inclusivement, — 289 à 324, — 541 à 576, — 793 à 828, — 1045 à 1080, — 1297 à 1332, — 1549 à 1584, — 1801 à 1836.

Jupiter ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 73 à 108 inclusivement, — 325 à 360, — 577 à 612, — 829 à 864, — 1081 à 1116, — 1333 à 1368, — 1585 à 1620, — 1837 à 1872.

Mercure ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 109 à 144 inclusivement, — 361 à 396, — 613 à 648, — 865 à 900, — 1117 à 1152, — 1369 à 1404, — 1621 à 1656, — 1873 à 1908.

Mars ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 145 à 180 inclusivement, — 397 à 432, — 649 à 684, — 901 à 936, — 1153 à 1188, — 1405 à 1440, — 1657 à 1692, — 1909 à 1944.

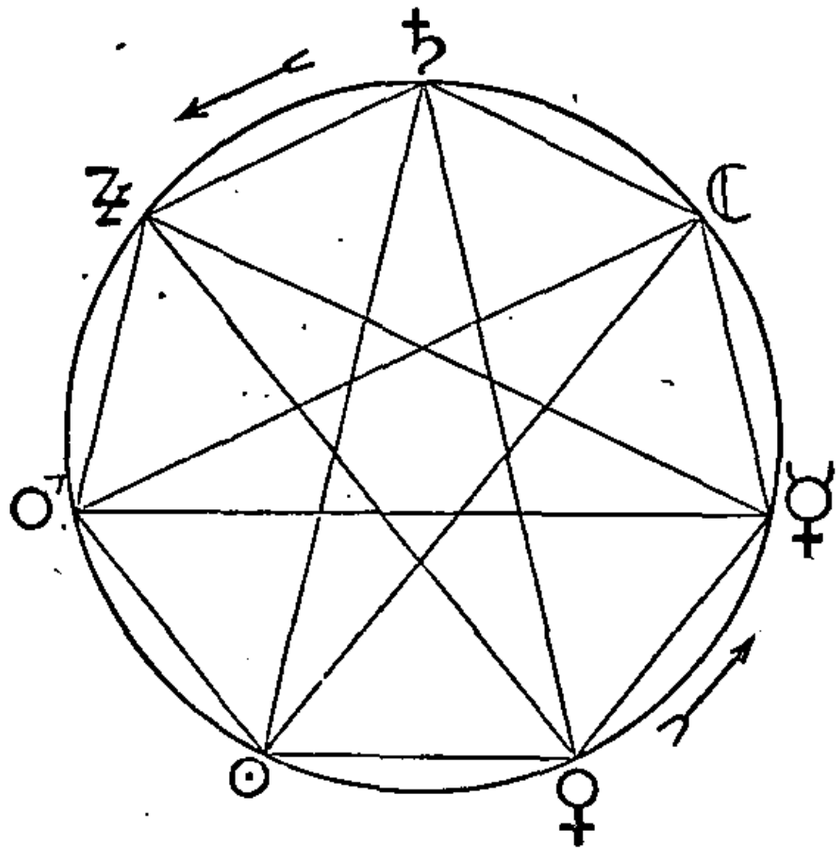
La *Lune* ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 181 à 216 inclusivement, — 433 à 468, — 685 à 720, — 937 à 972, — 1189 à 1224; — 1441 à 1476, — 1693 à 1728, — 1945 à 1980.

Le *Soleil* ouvre et ferme les cycles figurés par les ans 217 à 252 inclusivement, — 469 à 504, — 721 à 756, — 973 à 1008, — 1225 à 1260, — 1477 à 1512, — 1729 à 1764, — 1981 à 2016.

Cette table, appliquée à l'ère chrétienne, nous conduit jusqu'à la 16e année du vingt et unième siècle. Il est inutile de l'étendre plus loin.

Pour connaître la planète qui gouverne une année quelconque, les Mages se servaient d'une étoile d'or à sept pointes, sur laquelle

étaient gravés les signes des sept planètes. Étant donné, par exemple, le nombre cyclique 1808, ils auraient lu, sur la table précédente, que ce nombre appartient à l'un des cycles de *Vénus*, commençant par 1801 et finissant par 1836. Prenant alors l'étoile à sept pointes, ils auraient compté 1801 sur le signe de *Vénus*, et, suivant l'ordre



Clef des années.

des planètes, 1802 sur *Mercure*, 1803 sur la *Lune*, 1804 sur *Saturne*, 1805 sur *Jupiter*, 1806 sur *Mars*, 1807 sur le *Soleil*, et 1808 sur *Vénus*. Pour la commodité du lecteur, voici des tables synoptiques indiquant la planète qui gouverne chaque année, depuis 1729 jusqu'à 1908. Les années de chaque cycle sont rangées sur sept lignes horizontales, et à la gauche de chaque ligne se trouve le nom de la planète qui gouverne ses nombres.

CYCLE DU SOLEIL (1729 A 1764).

Soleil.....	1729	1736	1743	1750	1757	1764
Vénus.....	1730	1737	1744	1751	1758	0
Mercure.....	1731	1738	1745	1752	1759	0
Lune.....	1732	1739	1746	1753	1760	0
Saturne.....	1733	1740	1747	1754	1761	0
Jupiter.....	1734	1741	1748	1755	1762	0
Mars.....	1735	1742	1749	1756	1763	0

CYCLE DE SATURNE (1765 A 1800).

Saturne.....	1765	1772	1779	1786	1793	1800
Jupiter.....	1766	1773	1780	1787	1794	0
Mars.....	1767	1774	1781	1788	1795	0

Soleil....	1768	1775	1782	1789	1796	0
Vénus.....	1769	1776	1783	1790	1797	0
Mercure.....	1770	1777	1784	1791	1798	0
Lune.....	1771	1778	1785	1792	1799	0

Cycle de Vénus (1801 à 1836).

Vénus.....	1801	1808	1815	1822	1829	1836
Mercure.....	1802	1809	1816	1823	1830	0
Lune.....	1803	1810	1817	1824	1831	0
Saturne.....	1804	1811	1818	1825	1832	0
Jupiter.....	1805	1812	1819	1826	1833	0
Mars.....	1806	1813	1820	1827	1834	0
Soleil...	1807	1814	1821	1828	1835	0

Cycle de Jupiter (1837 a 1872).

Jupiter.....	1837	1844	1851	1858	1865	1872
Mars.....	1838	1845	1852	1859	1866	0
Soleil.....	1839	1846	1853	1860	1867	0
Vénus.....	1840	1847	1854	1861	1868	0
Mercure.....	1841	1848	1855	1862	1869	0
Lune.....	1842	1849	1856	1863	1870	0
Saturne.....	1843	1850	1857	1864	1871	0

Cycle de Mercure (1873 a 1908).

Mercure...	1873	1880	1887	1894	1901	1908
Lune.....	1874	1881	1888	1895	1902	0
Saturne.....	1875	1882	1889	1896	1903	0
Jupiter.....	1876	1883	1890	1897	1904	0
Mars.....	1877	1884	1891	1898	1905	0
Soleil.....	1878	1885	1892	1899	1906	0
Vénus.....	1879	1886	1893	1900	1907	0

Si le lecteur voulait remonter plus haut que l'année 1729, il lui serait facile de construire la table d'un cycle quelconque, au moyen des indications précédentes.

II

Après l'inscription des douze signes du zodiaque dans les maisons de l'horoscope en suivant l'ordre fixé par la date de la naissance, cette figure est prête à recevoir les signes fatidiques, c'est-à-dire les signes des sept planètes et ceux des arcanes symboliques. Connais-

sant la planète qui gouverne l'année, nous devons prendre le cercle fatidique de cette planète, pour nous en servir selon la méthode qui sera expliquée ci-après par des exemples. Voici les sept cercles invariables dont l'Astrologie tire des thèmes variés à l'infini.

Cercle fatidique de Saturne.

1. Le Mage (Arcane I).
2. La Lune (Arcane II, Porte du Sanctuaire).
3. Vénus (Arcane III, Isis-Uranie).
4. Jupiter (Arcane IV, La Pierre cubique).
5. Le Maître des Mystères (Arcane V). — Le Bélier.
6. Les Deux Routes (Arcane VI). — Le Taureau.
7. Le Char d'Osiris (Arcane VII). — Les Gémeaux.
8. La Balance et le Glaive (Arcane VIII). — Le Cancer.
9. La Lampe voilée (Arcane IX). — Le Lion.
10. Le Sphinx (Arcane X). — La Vierge.
20. Mars (Arcane XI, Le Lion dompté).
30. Le Sacrifice (Arcane XII). — La Balance.
40. Le Faucheur (Arcane XIII).
50. Le Génie solaire (Arcane XIV). — Le Scorpion.
60. Typhon (Arcane XV). — Le Sagittaire.
70. La Tour foudroyée (Arcane XVI). — Le Capricorne.
80. Mercure (Arcane XVII, L'Étoile des Mages).
90. Le Crépuscule (Arcane XVIII). — Le Verseau.
100. La Lumière resplendissante (Arcane XIX). — Les Poissons.
200. Saturne (Arcane XX, Le Génie des Morts).
300. Le Crocodile (Arcane 0).
400. Le Soleil (Arcane XXI, La Couronne des Mages).
9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Saturne (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Vénus (Le Combattant du Sceptre)
7. Les Gémeaux (Décan III). — Jupiter (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — Jupiter (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Mercure (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — La Lune (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — Mars (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — La Lune (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Le Soleil (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Le Soleil (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — Saturne (Le Combattant de la Coupe).

10. La Vierge (Décan I). — Jupiter (L'Esclave de la Coupe)
20 et 1. Mars. — *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — Vénus. — *Les* 2 *Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Jupiter. — *Les* 4 *Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décań III). — Mercure. — *Les* 5 *Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — La Lune. — *Les* 6 *Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — Le Soleil. — *Les* 8 *Coupes.*
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Saturne. — *Les* 9 *Coupes.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Coupes.*
90. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Mercure — (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Mars (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Le Soleil (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune. — Les 2 Glaives.
3. Vénus. — Les 3 Glaives.
4. Jupiter. — Les 4 Glaives.
5. Le Bélier (Décan III). — Mars (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Le Soleil (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Saturne (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Vénus (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Mercure (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Mars (Les 10 Glaives).
50. L'Étoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — Saturne (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Vénus (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Mercure (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné.*
30 et 2. La Balance (Décan III). — La Lune. — *Les* 2 *Sicles.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Sicles.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Saturne. — *Les* 4 *Sicles.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Vénus. — *Les* 5 *Sicles.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Jupiter. — *Les* 6 *Sicles.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Sicles.*
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Mars. — *Les* 8 *Sicles.*
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — La Lune. — *Les* 9 *Sicles.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Sicles.*

Cercle fatidique de Jupiter.

Il commence par les 22 premiers Arcanes du cercle de Saturne, énumérés précédemment, et se continue ainsi qu'il suit (1) :

(1) Le lecteur curieux de s'appliquer à l'étude de l'Horoscope, tracera pour son usage, sur des feuilles séparées, les sept cercles fatidiques, en y inscrivant les

9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Jupiter (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Mercure (Le Combattant du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — Mars (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — Mars (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — La Lune (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Saturne (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — Le Soleil (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — Saturne (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Vénus (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Vénus (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — Jupiter (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — Mars (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — Mercure. — *Les 2 Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les 3 Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Mars. — *Les 4 Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — La Lune.— *Les 5 Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Saturne. — *Les 6 Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les 7 Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). Vénus. — *Les 8 Coupes.*
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Jupiter. — *Les 9 Coupes.*
200 et 10. Saturne. — *Les 10 Coupes.*
9. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — La Lune (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Le Soleil (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Vénus (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — Le Soleil (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Vénus (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Jupiter (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Mercure (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — La Lune (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Le Soleil (Les 10 Glaives).

2 premiers arcanes de celui de Saturne, dont j'ai cru devoir éviter ici la monotone répétition. Chaque cercle contiendra donc soixante-dix-huit arcanes.

50. L'Étoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — Jupiter (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Mercure (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — La Lune (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné.*
30 et 2. La Balance (Décan III). — Saturne. — *Les* 2 *Sicles.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Sicles.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Jupiter. — *Les* 4 *Sicles.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Mercure. — *Les* 5 *Sicles.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Mars. — *Les* 6 *Sicles.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Sicles.*
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Le Soleil. — *Les* 8 *Sicles.*
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Saturne. — *Les* 9 *Sicles.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Sicles.*

Cercle fatidique de Mars.

Il commence par les 22 premiers Arcanes du cercle de Saturne, et se continue ainsi qu'il suit.

9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Mars (La Maîtressedu Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — La Lune (Le Combattant du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — Le Soleil (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — Le Soleil (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Saturne (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Jupiter (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — Vénus (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — Jupiter (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Mercure (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Mercure (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — Mars (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — Le Soleil (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. Mars. — *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — La Lune. — *Les* 2 *Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Le Soleil. — *Les* 4 *Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — Saturne. — *Les* 5 *Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Jupiter. — *Les* 6 *Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — Mercure. — *Les* 8 *Coupes.*
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Mars. — *Les* 9 *Coupes.*

200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Coupes*.
90. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Saturne (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Vénus (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Mercure (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — Vénus (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Mercure (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Mars (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — La Lune (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Saturne (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Vénus (Les 10 Glaives).
50. L'Étoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). Mars (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — La Lune (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Saturne (L'Esclave du Sicle).
20 et 1 Mars. — *Le Sicle couronné*.
30 et 2. La Balance (Décan III). — Jupiter. — *Les* 2 *Sicles*.
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Sicles*.
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Mars. — *Les* 4 *Sicles*.
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — La Lune. — *Les* 5 *Sicles*.
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Le Soleil. — *Les* 6 *Sicles*.
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Sicles*.
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Vénus. — *Les* 8 *Sicles*.
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Jupiter. — *Les* 9 *Sicles*.
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Sicles*.

Cercle fatidique du Soleil.

Il commence par les 22 premiers Arcanes du cercle de Saturne, et se continue ainsi qu'il suit.

9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Le Soleil (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Saturne (La Maîtresse du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — Vénus (Le Combattant du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II) — Vénus (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Jupiter (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Mars (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — Mercure (Les 8 Sceptres).

9. Le Lion (Décan II). — Mars (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — La Lune (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — La Lune (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — Le Soleil (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — Vénus (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. Mars. — *La Coupe*.
30 et 2. La Balance (Décan I). — Saturne. — *Les 2 Coupes*.
40 et 3. Le Faucheur. — *Les 3 Coupes*.
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Vénus. — *Les 4 Coupes*.
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — Jupiter. — *Les 5 Coupes*.
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Mars. — *Les 6 Coupes*.
80 et 7. Mercure. — *Les 7 Coupes*.
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — La Lune. — *Les 8 Coupes*.
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Le Soleil. — *Les 9 Coupes*.
200 et 10. Saturne. — *Les 10 Coupes*.
90. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Jupiter (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Mercure (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — La Lune (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — Mercure (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I) — La Lune (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Le Soleil (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Saturne (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Jupiter (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Mercure (Les 10 Glaives).
50. L'Étoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — Le Soleil (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Saturne (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Jupiter (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné*.
30 et 2. La Balance (Décan III). — Mars. — *Les 2 Sicles*.
40 et 3. Le Faucheur. — *Les 3 Sicles*.
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Le Soleil. — *Les 4 Sicles*.
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Saturne. — *Les 5 Sicles*.
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Vénus. — *Les 6 Sicles*.
80 et 7. Mercure. — *Les 7 Sicles*.
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Mercure. — *Les 8 Sicles*.
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Mars. — *Les 9 Sicles*.
200 et 10. Saturne. — *Les 10 Sicles*.

Cercle fatidique de Vénus.

Il commence par les 22 premiers Arcanes du cercle de Saturne, et se continue ainsi qu'il suit.

9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Vénus (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Jupiter (Le Combattant du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — Mercure (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — Mercure (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Mars (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Le Soleil (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — La Lune (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — Le Soleil (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Saturne (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Saturne (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan (III). — Vénus (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — Mercure (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. Mars. — *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — Jupiter. — *Les* 2 *Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Mercure. — *Les* 4 *Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — Mars. — *Les* 5 *Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Soleil. — *Les* 6 *Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — Saturne. — *Les* 8 *Coupes.*
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Vénus. — *Les* 9 *Coupes.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Coupes.*
90. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Mars (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — La Lune (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Saturne (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — La Lune (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Saturne (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Vénus (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Jupiter (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Mars (Les 9 Glaives).

10. La Vierge (Décan II). — La Lune (Les 10 Glaives).
50. L'Étoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — Vénus (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Jupiter (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Mars (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné.*
30 et 2. La Balance (Décan III). — Le Soleil. — *Les* 2 *Sicles.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Sicles.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Vénus. — *Les* 4 *Sicles.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Jupiter. — *Les* 5 *Sicles.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Mercure. — *Les* 6 *Sicles.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Sicles.*
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — La Lune. — *Les* 8 *Sicles.*
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Le Soleil. — *Les* 9 *Sicles.*
200 et 1. Saturne. — *Les* 10 *Sicles.*

Cercle fatidique de Mercure.

Il commence par les 22 premiers Arcanes du cercle de Saturne et se continue ainsi qu'il suit.

9. L'Étoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — Mercure (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Mars (Le Combattant du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — La Lune (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — La Lune (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Le Soleil (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Vénus (Les 7 Sceptres).
8. Le Cancer (Décan I). — Saturne (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — Vénus (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Jupiter (Les 10 Sceptres).
6. L'Étoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Jupiter (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — Mercure (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — La Lune (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. Mars. — *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — Mars. — *Les* 2 *Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — La Lune. — *Les* 4 *Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — Le Soleil. — *Les* 5 *Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Vénus. — *Les* 6 *Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — Jupiter. — *Les* 8 *Coupes.*

100 et 9. Les Poissons (Décan III). — Mercure. — *Les 9 Coupes.*
200. Saturne. — *Les 10 Coupes.*
90. L'Étoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Le Soleil (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Saturne (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Jupiter (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — Saturne (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Jupiter (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — Mercure (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Mars (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Le Soleil (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Saturne (Les 10 Glaives).
30. L'Etoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — Mercure (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Mars (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Le Soleil (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné.*
30 et 2. La Balance (Décan III). — Vénus. — *Les 2 Sicles.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les 3 Sicles.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — Mercure. — *Les 4 Sicles.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Mars. — *Les 5 Sicles.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — La Lune. — *Les 6 Sicles.*
80 et 7. Mercure. — *Les 7 Sicles.*
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Saturne. — *Les 8 Sicles.*
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Vénus. — *Les 9 Sicles.*
200 et 10. Saturne. — *Les 10 Sicles.*

Cercle fatidique de la Lune.

Il commence par les 22 premiers Arcanes de Saturne, et se continue ainsi qu'il suit.

9. L'Etoile royale du Lion (Le Maître du Sceptre).
5. Le Bélier (Décan I). — La Lune (La Maîtresse du Sceptre).
6. Le Taureau (Décan II). — Le Soleil (Le Combattant du Sceptre).
7. Les Gémeaux (Décan III). — Saturne (L'Esclave du Sceptre).
1. Le Sceptre.
2. La Lune (Les 2 Sceptres).
3. Vénus (Les 3 Sceptres).
4. Jupiter (Les 4 Sceptres).
5. Le Bélier (Décan II). — Saturne (Les 5 Sceptres).
6. Le Taureau (Décan III). — Vénus (Les 6 Sceptres).
7. Les Gémeaux (Décan I). — Mercure (Les 7 Sceptres).

8. Le Cancer (Décan I). — Jupiter (Les 8 Sceptres).
9. Le Lion (Décan II). — Mercure (Les 9 Sceptres).
10. La Vierge (Décan III). — Mars (Les 10 Sceptres).
6. L'Etoile royale du Taureau (Le Maître de la Coupe).
8. Le Cancer (Décan II). — Mars (La Maîtresse de la Coupe).
9. Le Lion (Décan III). — La Lune (Le Combattant de la Coupe).
10. La Vierge (Décan I). — Saturne (L'Esclave de la Coupe).
20 et 1. Mars. — *La Coupe.*
30 et 2. La Balance (Décan I). — Le Soleil. — *Les* 2 *Coupes.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Coupes.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan II). — Saturne. — *Les* 4 *Coupes.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan III). — Vénus. — *Les* 5 *Coupes.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan I). — Mercure. — *Les* 6 *Coupes.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Coupes.*
90 et 8. Le Verseau (Décan II). — Mars. — *Les* 8 *Coupes.*
100 et 9. Les Poissons (Décan III). — La Lune. — *Les* 9 *Coupes.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Coupes.*
90. L'Etoile royale du Verseau (Le Maître du Glaive).
30. La Balance (Décan II). — Vénus (La Maîtresse du Glaive).
50. Le Scorpion (Décan III). — Jupiter (Le Combattant du Glaive).
60. Le Sagittaire (Décan I). — Mars (L'Esclave du Glaive).
1. Le Glaive.
2. La Lune (Les 2 Glaives).
3. Vénus (Les 3 Glaives).
4. Jupiter (Les 4 Glaives).
5. Le Bélier (Décan III). — Jupiter (Les 5 Glaives).
6. Le Taureau (Décan I). — Mars (Les 6 Glaives).
7. Les Gémeaux (Décan II). — La Lune (Les 7 Glaives).
8. Le Cancer (Décan III). — Le Soleil (Les 8 Glaives).
9. Le Lion (Décan I). — Vénus (Les 9 Glaives).
10. La Vierge (Décan II). — Jupiter (Les 10 Glaives).
50. L'Etoile royale du Scorpion (Le Maître du Sicle).
70. Le Capricorne (Décan II). — La Lune (La Maîtresse du Sicle).
90. Le Verseau (Décan III). — Le Soleil (Le Combattant du Sicle).
100. Les Poissons (Décan I). — Vénus (L'Esclave du Sicle).
20 et 1. Mars. — *Le Sicle couronné.*
30 et 2. La Balance (Décan III). — Mercure. — *Les* 2 *Sicles.*
40 et 3. Le Faucheur. — *Les* 3 *Sicles.*
50 et 4. Le Scorpion (Décan I). — La Lune. — *Les* 4 *Sicles.*
60 et 5. Le Sagittaire (Décan II). — Le Soleil. — *Les* 5 *Sicles.*
70 et 6. Le Capricorne (Décan III). — Saturne. — *Les* 6 *Sicles.*
80 et 7. Mercure. — *Les* 7 *Sicles.*
90 et 8. Le Verseau (Décan I). — Jupiter. — *Les* 8 *Sicles.*
100 et 9. Les Poissons (Décan II). — Mercure. — *Les* 9 *Sicles.*
200 et 10. Saturne. — *Les* 10 *Sicles.*

III

Les sept cercles que nous venons de parcourir contiennent chacun dix-huit symboles, correspondant à une chaîne de nombres qui demeure immobile autour de chaque cercle.

Ces 78 symboles se divisent en cinq séries : 1° Les 22 arcanes du soixante Mage soumis aux lois immuables de la sagesse divine ;

2° Les 14 arcanes du *Sceptre*, figurant l'intelligence active de l'homme au milieu des épreuves de la vie;

3° Les 14 arcanes de la *Coupe*, figurant les désirs, les passions, les joies, les affections, les espérances qui sont les mobiles de l'Humanité ;

4° Les 14 arcanes du *Glaive*, figurant le travail, les obstacles, les luttes, les déceptions, les périls, les afflictions et les douleurs ;

5° Les 14 arcanes du *Sicle* (monnaie antique et sacrée), qui symbolisent la fortune matérielle.

L'influence mystérieuse des puissances occultes qui gouvernent toute vie, est figurée sur chaque cercle :

1° Par les Génies supérieurs, ou archanges des sept planètes, unis aux arcanes II, III, IV, XI, XVII, XX et XXI, de la première série;

2° Par les *Maîtres des Étoiles Royales*, qui ouvrent chacune des séries suivantes;

3° Par les 36 Génies planétaires, ou *Décans*, dont chacun préside à 10 degrés du zodiaque fatidique (10 jours de l'année), division qui assigne trois Décans à chacun des douze signes.

La théorie mystique de ces puissances occultes exigerait de longs commentaires, qui fatigueraient le lecteur. Je dois me borner ici à une démonstration pratique, offrant une étude amusante qui, par je ne sais quelle vertu secrète, antérieure et supérieure à toute philosophie, s'élève parfois au niveau des grandes prophéties de l'antiquité.

Répétons encore, pour n'y revenir plus, que la doctrine hermétique, repoussant l'idée d'une fatalité absolue, considère toutes les chances de bonne ou de mauvaise fortune comme des épreuves destinées à l'éducation de notre intelligence et de notre volonté. Ce ne sont point des nécessités aveugles et irrésistibles. Le cinquième aphorisme du *Centiloque* de Ptolémée de Péluse s'exprime ainsi : « L'esprit versé dans la science occulte peut détourner beaucoup

de présages, et se préparer à soutenir le choc des événements (1). » L'homme le plus vulgaire a souvent des pressentiments, et parfois il se félicite naïvement d'avoir suivi les conseils que lui donnaient ces voix secrètes. L'homme intelligent, ferme et sage, qui voit nettement le but à atteindre, qui veut avec persévérance, qui ose tenter pour le succès tout ce que ne réprouve point la conscience, et qui se tait quand il est inutile de parler, celui-là possède le secret du Sphinx, et peut soumettre la fortune. Savoir, vouloir, oser, se taire, voilà les quatre verbes magiques qui créent le bien et le mal en ce monde. C'est la clef de la connaissance de soi-même, c'est la mesure de l'empire que chacun de nous tend à obtenir sur les choses extérieures. L'esprit qui possède avec cette force quelque moyen d'entrevoir l'avenir, peut devenir le maître d'un peuple, et ne peut tomber que s'il s'abandonne lui-même au courant des forces fatales. Quant à la multitude ignorante et inconsciente, elle suit le mouvement général qui entraîne les années, s'y confond et s'y perd.

L'homme ne peut éviter de mourir, parce que la mort, ou plutôt la transformation de l'être, est une loi universelle ; mais il peut, surtout s'il est averti, se préserver du péril d'une mort violente, parce que ce genre de mort n'est point une loi nécessaire. Supposez Louis XVI averti de la catastrophe qui le menaçait, et renonçant à régner dans des conditions si funestes : son abdication, ou sa fuite en temps utile, l'eussent éloigné de l'échafaud, sans mettre obstacle aux conquêtes morales de la Révolution de 1789. La Révolution n'avait pas fatalement besoin de sa tête. On en peut dire autant de Maximilien d'Autriche, l'éphémère empereur du Mexique, si misérablement immolé en 1867. Il n'est pas moins raisonnable de croire que Napoléon Ier avait assez de génie pour éviter l'orage qui submergea sa fortune. Il lui suffisait pour cela de ne point mépriser la valeur de quelques esprits que n'aveuglait point son immense éclat. Sa chute ne fut qu'un accident personnel, qui ne fit ni avancer ni reculer la marche générale de l'Humanité. Le libre arbitre des acteurs du drame révolutionnaire et du drame impérial s'est exercé tout entier ; ce qu'il y eut de fatal, c'est-à-dire d'inévitable, c'est la conséquence des actes librement, mais non sagement accomplis.

(1) Potest qui sciens est multos stellarum effectus avertere, quandò ea noverit, ac seipsum antè illorum eventum præparare (Ptolemæi *Centiloquium*, aph. V. — Basileæ, 1551).

MYSTÈRE DES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE.

I. *Amân*, Génie du *Bélier*, régit la tête et ses maladies.

II. *Apis*, Génie du *Taureau*, régit le col, les épaules, et leurs maladies.

III. *Hercule-Apollon*, Génies des *Gémeaux*, régissent les bras, les mains, et leurs maladies.

IV. *Hermanubis*, Génie du *Cancer*, régit la poitrine, les poumons, les côtes, la rate, et leurs maladies.

V. *Momphtha*, Génie du *Lion*, régit l'estomac, le cœur, le foie, et leurs maladies.

VI. *Isis*, Génie de la *Vierge*, régit la rate, le ventre, les intestins, et leurs maladies.

VII. *Omphtha*, Génie de la *Balance*, régit l'épine dorsale, les reins, et leurs maladies.

VIII. *Typhon*, Génie du *Scorpion*, régit les hanches, les organes sexuels, et leurs maladies.

IX. *Nephté*, Génie du *Sagittaire*, régit les cuisses, et leurs maladies.

X. *Anubis*, Génie du *Capricorne*, régit les genoux et leurs maladies.

XI. *Canopus*, Génie du *Verseau*, régit les jambes et leurs maladies.

XII. *Ichthon*, Génie des *Poissons*, régit les pieds et leurs maladies.

Les sept grands Génies planétaires régissent la tête, siége de l'intelligence et de la volonté. *Rempha*, Génie de *Saturne*, régit l'œil gauche. *Pi-Zeous*, Génie de *Jupiter*, régit l'œil droit. *Ertosi*, Génie de *Mars*, régit la narine droite ; *Pi-Ré*, Génie du *Soleil*, régit le front. *Suroth*, Génie de *Vénus*, régit la narine gauche. *Pi-Hermès*, Génie de *Mercure*, régit la langue. *Pi-Joh*, Génie de la *Lune*, régit le cerveau.

Dans le polythéisme gréco-romain, les 12 grands dieux correspondaient aux 12 signes du zodiaque, dans l'ordre suivant : *Minerve* au Bélier ; *Vénus* au Taureau ; *Apollon* aux Gémeaux ; *Mercure* au Cancer ; *Jupiter* et *Cybèle* au Lion ; *Cérès* à la Vierge ; *Vulcain* à la Balance ; *Mars* au Scorpion ; *Diane* au Sagittaire ; *Vesta* au Capricorne ; *Junon* au Verseau ; *Neptune* aux Poissons.

Dans la Kabbale hébraïque, les douze tribus d'Israël, et les douze pierres précieuses qui décoraient la poitrine du Grand-Prêtre, correspondaient aux signes du zodiaque, dans l'ordre suivant. La tribu de Gad et l'Améthyste au *Bélier ;* la tribu d'Ephraïm et l'hya-

cinthe au *Taureau;* la tribu de Manassès et le chrysoprase aux *Gémeaux ;* la tribu d'Issachar et la topaze au *Cancer ;* la tribu de Juda et le béryl au *Lion ;* la tribu de Nephthali et le chrysolithe à la *Vierge;* la tribu d'Aser et la sardoine à la *Balance;* la tribu de Dan et le sardonix au *Scorpion ;* la tribu de Benjamin et l'émeraude au *Sagittaire;* la tribu de Zabulon et le chalcédoine au *Capricorne ;* la tribu de Ruben et le saphir au *Verseau ;* la tribu de Siméon et le jaspe aux *Poissons.*

Les Génies du zodiaque égyptien prennent aussi, dans la langue hermétique, diverses qualifications fréquemment citées dans les aphorismes. En voici la désignation. (Les influences qui s'y rattachent sont notifiées dans le livre VII, ci-après.)

Air (signes d'). — Gémeaux, Balance, Verseau. Le triangle marqué sur l'horoscope par la position de ces signes forme une trigonocratie gouvernée, en nativité diurne, par Saturne, et, en nativité nocturne, par Mercure.

Animaux (signes). — Bélier, Taureau, Lion, moitié postérieure du Sagittaire, Capricorne.

Automne (signes d'). — Balance, Scorpion, Sagittaire.

Dangereux (signes). — Gémeaux, Balance, Verseau, surtout quand les Gémeaux sont sur un point cardinal.

Doubles (signes), autrement dits bi-corporés ou communs. — Gémeaux, Vierge, Sagittaire, Poissons.

Eau (signes d'). — Cancer, Scorpion, Poissons. — Ces trois signes forment une trigonocratie gouvernée par Mars en nativité diurne ou nocturne.

Equinoxiaux (signes). — Bélier, Balance.

Esprit supérieur (signes d'), surtout en maison X. — Capricorne et Verseau.

Eté (signes d'). — Cancer, Lion, Vierge.

Féminins (signes). — Taureau, Cancer, Vierge, Scorpion, Capricorne et Poissons.

Feu (signes de). — Bélier, Lion, Sagittaire. — Ces trois signes forment une trigonocratie gouvernée, en nativité diurne, par le Soleil, et, en nativité nocturne, par Jupiter.

Fixes (signes). — Taureau, Lion, Scorpion, Verseau.

Hiver (signes d'). — Capricorne, Verseau, Poissons.

Humains (signes). — Gémeaux, Vierge, Balance, moitié antérieure du Sagittaire, Verseau.

Masculins (signes). — Bélier, Gémeaux, Lion, Balance, Sagittaire, Verseau.

Méridionaux (signes). — Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau, Poissons.

Mobiles (signes). — Bélier, Cancer, Balance, Capricorne.

Opiniâtreté (signe d'). — Taureau.

Passions (signes des). — Bélier, Taureau, Lion, Scorpion, Capricorne.

Printemps (signes du). — Bélier, Taureau, Gémeaux.

Quadrupèdes (signes). — Bélier, Taureau, Lion, Sagittaire, Capricorne.

Religiosité (signe de). — Taureau, Balance, Poissons, surtout quand ils occupent la maison XI en nativité diurne ou nocturne.

Reptiles (signes). — Cancer, Scorpion, Poissons.

Royaux (signes). — Bélier, Lion, Sagittaire.

Septentrionaux (signes). — Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge.

Solsticiaux (signes). — Cancer, Capricorne.

Terre (signes de). — Taureau, Vierge, Capricorne. Ces trois signes forment une trigonocratie gouvernée, en nativité diurne, par Vénus, et, en nativité nocturne, par la Lune.

Violents (signes). — Bélier, Balance, Scorpion, Capricorne, Verseau.

EXPLICATION DES TRENTE-SIX DÉCANS.

I. *Asiccan*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Bélier* (21 au 30 mars) et présage caractère ferme, mépris des obstacles, hauteur, obstination.

II. *Senacher*, décan soumis à l'archange du *Soleil*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Bélier* (31 mars au 9 avril) et présage noblesse d'esprit, magnanimité, aptitude au commandement.

III. *Acentacer*, décan soumis à l'archange de *Vénus*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Bélier* (10 au 19 avril) et présage souplesse d'esprit, douceur et amour des plaisirs.

IV. *Aaicath*, décan soumis à l'archange de *Mercure*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Taureau* (20 au 29 avril) et présage hautes facultés de l'intelligence, aptitude aux sciences sérieuses et profondes, aux mathématiques, à la législation ; goût des arts grandioses, et en particulier de l'architecture.

V. *Viroaso*, décan soumis à l'archange de la *Lune*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Taureau* (30 avril au 9 mai) et présage facile élévation vers les hautes sphères de la fortune.

VI. *Aharph*, décan soumis à l'archange de *Saturne*, gouverne les degrés 20 à 30 du *Taureau* (10 au 19 mai) et présage obstacles dans les entreprises, dépendance d'autrui, menace de détresse.

VII. *Thesogar*, décan soumis à l'archange de *Jupiter*, gouverne les de-

grés 1 à 10 des *Gémeaux* (20 au 29 mai) et présage aptitude de l'esprit aux sciences abstraites qui ne procurent ni gloire ni fortune.

VIII. *Verasua*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 11 à 20 des *Gémeaux* (30 mai au 8 juin) et présage caractère inquiet, qui se heurtera contre toutes les difficultés de la vie.

IX. *Thepisatosoa*, décan soumis à l'archange du *Soleil*, gouverne les degrés 21 à 30 des *Gémeaux* (9 au 18 juin) et présage insouciance, oubli des intérêts, futilité d'esprit, vanité, complaisance dans les discours inutiles.

X. *Sothis*, décan soumis à l'archange de *Vénus*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Cancer* (19 juin au 3 juillet) et présage vivacité d'esprit, sociabilité, échange de sympathie.

XI. *Sith*, décan soumis à l'archange de *Mercure*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Cancer* (4 au 13 juillet) et présage penchant à la médisance, amour du gain, chance favorable à l'acquisition des richesses.

XII. *Thuimis*, décan soumis à l'archange de la *Lune*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Cancer* (14 au 23 juillet) et présage caractère appuyant son droit sur la force.

XIII. *Aphruimis*, décan soumis à l'archange de *Saturne*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Lion* (24 juillet au 2 août) et présage caractère violent, passions malfaisantes.

XIV. *Sithacer*, décan soumis à l'archange de *Jupiter*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Lion* (3 au 12 août) et présage caractère provocateur, volonté tyrannique.

XV. *Phuonisi*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Lion* (13 au 22 août) et présage amour des alliances; mais, en même temps, caractère inflexible, et opiniâtreté dans les desseins les plus aventureux, même au risque de se perdre.

XVI. *Thumis*, décan soumis à l'archange du *Soleil*, gouverne les degrés 1 à 10 de la *Vierge* (23 août au 1er septembre) et présage timidité de l'esprit, goût de la vie sédentaire, aptitude aux actes mécaniques.

XVII. *Thopithus*, décan soumis à l'archange de *Vénus*, gouverne les degrés 11 à 21 de la *Vierge* (2 au 11 septembre) et présage amour du lucre, avarice.

XVIII. *Aphuth*, décan soumis à l'archange de *Mercure*, gouverne les degrés 21 à 30 de la *Vierge* (12 au 21 septembre) et présage paresse d'esprit, faiblesse, impuissance à produire, goûts de destruction.

XIX. *Serneuth*, décan soumis à l'archange de la *Lune*, gouverne les degrés 1 à 10 de la *Balance* (22 septembre au 1er octobre) et présage esprit de justice, amour de la vérité, sentiment du droit, tendance à protéger les faibles contre l'oppression.

XX. *Aterechimis*, décan soumis à l'archange de *Saturne*, gouverne les degrés 11 à 20 de la *Balance* (2 au 11 octobre) et présage existence paisible, sans ambition d'élévation et sans convoitise des richesses.

XXI. *Arpien*, décan soumis à l'archange de *Jupiter*, gouverne les degrés 21 à 30 de la *Balance* (12 au 21 octobre) et présage instincts sensuels.

XXII. *Senthacer*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Scorpion* (22 au 31 octobre) et présage déceptions, embûches dans la vie, ennemis cachés et dangereux.

XXIII. *Thepiseuth*, décan soumis à l'archange du *Soleil*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Scorpion* (1er au 10 novembre) et présage déceptions, antipathies, résurrection d'inimitiés éteintes; invasion d'inimitiés nouvelles.

XXIV. *Sencmer*, décan soumis à l'archange de *Vénus*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Scorpion* (11 au 20 novembre); instincts sensuels, penchant à la violence.

XXV. *Ereghuo*, décan soumis à l'archange de *Mercure*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Sagittaire* (21 au 30 novembre) et présage amour de l'indépendance, chance d'avenir dans la profession des armes, ou dans celles qui se rattachent aux arts de la guerre.

XXVI. *Sagen*, décan soumis à l'archange de la *Lune*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Sagittaire* (1er au 10 décembre) et présage périls et chagrins.

XXVII. *Chenen*, décan soumis à l'archange de *Saturne*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Sagittaire* (11 au 20 décembre) et présage obstination, instincts violents, habileté à faire le mal, penchants dangereux.

XXVIII. *Themeso*, décan soumis à l'archange de *Jupiter*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Capricorne* (21 au 30 décembre) et présage voyages, chances de fortune alternant avec des chances de ruine.

XXIX. *Epima*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Capricorne* (31 décembre au 9 janvier) et présage intelligence adonnée aux vaines recherches, poursuite d'entreprises irréalisables.

XXX. *Homoth*, décan soumis à l'archange du *Soleil*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Capricorne* (10 au 19 janvier); esprit soupçonneux, chagrin, impuissant.

XXXI. *Oroasoer*, décan soumis à l'archange de *Vénus*, gouverne les degrés 1 à 10 du *Verseau* (20 au 29 janvier) et présage anxiété causée par la difficulté d'acquérir, retard pour les espérances.

XXXII. *Astiro*, décan soumis à l'archange de *Mercure*, gouverne les degrés 11 à 20 du *Verseau* (30 janvier et 8 février), et présage intelligence, douceur, bonnes mœurs, vertus privées.

XXXIII. *Thepisathras*, décan soumis à l'influence de la *Lune*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Verseau* (9 au 18 février), et présage déceptions en toutes choses.

XXXIV. *Archathapias*, décan soumis à l'archange de *Saturne*, gouverne les degrés 1 à 20 des *Poissons* (19 aux 28 et 29 février) et présage esprit inquiet, confusion des projets, instabilité des résolutions, amour du changement, poursuite d'une fortune fantastique.

XXXV. *Thopibui*, décan soumis à l'archange de *Jupiter*, gouverne les degrés 11 à 20 des *Poissons* (1er au 10 mars) et présage ambition, amour de la renommée, hardiesse dans les entreprises.

XXXVI. *Athembui*, décan soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les

degrés 21 à 30 des *Poissons* (11 au 20 mars) et présage indolence, amour des plaisirs, esprit borné.

Ces 36 Décans exercent en tout horoscope les influences émanées des Génies supérieurs ou archanges dont ils sont les significateurs. Ainsi, par exemple, en traçant un horoscope au moyen du cercle fatidique de *Mars*, si l'on rencontre le nombre 9 attaché au Décan II du signe du *Lion*, c'est-à-dire :

9. Le *Lion* (Décan II). — *Jupiter*. (Les 9 *Sceptres*)...

Cette ligne indique qu'il faut marquer le signe de *Jupiter* dans la maison de l'horoscope où se trouve le signe du *Lion*, puisque le Décan II du *Lion* relève de l'archange *Jupiter*.

NOTIONS ASTROLOGIQUES SUR LES PLANÈTES.

Voici comment les puissances occultes se distribuent dans les douze signes du zodiaque.

Saturne (sous-entendez : l'archange de cette planète) est en maison diurne (autrement dit sur son trône) dans le *Verseau*. — En maison nocturne dans le *Capricorne*. — En exaltation dans la *Balance*. — En exil dans le *Cancer* et le *Lion*. — En chute dans le *Bélier*.

Jupiter est en maison diurne (sur son trône) dans le *Sagittaire*. — En maison nocturne dans les *Poissons*. — En exaltation dans le *Cancer*. — En exil dans les *Gémeaux* et dans la *Vierge*. — En chute dans le *Capricorne*.

Mars est une maison diurne (sur son trône) dans le *Scorpion*. — En maison nocturne dans le *Bélier*. — En exaltation dans le *Capricorne*. — En exil dans le *Taureau* et la *Balance*. — En chute dans le *Cancer*.

Le *Soleil* est en maison diurne et nocturne dans le *Lion*. — En exaltation dans le *Bélier*. — En exil dans le *Verseau*. — En chute dans la *Balance*.

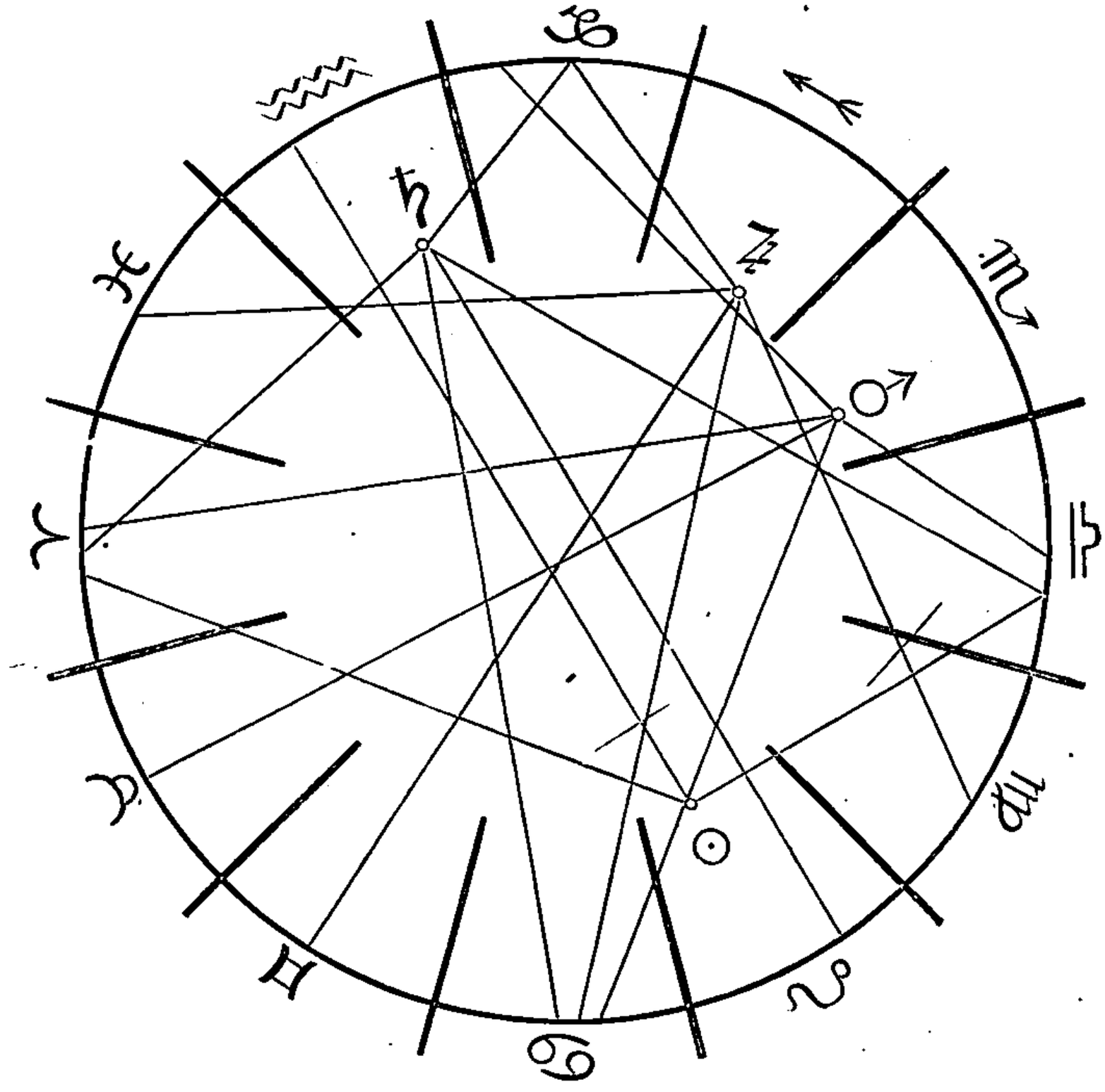
Vénus est en maison diurne (sur son trône) dans le *Taureau*. — En maison nocturne dans la *Balance*. — En exaltation dans les *Poissons*. — En exil dans le *Bélier* et le *Scorpion*. — En chute dans la *Vierge*.

Mercure est en maison diurne (sur son trône) dans la *Vierge*. — En maison nocturne dans les *Gémeaux*. — En exaltation dans la *Vierge*. — En exil dans le *Sagittaire* et les *Poissons*. — En chute dans les *Poissons*.

La *Lune* est en maison diurne et nocturne dans le *Cancer*. — En

exaltation dans le *Taureau*. — En exil dans le *Capricorne*. — En chute dans le *Scorpion*.

Les signes du zodiaque opposés aux signes où les planètes ont leur maison diurne ou nocturne sont les lieux d'exil de ces planètes. Leur lieu de chute est le signe opposé au lieu d'exaltation. L'*exil*



Théorie des Planètes. — Saturne, Jupiter, Mars, Soleil.

et la *chute* sont des aspects plus ou moins redoutables ; ils diminuent ou effacent l'influence des planètes bénéfiques, et accroissent celle des planètes maléfiques.

Les planètes bénéfiques sont *Jupiter*, le *Soleil*, *Vénus* et la *Lune*.

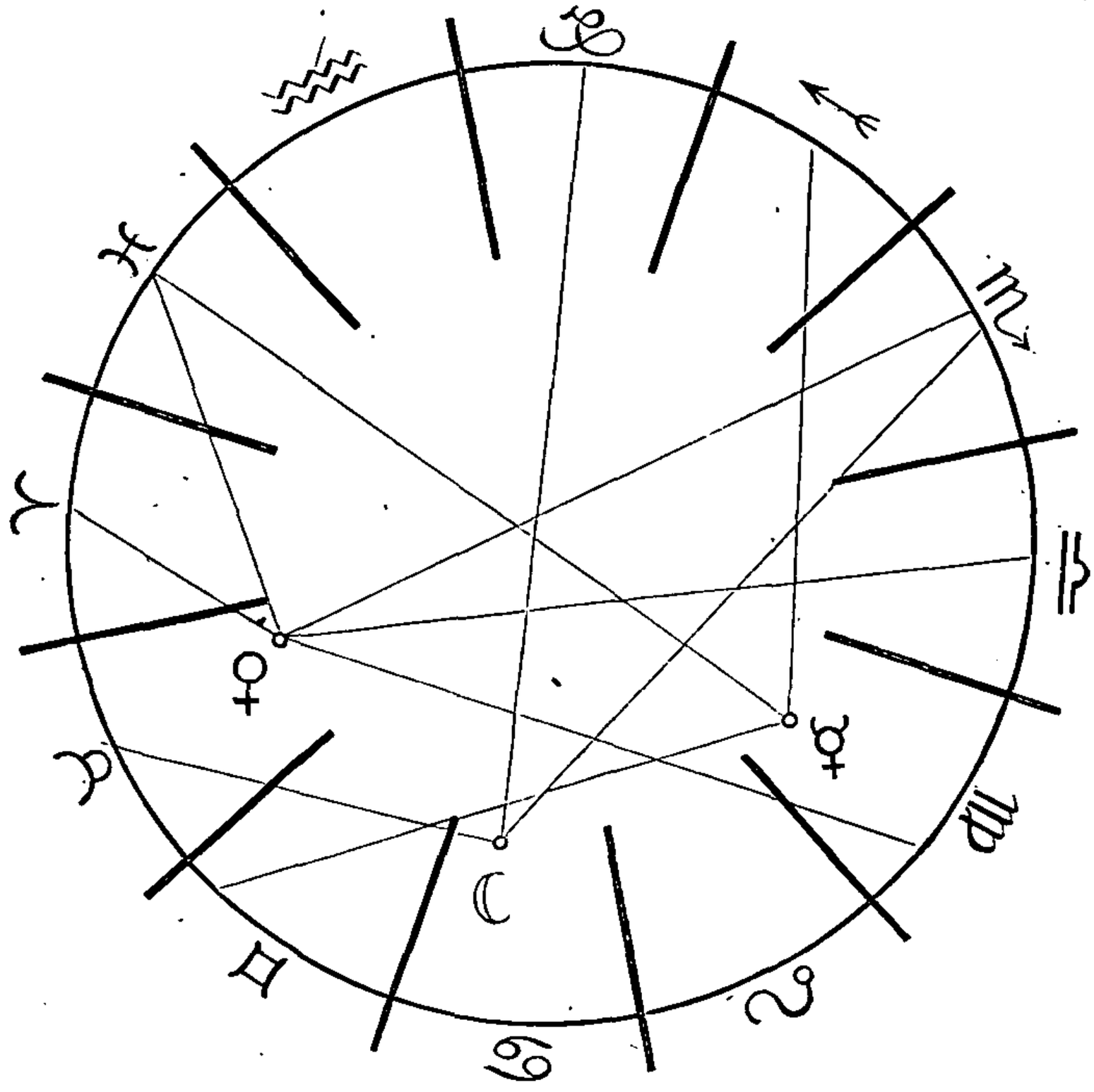
Les planètes maléfiques sont *Saturne* et *Mars*.

Mercure a des influences mélangées de bien et de mal, qui sont déterminées par ses rapports avec les autres planètes.

On nomme *Voie combuste*, ou *brûlée*, certains espaces du cercle zodiacal dans lesquels les influences favorables des signes planétaires sont fortement contrariées, et les influences mauvaises deviennent plus dangereuses. La voie combuste s'étend depuis le 18e de-

gré des *Gémeaux* jusqu'au 2e du *Cancer*, et depuis le 24e du *Sagittaire* jusqu'au 2e du *Capricorne*.

Il y a deux autres signes, désignés sous les noms de *Tête* et *Queue du Dragon*, dont les aspects deviennent favorables ou dangereux, selon la position des planètes. La *Tête* influe sur les degrés 1 à



Théorie des Planètes. — Vénus, Mercure, Lune.

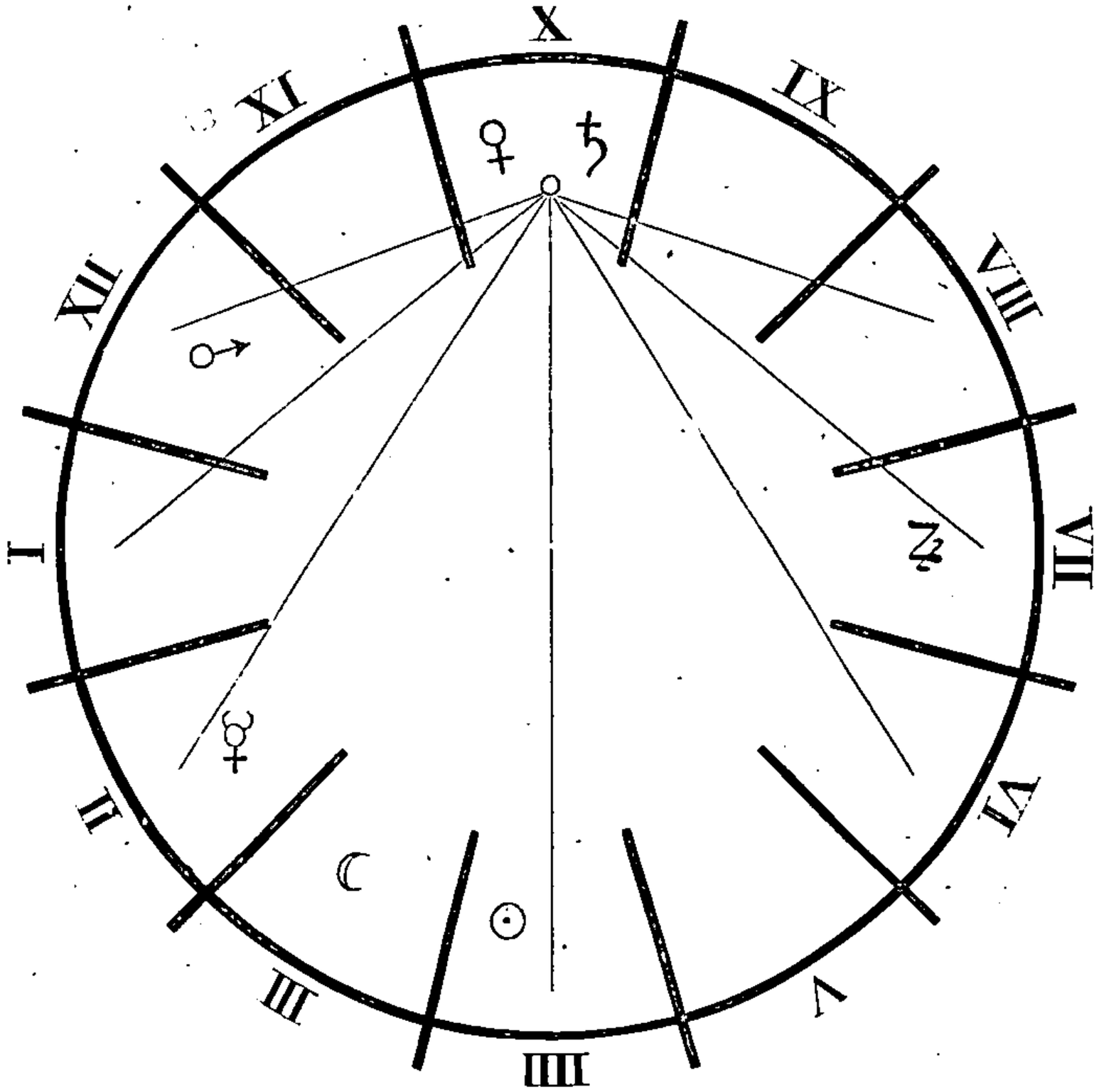
10 de la *Balance* et 11 à 30 du *Sagittaire*. La *Queue* influe sur les 30 degrés de la *Vierge*; 11 à 30 de la *Balance*, 11 à 20 du *Scorpion*, et 1 à 10 du *Sagittaire*.

On nomme *Trigonocratie* le triangle formé sur le cercle zodiacal par les signes d'*Air*, d'*Eau*, de *Feu*, ou de *Terre*, c'est-à-dire dont les Génies gouvernent ces quatre éléments.

Le mot *Nativité* signifie jour de la naissance. Elle est diurne, si l'enfant dont on fait l'horoscope est né de midi à minuit. Elle est nocturne, s'il est né de minuit à midi.

Si les termes *Nativité* et *Révolution* se rencontrent dans un aphorisme astrologique, le prémier signifie l'horoscope général que l'on

dresse au moment de la naissance. Le second désigne l'horoscope particulier dans lequel on cherche les présages relatifs à une année quelconque de la vie. L'horoscope que l'on tracerait aujourd'hui pour une personne née en 1769 se nomme *Nativité*, c'est-à-dire horoscope général. Celui que l'on ferait ensuite pour connaître,



Théorie des Aspects planétaires.

par exemple, les événements auxquels la même personne a eu part en 1815, se nommerait *Révolution* d'horoscope. Cette nouvelle opération s'exécute en comparant les deux figures, pour observer les différences d'aspects produites par le mouvement des cercles fatidiques. Nous en verrons plus loin la démonstration appliquée.

Le terme d'*Aspect* signifie le nombre de maisons qui sépare deux ou plusieurs planètes sur l'horoscope. L'aspect se nomme *Conjonction*, lorsque deux ou plusieurs planètes sont réunies dans la même maison. — L'aspect est dit *Sextile*, lorsqu'une seule maison sépare deux ou plusieurs planètes. Il se nomme *Quadrature*, lorsque deux maisons séparent les planètes. Il se nomme *Trigone*, lorsque l'inter-

valle est marqué par trois maisons. Enfin l'on dit qu'il y a *Opposition*, lorsque deux ou plusieurs planètes sont séparées par cinq maisons.

On nomme *Points cardinaux* de l'horoscope les maisons I, IV, VII, X. — *Maisons succédantes*, les maisons II, V, VIII, XI. — *Maisons cadentes*, les maisons III, VI, IX, XII.

On nomme *Maître de l'année* la planète qui gouverne une année quelconque d'un cycle déterminé. Ainsi, par exemple, l'année 1808 appartient au cycle de Vénus, et a pour maître Vénus qui gouverne les années 1801, 1807, 1815, 1822, 1829 et 1836 de ce cycle.

On nomme *Maître de la maison* la planète qui a pour trône un signe du zodiaque placé dans une maison quelconque de l'horoscope, soit que ladite planète se trouve précisément unie au signe, soit qu'elle occupe tout autre point de la figure. Par exemple, si le *Soleil* est en maison X, et si le *Lion*, qui est son trône, occupe la maison V, on dit du *Soleil* qu'il est *Maître* de la maison V, mais *occupant* la maison X. Le terme *Maître* de I, de II, de III, etc., que l'on trouvera, plus loin, fréquemment répété, signifie par abréviation *Maître de la maison*.

Une planète est souvent dite, dans les aphorismes, *Orientale* ou *Occidentale*, par rapport au *Soleil*. L'occidentalité se compte sur l'horoscope, depuis le degré du signe zodiacal où se trouve le *Soleil*, jusqu'au degré diamétralement opposé, *en suivant l'ordre* de succession des signes. Exemple : si le *Soleil* est dans un degré du *Verseau*, son point diamétralement opposé sera dans le *Lion;* et si *Saturne* se rencontre entre ces deux points, en suivant l'ordre des signes, *Verseau*, *Poissons*, *Bélier*, *Taureau*, *Gémeaux*, *Cancer*, il est dit *occidental*.

L'orientalité se compte à rebours, *en allant contre l'ordre* de succession des signes. Par conséquent, si *Saturne* se rencontrait en allant du *Verseau* au *Lion* par le *Capricorne*, le *Sagittaire*, le *Scorpion*, la *Balance*, la *Vierge*, il serait dit *oriental*.

La *Lune* est appelée *croissante* depuis la nouvelle lune, 1er jour de son évolution mensuelle, jusqu'à la pleine lune, 15e jour de cette évolution. Elle est dite *décroissante* depuis la pleine lune jusqu'à la prochaine nouvelle lune. Pour trouver immédiatement ces deux aspects, très-importants en astrologie, il faut employer les deux tables suivantes.

TABLE DES ÉPACTES LUNAIRES.

VI.....	1754	1773	1792	1811	1830	1849	1868	1887	1906	1925
XVII.....	1755	1774	1793	1812	1831	1850	1869	1888	1907	1926
XXVIII.....	1756	1775	1794	1813	1832	1851	1870	1889	1908	1927
IX.....	1757	1776	1795	1814	1833	1852	1871	1890	1909	1928

XX.....	1758	1777	1796	1815	1834	1853	1872	1891	1910	1929	1948
I.....	1759	1778	1797	1816	1835	1854	1873	1892	1911	1930	1949
XII.....	1760	1779	1798	1817	1836	1855	1874	1893	1912	1931	1950
XXIII.....	1761	1780	1799	1818	1837	1856	1875	1894	1913	1932	1951
IV.....	1762	1781	1800	1819	1838	1857	1876	1895	1914	1933	1952
XV.....	1763	1782	1801	1820	1839	1858	1877	1896	1915	1934	1953
XXVI.....	1764	1783	1802	1821	1840	1859	1878	1897	1916	1935	1954
VII.....	1765	1784	1803	1822	1841	1860	1879	1898	1917	1936	1955
XVIII.....	1766	1785	1804	1823	1842	1861	1880	1899	1918	1937	1956
XXX.....	1767	1786	1805	1824	1843	1862	1881	1900	1919	1938	1957
XI.....	1768	1787	1806	1825	1844	1863	1882	1901	1920	1939	1958
XXII.....	1769	1788	1807	1826	1845	1864	1883	1902	1921	1940	1959
III.....	1770	1789	1808	1827	1846	1865	1884	1903	1922	1941	1960
XIV.....	1771	1790	1809	1828	1847	1866	1885	1904	1923	1942	1961
XXV.....	1772	1791	1810	1829	1848	1867	1886	1905	1924	1943	1962

TABLE DES PHASES MENSUELLES DE LA LUNE.

JOURS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
1	0	29	0	29	28	27	26	24	23	22	21	20
2	29	28	29	28	27	26	25	23	22	21	20	19
3	28	27	28	27	26	24	24	22	21	20	19	18
4	27	26	27	26	25	23	23	21	20	19	18	17
5	26	24	26	24	24	22	22	20	19	18	17	16
6	25	23	25	23	23	21	21	19	18	17	16	15
7	24	22	24	22	22	20	20	18	17	16	15	14
8	23	21	23	21	21	19	19	17	16	15	14	13
9	22	20	22	20	20	18	18	16	15	14	13	12
10	21	19	21	19	19	17	17	15	14	13	12	11
11	20	18	20	18	18	16	16	14	13	12	11	10
12	19	17	19	17	17	15	15	13	12	11	10	9
13	18	16	18	16	16	14	14	12	11	10	9	8
14	17	15	17	15	15	13	13	11	10	9	8	7
15	16	14	16	14	14	12	12	10	9	8	7	6
16	15	13	15	13	13	11	11	9	8	7	6	5
17	14	12	14	12	12	10	10	8	7	6	5	4
18	13	11	13	11	11	9	9	7	6	5	4	3
19	12	10	12	10	10	8	8	6	5	4	3	2
20	11	9	11	9	9	7	7	5	4	3	2	1
21	10	8	10	8	8	6	6	4	3	2	1	0
22	9	7	9	7	7	5	5	3	2	1	0	29
23	8	6	8	6	6	4	4	2	1	0	29	28
24	7	5	7	5	5	3	3	1	0	29	28	27
25	6	4	6	4	4	2	2	0	29	28	27	26
26	5	3	5	3	3	1	1	29	28	27	26	25
27	4	2	4	2	2	0	0	28	27	26	24	24
28	3	1	3	1	1	29	29	27	26	25	23	23
29	2	»	2	0	0	28	28	26	24	24	22	22
30	1	»	1	29	29	27	27	25	23	23	21	21
31	0	»	0	»	28	»	26	24	»	22	»	20

L'usage des tables lunaires n'offre aucune difficulté. La première présente, à gauche, en chiffres romains, les nombres des *Épactes*, qui marquent la 1re nouvelle lune pour les sept années inscrites horizontalement à la suite de chaque nombre. — La deuxième table est un calendrier perpétuel des jours lunaires, divisé en 13 colonnes, dont la 1re donne les quantièmes d'un mois de 31 jours, et les suivantes contiennent les nombres lunaires de 12 mois (janvier à décembre). Ces mois sont désignés, en tête des colonnes, par les chiffres romains I à XII.

Supposons maintenant, par exemple, un horoscope dont la date de Nativité soit le 15 août 1868, et, pour prévoir les chances de longévité de l'enfant, nous avons besoin de connaître l'âge de la lune au moment de sa naissance. La colonne des Épactes, consultée sur la première table, nous donne le nombre VI. Le mois d'août étant le 8e de l'année, passons à la seconde table, et cherchons le nombre (Épacte) dans la colonne VIII ; nous le trouvons à la hauteur du 17e jour d'août, qui serait l'époque de la nouvelle lune. Mais la nouvelle lune réelle est arrivée un jour avant celui qui est marqué par l'Épacte vulgaire. Fixons-la donc au 16e jour d'août, puis, comptant 30 sur le 17e et 29 sur le 16e jour, nous dirons que la lune au 15 août était dans son 28e jour, à son entrée dans le signe des *Poissons*.

Prenons pour autre exemple, le 20 mars 1867. La première table nous donne pour Épacte le nombre XXV. Le mois de mars étant le 3e de l'année, passons à la seconde table, et cherchons le nombre 25 (Épacte) dans la colonne III; nous le trouvons à la hauteur du 6e jour de mars, qui serait l'époque de la nouvelle lune. Mais la nouvelle lune réelle est arrivée un jour avant celui qui est marqué par l'Épacte vulgaire. Fixons-la donc au 5e jour de mars. Puis, comptant 1, âge de la lune sur le 5 mars, nous voyons que la lune est arrivée, le 20 mars, dans le 16e jour de sa phase mensuelle.

La pleine lune, c'est-à-dire l'*opposition* de la *Lune* et du *Soleil*, ayant lieu au 15e jour de chaque lunaison, la lune est *décroissante* dans les deux exemples précités.

On nomme planètes *maléficiées* celles qui se trouvent, sur l'horoscope, en aspect de quadrature ou d'opposition avec *Saturne* ou *Mars*, planètes maléfiques.

On dit qu'il y a *Permutation* de signes, lorsque deux planètes ont échangé leurs maisons diurnes et nocturnes, ou leur lieu d'exaltation; comme par exemple, si *Saturne* est dans le *Sagittaire*, maison diurne de *Jupiter*, et *Jupiter* dans le *Verseau*, maison diurne de

Saturne; ou si le *Soleil* est dans le *Taureau*, lieu d'exaltation de la *Lune*, et la *Lune* dans le *Bélier*, lieu d'exaltation du *Soleil*.

Une planète est dite en *Réception*, lorsque, se trouvant dans un signe zodiacal qui est sôn lieu d'exil, elle y est en aspect de conjonction, aspect sextile ou trigone, aspect de quadrature ou d'opposition avec une autre planète dont ce signe zodiacal est la maison diurne ou nocturne, ou le lieu d'exaltation. Si, par exemple, *Jupiter* est dans la *Vierge* (son lieu d'exil) et s'il reçoit de *Mercure* l'un des cinq aspects précités, il est en *réception*, parce que le signe de la *Vierge* est la maison diurne de *Mercure*. — Autre exemple : si *Saturne* est dans le *Cancer* (son lieu d'exil), et s'il reçoit de *Jupiter* un des cinq aspects précités, il est en *réception*, parce que le signe du *Cancer* est le lieu de l'exaltation de *Jupiter*.

Une planète est dite *supérieure* à une autre, lorsque (prenant la maison X pour point culminant de l'horoscope), cette planète est au-dessus d'une ou de plusieurs autres planètes. Si deux planètes sont à égale hauteur, c'est-à-dire en maisons XI et IX, XII et VIII, I et VII, II et VI, III et V, la plus dignifiée est supérieure à l'autre.

Les années *hebdomatiques* sont toutes les septièmes à partir de la nativité, c'est à-dire 7, 14, 21, 28, 35, etc.

Les années *ennéatiques* sont toutes les neuvièmes à partir de la nativité, c'est-à-dire 9, 18, 27, 36, 45, etc.

Le *Signe de Chance* est un petit cercle divisé par une croix, que l'on place dans le lieu qui lui est assigné par le calcul, avec un nombre qui rappelle sa clef, selon le genre de chance qui est cherché dans la table des Aphorismes : chance de *longévité*, de *fortune*, de *mort;* etc. (Voyez le livre VII).

On nomme *Maître de la Chance* la planète qui a dignité de maison diurne ou nocturne dans le signe auprès duquel se place le signe indicateur d'une chance quelconque, bien que cette planète puisse occuper corporellement un autre point de l'horoscope.

TABLE DES DIGNITÉS PLANÉTAIRES.

Toute planète affranchie de la *Voie combuste*, reçoit 5 dégrés de dignité.

Si *Saturne*, *Jupiter* et *Mars* sont orientaux par rapport au *Soleil*, ils reçoivent 2 degrés de dignité.

Si *Vénus* et *Mercure* sont occidentaux par rapport au *Soleil*, ils reçoivent 2 degrés de dignité.

La *Lune* croissante, c'est-à-dire depuis le 1er jusqu'au 15^{e} jour de son évolution mensuelle, reçoit 2 degrés de dignité.

Toute planète en maison diurne ou nocturne, ou en réception, reçoit 5 degrés de dignité.

Toute planète en son lieu d'exaltation, reçoit 4 degrés de dignité.

Toute planète en trigonocratie, reçoit 3 degrés de dignité.

Toute planète en maison I ou X, reçoit 5 degrés de dignité.

Toute planète en maisons IV, VII ou XI, reçoit 4 degrés de dignité.

Toute planète en maison II ou V, reçoit 3 degrés de dignité.

Toute planète en maison IX, reçoit 2 degrés de dignité.

Toute planète en maison III, reçoit 1 degré de dignité.

Toute planète en conjonction avec *Jupiter* ou *Vénus*, reçoit 5 degrés de dignité.

Toute planète en aspect trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, reçoit 4 degrés de dignité.

Toute planète en aspect sextile avec *Jupiter* ou *Vénus*, reçoit 3 degrés de dignité.

Toute planète en conjonction sextile ou trigone avec l'une des quatre *Étoiles royales*, reçoit 6 degrés de dignité.

TABLE DES DÉBILITÉS PLANÉTAIRES.

Toute planète en *Voie combuste*, subit 5 degrés de débilité.

Toute planète qui se trouve sous les rayons du *Soleil*, c'est-à-dire dans le signe qu'il vient de franchir, subit 4 degrés de débilité.

Si *Saturne*, *Jupiter* et *Mars* sont occidentaux par rapport au *Soleil*, ils subissent 2 degrés de débilité.

Si *Vénus* et *Mercure* sont orientaux par rapport au *Soleil*, ils subissent 2 degrés de débilité.

La *Lune* décroissante, c'est-à-dire depuis le 15^{e} jour de son évolution mensuelle jusqu'à la prochaine nouvelle lune, subit 2 degrés de débilité.

Toute planète en lieu d'exil, subit 5 degrés de débilité.

Toute planète en lieu de chute, subit 4 degrés de débilité.

Toute planète en un lieu où elle ne reçoit aucune dignité, est dite *pérégrine*, et subit 5 degrés de débilité.

Toute planète en maison XII, subit 5 degrés de débilité.

Toute planète en maison VI ou VIII, subit 4 degrés de débilité.

Toute planète en conjonction avec *Saturne* ou *Mars*, subit 5 degrés de débilité.

Toute planète en aspect de quadrature avec *Saturne* ou *Mars*, subit 3 degrés de débilité.

Toute planète en aspect d'opposition avec *Saturne* ou *Mars*, subit 4 degrés de débilité.

SIGNES GÉNÉRAUX DE LA FORTUNE.

On donne le nom de *Maître de l'Horoscope* à la plus dignifiée des sept planètes. Pour déterminer cette qualité, on attribue à la planète qui a dignité de maison diurne ou nocturne dans la maison I, lors même qu'elle ne l'occupe point corporellement, 5 degrés de dignité. — A la planète occupant son lieu d'exaltation, 4 degrés de dignité. — A la planète en trigonocratie, 3 degrés de dignité. — A la planète occupant son Décan, 1 degré de dignité. — A la planète qui serait en conjonction avec le *Maître de l'année* en maison I, 12 degrés de dignité. — A toute planète en maison X, 11 degrés de dignité. — En maison VII, 10 degrés. — En maison IV, 9 degrés. — En maison XI, 8 degrés. — En maison V, 7 degrés. — En maison II, 6 degrés. — En maison XI, 5 degrés. — En maison VIII, 4 degrés. — En maison III, 3 degrés. — En maison VI, 2 degrés, et en maison XII, 1 degré. — A la planète qui gouverne l'heure de la nativité, si l'on peut la préciser, 6 degrés. La planète qui réunit le plus des degrés de dignité précités, reçoit le titre de Maître de l'Horoscope.

Certains degrés de chaque signe zodiacal augmentent les chances de fortune future pour les enfants nés pendant les jours de l'année auxquels correspondent ces degrés. Cette concordance sera indiquée par le Calendrier astrologique dont la composition est formulée ci-devánt (page 489). — *Bélier*, 19. — *Taureau*, 3, 15, 27. — *Gémeaux*, 3, 10, 11, 12, 15. — *Cancer*, 1, 2, 3, 4, 8, 19. — *Lion*, 2, 5, 7, 19, 22, 23. — *Vierge*, 3, 4, 14, 16, 20. — *Balance*, 3, 16, 17, 21, 28, 29. — *Scorpion*, 5, 7, 12, 15, 18, 20. — *Sagittaire*, 3, 13, 15, 18, 20. — *Capricorne*, 8, 12, 13, 14, 20, 24. — *Verseau*, 7, 15, 16, 17, 20, 29. — *Poissons*, 13, 17, 19 et 20.

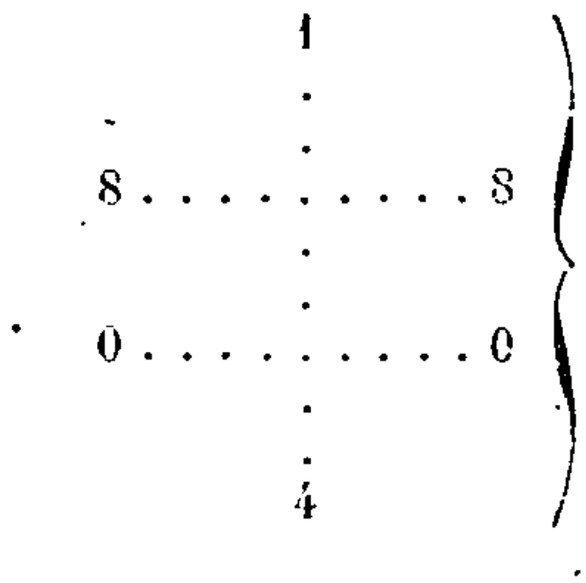
La *Fortune majeure* confirme et augmente les influences favorables, ou atténue les contraires; mais, à de très-graves exceptions près, ses effets s'étendent ou se limitent selon l'usage que l'homme fait de sa volonté. Si la volonté manque ou fléchit, ou si elle cesse d'être équilibrée par l'intelligence du vrai et l'amour du juste, ce talisman perd proportionnellement sa vertu, et laisse retomber l'homme sous l'empire des forces fatales. C'est le secret de la chute de tant de hautes destinées qui ont traversé l'Histoire comme des météores.

Cette chance de fortune se manifeste toutes les fois que l'époque de la nativité et les noms et titres qui définissent l'individualité forment une somme dont les chiffres, ajoutés l'un à l'autre, donnent

le nombre 21, et on l'inscrit dans la maison X, par les chiffres XXI.

Prenons pour exemple 1848, somme qui constituait, le 20 avril 1808, l'individualité astrologique de Napoléon III, et les chiffres de cette somme, $1+8+4+8$ ajoutés l'un à l'autre, nous donnent l'Arcane XXI, signe de suprême Fortune.

Elle est plus puissante, et prend pour symbole, dans la maison X, le signe astrologique du Soleil surmonté d'une couronne, lorsque, rangeant ces chiffres sur les pointes d'une étoile composée de deux triangles concentriques et antipodiques, on lit la somme en descendant du sommet vers la droite et vers la gauche, et que les 6 chiffres réunis donnent XXI. Prenons pour exemple 1804, somme qui constituait, le 15 août 1769, l'individualité astrologique de Napoléon Bonaparte, et formons l'étoile à 6 pointes :



Cette étoile se figure par 2 trigones antipodiques ; l'un ascendant : $1+0+0$; l'autre renversé : $4+8+8$. Chaque chiffre, en partant du sommet, se porte sur un angle des trigones entrelacés.

On lit 1804, en allant du sommet vers la droite ou vers la gauche, et les 6 chiffres $1+8+0+4+0+8$ donnent l'arcane XXI, signe de la suprême Fortune conquise par cet homme célèbre qui ne se perdit que par ses fautes.

La *Fortune mineure* se symbolise par un petit cercle divisé par une croix et surmonté d'une couronne. Elle se place dans le signe ou la maison que lui attribue le cercle fatidique. Elle figure un soutien contre les périls, pourvu qu'elle soit en aspect sextile ou trigone avec Jupiter ou Vénus. Si elle est en quadrature ou opposition avec Saturne ou Mars, sa bonne influence est amoindrie.

Si la *Fortune majeure* ou *mineure* se trouve en conjonction, sextile ou trigone, avec une planète présageant mort violente ou écroulement de l'avenir, le péril subsiste, mais avec chance de salut, pourvu que l'homme menacé ne s'abandonne point lui-même au courant des forces fatales.

Toutes les fois que l'époque de la naissance et les noms et titres qui définissent l'individualité forment une somme dont les chiffres réunis donnent les nombres 9, 11, 14, 17 ou 19, on inscrit celui de ces nombres qui apparaît, au sommet de la maison X, en chiffres

romains. Ces nombres appartiennent à la série des 21 grands arcanes. IX annonce que la prudence peut atténuer les présages dangereux. XI signifie que la force d'une volonté bien dirigée peut triompher des épreuves. XIV symbolise la puissance d'une initiative éclairée, pour produire le bien et dominer le mal. XVII recommande de ne jamais perdre l'espérance, même dans les temps les plus critiques. XIX révèle que la foi en Dieu et en soi-même sont la foi des leviers d'une force incalculable. Les Horoscopes marqués de ces arcanes laissent une large part à l'exercice du libre arbitre.

IV

Morin de Villefranche, astrologue du cardinal de Richelieu, déclare, dans son *Astrologia gallica*, qu'il ne faut point tracer l'horoscope d'un enfant sans connaître sa patrie et la condition de ses parents. Supposons, en effet, que plusieurs enfants, nés le même jour et dans la même année, aient un horoscope semblable; mais que le premier soit fils d'un prince, le second, fils d'un bourgeois, le troisième, fils d'un obscur ouvrier, et qu'une haute ascension de fortune soit présagée à chacun d'eux. Il est évident que cette fortune pressentie ne se réalisera point sous la même forme pour chaque enfant. Selon le pays et le milieu social, le fils du prince peut parvenir au règne ; celui du bourgeois, à une haute place dans la politique, l'Église, la magistrature, ou l'armée ; celui de l'ouvrier, à une grande fortune matérielle par l'exercice d'un art, ou métier, ou négoce. Il y a, je le sais, dans l'histoire ancienne et moderne, des exemples de fortune souveraine à laquelle sont parvenus des êtres nés dans une condition qui n'en permettait point l'espérance. Mais ces exemples sont assez rares. Si donc un tel présage apparaît sur l'horoscope de nativité d'un enfant né obscur, il faut dire avec réserve que, si des circonstances dont Dieu seul dispose venaient à éclore, le sujet de cet horoscope pourrait se voir entraîné, et comme porté par un courant ascensionnel, vers des destins imprévus. Les arcanes astrologiques sont brefs et n'expriment que des généralités ; la raison humaine doit donc en guider l'interprétation selon les temps, les localités, le milieu, la famille.

A son entrée dans la vie, l'enfant du prince n'est, comme celui du berger, qu'un peu de matière organisée. Il s'individualise, et se distingue des autres êtres de même espèce en recevant le sceau du *Nom*

que lui imprime le pouvoir paternel. Dans la société moderne, l'acte de nommer confère un ou plusieurs prénoms, un nom de famille, et quelquefois un surnom ou un titre.

Tous ces *prénoms*, *noms* et *titres*, doivent être échelonnés suivant l'ordre dans lequel ils ont été conférés au nouveau-né. Il faut ensuite les traduire en langue latine. S'il se rencontre des prénoms d'origine grecque, il faut les rétablir dans leur langue originelle. Ceux qui proviennent d'une source douteuse doivent être écrits dans la langue sacrée de l'ère chrétienne, qui est le latin.

Par suite des immenses invasions qui ont successivement dévasté et enfin détruit l'Empire romain d'Occident, nos langues modernes, filles de la conquête, sont le produit plus ou moins accentué du mélange des idiomes-barbares avec les langues grecque et latine, filles des civilisations disparues dans ce cataclysme. Notre français, par exemple, contient une immense quantité de mots dérivés de la langue romaine. Or, ce mélange, ou plutôt cette corruption du type primordial, n'a pas seulement altéré les parties du discours, comme dirait un grammairien, mais il en est résulté le bouleversement des prénoms, devenus variables selon les temps et les lieux dans lesquels s'opérait cette décomposition du langage originel. De là naît une des grandes difficultés qui s'opposent, en bien des cas, à la précision des calculs hermétiques. Il faut donc que l'évocateur des arcanes s'applique à restituer en langue grecque ou latine les prénoms et qualifications de l'être qui est le sujet de l'horoscope, toutes les fois que ces signes distinctifs de l'individualité sont des émanations des langues précitées.

Ainsi par exemple, les noms *Achille, Alexandre, Basile, Eugène, Nicolas,* etc., se doivent rétablir en leur origine grecque : *Achilleus, Alexander, Basileus, Eugenès, Nikolaos.* Les noms *Auguste, Benoît, Napoléon, Maximilien, Pierre, Vincent,* redeviennent en latin *Augustus, Benedictus, Napoleo, Maximilianus, Petrus, Vincens,* etc. Les qualifications d'*empereur, roi, duc, prince, comte, dauphin,* sont de vrais dérivés des mots titres *Imperator, rex, dux, princeps, comes, delphinus,* etc. Dans les idiomes germaniques on a une peine extrême à ressaisir le vrai type d'un nom. Ainsi *Khlodowigh, Klowigh, Ludwig, Luduwig.* sont des variantes du nom moderne *Louis*, formes indécises et flottantes sur les ténèbres du Moyen Age. Pour obtenir une forme immobile, les Maîtres-Kabbalistes ont dit qu'il la faut chercher dans la langue qui a gardé parmi nous l'héritage des langues sacrées de l'antique Orient, et c'est pour nous le latin. Nous savons que le latin, verbe impérissable au milieu des ruines d'un

monde, parce qu'il est l'expression de la dernière des religions, a fixé, par la consécration baptismale, l'onomatographie des conquérants qui passèrent peu à peu, en Europe, sous la bannière de la Croix; et qu'ainsi par exemple, les formes *Ludovicus*, *Carolus*, *Franciscus*, devinrent, dans les actes ecclésiastiques, les types des vieux noms barbares qui dérivèrent en *Loys*, *Ludovic*, *Karl*, *Charles*, *Frantz*, *Francis*, *François*, etc. C'est donc aux monuments hagiographiques du Christianisme qu'il faut demander la forme des prénoms qui ne proviennent ni du grec ni du latin.

Quant au nom familial, il doit être conservé dans son idiome national, avec tous les signes graphiques dont il est composé. Ainsi, *Bourbon*, *Bonaparte*, *Orléans*, *Penthièvre*, *Berri*, *Lamballe*, *Richelieu*, etc., demeurent invariables.

La raison de ces règles, c'est que les noms, prénoms, surnoms et titres doivent être soumis à un calcul d'arithmétique cabalistique dont les résultats deviennent, avec la date de la naissance, les éléments constitutifs de l'Horoscope. Ces règles sont souvent difficiles à appliquer, et c'est pour cela qu'il ne faut opérer en astrologie que conditionnellement, c'est-à-dire sous réserve d'exactitude probable dans l'énoncé, l'ordre et l'étymologie des signes de l'individualité que l'on veut étudier.

Replaçons maintenant sous nos yeux l'alphabet des Mages (voir p. 177). Nous y voyons 22 lettres, unies à 22 nombres :

A = 1, B = 2, G = 3, D = 4, E = 5, U et V = 6, Z = 7, H = 8, TH = 9, I, J et Y = 10, C = 20, L = 30, M = 40, N = 50, X = 60, O = 70, F, P et PH = 80, TS = 90, K et Q = 100, R = 200, S = 300, T = 400.

Mais, pour opérer astrologiquement, il faut ramener à un seul chiffre tous les nombres qui dépassent 9, en éliminant tous les zéros. On forme, en conséquence, un alphabet usuel ainsi disposé :

A = 1, B = 2, G = 3, D = 4, E = 5, U et V = 6, Z = 7, H = 8, TH = 9, I, J et Y = 1, C = 2, L = 3, M = 4, N = 5, X = 6, O = 7, F, P et PH = 8, TS = 9, K et Q = 1, R = 2, S = 3, T = 4.

On supprime les diphthongues PH, TH et TS, afin que chaque lettre de tout nom fournisse une valeur isolée à l'œuvre divinatoire. Ces réductions des dizaines et des centaines ont pour objet de condenser les calculs, afin que leur somme, assimilée à quelque époque du temps, demeure dans les limites d'une longévité ordinaire.

Assez de théorie. Essayons la pratique.

Louis XVI est né de nuit, le 23 août 1754, et a reçu de son père les noms et titre de *Louis-Auguste*, *duc de Berri*.

Suivant la règle précitée, traduisons *Louis* par *Ludovicus ; Auguste* par *Augustus ; duc* par *Dux ; de* par *de ;* et *Berri,* nom de terre française, demeure invariable.

Rangeons sur deux colonnes verticales les lettres des noms *Ludovicus* et *Augustus*, et plaçons à côté de chaque lettre le nombre correspondant. Puis, remontons de la dernière lettre à la première, en échelonnant, de bas en haut, les nombres des maisons solaires. Ces nombres étant séparés par le signe de la multiplication, multiplions ceux des lettres par ceux des maisons solaires, et le total nous donnera la somme 200 pour *Ludovicus*, et 137 pour *Augustus*.

L	3	×	IX	=	27		
U	6	×	VIII	=	48		
D	4	×	VII	=	28		
O	7	×	VI	=	42		
V	6	×	V	=	30		
I	1	×	IV	=	04		
C	2	×	III	=	06		
U	6	×	II	=	12		
S	3	×	I	=	03		
					200		

A	1	×	VIII	=	08		
U	6	×	VII	=	42		
G	3	×	VI	=	18		
U	6	×	V	=	30		
S	3	×	IV	=	12		
T	4	×	III	=	12		
U	6	×	II	=	12		
S	3	×	I	=	03		
					137		

Opérant de la même manière sur le mot DUX, nous aurons la somme 30, — DE nous donnera 13, et BERRI 41.

Sur le Calendrier astrologique (p. 489) nous trouvons que le 23 août correspond au premier degré de la *Vierge*. En conséquence nous plaçons ce signe zodiacal dans la maison I de la figure généthliaque. La *Balance* occupera la maison II, le *Scorpion* la maison III, et en suivant toujours l'ordre de succession des signes, le *Lion* se trouvera dans la maison XII.

Voilà le zodiaque orienté. Il s'agit maintenant d'y amener, chacun en son lieu, et d'y faire rayonner les signes des Génies qui gouvernent les sept planètes.

Par la Table cyclique des années (p. 492) nous voyons que l'an 1754 fait partie d'un cycle planétaire de 36 ans, commençant par 1729, finissant par 1764, et gouverné par le *Soleil*.

Ce *Cycle du Soleil,* consulté à son tour, nous apprend que l'an 1754 est particulièrement dominé par le Génie de *Saturne*.

En conséquence, nous demanderons au *Cercle fatidique de Saturne* (p. 495) les arcanes qui enveloppent l'avenir de Louis-Auguste, duc de Berri.

MANIÈRE D'ÉTUDIER LE CERCLE FATIDIQUE.

Écrivons maintenant sur une ligne horizontale la date 1754. Rangeons au-dessous, en colonne verticale, le nombre 6, qui figure la Vierge, 6e signe du zodiaque ; — le degré 1er, qui correspond au 23 août ; — les chiffres du nombre 200, somme hermétique de *Ludovicus ;* — les chiffres du nombre 137, somme d'*Augustus ;* — les chiffres du nombre 30,. somme de *Dux ;* — les chiffres du nombre 13, somme de *De*, et enfin les chiffres du nombre 41, somme de *Berri.*

$$6 + 1 + 2 + 0 + 0 + 1 + 3 + 7 + 3 + 0 + 1 + 3 + 4 + 1 = 32.$$

Le total 32, ajouté à 1754, donne la somme 1786.

Procédant maintenant par une opération inverse, nous composons avec tous ces nombres une échelle de signes fatidiques dont 1754 sera la base, et 1786 le point culminant. Puis nous décomposons chaque nombre dans l'ordre suivant : 1786, 41, 13, 30, 137, 200, 1, 6, 1754.

Le point culminant de l'horoscope est la maison X, nous y inscrivons 1786. — Suivant ensuite l'ordre de succession des maisons, nous mettons 41 en maison XI ; 13 en maison XII ; 30 en maison I ; 137 en maison II ; 200 en maison III ; 1 en maison IV ; 6 en maison V, et 1754 en maison VI. — La décomposition des sommes a pour objet de les réduire, s'il y a lieu, aux nombres marqués à côté de chacun des soixante-dix-huit arcanes du cercle.

Le nombre 1786 se décompose en 1000 + 700 + 80 + 6. Mais 1000 et 700, ne figurant point sur le cercle fatidique, se réduisent toujours à 10 et à 7. Les nombres 80 et 6 sont réguliers.

Le nombre 41, n'existant point sur le cercle, se décompose en 40 et 1.

Le nombre 13, n'existant point sur le cercle, se décompose en 10 et 3.

Le nombre 137, n'existant point sur le cercle, se décompose en 100, 30 et 7.

Le nombre 200, figurant sur le cercle, ne se décompose point.

Il en est de même des nombres 1 et 6.

Le nombre 1754 se décompose en 10, 7, 50 et 4. Cette méthode de décomposition est commune à tous les horoscopes.

Voici maintenant l'aspect présenté par l'échelle fatidique, après que les signes planétaires et autres arcanes sont extraits du cercle de *Saturne.*

Maison X..... 10 = *Jupiter* avec la *Vierge*.
7 = Les *sept Coupes*.
80 = *Mercure*.
6 = Arcane VI (Les *deux Routes*).
Maison XI..... 40 = Arcane XIII (Le *Faucheur*).
1 = Le *Sceptre*.
Maison XII..... 10 = Le *Soleil* avec la *Vierge*.
3 = Les *trois Coupes*.
Maison I..... 30 = *Mercure* avec la *Balance*.
Maison II..... 100 = *Mercure* avec les *Poissons*.
30 = La *Lune* avec la *Balance*.
7 = Les *sept Sicles*.
Maison III..... 200 = *Saturne*.
Maison IV..... 1 = Arcane I (Le *Mage*).
Maison V..... 6 = Arcane VI (Les *deux Routes*).
Maison VI..... 10 = Arcane X (Le *Sphinx*).
7 = *Jupiter* avec les *Gémeaux*.
50 = *Jupiter* avec le *Scorpion*.
4 = *Jupiter*.

Tels sont les signes extraits du cercle fatidique. Expliquons notre opération en nous portant sur ce cercle. Le lecteur me comprendra plus facilement, si, traçant lui-même ma figure des 12 maisons astrologiques, il veut bien s'exercer à y marquer tous les signes, à mesure que nous allons les découvrir.

La Nativité du prince correspondant au 1er degré de la Vierge, et, par conséquent, au *Décan* 1er de ce signe, nous cherchons ce Décan sur le cercle, et nous le trouvons uni au nombre 10, et à *Jupiter*. Inscrivons donc *Jupiter*, sur l'horoscope, sous le signe de la *Vierge*, qui occupe la maison I.

Cherchant plus loin, sur le cercle, le nombre 7, nous trouvons que le symbole des 7 *Coupes* y correspond. Inscrivons-le en maison X, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné particulièrement.

Cherchant plus loin le nombre 80, nous le trouvons uni à *Mercure*. Inscrivons *Mercure* en maison X, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 6, nous arrivons à la fin du symbolisme, et il faut nous reporter à son commencement, à l'arcane I, d'où continuant à suivre l'ordre des symboles, nous trouvons 6 uni à l'arcane VI, *les deux Routes*. Inscrivons cet arcane en maison X, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 40, nous le trouvons uni au *Fau-*

cheur, arcane XIII. Inscrivons cet arcane en maison XI, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 1, nous le trouvons uni au symbole du *Sceptre*. Inscrivons la figure d'un sceptre en maison XI, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 10, nous le trouvons uni au signe de la *Vierge* et au *Soleil*. Inscrivons le *Soleil* sous le signe de la *Vierge*, après Jupiter qui s'y trouve déjà.

Cherchant plus loin le nombre 3, nous le trouvons uni au symbole des 3 *Coupes*. Inscrivons ce symbole dans la maison XII, puisqu'aucun signe ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 30, nous le trouvons uni au signe de la *Balance* et à *Mercure*. Cette planète étant déjà placée corporellement dans la maison X, tirons un rayon qui, partant de *Mercure*, vienne toucher le signe de la *Balance* en maison II. Ce rayon signifie que, du point culminant de l'horoscope, *Mercure* projette une influence sur la maison II et le signe qui l'occupe.

Cherchant plus loin le nombre 100, nous le trouvons uni au signe des *Poissons* et à *Mercure*. Tirons un nouveau rayon qui, partant de *Mercure*, vienne toucher les *Poissons* en maison VII.

Cherchant plus loin le nombre 30, nous le trouvons uni au signe de la *Balance* et à la *Lune*. Inscrivons la *Lune* sous la *Balance*, en maison II.

Cherchant plus loin le nombre 7, nous le trouvons uni au symbole des 7 *Sicles*, que nous marquons en maison II, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 200, nous le trouvons uni à *Saturne*. Inscrivons *Saturne* en maison III, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 1, nous le trouvons uni à l'arcane I (*le Mage*) que nous marquons en maison IV, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 6, nous le trouvons uni à l'arcane VI, *les deux Routes*. Plaçons ce symbole en maison V, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 10, nous le trouvons uni au symbole du *Sphinx*, arcane X. Marquons cet arcane en maison VI, puisqu'aucun signe zodiacal ne lui est désigné.

Cherchant plus loin le nombre 7, nous le trouvons uni au signe des *Gémeaux* et à *Jupiter*. Comme cette planète est déjà corporelle-

ment dans la maison I, tirons un rayon qui, partant de *Jupiter*, vienne toucher les *Gémeaux* en maison X.

Cherchant plus loin le nombre 50, nous le trouvons uni au *Scorpion* et à *Jupiter*. Tirons un nouveau rayon qui, partant de *Jupiter*, vienne toucher le *Scorpion* en maison III.

Enfin, cherchant plus loin le nombre 4, nous le trouvons uni à *Jupiter*, sans désignation de signe. Et comme cette planète est déjà placée corporellement en maison I, nous n'en tenons compte que pour mémoire.

Mars et *Vénus*, n'ayant été rencontrés par aucun des nombres de l'échelle fatidique, se placent dans leurs maisons nocturnes, parce que la naissance a eu lieu de nuit. Inscrivons *Mars* dans le *Bélier*, maison VIII, et *Vénus* dans la *Balance*, maison II, après la *Lune* qui s'y trouve déjà.

Les signes extraits du Cercle fatidique de *Saturne* étant ainsi disposés sur la figure de l'horoscope, il ne reste plus qu'à les traduire en présages. Pour procéder clairement, il faut suivre l'ordre des sept planètes, *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, le *Soleil*, *Vénus*, *Mercure* et la *Lune*. Considérez successivement ces planètes : 1° dans leurs rapports avec les 12 maisons ; 2° dans leurs rapports avec les 12 signes ; 3° dans leurs rapports entre elles, qui se nomment aspects. Passez ensuite au chapitre des ennemis et des périls, puis à celui des chances heureuses ou malheureuses. Toutes ces divisions du travail sont contenues plus loin (livre VII), sous le titre de *Clefs générales de l'Astrologie*. Ayez des bulletins de papier, sur chacun desquels vous écrirez le présage donné par chaque clef, avec le numéro de la clef, pour faciliter au besoin la vérification. Ces bulletins réunis doivent ensuite être classés par ordre de faits, de manière à grouper les influences que divers signes fatidiques peuvent énoncer à propos d'un même fait. Il ne reste plus, après cette opération, qu'à enchaîner l'un à l'autre, les différents textes recueillis, pour définir tour à tour : 1° le caractère de l'enfant et ses chances de longévité ; 2° sa bonne ou mauvaise fortune future ; 3° les affections et les soutiens, ou les obstacles, les ennemis et les périls qu'il rencontrera dans sa vie ; 4° la mort, paisible ou funeste, qui terminera sa carrière. Ces quatre thèmes généraux peuvent se subdiviser en très-nombreuses questions particulières, dont toutes les solutions sont rangées dans le *Speculum Astrologiæ* de Junctin. Les limites imposées à mon livre ne me permettent point d'aborder ces détails ; mais si le succès m'y encourage, une traduction complète de Junctin suivra de près l'*Histoire de la Magie*. En attendant, les lecteurs

curieux pourront remonter à cette source de mes propres études, et prendre pour guide l'aperçu très-restreint auquel je suis obligé de me borner.

MANIÈRE D'ÉTUDIER L'HOROSCOPE DE LOUIS XVI.

Louis XVI naissant pouvait-il, selon l'ordre de la nature, compter sur une longue existence?

Cette question est résolue par la clef 398. Prenons la *Table des Épactes lunaires* (p. 516) et celle des *Phases mensuelles de la Lune* (p. 517). L'année 1754 a pour épacte le nombre VI. Le mois d'août étant le 8e de l'année, cherchons dans la colonne VIII des phases mensuelles ce nombre 6. Nous le trouvons à la hauteur du 19 août, marqué à gauche de la table, dans la colonne des jours. La *nouvelle lune* d'août, pour 1754, répond donc, sur la table, au 19 de ce mois ; mais comme elle est arrivée réellement un jour plus tôt, nous disons qu'elle a eu lieu le 18 août. Comptons 1 sur le 18, 2 sur le 19, 3 sur le 20, 4 sur le 21, 5 sur le 22, et 6 sur le 23 août, date de la naissance. C'est donc une *conjonction* de la *Lune* avec le *Soleil* qui précède cette naissance. La *conjonction* ayant lieu dans le *Bélier*, comptons 1 sur ce signe, 2 sur le *Taureau*, 3 sur les *Gémeaux*, 4 sur le *Cancer*, 5 sur le *Lion*, 6 sur la *Vierge*, et 7 sur la *Balance*, où nous trouvons la *Lune*. Puis, par une seconde opération, comptons 1 sur la maison I ; 2 sur la maison II ; 3 sur la maison III ; 4 sur la maison IV ; 5 sur la maison V ; 6 sur la maison VI, et 7 sur la maison VII. Plaçons ici le signe de la *Chance de longévité*, figuré par un petit cercle que divise une croix, et inscrivons à côté le nombre 398, qui rappelle la clef.

Les *Poissons* occupent la maison VII ; c'est un signe *féminin*, et la chance de *longévité* n'est point sous les rayons du *Soleil*, puisqu'il lui est diamétralement opposé. La chance, au premier coup d'œil, est donc en faveur de la longévité (clef 398). Mais le *Soleil* est en *opposition*; aspect toujours malheureux, et *Jupiter*, *maître de la chance*, est également en *opposition*, et de plus infortuné par le signe de la *Vierge*, qui est son lieu d'exil.

De plus, *Saturne*, uni au signe du *Scorpion*, annonce troubles de l'existence, périls dont l'influence redoutable s'étendra jusque vers la 42e année de la vie, et qui auront pour cause des entraînements et des résolutions irréfléchies, qui feront tomber dans les piéges des ennemis. *Saturne* est un aspect sextile avec *Jupiter*, et cet aspect favoriserait la délivrance de tout péril ; mais *Jupiter* est en exil dans la *Vierge*, et cette position neutralise son influence tutélaire (clef 20).

Dès notre premier pas sur l'horoscope, nous sommes donc en pré-

sence d'une longévité très-douteuse, et qui peut être violemment abrégée, entre la 1re et la 42e année, par chute en des périls que nous ne connaissons pas encore.

Quelles seront les facultés intellectuelles de ce prince nouveau-né?

Le *Soleil* dans la *Vierge* annonce heureux dons de l'intelligence (clef 149). — *Mercure*, en aspect trigone avec la *Lune* = excellentes facultés, aptitude aux lettres et aux arts (clef 225). — *Mercure* dans les *Gémeaux* = esprit ingénieux (clef 214). — Le rayon projeté par *Mercure* sur la *Balance* = aptitude aux mathématiques, goût des hautes études, inclination à la recherche des inventions et découvertes (clef 218). — Le rayon projeté par *Mercure* sur les *Poissons* = excellentes facultés, finesse d'esprit, aptitude à la science des lois (clef 223). — *Vénus* en maison II = esprit inventif, appliqué aux arts (clef 169). — *Vénus* en aspect trigone avec *Mercure*, donne les mêmes présages que *Jupiter* avec *Mercure*, c'est-à-dire aptitude aux sciences et arts (clefs 194 et 80). — La *Lune* en maison II = supériorité dans la culture des arts (clef 229).

Voici pour le caractère. — *Jupiter* dans la *Vierge* présage honnêteté de l'esprit et du cœur; fidélité dans les affections (clef 66). — *Vénus* dans la *Balance* = esprit de justice (clef 186). — *Mercure* dans la maison X = gravité dans la tenue, esprit sage ; mais *Jupiter* étant en aspect de *quadrature*, cette gravité et cette sagesse lui profiteront peu (clef 207), et *Saturne*, occupant la maison III, présage insouciance des intérêts de la vie (clef 3).

Comme il faut tout dire, ajoutons que *Mars* dans le *Bélier* présageait à Louis XVI, outre un caractère irritable, la prédisposition physique à une jeunesse libertine (clef 104). — *Mars* en aspect d'opposition avec *Vénus*, annonçait quelques vices sensuels, apparents ou cachés (clef 129). — *Vénus* en conjonction avec la *Lune*, pouvait l'incliner à l'infidélité dans le mariage, à l'adultère (clef 193). Mais ces inclinations pouvaient être et furent effacées par l'éducation.

La *Chance générale de l'esprit et du caractère* est indiquée par la clef 410. Elle se compte, en nativité nocturne, depuis *Mars* jusqu'à *Mercure*, et, ensuite, depuis la maison I jusqu'à la maison III dans laquelle on en place le signe. Ce signe, se trouvant en aspect de conjonction avec *Saturne*, planète maléfique, annonce un esprit qui sera généralement inhabile dans la conduite de la vie. De plus, *Mars*, maître de cette chance, puisqu'il a dignité de maison dans le *Bélier*, se trouve en VIII, où il donne des présages redoutables que nous verrons tout à l'heure.

Ce que l'horoscope nous a révélé touchant les facultés intellec-

tuelles et le caractère de Louis XVI, est vérifié par l'histoire de la Révolution française. Dans sa jeunesse, il se plaisait à tracer des cartes géographiques, dont plusieurs, qui nous ont été conservées, sont très-remarquables. Il avait un goût particulier pour les arts mécaniques, et passait une partie de son temps à démonter des serrures et des pendules. Si la Providence l'avait fait naître dans une condition paisible et obscure, il serait peut-être devenu grand mécanicien et inventeur célèbre. Quant à ses inclinations sensuelles, l'éducation les réduisit à l'amour de la table, dont il reste une triste preuve. Après l'assaut des Tuileries, le 10 août 1792, le malheureux Louis, réduit à se réfugier, avec sa famille, dans une tribune de l'Assemblée nationale, se fit apporter, à l'heure accoutumée de son repas, du pain, du vin, des viandes froides. L'homme physique prévalait en lui sur l'homme sensible, au moment où le trône de ses ancêtres s'écroulait, à quelques pas de lui, dans des flots de sang. La reine, qui savait que les calomnies populaires traduisaient en grossière sensualité, et même en ivrognerie, ces forts besoins de nourriture, souffrait intérieurement de le voir manger dans un pareil moment. Elle refusa tout ; le reste de la famille royale l'imita.

Cet infortuné prince était bien un roi fictif, comme l'avait défini Cagliostro, en 1785, devant l'assemblée des Francs-Maçons (p. 183). On lui savait gré de quelques réformes dont l'initiative honorait son caractère ; mais ce sentiment de justice ne s'alliait point à l'affection. Le peuple français aime, avant tout, à se mirer dans l'éclat du pouvoir, et Louis XVI manquait totalement de ces dehors qui imposent ou attirent. Court de taille et replet, d'une physionomie flegmatique, indécise, qu'animaient à peine un sourire timide et un regard impuissant, déshérité en un mot du type de sa race, ce n'était qu'un homme à vertus bourgeoises. On devinait, à le voir, que le bien était le rêve de sa vie ; rêve irréalisable pour sa molle nature qu'une couronne écrasait. Élevé dans l'ombre du palais de Meudon, avec une négligence qui équivalait au délaissement ; époux, à seize ans, d'une femme étrangère à l'esprit français, il était monté sur le trône trop tôt pour soutenir le poids d'un empire, trop tard pour échapper à sa chute. L'éducation princière lui avait manqué ; ses inclinations s'en ressentaient. Au lieu du cheval et de l'épée, attributs naturels de l'héritier d'un royaume, ses pédagogues lui avaient enseigné la prière et la crainte. Il se plaisait à travailler le fer : innocente, mais triste passion, dans laquelle apparaît un triste augure de cette destinée qui devait finir sous le fer. Homme ébauché, roi sans prestige, aussi prompt à s'irriter que facile à surprendre ; trébuchant

parmi les conseils comme parmi des piéges, trahi par ses qualités mêmes, il ignora, toute sa vie, que ce qui est vertu dans le citoyen devient souvent un vice chez le monarque. Trop honnête pour son temps, il crut au dévouement de son entourage; ce fut sa longue erreur, et ce sera, en tout temps, celle de tous les princes. Il devait marcher au-devant de la Révolution, pour la conduire ou la détourner, pour la discipliner ou l'abattre. Il ne sut que protester contre elle, dans des discours timides où perçait une colère humiliée : ce fut sa perte. Il avait, dit-on, lu et relu l'histoire de Charles Ier, sans comprendre qu'en copiant cette figure, il serait aussi sa copie décapitée. Il n'y eut entre eux qu'une seule différence. Charles Ier fut frappé par un bourreau masqué : le régicide avait eu peur de pâlir devant sa victime ; Louis XVI, garrotté par les valets d'échafaud, se vit outrager face-à face par le supplice. La sombre poésie de la mort fut absente de ses derniers moments. Il n'avait eu pour régner que l'art usé de la dissimulation, et il ne trouva dans son cœur, pour absoudre ses faiblesses, que l'inutile résignation du martyr.

Quand une révolution éclate, le pouvoir doit marcher à sa tête ou abdiquer. Louis XVI ne sut que s'humilier sous le bonnet rouge, avant de fuir sous le déguisement d'un laquais. « Sire, » lui avait dit la reine, « au nom de vos ancêtres, ne vous laissez point avilir. La perte fût-elle inévitable, il y a encore le choix de l'attitude dans laquelle on périt! » Louis XVI resta muet. Marie-Antoinette, qui s'était jetée à ses pieds, se releva les yeux au ciel. Héroïque épouse de l'homme, elle se sentait veuve du roi. Elle eut dès lors le pressentiment de son sort, mais elle le dominait de toute la hauteur de sa race. Ses cheveux blanchirent, mais son front ne s'inclina jamais; chaque assaut de la fatalité l'élevait au lieu de l'abattre : sa majesté déborda l'immensité de ses malheurs.

Mais revenons à l'Astrologie, et voyons si ses arcanes présageaient le trône à ce petit-fils de Louis XV, car un trône est la seule ascension de fortune à laquelle puisse aspirer un enfant de race royale.

La *Chance de Fortune* est indiquée par la clef 409. Elle se compte, en nativité nocturne, depuis le *Soleil* jusqu'à la *Lune*, si la *Lune* est placée au-dessous de l'équateur horizontal de l'horoscope. C'est le cas marqué sur notre figure, où la *Lune* est en maison II. Plaçons donc le signe de chance dans cette maison qui est celle de l'accroissement des biens matériels. *Vénus*, qui a dignité de maison nocturne dans la *Balance*, y joint celle de *Maître de la chance de Fortune* et promet élévation ; mais cette élévation sera suivie de grands périls,

parce que *Vénus* est en aspect d'opposition avec *Mars*, planète essentiellement maléfique.

Saturne, en conjonction avec le rayon projeté par *Jupiter* sur le *Scorpion*, annonce encore élévation (clef 25). — *Saturne*, en aspect sextile avec *Jupiter*, et la *Lune* étant croissante (en son 9e jour), annonce de nouveau ascension de fortune, élévation en dignité (clef 31).

Le rayon que projette *Jupiter* sur les *Gémeaux*, en maison X, où se trouve *Mercure*, annonce grande élévation (clef 75). — Le *Soleil* en maison I (*Jupiter* étant aussi sur un point cardinal, et la *Lune* occupant la maison II), présage encore acheminement à la plus haute élévation. Mais cette fortune sera précaire, parce que *Jupiter* est exilé dans la *Vierge*, que la *Vierge* est en signe *féminin*, et que la *Lune* est en opposition avec *Mars* (clef 132). — *Jupiter* en quadrature avec *Mercure*, annonce élévation de fortune, parce que *Mercure* a dignité de trône dans le signe de la *Vierge*, occupé par *Jupiter* (clef 85). — *Mars* en aspect sextile avec le rayon que projette *Jupiter* sur les *Gémeaux*, annonce élévation, confiance en soi-même, et triomphe sur les ennemis; mais ce bonheur sera passager, parce que *Mars* est en VIII, maison infortunée, et *Jupiter* en exil dans la *Vierge* et les *Gémeaux* (clef 77). — *Mars*, en aspect sextile avec *Mercure*, présage encore un bonheur peu durable (clef 123).

Ce bonheur, qui ne doit point durer, ne peut être que l'avénement du prince au trône de ses aïeux. Mais souvenons-nous de l'oracle composé par Cagliostro : « Que Louis XVI, roi fictif, abattu du trône ruiné de ses aïeux, se garde d'aller mourir sur l'échafaud, vers sa 39e année d'âge. »

La *Chance royale* est indiquée par la clef 403. Elle se compte depuis la *Lune* jusqu'à *Mars*, et se place en maison VII. Elle est sans aspect de *Mars*, et en aspect trigone avec *Saturne* : elle a pour maître *Jupiter* qui s'unit au *Soleil* en maison I. Ces dispositions sont fortunées; mais il y a quadrature entre le signe de chance, son maître, et la maison X, lieu dans lequel se réalise l'ascension de Fortune; c'est un indice de péril après l'accomplissement du présage ascendant.

Cet ébranlement du prince parvenu sur les hauteurs de la vie va s'accentuer de plus en plus dans les présages suivants.

Saturne, en aspect sextile avec le *Soleil*, annonce perte de biens, mais que pourrait suivre un retour de fortune (clef 33). — *Jupiter* dans la *Vierge* = instabilité de fortune (clef 66). — *Jupiter* en conjonction *orientale* avec le *Soleil*; = chances heureuses, mais

qui ne dureront qu'un temps, parce que la *Vierge* est le lieu d'exil de *Jupiter* (clef 73). — *Jupiter* en I, mais en lieu d'exil = perte de position (clef 49). — La *Queue du Dragon*, qui influence sur les 30 degrés de la *Vierge* = tribulations (clef 388). — *Vénus* dans la *Balance* = menace d'adversité, d'autant plus redoutable, qu'elle est en opposition avec *Mars* (clef 186). — *Mars* en opposition avec le rayon projeté par *Mercure* sur la *Balance* = grande infortune (clef 327). — *Mercure* dans les *Gémeaux* = péril de chute en profonde détresse (clef 214). — La *Lune*, en maison II et en opposition avec *Mars* = afflictions et spoliations de biens (clef 383).

Les affections du foyer et les amitiés extérieures sont les consolations et les soutiens de l'homme contre les assauts de l'adversité. Le cœur de Louis XVI pouvait-il espérer ce refuge?

La *Chance du mariage* est indiquée par la clef 405. Elle se compte, en nativité nocturne et en horoscope masculin, depuis le *Soleil* jusqu'à *Vénus*, et se place ici en maison II, dans le signe de la *Balance*. Elle est en opposition avec *Mars*, et *Vénus* qui a dignité de maison nocturne dans la *Balance* est en signe *masculin*. Par conséquent, le mariage est chargé d'infortune, et les deux époux sont sous l'influence maléfique de *Mars*, dont nous verrons plus loin les sinistres augures. — La *Lune*, dans la *Balance* (clef 246), annonce que l'ascension de Fortune réalisée par l'homme sera compromise par son entraînement sous la domination de la femme.

En effet, quelque respect qui soit dû à la mémoire d'une reine si infortunée, il faut reconnaître avec l'Histoire, que la fille de Marie-Thérèse d'Autriche n'apporta point sur le trône toutes les qualités nécessaires à un rôle si difficile. Née dans les orages de sa patrie, elle avait la fière beauté des races germaniques; mais, sous l'imposante majesté du type césarien, son regard, d'un bleu limpide et doux, sa lèvre au caressant sourire, décelaient toutes les tendresses, toutes les séductions de la femme. Énivrée d'hommages dès qu'elle toucha le sol français, elle se crut naïvement la reine des cœurs, lorsque, du haut du balcon des Tuileries, le vieux maréchal de Brissac, lui montrant la foule accourue pour admirer ses charmes, s'écriait en galant de cour : « Voyez, madame, voyez, ce sont autant d'amoureux ! » Elle se livra sans réserve au fantôme d'un avenir enchanté ; elle s'imaginait qu'en France il suffisait d'être femme pour régner : elle fut trop femme. Aussi, quand la Terreur vint réclamer sa proie, le trône la lui livra diffamée.

C'est une triste histoire à rappeler. Marie-Antoinette avait gardé de la jeune fille l'étourderie et la légèreté. Sans rivale par le rang,

par l'esprit, par la grâce, elle devait l'être encore par le malheur. Elle écartait l'étiquette qui protége la dignité en maintenant les distances; elle n'aimait pas les dévouements grondeurs, les seuls qui restent fidèles. Dans l'éclat des réceptions de la Cour, devant des femmes dont le nom ne rachetait ni l'âge ni la laideur, elle ne sut pas toujours cacher sous l'éventail ces sourires moqueurs et ces critiques dérobées dont l'injure se retourne en poignard. Les femmes furent donc ses premiers ennemis. Les comtesses de Provence et d'Artois la contemplaient avec une jalousie haineuse; madame Adélaïde, tante du roi, ne lui pardonnait point d'être Autrichienne; et, du fond de son cloître, une royale carmélite, madame Louise, autre tante de Louis XVI, oubliait souvent le marquis de la Gervaisais, pour écrire des satires dont l'anonyme ne fut point gardé. Des pamphlets odieux circulaient à profusion. Louis XVI en trouvait jusque sous sa serviette. Il ne sut que les faire racheter par Blaisot, son libraire, qui les jetait dans un coffre immense dont le roi seul avait la clef. Dans ces lâches attentats à l'honneur d'une femme sans défense, on propageait des anecdotes singulières. Tantôt, c'étaient les jardins secrets de Trianon, où des chevaliers, qu'on nommait à demi, attendaient dans un sommeil magique l'apparition d'Armide. Tantôt, la reine de France avait été vue aux environs de Marly, à des heures douteuses, dans une voiture de louage qu'elle conduisait seule. D'autres fois, le masque avait trahi son incognito dans les bals aventureux de l'Opéra. Tout fut calomnié, jusqu'à ses amitiés. La belle princesse de Lamballe dut à sa tendresse trop connue les accusations qui souillèrent sa vie, et l'horrible drame qui l'acheva. La comtesse Jules de Polignac, surprise par le comte d'Artois dans une scène d'intimité où la reine, à ses genoux, la suppliait de lui pardonner un emportement, fut l'occasion d'un mot dont la blessure était sans remède. Louis XVI en souffrait en secret. Il s'éloignait de Marie-Antoinette, et commit un jour la plus grave des imprudences, en ordonnant que la grande cour du château de Versailles fût fermée tous les soirs à 11 heures, afin, dit Bachaumont dans ses Mémoires, de prendre sur le fait une preuve des promenades nocturnes que lui dénonçaient, chaque matin, d'invisibles espions. Le comte de Provence, qui devint Louis XVIII, était soupçonné de diriger ces odieuses manœuvres. Il y avait tout intérêt, puisque la couronne lui appartenait si son frère n'avait point d'enfant mâle. On lui attribuait le bruit, partout répandu, que Louis XVI, atteint d'un vice organique, mourrait privé de postérité légitime. La naissance du Dauphin fut célébrée, à l'Hôtel-de-Ville, par des

fêtes où l'on fit paraître, au dessert, des figures en sucre, qui personnifiaient les plus cyniques allusions.

A côté de ces mystères de la haine, il y avait l'interprétation maligne et populaire de deux faits qui n'avaient pas été sans retentissement. En 1777, l'empereur d'Autriche, Joseph II, était venu parcourir la France, comme autrefois le czar Pierre. On accusa Marie-Antoinette d'une secrète connivence avec la politique d'un prince qui visitait, disait-on, nos arsenaux et nos manufactures avec des vues jalouses. On l'accusa d'avoir donné le nom de Schœnbrunn au palais de Trianon, pour flatter son auguste parent. C'était assez pour la vouer aux rampantes colères qui lui crachèrent au front le sobriquet d'*Autrichienne*, en attendant l'heure de l'appeler la *veuve Capet* pour la jeter aux bras du bourreau (1).

Ces misères du foyer royal se trouvaient prédites. *Jupiter*, en opposition avec le rayon projeté par *Mercure* sur la maison VII (maison du mariage), annonce, dans l'horoscope, discordes domestiques (clef 90). — Le *Soleil*, placé en semblable aspect, redouble le même présage. — *Jupiter* en quadrature avec *Mercure* (clef 85) ajoute discorde avec les proches, et le Soleil, en même quadrature, réitère cette signification.

La *Chance d'amitié* est indiquée par la clef 406. Elle se compte depuis la *Lune* jusqu'à *Mercure*, et vient se placer dans la maison IX, sous le signe du *Taureau*. — *Vénus*, ayant dignité de trône dans le Taureau, est *maîtresse* de cette chance, et se trouvant en maison II, et en aspect d'opposition avec *Mars*, révèle que les amis du malheureux roi seront peu dévoués, et d'ailleurs impuissants contre son infortune. En 1789, ils répondirent à la détresse de la monarchie par une émigration générale. Ceux que la Couronne avait le plus comblés furent les premiers déserteurs : que faire autour d'un roi qui n'a plus rien à donner ?...

Quelle sera la *Chance des ennemis* de Louis XVI ? Elle est indiquée par la clef 407 ; elle se compte, en nativité nocturne, depuis la maison XII jusqu'au *Maître* de cette maison, et vient se placer en maison II, sous l'influence de *Vénus* qui a dignité de trône nocturne dans la *Balance*. Maléficiée par l'opposition de *Mars*, *Vénus* maîtresse de la chance ennemie annonce des adversaires nombreux et puissants. — *Jupiter*, maître de la maison VII, et occupant un point cardinal (maison I), présage la victoire aux ennemis du roi (clef 257). — Le *Soleil*, maître de XII, fortuné en I, conjoint à *Jupiter*,

(1) Voir mon *Histoire de la Terreur*, 2 vol. in-8. (Paris, 1853).

et en aspect sextile avec *Saturne*, confirme la supériorité des ennemis (clef 258). — *Mercure*, maître de I, et occupant la maison X (point cardinal), annonce que la force ennemie ne peut être vaincue que par la présence de *Saturne*, de *Jupiter* ou de *Mars* en maison I. Or, *Jupiter* s'y trouve, mais il est en lieu d'exil dans le signe de la *Vierge*, et perd ainsi sa puissance tutélaire (clef 260).

La *Chance de Victoire*, indiquée par la clef 404, se compte depuis *Saturne*, jusqu'au *Soleil*, et vient, par conséquent, se placer en maison XI (lieu des soutiens). Mais le signe du *Concer* occupe ce lieu ; la *Lune*, maîtresse de la chance puisqu'elle a pour trône ce signe, occupe la maison II, en opposition avec *Mars ;* cette position maléficiée assure encore la supériorité des ennemis. Ainsi, de tous côtés, les soutiens du trône fléchissent ou disparaissent.

Maintenant, quel caractère l'Astrologie imprime-t-elle à cette hostilité ? Le seul qui puisse l'exprimer clairement et complétement. — *Jupiter*, en quadrature avec *Mercure*, annonce de redoutables soulèvements populaires (clef 85). — La même planète, en opposition avec le rayon projeté par Mercure sur la maison VII, annonce redoutable soulèvement, et explosion de la haine populaire (clef 90). — Le *Soleil*, en quadrature avec *Mercure*, et en opposition avec le rayon que projette *Mercure* sur la maison VII, réitère les présages énoncés par les aspects de *Jupiter* (clefs 163 et 85, 166 et 90).

Quelles seront les conséquences de ces soulèvements ? La captivité et la mort de Louis XVI.

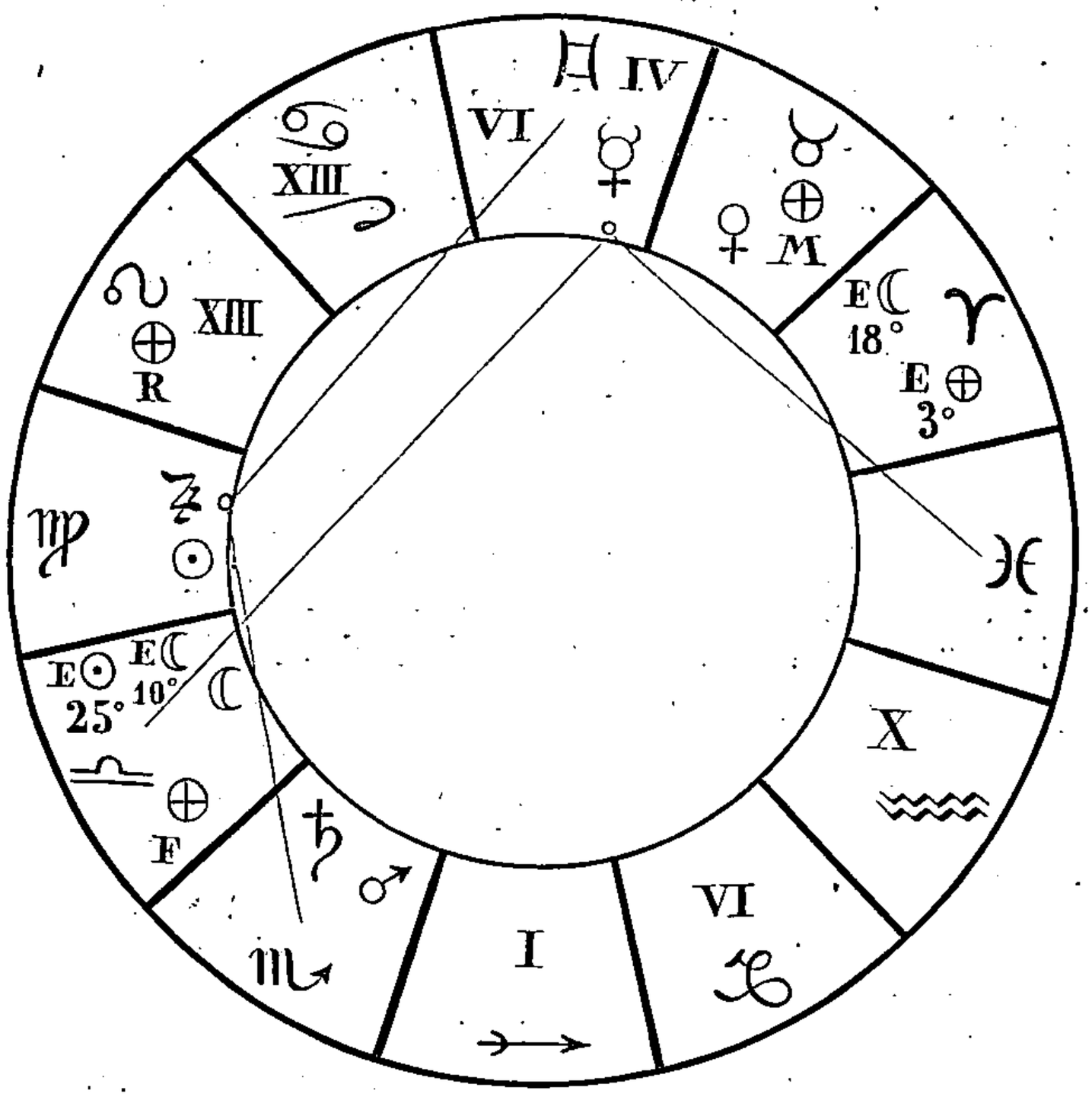
En effet, la *Chance de Captivité*, indiquée par la clef 401, se calcule, en nativité nocturne, depuis la *Chance de Fortune* jusqu'à *Saturne,* et vient se placer en maison II, où elle a pour maîtresse *Vénus* qui a son trône dans la *Balance*, en opposition avec *Mars*. Cette position maléficiée annonce l'emprisonnement (clef 284). — *Mercure* étant maître de la maison I, et occupant la maison X, en aspect trigone avec *Vénus*, offrirait quelque espoir de délivrance (clef 285) ; mais *Vénus*, maléficiée par l'aspect de *Mars*, a perdu son pouvoir tutélaire.

Voici l'arrêt décisif de la Fatalité. — *Mercure* en maison X, étant en quadrature avec *Jupiter*, et la *Lune* se trouvant, dans le même temps, en opposition avec *Mars*, annonce mort violente (clef 207).

De plus, *Mars* étant seul en maison VIII, rappelle le soulèvement populaire qui sera la cause de cette mort. — La *Lune* étant, dans le même temps, en maison II, sans aspect de *Jupiter*, et en opposition avec *Mars*, réitère la menace de mort violente. — La *Lune* étant

unie à un signe *humain* (la *Balance*), signifie que cette mort violente sera donnée par le fer d'un meurtrier, ou à la suite d'une sentence capitale (clef 90).

Enfin, la *Lune* étant croissante (au sixième jour de sa phase mensuelle), et se trouvant en opposition avec *Mars*, tranche l'incertitude



Horoscope de Louis XVI (Nativité supposée diurne, 1754).

précédente, en révélant que *la mort violente sera publiquement infligée en vertu d'une condamnation* (clef 328.)

Ainsi, je le répète, pouvait être prédite la catastrophe de Louis XVI, dès le 23 août 1754, d'après les traités hermétiques de Ptolémée de Péluse, de Julius Firmicus, et de Junctin de Florence.

C'est ici le lieu de faire remarquer expressément que si Louis XVI était né de jour, *Mars* aurait occupé le *Scorpion* (trône diurne) en maison III, et *Vénus* le *Taureau* (trône diurne) en maison IX. Dans ce cas, l'influence maléfique de *Saturne* et de *Mars*, conjoints dans la maison III sous le *Scorpion*, eût été atténuée par l'aspect sextile de *Jupiter* qui se trouve en maison I, et les chances de salut du roi futur

se seraient équilibrées avec ses périls (voir la figure : Horoscope de Louis XVI, *Nativité supposée diurne*).

Mais allons plus loin, et cherchons si la même doctrine pouvait faire entrevoir, sur l'Horoscope *nocturne*, l'époque à laquelle devait s'accomplir le fatal destin de Louis XVI. Plaçons sous nos yeux l'instrument auquel les Mages donnaient le nom de *Table de la Vie*.

Cette Table est divisée en 14 colonnes contenant chacune 7 années. Au-dessus de ces colonnes sont rangées les 7 planètes, suivant leur rang d'élévation dans les sphères, *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Soleil*, *Vénus*, *Mercure* et *Lune*, dominant 7 septénaires d'années, depuis 1 jusqu'à 49. Le même ordre embrasse les années 50 à 98. Si l'on avait besoin d'étendre cette table, *Saturne* gouvernerait les ans 99 à 105, *Jupiter* 106 à 112, etc.

A gauche de cette table, on lit le mot *Jour*, signifiant que l'ordre planétaire commençant par le *Soleil* et finissant par *Mars* est employé pour les nativités diurnes. — A droite, on lit le mot *Nuit*, signifiant que l'ordre planétaire commençant par la *Lune* et finissant par *Mercure* est employé pour les Nativités nocturnes.

Sur l'Horoscope de Louis XVI, *Mercure* est placé au point cardinal culminant, maison X. *Mars*, occupant la maison VIII, est, après *Mercure*, la planète le plus haut placée ; viennent ensuite *Jupiter* et le *Soleil* (maison I), la *Lune* et *Vénus* (maison II), et *Saturne* (maison III).

Rappelons-nous que la présence de *Saturne* dans le *Scorpion* nous a présagé que la vie de l'enfant qui vient de naître sera en péril jusque vers sa 42e année (clef 20). Partant donc de la première année, cherchons d'abord *Mercure*, planète la plus élevée de l'Horoscope ; il se trouve, sur la Table, au-dessus de la colonne verticale qui porte les années 36, 37, 38, 39, 40, 41 et 42. La nativité de l'enfant étant nocturne, cherchons, à l'extrême droite de la table, la colonne de Nuit, et descendant jusqu'à *Mars*, planète le plus haut placée après *Mercure* sur l'Horoscope, nous trouvons l'année d'âge 39, inscrite au sommet de l'angle droit formé par la jonction de la ligne verticale *Mercure* avec la ligne horizontale *Mars*. On peut augurer, d'après les présages de *Mars*, que la catastrophe aura lieu dans cette 39e année d'âge.

Une opération semblable sur le rapport de *Mercure* avec les autres planètes nous donne les années voisines de la catastrophe. Ainsi, *Mercure* dominant *Jupiter* = 38 ; *Mercure* dominant le *Soleil* = 40 ; *Mercure* dominant la *Lune* = 36 ; *Mercure* dominant *Vénus* = 41 ; *Mercure* dominant *Saturne* = 37 ans. On voit que la 39e année que

TABLE ASTROLOGIQUE DES ANNÉES DE LA VIE

POUR

LES NATIVITÉS DIURNES ET NOCTURNES.

JOUR.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.	SOLEIL.	VÉNUS.	MERCURE.	LUNE.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.	SOLEIL.	VÉNUS.	MERCURE.	LUNE.	NUIT.
Soleil....	1	8	15	22	29	36	43	50	57	64	71	78	85	92	Lune.
Vénus....	2	9	16	23	30	37	44	51	58	65	72	79	86	93	Saturne.
Mercure..	3	10	17	24	31	38	45	52	59	66	73	80	87	94	Jupiter.
Lune....	4	11	18	25	32	39	46	53	60	67	74	81	88	95	Mars.
Saturne..	5	12	19	26	33	40	47	54	61	68	75	82	89	96	Soleil.
Jupiter...	6	13	20	27	34	41	48	55	62	69	76	83	90	97	Vénus.
Mars.....	7	14	21	28	35	42	49	56	63	70	77	84	91	98	Mercure.

frappe *Mars*, significateur de la *mort publique par condamnation*, commence le 23 août 1792, pour finir en 1793.

La première année menacée, 36, commence le 23 août 1789 ; elle s'ouvrait entre l'Assemblée du *Jeu de Paume* (20 juin) et la prise de la Bastille (14 juillet). Cette seconde journée ne fut qu'une échauffourée ; la vraie déclaration de guerre au trône date du Jeu de Paume.

Prenons simplement le court manifeste acclamé et voté, séance tenante, sur la proposition de Sylvain Bailly : « *Les Députés du Tiers-État, réunis dans la salle du Jeu de Paume, à Versailles, le vingt juin mil huit cent quatre-vingt-neuf, jurent de ne point se séparer avant d'avoir établi et affermi la Constitution du royaume de France.* »

Le pacifique et honnête Bailly ne se doutait point que l'oracle du Régicide et de la Terreur s'enveloppait dans ce texte innocent. Néanmoins, le voici :

« *Ce serment, fait au Jeu de Paume, est un jeu des destins si décevants, et devient fondement, et vaut signal d'une sanglante révolution, laquelle fait mourir dans Paris le Roi et la Reine, tués par les mains du bourreau, et leur fils captif en prison.* »

Il reste sept lettres muettes, D, S, T, J, V, D, D, signifiant : « *Dùm Salutis Testamentum Jurant, Vitæ Damno Devoventur*, » c'est-à-dire, « pendant qu'ils jurent le salut public, eux-mêmes se vouent à la mort. » Et, en effet, Bailly et la plupart de ses courageux collègues périrent dans la tempête qu'ils n'avaient point prévue ; c'est en ce sens que leur dévouement ne fut qu'un *jeu*, un leurre des décevants destins.

Louis XVI fut-il jamais averti des malheurs qu'entrevoyaient pour lui les sciences occultes ? Cagliostro ou Pierre Le Clerc eurent-ils la pensée ou le pouvoir d'accomplir une tâche si délicate ? On ne le saura jamais. Dans tous les cas, la fatalité de l'horoscope enfermait son libre arbitre dans un cercle infranchissable, et, quand il voulut fuir, elle prit les devants pour le ressaisir dans Varennes. Voyez donc, encore une fois, le secret qui se cache, comme la lumière sous le boisseau, dans le vulgaire énoncé de ce projet de fuite : « *Le vingt-un juin mil sept cent nonante-un, Louis Seize, roi de France et de Navarre; veut tenter de s'échapper de Paris, avec sa famille, sous un déguisement...* »

On sait qu'il essaya de gagner la frontière, déguisé en valet de chambre, avec un passe-port au nom d'une baronne de Korf, dont la reine essaya de jouer le rôle. Mais voici l'oracle qui attendait son retour : « *Cet infortuné, vite capturé à Varennes, et humilié sous*

ce déguisement de l'épée, sera, dans un an, réduit avec sa famille en plus étroite prison. »

Il reste 8 lettres muettes, Z, D, G, J, N, N, U, N, signifiant : « *Zonatim Detentus, Gemens, Jactatus, Negare Nomen Ultrà Nequit,* » c'est-à-dire, « enfermé dans un cercle hostile, gémissant, raillé, il ne peut plus se faire passer pour un autre. » Un roi qui troque l'épée du sacre pour la livrée d'un laquais, se dégrade lui-même. La main du bourreau, en l'arrachant du trône, peut le faire martyr ; mais la main d'un postillon qui l'arrête sur une route, en flagrant délit de bassesse, lui arrache plus que la vie.

La 39e année désignée par la Table de la Vie, nous apparaîtra encore, si à la somme 1786, qui résume les nombres astrologiques de cet horoscope, nous ajoutons le nombre dynastique XVI, que l'héritier de Louis XV devait prendre à son avénement. C'était une redoutable inscription sur le catalogue royal, car ce nombre s'attache, dans les grands Arcanes (p. 125) et sur le Cercle fatidique, à la *Tour décapitée* par la foudre.

Somme de l'horoscope.....	1786	
Nombre dynastique..	1 6	XVI = 16 = 1 + 6
39e année.....	= 1793	

Cet arcane XVI, dont, à son avénement, Louis devait subir l'influence occulte, ne semble-t-il pas signifier que ce prince voué au malheur portait déjà, dans les cieux, le nom de LOUIS LE DÉCAPITÉ ?...

MANIÈRE DE FAIRE L'HOROSCOPE D'UNE ANNÉE.

L'horoscope *annuel* se construit de la même manière que celui de la Nativité. On change seulement l'*année*, et le *Cercle fatidique*. Ainsi, pour 1793, il faut prendre le cercle de *Saturne*, et ajoutant au 1er degré de la *Vierge*, 6e signe, les nombres 200, 137, 30, 13, 41, plus le nombre 16 (marque dynastique), on trouve pour somme le nombre 1831, c'est-à-dire 1 + 8 + 3 + 1 = XIII, l'arcane du *Faucheur*, significateur de mort (p. 123).

De 1793 il faut retrancher 1754, nombre de la naissance. Il reste 39, qui, divisés par 12, nombre des maisons solaires, donnent pour reste 3. Ajoutons à 3 le nombre 6, qui figure la *Vierge*, signe zodiacal de la nativité, et le produit 9 signifie que, pour l'horoscope de 1793, le *Sagittaire* doit occuper la maison I et le *Scorpion* la maison XII.

Prenons donc le Cercle Saturnien, et construisons l'échelle de l'horoscope de la manière suivante :

Maison X.....	10 =	*Jupiter* avec la *Vierge*.
	8 =	Le *Soleil* avec le *Verseau*.
	30 =	*Mercure* avec la *Balance*.
	1 =	*Vénus*.
Maison XI.....	10 =	*Mars* avec la *Vierge*.
	6 =	*Jupiter* avec le *Capricorne*.
Maison XII.....	40 =	Arcane XIII (Le *Faucheur*).
	1 =	Le *Sceptre*.
Maison I.....	10 =	Le *Soleil* avec la *Vierge*.
	3 =	Les *trois Coupes*.
Maison II.....	30 =	*Mercure* avec la *Balance*.
Maison III.....	100 =	*Mercure* avec les *Poissons*.
	30 =	La *Lune* avec la *Balance*.
	7 =	*Mercure*.
Maison IV.....	200 =	*Saturne*.
Maison V.....	1 =	Arcane I (Le *Mage*).
Maison VI.....	6 =	Arcane VI (Les *deux Routes*).
Maison VII.....	10 =	Arcane X (Le *Sphinx*).
	7 =	*Jupiter* avec les *Gémeaux*.
	90 =	Le *Soleil* avec le *Verseau*.
	3 =	*Vénus*.

Tels sont les signes extraits du Cercle de *Saturne*. Expliquons encore notre seconde opération, en nous portant sur ce cercle. Ce second exemple suffira pour familiariser le lecteur avec la pratique de la méthode.

Il faut d'abord placer notre point de départ sur le *Décan* de la Nativité, c'est-à-dire sur le 1er de la Vierge. Nous le trouvons uni au nombre 10, et à *Jupiter*. Inscrivons donc *Jupiter* sous le signe de la *Vierge*, en maison X.

Cherchant plus loin le nombre 8, nous trouvons le *Soleil* uni au *Verseau*. Plaçons le *Soleil* en maison III.

Passant au nombre 30, nous trouvons *Mercure* uni à la *Balance*. Plaçons Mercure en maison XI.

Passant au nombre 1, nous trouvons *Vénus* sans indication de signe : plaçons-la en maison X.

Passant au nombre 10, nous trouvons *Mars* uni à la *Vierge*. Plaçons *Mars* en maison X, à la gauche de *Jupiter*.

Passant au nombre 6, nous trouvons *Jupiter* uni au *Capricorne*. Comme il est déjà corporellement dans la maison X, tirons un

rayon qui, partant de *Jupiter*, vienne toucher le *Capricorne* en maison II.

Passant au nombre 40, nous trouvons l'arcane XIII, sans indication de signe ; plaçons-le dans la maison XII.

Passant au nombre 1, nous trouvons le symbole du *Sceptre*, sans indication de signe ; plaçons-le en maison XII.

Passant au nombre 10, nous trouvons le *Soleil* uni à la *Vierge*. Comme il est déjà corporellement dans la maison III, tirons un rayon qui, partant du *Soleil,* vienne toucher le signe de la *Vierge*, en maison X.

Passant au nombre 3, nous trouvons le symbole des 3 *Coupes*, sans indication de signe. Plaçons-le dans la maison I.

Passant au nombre 30, nous trouvons *Mercure* uni à la *Vierge*, et comme il est déjà sur l'Horoscope, nous n'avons pas besoin de l'inscrire deux fois.

Passant au nombre 100, nous trouvons *Mercure* uni aux *Poissons*. Comme il est déjà corporellement dans la maison XI, tirons un rayon qui, partant de *Mercure*, vienne toucher les *Poissons* en maison IV.

Passant au nombre 30, nous trouvons la *Lune* unie à la *Balance*. Plaçons-la dans la maison XI, après *Mercure*.

Passant au nombre 7, nous trouvons *Mercure*, sans indication de signe, et comme il est corporellement dans la *Balance*, nous n'avons pas besoin de l'inscrire deux fois.

Passant au nombre 200, nous trouvons *Saturne*, sans indication de signe. Plaçons-le en maison IV.

Passant au nombre 1, nous le trouvons uni au symbole du *Mage*, arcane I. Plaçons ce symbole en maison V.

Passant au nombre 6, nous le trouvons uni au symbole des *deux Routes*, arcane VI. Plaçons ce symbole en maison VI.

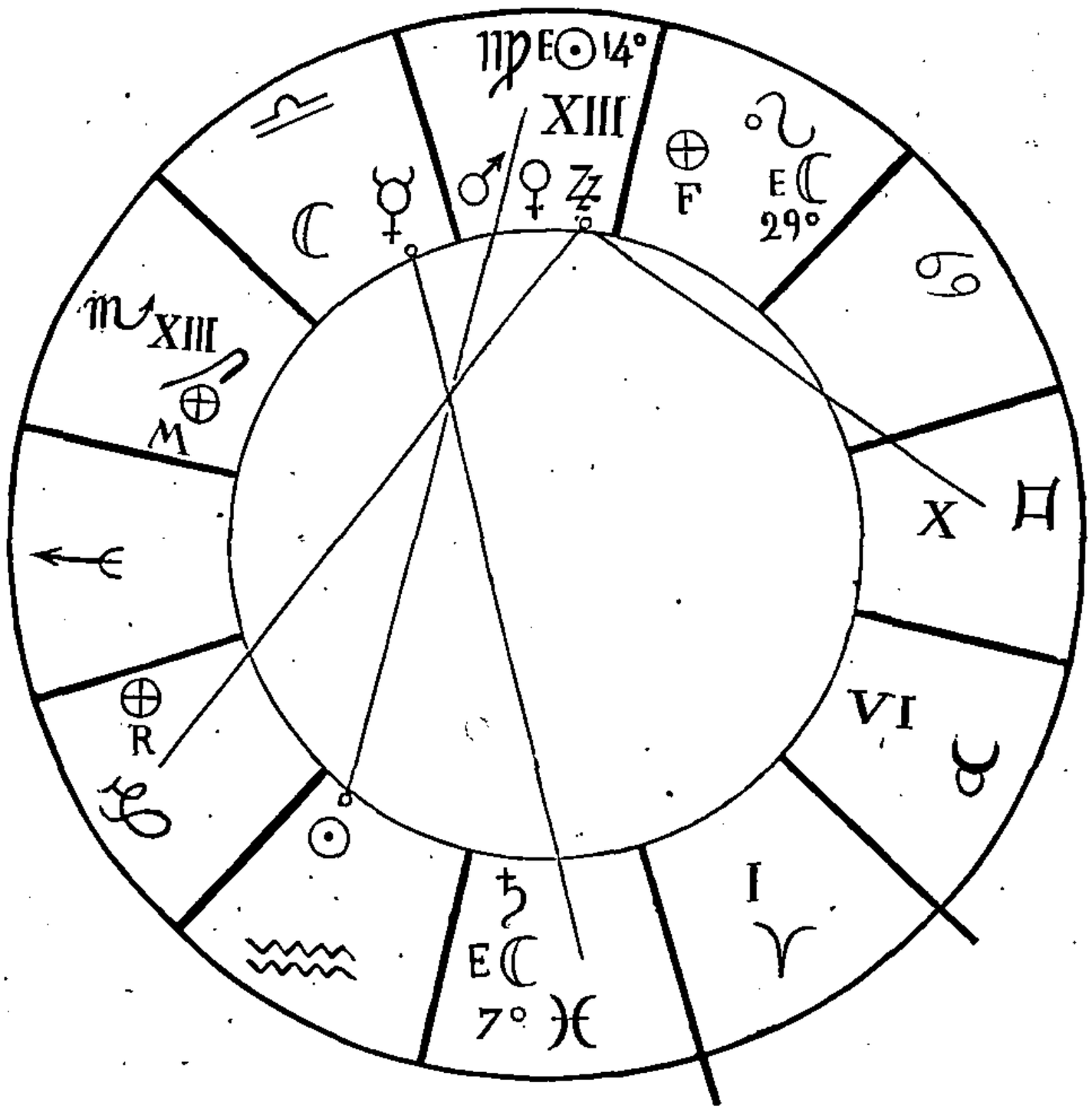
Passant au nombre 10, nous le trouvons uni au symbole du *Sphinx*, arcane X. Plaçons ce symbole en maison VII.

Passant au nombre 7, nous trouvons *Jupiter* uni aux *Gémeaux*, et comme il est déjà corporellement en maison X, tirons un rayon qui, partant de *Jupiter*, vienne toucher les *Gémeaux,* en maison VII.

Passant au nombre 90, nous trouvons le *Soleil* uni au *Verseau*, et comme il est déjà marqué en ce signe, maison III, nous n'avons pas besoin de l'inscrire deux fois.

Passant enfin au nombre 3, nous trouvons *Vénus*, sans indication de signe, et comme elle est déjà marquée en maison X, nous n'avons pas besoin de l'inscrire deux fois.

L'*Horoscope annuel* n'a pour objet que d'aider à prévoir l'approche des événements annoncés par l'*Horoscope de Nativité*. Or, 1793 étant signalé comme époque de la fin tragique de Louis XVI, cherchons-en les indicateurs, et les clefs, en donnant ici à l'horoscope



Horoscope de Louis XVI (sa mort, 1793).

annuel le nom de *Révolution*, consacré par l'Astrologie. Les deux figures étant mises en regard, comparons leurs aspects, et nous verrons ce qui suit.

Saturne, en maison IV, tient Louis XVI en captivité. — *Mercure* en maison XI, maléficié par l'arcane XIII, symbole du *Faucheur*, signe de mort, produit le même effet. — La *Lune*, en maison XI, maléficiée par le même arcane, annonce que la captivité ne finira que par la mort (clef 401).

Jupiter, rentrant (en Révolution) dans le signe de la *Vierge*, qu'il occupait en nativité, et maléficié par son opposition avec *Saturne*, présage mauvaise année (clef 425).

Mars, passant (en Révolution) dans le signe qu'occupaient *Jupiter*

et le *Soleil* en nativité, et maléficié par son opposition avec *Saturne*, confirme le présage précédent (clefs 432 et 434).

Vénus, passant (en Révolution) dans le signe qu'occupaient *Jupiter* et le *Soleil* en nativité, et maléficiée par son opposition avec *Saturne*, augmente encore le présage précédent (clefs 439 et 448).

Mercure, passant (en Révolution) dans le signe la *Balance*, qu'occupaient *Vénus* et la *Lune* en nativité, et maléficié par l'arcane XIII, annonce péril de trahison et de mort (clefs 456 et 458).

La *Lune*, rentrant (en Révolution) dans le signe de la *Balance* qu'elle occupait en nativité, signifie année dangereuse pour les princes et pour les grands (clef 467).

Rien n'atténue cette menace générale des sept planètes ; la fatalité plane sur le cercle entier. Continuons, car il faut préciser.

La *Vierge*, signe de la maison I (nativité), passant (en Révolution) dans la maison X où se trouvait *Mercure* en nativité, présage mauvaise année, parce que *Mercure* est maléficié, en XI, par l'arcane XIII, symbole de mort (clef 415).

La maison I, en aspect d'opposition avec *Saturne* et *Mars ;* puis *Jupiter*, maître de I où le *Sagittaire* est son trône, mais maléficié par opposition avec *Saturne ;* puis la *Lune*, maléficiée en XI par l'arcane XIII, annoncent par cette configuration l'imminence d'une catastrophe (clef 568).

Jupiter, maître de la maison, occupant la maison X, et maléficié par *Saturne,* annonce attentat des sujets contre la personne des princes (clef 554).

Saturne, en nativité, était en aspect sextile avec *Jupiter*. En Révolution, il se trouve en opposition avec la même planète, et signifie coup mortel donné par le fer (clef 561).

N'allons pas plus loin, car si *Saturne* a révélé l'instrument de mort, c'est *Jupiter* qui domine la catastrophe, l'attentat sur la personne royale.

Traçons maintenant l'échelle des jours pour 1793.

Cette dernière opération de tout horoscope annuel a pour objet de faire entrevoir l'époque de l'année où quelque grave présage sera très-près de se réaliser.

En toute année, Saturne gouverne 85 jours ; Jupiter, 30 jours ; Mars, 36 jours ; le Soleil, 53 jours ; Vénus, 33 jours ; Mercure, 57 jours, et la Lune 71 jours. On prend pour maître des premiers jours la planète qui a dignité de trône, diurne ou nocturne, dans le signe qui occupe la maison I de l'Horoscope, lors même que cette planète se trouverait unie à un autre signe, dans une autre maison. — Puis on

divise les jours suivants entre les six autres planètes, selon l'ordre dans lequel elles apparaissent autour du cercle. L'exemple que nous étudions va indiquer la manière de procéder en tout horoscope annuel.

La maison I est occupée par le Sagittaire, trône de Jupiter : c'est donc Jupiter qui domine les 30 premiers jours de l'an 1793 (1er au 30 janvier).

Le Soleil est ensuite la première planète qui apparaît en suivant l'ordre des maisons et des signes. Il domine donc 53 jours (du 31 janvier au 24 mars).

Saturne succède au Soleil pendant 85 jours (du 25 mars au 17 juin), et après lui nous rencontrons Jupiter, maison X; mais comme Jupiter, maître de la maison I, a déjà ouvert le cycle des jours, nous ne le comptons pas une seconde fois, et nous passons à Vénus qui domine 33 jours (du 18 juin au 20 juillet).

Mars, après Vénus, domine 36 jours (du 21 juillet au 25 août).

Mercure vient ensuite gouverner 57 jours (du 25 août au 21 octobre); et les 71 derniers jours de l'année sont dominés par la Lune (du 22 octobre à fin décembre).

Si maintenant nous remarquons que Jupiter, maître de la maison I, et dominant les 30 premiers jours de 1793, est maléficié par l'aspect de Saturne, et annonce l'attentat des sujets contre la personne du prince (clef 551), nous sommes autorisés à prévoir que cet attentat aura lieu du 1er au 30 janvier de cette année. Souvenons-nous que l'arrêt de mort de Louis XVI fut prononcé le 17 janvier, un jeudi, jour consacré à Jupiter; et qu'il fut exécuté le lundi suivant, jour consacré à la Lune. C'est précisément l'aspect de la Lune, qui avait signifié, sur l'horoscope de Nativité, mort publique, par suite de condamnation (clefs 99 et 328).

Rappelons-nous enfin que Saturne, annonçant coup mortel par le fer (clef 561), est le maître du Verseau, dont le 1er degré correspond, sur le calendrier thébaïque, à notre 20 janvier. Cette coïncidence du présage saturnien avec celui de Jupiter permettait d'augurer, dès l'avénement de Louis XVI, que sa mort tragique aurait lieu dans les dix derniers jours gouvernés par Jupiter en 1793, c'est-à-dire entre le 1er degré du Verseau (20 janvier) et le 11e degré du même signe (30e jour de ce mois).

Cet exemple des secrètes lumières que peut offrir l'Astrologie n'est pas sans gravité. L'Horoscope hermétique et les Oracles sibyllins sont d'accord, et si l'espace m'avait permis de traduire la volumineuse collection des clefs recueillies par Junctin de Flo-

rence, la biographie de Louis XVI se serait retracée tout entière.

Je rappelais, dans le livre IV^e^, les oracles composés par le bénédictin Pierre Le Clerc touchant la destinée de Napoléon Bonaparte et de quelques autres personnages contemporains. Pour nous délasser un moment de la monotone étude des Cercles planétaires, jetons un regard sur la prédestination de quelques figures historiques plus rapprochées de nous.

Une des plus intéressantes est, assurément, celle du prince appelé au pouvoir, en 1848, et élevé à l'empire en 1852, par la volonté de la France. Napoléon-Louis-Charles Bonaparte, né le 20 avril 1808, avait disparu, tout enfant, dans la tempête de 1815. La mort du duc de Reichstadt lui légua, en 1832, l'héritage des traditions impériales. Un secret instinct lui faisait peut-être pressentir sa future élévation, mais pas assez clairement pour lui donner la force d'attendre. La destinée, qui ne se laisse guère devancer, arrêta deux fois son impatience, dans Strasbourg en 1836, et, en 1840, devant Boulogne. Nourri de fortes études, il n'avait point rencontré sur son chemin l'Astrologie, pour ajouter une égide à son immense force morale, ou, peut-être, jugeait-il inutile de feuilleter les vieux livres d'un art si décrié. Cependant rien n'était plus aisé que d'interroger, à huis clos, chaque imprudence, avant de la risquer.

Supposons-nous transporté au 29 octobre 1836, et initié à l'aventureux projet du lendemain. Nous aurions écrit sur-le-champ, et sans commentaires : « *Le trente octobre mil huit cent trente-six, à Strasbourg. Le prince Napoléon-Louis-Charles Bonaparte tente une révolution contre Louis-Philippe premier, roi des Français.* » L'oracle se serait dégagé en ces termes, sans aucune ambiguïté, des 141 lettres dont se compose l'énoncé qui précède :

« *Tentative inutile contre le roi Louis-Philippe. Elle échoue tôt. Le prince Napoléon-Louis emprisonné, chagrin, sort franc, et sera transbordé aux États-Unis.* »

Il reste 6 lettres muettes, B, R, B, O, R, T, signifiant : « *Bis Redux, Bis Oblitus, Reditum Timeat,* » c'est-à-dire, il reviendra deux fois et verra deux fois son nom oublié : qu'il se défie du retour.

Ainsi l'insuccès du mouvement tenté à Strasbourg contient pour l'avenir une menace voilée, et fait pressentir l'insuccès renouvelé plus tard à Boulogne. Le prince Napoléon-Louis ne se serait point arrêté devant une si puérile épreuve de divination, son inflexible volonté eût méprisé le radotage sibyllin ; mais les oracles ont aussi leur inflexibilité. En 1836, Louis-Philippe était encore ferme comme

un roc ; la mémoire de l'attentat de Fieschi ralliait autour du trône une immense popularité. Le prince Napoléon sortit *franc* de sa courte aventure, c'est-à-dire sans péril, et fut transporté aux États-Unis, par ordre du roi, sans autre chagrin que celui d'ignorer le sort de ses compagnons ; ceux-ci furent déférés au jury, qui ne les traita point en ennemis.

Le prince entrevoyait de plus en plus l'avenir, mais toujours avec trop d'impatience, puisqu'en 1840 il crut son heure arrivée. Renouvelons l'énoncé précédent, par le simple changement de la date et du lieu : « *Le six août mil huit cent quarante, à Boulogne-sur-mer, le prince Napoléon-Louis-Charles Bonaparte tente une révolution contre Louis-Philippe premier, roi des Français.* »

Voici la réplique de l'oracle : « *Oh! prince infortuné, malheureuse tentative!... Lis, pour clore :* « *Procès fait par le roi bourgeois ; condam-* « *nation à la prison perpétuelle ; évasion en mil huit cent quarante-six.* »

Il reste 3 lettres muettes, B, L, L, signifiant : « *Bis Libertas Luet,* » c'est-à-dire, « deux fois captif, deux fois libre. » L'expression de roi *bourgeois* marque le caractère pacifique de Louis-Philippe, auquel on donnait le titre de roi-citoyen.

L'oracle a prédit une évasion. Posons donc l'énoncé pur et simple de la condamnation et de la détention du prince Napoléon-Louis au fort de Ham : « *Le prince Napoléon-Louis-Charles Bonaparte, condamné à Paris, le six octobre mil huit cent quarante, à la détention perpétuelle, par jugement de la Cour des Pairs de France, et enfermé dans la forteresse de Ham.* »

Voilà le fait. Toute appréciation politique est exclue de son énoncé. Il n'y a devant la Magie ni courtisans, ni détracteurs ; elle ne voit que des hommes et des événements sous la main de Dieu. Eh bien, l'oracle anagrammatique va annoncer deux faits futurs. Supposez que la Pythie de Delphes ressuscite un moment, et que, prophétisant en notre langue, elle étende sa main droite vers une vision, et sa main gauche vers une autre vision ; voici l'oracle qu'elle lirait sous le voile de l'énoncé précédent :

« *Là!... ce prince condamné, franchira la porte de Ham par son adresse en sa fuite ;...*

« *Et là!... Porté par la sagesse et la force de Dieu, Napoléon montera sur le trône de l'Empire rétabli en mil huit cent cinquante-deux.* »

Il reste 6 lettres muettes, L, S, B, O, E, P, signifiant : « *Libero Suffragio Bis Ovans, Electus Populi,* » c'est-à-dire : « Élu du peuple, deux fois exalté par un libre suffrage. » Voilà bien, d'un côté, la sortie de Ham, dont l'époque nous est déjà révélée, et, de l'au-

tre, la prévision du double vote qui conduisit le prince au trône par les degrés de la présidence, 1848-1852.

Mais, pour réaliser cette ascension vérs une fortune suprême, il faut d'abord franchir, par adresse, cette porte de Ham si bien gardée. Tout le monde sait avec quel sàng-froid le docteur Henri Conneau tint en échec, pendant de longues heures, la surveillance du commandant de la prison d'État. M. Conneau fut le dévoué de cette crise, et le fut avec autant d'esprit que de résolution. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que sa conduite, en cette circonstance, fut peut-être un effet de prédestination, et résulte de ses anciens rapports avec la famille Bonaparte, car il avait été secrétaire de Louis, roi de Hollande, père du prince captif. Posons devant nous l'énoncé de ce fait : « *Henri Conneau, docteur médecin, ancien secrétaire de Louis Bonaparte, roi de Hollande.* »

De ces 71 lettres jaillit en ces termes l'oracle du dévouement, qui semble être la simple continuation de l'énoncé précédent :

« *... Aidera Napoléon-Louis cerné, et bien décidé, à sortir de Ham, et à devenir couronné.* »

Il reste 5 lettres muettes : H, C, N, C, L, signifiant : « *Horæ Cavens Nexum Carcere Liberat,* » c'est-à-dire : « En veillant à l'heure critique, il assure la délivrance du captif. »

Le mot « cerné » exprime bien la position du prince entouré de gardiens dont il était difficile de tromper la surveillance. L'évasion devait avoir lieu le 25 mai 1846, à la première heure qui semblerait favorable. Quelle n'eût pas été la joie du captif, au lieu de la fiévreuse insomnie qui précéda sa fuite, s'il avait pu, avec son seul confident, lire, comme nous allons le faire, l'histoire naïve du plan qu'ils avaient conçu !... Il suffisait, pour goûter cette joie et cet encouragement, de crayonner l'anagramme sibyllin de cette simple question : « *Le prince Napoléon-Louis-Charles Bonaparte, aidé dans sa fuite par le docteur médecin Henri Conneau, pourra-t-il s'échapper du fort de Ham, le vingt-cinq mai mil huit cent quarante-six?...* »

Esprits forts, lisez la réponse :

« *Que le prince soit confiant, hardi,... et sorte !. . Il s'échappera déguisé en ouvrier portant planche,... tandis que l'habile Conneau trompera ici la surveillance du fin commandant.* »

Il reste 3 lettres muettes : P, X, R, signifiant : « *Per Xylum Robur,* » c'est-à-dire : « Il est fort par le bois, » il devra sa force (son succès) à la planche dont il doit se charger pour dérober ses traits aux regards des geôliers.

Cette évasion n'est encore qu'un pas vers l'avenir annoncé. Entre

l'exil qui recueille encore une fois les destinées du fugitif, et le trône qui l'attend, il faut une révolution, car l'expérience défend de tenter de nouveau les hasards. Le temps marche et amène l'ébranlement politique. Au premier coup de feu qui éclata le 22 février 1848, on pouvait écrire sur les murs de Paris : « *Révolution faite le vingt-deux février mil huit cent quarante-huit, par les républicains de Paris, contre Louis-Philippe premier, roi des Français.* »

De l'énoncé de cet événement ressort en ces termes la prédestination du prince :

« *Le prince Napoléon-Louis, conduit par son tardif destin, empereur par suffrage universel, remplacera la si chétive république.* »

Il reste 16 lettres muettes, T, I, I, I, X, V, T, H, I, T, T, H, I, I, I, R, signifiant : « *Tacens, Ignotus, Inops, Inter Xenia Vagatur Tempestatis Hospes ; Imperii Tandem Tardus Hæres, Inter Ignes Incedit Radians*, » c'est-à-dire : « Silencieux, ignoré, pauvre, il erre comme un hôte jeté par la tempête à travers les hospitalités étrangères ; enfin, tardif héritier de l'Empire, il s'avance radieux au milieu des feux. » En effet, le silence était, à cette époque, le caractère de sa nature pensive. Emmené, tout enfant, loin de la France, après le désastre de 1815, il fut longtemps ignoré ; pauvre par le dépouillement de sa famille, il a erré sur la terre étrangère, demandant tour à tour à la Suisse, à l'Italie, à l'Amérique, à l'Angleterre, une précaire hospitalité : voilà la première face de son histoire. Enfin, tardif héritier de l'Empire, c'est-à-dire après des espérances déçues et des efforts brisés, il a reparu, couronné du plus grand nom des temps modernes, au milieu des feux, c'est-à-dire au milieu de la révolution nouvelle dont la Providence voulait qu'il arrêtât l'incendie.

Le passage de la République à l'Empire s'opéra par un régime de transition qui fut nommé Présidence. L'opinion publique désignait pour cette dignité le prince Napoléon-Louis; et le parti radical lui opposait M. Cavaignac : « *Eugène Cavaignac, général candidat à la présidence de la République française.* »

L'oracle qui se dégage de cet énoncé est un trait d'ironie :

« *Que veut ce général à cape républicaine, ce fils d'un sanglant régicide ?...* »

Il reste 8 lettres muettes : A, A, N, D; A, A, A, D, signifiant : *Aerumnatis Aeræ Nomen Deterius Adscribens, Armiferum Ambitio Dementat*, c'est-à-dire : « En affichant un des plus sinistres noms d'une déplorable époque, l'ambition frappe cet homme d'armes de démence. »

La « cape républicaine, » c'est l'histoire du conventionnel Cavai-

gnac, dans lequel le dictateur de 1848 ne craignit point de se draper en s'écriant, un jour, du haut de la tribune : « Mon père, citoyen vertueux, martyr de la liberté, siégeait à la Convention. Je suis fier d'être le fils d'un tel père!... » Pour apprécier cette touchante déclaration, il suffit de lire dans le *Moniteur universel* de germinal an II, la dépêche suivante, sous la signature de Cavaignac père : « Une guillotine toute neuve a été apportée et dressée sur la place de Saint-Sever... Les aristocrates connus sont guillotinés et leurs biens confisqués... Chaque jour voit rouler sur l'échafaud quelques-unes de leurs têtes;.... etc. » La France refusa le fauteuil de président à l'homme fier d'un tel héritage, et le sens de l'oracle se trouva réalisé.

Le prince-président, élu en 1848, ne devait arriver au trône qu'en 1852. Son coup d'État du 2 décembre 1851 ne fut qu'un appel au Destin. Voici la question qu'il eût pu se poser au moment d'accomplir un acte si grave : « *Que deviendra Napoléon-Louis-Charles Bonaparte, président de la République française, par suite du coup d'État risqué par lui, à Paris, le deux décembre mil huit cent cinquante-un?....* »

Le mot « *risqué*, » n'est point de trop, car la situation pouvait se heurter au plus redoutable des écueils, à l'imprévu. Mais la réponse de l'oracle eût été péremptoire. La voici :

« *Triomphe obtenu par l'appui du soldat. République brisée par la dictature de l'armée. Silence du peuple, ascension certaine au trône, dans un an d'ici. Dieu le veut.* »

Il reste 7 lettres muettes, Q, U, Q, Q, X, R, H, signifiant : « *Quietem Urbis Quotidiè Quassantes Xystici Rapiuntur Hiantes*, » c'est-à-dire : « Les Xystiques qui agitaient chaque jour le repos de la cité sont enlevés bouche béante. » Les *Xystiques* étaient des athlètes de l'antiquité, qui se livraient à leurs exercices sous des portiques ou autres lieux couverts, et à l'abri du mauvais temps. C'est l'unique mot latin (et encore dérive-t-il du grec) que nous pouvons trouver pour donner un sens à la lettre X ; mais il présente, par analogie, une signification sibylline assez claire. En effet, les Xystiques chez les Grecs, comme les cochers du cirque chez les Romains, formaient souvent des coteries turbulentes. On peut leur comparer, de nos jours, certains agitateurs de tribune, très-ardents à défier le péril quand ils se sentent à l'abri des orages de la rue. Quelques-uns de ces héros de la parole furent enlevés dans la nuit du 2 décembre, avec une si comique facilité, que l'on pouvait leur appliquer l'expression *rapiuntur hiantes*, car ils furent vraiment pris bouche béante, dans

un trébuchet dont ils n'avaient pas le moindre soupçon. Un an plus tard, selon l'oracle, l'autorité provisoire décernée en 1848 revêtait la forme impériale, et la puissance occulte qui annonçait cette conclusion, en signait l'énoncé par cette formule sans réplique : « Dieu le veut. »

Les amis comme les ennemis de la restauration napoléonienne se sont parfois demandé si Napoléon III est à l'abri d'un attentat contre sa vie. Plusieurs complots, hautement réprouvés par notre esprit public, ont éclaté à diverses époques. Le plus menaçant eut pour auteur l'Italien Orsini. Supposons que, le 14 janvier 1858, avant d'agir, Orsini eût été à même de consulter les Sorts, il pouvait se poser la question suivante : « *L'Italien Orsini veut tenter de tuer Napoléon Trois, le quatorze janvier mil huit cent cinquante-huit, à Paris, près de l'Opéra, par l'emploi des bombes fulminantes.* »

L'assassin eût peut-être reculé devant ce menaçant avis :

« *Qu'Orsini s'abstienne, ou, non loin d'ici, lui-même il perd la vie. L'empereur des Français Napoléon Trois, est à l'abri de tout pire attentat qui peut le menacer.* »

Il reste 6 lettres muettes, P, Z, R, H, R, H, signifiant : « *Perfidiæ Zonam Rumpit Hecate, Refringit Hostem,* » c'est-à-dire : « Hécate, déesse de la nuit, brise la zone de perfidie et l'arme de l'ennemi. » Je ne sais quel homicide guet-apens, pire que celui d'Orsini, pourrait être imaginé, mais l'oracle affirme en termes absolus que la vie de Napoléon III en serait préservée.

La journée du 6 juin 1867 est venue fournir une preuve notable de cette préservation. Napoléon n'était pas visé, mais il pouvait être atteint par l'arme vacillante du Polonais Berezowski. Posons l'énoncé de la situation : « *Le six juin mil huit cent soixante-sept, Napoléon Trois, et Alexandre Deux, empereurs de France et de Russie, vont passer une revue militaire, hors de Paris.* »

Les curieux qui se pressaient en foule pour contempler l'autocrate du Nord, n'auraient pas défini ce fait en termes plus vulgaires et moins fatidiques. Cependant, de ces 123 lettres, qui tracent une paisible promenade, vont sortir la menace d'un péril et l'écho d'un coup de feu :

« *Péril de mort par coup de feu tiré sur voiture, contre le Russe, par un Polonais. Tentative de ses ennemis en exil, rixe de haine, mais sans résultat.* »

Il reste 6 lettres muettes, X, J, H, I, X, E, signifiant : « *Xenia Juratus Hostis Incendit : Xenus Evadit,* » c'est-à-dire : « Un ennemi conjuré met le feu aux présents de l'hospitalité, mais l'étranger

échappe au péril. » Cette image exprime la flamme jaillie de l'arme homicide contre le prince qui était l'hôte de la France.

Les périls de mort violente, quel qu'en doive être le résultat, sont généralement très-accentués dans les oracles qui les révèlent. Mettons en regard du crime d'Orsini le souvenir de la machine infernale qui, en 1800, menaçait les jours de Bonaparte, premier consul.

« *Le vingt-quatre décembre mil huit cent, Georges Cadoudal, Saint-Régent, Limoëlant et Carbon, quatre complices du meurtre, veulent tenter de tuer le premier consul, Napoléon Bonaparte, à Paris, par l'explosion d'un tonneau de poudre à canon et de mitraille.*

De ces 190 lettres sort l'oracle suivant :

« *Tentative inutilement risquée par le gouvernement corrompu et l'argent de l'Angleterre. L'explosion aura lieu, beaucoup de sang en coulera, mais le premier consul Bonaparte, sorti, doit certainement échapper au dur lot dont on l'a menacé.* »

Il reste 9 lettres muettes, C, D, Q, B, T; D, D, N, D, signifiant : « *Criminis Diri Quæstuarios Britannia Tegit ; Domos Delent, Non Ducem,* » c'est-à-dire : « L'Angleterre couvre les agents stipendiés d'un crime sauvage ; ils renversent des maisons, mais n'atteignent point le guerrier menacé. » L'histoire a dit que la machine infernale, embusquée dans la rue Saint-Nicaise, devait foudroyer Bonaparte au moment où il y passerait pour aller à l'Opéra. Son explosion ébranla tout le quartier, démolit plusieurs maisons, et tua ou blessa cinquante-deux personnes. L'enquête révéla que les coupables étaient des agents royalistes, aux gages du gouvernement britannique. Georges Cadoudal, qui avait pris la fuite, fut arrêté au mois de février 1804, comme chef ou complice d'une nouvelle conspiration, et avoua qu'il agissait sous les auspices d'un prince de la maison de Bourbon, avec des subsides fournis par l'Angleterre. Égaré par la colère, Bonaparte apprend en même temps, par des rapports de police, que le duc d'Enghien se trouve dans le pays de Baden, au bord du Rhin, et qu'il a pénétré plusieurs fois secrètement dans Strasbourg. Ce jeune prince avait servi dans l'armée de Condé, mais il s'était retiré du camp de l'émigration, et vivait à Ettenheim, dans l'intimité d'une demoiselle de Rohan. Violemment arraché de sa retraite par des dragons français, dans la nuit du 16 mars 1804, conduit à Strasbourg, puis transféré à Vincennes, près Paris, il fut livré à une commission militaire et fusillé sur-le-champ, dans la nuit du 21 mars. Cette cruauté fut amèrement reprochée à Bonaparte par tous les historiens. Il s'en justifiait, à Sainte-Hélène, en disant : « La mort du duc d'Enghien doit être éternellement imputée

à ceux qui, entraînés par un zèle criminel, n'attendirent pas les ordres de leur souverain pour exécuter le jugement de la commission militaire. » Oui, certes, il y eut un zèle criminel, mais il y eut aussi, dans cette affaire, la main de la fatalité. Posons d'abord cette question très-vague : « *Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie ?...* »

L'oracle répond par une menace déjà sinistre : « *Oh ! il ne sera guère heureux, jusqu'à sa fin violente et nocturne, là,... à Vincennes.* »

Cette fin violente et nocturne, est-ce bien la mort ? Quel événement se cache sous cette prévision voilée ? Il reste 13 lettres muettes. I, D, B, B, O, O, D, D, D, H, I, I, D, parmi lesquelles se forme deux fois le mot latin *Ibo*. Est-ce un mystérieux écho de la fatalité, murmurant autour du duc d'Enghien : « Prends garde ! *J'irai,... j'irai* te prendre à l'heure où tu ne m'attendras point. » Le prince n'eut-il jamais de ces pressentiments qui sauvent quelquefois ceux qui savent les écouter ?

Le retrait du mot redoublé *Ibo*, laisse encore 8 lettres muettes, D, D, D, D, H, I, I, D, signifiant : « *De Domo Demùm Direptus, Horrendo Interitu Innocens Deletur*, » c'est-à-dire : « Arraché enfin de son foyer, il périt innocent, frappé de mort violente. »

Mais ce n'est encore là qu'une demi-clarté. La fatalité va se montrer tout entière. Plaçons-nous en face de son arrestation : *Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, est enlevé de nuit, dans Ettenheim, le seize mars mil huit cent quatre, par l'ordre de Napoléon Bonaparte, premier consul de la République française.*

Ce texte d'éphéméride ne constate en apparence qu'un enlèvement, et cependant, pour qui sait le lire, il contient le récit anticipé de la catastrophe finale :

« *Oh, ce duc de Bourbon périra bien misérablement, de nuit pleine, le vingt-un mars de l'an....: quatre, fusillé, par ordre de l'homicide Sort, dans la zone de Vincennes, une lanterne attachée sur poitrine.* »

Il reste 6 lettres muettes, E, E, Q, H, O, O, signifiant : « *Extinguit Ejus Querelas Homicidium : Oppressus Obruitur*, » c'est-à-dire : « Le meurtre étouffe ses plaintes, l'infortuné est broyé. » On le tua de nuit, avec la précipitation de malfaiteurs qui se cachent. Cet ordre de l'homicide Sort, c'est l'arrêt de sa tragique fatalité. Pendant que des soldats bourreaux constataient l'identité de la victime, d'autres soldats creusaient sa fosse. La lanterne attachée à la poitrine est un détail féroce, digne de cette scène hideuse.

Il n'y a guère longtemps que la mort violente frappait encore deux grands coups sur les hauteurs du monde politique. Un homme

d'obscure origine, un travailleur courageux, intelligent et probe, s'était élevé, dans l'estime d'une grande nation, à la première dignité de son pays. Cet homme, vous l'avez déjà nommé, c'est : « *Abraham Lincoln, présïdent de la République des États-Unis d'Amérique.* »

Dans le simple énoncé de ces deux noms et de cette dignité, lisez l'arcane d'une autre tragédie :

« *A bas il sera, tué le soir, publiquement, par un ennemi scélérat.* »

Il reste 8 lettres muettes, H, I, D, D, A, Q, D, D, signifiant : « *Histrionis Ictû, Decretoriâ Die, Æternæ Quietis Dormitorium Datur,* » c'est-à-dire : « Au jour marqué par son destin, l'attentat d'un histrion lui ouvre le lieu de l'éternel repos. » On a dit, en effet, que Booth, le meurtrier de Lincoln, avait fait partie d'une troupe de comédiens.

Remplaçons cet énoncé par la question suivante, qui veut plus de lumière : « *Abraham Lincoln, élu président de la République des États-Unis d'Amérique, sera-t-il heureux jusqu'à la fin de sa vie, et sera-t-il réélu en sa dignité?...* »

Cette question pouvait se poser le jour même de l'élection, et voici la réponse qui s'y trouve enfermée :

« *Lis : Point réélu. Une balle sera, qui le tuera en sa dignité, par la main d'un odieux scélérat. Qu'il se défie de périr assassiné publiquement, au théâtre.* »

Un autre homme, un jeune prince, heureux jusque-là, sacrifiait tout à coup, en 1864, aux mirages de l'ambition les tendresses de sa patrie. Il partait couronné d'illusions, et trois ans plus tard, le 19 juin 1867, il ne restait de lui que le cadavre d'un supplicié !... Cette page récemment ajoutée à l'histoire de la fatalité réclame un moment d'attention.

La couronne du Mexique fut acceptée le 10 avril 1864, après de longues hésitations, par l'archiduc Maximilien d'Autriche. Il allait entrer, sous les auspices des victoires françaises, dans ce rêve impérial dont les politiques à vue courte espéraient la merveilleuse réalisation. Vers cette époque, je me posai cette question plus grave en son humble simplicité que la frivole éloquence de nos discours parlementaires : « *Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, sera-t-il heureux empereur du Mexique, jusqu'à la fin de sa vie, et laissera-t-il le trône à son fils?...* »

Le fils manquait, il est vrai ; mais l'impératrice Charlotte, née en 1840, était dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'espérance. La réponse sibylline me parut étrange, la voici :

« *Il accepte couronne :... fait malheureux ! Le sang du Mexique lui*

sera dit funeste. Il périra, fusillé dans Quérétaro, mais reviendra exhumé!... »

« Il restait 8 lettres muettes, I, J, I, H, D, H, J, D, signifiant : « *Insidiis Jactatus, Inermis, Homicidâ Die, Hostium Jure Deletur*, » c'est-à-dire : « Roulant désarmé d'embûche en embûche, il est anéanti, en jour homicide, par ses ennemis devenus ses juges. » Reculant devant ce texte sinistre, qui me semblait être une fantasmagorie, j'essayai une contre-épreuve, en interrogeant l'avenir de l'impératrice, dans les termes suivants : « *Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine de Saxe-Cobourg Gotha, fille du roi des Belges, mariée à Ferdinand-Maximilien Joseph, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, sera-t-elle heureuse sur le trône?...* (1). »

Voici la réponse que me donnèrent les Sorts :

« *Livrée aux catastrophes, elle doit marcher d'orage en orage. Elle doit, avant Maximilien immolé sur le mur, revenir tôt du Mexique en Autriche,... malheureuse,... si digne de pitié..., accablée d'une folie de désespoir,... le cœur brisé.* »

Il restait 5 lettres muettes, H, C, F, G, H, signifiant : « *Heu! Coronâ Fractâ, Gemens Hebescit*, » c'est-à-dire : « Hélas! inclinée gémissante sur sa couronne brisée, sa raison s'obscurcit. » L'infortunée princesse est en effet revenue avant le meurtre de son époux sur les murs de Quérétaro. Une biographie, publiée en 1867, prétend que des mains ignorées lui avaient versé un poison des Terres-Chaudes, sorte d'envoûtement qui anéantit, au degré que l'on veut, les facultés de l'intelligence : crime bien lâche, s'il est vrai qu'il fut commis (2).

Quoi qu'il en soit, au mois d'avril 1864, rien n'autorisait de semblables suppositions, et les arts occultes perdaient à mes yeux beaucoup de leur prestige, lorsque les nouvelles d'outre-mer firent connaître à Paris que Maximilien avait débarqué le 28 mai dans le port de Véra-Cruz. Je ne sais quel instinct me poussait à interroger l'énoncé d'un fait si simple en apparence : « *Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, entre dans son empire, le vingt-huit mai mil huit cent soixante-quatre, par le port de Véra-Cruz.* »

La fatalité répondit encore, comme si elle se fût adressée directement au malheureux prince :

(1) Léopold Ier, roi des Belges, était, avant son avénement, duc de Saxe-Cobourg Gotha, et la mère de la princesse Charlotte appartenait à la maison d'Orléans.

(2) *Maximilien* Ier, *sa vie et sa mort*, 1 vol. in-18, sans nom d'auteur. (Paris, Lebigre-Duquesne, 1867.)

« *Sache, Maximilien, que tu vas périr, trahi, humilié, jugé, condamné, et exécuté en mi-juin mil huit cent soixante-sept, à Quérétaro, par ordre du chef Juarez.* »

Il restait 13 lettres muettes, R, N, D, D, D, P, D, R, L, N, M, P, R, signifiant : « *Regnum Neptunus Die Dirâ Dedit : Periculosum Declina Regnum. Luctuosa Nex Mox Patriam Reddet,* » c'est-à-dire : « Neptune t'a donné le règne en un jour funeste : décline ce don périlleux. Une mort déplorable te rendra bientôt la patrie. »

Tout le drame est dans ces termes, jusqu'à la date presque précise du fatal dénouement, jusqu'au nom de l'ennemi qui le précipitera, jusqu'au nom du lieu qui en sera le funèbre théâtre et qui apparaît ici pour la seconde fois. L'histoire de cette aventure est assez connue. Rappelons seulement que, le 3 octobre 1865, dans un moment où son esprit s'égarait entre de généreuses illusions et des inquiétudes ardentes, Maximilien laissa tomber sa signature sur un décret qui le vouait à d'implacables vengeances: La loi martiale était proclamée, non-seulement contre les adversaires déclarés de son fragile pouvoir, mais contre les suspects. Le droit de tuer les prisonniers était livré au moindre chef de troupe, et, pour comble d'impolitique, l'article 5 du décret impérial disait : « Le recours en grâce est interdit. » En abdiquant le plus beau droit de la couronne, Maximilien se perdait lui-même. La fatalité entrait en ligne. Les exécutions se multiplièrent, et les haines avec elles. L'oracle qui avait annoncé que le sang du Mexique serait dit funeste à Maximilien, c'est-à-dire lui serait reproché, commençait à se réaliser. Une trahison fit le reste.

Transportons-nous en pensée à Quérétaro, le 13 juin 1867, à l'heure où le prince captif va comparaître devant un conseil de guerre. Ses juges sont au nombre de sept, et leurs noms sont affichés sur les murs de la ville, avant d'être transmis à l'Europe avec le bulletin de mort. Lions leur obscure individualité à celle de l'impérial accusé, et posons la question suivante : « *Quel sera le jugement rendu, le treize juin mil huit cent soixante-sept, pour ou contre Maximilien premier (Ferdinand Joseph, archiduc d'Autriche), empereur du Mexique, par Platon Sanchez, président, José Ramirez, Miguel Lojéro, Juan Quéda y Anza, José Versategin, Lucas Villagran, juges, et Manuel Aspiroz, juge-avocat?...* »

Ces noms sont extraits de la biographie précitée. La fatalité les mélange, transpose leurs éléments, et produit sur-le-champ cette révélation qui confirme les précédentes :

« *Le mauvais Sort s'agite. Juarez le soumet et gouverne. Il tonne!...*

Quel prince gît écrasé?... Maximilien, malheureux archiduc d'Autriche, prisonnier par infâme conjuration de Miguel Lopez, sera jugé, treize-juin, et mis à mort sans appel, par décision d'un conseil de guerre tenu à Quérétaro, ville du Mexique.

Il reste 13 lettres muettes, Z, H, P, P, N, H, J, D, Y, A, A, Z, A, signifiant : « *Zonatim Hostes Procedunt. Princeps, Necis Hostia, Judicio Damnatus, Infaustam Accedens Aream, Zonatim Atteritur,* » c'est-à-dire : « Les ennemis s'avancent en cercle. Le prince condamné est abattu à son entrée dans le cercle formé sur le terrain fatal. » Voilà l'exécution. Exhumés plus tard, les restes de Maximilien sont revenus s'abriter sous la crypte impériale où reposent ses ancêtres. Triste témoignage de l'infortune dont les princes eux-mêmes ne sont pas toujours préservés, et de cette Fatalité dont le spectre suit parfois, en silence, les grandeurs qui croient le plus à leur éternité.

Terminons ces exemples par l'oracle qui annonçait, dès 1833, trente-cinq ans à l'avance, la chute du trône d'Isabelle II. On sait que cette princesse est devenue reine d'Espagne le 29 septembre 1833, comme succédant à son père Ferdinand VII, sous la régence de sa mère Marie-Christine. Demandons aux Sorts si cette reine enfant sera heureuse dans l'avenir, et si, selon les vœux qui l'entourent, elle donnera plus tard à l'Espagne un héritier du trône. « *Isabelle Deux* (*Marie-Louise de Bourbon*), *née le dix octobre mil huit cent trente, reine d'Espagne le vingt-neuf septembre trente-trois, sera-t-elle heureuse jusqu'à la fin de sa vie, et léguera-t-elle le trône à son fils ?...* »

De ces 172 lettres se dégage en ces termes l'augure lointain de la chute d'Isabelle :

« *Elle sera rejetée du trône des Bourbons, et exilée, en septembre mil huit cent soixante-huit, par le soldat rebelle d'une funeste révolution militaire. Sébastien lui est la ville dangereuse. Refuge en France.* »

Il reste 3 lettres muettes, O, G, Q, signifiant : « *Omina Gementem Quatiunt,* » c'est-à-dire : « Elle succombe gémissante sous les présages de son destin. » Le fait s'est accompli avec une remarquable précision. Donnez au soldat rebelle le nom de Prim, de Serrano ou de Topete, chacun de ces personnages est un anneau de la chaîne des trahisons, un élément de la révolution militaire. La ville de Saint-Sébastien n'offrit à Isabelle qu'un précaire asile, où elle risquait à tout moment d'être enlevée, si la France ne lui avait ouvert un suprême refuge.

Ces rapides études, que je pourrais étendre très-loin, prouvent suffisamment que l'individualité d'une personne ou l'énoncé d'un fait porte toujours en sa simple définition quelque signe révélateur

de la bonne ou de la mauvaise fortune. Plus on étudiera cette singulière question, plus elle paraîtra sérieuse ; et, sans vouer aux oracles une foi aveugle, car il faut toujours tenir compte d'une part laissée au libre arbitre humain dans la conduite des événements, les esprits graves conviendront qu'entre les Noms, les Faits, et la Parole qui les exprime, règne une secrète, inexplicable, mais réelle affinité.

Le mécanisme est assez complétement démontré par l'étude faite sur Louis XVI, pour qu'il devienne superflu de décomposer d'autres figures. J'indiquerai donc très-rapidement, comme sujet d'exercice astrologique, les thèmes de Napoléon Ier et de l'archiduc d'Autriche Maximilien, empereur du Mexique.

Napoléon Bonaparte est né le 15 août 1769. L'année appartient au cycle de *Vénus ;* le mois et le jour correspondent au 23e degré du *Lion*, par conséquent, le *Lion* occupe la maison I, et le *Cancer* se trouve en maison XII. Les signes fatidiques sont extraits du Cercle de *Vénus*, en prenant pour point de départ le Décan III du Lion. *Napoleo* donne le nombre 135, et *Bonaparte* 178. La somme totale de l'échelle des nombres produit 1804, année de l'avénement au trône. La nativité est diurne.

Napoléon Bonaparte pouvait-il, selon l'ordre de la nature, compter sur une longue vie ?

Cette question est résolue, comme dans l'horoscope de Louis XVI, par la clef 398. L'année 1769 a pour épacte le nombre XXII. En opérant par la méthode déjà exposée, on voit que la Lune est parvenue, le 15 août, à son 14e jour. Par conséquent, c'est une *conjonction* de la *Lune* et du *Soleil* qui a précédé la naissance. Le signe de la *Chance de Longévité* se place en maison XI, sous les *Gémeaux*, signe masculin et dangereux. *Mercure*, maître de la chance, est maléficié par son opposition avec *Mars*, placé en VIII, maison de la mort. Il n'y a donc qu'une médiocre longévité, menacée d'une maladie du cœur, ou des régions voisines du cœur, par l'opposition de *Mercure* et du *Soleil* qui se conjoint à *Mars* en maison VIII (clef 139).

En comparant les hauteurs des planètes, sur l'Horoscope, on trouve que *Saturne* est l'avant-dernière planète, et *Mercure* la dernière. La nativité étant diurne, si l'on descend sur la *Table de Vie*, le long de la colonne verticale dominée par *Saturne*, à partir de la 50e année d'âge, jusqu'au niveau de la ligne horizontale qui porte *Mercure* (à l'extrême gauche de la Table, côté des horoscopes diurnes), on s'arrête sur la 52e année d'âge, au sommet de l'angle droit formé par la jonction des deux signes. Il n'est donc guère pro-

bable, selon l'Astrologie, que la vie dépasse cette durée de 52 ans. Ce calcul n'est pas loin de la vérité historique.

Quels seront les facultés intellectuelles et le caractère de Napoléon Bonaparte ?

Le rayon projeté par *Mars* sur le *Sagittaire*, en maison V, annonce une enfance un peu molle et inactive (clef 112). — Mais bientôt, *Jupiter* en X relève cette frêle nature, et par son aspect sextile avec *Mars*, lui communique la confiance en soi-même et l'audace (clef 77). — *Jupiter*, uni au *Taureau*, lui donne la force d'âme, l'esprit de justice, la témérité qui se joue des périls (clef 62). — *Jupiter*, en aspect trigone avec *Mercure*, développe son aptitude aux sciences (clef 80). — *Mars*, uni aux *Poissons*, lui prépare la bienveillance des hommes puissants (clef 115). — *Mercure*, uni à la *Vierge*, annonce force d'esprit, sagacité, aptitude spéciale aux sciences qui traitent de la guerre (clef 217). — *Mercure* en maison II ajoute à ces facultés l'orgueil et l'esprit de domination (clef 201). — Le *Soleil*, uni aux *Poissons*, prêtera son incandescence à une volonté arrogante et tyrannique, dont le bon plaisir sera la règle, et qui ne reculera devant rien pour arriver à son but (clef 155).

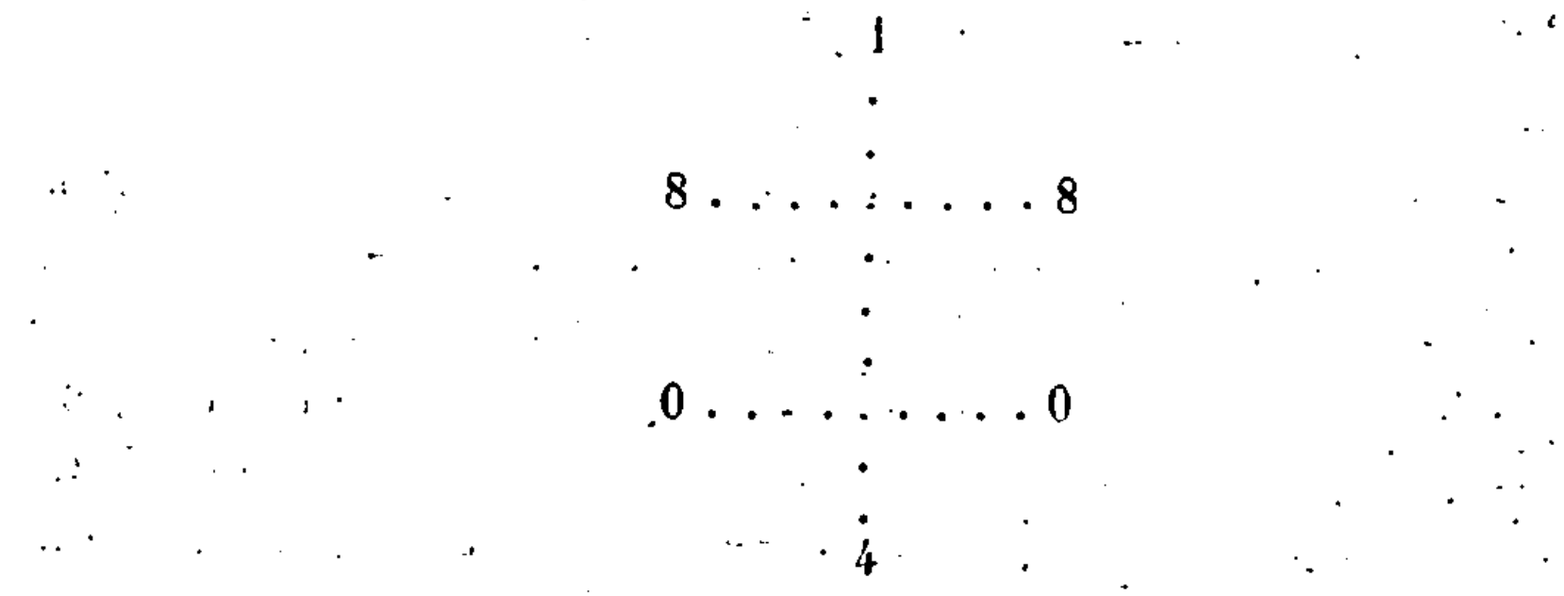
Avec ce caractère et ces facultés, Napoléon Bonaparte devait-il parvenir à une éminente fortune ?

Saturne, uni au *Verseau*, annonce qu'il saura se créer des amis et des soutiens puissants (clef 23). — *Jupiter*, uni au *Taureau*, présage des commencements difficiles et même périlleux, mais ces périls seront franchis, grâce à l'appui des amis, et feront place à d'heureux succès (clef 62). — *Vénus* en maison IX, dégagée des rayons dangereux de *Saturne* et de *Mars*, annonce que l'amour d'une femme contribuera à sa fortune (clef 176). — *Saturne*, en conjonction avec la *Lune* croissante, promet la fortune (clef 76). — *Saturne*, en aspect sextile avec *Vénus* et avec le rayon que *Mars* projette sur le *Sagittaire*, annonce prospérité, élévation (clef 32). — *Jupiter*, en maison X présage élévation dans la vie publique, ascension à de hautes dignités, popularité (clef 58). — *Jupiter*, en aspect trigone avec *Mercure*, annonce chance heureuse dans les entreprises, assurée par une grande force d'esprit et de cœur (clef 80). — Le rayon que projette *Jupiter* sur le *Sagittaire* annonce élévation et réussite (clef 69). — *Jupiter*, en aspect sextile avec *Mars*, confirme ce témoignage, et attendu que l'aptitude spéciale de Bonaparte s'applique aux sciences militaires (clef 217), et que le Génie de *Mars* gouverne les œuvres de la force et de la guerre, l'élévation et le bonheur dans les entreprises se réaliseront probablement dans le

métier des armes ; *Jupiter* et *Mars* annoncent ici victoire sur les ennemis (clef 77). — Le rayonnement de *Mars* s'unissant, dans la maison V, au rayonnement de *Jupiter* sur le *Sagittaire,* annonce encore élévation et succès (clef 72). — *Jupiter*, en aspect sextile avec le *Soleil*, promet fortune constante, mais la conjonction de *Mars* avec le Soleil, en maison VIII, jette une ombre sur l'avenir (clef 78).

Les augures ne se dessinent pas encore bien nettement. L'histoire nous dit que Bonaparte naquit dans une médiocre aisance ; qu'il fut élevé à l'école militaire ; que ses puissantes facultés lui valurent d'abord des succès et de l'avancement ; que cette fortune naissante fut contrariée par une destitution, mais que la sympathie de madame de Beauharnais lui obtint la protection de Barras, membre du Directoire, et par cette faveur la restitution de l'avenir. Nous savons qu'à partir de ce moment, Bonaparte ne cessa de monter tous les degrés de la gloire, de la popularité et de la puissance. Mais où est le signe astrologique de cette prédestination ?

Traçons deux triangles équilatéraux, concentriques, et à sommets opposés. Inscrivons sur cette étoile à 6 pointes, que les Maîtres kabbalistes nomment le *Sceau de Salomon*, le nombre culminant de l'horoscope : 1804, de manière qu'on le lise en allant vers la droite ou vers la gauche du sceau. La somme donnée par les six pointes, 1 + 8 + 0 + 4 + 0 + 8, est 21, c'est-à-dire le grand arcane solaire XXI qui a pour symbole la *Couronne des Mages,* talisman des êtres prédestinés à illuminer ou à incendier la route qu'ils suivent ici-bas (p. 128).



Ce signe suprême de l'Astrologie se place toujours dans la maison X, au point culminant de l'horoscope. L'être auquel il est conféré à sa naissance peut prendre pour devise : « QUO NON ASCENDAM ?... » « Quel sommet n'atteindrai-je point ?... »

Pour l'époque où naquit Bonaparte, la *Couronne des Mages*, dominant son horoscope, confirmait cette prédiction sibylline de Cagliostro sur la Révolution française : « *Un Corse voté la finira* (p. 193). »

La somme culminante de l'échelle généthliaque, 1804, correspond à la 35e année d'âge de Bonaparte, marquée sur l'horoscope et sur la Table de vie par le signe de *Vénus* dominant le signe de *Mars*, symbole de la force armée.

Au-dessus de *Vénus* plane la *comète* qui apparut, en 1769, neuf jours avant la naissance de Bonaparte, dans les derniers degrés du *Bélier*, et qui alla s'éteindre sous la constellation du *Sagittaire*, pour marquer, sans doute, le couchant du Soleil napoléonien, car sur l'horoscope *annuel* de 1815, nous voyons le *Sagittaire* occuper la maison VII, point cardinal de l'Occident astrologique. Les comètes, dans la doctrine égyptienne, sont toujours les signes précurseurs de la naissance ou de la chute d'un grand homme. Celle qui parut en 1811 présageait la fatalité de 1812, qui ouvrit par le désastre de Russie l'époque des revers irréparables.

L'empereur Napoléon Ier doit sa chute à l'égarement de sa volonté et à l'abus de sa force quand il vit l'Europe à ses pieds. En nous reportant à la *Table des Décans* (p. 510), nous voyons que *Phuonisi*, génie soumis à l'archange de *Mars*, gouverne les degrés 21 à 30 du *Lion*, et qu'il annonce caractère inflexible, opiniâtreté dans les desseins les plus aventureux, même au risque de se perdre. *Phuonisi* est le 15e Décan du cercle solaire, et ce nombre XV évoque un avertissement de *Typhon*, génie des choses imprévues, qui semble dire à l'élu de la Fortune : « Prends garde à l'avenir ! Si tu ne sais pas équilibrer ta volonté, tu ne seras qu'un soleil avorté. La *Couronne des Mages* se brisera dans ta main ; l'imprévu mettra un jour ta confiance en défaut, et la fatalité biffera les décrets de ton orgueil. Les chênes séculaires ne sont point à l'abri de la foudre, et tu n'es qu'un roseau sous la main de Dieu. »

Le *Soleil*, uni aux *Poissons*, annonce que, par suite des excès de son ambitieuse volonté, Bonaparte se prépare un avenir de luttes malheureuses et d'adversité (clef 155), et la conjonction du *Soleil* avec *Mars*, ajoute que le Génie de la guerre sera l'âme de ces luttes. — *Saturne* en maison VII présage infortune à l'Occident, c'est-à-dire vers la fin de la carrière (clef 302). — *Jupiter* en aspect trigone avec *Mercure*, annonce élévation de courte durée (clef 201). — *Mercure*, en opposition avec *Mars*, annonce adversité presque inévitable (clefs 217 et 130). — *Jupiter* en maison X, *Saturne* étant en quadrature, et *Vénus* n'occupant point la maison VII, présage renversement de fortune (clef 58). Le rayon que *Jupiter* projette sur le *Sagittaire* en maison V (lieu du bon Génie), *Mars* étant corporellement en quadrature, annonce chance de ruine (clef 69). — La

Lune, unie au *Verseau,* présage encore instabilité de fortune, agitation de l'esprit à travers des desseins changeants, vie errante (clef 250). Cette vie errante, c'est la retraite de Russie en 1812, c'est l'inutile campagne de 1813-1814, pendant laquelle Napoléon, aux prises avec l'invasion, dépensa des prodiges de génie pour disputer à ses ennemis les débris de sa puissance. — *Mars* en maison VIII annonçait perte des biens, c'est-à-dire perte du trône (clef 99). — *Mars* en conjonction avec le *Soleil,* esprit vacillant sous le fouet de la mauvaise chance, travaux et efforts pénibles, afflictions (clef 116). — *Vénus*, unie au *Bélier* en maison IX, anxiété, soucis, tristesse en voyage (clef 180).

A travers les hasards de sa carrière militante, Napoléon devait rencontrer des périls physiques. *Saturne,* uni au *Verseau,* présageait menace de blessure par fer ou feu (clef 23). — *Saturne* en quadrature avec *Jupiter,* péril de la vie (clef 206). — *Mars* en conjonction avec le *Soleil,* menace de périr dans les flammes (clef 322). Le premier Consul fut en effet menacé par l'explosion de la machine infernale (décembre 1800), et l'empereur par l'incendie du Kremlin, à Moskou (octobre 1812). « Napoléon, raconte le général de Ségur, n'en voulait point sortir. Il fallut, pour l'y décider, lui représenter que ce palais pouvait être miné par les Russes, et qu'il n'avait pas le droit de s'exposer quand sa vie était le salut de l'armée. Lorsqu'il eut cédé aux suprêmes adjurations de son état-major, il se trouva bloqué par les flammes. Toutes les portes du palais ressemblaient à des voûtes infernales. Après mille tâtonnements, « on découvrit une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon et ses gardes parvinrent à s'échapper. A chaque instant croissait le mugissement des flammes ; une seule ruelle, tortueuse et toute brûlante, s'offrit plutôt comme l'entrée que comme la sortie de ce gouffre brûlant. L'empereur s'élança sans hésiter dans ce dangereux passage. Il avança au travers des pétillements de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres et des toits de fer en fusion qui embarrassaient ses pas. On marchait sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu. Une chaleur pénétrante brûlait les yeux qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Là se serait peut-être terminée l'aventureuse carrière du grand capitaine, si quelques soldats errants ne l'avaient reconnu ; ils accoururent et le guidèrent vers les décombres d'un quartier réduit en cendres depuis le matin. »

Napoléon ne devait point périr à Moskou ; sa tombe l'attendait

sous un autre ciel de feu. Sur sa route, il avait encore des étapes à parcourir. La *Chance des Ennemis* se place en maison VI de l'horoscope ; elle a pour maître *Saturne*, dont le *Capricorne* est le trône nocturne, et ce maître, occupant la maison VII, annonce des ennemis déclarés, puissants et redoutables (clef 407). — *Saturne* est en même temps maître de cette maison VII, où se trouve le *Verseau*, son trône diurne, et sa présence corporelle sur le point cardinal de l'Occident annonce que la Fortune a disparu et que le triomphe appartient aux ennemis de l'illustre soldat (clef 257). — *Jupiter*, uni au *Taureau*, signifie que ses amis, les hommes comblés de sa faveur et de ses dons, se montreront ingrats, sans fidélité, sans dévouement (clef 62). Pour ne citer de cette ingratitude que deux preuves historiques, tout le monde sait qu'à la première nouvelle du retour de l'île d'Elbe, le maréchal Ney dit à Louis XVIII : « Je vous l'amènerai dans une cage de fer ; » et le maréchal Soult s'écria : « C'est une affaire de gendarmes !... »

Quelles seront, devant l'Astrologie, les dernières conséquences de cette chute?

Saturne en maison VII révèle une menace de captivité (clef 23). — La *Lune*, maîtresse de la maison XII où se trouve son trône, le *Cancer*, et occupant la maison VII, en conjonction avec Saturne, annonce encore la captivité (clef 277).

La *Chance de captivité* se compte depuis *Saturne* jusqu'à la *Chance de fortune*, et vient ensuite se placer en maison VI. *Saturne* est son maître, et nous voyons qu'il signifie doublement captivité, par son influence propre et par sa conjonction avec la *Lune* (clefs 23 et 277).

La *Chance de fortune* générale se compte depuis le *Soleil* jusqu'à la *Lune*, et vient ensuite se placer en maison XII, où elle signifie éclipse de la puissance des gens de guerre (clef 409). Touchant le *Cancer*, l'un des signes d'eau, elle signifie encore que cette éclipse aura lieu sur fleuve ou sur mer, ou sur une terre qu'entourent les eaux. — La *Lune*, maîtresse du *Cancer* et de la *Chance*, maintient le présage de captivité par sa conjonction avec *Saturne* en maison VII (clef 277).

Enfin, pour que rien ne manque à cette profonde misère succédant à un si haut destin, le *Soleil* en opposition avec *Mercure* annonce explosion de la haine populaire contre ce géant du XIX^e^ siècle qui, après avoir broyé des millions d'hommes dans le mortier de la guerre, et acheté au prix de tant de sang ses triomphes stériles, ne devait plus occuper ici-bas que la mesure d'un sépulcre dans un pli du rocher de Sainte-Hélène (clefs 166 et 90).

L'excès des maux de la France, mise à rançon par les armées ennemies, rejaillit en outrages contre sa mémoire, et les mères dont les enfants avaient été hachés sur tous les champs de l'Europe jetèrent au grand vaincu le nom d'Ogre de Corse.

Sur l'horoscope, la *Lune* est enfermée entre *Mars* et *Saturne*, les deux planètes maléfiques.. Cette position, définie en langage astrologique par le terme *obsessa* (assiégée) est considérée comme l'affirmation presque inévitable et fatale des maux qu'elle peut annoncer selon les points du cercle où apparaît toute planète ainsi bloquée. — Sur la *Table de vie*, la 46e année d'âge appartient à la *Lune seule*, c'est-à-dire isolée par Saturne et Mars des influences modératrices que pourraient exercer sur elle *Jupiter* et *Vénus*, les deux planètes tutélaires. Or, cette 46e année correspond à 1815, époque du désastre impérial.

De 1815 retranchons 1769, il reste 46 qui, divisés par 12, somme des maisons solaires, donnent pour reste 10. Ajoutons à 10 le nombre 5, qui figure le *Lion*, signe zodiacal de la nativité, et du produit 15 retranchons 12, somme des signes du zodiaque; le nombre 3 restant signifie que, pour l'horoscope *annuel* de l'an 1815, les *Gémeaux*, 3e signe, doivent occuper la maison I, et le *Taureau* la maison XII. — L'année 1815 appartient au cycle de *Vénus*, et doit être étudiée sur le cercle fatidique de cette planète. Examinons brièvement si les menaces de l'horoscope de nativité vont s'accomplir en cette année.

Mercure, maître de l'année, parce qu'il a dignité de trône nocturne dans le signe des *Gémeaux* qui occupe la maison I, gouverne les 57 premiers jours de 1815, c'est-à-dire du 1er janvier au 26 février.

Jupiter succède au maître de l'année sur l'horoscope et gouverne les 30 jours suivants, c'est-à-dire du 27 février au 28 mars.

Nous franchissons *Mercure*, qui, en qualité de *maître de l'année*, a dû ouvrir l'évolution planétaire, et nous rencontrons la *Lune* qui gouverne 71 jours, c'est-à-dire les trois derniers jours de mars, les mois d'avril et de mai, et les sept premiers jours de juin.

Saturne apparaît ensuite, et gouverne 85 jours, c'est-à-dire les vingt-trois derniers jours de juin, et les deux mois entiers de juillet et d'août.

Mars gouverne les 30 jours de septembre, et les 6 premiers jours d'octobre, soit 36 jours.

Le *Soleil* gouverne ensuite 53 jours, c'est-à-dire les vingt-cinq derniers jours d'octobre, et les 28 premiers jours de novembre.

Vénus gouverne enfin les 33 derniers jours de l'année.

Ceci posé, comparons les deux horoscopes mis en regard. L'accomplissement des présages sera évident.

Jupiter occupant la maison II, sous le signe du *Cancer* qui est son lieu d'exaltation, et s'y trouvant en aspect sextile avec *Mercure,* annonce prospérité, augmentation de bien (clef 50). — Par son union au *Cancer,* il présage amitiés puissantes, forts soutiens, mais peu durables, alternative de bien et de mal (clef 64). — Par son aspect trigone avec *Mars*, il présage audace, confiance en soi-même, victoire sur les obstacles et les ennemis (clef 77). — Par son aspect trigone avec le *Soleil*, il présage bonne fortune constante, pourvu que cette influence ne soit point contrariée par des aspects maléfiques (clef 78). — Par son aspect trigone avec la *Lune* croissante en son 12e jour, il ajoute encore ascension de fortune (clef 81).

L'histoire a vérifié ici l'Astrologie. En effet, c'est au commencement de 1815 que Napoléon, réduit à la petite souveraineté de l'île d'Elbe, résolut de ressaisir l'empire. Il débarqua le 1er mars au golfe Juan, sur la côte de France. L'influence de Jupiter planait sur lui depuis le 27 février, et avait protégé son aventureuse navigation. Il rentra dans Paris le 20 mars, après un voyage triomphal, et pouvait se croire assuré de sa fortune (clef 78), si *Mercure*, maître de l'année, n'était gravement maléficié. Or, *Mercure*, en aspect sextile avec *Jupiter*, mais en opposition avec *Mars*, annonce vicissitudes, alternative de bien et de mal (clef 50). — Il rentre en révolution, dans le signe de la *Vierge,* qu'il occupait en Nativité, et frappé par *Mars,* il amène l'adversité à la suite de l'éclair de fortune jailli de *Jupiter* (clef 569). — Il était en opposition avec *Mars* sur l'horoscope de Nativité, et subit le même aspect en Révolution; c'est une confirmation des présages d'adversité et de captivité aperçus dès le berceau (clef 553). — Comme *maître de l'année,* il est en quadrature avec la maison I, présage malheureux (clef 547). — La maison I est elle-même en quadrature avec *Mars,* et la *Lune* en quadrature avec *Saturne;* c'est une menace de ruine pour la plus haute fortune (clef 486).

Mars passant, en Révolution, dans le signe des *Poissons* qu'occupait le *Soleil* en Nativité, et planant sur la maison X, point culminant de l'horoscope, annonce guerre (clef 434). — Rentrant dans ce même signe, qu'il occupait déjà en Nativité, il annonce mauvaise chance et malheur, si le sujet de l'horoscope est homme d'épée (clef 433). — Dominant *Mercure* maître de l'année, il annonce grand péril et profonde détresse (clef 545).

Saturne rentrant, en Révolution, dans le *Verseau* qu'il occupait

déjà en Nativité, annonce ennemis dangereux, instabilité de fortune, obstacles et insuccès, contrariétés, chagrins (clef 569).

La maison I étant en quadrature avec *Mars*, le maître de l'année, *Mercure*, étant en opposition avec *Mars*, et la *Lune* en quadrature avec *Saturne*, la force armée restera aux mains des ennemis (clef 495).

Le *Lion*, signe de la maison I, remplaçant, en Révolution, le signe qui occupait la maison III en Nativité, et se trouvant en aspect d'opposition avec *Saturne* qui occupe la maison IX, annonce grande adversité, accablement par les ennemis, captivité (clef 470).

La *Chance de fortune*, qui se compte, en Nativité diurne, depuis le *Soleil* jusqu'à la *Lune*, et se place, pour 1815, dans la maison IX, y est maléficiée par conjonction avec *Saturne*, et annonce que les malheurs présagés s'accompliront sur une route où *Saturne*, maître de cette chance et la plus redoutable des forces maléfiques, fauchera les dernières espérances de l'Empereur Napoléon Ier.

Or, l'influence de *Saturne* sur l'horoscope commence le 8 juin 1815, pour ne finir qu'au 31 août.

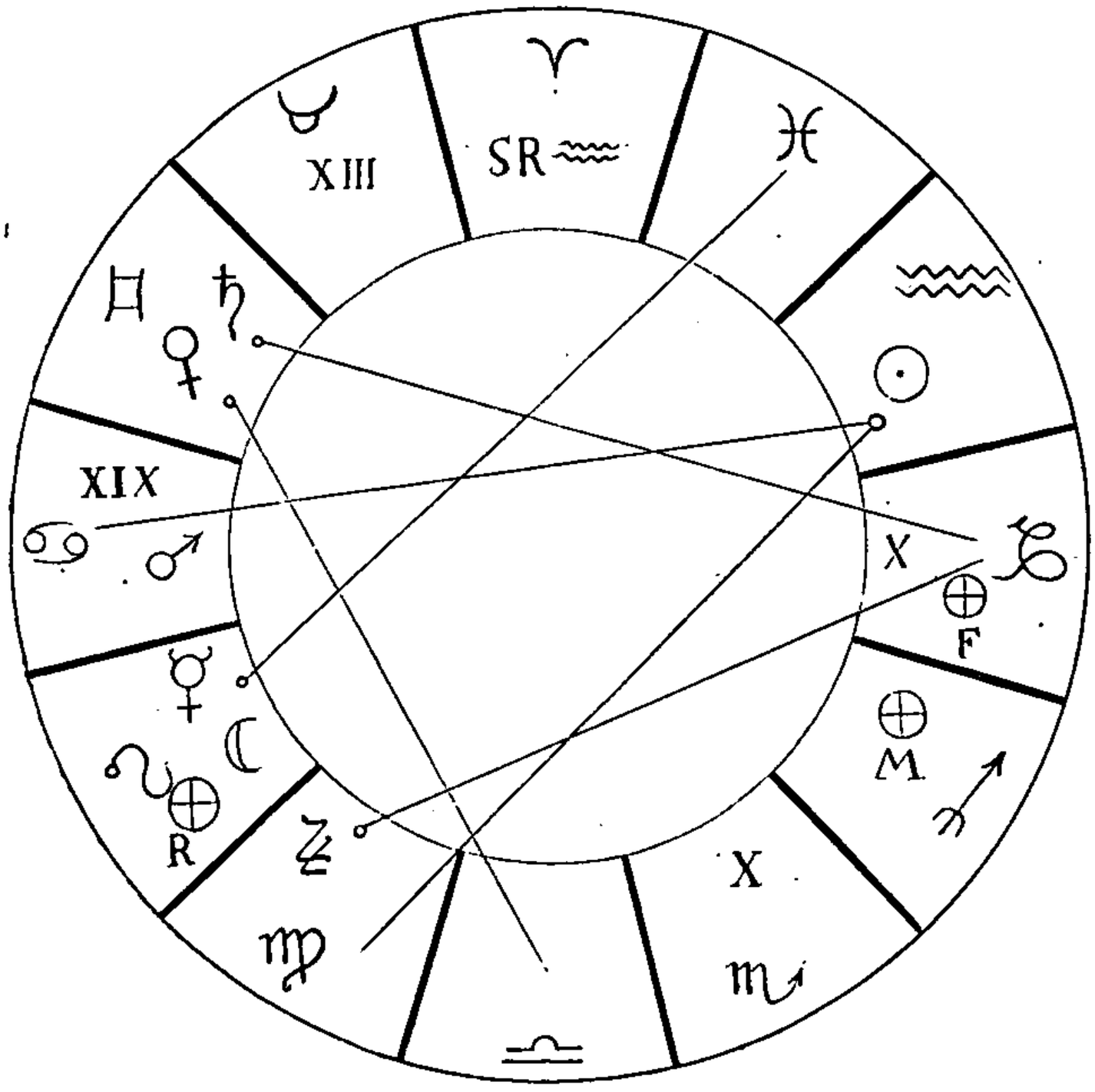
La journée du 18 juin éclaire l'accablement de Napoléon par ses ennemis, à Waterloo. Le 15 juillet, l'empereur se trouve captif à bord du Bellérophon. La *Lune*, maléficiée par quadrature de *Saturne*, occupe le *Scorpion*, signe d'*eau*, et annonce que la captivité aura lieu sur fleuve ou sur mer, ou dans un lieu qu'entourent les eaux.

Jetons un coup d'œil sur la *Chance de Captivité*, pour pressentir si la délivrance est possible. En nativité diurne, cette chance se compte depuis *Saturne* jusqu'à la *Chance de Fortune*, qu'elle trouve liés en maison IX, et vient se placer en maison I, en quadrature avec *Mars*, le *Soleil* et *Mercure*.

Or, *Mercure* est maître de la maison I, parce que le signe des *Gémeaux*, occupant cette maison, est son trône nocturne ; il se trouve en maison IV, et en opposition avec *Mars*, et il est dit (clef 401 des arcanes) : « Si le *maître de la maison* I est frappé d'aspect maléfique « en maisons IV, VI, VIII ou XI, c'est un signe de mort en état de « captivité. » Nulle puissance humaine ne pouvait donc détacher du rocher de Sainte-Hélène le nouveau Prométhée. La fatalité, à laquelle il s'était livré lui-même, gardait d'une main les clefs de sa prison, et, de l'autre, creusait son sépulcre.

Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, est né le 6 juillet 1832. Traduisons ces noms par *Ferdinandus-Maximilianus*, *archidux de Ostreich*, en conservant dans la langue germanique le nom de nationalité. Le calcul cabalistique de ces définitions de l'individualité nous donne pour *Ferdinandus* = 277, pour *Maximi-*

lianus = 224, pour *Joseph* = 92, pour *archidux* = 108, pour *de* = 13, et pour *Ostreich* = 146. — L'année 1832 appartient à un cycle de *Vénus*, et est gouvernée par *Saturne;* les présages sont donc offerts par le cercle fatidique de Saturne. — Le 6 juillet correspond au 13e degré du *Cancer*, et par conséquent c'est le *Décan* II de ce



Horoscope de Maximilien (nativité nocturne, 1832).

signe qui marque le commencement de la recherche des arcanes. — L'épacte de l'année 1832 est marquée du nombre XXVIII ; et la naissance ayant eu lieu le 6 juillet, la *Lune* est dans son 9e jour et croissante. — La nativité est nocturne.

Familiarisés avec la méthode qui dirige la construction de tout horoscope, demandons immédiatement à celui-ci par quels signes principaux pouvait être pressentie la catastrophe de Maximilien.

D'abord, l'astrologie présageait-elle à ce prince une longue existence ?

La *Lune* étant en son neuvième jour, à l'époque de sa naissance, c'est une conjonction avec le *Soleil* qui a précédé l'entrée dans la vie. En opérant d'après la règle déjà appliquée, la *Chance de Longé-*

vité, comptée depuis le *Bélier* jusqu'à la *Lune*, se place ici en maison V, dans le *Scorpion*, signe féminin. Elle se trouve en opposition avec l'arcane XIII, symbole du *Faucheur* occupant la maison XI ; ce symbole voile une menace, la naissance étant nocturne, *Jupiter* étant la planète placée le plus bas, et la *Lune* planant sur lui, la Table de vie semble borner la durée d'existence à la quarante-cinquième année d'âge, qui se trouve au point de jonction de la colonne verticale *Lune* et de la ligne horizontale *Jupiter*.

Mars, maître de la *Chance de longévité*, étant en maison I et en opposition avec le rayon projeté par *Saturne* sur le *Capricorne*, présage par ce mauvais aspect que si la vie atteint la limite indiquée, elle ne pourra guère s'étendre au delà.

Nous supposant devant le berceau de l'archiduc, cherchons quelles seront ses facultés intellectuelles, quel sera son caractère ?

Mercure en maison II annonce aptitude aux sciences et aux lettres; caractère orgueilleux et dominateur (clef 201). — *Vénus* en aspect sextile avec *Mercure* annonce force d'esprit et de cœur, heureuse inclination à la culture des sciences et des arts (clef 80). — *Jupiter* uni à la *Vierge* annonce honnêteté d'esprit et de cœur, fidélité dans les affections (clef 66). — *Mercure* uni au *Lion* annonce bonne mémoire, rectitude de jugement, goût des armes et des aventures guerrières, esprit qui veut dominer à tout prix (clef 216). — *Mercure*, en conjonction avec la *Lune*, promet succès dans la culture des sciences (clef 224). — La *Lune*, en maison II, confirme ce présage (clef 229). — *Vénus*, unie aux *Gémeaux* et en aspect sextile avec *Mercure*, annonce esprit ingénieux, bonté, sagesse et finesse (clef 182) ; mais *Saturne*, conjoint à *Vénus*, diminue l'épanouissement de ces heureuses qualités, en faisant prédominer l'inconstance de volonté dans la conduite des intérêts de la vie (clef 18).

L'ascension de la fortune, pour un homme né prince, se manifeste par un avénement au pouvoir politique. L'archiduc était-il prédestiné à ce pouvoir ?

La *Chance royale* se compte, en nativité nocturne, depuis la *Lune* jusqu'à *Mars*, et vient se placer en maison XII, en aspect sextile avec la maison X. Le Maître de la chance est *Mercure*, placé en II, et en aspect trigone avec X. C'est un double présage d'élévation ; mais, la maison XII étant malheureuse, cette ascension ne sera pas sans péril (clef 403).

Le *Soleil* dans le *Verseau*, qui est son lieu d'exil, annonce encore élévation, en ajoutant que les princes nés sous cette configuration

ne trouveront guère de sujets soumis et fidèles. Leur grandeur sera vacillante, leur fortune changeante ; ils seront en lutte avec des inimitiés dangereuses et menacés de dépouillement (clef 154). Ce présage apparaissant dans la maison IX, ajoute encore que cette élévation et ces périls auront lieu au delà d'un voyage, sur une terre éloignée. — Le rayon projeté par le *Soleil* sur la *Vierge*, en maison III, annonce également que l'augmentation de fortune sera trouvée sur une terre étrangère (clef 134).

Saturne, en aspect trigone avec *Mercure* et la *Lune*, annonce élévation de fortune proportionnée à la condition de la personne qui est le sujet de l'horoscope (clefs 135 et 136). — Le même *Saturne*, occupant la maison XII, et en aspect trigone avec le *Soleil* occupant la maison VIII, les deux planètes se trouvant en signes *Masculins*, annonce encore ascension de fortune ; mais les maisons VIII et XII sont malheureuses, et le *Soleil* est exilé dans le *Verseau* : c'est une menace d'infortune au delà de l'élévation (clef 33).

Jupiter en maison III, en aspect sextile avec *Mars*, annonce élévation de fortune, audace, confiance en soi-même (clef 77). Mais le signe de la *Vierge* est lieu d'exil pour *Jupiter*, et le *Cancer* lieu de chute pour *Mars* ; ces positions infortunées présagent périls futurs. *Jupiter*, uni à la *Vierge*, annonce instabilité de fortune (clef 66) ; et *Mars*, uni au *Cancer*, inspire une témérité que compromettra l'inconstance de la volonté (clef 107). — Le rayon que projette *Jupiter* sur le *Capricorne*, en opposition vers le corps de *Mars*, annonce des chances malheureuses et la haine d'hommes puissants (clef 70) ; alliances et amitiés qui se changeront en hostilité ; grands périls résultant de liaisons dangereuses ou d'actions téméraires (clef 87).

L'*Étoile royale du Verseau* est de la nature saturnienne ; elle plane sur le point culminant de l'horoscope, en quadrature avec *Mars*, et signifie ce que présagerait une quadrature de *Saturne* et de *Mars*, perte des biens (clef 38).

Le rayon projeté par le *Soleil* sur la maison I, en conjonction avec *Mars*, annonce avortement des entreprises (clef 132). — Le corps solaire, en opposition avec la *Lune*, annonce alternative de bien et de mal, caractère flottant et irrésolu, trouble de l'esprit dans les temps difficiles (clef 167).

Mercure, en conjonction avec la *Lune*, annonce fortune chancelante et précaire (clef 224). — *Saturne*, uni aux *Gémeaux*, présage beaucoup d'obstacles et d'entraves dans la conduite de la vie, et la quadrature de *Jupiter* y ajoute des périls (clef 15), à la suite de combinaisons et de calculs qui ne produiront que de mauvais fruits.

(clef 37). — Le rayon projeté par *Saturne* sur le *Capricorne* annonce tribulations, espérances suivies de déceptions, succès fragiles et suivis de chutes ; misères d'une ambition qui n'entrevoit point les abîmes (clef 22). — *Mars*, en maison I, et généralement sur tout point cardinal, annonce de grands périls créés par de grandes fautes (clefs 313, 355, 356).

Le rayon projeté par *Saturne* sur la maison VII présage de puissants ennemis qui lutteront au grand jour (clef 7). — La *Chance des Inimitiés*, qui se compte, en nativité nocturne, depuis la maison XII jusqu'au maître de cette maison, vient se placer en maison III, et, en aspect de quadrature avec *Saturne*, uni aux *Gémeaux*, elle annonce des ennemis secrets ou des traîtres (clef 407). — *Vénus* étant en XII, et *Mercure*, maître de XII, se trouvant en opposition avec le *Soleil*, annoncent que les ennemis triompheront de toute résistance (clef 268).

Quelles seront les conséquences de cette supériorité des ennemis ?

Saturne en maison XII, n'y étant en dignité ni de trône, ni d'exaltation, présage captivité ou exil (clef 367), et *Jupiter* et *Vénus* n'occupant, ni l'un ni l'autre, un des points cardinaux, ce péril pouvait entraîner une mort misérable (clef 12). — *Vénus*, en XII, menace aussi de captivité (clef 379).

La *Chance de Fortune* générale, qui se compte depuis le Soleil jusqu'à la Lune, vient se placer en maison VII, où elle subit l'opposition maléfique de *Mars*, et la conjonction d'un rayon de *Saturne* avec le *Capricorne*. Cette chance est donc en grand péril (clef 409).

La *Chance de Captivité*, qui se compte depuis la *Chance de Fortune* jusqu'à *Saturne*, vient se placer en maison VI. Elle est en opposition avec *Saturne*, et son maître, *Jupiter*, est en quadrature avec *Saturne*, La captivité est donc imminente et puissamment confirmée (clef 284).

Le *Soleil* occupant la maison VIII, et le *Cancer* la maison I, annonce quelque acte déraisonnable, émané du trouble de l'intelligence, et qui précipitera Maximilien dans un péril de mort violente (clef 139).

Le *Soleil* en opposition avec *Mercure* présage soulèvement redoutable contre les princes, et explosion de la haine publique (clef 90).

Le rayon que *Mercure* projette sur la maison IX, *Saturne* étant en quadrature avec le corps de *Mercure*, menace de condamnation pour des actes réputés coupables sur la terre étrangère où ils auront été accomplis. Il n'y a de chance de salut que dans la fuite (clef 208).

Mais cette fuite est impossible, car la *Chance de mort* est aussi maléficiée que celle de captivité. Elle se compte, en nativité nocturne, depuis la *Lune* jusqu'à la maison VIII, et vient se placer en maison VI, en opposition avec *Saturne*. Son maître, *Jupiter*, est en quadrature avec *Saturne*, maître de la maison VIII, et cet aspect annonce mort par meurtre (clef 393).

Vers quelle époque l'Astrologie ajourne-t-elle cette mort ?

Saturne et *Vénus*, significateurs de la captivité dans la maison XII qui s'ouvre aux plus amères tribulations de l'existence, semblent par cela même les plus rapprochées du dénouement. La fin naturelle de la vie de Maximilien se laissait entrevoir vers la 45e année par le calcul ordinaire de longévité. En présence du présage de mort par meurtre, qui ne doit frapper qu'après de grandes vicissitudes de fortune, *Saturne* étant la planète le plus haut placée ne répond point à la question, car il apparaît, sur la Table de vie, de 1 à 7 ans, ou de 50 à 56 ans, c'est-à-dire trop tôt ou trop tard, relativement au calcul de longévité générale.

Vénus, au contraire, apparaît de 29 à 35 ans accomplis. Prenons 35, le plus avancé de ses ans, qui finit le 6 juillet 1867, puisque Maximilien est né en 1832, et qu'il a eu le temps de traverser les phases de son destin.

De l'an 1867 retranchons 1832, année de la naissance ; il reste 35 qui, divisés par 12, somme des maisons solaires, donnent pour reste 11. Ajoutons à 11 le nombre 4, qui figure le *Cancer*, signe zodiacal de la nativité, et du produit 15 retranchons 12, somme des signes du zodiaque ; le nombre 3 restant signifie que, pour l'horoscope annuel de 1867, les *Gémeaux*, troisième signe, doivent occuper la maison I et le *Taureau* la maison XII. — L'année 1867 appartient à un des cycles de *Saturne* et doit être étudiée sur le *Cercle fatidique de Mars*. Cherchons-y le dernier acte de la tragédie mexicaine, le meurtre exécuté sur la terre étrangère.

L'épacte de 1867 est marquée du nombre XXV. La naissance ayant eu lieu le 6 juillet 1832, la Table des phases mensuelles, pour 1867, place la *Lune* en son sixième jour de croissance.

Les augures de mort sont flagrants sur cet horoscope annuel.

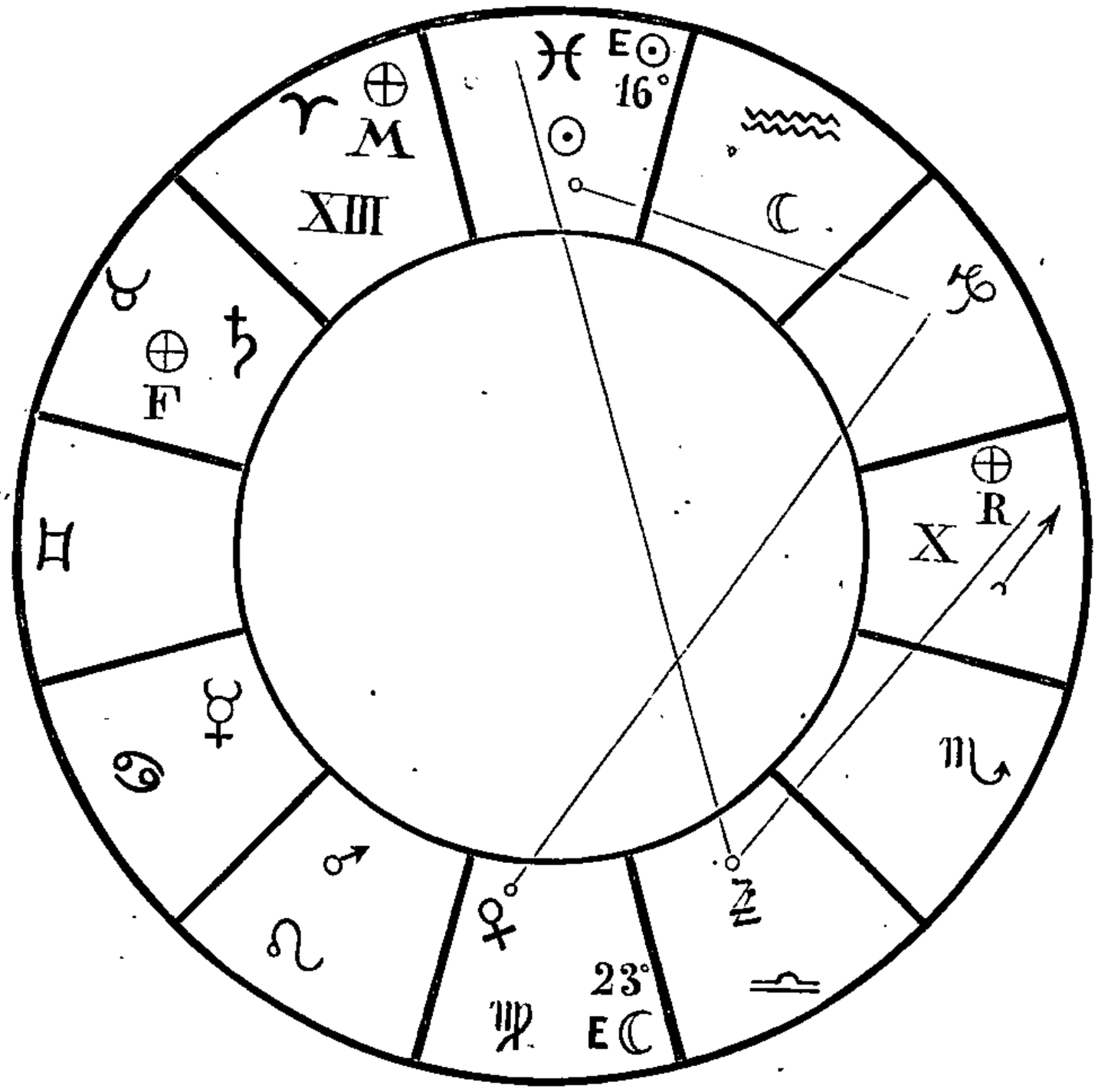
Mercure, maître de l'année, en opposition avec le rayon projeté par le *Soleil* sur le *Capricorne*, annonce d'abord, pour 1867, perte de position (clefs 166 et 90).

La *Chance de Fortune* générale, qui se compte, en nativité nocturne depuis la *Lune* jusqu'au *Soleil*, se place en maison II. La *Lune*, maîtresse de cette chance, puisqu'elle a pour trône le *Cancer*, se

trouvant en opposition avec *Mars*, et en quadrature avec *Saturne*, annonce une ruine complète (clef 409).

Saturne, occupant la maison XII sur l'horoscope de *Nativité* et sur l'horoscope *annuel*, annonce très-grande infortune (clef 520).

La *Lune* étant unie au *Verseau*, signe masculin, avec quadrature



Horoscope de Maximilien (sa mort, 1867).

de *Mars* et opposition de *Saturne*, et la maison IX ayant pour maître *Saturne*, qui a dignité de trône diurne dans le *Verseau*, cette configuration révèle un ennemi dont il y a tout à craindre (clef 504).

Les *Gémeaux*, qui occupaient la maison XII en nativité, passant, en Révolution, dans la maison I, annoncent un ami qui se changera en ennemi (clef 511).

La *Lune*, placée plus haut que *Saturne* et en quadrature avec lui, annonce une trahison secrète ou publique, dont les conséquences livreront Maximilien à la mort violente présagée par l'horoscope de nativité (clef 42).

Mars ayant passé, en Révolution, dans le signe du *Lion*, qu'occupait la *Lune* en Nativité, la *Lune* étant croissante, et *Mars* maléficié

par quadrature de *Saturne*. Cette configuration annonce soulèvement contre les princes, piéges, guet-apens (clef 437).

La *Chance de Captivité*, qui se compte, en nativité nocturne, depuis la *Chance de Fortune* jusqu'à *Saturne*, vient se placer en maison XI, sous le symbole du *Faucheur*, arcane XIII. *Mars* est son maître, et se trouve en quadrature avec *Saturne* (clef 401). Ces aspects maléfiques rendent inévitable une chute en captivité.

La *Lune* croissante, en opposition avec *Mars*, annonce une mort misérable (clef 131).

La *Lune* croissante, en quadrature avec *Saturne*, annonce mort violente (clef 38).

La *Chance de Mort*, qui se compte, en nativité nocturne, depuis la *Lune* jusqu'à la maison VIII, vient se placer en maison IX, où elle a pour maître *Saturne* qui a dignité de trône dans le *Verseau*. Maléficiée par son propre maître, qui la frappe de quadrature, et par l'Opposition de *Mars*, elle rend presque inévitable le meurtre de Maximilien et imprime à tous les présages antécédents le sceau d'une sinistre fatalité.

La trahison du colonel Lopez, à Quérétaro, vient de nous apparaître sous le voile des arcanes.

Les aspects de la *Lune*, multipliés sur l'horoscope, nous ont clairement révélé la mort violente.

Essayons d'entrevoir la date funeste.

Mercure, maître de l'année, gouverne les 57 premiers jours de 1867, c'est-à-dire depuis le 1^er^ janvier jusqu'au 26 février.

Mars gouverne ensuite 36 jours, depuis le 27 février jusqu'au 3 avril.

Vénus gouverne ensuite 33 jours, depuis le 4 avril jusqu'au 6 mai.

Jupiter gouverne ensuite 30 jours, depuis le 7 mai jusqu'au 5 juin.

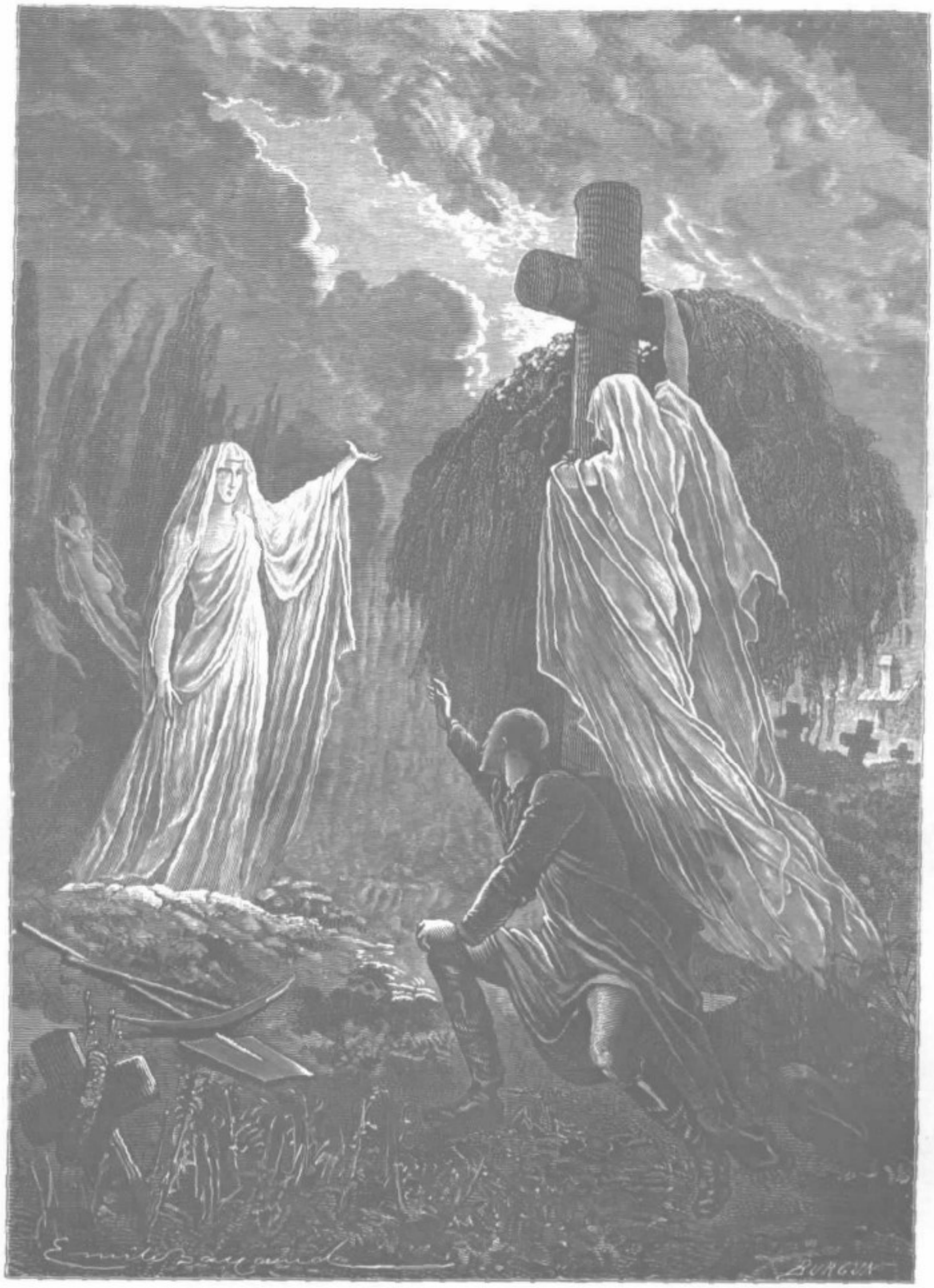
Puis commence, le 16 juin, pour régner pendant 71 jours, l'influence meurtrière de la *Lune*, et, le 19 du même mois, l'empire éphémère du Mexique s'écroulait sur le cadavre de Maximilien.

Les précédents horoscopes viennent de nous offrir trois exemples de ce que l'on nomme, en langage vulgaire, les arrêts de la fatalité. L'art de tracer les figures et de manier les clefs a été, je l'espère, assez développé pour que le lecteur puisse opérer à son tour. Je le prie, en finissant, de ne jamais oublier ce principe fondamental de la divination astrologique :

« Tous les événements dont se compose la vie ne sont que des « épreuves destinées par la Sagesse divine à l'éducation de notre « Intelligence et de notre Volonté. La Fatalité, » disaient les Mages,

« est l'enchaînement naturel des effets et des causes dans l'ordre « établi par la Raison absolue. Mais la Volonté est la directrice des « forces de l'Intelligence pour concilier la liberté des personnes « avec la nécessité des choses. Un sage emploi de la Volonté pro- « duit une force incalculable, et fait servir la Fatalité elle-même à « l'accomplissement des desseins de l'homme qui prend pour guides « de toutes ses actions l'éternelle Vérité et l'immortelle Justice. »

Par conséquent, quels que soient les *signes* et les *aspects* d'un horoscope, tenant toujours compte de la direction de la Volonté humaine, que Dieu a créée libre, conjecturez sous toutes réserves, n'affirmez jamais. Voyez dans tout horoscope un avertissement et un conseil, mais gardez-vous d'y lire un inflexible arrêt du Destin.



L'ÉVOCATION DES ESPRITS

LIVRE SEPTIÈME

CLEFS GÉNÉRALES DE L'ASTROLOGIE.

Ces clefs sont tirées des *Mathématiques occultes* de Julius Firmicus Maternus, et des *Commentaires* de Junctin, de Florence, sur la *Doctrine apotélesmatique* de Ptoléméé de Péluse.

De ces trois monuments consacrés à la mémoire du magisme, le Πτολεμαίου Πηλουσιου Τετραβίβλιον est le premier à consulter; les *Matheseos libri octo* de Firmicus Maternus éclairent les obscurités de la révélation ptolémaïque, et le *Speculum astrologiæ* de Junctin devient ensuite un manuel complet, théorique et pratique, dans lequel convergent vers l'unité de système tous les travaux que vit le Moyen Age sous la plume des Kabbalistes arabes et hébreux, derniers maîtres de la science dont Morin de Villefranche, sous Louis XIII, Cagliostro, sous Louis XVI, et le bénédictin Pierre Le Clerc, sous le premier consul Bonaparte, furent les derniers disciples.

J'emprunte d'abord à Julius Firmicus l'explication des influences exercées par les sept planètes : 1° dans les douze *maisons solaires*; 2° dans les douze *signes du zodiaque*; 3° selon les rapports ou *aspects* qui se mesurent entre elles sur la figure de l'Horoscope. C'est la base de l'Astrologie.

J'emprunte ensuite à Junctin l'explication des *aspects planétaires* d'après lesquels se présagent les principales infortunes et les périls qui peuvent menacer l'existence. J'extrais du même auteur l'art d'étudier les *chances heureuses* ou *malheureuses* qui favorisent ou contrarient, ou détruisent nos desseins.

Ces études, réunies sous le titre de *Clefs de l'Horoscope de Nativité*, s'appliquent à l'examen de l'Horoscope général qui a pour objet de pressentir (non d'affirmer) les biens et les maux dont se composera l'ensemble d'une destinée.

Passant alors aux *Clefs de l'Horoscope annuel*, j'extrais encore de Junctin la méthode qui compare les aspects de l'Horoscope général avec ceux d'une année particulière, c'est-à-dire les nouveaux pronostics manifestés par l'évolution annuelle des signes de la zone fatidique.

I

CLEFS DE L'HOROSCOPE DE NATIVITÉ.

SATURNE DANS LES XII MAISONS SOLAIRES.

1. *Saturne* en maison I présage orgueil. Si la nativité est diurne, et si *Mars* est sur un autre point cardinal (IV, VII, X), ou en maison succédante (II, V, XI, XIII), grands périls, beaucoup de maux. Si *Saturne* et *Mars*, ainsi posés, ne reçoivent point aspect sextile ou trigone de *Jupiter* ou de *Vénus*, et si la *Lune croissante* est en aspect avec *Mars*, péril de mort violente.

Si la nativité est nocturne, *Saturne* en I, sans aspect sextile ou trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, présage langueur d'esprit ou de corps, et fortifie les menaces de l'horoscope.

L'aspect sextile ou trigone précité diminue les périls dans les deux nativités.

2. *Saturne* en maison II présage paresse de volonté. Si la nativité est diurne, fortune lente et tardive. Si la maison II est occupée par le *Cancer*, le *Scorpion* ou les *Poissons*, chance heureuse pour un commerce maritime ou fluvial, ou pour toute industrie qui emploie l'eau.

Si la nativité est nocturne, *Saturne* en II présage maladies, perte de bien, renversement de position. Si *Mars* est sur un point cardinal (I, IV, VII, X), et si la *Lune croissante* ou le *Soleil* est en aspect de quadrature ou d'opposition avec *Saturne*, menace d'une grande détresse, surtout si la *Lune* est en VIII et en opposition avec *Saturne*. Si *Mars* est en VII, l'époux ou l'épouse, selon le sexe de la nativité, sera menacé de mort par l'autre époux. Si la *Lune croissante* est en V, et en quadrature avec *Saturne*, et si *Mars* est en IV, l'époux ou l'épouse, selon le sexe de la nativité, concevra la pensée de tuer son enfant.

3. *Saturne* en maison III, si la nativité est nocturne, présage négligence des vrais intérêts de la vie. Si, en toute nativité, *Saturne* est en conjonction avec *Mercure* et la *Lune*, caractère incliné vers le mal, projets stériles ou qui réussiront rarement, périls en voyage, discorde avec les proches parents. Si *Saturne* est en aspect de quadrature ou d'opposition avec *Mars*, péril de mort malheureuse,

provoqué par de mauvaises actions. Si *Saturne* est en III ou IX, en quadrature avec *Mars*, et si la *Lune* est en conjonction, quadrature ou opposition avec l'un d'eux, menace de commettre un homicide et d'en subir l'expiation.

4. *Saturne* en maison IV, si la nativité est nocturne, présage maladie de l'estomac ou de la poitrine, perte de bien ou de position. Si la *Lune* est en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne*, mariage fécond, ou perte d'enfants.

Si la nativité est diurne, amour de l'or, âpreté au gain, avarice.

5. *Saturne* en maison V, si la nativité est diurne, présage bonne fortune. Si le *Soleil* est en I, et si la *Lune* croissante est en V avec *Saturne*, chance de grande élévation de position. Si, au lieu du *Soleil*, c'est *Jupiter* qui est en I, la chance d'élévation diminue, mais elle est favorable à l'acquisition de bien. Si ni le *Soleil* ni *Jupiter* n'apparaissent en I, et si la *Lune* croissante est en conjonction avec *Saturne*, la chance d'acquisition de bien sera médiocre, mais suffisante, selon la condition dans laquelle est né le sujet de l'Horoscope.

Si la nativité est nocturne, jeunesse inconstante, élévation de fortune vers l'âge mûr. Mais si la *Lune* décroissante est en conjonction avec *Saturne*, perte de bien ou de position dans un avenir plus ou moins éloigné; mariage peu fécond, ou perte d'enfants.

En toute nativité, si *Mars* est en XII, et *Saturne* en V, et si la *Lune* est en quadrature ou opposition avec l'un d'eux, menace de mort violente.

6. *Saturne* en maison VI présage perte de bien, renversement de position, révolte des sujets contre les princes, des clients contre les patrons, des serviteurs contre les maîtres. Si la *Lune* décroissante est en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne*, menace de grave maladie; perte de réputation, vie errante, sans soutien ni repos. Si *Mars* est en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne*, menace de phthisie ou dyssenterie mortelle, surtout si la *Lune* est en VII, et si ni *Jupiter* ni *Vénus* ne tempèrent les présages de *Saturne* ou de *Mars* par un aspect sextile ou trigone.

7. *Saturne* en maison VII, et en aspect sextile ou trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, présage généralement longue vie et bonne fortune, caractère avare. S'il est privé des aspects précités, chagrins en mariage; puissants ennemis; maladies nerveuses, hémorrhoïdes dangereuses. Si *Mercure* est en conjonction avec *Saturne*, si la *Lune* est en I, et si *Mars* est sur un des points cardinaux (I, IV, VII, X), péril de mort violente.

8. *Saturne* en maison VIII, si la nativité est diurne, présage aug-

mentation ou acquisition de bien vers l'âge mûr. Si *Mars* est en conjonction avec *Saturne*, présage d'héritage ou de riche donation par testament.

Si la nativité est nocturne, et si la *Lune* est en quadrature ou en opposition avec *Saturne*, perte de bien, déception dans les entreprises, et surtout si la *Lune* est dans le *Verseau* ou le *Capricorne*. Si *Mars* est en quadrature ou en opposition avec *Saturne* et la *Lune* ainsi posés, péril de mort violente. Si *Saturne* et la *Lune* en quadrature ou en opposition reçoivent aspect sextile ou trigone de *Jupiter* et de *Mars*, bonne fortune matérielle, mais inconstance d'affections conjugales.

9. *Saturne* en maison IX, si la nativité est diurne, présage élévation dans la hiérarchie des dignités religieuses; haute aptitude aux études de philosophie transcendante.

Si la nativité est nocturne, trouble de l'intelligence, inimitiés de personnes puissantes, surtout si la *Lune* décroissante s'approche de *Saturne* en suivant l'ordre des signes. Inimitiés plus redoutables si *Saturne* est en conjonction avec la *Lune*, et en quadrature ou opposition avec *Mars*. Périls en voyages. Si *Saturne* est dans le *Sagittaire*, les *Poissons*, le *Lion*, ou la *Balance*, et s'y trouve en aspect trigone avec *Jupiter*, les présages périlleux sont diminués.

10. *Saturne* en maison X, dans le *Verseau* ou la *Balance*, et si la nativité est diurne, présage élévation de fortune. S'il est en conjonction avec le *Soleil*, et ne reçoit de *Mars* aucun aspect, richesses, gloire, dignités. Si *Saturne* et le *Soleil*, ainsi posés, reçoivent de *Mars* aspect sextile ou trigone, le présage est diminué. Si *Mars* est en quadrature ou en opposition, le présage diminue encore ou s'éclipse entièrement.

Si la nativité est nocturne, peu de bonheur, dispersion du bien, soucis en mariage, peu ou point d'enfants, surtout si *Saturne* est dans le *Bélier*, le *Cancer* ou le *Lion*. S'il reçoit de *Jupiter* ou de *Vénus* aspect sextile ou trigone, ces chances contraires s'atténuent. Si *Saturne* est sur un des points cardinaux (I, IV, VII, X), il présage toujours quelque infortune, qui menace surtout le mariage ou les enfants. S'il est en X, en conjonction avec la *Lune* décroissante, surtout en signe féminin (*Taureau*, *Cancer*, *Vierge*, *Scorpion*, *Capricorne*, *Poissons*), péril de chute en grande détresse. S'il reçoit aspect de la *Lune* croissante, vicissitude, alternative de bien et de mal, succès suivis de chutes. Si *Mercure* est en conjonction, sextile ou trigone, avec *Saturne* et la *Lune* ainsi posés, force d'intelligence et de cœur, surtout si *Saturne* est le maître de la nativité. Si *Mer-*

cure est en quadrature ou opposition avec *Saturne*, péril de mort prématurée. Si, *Saturne* étant ainsi posé, *Mars* et la *Lune* sont en conjonction, esprit languissant, mélancolique ; caractère inquiet, lunatique. Si la *Lune*, en cette conjonction, est à la fin de sa période décroissante, menace de phthisie. Ce péril sera plus grand si *Saturne* est *maître* de la nativité, et en quadrature ou opposition avec *Mars*. Si *Saturne* est dans le *Lion* en X, et si le *Soleil* ou la *Lune* sont en conjonction avec lui, danger de mort en captivité. Si la maison X est occupée par le *Sagittaire* ou les *Poissons*, et si *Saturne* y est en conjonction avec *Jupiter*, menace de mort violente. Si *Saturne* et *Mars* sont en X avec le *Bélier* ou le *Scorpion*, entraînement à un crime que suivra une sanglante expiation. Si *Mercure* est en conjonction avec *Saturne* en X, dans la *Vierge* ou les *Gémeaux*, menace de condamnation provoquée par de faux témoins.

11. *Saturne* en maison XI présage petites infortunes, que suivront des temps meilleurs. Si *Jupiter* et *Vénus* sont en aspect sextile ou trigone, bienveillance et protection de personnes puissantes et âgées. S'ils sont en quadrature ou en opposition, funestes conséquences de liaisons dangereuses.

12. *Saturne* en XII présage maladies, infortunes, chagrins, surtout s'il est en quadrature ou en opposition avec la *Lune*, à moins que *Jupiter* ou *Vénus* n'apparaissent sur un des points cardinaux (I, IV, VII, X). Ce présage est atténué en nativité diurne. Si la nativité est nocturne, grand péril de captivité ou d'exil, et même de mort misérable.

SATURNE DANS LES XII SIGNES.

13. *Saturne* dans le signe du *Bélier*, en nativité diurne, présage empêchement de fortune. Dans les années hebdomatiques et ennéatiques, périls auxquels on échappera difficilement si, à ces époques, *Jupiter* ou *Vénus* ne sont pas en aspect sextile ou trigone avec Saturne. Si *Saturne* est *maître* de la nativité, chagrins en mariage. Si la *Lune* est en quadrature ou en opposition, ou si, placée dans le *Lion* ou le *Sagittaire*, elle est en aspect trigone, mariage avec une veuve, ou avec une fille qui ne sera point vierge. Si, dans les Révolutions annuelles de l'Horoscope, *Saturne* se trouve avec le *Bélier* dans les maisons VI ou VIII, péril de chute mortelle en ces années. — Si la même conjonction se trouve en IX, graves périls en voyage.

14. *Saturne* dans le *Taureau* présage heureuses inclinations, mais chances vacillantes et fortune précaire dans la première moitié de la vie. — Si *Jupiter* ou *Vénus* ne sont pas en aspect sextile ou

trigone avec *Saturne*, et la *Lune* en même aspect avec Vénus, perte de bien, pénurie, détresse, maladies, périls en voyage, surtout pendant les 9e, 14e, 25e et 32e années. Mais si, à ces époques, *Jupiter* ou *Vénus* entre en conjonction avec *Saturne*, ces menaces d'infortune disparaissent ou, du moins, sont très-atténuées. — Si l'homme né sous cet aspect se marie avant sa 32e année, il épousera rarement une fille vierge, à moins qu'à sa 30e année *Saturne* ne se soit trouvé en conjonction avec le *Cancer*, le *Scorpion* ou le *Capricorne*.

15. *Saturne* dans les *Gémeaux* présage périls et maladies jusque vers la 23e année, surtout dans les années hebdomatiques et ennéatiques. — Esprit ingénieux, force d'âme, activité, mais beaucoup d'obstacles dans la vie. — L'homme né sous cet aspect, acquerra quelque bien dans les années où *Saturne* entrera dans la *Vierge;* mais qu'il se garde du mariage en ces années, car il épouserait une fille déchue de sa virginité. — Si *Jupiter* est en aspect sextile ou trigone avec *Saturne*, mariage avec une vierge, mais peu ou point d'enfants, et séparation. — Si *Jupiter* est en quadrature ou en opposition, fréquents périls le long de la vie.

16. *Saturne* dans le *Cancer* présage intelligence et volonté; empêchements de fortune; perte de biens, mais qui sera réparée. — Maladies, attaques de la malveillance humaine, dans les années hebdomatiques et ennéatiques, à moins qu'en ces années *Jupiter* ou *Vénus*, ou la *Lune*, ne soit en aspect sextile ou trigone avec *Saturne*. — Si *Saturne* est avec le *Cancer* en VIII ou en XII, ou en opposition avec l'une de ces maisons, maladies ou périls selon la nature de ces maisons. — Si la *Lune* est en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne*, peu ou point d'enfants en mariage, passions publiques ou secrètes pour des êtres dépravés. — Si *Saturne* est avec le *Cancer* en III ou IX, voyages dangereux.

17. *Saturne* dans le *Lion* présage esprit envieux. — S'il ne se trouve point dans le 1er décan du *Lion*, alternative de succès et de chutes. — Si la *Lune* n'est point en conjonction avec *Saturne*, deux mariages, perte d'enfants. — Si *Saturne* est dans le 1er décan du *Lion*, et en aspect sextile ou trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, force d'âme qui surmontera les épreuves de la vie; bonne foi, bon jugement, beaucoup d'amis.

18. *Saturne* dans la *Vierge* présage empêchements de fortune ou maladies dans la première moitié de la vie; esprit ingénieux, aptitude aux sciences; force d'âme contre les obstacles et les périls; goût de la vie publique. — Dans les révolutions annuelles, si *Saturne* est arrivé dans le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Sagittaire*, les

Poissons, anxiété de l'esprit, souffrances du corps, périls subits et imprévus. — S'il est entré dans la *Vierge*, instabilité de fortune, alternative de bien et de mal. — Ceux qui naissent avec *Saturne* uni à la *Vierge* sont rarement heureux en mariage, et se livrent à des passions pleines de périls. — Si *Saturne* est *maître* de la Nativité, fortune tardive et précaire, voyages dangereux, menace de chute ou de submersion.

19. *Saturne* dans la *Balance*, avec aspect sextile ou trigone de *Jupiter* ou de *Vénus*, présage bonne fortune; s'il est privé de cet aspect, la chance heureuse diminue; si l'aspect est contraire, elle s'éclipse. — Si *Mars* est en quadrature ou en opposition, grands périls qui éclateront surtout dans les années hebdomatiques et ennéatiques. — Si *Saturne* et la *Balance* sont en I, IV, VII ou X, ou si dans les révolutions annuelles, ils entrent dans une de ces maisons, menace de toutes sortes d'infortunes, et, en particulier, de quelque grave accusation et de captivité. — Si *Saturne* et la *Balance* occupent une maison heureuse, amour des sciences, mais caractère contradicteur, susceptibilité nerveuse; bienveillance des vieillards, faveur de personnes en dignité; faiblesses du cœur qui enchaîneront sous le joug des femmes.

20. *Saturne* dans le *Scorpion* présage troubles de l'existence et périls, surtout dans les années hebdomatiques et ennéatiques, jusqu'à la 42e. — S'il est en aspect sextile ou trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, les périls seront franchis. — Si *Saturne* est en aspect sextile ou trigone avec le 1er décan du *Lion*, et si ce décan est de la nature saturnienne, les périls se changent en bonne fortune. — *Saturne* uni au *Scorpion* dispose à des entraînements ou à des résolutions irréfléchies, qui feront tomber dans les piéges des ennemis.

21. *Saturne* dans le *Sagittaire* présage tourments d'esprit, souffrances du corps, imprudences qui livreront à beaucoup de périls, surtout dans les années hebdomatiques et ennéatiques. — Si, dans les révolutions annuelles, *Saturne* et le *Sagittaire* sont en X ou IV, troubles populaires, discordes domestiques, et parfois condamnations et captivité. Mais si *Saturne* a passé du *Sagittaire* aux *Poissons*, les périls s'effacent, et la bonne fortune se manifeste selon la condition de la personne qui est le sujet de l'Horoscope. — Si *Jupiter* n'est point en aspect sextile ou trigone avec *Saturne*, chagrins de mariage, causés par l'épouse. — *Saturne* et le *Sagittaire* présagent aussi périls sur l'eau ou près de l'eau.

22. *Saturne* dans le *Capricorne* présage tribulations, espérances suivies de déceptions, succès suivis de chutes, misères d'une ambi-

tion qui n'entrevoit point les abîmes. — Dans les années 5, 7, 9, 15, 21, 27, grande infortune, selon la condition du sujet de l'Horoscope. — Si *Saturne*, ainsi posé, reçoit de *Jupiter* ou de *Vénus* aspect sextile ou trigone, esprit grave et prudent, un peu mélancolique, incliné à l'orgueil, et qui, cependant, s'attirera bienveillance et faveur de personnes puissantes, surtout si Saturne occupe la maison X.

23. *Saturne* dans le *Verseau* présage des amis, des soutiens et des bienfaiteurs parmi des personnes âgées et puissantes ; mais la première partie de la vie sera médiocrement fortunée. — Périls en voyage, maladies, menace de captivité se produiront dans les années hebdomatiques et ennéatiques. Mais si, à ces époques, *Jupiter* et *Mercure* sont en aspect sextile ou trigone avec *Saturne*, une meilleure fortune apparaîtra. — Si *Saturne*, en ce temps-là, passe du *Verseau* dans le *Lion*, les périls s'évanouiront. — Si *Saturne* est chronocrate, c'est-à-dire *maître* du temps, et se trouve en quadrature avec *Mars*, menace de captivité. Mais s'il est, dans le même temps, en aspect sextile ou trigone avec *Jupiter*, ce danger sera évité. — Lorsque *Saturne* sera placé dans des années heureuses, et en favorable aspect, la fortune sera facilement accessible selon la condition du sujet de l'Horoscope. Les prêtres, en particulier, seront élevés en dignité dans la hiérarchie des temples. — *Saturne* uni au *Verseau* menace toujours de quelque blessure par fer ou feu.

24. *Saturne* dans les *Poissons* présage renversement de position, perte de bien, mais suivis de restauration par les efforts d'une volonté persévérante. — Maladies et périls dans les années hebdomatiques et ennéatiques; infortune en mariage, péril de submersion. — Si, dans les révolutions annuelles, *Saturne* arrive au *Cancer*, une meilleure fortune apparaîtra en ce temps-là. — S'il entre au 1^er^ décan du *Lion*, et si ce décan est de nature saturnienne, bonne fortune. — Si *Saturne* uni aux *Poissons* est en aspect sextile ou trigone avec *Jupiter* ou *Vénus*, les mauvais présages s'atténuent et les périls s'éloignent.

SATURNE EN SES ASPECTS.

25. *Saturne* en conjonction avec *Jupiter*, surtout en nativité diurne, présage bonne fortune, élévation. — Si *Mars*, placé en lieu supérieur sur l'Horoscope, est en quadrature ou en opposition, ce présage se change en menace d'infortune.

26. *Saturne* en conjonction avec *Mars* inspire généralement une impuissante ambition, et s'ils sont dans une maison malheureuse,

ils présagent maladie bilieuse. Ce présage est plus accentué, s'ils sont sur un point cardinal (I, IV, VII, X), à moins que *Jupiter* ne soit uni au *Sagittaire* ou aux *Poissons* en I ou X.

27. *Saturne* en conjonction avec le *Soleil*, surtout en maison malheureuse, si la nativité est nocturne, menace d'une mort misérable. — Si tous deux sont ainsi placés dans le *Lion*, le *Capricorne* ou le *Verseau*, et sans aspect sextile ou trigone de *Jupiter* ou de *Vénus*, entraînement à une haine parricide.

28. *Saturne* en conjonction avec *Vénus* présage inconstance de volonté et de conduite; mauvais choix d'épouse ou d'époux, et chagrins en mariage. — En toute nativité, si la conjonction a lieu dans le *Verseau* ou les *Poissons*, sans aspect sextile ou trigone de *Jupiter*, ce présage est encore plus accentué.

29. *Saturne* en conjonction avec *Mercure* présage quelque infirmité de la voix ou de l'ouïe. Inclination à la mauvaise foi, obstination, dissimulation. Aptitude aux sciences. Instabilité de fortune, impuissance devant les épreuves de la vie.

30. *Saturne* en conjonction avec la *Lune* présage une crainte secrète de la mort, qui décourage la volonté et détruit la féconde activité de l'esprit. — Si la nativité est diurne, la *Lune* croissante, et si la conjonction ne reçoit de *Jupiter* ou de *Vénus* ni aspect sextile ni trigone, ce mauvais présage est atténué. — Si la nativité est nocturne, et si la *Lune* est croissante ou décroissante, adversité et, souvent, fin malheureuse. — Si *Jupiter* ou *Vénus* sont en quadrature ou en opposition, le mauvais augure précédent est plus accentué. — Si *Saturne* et la *Lune* sont en VIII, et si *Jupiter* ou *Vénus* n'occupent aucun des points cardinaux (I, IV, VII, X), péril de mort par imprudence d'un médecin.

31. *Saturne* en trigone avec *Jupiter*, en maisons heureuses, ou si l'un des deux placé en sa propre maison est en aspect trigone avec l'autre, présage ascension de fortune, acquisition de bien, surtout si la *Lune* croissante est aussi en bon aspect. — Cet aspect favorise les prêtres, et, si *Mercure* s'unit aux trois planètes ci-dessus désignées, il présage élévation aux dignités religieuses. — Si *Mars* est en quadrature ou opposition, ces bons présages s'effacent. — Le trigone de *Saturne* et de *Jupiter* annonce des gains inattendus, et quelquefois la découverte de trésors cachés.

32. *Saturne* en trigone avec *Mars*, surtout si *Jupiter* ou *Vénus* présentent le même aspect, présage prospérité, et élévation selon la condition du sujet de l'horoscope.

33. *Saturne* en trigone avec le *Soleil*, en maisons heureuses, et

en nativité diurne, présage élévation, surtout si ces deux planètes sont en signes masculins.

Si la nativité est nocturne, perte de bien, déceptions, que suivra un retour de bonne fortune.

34. *Saturne* en trigone avec *Vénus*, en maisons heureuses, et dégagé d'aspects maléfiques, présage vie paisible et peu accidentée, mariage souvent tardif, peu ou point d'enfants. Périls résultant de mauvaises liaisons.

35. *Saturne* en trigone avec *Mercure* présage aptitude aux sciences, esprit grave et pénétrant. — Elévation selon la condition du sujet de l'horoscope.

36. *Saturne* en trigone avec la *Lune* croissante présage élévation selon la condition du sujet de l'horoscope. — Si la *Lune* est décroissante, cette bonne fortune diminue ou ne se réalise que tardivement.

37. *Saturne* supérieur, en quadrature avec *Jupiter*, présage perte de bien et périls; obstacles dans les entreprises, intentions et calculs qui ne produisent que mauvais fruits. — Si *Jupiter* est supérieur, ce présage est atténué, et annonce même quelque bonne fortune.

38. *Saturne* supérieur, en quadrature avec *Mars*, présage impuissante activité, maladies, perte de bien. — Si *Mars* est supérieur, vie courte, chagrins domestiques, perte de réputation, obstacle dans les entreprises, insuccès, déceptions. — Si tous deux sont en quadrature ou en opposition avec la *Lune*, péril de mort violente.

39. *Saturne* supérieur, en quadrature avec le *Soleil*, présage perte de bien ou de position; malheurs résultant de liaisons dangereuses; perte de réputation. — Si le *Soleil* est supérieur, inimitiés domestiques, obstacles dans les entreprises; maladies nerveuses.

40. *Saturne* supérieur, en quadrature avec *Vénus*, présage malheurs occasionnés par des femmes; espérances déçues. — Si *Vénus* est supérieure, heureux mariage, mais l'époux sera sous la domination de la femme.

41. *Saturne* supérieur, en quadrature avec *Mercure*, présage faiblesse d'esprit, défaut de résolution, engourdissement devant les épreuves de la vie; persécutions de l'envie; enchaînement sous la volonté d'autrui. — Si *Mercure* est supérieur, les présages sont un peu atténués.

42. *Saturne* supérieur, en quadrature avec la *Lune*, présage tempérament affaibli par des humeurs malignes. — Discorde entre la mère et l'enfant, et quelquefois entraînement au parricide. — Si la

Lune est supérieure, beaucoup de périls, terminés quelquefois par une mort funeste. Chagrins en mariage, perte de réputation; haines domestiques, abandon par les amis, trahisons publiques ou secrètes.

43. *Saturne* en opposition avec *Jupiter* présage perte d'enfants, infortunes, périls. — Si *Saturne* est en I, et *Jupiter* en VII, un peu de bonheur succédera à de longues et cruelles épreuves.

44. *Saturne* en opposition avec *Mars*, présage contradictions, obstacles, insuccès, périls, poursuites de l'envie, menace de grande détresse, grandes maladies, fréquente crainte de la mort, inimitiés domestiques. Dans l'horoscope des princes, menaces de terribles séditions. Ces présages sont encore plus redoutables, si cette opposition n'est point tempérée par aspect sextile ou trigone de *Jupiter*. — Si la *Lune*, en I, IV, VII ou X, forme aussi l'aspect d'opposition ou de quadrature, très-graves périls, captivité, exil, et parfois mort violente en public. — Si *Saturne* ou *Mars* sont en V, ou X, grande infortune, perte de position. Le milieu de la vie est surtout menacé. — Si *Saturne* ou *Mars* sont en III, VI, IX ou XII, ces présages seront moins redoutables. — Toute opposition de *Saturne* et de *Mars*, sans bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, menace de mort violente.

45. *Saturne* en opposition avec le *Soleil*, si *Jupiter* n'est point en trigone ou sextile avec le *Soleil*, présage écroulement de fortune, chute en grande détresse, péril de mort malheureuse. Cet augure est plus fort, si l'opposition a lieu en signes féminins.

46. *Saturne* en opposition avec *Vénus* présage luxure, mariage malheureux, choix d'une mauvaise épouse, séparation.

47. *Saturne* en opposition avec *Mercure* présage esprit hautain qui se créera des ennemis et de graves embarras de position. — Aptitude aux sciences, pénétration, sagacité, qui ne produiront aucun fruit pour la fortune.

48. *Saturne* en opposition avec la *Lune*, présage beaucoup de périls. — En signes quadrupèdes, menace de blessure par un animal. — En signes humains, menace de guet-apens. — En signes d'eau, menace de submersion, ou de mort par inflammation des humeurs. — Cette opposition présage aussi nécessité de fuir sa patrie.

JUPITER DANS LES XII MAISONS SOLAIRES.

49. *Jupiter* en maison I, et nativité diurne, s'il est dégagé de tout aspect maléfique, présage élévation. — S'il reçoit mauvais aspect de *Saturne* ou de *Mars*, ce présage s'éclipse.

Si la nativité est nocturne, et *Jupiter* infortuné, perte de bien et de position.

Si, en toute nativité, la *Lune* croissante est en sextile ou trigone avec *Jupiter*, amitiés puissantes, élévation considérable selon le milieu dans lequel est né le sujet de l'horoscope.

50. *Jupiter* en maison II présage héritage ou adoption de la part de personnes étrangères. — Si *Mercure* est en conjonction, sextile ou trigone, richesse probable. — Si cet aspect de *Jupiter* et de *Mercure* est troublé par quadrature ou opposition de *Saturne* ou de *Mars*, vicissitudes de fortune, alternative de bien et de mal.

51. *Jupiter* en maison III tient en balance les gains et les pertes de la vie. Il inspire la prudence, la modération des souhaits, et favorise les entreprises modestes et les petits voyages.

52. *Jupiter* en maison IV, et nativité diurne, présage élévation, donne l'estime des princes et des grands. Il crée les législateurs, les juges, les envoyés royaux, les dignités sacerdotales. Il découvre les trésors cachés, et promet fortune stable. — Si le *Soleil* est en opposition, perte de bien ou de position, suivie d'un retour de fortune; discorde dans la famille.

En nativité nocturne, fortune médiocre, que le temps rendra meilleure.

53. *Jupiter* en maison V, et nativité diurne, présage dignités de juges, surtout s'il est en ses maisons ou son exaltation, ou dans la maison du *Soleil*. S'il reçoit de *Mars* aspect sextile ou trigone, bonne fortune dans la profession des armes. — Si *Mercure* et la *Lune* sont en bon aspect avec *Jupiter*, sans aspect de *Mars*, fortune auprès des princes et des grands. — Si *Vénus* seule est en aspect avec *Jupiter*, bonne fortune.

En nativité nocturne, si *Mars*, *Vénus* ou la *Lune* sont en quadrature ou en opposition avec *Jupiter*, beaucoup de vices. — *Mars* en opposition, grandes et dangereuses querelles avec les sujets, les clients et autres subalternes. — *Jupiter* en V favorise les prêtres et ceux qui recherchent leur bienveillance.

54. *Jupiter* en maison VI, surtout s'il est maître du signe qui occupe les maisons I ou X, en nativité nocturne, et en opposition avec *Saturne*, ou *Mars*, ou le *Soleil*, présage beaucoup de maux. — Si la *Lune* décroissante est en conjonction ou quadrature avec *Jupiter*, ce présage est encore plus accentué. — Si la *Lune* croissante est sextile ou trigone, sans rayonnement d'astre maléfique, le même présage est un peu atténué.

55. *Jupiter* en maison VII, et nativité diurne, présage richesses,

vieillesse heureuse, s'il ne reçoit aucun aspect maléfique; fait surmonter les obstacles et vaincre les ennemis.

En nativité nocturne, chagrins en mariage, perte prématurée de l'épouse ou du fils, si *Jupiter* est frappé d'aspect maléfique. Toutefois, l'âge amènera quelque accroissement de fortune.

56. *Jupiter* en maison VIII présage perte de bien, ennemis très-puissants, séditions redoutables contre les princes, péril de mort violente. — Si *Saturne* ou *Mars* sont en opposition, caractère irascible, dont les emportements ressembleront à des accès de démence. — Si *Mercure* est en conjonction ou trigone avec *Jupiter*, et si la *Lune* croissante est en égal bon aspect, fortune auprès des princes. — *Jupiter* en VII!, présage mort prématurée, si le calcul des années ne signifie pas fortement longévité.

57. *Jupiter* en maison IX présage bonne fortune dans le sacerdoce, si la nativité est diurne. — En toute nativité, quelques souffrances d'esprit ou de corps. — S'il est uni à un signe favorable, et en bon aspect, fortune rencontrée en voyage. — En mauvais aspect, présage contraire.

58. *Jupiter* en maison X, et nativité diurne, présage élévation, popularité, dans la vie publique ; haute dignité dans la vie sacerdotale; dans la vie intime, luxure. — Si aucun aspect maléfique ne frappe la maison X, fortune élevée et durable. — S'il y a aspect maléfique, et si *Vénus* n'est point en VII, cette fortune sera renversée.

En nativité nocturne, caractère faible, facile à tromper, perte de bien.

59. *Jupiter* en maison XI, et nativité diurne, présage grande fortune, s'il est en conjonction avec la *Lune* croissante, et si le *Soleil* et *Vénus* sont en aspect sextile ou trigone.

Si la nativité est nocturne, ce présage est affaibli.

Si *Mars* est en VIII, dans l'une ou l'autre nativité, fortune suivie de chute.

60. *Jupiter* en maison XII présage victoire sur les ennemis les plus puissants, surtout si *Saturne* ou *Mars* est en I. — Si *Mars* est en VIII, péril de mort violente. — Si *Saturne* et le *Soleil* sont en opposition, menace de grande calamité. — Si la *Lune* décroissante est en opposition, chute en profonde détresse. — Si la *Lune* est croissante, si *Saturne* et *Mars* ne sont point en aspect maléfique et occupent des maisons et des signes fortunés, et si *Vénus* est en conjonction, sextile ou trigone, avec *Jupiter*, les bons présages seront fortifiés. — Si *Jupiter* est fortement maléficié par les aspects, détresse, captivité, exil, proscription.

JUPITER DANS LES XII SIGNES.

61. *Jupiter* dans le *Bélier*, surtout sur un point cardinal (I, IV, VII, X) et en aspect trigone avec *Saturne*, ou *Mars*, ou le *Soleil*, ou *Vénus*, ou *Mercure*, ou la *Lune*, présage bonheur dans les entreprises, amitié et faveur de personnes puissantes.

62. *Jupiter* dans le *Taureau* présage des commencements difficiles et dès périls, auxquels succéderont des amitiés puissantes, des entreprises heureuses. Faveur de femmes élevées, mais liaisons dangereuses avec des hommes pervers. Force d'âme, esprit de justice, cœur dévoué, témérité. Ingratitude des amis. — *Jupiter* uni au *Taureau* favorise la fortune des prêtres.

63. *Jupiter* dans les *Gémeaux* présage amitiés puissantes et bonne fortune, mais exposées à des vicissitudes et à des chutes soudaines, jusque vers la 45e année. Au delà de ce temps, vie paisible. — Cet aspect céleste confère aptitude aux sciences et gain dans le négoce.

64. *Jupiter* dans le *Cancer* présage amitiés puissantes, mais peu durables. — Lorsqu'en révolutions annuelles *Saturne* entrera dans le *Verseau* ou les *Poissons*, périls, troubles, maladies, discorde avec les puissants, querelles avec les proches, fausses accusations, poursuites de l'envie. — Ces présages s'atténueront lorsque *Saturne* entrera dans le *Cancer*, ou mieux encore, dans le *Lion*, car alors les ennemis seront vaincus. — *Jupiter* dans le *Cancer* soumet toujours à des alternatives de bien et de mal.

65. *Jupiter* dans le *Lion* présage sagesse, force d'esprit, sympathie et faveur des personnes puissantes. — Si *Saturne* est en trigone, mais occupant le *Bélier*, les chances de fortune seront contrariées ; mais quand le trigone sera formé par le *Sagittaire*, les entreprises réussiront. Toutefois, il y aura mauvais choix d'époux ou d'épouse, et peu de bonheur en mariage.

66. *Jupiter* dans la *Vierge* présage honnêteté, fidélité en affections, mais instabilité de fortune, et chances contraires dans les années pendant lesquelles *Saturne* occupera le lieu qu'il touchait en nativité. — Quand *Saturne* sera dans les *Poissons*, tourments d'esprit, perte de bien, maladies, que suivra un sort meilleur. — *Jupiter* en *Vierge* favorise les entreprises de négoce.

67. *Jupiter* dans la *Balance* présage des commencements difficiles, surtout si *Saturne* ou la *Lune* sont en opposition ; mais quand ce fâcheux aspect sera franchi, les chances deviendront meilleures. —

Jupiter en *Balance* favorise la fortune des prêtres, donne la bienveillance des grands et promet héritages ou donations.

68. *Jupiter* dans le *Scorpion* présage esprit religieux, bonnes chances d'avenir, surtout dans les années où *Saturne* arrivera dans le *Cancer*. — *Saturne* arrivant dans les *Poissons*, et en bon aspect avec *Mars*, puissantes amitiés; voyages par eau qui procureront grand profit. — *Jupiter* en *Scorpion* annonce toutefois alternative de bien et de mal.

69. *Jupiter* dans le *Sagittaire* présage élévation, réussite en toutes choses, s'il n'est frappé d'aucun aspect maléfique. Mais si *Saturne* est en quadrature ou en opposition, chance malheureuse en mariage, privation ou perte d'enfants.

70. *Jupiter* dans le *Capricorne*, et dégagé de mauvais aspects, présage bienveillance des puissants, et heureuses entreprises, selon la condition du sujet de l'horoscope. Il est particulièrement favorable à la fortune des prêtres.

71. *Jupiter* dans le *Verseau*, en I ou II, présage grande fortune, s'il reçoit aspect trigone d'une planète quelconque placée en lieu fortuné. Mais il annonce, en même temps, insouciance des intérêts de la vie, mollesse, amour du repos, paresse d'esprit. — Signe contraire à la fortune des prêtres.

Jupiter dans les *Poissons* présage science, sagesse, facultés remarquables, mais menace d'adversité soudaine et accablante. Toutefois la fin de la vie ne sera point dénuée de consolations.

JUPITER ET SES ASPECTS.

72. *Jupiter* en conjonction avec *Mars* présage élévation, succès dans les entreprises, surtout en I, V, XI et X, et si la conjonction a lieu en maison de *Jupiter* ou de *Mars*.

73. *Jupiter* en conjonction avec le *Soleil* et Oriental présage chances heureuses. — Occidental, menace d'adversité et de détresse.

74. *Jupiter* en conjonction avec *Vénus* présage sympathie et appui des grands. — Menace de séduction pour les jeunes filles. — Si *Mars* s'unit à cette conjonction, grands périls. — Si *Mars*, *Jupiter* et *Vénus* sont dans la *Balance*, le *Capricorne* ou le *Verseau*, et si *Saturne* occupe la maison voisine, et si la *Lune* est en aspect de *Mars* sans interposition de planète, et si le *Soleil* est en X, et si la *Lune* et le *Cancer* sont en I, présage d'amour incestueux entre le fils et la mère ou sa belle-mère. — En horoscope féminin, la fille aimera son père ou son beau-père.

75. *Jupiter* en conjonction avec *Mercure* présage grande élévation dans le sacerdoce, ou dans la justice; grande aptitude aux sciences mathématiques; fortune auprès des princes ou des puissants.

76. *Jupiter* en conjonction avec la *Lune* croissante, présage fortune. — Si la *Lune* est décroissante, présage contraire.

77. *Jupiter* en trigone avec *Mars* présage élévation, bonheur dans les entreprises; fortune auprès des princes ou des grands; audace, confiance en soi-même, triomphe sur les ennemis.

78. *Jupiter* en trigone avec le *Soleil* présage bonne fortune constante, si cet aspect n'est point contrarié par des aspects maléfiques.

79. *Jupiter* en trigone avec *Vénus* présage bonheur en mariage, augmentation de bien, faveur des grands et surtout des femmes en dignité.

80. *Jupiter* en trigone avec *Mercure* présage force d'esprit et de cœur, chances heureuses dans les entreprises; aptitude aux sciences et aux arts; fortune, auprès des princes et des grands.

81. *Jupiter* en trigone avec la pleine *Lune* présage élévation, célébrité, hautes fonctions; ascension de fortune, selon la condition du sujet de l'horoscope.

82. *Jupiter* supérieur, en quadrature avec *Mars*, présage puissante protection des grands, élévation de fortune.

Mars supérieur entraîne l'esprit à travers des errements qui compromettront les chances de l'avenir et créeront de fréquents périls.

83. *Jupiter* supérieur, en quadrature avec le *Soleil*, présage élévation de fortune.

Le *Soleil* supérieur fait succéder à la fortune des coalitions d'ennemis qui obligent parfois d'abandonner la patrie.

84. *Jupiter* supérieur, en quadrature avec *Vénus*, présage beaucoup d'amis; faveur et appui des femmes.

Vénus supérieure promet les joies de l'amour, mais suivies de chagrins, de ruptures ou séparations, à moins que *Vénus* ne possède 4 dignités dans le signe auquel *Jupiter* est uni.

85. *Jupiter* en quadrature avec *Mercure* présage contre les princes de redoutables soulèvements et les colères populaires. Discorde entre les proches, qui va parfois jusqu'à une haine mortelle. Élévation de fortune et richesse, si *Mercure* a 4 dignités dans le signe où se trouve *Jupiter*.

86. *Jupiter*, en quadrature avec la *Lune* croissante présage élévation de fortune, et protége contre les ennemis. — Si la *Lune* est décroissante, grande infortune, surtout en nativité nocturne.

87. *Jupiter* en opposition avec *Mars* présage vicissitudes de fortune, perte de bien; alliances et amitiés qui se changent en hostilité; grands périls résultant de liaisons dangereuses ou d'actions téméraires.

88. *Jupiter* en opposition avec le *Soleil* présage perte de bien, surtout en nativité nocturne.

89. *Jupiter* en opposition avec *Vénus* présage impuissance, insuccès dans les entreprises; infidélité, déceptions, perfidies, ingratitude de la part des amis; infortune en mariage.

90. *Jupiter* en opposition avec *Mercure* présage redoutables soulèvements contre les princes, explosions de la haine populaire. Discordes domestiques.

91. *Jupiter* en opposition avec la pleine *Lune* présage bonheur dans les entreprises, force d'âme dans les épreuves de la vie. — Si la *Lune* est décroissante, menace de grande infortune, surtout en nativité nocturne.

MARS DANS LES XII MAISONS.

92. *Mars* en maison I, en signe masculin, et en nativité nocturne, sans aspect sextile ou trigone de *Jupiter*, présage prodigalité ruineuse. — Si *Mars* est en *Bélier* ou *Scorpion*, et si *Jupiter* est en conjonction, sextile ou trigone, chance de fortune dans la carrière des armes.

En nativité diurne, audace, ruse, mais inconstance de l'esprit; impuissance dans l'accomplissement des desseins, fortune précaire. — Si *Jupiter* en sa propre maison, en exaltation, est en aspect trigone avec *Mars*, la chance de fortune sera meilleure. — *Mars* en I menace d'exil, surtout les princes et les grands.

93. *Mars* en maison II, s'il est en conjonction ou opposition, avec la *Lune* croissante, menace de quelque blessure, et parfois de captivité. — Ce présage s'éclipse, si *Jupiter* est en aspect sextile ou trigone.

En nativité nocturne, péril pour les gens de guerre; perte de bien pour tout autre, si *Jupiter* n'est pas en bon aspect.

94. *Mars* en maison III présage élévation, mais au prix de grands efforts. — Caractère curieux, usurpateur du bien d'autrui, et capable de quelque crime secret. — Si *Jupiter* occupe les maisons VII ou XI, grande fortune laborieusement acquise. — En mauvais aspect avec *Jupiter*, ou *Vénus*, ou *Saturne*, voyages dangereux, menace de guet-apens ou de grande infortune imprévue.

95. *Mars* en maison IV présage, en nativité nocturne, bonne

chance pour les gens de guerre, emplois auprès des princes ou des grands, mais peu de bien.

En nativité diurne, menace de blessure par le fer. — Si le *Soleil* est en conjonction, quadrature ou opposition, périls fréquents. — Si la maison I est occupée par un signe de *Mars*, et si *Mars* est lui-même en IV, ou si le lieu de la *Chance de fortune* est en maison de *Mars*, les périls seront plus à craindre.

96. *Mars* en maison V, nativité nocturne et en maison ou lieu d'exaltation de *Jupiter*, ou en aspect trigone avec *Jupiter*, présage élévation de fortune et prospérité en toutes entreprises. — Même présage s'il s'agit de *Vénus* au lieu de *Jupiter*.

En nativité diurne, perte de bien ou de position, changement de lieux, émigration en terre lointaine, fréquents périls. — Mais si *Jupiter* ou *Vénus* sont en aspect sextile ou trigone avec *Mars* ainsi posé, fortune acquise en lointains voyages, et heureux retour dans la patrie. — Si la *Lune* croissante est en opposition avec *Mars*, grandes vicissitudes, menace de captivité, à moins que *Mars* ne soit en signe de *Jupiter* ou en bon aspect avec lui.

97. *Mars* en maison VI présage beaucoup de maux, vie semée de vicissitudes, maladies. — Signe favorable pour l'étude et la pratique de la médecine. — Menace de révolte des sujets contre les princes, et d'attentat des serviteurs contre les maîtres.

98. *Mars* en maison VII présage grands maux et grands périls. Il excite aux crimes, à l'homicide, à la trahison. S'il est en opposition avec le *Bélier* ou le *Scorpion* placé en I, il ne frappe point de mort violente, mais il abrége la durée ordinaire de la vie, surtout si *Jupiter* n'est pas en bon aspect avec la maison I et la *Lune*.

Si la maison I n'est point maison de *Mars*, et si *Mars* est en opposition ou quadrature avec la *Lune* croissante, menace de mort prématurée. — Si tout autre signe que le *Bélier* ou le *Scorpion* se trouve en VII avec *Mars*, il y a péril de mort violente. — Si *Jupiter* n'est point en aspect sextile ou trigone, menace de mort par chute ou par les souffrances d'une captivité.

En nativité nocturne, *Mars* ainsi placé menace de blessure par le fer. — Si *Mars* est *maître* du temps, il inflige de grandes souffrances corporelles. — Même présage, si la *Lune* est *maîtresse* du temps. — L'étude des *maîtres du temps*, autrement dits *chronocrates*, se fait dans l'horoscope des années.

Si *Saturne* est en I ou X, et si la *Lune* croissante est voisine de *Mars*, ou si, décroissante, elle est voisine de *Saturne*, c'est le présage de beaucoup de maux ; menace d'accusations, de captivité, et par-

fois même de sentences capitales. Péril de chutes mortelles, de mort par guet-apens, ou de submersion. Si *Mars* est un signe humain, péril de mort par le glaive. — Si le *Soleil* est en opposition avec *Mars*, ou occupe un autre point cardinal, il menace de périr dans les flammes. — Quiconque a, dans son horoscope, *Mars* en VII, est toujours menacé de quelque blessure par le fer ou le feu, soit par accident, soit par la main d'un meurtrier. — *Mars* en VII présage encore chagrins en mariage et mort des enfants.

99. *Mars* en maison VIII présage perte de bien. — Si le *Soleil* et la *Lune* sont en opposition avec lui, menace de cécité. — Si *Mars* est seul en VIII, il menace les princes de redoutables soulèvements populaires ; et à tout autre sujet de l'horoscope il annonce des adversités. — Si la *Lune* est en II, et si *Jupiter* est sans aspect avec elle et avec *Mars*, c'est une menace de mort violente. — Si la *Lune* est en II et en signe humain, péril de mort par le fer, soit de la main d'un meurtrier, soit par sentence capitale. — Si la *Lune* est en signe de terre, péril de mort violente en quelque lieu isolé ou désert. — Si la *Lune* est en signe d'eau, menace de submersion. — Si la *Lune* est en signe d'air, menace de mort par chute.

En nativité nocturne, *Mars* inspire la ruse, le mépris des périls ; mais en même temps il menace de mort violente, ou de mort subite.

Si *Jupiter* est en aspect quelconque avec *Mars*, ces présages sont atténués. — Si *Jupiter* est en I, dans le *Taureau*, la *Balance*, le *Sagittaire* ou les *Poissons*, et si *Vénus* est en opposition avec *Mars*, les présages malheureux sont encore plus atténués.

100. *Mars* en maison IX, en nativité diurne, est favorable s'il est dans sa maison ou son lieu d'exaltation. — Si *Jupiter* est en I, chances heureuses.

En nativité nocturne, si *Jupiter* est en I, c'est un présage d'élévation, mais avec la menace de quelques périls en voyage. — Si les *Gémeaux* ou la *Vierge* sont en IX avec *Mars*, ou dans le *Taureau* ou la *Balance*, *Mars* présage la science, l'éloquence et la renommée qui s'y attache.

Si *Mars* est dans le *Bélier*, le *Scorpion*, le *Sagittaire* ou les *Poissons*, ou dans son lieu d'exaltation, et si *Jupiter* est en I, malice d'esprit, peu de franchise, tendance au parjure.

Mars en IX est favorable aux hommes qui embrassent la profession sacerdotale, et présage leur élévation en dignité.

101. *Mars* en maison X, en nativité nocturne et en signe masculin, ou dans le *Sagittaire* et les *Poissons*, ou en son lieu d'exalta-

tion, présage des périls et des déceptions, mais il est néanmoins favorable à la fortune ; il achemine vers les dignités civiles et militaires. — Si la *Lune* est proche de *Mars*, et si *Jupiter*, en sa propre maison ou en son lieu d'exaltation, occupe un autre point cardinal (I, IV ou VII), cet aspect présage pouvoir, commandement, autorité. — Si *Jupiter* est moins favorablement placé, ces présages sont affaiblis. — Si, *Mars* et *Jupiter* ainsi posés, *Saturne* occupe un autre point cardinal, c'est-à-dire si les trois planètes occupent trois points cardinaux différents, *Mars* étant en X, ce concours d'influences peut élever à la plus haute fortune, mais la mort sera prématurée ; quelques-uns de ceux qui seront ainsi élevés perdront à la fois le pouvoir et la vie, ou tomberont dans la dépendance de leurs ennemis.

En nativité nocturne et féminine, *Mars* en X présage mariage stérile, ou peu d'enfants, ou des enfants qui auront courte vie.

En nativité diurne, *Mars* en X présage peu de succès dans les entreprises, perte de bien, proscriptions, condamnations, nécessité de s'expatrier, exil, mort au loin.

102. *Mars* en maison XI présage beaucoup de bien ; sympathie populaire pour les princes et autres personnages en dignité. — Accès à de hautes positions, si la *Lune* est décroissante, et si *Jupiter* est en aspect favorable avec *Mars*. Cet aspect est particulièrement heureux pour ceux qui embrasseront la carrière de juge, ou les professions qui ont rapport avec les tribunaux. — Si *Mars* est en exil ou en chute, ou s'il est frappé d'aspect maléfique, il présage au contraire la ruine des entreprises, la trahison des amis, et les autres afflictions qui peuvent dériver du domaine de la maison XI.

Si *Mars* est en XI, en conjonction avec *Saturne*; ou si l'un d'eux occupe cette maison, et si l'autre est en conjonction ou quadrature avec la *Lune*, et si *Mars* et *Mercure* ont entre eux un aspect quelconque, c'est un présage de chute en démence; ou d'épilepsie, ou de mort violente par suite d'accident.

103. *Mars* en maison XII, en nativité diurne, présage grandes maladies. Il menace les princes de soulèvements populaires. Périls fréquents, si *Jupiter* n'est pas en bon aspect avec *Mars*.

En nativité nocturne, ces présages sont atténués.

Si, en nativité diurne, *Jupiter* est en conjonction avec *Mars*, ou s'il occupe un point cardinal (I, IV, VII, X), et si *Saturne* est sur un autre point cardinal, c'est une menace de mort violente par cause extérieure ou par suicide.

Si, *Mars* étant sur un point cardinal (I, IV, VII, X), *Vénus* occupe un autre point cardinal, il entraîne à des pensées de meurtre ou de

suicide en mariage. — Si c'est *Mercure* qui occupe un autre point cardinal, il menace de maladie du cœur, et quelquefois de condamnation capitale. — Si c'est le *Soleil* qui occupe un autre point cardinal, il menace de mort par le feu. — Si la *Lune* croissante est en conjonction avec l'une des planètes ainsi placées, elle rend la menace de mort violente plus imminente.

MARS DANS LES XII SIGNES.

104. *Mars* dans le *Bélier* présage caractère irritable, querelleur, processif, toujours prêt à attaquer par la parole ou l'action. — Il prédispose à une jeunesse libertine.

105. *Mars* dans le *Taureau* inspire audace, témérité, entraînement à tout faire pour réussir. — Il prédispose la jeunesse à subir le joug des femmes et à tomber dans les infortunes qui résultent de cette faiblesse. — Il présage caractère fourbe et perfide. — Il entraîne au rapt, au viol, à l'adultère, et se livre aux conséquences dangereuses de ces actes.

106. *Mars* dans les *Gémeaux* incline vers le goût des armes, et inspire les ruses de guerre aux hommes qui suivent cette carrière. Il donne la prudence unie à la ruse. — Il inspire aux juges et aux officiers de justice la finesse d'esprit qui facilite la recherche et la découverte des crimes cachés.

107. *Mars*, dans le *Cancer*, est favorable à ceux qui choisiront la profession militaire. — Il favorise également ceux qui s'appliqueront aux arts de la médecine et de la chirurgie. — Il inspire la témérité, mais il y joint l'inconstance de la volonté. — Il menace de cécité.

108. *Mars*, dans le *Lion*, donne la force de caractère, l'audace, mais il y joint un penchant à la tristesse. — Il présage de grandes maladies, surtout de la poitrine et de l'estomac. — Il menace de cécité, et parfois de mort violente.

109. *Mars* dans la *Vierge* prédispose à la colère, mais la concentre dans l'âme, en attendant l'occasion de se venger, et fait quelquefois méditer l'homicide. Il menace de blessures ou de cécité, et précipite parfois dans la détresse.

110. *Mars* dans la *Balance* inspire le goût des armes, mais il expose à de grandes adversités. Il menace de blessures par fer ou feu, mais présage le repos vers la fin de la carrière, si d'autres signes ne l'ont point bornée violemment.

111. *Mars* dans le *Scorpion*, et en maison heureuse, inspire la force d'âme, l'audace, et prédispose à triompher des ennemis. Il

présage sagesse, bonne réputation, parfois célébrité. Toutefois, il incline avec excès vers l'amour des femmes, et entraîne à commettre des actes de violence pour les posséder. Ce signe est heureux pour ceux qui embrasseront la carrière des armes. — En maison malheureuse, VI ou XII, le contraire.

112. *Mars* dans le *Sagittaire* rend efféminé, inactif, dans les commencements de la vie. Il présage néanmoins sympathie et faveur des grands. — Si *Mars* est en quadrature avec le *Soleil*, et si le *Soleil* est en XII et en signe humain, et surtout si *Mars* est aussi en quadrature avec la *Lune*, c'est un présage de mort par meurtre.

113. *Mars* dans le *Capricorne* rend courageux et prépare les sympathies et la faveur d'hommes puissants.

114. *Mars* dans le *Verseau* incline au mal, à la perfidie, au crime, aux querelles violentes. — Il menace de cécité.

115. *Mars* dans les *Poissons* incline au libertinage. Il présage la bienveillance des princes et des grands.

MARS ET SES ASPECTS.

116. *Mars* en conjonction avec le *Soleil* présage perte de bien, afflictions, travaux pénibles. — Il menace de blessures par fer ou feu. — Il rend l'esprit vacillant et instable dans ses résolutions. — Si *Mars* et le *Soleil* sont sur des points cardinaux ou dans les maisons succédantes, ces présages sont fortifiés.

117. *Mars* en conjonction avec *Vénus* présage discordes, embarras, procès, occasionnés par les femmes. — Si la nativité est féminine, la femme sera audacieuse et libre dans ses mœurs. — Adultères dangereux avec des hommes ou des femmes de condition inférieure, selon le sexe du sujet de l'horoscope.

118. *Mars* en conjonction avec *Mercure* donne un bon jugement, une intelligence qui saisit les intérêts de la vie, mais il incline au mensonge. — Si *Saturne* est en bon aspect, ce présage s'affaiblit. — Si *Mercure* est sur un point cardinal, et si la *Lune* est en mauvais aspect, c'est un présage de mauvaises pensées, d'inclination à la fourberie et au vol.

119. *Mars* en conjonction avec la *Lune*, menace de blessures par fer et de mort violente. S'ils sont sur un point cardinal, ils présagent habileté dans les arts, mais avec peu de profit et perte de bien.

120. *Mars* en trigone avec le *Soleil*, et en maison heureuse, présage ascension de fortune, surtout en nativité nocturne et si le

Soleil est supérieur. — Si *Jupiter* est en bon aspect et si la *Lune* est aussi favorablement disposée, ce présage est fortifié ; il l'est encore plus, si *Mars*, le *Soleil* et *Jupiter* sont en signes masculins.

121. *Mars* en trigone avec *Vénus* présage gain, fruit d'une activité constante ; heureux mariage, si *Saturne* n'est point en mauvais aspect. — Il incline à l'orgueil et au libertinage, et procure du bien par la faveur des femmes.

122. *Mars* en trigone avec *Mercure*, tous deux en maisons heureuses et signes favorables, présage sagesse et succès dans les entreprises ; intelligence qui saura tourner les écueils de l'avenir ou réparer les disgrâces de la fortune. Il inspire la finesse d'esprit, et donne l'aptitude aux sciences qui exigent des calculs.

123. *Mars* en trigone avec la *Lune*, tous deux en bons lieux de l'horoscope, et surtout si la *Lune* est décroissante, et si la nativité est nocturne, présage bonheur dans les entreprises. — Si *Mars* et la *Lune* reçoivent aspect sextile de *Jupiter*, élévation de fortune. — Si la *Lune* est pleine, cette prospérité sera troublée par des maladies ou par des vicissitudes.

124. *Mars* supérieur, en quadrature avec le *Soleil*, menace d'une grande adversité, et bouleverse toutes les entreprises, et toutes les chances ou occasions de réussir.

Si le *Soleil* est supérieur, infortune, fin malheureuse. — Soulèvement des sujets contre les princes, luttes sanglantes, haines populaires. — Ces présages sont encore plus accentués en nativité diurne, surtout si cette quadrature frappe la maison I, ou si *Mars*, placé en VII ou en X, se trouve en aspect avec le *Soleil* placé sur un point cardinal (I, IV, VII, X), et avec la *Lune* croissante ; car alors l'administration publique pourra éclater en irrémédiables excès.

En nativité nocturne, ces présages sont les mêmes.

125. *Mars* supérieur, en quadrature avec *Vénus*, présage toute sorte de maux occasionnés par des femmes.

Vénus supérieure présage libertinage secret, si Jupiter est en conjonction avec Vénus, ou s'il projette aspect trigone sur Mars ou sur Vénus.

126. *Mars* supérieur, en quadrature avec *Mercure*, présage toute sorte de maux, toute sorte d'obstacles et d'insuccès, et des accusations dangereuses. — En nativité nocturne, ces présages sont moins menaçants.

Si *Mercure* est supérieur, il inspire la malice, la méchanceté, la cupidité, la rapacité et l'esprit d'usurpation. Péril d'accusation et de captivité.

127. *Mars* en quadrature avec la *Lune* présage mort prématurée, ou nombreux périls qui menaceront l'existence. Parfois aussi, animadversion publique, accusations écrasantes, menace de mort misérable, surtout si la *Lune* est pleine. Mauvais choix d'épouse et mariage malheureux.

128. *Mars* en opposition avec le *Soleil* présage, en nativité diurne, cécité future, et si les autres aspects de l'horoscope sont dangereux, mort atroce. — En tout cas, périls inopinés, menace d'une chute terrible.

En nativité nocturne, maladies graves, menace de détresse.

129. *Mars* en opposition avec *Vénus*, surtout en nativité diurne, présage des vices apparents ou cachés; maladies fréquentes, surtout si cette opposition part du *Cancer* ou du *Capricorne*, et si *Jupiter* ne la tempère par aucun bon aspect.

130. *Mars* opposé à *Mercure* présage une grande adversité. — Exil; si *Mercure* est en *Capricorne* ou *Verseau*.

131. *Mars* opposé à la *Lune* présage mort prématurée après beaucoup d'afflictions. Cécité. — Si la *Lune* est croissante, et surtout si elle occupe un point cardinal (I, IV, VII, X), menace de mort misérable. Chagrins en mariage.

LE SOLEIL DANS LES XII MAISONS.

132. Le *Soleil* en maison I, dans le *Lion* ou le *Bélier*, et favorisé par de bons aspects, présage élévation. — S'il reçoit de mauvais aspects, ce présage est affaibli ou détruit. — Si *Mars* est en aspect favorable, il présage élévation exposée aux assauts de l'envie, à la lutte, à la ruine. — Si *Jupiter* est aussi sur un point cardinal (I, IV, VII, X), en signe masculin, et si la pleine *Lune* est aussi sur un point cardinal (I, IV, VII, X), ou en maison succédante (II, V, VIII, XI), ces aspects peuvent acheminer à la plus haute élévation.

Si *Mars* est en X ou en VII, *Jupiter* et le *Soleil* étant placés comme il vient d'être dit, et si la *Lune* est en conjonction avec *Mars* en X ou en VIII, c'est un présage de mort violente. — Les mêmes aspects présagent également chute du pouvoir. — Si la *Lune* n'est point unie à *Mars*, si elle est seule sur un des points cardinaux (I, IV, VII, X), le *Soleil* étant en I, la fortune sera terminée par captivité ou mort violente, ou du moins par une chute humiliante et irréparable. — Si le *Soleil* est en I, *Saturne* en X, et la pleine *Lune* sur un autre point cardinal, ou en II, ou en VIII,

en conjonction avec *Mars*, c'est un présage de captivité, ou d'exil, ou de mort violente.

Si le *Soleil* est seul en I, *Mars* en maison succédante (II, V, VIII, XI), et la *Lune* sur un autre point cardinal ou dans une autre maison succédante, c'est un présage de mort violente et de renversement pour les princes.

Si le *Soleil* est en I, la *Lune* sur un autre point cardinal, et sans aucun aspect de *Mars*; si *Jupiter* est en conjonction avec le *Soleil*, ou sur un autre point cardinal, ou en maison succédante, c'est un présage de très-haute élévation.

Si, les planètes ainsi placées, *Saturne* est en conjonction, ou trigone, ou même en quadrature, ou en opposition avec *Mars*, c'est un présage d'élévation, mais qui sera suivi de chute, d'exil, ou de mort violente.

En nativité nocturne, si le *Soleil* est en I, en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*, c'est une menace d'avortement pour les entreprises.

Si, le *Soleil* étant en I, *Saturne* est en conjonction en XII avec *Mars*; et si la *Lune* est en VI, mort violente, surtout pour ceux qui vivent sous la domination d'autrui.

Si le *Soleil* et la *Lune* sont sur un point cardinal (I, IV, VII, X), et si *Saturne* et *Mars* sont dans le *Cancer* ou le *Lion*, ou sur d'autres points cardinaux, c'est un présage de mort violente.

133. Le *Soleil* en maison II inspire la grâce et la bonté, mais il rend languissant et expose sans défense aux chocs de la vie. — Si *Jupiter* ou *Vénus* sont en bon aspect, ils annoncent accroissement de bien. — Cette position du *Soleil* fait parfois sortir de l'obscurité pour s'élever à une grande fortune, mais au prix de pénibles et longs efforts.

134. Le *Soleil* en maison III inspire généralement la sagesse et un bon jugement dans les affaires de la vie; surtout si *Jupiter* et *Mercure* sont en bon aspect avec le *Soleil*. — Si le *Soleil* est dans le *Lion*, le *Sagittaire*, les *Poissons*, le *Taureau*, la *Balance*, les *Gémeaux* ou la *Vierge*, il incline vers la religion et favorise ceux qui se consacrent à la vie sacerdotale. — Si *Saturne* ou *Jupiter* sont en conjonction avec le *Soleil*, cet aspect prédispose au parjure, à la perfidie, et trouble la raison. — Le *Soleil* en III présage aussi augmentation de fortune sur une terre étrangère.

135. Le *Soleil* en maison IV, en aspect avec *Saturne* ou *Mars*, présage perte de bien, ou difficulté d'acquérir. — Inconstance des affections domestiques. — Fortune médiocre, mais paisible, dans un âge avancé, si l'horoscope présage longévité.

136. Le *Soleil* en maison V inspire la bonté et favorise le succès des entreprises, s'il est en signe heureux, et s'il reçoit de bons aspects. — Si *Vénus* est en conjonction avec le *Soleil*, ou en sextile ou trigone, elle élève parfois à une très-haute fortune. — Si une planète maléfique se conjoint au *Soleil*, elle ne détermine point ce bon présage, parce que la maison V est le siége de la bonne fortune. — Si le *Soleil* est seul en V, en nativité, il menace de la perte des enfants.

137. Le *Soleil* en maison VI présage beaucoup de maux. Si *Mars* est en I, blessure par fer. — S'il n'y a point de planète bénéfique en X, perte de bien. — Si *Jupiter* et *Vénus* sont en conjonction avec le *Soleil*, les présages malheureux s'évanouissent. — Le *Soleil*, seul en VI présage maladie du cœur. — Discorde et lutte entre le prince et les sujets. — Le *Soleil* en VI ou XII avec la *Lune*, et en opposition avec *Saturne*, menace de mort violente. — Si le *Soleil* et la *Lune* sont avec *Mars* dans le *Cancer*, le *Scorpion* ou les *Poissons*, ce présage est fortifié, et la mort violente sera causée par naufrage ou submersion.

138. Le *Soleil* en maison VII présage maladies, surtout s'il est avec *Saturne* ou *Mars* en conjonction, quadrature ou opposition. — Si la *Lune* est en conjonction avec le *Soleil*, ou se trouve en X, et surtout si *Jupiter* est sa propre maison ou son lieu d'exaltation, c'est un présage d'élévation que confirmera le signe de la *Chance de fortune* posé sur un point cardinal. — Si *Jupiter* est en bon aspect avec le *Soleil*, la *Lune* et la *Chance de fortune* ainsi placés, ce présage peut acheminer à la plus haute élévation ; mais si *Saturne* et *Mars* sont en II, ou en VIII, cette espérance est éclipsée, ou si la hauteur est atteinte, il y aura ensuite chute, exil ou captivité, et quelquefois suicide. — Si *Mercure* est en conjonction avec le *Soleil*, ou en trigone ; il donne aptitude à la culture des Lettres et des Sciences. — Si *Saturne* se conjoint au *Soleil* et à *Mercure*, il inspire la malice, la malveillance, et refuse les biens que pourrait conquérir l'intelligence. — Le *Soleil* en VII présage de nombreux et très-puissants ennemis.

139. Le *Soleil* en maison VIII, avec *Saturne* ou *Mars*, ou en quadrature ou opposition avec eux, prédispose aux maladies du cœur et des régions voisines. Si la *Lune* est en opposition, et si *Saturne* et *Mars*, ou l'un des deux, sont en quadrature avec elle, grandes maladies, surtout de la tête. — Si *Jupiter* et *Vénus* se lient par conjonction ou trigone aux aspects précédents, ces maladies seront suivies de guérison. — Si *Mercure* est uni à la *Lune*, les

maladies ne seront guéries ou soulagées que par un secours surnaturel. — Si, le *Soleil* étant en VIII, la *Lune* est en X, si le *Lion* ou le *Cancer* est en I, c'est le présage d'un accès de folie qui sera la cause d'une mort violente.

140. Le *Soleil* en maison IX, en conjonction avec *Jupiter* ou *Vénus*, présage bonheur et accroissement de bien. — Si au contraire *Saturne* ou *Mars* s'y trouvent avec le *Soleil*, c'est le présage de périls en voyage, et même de mort misérable sur la terre étrangère. — Le *Soleil* en IX présage élévation de fortune pour les prêtres, surtout s'il est en signe masculin.

141. Le *Soleil* en maison X, en nativité diurne, et dans le *Lion*, le *Sagittaire* ou les *Poissons*, ou dans son signe d'exaltation, présage haute fortune. — Si *Mars* occupe un autre point cardinal (I, IV, VII), il présage la même fortune, en y ajoutant de grands périls et les poursuites de l'envie ou de la haine. — Si *Mars* est en VII, et si la pleine *Lune* occupe un autre point cardinal, c'est-à-dire I ou X, c'est un présage de captivité ou d'exil. — Si, le *Soleil* étant en X, *Mars* est en I ou en IX, et reçoit de la *Lune* aspect de conjonction, de quadrature ou d'opposition, c'est un présage de mort violente. — Si le *Soleil* en X est favorisé par de bons aspects, l'homme le plus obscur peut s'élever à une grande fortune. — S'il est en signe de feu, *Bélier*, *Lion* ou *Sagittaire*, les bons augures sont encore plus fortement confirmés.

142. Le *Soleil* en maison XI présage élévation, surtout si *Jupiter* ou *Vénus* sont avec lui en conjonction, sextile ou trigone. Cette élévation sera due aux bons offices et au dévouement des amis. — Si une planète maléfique s'unit au *Soleil*, ou le frappe de mauvais aspect, c'est un présage malheureux, non pour le sujet de l'horoscope, mais pour les enfants qui pourront un jour naître de lui. — Si le *Soleil* est en XI ou en VI avec la *Lune*, et s'ils reçoivent de *Saturne* aspect d'opposition, c'est une menace de mort violente. Ce présage sera pire, si le *Soleil* avec la *Lune* est en signe d'eau, et surtout si *Mars* s'y conjoint. — Si le *Soleil* en XI est avec *Saturne*, *Mars* et *Mercure*, et si la *Lune* est en III, sans bon aspect de *Jupiter*, c'est une menace de mort violente, en expiation de quelque crime.

143. Le *Soleil* en maison XII présage perte de bien, captivité, vie triste, graves et dangereuses maladies. — Si une planète maléfique s'y unit au *Soleil*, ce présage sera plus fort. — Si une planète bénéfique s'y unit, le mal existera de même, parce que XII est la maison du mauvais Génie. Trahison des sujets envers les princes, et oppression par des ennemis de toute espèce et très-puissants.

LE SOLEIL DANS LES XII SIGNES.

144. Le *Soleil* dans le *Bélier* présage fortune variable, alternative d'élévation et d'abaissement. — Si cependant le *Soleil* est sur un point cardinal (I, IV, VII, X), sans mauvais aspect de *Saturne*, ou en maison succédante (II, V, VIII, XI), il y aura quelque fortune. — Si le *Soleil* est frappé d'aspects maléfiques, le mal dominera : menace de fièvre ardente. — Si, le *Soleil* étant dans le *Bélier*, la *Lune* est dans la *Balance*, c'est une menace de mort violente.

145. Le *Soleil* dans le *Taureau* présage contestations, procès, dissipation de bien par le libertinage. — S'il y a menace, aspect de planète maléfique, beaucoup d'adversité.

146. Le *Soleil* dans les *Gémeaux* présage médiocre fortune, esprit borné, perte de bien, s'il n'y a point favorable aspect de planète bénéfique. Ce signe est cependant favorable à la culture des sciences et surtout des mathématiques ; mais il en sera tiré peu de profit.

147. Le *Soleil* dans le *Cancer* présage beaucoup d'ennemis, beaucoup de tribulations. Mais ce présage s'atténue par la présence d'aspects bénéfiques. — Voyages fréquents. — Si la *Queue du Dragon* s'unit au *Soleil*, ou à *Saturne*, ou à *Mars*, c'est une menace de submersion ou de cécité.

148. Le *Soleil* dans le *Lion* présage haute élévation, et orgueilleuse confiance en soi-même, surtout si le *Lion* est en maison heureuse, et si les aspects sont favorables. Ce bonheur sera troublé par quelques maladies. — Les bons augures sont atténués, si la nativité est nocturne.

En nativité diurne, si le *Soleil* est sur un point cardinal, ou dans une maison succédante, le présage sera excellent.

149. Le *Soleil* dans la *Vierge* présage les plus heureux dons de l'intelligence. Mais s'il est frappé d'aspect maléfique, c'est un signe d'impuissance ou de grande difficulté dans les entreprises.

150. Le *Soleil* dans la *Balance*, lieu de sa chute, présage à tous quelque grande adversité. Mais il est surtout fatal aux princes, et sans un secours particulier du Tout-Puissant, les puissances de la terre seront renversées, et parfois réduites à ne pas trouver, dans leur chute et leur épouvantement, un seul homme auquel elles osent confier leur salut. Ce présage sera surtout redoutable, si le *Soleil* et la *Balance* sont dans une maison malheureuse, et en quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*.

151. Le *Soleil* dans le *Scorpion* présage réputation et parfois célébrité ; sympathie et faveur des princes et des puissants. — Ce pré-

sage sera renversé, si le *Soleil* est frappé d'un mauvais aspect par une planète maléfique.

152. Le *Soleil* dans le *Sagittaire* présage élévation, mais abus de la fortune qui entraînent un châtiment. — Menace de perdre les enfants issus du mariage, surtout si le *Soleil* est frappé d'aspect maléfique. — Ce signe favorise l'élévation des prêtres aux dignités de leur profession. — Il incline au libertinage.

153. Le *Soleil* dans le *Capricorne* présage réputation et parfois célébrité. — Mais s'il est frappé d'aspect maléfique, ce présage sera diminué, et l'honneur s'avilira dans la fréquentation de sociétés perverses. — En nativité nocturne, vicissitudes de fortune. — En nativité diurne, succès dans les entreprises.

154. Le *Soleil* dans le *Verseau* présage élévation, mais les princes et les grands, nés sous ce signe, ne trouveront guère de sujets fidèles, ni de serviteurs obéissants. — Grandeur vacillante, fortune changeante, inimitiés dangereuses, menace de chute et de dépouillement, surtout si la nativité est nocturne. — En nativité diurne, ces présages seront atténués.

155. Le *Soleil* dans les *Poissons* présage arrogance, volonté tyrannique qui voudra tout soumettre, et ne reculera devant rien pour accomplir ses desseins ; et, par suite, lutte pénible avec les résistances, et adversités, surtout si le *Soleil* est frappé d'aspect maléfique. Ce signe est néanmoins favorable aux prêtres et leur présage élévation aux dignités sacrées. — Penchant au libertinage.

LE SOLEIL ET SES ASPECTS.

156. Le *Soleil* en conjonction avec *Vénus* et en maison VII, en nativité diurne, présage réputation et parfois célébrité, grande fortune, surtout si *Vénus* et le *Soleil* sont en I ou en X, et sans mauvais aspect de *Saturne* ou de *Mars*. — Fortune favorisée par la protection de femmes haut placées.

157. Le *Soleil* en conjonction avec *Mercure* présage riches facultés de l'intelligence qui conduiront à la fortune. — Sagesse, éloquence, imagination.

158. Le *Soleil* en conjonction avec la *Lune* présage en tout horoscope quelque adversité, et diminue les chances heureuses. — En maison VII, c'est un présage d'infortune en mariage, et de maladies, surtout de cécité. — Cependant il y aura d'utiles amitiés, mais elles seront peu durables.

159. Le *Soleil* en trigone avec *Vénus* donne les mêmes présages que *Jupiter* en trigone avec *Vénus*.

160. Le *Soleil* en trigone avec *Mercure* donne les mêmes présages que *Jupiter* et *Mercure*.

161. Le *Soleil* en trigone avec la *Lune* présage esprit bienveillant, ami de la concorde, et qui recueillera les fruits de ces inclinations, surtout si la *Lune* est croissante. — Si la *Lune* est décroissante, ce présage est diminué. — Si tous deux ne sont pas en maison heureuse, ou si l'un des deux est frappé de mauvais aspect, ce même présage est détruit.

162. Le *Soleil* en quadrature avec *Vénus*, présage comme la quadrature de *Jupiter* et de *Vénus*.

163. Le *Soleil* en quadrature avec *Mercure* présage comme la quadrature de *Jupiter* et de *Mercure*.

164. Le *Soleil* en quadrature avec la *Lune* présage fortune changeante; alternative de bien et de mal; maladies nerveuses; beaucoup d'envieux et d'ennemis.

165. Le *Soleil* en opposition avec *Vénus* présage comme l'opposition de *Jupiter* et de *Vénus*.

166. Le *Soleil* en opposition avec *Mercure* présage comme l'opposition de *Jupiter* et de *Mercure*.

167. Le *Soleil* en opposition avec la *Lune* présage fortune changeante, alternative de bien et de mal, caractère irrésolu, trouble de l'esprit dans les temps difficiles.

VÉNUS DANS LES XII MAISONS.

168. *Vénus* en maison I, en nativité nocturne, présage richesses de l'intelligence, amitié des princes et des grands, si *Vénus* est dans les *Gémeaux* ou la *Vierge*. — Si elle est en signe humain, elle présage aux prêtres les dignités de leur hiérarchie. — Si elle reçoit de bons esprits, elle présage richesses. — Si elle est en conjonction avec *Mercure* dans les signes précités, elle promet aux prêtres le plus haut rang dans les temples. — Ce signe est favorable à ceux qui veulent exercer la profession de musicien. — Si *Vénus* est en signe fixe, elle présage faveur des princes. — En nativité diurne, si *Jupiter* n'est pas en conjonction ou trigone avec *Vénus*, libertinage et la honte qui s'y attache.

169. *Vénus* en maison II, nativité nocturne, présage esprit d'invention appliqué aux arts. — En nativité diurne, grands empêchements dans les entreprises. — Si *Saturne* ou le *Soleil* est en qua-

drature ou opposition, vices secrets et infâmes, surtout si *Vénus* se trouve dans le *Capricorne* ou le *Verseau*, le *Bélier* ou le *Scorpion*, les *Gémeaux* ou la *Vierge*. *Vénus* en II favorise l'élévation des prêtres aux dignités sacrées. — Bonne fortune aidée par la protection de femmes haut placées.

170. *Vénus* en maison III, et en bon aspect avec *Jupiter*, présage toutes chances heureuses. — Si elle est en conjonction avec *Mercure* ou la *Lune*, elle élève les prêtres à de hautes dignités. — Elle présage gain recueilli en voyage.

171. *Vénus* en IV, nativité diurne, présage perte de bien, et grande difficulté pour acquérir. — Si *Mercure* est en conjonction, périls encourus pour cause d'adultère, ou pour abus de confiance.

En nativité nocturne, amitiés puissantes qui seront obtenues vers le milieu de la vie. — Si *Vénus* est dans le *Cancer* ou le *Capricorne*, embarras, querelles, procès, occasionnés par des femmes. — Si *Vénus* est dans le *Verseau*, et en conjonction, quadrature ou opposition avec la *Lune*, vices infâmes. — Voir aussi les présages donnés par *Jupiter* en IV.

172. *Vénus* en maison V inspire la bonté et présage des chances heureuses. — Si elle reçoit bon aspect de *Jupiter*, elle élève les prêtres à de hautes dignités, et fait triompher des envieux, des ennemis et des obstacles. — Elle présage des amitiés puissantes, et fait rencontrer la fortune dans le mariage. — Si elle reçoit aspect de la *Lune* croissante, elle élève haut, mais elle expose à l'envie et à des haines puissantes; elle crée le soupçon et les querelles entre époux.

173. *Vénus* en maison VI, en l'absence de planète bénéfique occupant X, présage mariage malheureux. — Dans un horoscope de femme, grand péril au moment d'enfanter; avortement, ou opération mortelle.

En nativité nocturne, si une plainte bénéfique est en X, bonheur en mariage et succès dans les entreprises. — Si *Vénus* est éloignée d'un point cardinal, et si la *Lune* placée sur un point cardinal reçoit mauvais aspect d'une planète maléfique, menace de grande infortune et d'abandon par les parents. — En nativité d'homme, amour pour les servantes et autres femmes de basse condition. — En toute nativité, maladies des reins, et faiblesse des organes génitaux.

174. *Vénus* en maison VII, en nativité nocturne, et en sa propre maison, présage généralement longévité, si elle n'est point frappée d'aspect très-contraire. — Si *Mars* est en conjonction, penchant au libertinage. — Si *Mars* et *Vénus* ainsi posés reçoivent de *Saturne* aspect de quadrature ou d'opposition, et si *Saturne* est dans le

Cancer ou le *Capricorne*, les femmes qui auront tels signes en leur nativité, seront très-portées à l'amour. Ce présage sera encore plus fort, si *Saturne* occupe le *Capricorne*, et si *Mars* est dans le *Bélier*.

175. *Vénus* en maison VIII, en nativité diurne, présage en général mariage tardif, ou avec une femme stérile. Si *Mercure* est en conjonction avec *Vénus*, et si *Saturne* ou *Mars* projette contre eux aspect de quadrature ou d'opposition, perte de biens, adversité, menace de mort par spasmes, convulsions, apoplexie.

En nativité nocturne, donation qui proviendra d'une femme morte. — Mort prompte et sans souffrance, quelquefois par l'effet d'une machine de guerre.

176. *Vénus* en maison IX, en nativité diurne, est favorable aux prêtres et leur présage élévation en dignité, surtout si *Saturne* est en aspect sextile ou trigone; et en nativité nocturne, cette élévation sera encore plus considérable. — Si, en nativité nocturne, *Saturne* et *Mars* sont en quadrature ou en conjonction avec *Vénus*, infortune occasionnée par les femmes, surtout si les planètes maléfiques occupent le *Cancer* ou le *Capricorne*. — Si, *Saturne* et *Mars* n'étant point hostiles, *Jupiter* se trouve en bon aspect avec *Vénus*, amour de femmes d'un haut rang et qui aideront à la fortune. — Si *Mars* est en quadrature ou en opposition avec *Vénus*, et surtout s'il occupe un point cardinal, beaucoup d'ennemis et de périls. — *Vénus*, en IX, favorise les voyages et les intérêts qui s'y attachent.

177. *Vénus* en maison X, et en bon aspect, présage élévation de fortune. — Si *Mercure* est en conjonction, et si *Saturne* est en mauvais aspect, distinction de réputation, chute dans le mépris. — Si *Mars* est en aspect, même augure. — *Vénus* en signe favorable et bon aspect présage faveur des princes et des grands.

178. *Vénus* en maison XI et frappée de quadrature ou d'opposition par *Saturne* et *Mars*, inspire des vices infâmes, des penchants contre nature. Elle promet aussi des amis puissants, et qui aideront à la fortune, si *Saturne* et *Mars* sont en sextile ou trigone. — Si *Vénus* reçoit aspect de la *Lune*, elle présage richesses et emplois lucratifs. — Si *Mercure* s'unit à *Vénus* et à la *Lune*, présage d'amitiés puissantes; fidélité des affections, succès dans les entreprises.

179. *Vénus* en maison XII présage chagrins causés par les femmes. — Si *Mars* et *Mercure* sont en mauvais aspect, piéges tendus par des servantes ou autres femmes de basse condition. — Instincts de libertinage.

En nativité diurne, menace de mort affreuse occasionnée par des intrigues de femmes. — Si *Saturne* est en aspect avec *Vénus*, esprit

incapable de faire aucun bien, surtout en nativité nocturne. — Si *Vénus* est dans la *Vierge*, le *Capricorne* ou le *Verseau*, et en conjonction avec *Saturne*, le *Soleil* ou *Mars*, péril de mort violente occasionnée par des femmes.

VÉNUS DANS LES XII SIGNES.

180. *Vénus* dans le *Bélier* présage vices de l'âme ou du corps, anxiété, soucis, tristesse, embarras de la vie; amour impur, surtout si *Mars* est en aspect avec *Vénus*. — S'il y a bon aspect de *Jupiter*, ces présages sont atténués. — Si la *Lune* est conjointe avec *Vénus*, et si le *Soleil* est dans un signe masculin, libertinage effréné.

181. *Vénus* dans le *Taureau* présage élévation de fortune, surtout si elle reçoit bon aspect de *Jupiter*. — Passions dangereuses pour des femmes de basse condition.

182. *Vénus* dans les *Gémeaux* présage bonté, sagesse, finesse, esprit ingénieux, surtout si *Mercure* est en bon aspect. — Si, en Révolution annuelle, *Saturne* est en conjonction, quadrature ou opposition, grands embarras de position. — Passions libertines. — Si *Vénus* est en IX et en bon aspect, elle présage aux prêtres élévation en dignité.

183. *Vénus* dans le *Cancer* présage gourmandise, abandon aux voluptés grossières, surtout si *Jupiter* est en sextile ou trigone.

184. *Vénus* dans le Lion présage vices, penchant au mal, fortune précaire, fréquents embarras de la vie. — Si *Jupiter* est en bon aspect, ce présage est atténué, et fait espérer faveur des grands, bonne réputation, fortune médiocre. — Si *Vénus* est sans bon aspect de *Jupiter*, mœurs dissolues.

185. *Vénus* dans la *Vierge* présage dangereuses relations avec des gens de basse condition, soucis, chagrins, surtout si *Vénus* ou *Mercure* reçoivent mauvais aspects de planètes maléfiques. — Si *Jupiter* est en bon aspect avec *Vénus* ou *Mercure*, ce présage est atténué et fait espérer quelques faveurs de la fortune. — Cette position de *Vénus*, surtout en maison IX, présage bienveillance et appui des prêtres et des personnes religieuses.

186. *Vénus* dans la *Balance* présage esprit de justice, mais menace d'adversité. — Passions dangereuses pour les femmes de basse condition.

187. *Vénus* dans le *Scorpion* présage caractère violent, querelleur, orgueilleux, capable de ne reculer devant rien pour assouvir ses convoitises. — Passions honteuses et contre nature; surtout si, *Vénus* étant ainsi placée, la *Lune* se trouve dans le *Bélier*, et le *Soleil* dans un signe masculin.

188. *Vénus* dans le *Sagittaire* présage aptitude à la carrière des armes, et bienveillance d'hommes puissants. Si *Vénus* est en mauvais aspect avec une planète maléfique, perte de bien ou de position. Discorde avec les proches, et, pour les princes, inimitié et révolte des sujets. — Pour les prêtres, élévation ; pour tout le monde, bienveillance et appui de femmes de haut rang.

189. *Vénus* dans le Capricorne présage douceur, amour de la table, instincts de luxe et de raffinement dans les plaisirs. — Recherche de sociétés perverses et dangereuses, surtout si *Vénus* est en maison cadente et reçoit mauvais aspect de *Saturne*. — Menace de périlleux adultères.

190. *Vénus* dans le *Verseau* présage esprit efféminé, inertie, fornication, adultère.

191. *Vénus* dans les *Poissons* présage science et sagesse, aptitude à l'étude des lois, raison puissante, esprit ingénieux ; faveur des princes et des grands, surtout si *Jupiter* est en bon aspect. Ce bien sera toutefois mêlé à quelques chagrins de cœur. — Pour les prêtres, présage d'élévation ; pour tout le monde, faveur et appui de femmes d'un haut rang. — Si *Vénus* est frappée de mauvais aspect, discordes avec les proches parents, les voisins, les subalternes de toute espèce ; pour les princes, danger de soulèvements populaires.

VÉNUS ET SES ASPECTS.

192. *Vénus* en conjonction avec *Mercure* diminue les facultés de l'esprit et trouble la rectitude de jugement. — Si *Jupiter* est en bon aspect, protection de femmes d'un haut rang, et s'il occupe la maison I, chances d'élévation. — Si *Vénus* est en conjonction, en VII, avec *Mercure* et la *Queue du Dragon*, menace de mort horrible et sanglante.

193. *Vénus* en conjonction avec la *Lune* présage infidélité dans le mariage, penchant à l'adultère, et entraînement aux crimes que provoquent les passions sensuelles. — Ce présage sera encore plus accentué, si *Mars* est en aspect avec *Vénus*, et si le rayonnement de *Jupiter* n'est point favorable.

194. *Vénus* en trigone avec *Mercure* présage comme *Jupiter* en trigone avec *Mercure*.

195. *Vénus* en trigone avec la *Lune* décroissante, et en nativité nocturne; présage élévation. — Dangereux penchant à l'adultère, menace de ses plus graves conséquences.

196. *Vénus* en quadrature avec *Mercure* présage excellente raison et

discernement des vrais intérêts de l'avenir; science, supériorité dans la culture des arts.—Dangers qui résulteront d'imprudentes amours.

197. *Vénus* en quadrature avec la *Lune* supérieure présage acquisition de bien. — Menace de scandale et de périls plus graves, conséquences d'imprudentes amours.

Vénus supérieure, grande chance de prospérité. — Pour les femmes, fidélité dans les affections. — Pour les hommes, entraînement à de fugitives passions d'amour.

198. *Vénus* en opposition avec *Mercure* présage affaiblissement des facultés intellectuelles et morales par l'abus des plaisirs sensuels.

199. *Vénus* en opposition avec la *Lune* présage chagrins en mariage, si cette opposition n'est point tempérée par l'aspect sextile ou trigone de *Jupiter*. — Elle menace l'homme d'épouser une femme orgueilleuse, arrogante, impérieuse, dont il aura beaucoup à souffrir.

MERCURE DANS LES XII MAISONS.

200. *Mercure* en maison I présage grande aptitude à la culture des sciences et des arts. — Si *Saturne*, *Jupiter* ou le *Soleil* est en bon aspect, faveur des princes et des grands. — Si *Mars* est en quadrature ou en opposition avec *Mercure*, menace de beaucoup d'adversité. — Si *Mars* est en trigone, réussite dans les entreprises, ou, du moins, affaiblissement du présage qui précède. — Si le *Soleil* et la *Lune* sont en bon aspect avec *Mercure*, excellent augure. — En nativité nocturne, *Mercure* favorise le développement des facultés intellectuelles.

201. *Mercure* en maison II présage, en nativité diurne, aptitude aux sciences et aux lettres, orgueil, esprit de domination. — Si *Jupiter* est en bon aspect, ainsi que la *Lune*, élévation, mais de courte durée.

202. *Mercure* en maison III présage aux prêtres chances de haute élévation. — Il inspire à tout le monde la force d'esprit, l'ingéniosité, et favorise les entreprises. — Si *Jupiter* est sextile ou trigone, facultés éminentes. — Si *Mercure* et *Jupiter*, ainsi posés, reçoivent bon aspect de *Mars*, élévation de fortune par la faveur des princes et des grands; caractère supérieur aux caprices de la fortune. — Si *Mercure* et *Vénus* sont en conjonction, ou sextile, ou trigone, dans les *Gémeaux* ou la *Balance*, chance de renommée par la culture des beaux-arts et surtout de la musique.

203. *Mercure* en maison IV présage science et finesse d'esprit. — Si *Saturne* et *Mars*, placés sur d'autres points cardinaux, sont en

quadrature ou en opposition, esprit accusateur, inquisiteur, toujours prêt à condamner. — Aptitude aux mathématiques.

204. *Mercure* en maison V présage avarice. — Si *Mercure* est maléficié, difficulté pour acquérir ou conserver ; menace de spoliation soit par vol, soit de toute autre manière. — Si la *Lune* croissante est en aspect, maladies, humeurs froides. — Si la *Lune* est décroissante, maladies honteuses, menace de tomber en démence. — *Mercure* en V favorise particulièrement le talent d'écrire et l'art de la peinture; il annonce élévation de fortune par le travail de l'intelligence, et fortifie l'âme contre les chocs de la fortune.

205. *Mercure* en maison VI présage facilité de la parole, éloquence, s'il reçoit aspect d'une planète bénéfique placée en X. — En nativité nocturne, il crée les sculpteurs et les savants polyglottes. — Si aucune planète bénéfique n'occupe la maison X, malignité, esprit pervers, envie, joie du mal d'autrui ; instinct d'espionnage et de délation ; convoitise qui sacrifie toute morale au besoin de se satisfaire. — Si la *Lune* est en conjonction avec *Mercure*, chance d'élévation, surtout si une autre planète bénéfique est en X. — Cet aspect incline aussi au libertinage. — Si *Saturne* ou *Mars* est en conjonction avec *Mercure*, menace de poison donné par les sujets, ou par les serviteurs, ou par les ennemis, et péril de mort violente.

206. *Mercure* en maison VII présage, en nativité diurne, beaucoup de vices, et, si *Vénus* est en mauvais aspect, penchants infâmes et contre nature. — Si *Mercure* est dans le *Bélier*, le *Scorpion*, le *Capricorne* ou le *Verseau*, impudicité effrénée. — Si *Mars* est en opposition, ou en X, ou en VII, menace de phthisie.

En nativité nocturne, fortune aidée par la protection de femmes riches ou de haut rang. — Aptitude aux belles-lettres, aux sciences mathématiques, à la musique. — En toute nativité, discordes conjugales; l'un des époux sera tenté de tuer l'autre, surtout si *Mars* est en opposition avec *Mercure*.

207. *Mercure* en maison VIII présage, en nativité diurne, timidité, paresse d'esprit et d'action ; discorde avec les proches ou les voisins. — Si *Mercure* est dans le *Capricorne* ou le *Verseau*, menace de surdité.

En nativité nocturne, héritage ou donation, et, quelquefois, découverte d'un trésor enfoui. — Chances heureuses, mais contrariées par des vices ; souffrances d'esprit et de corps.

208. *Mercure* en maison IX présage malice, mauvais instincts, qui parviendront rarement à se satisfaire. — Si une planète maléfi-

que est en quadrature ou opposition, menace de condamnation pour des actes coupables, ou nécessité de fuir pour échapper au châtiment. — Si *Mercure* est favorisé de bons aspects, voyages heureux, profitables. — Pour les prêtres, chances d'élévation aux dignités sacrées.

209. *Mercure* en maison X, en nativité diurne et nocturne et bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, présage sagesse, gravité, chances d'élévation. — Si *Mars* est en quadrature ou en opposition, fortune manquée, adversité, chance de condamnation et d'exil. — Si la *Lune* est en mauvais aspect avec *Mercure* ou *Mars* ainsi placés, menace de mort violente. — Si Saturne est en bon aspect, chance de fortune par négoce maritime ou fluvial, ou par une industrie qui emploie les forces de l'eau.

210. *Mercure* en maison XI présage esprit ingénieux, habile calcul des intérêts; bienveillance et appui de gens puissants.

211. *Mercure* en maison XII présage esprit ingénieux, aptitude aux sciences mathématiques, éloquence d'orateur ou d'écrivain. — Si *Jupiter* est en bon aspect, et si aucune planète maléfique n'infortune *Mercure*, aptitude à diriger de grandes entreprises et à les faire prospérer. — S'il n'y a point puissant aspect de planètes bénéfiques, la fortune périclitera. — Si *Mars* est en quadrature ou en opposition, péril de quelque condamnation. — Pour les princes menace de grandes pertes. — Si la *Lune* croissante est en conjonction avec *Mercure* et *Mars* ainsi placés, menace de mort violente. — Si le *Soleil* s'unit à *Mercure*, *Mars* et la *Lune* ainsi placés, péril de mort par les flammes (surtout en nativité nocturne).

En nativité diurne, si le *Soleil*, *Jupiter* et *Mercure* sont en bon aspect, chance de grande prospérité ; mais si *Mars* est en conjonction avec *Mercure*, menace de grande infortune.

MERCURE DANS LES XII SIGNES.

212. *Mercure* dans le *Bélier* présage esprit contentieux, querelleur, et quelquefois entraînements homicides, chute en extrême calamité, — facile élocution, ruse dans les entreprises, instinct d'usurpation. — Si *Saturne* n'est point en aspect, et si une planète bénéfique projette sur *Mercure* aspect sextile ou trigone, les périls seront atténués ou détournés par des amis dévoués.

213. *Mercure* dans le *Taureau* présage heureux caractère, amour de la table, du jeu, du repos. Esprit ingénieux, sagace, habile en ses desseins. — Si *Saturne* ou *Mars* est en quadrature ou opposition,

anxiété, obstacles, contrariétés, dommages. — Si *Mercure* est favorisé par les aspects, amis nombreux et fidèles. — Succès dans les beaux-arts, et particulièrement dans la musique.

214. *Mercure* dans les *Gémeaux* présage esprit ingénieux, sagace, et menacés d'adversité, surtout dans les années hebdomatiques et ennéatiques. — Péril de chute en grande détresse.

215. *Mercure* dans le *Cancer* présage esprit inquiet, soupçonneux, cauteleux, rusé pour le mal, — menace de grande adversité. Si *Saturne* est en bon aspect, ce présage s'atténue.

216. *Mercure* dans le *Lion* présage goût des armes et chance de parvenir en cette profession. Esprit qui veut dominer à tout prix. — Menace de grands embarras, si *Mercure* est maléficié. — Aptitude à la culture des lettres, des sciences; bonne mémoire, et rectitude de jugement.

217. *Mercure* dans la *Vierge* présage force d'esprit, sagacité, aptitude aux sciences qui traitent de la guerre. — Si les aspects sont bons, facultés éminentes. — S'ils sont mauvais, péril d'adversité presque inévitable.

218. *Mercure* dans la *Balance* présage aptitude aux sciences mathématiques, amour des hautes études, inventions, découvertes. — Chance de célébrité et de forturne; amitiés fidèles.

219. *Mercure* dans le *Scorpion* présage mauvais instincts, tendance à d'homicides violences; mépris de la justice et du droit, surtout si *Saturne* ou *Mars* est en mauvais aspect. — Inclination au mensonge, ruse en affaires, convoitise du bien d'autrui.

220. *Mercure* dans le *Sagittaire* présage bonté, honnêteté, libéralité, bienveillance et appui d'hommes puissants. Mais la fortune sera médiocre, troublée par des contrariétés et par l'ingratitude des gens qu'on aura obligés ou servis.

221. *Mercure* dans le *Capricorne*, sans bon aspect de planètes bénéfiques, menace de maladies, d'insuccès, de chute en détresse. — Si, dans les Révolutions annuelles, *Jupiter* apparaît en conjonction, sextile ou trigone, ces présages seront diminués. — Aptitude aux sciences, relations avec des savants, mais sans profit matériel.

222. *Mercure* dans le *Verseau* présage aptitude aux études astronomiques, aux sciences occultes, chance de renommée et d'acquisition de biens. — En Révolution annuelle, si *Saturne* est en mauvais aspect, mauvaises actions commises en secret, et qui provoqueront des périls.

223. *Mercure* dans les *Poissons* présage excellentes facultés, finesse d'esprit, aptitude particulière aux sciences législatives et à la

jurisprudence ; acquisition de bien, surtout si *Jupiter* est en bon aspect. Amis puissants et dévoués qui aident à la fortune.

MERCURE ET SES ASPECTS.

224. *Mercure* en conjonction avec la *Lune*, et en bon aspect avec *Jupiter*, présage force d'âme, puissant esprit, mais tendance au mensonge, fortune chancelante et précaire. — Succès dans l'étude des sciences.

225. *Mercure* en trigone avec la *Lune*, excellentes facultés de l'intelligence, aptitude aux belles-lettres, à l'art oratoire, à la peinture, à la musique ; succès dans les entreprises.

226. *Mercure* supérieur, en quadrature avec la *Lune*, présage sagesse, éloquence, mais danger d'être enveloppé dans des troubles civils. — Si *Mercure* est en mauvais aspect avec une planète maléfique, menace de captivité par suite d'une accusation de faux.

La *Lune* supérieure, caractère versatile, résolutions vacillantes, incertitude et trouble au moment d'agir. — Menace d'être accusé de redoutables accusations, et de subir un exil, ou quelquefois même une sentence capitale.

227. *Mercure* en opposition avec la *Lune* présage des perfidies, des trahisons dangereuses. — Pour les princes, il fait redouter le soulèvement d'une multitude effrénée, les clameurs de la haine publique et des luttes sanglantes.

LA LUNE DANS LES XII MAISONS.

228. La *Lune* en maison I présage, en nativité nocturne et heureux aspect, toutes chances de bonne fortune.

En nativité nocturne, acquisition de bien dans un négoce maritime ou fluvial, ou dans les industries qui emploient la force de l'eau.

Si, en nativité diurne, *Saturne* et *Mars* sont sur des points cardinaux (IV, VII, X), et en quadrature ou opposition avec la *Lune*, c'est un indice de piraterie et des périls qui l'accompagnent. — Si aucune planète bénéfique ne tempère l'aspect précité, vie courte, et probablement terminée par une mort funeste.

229. La *Lune* en maison II, en nativité nocturne, présage supériorité dans la culture des arts, acquisition de bien penchant au libertinage.

En nativité diurne, perte de bien, déception d'espérances.

En toute nativité, voyages. — Si la *Lune* est décroissante, et en conjonction avec *Saturne*, ou s'il est en I, menace de cécité ou de-

grande infirmité de la vue. — Si *Mars* est en I, douleurs articulaires, hémorrhoïdes dangereuses.

230. La *Lune* en maison III, en conjonction avec *Jupiter*, présage acquisition de bien. — Si *Mercure* est en bon aspect, chance d'élévation pour les prêtres. — Si *Vénus* est en conjonction, chance de fortune dans le commerce des vins ou des parfums.

En nativité nocturne, si *Saturne* est en conjonction, peu de chances heureuses. — En nativité diurne, si *Mars* et *Mercure* sont en conjonction avec la *Lune*, ils inspirent le mal et, parfois, des instincts homicides.

231. La *Lune* en maison IV, croissante et en nativité nocturne, présage héritage ou donation. — Si le *Soleil* est en I, chance d'élévation pour les prêtres. — En nativité diurne, voyages périlleux, surtout si la *Lune* reçoit de mauvais aspects.

232. La *Lune* en maison V, en nativité nocturne, présage bonheur en mariage, si elle ne reçoit aucun rayonnement maléfique. — Amour de la bonne chère, sensualité.

233. La *Lune* en maison VI, croissante, et en bon aspect, présage gain. — Si elle reçoit de mauvais aspects, menace d'humiliations et de chute en détresse. — Menace de cécité ou de grand affaiblissement de la vue. — Périls résultant de mauvaises liaisons.

234. La *Lune* en maison VII, croissante, en nativité diurne et bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, présage longévité. — S'il n'existe nulle menace de mort violente dans l'horoscope, bonheur en mariage. — Si la *Lune* est frappée d'aspect maléfique, surtout en nativité diurne, et si elle est décroissante, mariage tardif ou malheureux. — Si *Mars* et *Mercure* sont en conjonction en X, penchant à l'homicide, ou même au parricide, commis dans un moment de délire. — Si la *Lune* est en signe violent, et si *Saturne* ou *Mars* se trouve en VIII, menace de mort violente.

235. La *Lune* en maison VIII présage généralement une mort prématurée, si la *Chance de longévité* n'est pas très-puissamment signifiée. — Si *Saturne* ou *Mars* projettent sur elle aspect de quadrature ou d'opposition, perte de position et menace de mort dans l'indigence. — Maladie lunatique. — Si la *Lune* est en conjonction avec Saturne, et s'il n'y a aucune planète bénéfique sur un point cardinal, menace de mort par effusion de sang ; mais, s'il y a une planète bénéfique, le péril sera franchi. — La *Lune* étant en conjonction avec *Mercure*, si *Saturne* forme opposition à *Mars* en VII ou en XII, mort violente. — Si *Mars* est conjoint à la *Lune*, et si le *Soleil* est en VII, et *Saturne* en X ou sur un autre point cardinal,

mort violente. — Si la *Lune* en VIII est décroissante, c'est généralement une menace de fin funeste. — Si la *Lune* est croissante, en signe heureux, et si *Jupiter* est en XI, et si la nativité est nocturne, c'est un présage de réussite dans les entreprises. — La *Lune* toute seule en VIII, surtout en nativité nocturne, présage réussite.

236. La *Lune* en maison IX, nativité diurne, présage aptitude aux hautes sciences et intuition des choses futures.

En nativité nocturne, elle présage aux prêtres élévation aux dignités sacrées. — Voyages.

237. La *Lune* en maison X, en nativité diurne, croissante, en son signe d'exaltation, et en bon aspect avec *Jupiter*, présage ascension de fortune, selon la condition du sujet de l'horoscope. — Si *Saturne* est sur un point cardinal, menace d'adversité.

En nativité nocturne, déceptions d'espérances.

Si, en nativité diurne, le *Soleil* est en I, en sa maison ou son lieu d'exaltation, ou s'il occupe le *Sagittaire* ou les *Poissons*, ascension de fortune. — Si *Jupiter* s'unit à l'aspect précité, les chances d'élévation sont augmentées.

Si, la *Lune* étant en X, *Saturne* est en maison succédante (XI, II, V) et si *Mars* est en I, menace de mort violente. — Si a *Lune* étant en X, une planète maléfique occupe un point cardinal quelconque, et si une autre planète maléfique est en opposition avec la *Lune*, ou se trouve en V ou en XI, menace de mort violente.

238. La *Lune* en maison XI présage comme en maison V.

239. La *Lune* en maison XII présage vie courte, si la *Chance de longévité* n'affirme pas puissant le contraire. — Si *Jupiter* et *Vénus*, ou l'un d'eux seulement, se trouvent en I, faible chance de bonheur. — Si, en nativité diurne, la *Lune* est seule en XII; perte de bien, déception d'espérances, voyages dangereux. — Si *Saturne*, et *Mars*, ou l'un d'eux, sont en I, beaucoup d'adversité, menace de chute, maladies. — Si, en nativité nocturne, la *Lune* est seule, déceptions, périls en voyage; menace de captivité et de fin funeste, surtout si la *Lune* est maléficiée. — Si la *Lune* étant en XII, *Saturne* et le *Soleil* sont en II, menace de mort violente.

LA LUNE DANS LES XII SIGNES.

240. La *Lune* dans le *Bélier* présage ascension de fortune, mais péril ou submersion.

241. La *Lune* dans le *Taureau* présage sagesse, rectitude de jugement, douceur, vivacité d'esprit, caractère sympathique, prospé-

rité dans la conduite des affaires, surtout si *Jupiter* ou *Vénus* sont en bon aspect. — Si la *Lune* est maléficiée, le présage est contraire. — Dans les années hebdomatiques et ennéatiques, grand péril d'infortune. — Dans les années heureuses, fortune aidée par les femmes.

242. La *Lune* dans les *Gémeaux* présage excellentes facultés de l'intelligence, mais peu de prudence, et entraînements qui pourront jeter dans de graves embarras. — Esprit fin, aptitude aux sciences et aux arts. — Poursuite amoureuse de très-jeunes filles.

243. La *Lune* dans le *Cancer* présage ascension de fortune, caractère irascible, âpre, et qui se fera de dangereux ennemis. — Si *Saturne* est en bon aspect, ce caractère sera ramené au calme et au sentiment de l'équité. — Péril de mort par submersion pendant un voyage. — Maladies; menace de cécité.

244. La *Lune* dans le *Lion* présage élévation, mais orgueil dangereux, surtout chez les princes, et qui soulèvera contre eux des troubles populaires. — Si *Saturne* est en bon aspect, les princes, ramenés par la prudence à de meilleurs sentiments, se dégageront du péril.

245. La *Lune* dans la *Vierge* présage les maux qui résultent du défaut d'expérience et de réflexion dans les affaires de la vie. — Si *Saturne* est en bon aspect, l'expérience viendra plus tard et fera échapper à ce péril. — Menace de grandes afflictions dans les années hebdomatiques et ennéatiques.

246. La *Lune* dans la *Balance* présage ascension de fortune, mais qui sera compromise par entraînement sous la domination des femmes. — Si *Saturne* est en mauvais aspect, grandes adversités et chute de position ou perte de bien.

247. La *Lune* dans le *Scorpion* présage caractère dur, esprit borné par les instincts de la matière, insouciance du bien et du mal. — Entraînement dans des sociétés dangereuses. — Menace de submersion. — Afflictions dans les années hebdomatiques et ennéatiques.

248. La *Lune* dans le *Sagittaire* présage ascension de fortune; esprit bien doué, rectitude de jugement, amour de l'équité; aptitude à la culture des lettres et des sciences; mais pas d'activité, peu de souci des intérêts de la vie, et, par suite, menace de grands dommages. — Si *Saturne* est en mauvais aspect, grands périls inopinés; penchant à la luxure, qui fera commettre de grandes fautes. — La *Lune* unie au *Sagittaire* en I, IV, VII, X, menace toujours de mort violente.

249. La *Lune* dans le *Capricorne* présage ascension de fortune, surtout si *Jupiter* est en bon aspect, et sans mauvais aspect entre

Saturne et la *Lune*. — Si *Saturne* apparaît maléfique, chute en adversité; menace de cécité.

250. La *Lune* dans le *Verseau* présage instabilité, fortune vacillante, agitation continuelle de l'esprit à travers des desseins changeants. — Dans les années hebdomatiques et ennéatiques, menace d'adversité et de vie errante. — Si *Saturne* est en bon aspect, ce présage sera atténué. — Menace de cécité ou de grand affaiblissement de la vue.

251. La *Lune*, dans les *Poissons*, sans bons et puissants aspects de planètes bénéfiques, présage mollesse, inertie, faiblesse de caractère, anéantissement des facultés dans la poursuite d'infimes voluptés.

DES ENNEMIS ET DES PÉRILS.

252. Si le *Maître* de la maison VII est en X, ou le *Maître* de X en VII, il présage triomphe sur les ennemis.

253. Si le *Maître* de XII est en X, ou le *Maître* de X en XII, il présage triomphe sur les ennemis.

254. Si le *Maître* de XII est en son signe d'exil ou de chute, et en maison VI, il présage triomphe sur les ennemis.

255. Si le *Soleil*, en horoscope diurne, ou la *Lune*, en horoscope nocturne, est placé dans un signe où *Mars* possède dignité de maison ou d'exaltation, et s'il y a entre les deux planètes permutation de signe, excepté toutefois en maison VIII, grand triomphe sur les ennemis. Ce présage est encore plus accentué, si *Mars* enferme le *Soleil* ou la *Lune* entre deux rayons.

256. Si *Vénus*, *Mercure* ou la *Lune* est *Maître* de VII, et si le *Maître* de I n'est pas infortuné par *Saturne*, ou *Mars*, ni en maison cadente, triomphe sur les ennemis.

257. Si *Saturne*, *Jupiter* ou *Mars* est *Maître* de VII, et n'est pas en maison cadente, les ennemis triompheront.

258. Si le *Maître* de XII est en I, et fortuné par des aspects, triomphe des ennemis.

259. Si le *Maître* de I est en XII, les ennemis triompheront et feront beaucoup de mal.

260. Si *Vénus*, *Mercure* ou la *Lune* est *Maître* de I, dans sa dignité de maison ou d'exaltation, ou sur un point cardinal, la supériorité des ennemis ne sera vaincue que par la présence de *Saturne*, *Jupiter* ou *Mars* dans la maison I.

261. Si le *Maître* de I est en aspect avec une planète occupant XII, il y aura réconciliation avec des ennemis secrets.

262. Si le *Maître* de XII est infortuné par ses aspects, triomphe sur les ennemis.

263. Si le *Maître de la Chance des Ennemis* se trouve en maison I, c'est un présage de réconciliation avec des ennemis secrets.

264. Si le *signe de la Chance des Ennemis*, ou le maître de cette chance, est en *voie combuste*, les ennemis secrets feront beaucoup de mal. Menace d'accusation, péril de mort par empoisonnement.

265. Si le *signe de la Chance des Ennemis* ou son *Maître* est en XII, triomphe sur les ennemis.

266. Si une planète maléfique est en XII, triomphe sur les ennemis.

267. Si une planète maléfique est en XII, et infortunée par conjonction, quadrature ou opposition d'une autre planète maléfique, triomphe sur les ennemis.

268. Si une planète bénéfique est en XII, et si le *Maître* de cette maison est en aspect avec une autre planète bénéfique, triomphe des ennemis.

269. Si une planète maléfique est en XII, et l'autre en VI, menace de mort par la main des ennemis.

270. *Saturne* dans le *Cancer* présage discorde et luttes de tous côtés.

271. *Saturne* et *Mars* en conjonction dans la maison XI, annonce que le sujet de l'horoscope est menacé de tuer un de ses amis.

272. Si le *Soleil* ou la *Lune* est en mauvais aspect avec une planète maléfique, sur un point cardinal, de telle sorte que l'un ou l'autre soit placé en *Bélier*, *Taureau*, *Gémeaux*, *Cancer*, *Balance*, *Scorpion*, *Sagittaire*, *Capricorne* ou *Verseau*, et que la planète maléfique occupe le *Cancer* ou le *Lion*, cet aspect menace de captivité. Toutefois, ce présage ne sera point réalisé, si le *Soleil*, ou la *Lune*, ou la planète maléfique, se trouve en sa propre maison ou en son signe d'exaltation.

273. Le *Soleil* ou la *Lune* en XII, en conjonction avec une planète maléfique, et peu ou point dignifiés, présagent captivité.

274. *Saturne* ou *Mars*, en VII ou XII, dans le *Bélier*, le *Scorpion*, le *Taureau*, le *Capricorne*, le *Lion*, le *Cancer*, et en quadrature ou opposition avec le *Soleil* ou la *Lune*, présagent captivité.

275. *Saturne* et *Mars* en conjonction, quadrature ou opposition, hors de leurs maisons ou lieux d'exaltation, présagent captivité.

276. Le *Soleil* et la *Lune* placés à l'entrée, 1^er^ degré des maisons VII ou XII, présagent captivité. — Même présage, si *Saturne* et *Mars*, ou le *Soleil* et la *Lune*, étant en opposition dans leurs signes

permutés, l'un occupe la maison I, VII ou VIII, et l'autre est *Maître* du signe de la maison XII.

277. Le *Maître* de la maison XII étant en VII et en maison de *Mars*, et en mauvais aspect avec *Saturne* ou *Mars*, présage captivité.

278. Le *Maître* de XII en son lieu d'exil ou de chute, et maléficié par aspect de *Saturne* ou *Mars*, présage captivité.

279. Le *Soleil* et la *Lune* conjoints en VIII, en tout signe autre que leur propre maison, et sans bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, présagent captivité. — S'ils sont en leurs propres maisons, mais frappés de mauvais aspects, même présage.

280. *Saturne* ou *Mercure* en VI, VII et VIII, et frappés de mauvais aspect, présagent captivité.

281. *Saturne* en X, et frappé de mauvais aspect, captivité.

282. *Mars* en VII ou XII, en *Bélier*, *Taureau*, *Scorpion*, *Capricorne*, *Verseau*, *Lion* ou *Cancer*, si le *Soleil* ou la *Lune* se trouve en mauvais aspect avec lui ou avec *Saturne*, présage captivité.

283. Le *Soleil* ou la *Lune*, maléficiés sur un point cardinal, et occupant le *Bélier*, le *Scorpion*, la *Balance*, le *Capricorne* ou le *Verseau*, et si *Saturne* ou *Mars* est dans le *Cancer* ou le *Lion*, présagent captivité.

284. Si le signe de la *Chance de Captivité* est dégagé de tout mauvais aspect, et si son *Maître* n'est point maléficié, le présage de captivité est affaibli ; mais il est fortifié, si la *Chance* et son *Maître* sont maléficiés.

285. Le *Maître* de I sur un point cardinal (I, IV, VII, X) en aspect de quadrature ou d'opposition avec le *Maître* de XII, présage captivité. Mais si une planète bénéfique est en bon aspect avec le *Maître* de I, le péril sera évité, ou il y aura délivrance.

286. Si le *Maître* de I est en IV, en *signe humain*, et en quadrature ou opposition avec le *Maître* de XII, captivité. — Même présage, si le *Maître* de I est en VI, et en même condition. — Si la maison est occupée par un signe de *Saturne*, menace de longue captivité.

287. Si le *Maître* de I est en conjonction avec le *Soleil*, et si *Mars* est en I, captivité.

288. Si le *Maître* de XII est en conjonction avec le *Maître* de I, et si tous deux sont en maisons IV VI, ou XII, et si le *Maître* de I est maléficié, présage de captivité.

289. *Saturne* en X, en quadrature ou opposition avec le *Soleil* ou la *Lune*, et ayant quelque dignité en I ou VIII, présage une chute.

290. Si le *Maître* de X est une planète maléfique en son lieu

d'exil ou de chute, et infortunant le *Soleil* ou la *Lune*, et si *Saturne* ou *Mars* ont quelque dignité en I ou VIII, menace de chute.

291. *Taturne* étant sur un point cardinal (I, IV, VII, X), si *Mars* est en maison succédantes, si la *Lune* est opposée à *Mars*, et si *Saturne* occupe le 8e lieu en comptant la distance de *Saturne* à la *Lune*, menace de chute. — Même présage si, en comptant de la *Lune* à *Saturne*, celui-ci est au 6e lieu. — Si *Mars* est opposé à *Saturne*, et si la *Lune* est dans le 6e lieu en comptant la distance de *Mars* à la *Lune*, ou dans le 8e lieu, en comptant de la *Lune* à *Mars*, menace de péril mortel par écroulement de muraille, chute de char ou chute de cheval pendant une promenade ou un voyage.

292. *Saturne* et *Mars* en VII, en *signe double*, surtout si la *Lune* est en opposition avec I, menace de chute.

293. *Saturne*, *Mars* et la *Tête du Dragon* en VI, péril de chute.

294. *Saturne* sur un point cardinal, et *Mars* en maison succédante, si la *Lune*, est en opposition avec *Saturne* ou *Mars*, présage chute, ou blessure par un animal quadrupède.

295. *Saturne*, et *Mars* en IV, dans le Taureau, chute.

296. La *Tête du Dragon* en VI, sans recevoir bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, et placée en *signe fixe*, en nativité diurne, menace de chute.

297. La *Tête du Dragon* en VI, avec *Saturne* et *Mars* ou en aspect maléfique avec eux, menace de chute. S'il y a bon aspect d'une planète bénéfique, ce péril sera évité. Le péril sera plus imminent depuis la 26e jusqu'à la 35e année.

298. Si *Saturne*, le *Soleil* et *Mercure* sont en X, et en conjonction, quadrature ou opposition avec *Mars*, menace de proscription et d'exil.

299. *Saturne* en IX, ou III, et en *Signe d'eau*, menace de naufrage ou de submersion, en mer, fleuve, lac, étang, ou puits.

300. *Mars* en IX ou III, grands périls sur terre, surtout si le maître de IX est frappé d'aspect maléfique.

301. Si le *Maître de la Chance de fortune* est en VI, VIII ou XII, s'il est en aspect avec le *Signe* de cette chance, et surtout s'il reçoit mauvais aspect d'une planète maléfique, c'est l'indice de beaucoup de maux.

302. *Saturne* ou *Mars* en VII présagent infortunes.

303. *Saturne* ou *Mars* en conjonction en VII avec le *Soleil* ou la *Lune*, présagent infortune future aux êtres qui semblent à l'abri de toute chute.

304. *Saturne* et *Mars* en signe de fin menacent de péril par feu. — En signe d'air, péril par blessure et effusion de sang.

305. *Saturne*, en nativité nocturne, dans le *Lion*, présage perte de réputation, chute de position.

306. *Saturne* supérieur, en quadrature avec *Jupiter*, présage péril de la vie. — *Jupiter* supérieur, en même quadrature, atténue ce présage.

307. *Saturne* et *Mars* en opposition présagent aux princes grands périls, révoltes populaires, mort malheureuse ; inimitiés domestiques, graves maladies. — Si l'un d'eux est en signe d'eau, présage de submersion, de mort par épidémie, ou par inflammation d'humeurs malignes. — Péril plus accentué, si *Jupiter* n'est pas en bon aspect. — Si la *Lune*, placée sur un point cardinal, est en quadrature avec *Saturne* ou *Mars*, présage de proscription, d'exil, et quelquefois même de mort violente par supplice.

308. *Saturne* en opposition avec le *Soleil*, sans bon aspect de *Jupiter*, présage infortune, fin misérable.

309. *Saturne* en opposition avec la *Lune*, vie anxieuse, chute ou détresse. — Si la *Lune* est en signe d'eau, menace de submersion, ou de mort causée par humeurs malignes. — Si elle est en signes humains, menace de mort par la main des hommes.

310. *Jupiter*, maléficié en VI, présage infortune et périls.

311. *Jupiter* en opposition avec *Mars* présage grands périls résultant d'actions téméraires.

312. *Jupiter* opposé à *Mercure* menace les princes de redoutables séditions populaires. — Haines entre frères ou proches.

313. *Jupiter* opposé à la *Lune* présage infortune, surtout en nativité nocturne, fin malheureuse.

314. *Mars* en I menace de proscription, d'exil ou de disgrâce les hommes revêtus d'emplois publics.

315. *Mars* en II, nativité diurne, présage beaucoup d'infortunes. — S'il est en conjonction, quadrature ou opposition avec la *Lune* croissante, menace de captivité, de blessure par fer. — Si *Jupiter* est en bon aspect, ces présages sont atténués.

316. *Mars* en IV, nativité diurne, présage blessure par fer, infortune causée par les femmes. — S'il est en quadrature ou opposition avec le *Soleil*, grands périls.

317. *Mars* en V, nativité diurne, grands périls. — Si la *Lune* est en opposition, accusations, séditions redoutables contre les princes, périls inopinés. — Si *Jupiter* est en bon aspect avec *Mars* ou la *Lune*, ces présages sont atténués.

318. *Mars* en VII, nativité diurne et nocturne, et n'étant ni en *Bélier*, ni en *Scorpion*, menace de captivité et de meurtre par la main des ennemis, surtout en nativité nocturne.

319. *Mars* en X, nativité nocturne, fin malheureuse. — Perte du trône et parfois de la vie pour les princes. — Menace de mort en captivité. — En nativité diurne, voyages pénibles et dangereux; fuite nécessitée par quelque proscription, fin misérable.

320. *Mars* maléficié en XII par *Saturne*, nativité diurne, attentat des sujets contre les princes, des serviteurs contre les maîtres.

321. *Mars* en *Balance*, périls par fer ou feu.

322. *Mars* en conjonction avec le *Soleil*, péril de mort dans les flammes.

323. *Mars* en conjonction avec *Vénus*, procès et dommages occasionnés par des femmes.

324. *Mars* en quadrature avec le *Soleil*, si le *Soleil* est supérieur, présage infortune. — Si *Mars* est en VII ou en X, et s'il est en aspect avec la *Lune* croissante, menace les princes de l'animadversion publique.

325. *Mars* en quadrature avec *Mercure*, si *Mars* est supérieur, présage toute sorte d'infortunes, surtout en nativité diurne. — Si la nativité est nocturne, ce présage est atténué. — Si *Mercure* est supérieur, menace de captivité.

326. *Mars* opposé au *Soleil*, nativité diurne, menace de chute.

327. *Mars* opposé à *Mercure*, grande infortune, surtout si *Mercure* est dans le *Capricorne* ou le *Verseau*, sans bon aspect de *Jupiter*.

328. *Mars* opposé à la *Lune*, grands périls, menace de mort publique par suite de condamnation, surtout si la *Lune* est croissante et si la nativité est nocturne.

329. Le *Soleil* en conjonction avec *Mars* en I, ou maléficié par aspect de *Mars*, présage élévation de fortune, suivie de grands périls.

330. Le *Soleil* en II présage obstacle dans les entreprises, empêchements de fortune, troubles, anxiétés.

331. Le *Soleil* en IV présage grands obstacles, grandes afflictions.

332. Le *Soleil* en VI, si *Mars* est en I, menace de blessure par fer.

333. Le *Soleil* en X, dans le *Lion*, le *Sagittaire* ou les *Poissons*, si *Mars* est en II ou IX, et si la pleine *Lune* est en conjonction ou opposition avec *Mars*, menace de proscription, d'exil, et même parfois de mort violente.

334. Le *Soleil* en XII menace de captivité; et s'il est en conjonction avec *Saturne* ou *Mars*, il y a péril de captivité perpétuelle.

335. Le *Soleil* en quadrature ou opposition avec la *Lune*, et

frappé de mauvais aspect par *Saturne* ou *Mars*, présage grandes adversités.

336. *Vénus* en VI, en nativité de femme, présage des enfantements périlleux, des avortements, des opérations mortelles.

337. *Vénus* en XII présage des embarras et des afflictions occasionnés par des femmes. — Si *Mars* et *Mercure* sont en aspect, ils présagent inclination amoureuses pour des servantes, et péril de la vie qui en résultera. — Si la nativité est diurne, et si *Mars* est en aspect avec *Vénus*, menace de quelque grande infortune.

338. *Vénus* dans le *Lion* présage péril de mort occasionné par quelque relation avec les femmes.

339. *Vénus* en conjonction avec *Mercure* présage perte de bien ou de réputation à cause des femmes.

340. *Mercure* en I, en quadrature ou opposition avec *Mars*, menace de beaucoup de malheurs.

341. *Mercure* en VII, en conjonction ou opposition avec *Mars*, présage condamnation, exil ou nécessité de s'enfuir.

342. *Mercure* en *Bélier* ou *Scorpion*, en maison cadente, et en quadrature avec *Mars* supérieur, présage nécessité de fuir pour se soustraire à une proscription ou à une condamnation. — Assiégé par *Saturne* et *Mars*, même présage.

343. *Mercure* supérieur, en quadrature avec la *Lune*, menace les princes de redoutables mouvements populaires. — Si, en même temps, la *Lune* est en quadrature ou opposition avec *Mars*, accusation dangereuse.

344. *Mercure* opposé à la *Lune* menace les princes de soulèvement d'une multitude effrénée et furieuse.

345. La *Lune* en X (nativité nocturne) et en quadrature ou opposition avec *Saturne*, présage poursuites de l'envie et adversité.

346. La *Lune* en XII, nativité nocturne, si *Saturne* ou *Mars* est en I, présage beaucoup de maux, péril de chute, maladies dangereuses.

347. La *Lune* dans le *Cancer*, nativité diurne, présage obstacles, labeur pénible, voyages périlleux.

348. La *Lune* décroissante, en conjonction avec *Mercure* dans les *Gémeaux* ou la *Vierge*, menace de quelque redoutable accusation et de captivité.

349. *Saturne*, le *Soleil* et *Mercure* en conjonction en X présagent accusation et péril de condamnation pour des actions que l'on croira parfaitement cachées.

350. *Saturne* ou *Mars* en IX, et n'y possédant dignité ni de maison

ni d'exaltation, menace d'accusations fréquentes, avec ou sans preuves.

351. La *Lune* et *Mars* en conjonction ou en opposition sur les points cardinaux (I, IV, VII, X), et si l'un ou l'autre sont en signe d'air, surtout en *Gémeaux* et en *Balance*, menacent de blessures. S'ils sont dans les maisons ou lieux d'exaltation de *Saturne* ou de *Mars*, ils menacent d'entraînement à quelque homicide.

352. *Jupiter* dans le *Bélier* ou le *Scorpion* présage blessure par la main des gens de guerre.

353. Si *Jupiter* est avec *Mars*, ou *Saturne* avec *Vénus*, ou le *Soleil* avec la *Lune ;* ou bien si *Saturne* ou *Mars* est en conjonction avec le *Soleil* ou la *Lune*, c'est toujours le présage de quelque adversité.

354. Si *Mars* est sur un point cardinal (I, IV, VII, X), et si le *Scorpion* est en maison I, c'est le présage, presque toujours inévitable, d'une grande infortune.

355. *Mars* en I présage toujours des périls.

356. *Mars* sur un point cardinal (I, IV, VII, X), et surtout en I ou en X, en nativité diurne, menace d'un grand péril occasionné par la faute du sujet de l'horoscope.

357. *Mars* en X, dans le *Bélier*, et en quadrature avec *Jupiter* occupant le *Capricorne*, présage blessure. — Même présage, si *Mars* est dans le *Scorpion*, et si le *Verseau* est en I, et si *Mars* maléficie le *Soleil* placé dans le *Lion*.

358. *Mars* en XII, nativité diurne, menace de blessure par fer.

359. La *Lune* décroissante, en opposition avec *Mars* oriental, et si *Mars* n'est point tempéré par bon aspect de *Jupiter* ou de *Vénus*, menace de quelque blessure mortelle.

360. La *Lune* décroissante en VIII, et le *Maître* de XII en lieu d'exil, et *Saturne* ou *Mars* infortunant la *Lune*, menacent de blessure.

361. La *Lune* en conjonction avec *Mars* en signe d'air, surtout dans les *Gémeaux*, menace de blessure faite de main d'homme.

362. Le signe de la *Chance d'infirmité* placée avec la Lune en IX, ou avec *Mars* en VIII, menace de la perte d'un membre.

363. Le *Maître* de I, maléficié en IX, présage péril d'attaque par des voleurs.

364. Le *Maître* de I, maléficié en XI, présage du mal fait par les amis, par trahison ou autrement.

365. Le *Maître* de II, maléficié en III, présage du mal fait par les frères ou les proches.

366. *Saturne* en X, n'étant ni en sa maison, ni en son lieu d'exaltation, menace de captivité.

367. *Saturne* en XII, n'étant ni en sa maison, ni en son lieu d'exaltation, menace de captivité ou d'exil.

368. *Jupiter* en IV, surtout en sa maison, ou en son lieu d'exaltation, préserve des périls.

369. *Jupiter* en XII, n'étant ni en sa maison, ni en son lieu d'exaltation, présage afflictions et captivité.

370. Le *Soleil* en XII présage captivité pour un acte homicide, ou par haine du prince ou des grands.

371. Le *Soleil* dans le *Cancer* avec la *Queue du Dragon*, ou avec *Saturne* ou *Mars*, présage péril sur les eaux.

372. *Mars* en I, n'étant ni en sa maison, ni en son lieu d'exaltation, présage blessure à la tête.

373. *Mars* en IV présage blessures, fin malheureuse.

374. *Mars* en VII, hors de sa maison ou de son lieu d'exaltation, présage insuccès en toute chose, suivi de fin malheureuse, et menace de la perte d'un membre.

375. *Mars* en X, hors de sa maison ou de son lieu d'exaltation, présage fréquents périls, fin malheureuse.

376. *Mars* en XII présage beaucoup d'afflictions, blessures, captivité.

377. *Mars* en sa maison, ou en son lieu d'exaltation, menace de chute, ou de maladies aiguës.

378. *Vénus* en VI, en nativité de femme, présage péril de la vie pendant les enfantements.

379. *Vénus* en XII menace d'inimitiés, de captivité, de proscription ou d'exil. — Si elle est en conjonction avec *Saturne*, *Mars* ou le *Soleil*, dans la *Vierge*, le *Capricorne*, ou le *Verseau*, elle présage péril de la vie occasionné par une intrigue amoureuse.

380. *Mercure* en I, en conjonction avec *Mars* dans le *Bélier* ou le *Scorpion*, menace de blessure à la tête.

381. *Mercure*, en VI, en conjonction avec *Saturne* ou *Mars*, péril de mort occasionné par un serviteur ou une servante, soit par accident, soit par empoisonnement. Menace de captivité.

382. *Mercure* en XII menace de captivité.

383. La *Lune* en II, maléficiée par *Saturne* ou *Mars*, présage afflictions, spoliation de bien.

384. La *Lune* en VIII, maléficiée par *Saturne* ou *Mars*, présage querelles, inimitiés violentes, captivité.

385. La *Lune* en XII, maléficiée par *Saturne* ou *Mars*, présage empêchements dans les entreprises, captivité, persécutions, exil. — Si elle est en *Voie combuste*, beaucoup d'adversité.

386. La *Lune* en *Bélier* ou *Scorpion* menace de submersion.

387. La *Lune* maléficiée en sa propre maison menace de naufrage ou submersion.

388. La *Queue de Dragon* en I présage tribulations, menace de cécité ou de grande infirmité de la vue.

389. La *Queue du Dragon* en II menace de chute.

390. La *Queue du Dragon* en X menace de chute.

391. La *Tête du Dragon* en V préserve des graves périls dont l'Horoscope contient la menace.

392. Le *Maître* de IV en VII, et dans un signe de feu (*Bélier*, *Lion*, *Sagittaire*), menace de mort par feu.

393. Si le *Maître* de la *Chance de mort* est en opposition ou quadrature avec le *Maître* de VIII, menace de mort par meurtre. — S'il est, au contraire, en aspect sextile ou trigone avec le maître de VIII, il préserve du meurtre, surtout si c'est *Jupiter* qui est maître de VIII.

394. Si le signe de la *Chance de mort* et son *Maître* et le *Maître* de VII sont en I, ou en un signe dans lequel le *Maître* de I possède dignité de maison, d'exaltation ou de trigonocratie, mort loin du pays natal.

395. Si le *Soleil*, maître de la nativité, est maléficié, il présage mort violente, loin du pays natal.

396. Si *Mars* est dans le *Lion*, il menace de mort subite par fer ou feu, loin du pays natal.

397. Si *Mercure* est en VII, avec *Saturne* ou *Mars*, il présage mort violente par sentence capitale.

DES CHANCES HEUREUSES OU MALHEUREUSES.

398. *Chance de longévité.* — Elle se compte, en nativité diurne ou nocturne, à partir de la *conjonction* ou de l'*opposition* du *Soleil* et de la *Lune* qui a précédé la naissance. La conjonction a toujours lieu dans le *Bélier*, et l'opposition dans la *Balance*. La manière de trouver ce point par la table des épactes et celle des phases lunaires a été indiquée dans l'Horoscope de Louis XVI. Quand ce point est fixé, l'on compte 1 sur le *Bélier* ou la *Balance*, selon le cas, puis, 2, 3, 4, etc., sur chaque signe suivant, jusqu'au lieu dans lequel se trouve la *Lune* dans l'Horoscope. Ensuite, on se porte sur la maison I, et si, par exemple, on avait compté 7 sur le lieu où se trouve la *Lune* à partir de 1 (*Bélier* ou *Balance*), on comptera également 7 maisons, comme on avait compté 7 signes, et l'on marquera

le signe de la *Chance* dans la maison VII. — La *Chance* aura pour maître la planète qui possède dignité de trône diurne ou nocturne dans la maison VII, lors même que cette planète occuperait une autre maison.

Si la *Chance de longévité* occupe un signe *masculin* et se trouve sous les rayons du soleil, c'est généralement un présage de vie courte, à moins que d'autres présages, fortement accentués, ne promettent longue vie.

399. Le signe de la *Chance d'infirmités* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis *Jupiter* jusqu'à *Saturne*.

En nativité nocturne, on compte depuis *Saturne* jusqu'à *Jupiter*. — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la *Chance* sur le point d'arrêt.

Si cette *chance* et son *maître* sont fortunés, c'est un signe général de santé. — Le contraire menace de grandes maladies.

400. Le signe de la *Chance de mort* se découvre, en nativité diurne et nocturne, en comptant depuis la *Lune* jusqu'à la maison VIII. — On part ensuite de *Saturne*, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la *Chance* sur le point d'arrêt.

Si cette *chance* et son *maître* sont infortunés, et sans aspect d'une planète bénéfique, c'est une menace de mort violente.

Si *Saturne* ou *Mars* est en maison VIII; si le *Maître* de cette maison est maléficié, ou s'il est lui-même de nature maléfique et dans un signe violent; si le *Soleil* et la *Lune*, ou seulement l'un des deux est maléficié par quelque aspect, ou placé dans un signe violent, c'est une menace très-accentuée de mort violente.

Si le *Maître* de la maison I est en signe violent, ou maléficié par aspect, et si le *Soleil* ou la *Lune* se trouve dans le même cas, c'est le présage du même péril.

Si le *Maître* de la maison I est en VIII, s'il est de nature maléfique, ou si, étant de nature bénéfique, il est maléficié par aspect, ou s'unit à un signe violent, il annonce encore péril de mort violente.

La conjonction de *Saturne* et de *Mars* sur un point cardinal, surtout en maison X, et dans un signe violent, ou si elle frappe d'aspect maléfique le *Soleil* ou la *Lune*, présage encore mort violente.

La quadrature ou l'opposition de *Saturne* et de *Mars*, ayant lieu sur des points cardinaux, et si l'une des deux planètes est maîtresse de la maison VIII, est encore un indice de mort violente.

Si la maison XII est occupée par un signe humain, et si l'horo-

scope présente quelque menace de mort violente, la mort arrivera dans un guet-apens.

Les principaux significateurs de mort violente sont le *Soleil* uni au *Bélier;* la *Lune* unie à la *Balance.*

Si *Saturne* et *Mars* occupent le *Bélier*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Capricorne*, le *Verseau*, et frappent d'aspect maléfique *Jupiter* ou *Vénus*, surtout sur les points cardinaux, c'est également une menace de mort violente. — Même présage, si les *Maîtres* des maisons I et X sont, l'un de nature maléfique, et l'autre en son lieu de chute.

401. Le signe de la *Chance de captivité* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis *Saturne* jusqu'au signe de la *Chance de fortune.* — En nativité nocturne, on compte depuis la *Chance de fortune* jusqu'à *Saturne.* — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la *Chance* sur le point d'arrêt.

Si cette *chance* et son *maître* sont maléficiés par les aspects, il y aura captivité très-probable. — Le contraire présage menace évitée, ou délivrance.

Saturne ou *Mars*, en maisons I, IV, VII ou X, présage toujours quelque captivité, mais l'influence de *Saturne* est plus menaçante. — *Mercure*, dans les mêmes maisons et frappé d'aspect maléfique, donne le même présage. — Si le *Maître* de IX occupe une des maisons précitées, il signifie péril d'arrestation sur une route et de captivité.

Si le *Maître* de la maison I, ou le *Soleil*, ou la *Lune*, sont frappés d'aspects maléfiques en maisons IV, VI, VIII ou XI, c'est un signe de mort en état de captivité, surtout si ces planètes n'occupent ni le *Bélier* ni le *Lion*, ou si elles reçoivent un rayon maléfique de *Saturne* ou de *Mars*, maîtres des maisons IV, VI, VIII ou XI.

Si le *Maître* de I est en XII, en signe humain, sans aspect du *Soleil* et de la *Lune*, péril de captivité qui arrivera dans la première moitié de la vie.

Les principaux significateurs de captivité sont le Soleil et la Lune frappés d'aspect maléfique, et la conjonction de *Saturne* et *Mars* en maison XII.

402. Le signe de la *Chance militaire* se découvre en nativité diurne, en comptant depuis le *Soleil* jusqu'à *Saturne.*

En nativité nocturne, on compte depuis *Saturne*, jusqu'au *Soleil.* — On part ensuite de la maison I.

Si cette *chance* ne tombe point dans le *Bélier*, le *Scorpion* ou le *Capricorne*, elle présage peu de courage et peu de fortune dans le métier des armes. — Elle est très-bonne si elle se trouve unie à *Mars*, et si *Jupiter* en conjonction, sextile ou trigone, est *maître de la chance*. — Si elle s'unit à *Mars* dans un signe d'eau (*Cancer*, *Scorpion* ou *Poissons*), elle présage timidité naturelle qui tout à coup se changera en extrême audace. Si *Mars* est dans le *Cancer*, il rendra cruel. — Si *Mercure* est uni au signe de *Mars*, surtout sur un point cardinal, il présage intrépidité réfléchie. — Il faut observer aussi la position du *Maître de la chance*.

403. Le signe de la *Chance royale* et son *maître*, favorisés par de bons aspects, et en conjonction, sextile ou trigone, avec la maison I et surtout la maison X, présagent une haute fortune. Cette *chance* se compte en nativité diurne, en comptant depuis *Mars* jusqu'à la *Lune*.

En nativité nocturne, on compte depuis la *Lune* jusqu'à *Mars*. — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la *Chance* sur le point d'arrêt.

En nativité diurne ou nocturne, si cette chance est favorisée par d'heureux aspects planétaires, elle annonce, pour les princes, avénement au trône ou à l'exercice d'un pouvoir considérable auprès de la personne souveraine.

404. Le signe de la *Chance de victoire* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis le *Soleil* jusqu'à *Saturne*.

En nativité nocturne, on compte depuis *Saturne* jusqu'au *Soleil*. — Puis on part de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la chance sur le point d'arrêt.

Si le signe de cette *chance* ou son *maître* s'unit au *maître* de I ou de X, il présage élévation. — Si l'une ou l'autre est dans un signe où le *maître* de I possède dignité de maison ou d'exaltation, c'est le présage du triomphe sur les ennemis.

405. Le signe de la *Chance de mariage*, en horoscope masculin, et en nativité diurne ou nocturne, se découvre en comptant depuis le *Soleil* jusqu'à *Vénus*. — On part ensuite de la maison I et, comptant le même nombre de maisons, on place le signe de *Chance* sur le point d'arrêt.

Si *Vénus* est en signe masculin, ou en maison XII, et si la *chance* et son *maître* sont maléficiés, peu de bonheur en mariage.

En horoscope féminin, et en nativité diurne ou nocturne, on compte de *Vénus* à *Saturne*. Puis on part de la maison I. — Si *Saturne* ou *Vénus* sont maléficiés, peu ou point de bonheur en mariage.

Les significateurs du mariage, en horoscope masculin, sont la *Lune*, *Vénus*, la maison VII et les planètes qui s'y trouvent, et le *Maître* de cette maison. — En horoscope féminin, c'est le *Soleil* et *Mars*, la maison VII, son maître, et les planètes qui occupent cette maison. Le *Soleil* et *Mars* présagent pour la femme, ce que la *Lune* et *Vénus* présagent pour l'homme.

Si le *Soleil* et la *Lune* exercent des influences contraires dans l'horoscope d'un homme et d'une femme, qu'ils se gardent de s'unir en mariage.

Si le *Soleil*, en l'horoscope du mari, occupe le *Bélier*, et si le *Soleil*, en celui de l'épouse occupe le *Taureau;* si la *Lune*, en l'horoscope du mari, et si la *Lune*, en celui de l'épouse, occupe le *Scorpion*, ou si le *Soleil* et la *Lune* de l'un n'ont aucun aspect avec le *Soleil* et la *Lune* de l'autre, leur mariage sera troublé par de grandes afflictions.

Si la maison I, en l'horoscope de l'homme, est occupée par le même signe zodiacal qui occupe la maison VII en l'horoscope de la femme, leur union deviendra une source d'amertume. — L'affection sera constante et fidèle, si les signes occupés par le Soleil et la Lune, en l'horoscope de l'homme, ont un aspect favorable avec les signes dans lesquels se trouvent les mêmes planètes dans l'horoscope de la femme. Pour faire cet examen il faut placer en regard les deux Nativités.

406. Le signe de la *Chance d'amitié* se découvre, en nativité diurne ou nocturne, en comptant depuis la *Lune* jusqu'à *Mercure*. — Puis on part de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de *Chance* sur le point d'arrêt.

Si cette *chance* et son *maître* sont heureusement placés, c'est un présage d'amitiés dévouées et fidèles. — S'ils sont en maisons cadentes et en signes mobiles, amitiés chancelantes et stériles.

Saturne et *Mars*, en maisons heureuses, présagent beaucoup d'amis et d'alliances dont il faudra se défier. — S'ils sont en maisons malheureuses, peu de liaisons, qui seront peu fidèles. — Le *Soleil*, la *Lune* et *Mercure*, en maisons heureuses, annoncent beaucoup d'amis médiocrement utiles ; en maisons malheureuses, peu d'amis, et sur lesquels il faudra peu compter. — Si les significateurs précités sont en débilité, il y aura mélange de liaisons bonnes et mauvaises.

Les significateurs des alliances et des amitiés sont particulièrement les planètes placées en maison XI, ou qui y projettent des rayons, et le *Maître* de la maison XI avec toute planète en aspect.

407. Le signe de la *Chance ennemie* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis le *maître* de la maison XII jusqu'à la maison XII.

En nativité nocturne, on compte depuis la maison XII jusqu'au *maître* de cette maison. — Puis on part de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de *Chance* sur le point d'arrêt..

Si cette *chance* et son *maître* sont sur des points cardinaux ou en maisons succédantes, c'est le présage d'ennemis nombreux et puissants. — En maisons cadentes, les ennemis seront moins nombreux et moins redoutables.

La maison VII contient les ennemis déclarés; la maison XII, les ennemis cachés. — Les planètes en opposition avec le *Soleil* et la *Lune* présagent ennemis déclarés et redoutables; *Saturne* et *Mercure*, ennemis occultes; *Saturne* en XII, ennemis envieux et vils; *Jupiter* en XII, ennemis d'un rang élevé ; *Mars* en XII, ennemis armés ; *Vénus* en XII, inimitiés de femmes ; le *Soleil* en XII, ennemis parmi les princes ; la *Lune* en XII, ennemis vulgaires.

Les planètes bienfaisantes, en maison XII, signifient ennemis puissants. — Les planètes maléfiques, ennemis occultes. — Si les planètes, en XII^{e} maison, sont en leur maison diurne ou nocturne, en exaltation, les ennemis seront très-redoutables. — Si elles sont en trigonocratie, l'inimitié sera moins dangereuse. — Si elles sont en lieu d'exil, les ennemis seront de basse condition. — Si le signe des *Gémeaux* est en XII, il annonce des ennemis secrets ou des traîtres.

Les principaux significateurs d'inimitié sont les planètes qui occupent les maisons VII et XII, les *Maîtres* de ces maisons, et les planètes en opposition avec le *Soleil* et la *Lune*.

408. Le signe de la *Chance des voyages terrestres* se découvre en nativité diurne ou nocturne, en comptant depuis le *maître* de la maison IX jusqu'à la maison IX.

Celui de la *Chance des voyages par eau* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis *Saturne* jusqu'au *Cancer*. — En nativité nocturne, on compte depuis le *Cancer* jusqu'à *Saturne*. — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de *Chance* sur le point d'arrêt.

Dans les cas précités, les voyages seront heureux ou malheureux selon les aspects des *chances* et de leurs *maîtres*.

409. Le signe de la *Chance de fortune générale* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis le *Soleil* jusqu'à la *Lune*.

En nativité nocturne, on compte depuis la *Lune* jusqu'au *Soleil*, si la *Lune* est au-dessus de l'horizon ou équateur de l'horoscope. — Si la *Lune* est au-dessous, il faut compter comme en nativité diurne. — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de la *Chance* sur le point d'arrêt. — Les chances de fortune s'apprécient selon les aspects.

Si la *Chance de fortune* ou son *maître* se trouve en maison VI, c'est un présage de lutte contre les hommes ou contre d'accablantes infirmités, selon le caractère général des pronostics de l'horoscope. — Si en maison VII et en conjonction avec le signe du *Lion*, c'est une menace de mort dans un combat. — Si en XII, c'est un signe de ruine pour la puissance des gens de guerre.

410. Le signe de la *Chance d'esprit* se découvre, en nativité diurne, en comptant depuis *Mercure* jusqu'à *Mars*. — En nativité nocturne, on compte depuis *Mars* jusqu'à *Mercure*. — On part ensuite de la maison I, et comptant le même nombre de maisons, on place le signe de *Chance* sur le point d'arrêt.

Si cette *chance* et son *maître* sont en conjonction avec le *maître* de la maison I, ou si le *maître* de la chance possède quelque dignité dans cette maison, et s'il est en conjonction sextile ou trigone avec *Mercure*, c'est le présage d'un excellent esprit, doué des facultés qui peuvent conduire à tout succès une forte et persévérante volonté.

II

CLEFS DE L'HOROSCOPE ANNUEL.

L'horoscope annuel se nomme astrologiquement *Révolution* des signes.

411. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait, en Nativité, une planète maléfique, présage mauvaise année, surtout si c'est *Saturne* en horoscope annuel nocturne, ou *Mars* en horoscope diurne. Périls pour la vie, maladies, accusations, troubles.

412. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait *Jupiter* en Nativité, présage année favorable, périls évités, justice obtenue, faveur des princes et des puissants. Retour pour les exilés, délivrance pour les captifs.

413. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution,

dans la maison où se trouvait le *Soleil*, en Nativité, présage heureuse année si les aspects sont mauvais.

414. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait *Vénus* en Nativité, présage bonne année.

415. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait *Mercure* en Nativité, présage bonne année pour les entreprises. Mais si *Mercure* se trouve maléficié par les aspects, ce bon présage devient contraire.

416. Le signe zodiacal de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait la *Lune* en Nativité, présage alternative de bien et de mal ; voyages fructueux, si la Lune est en bon aspect.

417. *Saturne* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'il occupait déjà en Nativité, présage contrariétés, chagrins, inimitiés dangereuses, obstacles dans les entreprises, instabilité de fortune. — S'il reçoit aspect de quadrature de *Mars* ou de *Mercure*, calomnies, pertes de bien.

418. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, bonne année, héritages ou donations, présents, gains inespérés. — Si *Mercure* est en mauvais aspect, adversité, procès, querelles inopinées.

419. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, mauvaise année, maladies, poursuites de l'envie ou de la haine ; troubles, discorde avec les proches ; querelles domestiques, accusations, inimitié de personnes élevées et puissantes. — Si le signe est d'eau, menace de submersion.

420. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage contestations, inimitiés, rupture d'affections, trahisons d'amis. — Si l'horoscope annuel est diurne, gain péniblement acquis, donations ou présents.

421. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage querelles conjugales, séparation ; obstacles dans les entreprises, adversités, contestations et procès ; quelquefois, menace d'empoisonnement.

Si l'horoscope est féminin, menace d'avortement.

422. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage obstacles dans les entreprises, déception d'espérances, inimitiés.

423. *Saturne* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage chagrins en mariage, séparation ; rup-

ture avec les amis, calomniés, obstacles dans les entreprises, maladies nerveuses, chute inopinée.

424. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage périls en voyages ; révolte des sujets contre les princes, des serviteurs contre les maîtres, dès subalternes contre les chefs ; ruptures de sociétés, d'alliances et d'amitié.

425. *Jupiter* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'il occupait déjà en Nativité, présage bon ou mauvais présage selon le signe et les aspects qu'il reçoit.

426. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, présage inimitié de personnes puissantes, calomnies, attaque de réputation, perfidies militantes, voyages dangereux, maladies. — S'il s'agit de l'horoscope d'une puissante individualité et si les aspects sont favorables, l'année sera généralement prospère.

427. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage aux individus de haute naissance, ascension de fortune. — A ceux qui sont nés dans une condition médiocre, dégagement de peines et soucis, amitiés serviables, commencement ou accroissement de fortune, surtout si l'horoscope est diurne.

428. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage bonne année selon la condition du sujet de l'horoscope, s'il n'y reçoit d'aspect maléfique.

429. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage année prospère et gain. — Si *Mercure* est en mauvais aspect, trouble des intérêts, accusations, dommages.

430. *Jupiter* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage année favorable, périls évités, donations provenant de femmes influentes ou de personnes en dignité. — S'il est maléficié, c'est le contraire.

431. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage mauvaise année, procès, déception d'espérances, voyages dangereux, maladies, périls inopinés, perte de bien, soulèvements contre les princes, attaques de la haine. — Si *Mars* est dans le *Bélier* ou le *Scorpion*, ces présages sont atténués.

432. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, présage année prospère pour les gens de guerre, ou les personnes revêtues de dignités publiques. — S'il reçoit un aspect maléfique, contrariétés dans les entreprises, adversité. — S'il est en bon aspect dans la Nativité et la Révolution annuelle, année prospère et lucrative.

433. *Mars* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'il occupait déjà en Nativité, et si l'horoscope est diurne, présage année agitée; inimitiés, perte de bien. — Mauvaise chance pour les gens de guerre. Si l'horoscope est nocturne, année prospère, pourvu que *Mars* soit dans le *Bélier* ou le *Capricorne*.

434. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage quelque maladie dangereuse, douleurs d'intestins ; péril résultant d'un incendie ; menace de chute ou de quelque autre blessure inopinée. Accidents en voyage ; querelle avec des gens de guerre, et chance de mort si *Mars* ou le *Soleil* est *maître* de l'année. — S'il y a bon aspect, année assez prospère, malgré quelques piéges tendus par les ennemis.

435. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage inimitiés de femmes, querelles conjugales, séparations, maladies, adultère dangereux ; ruptures d'amitié, perte de réputation. — Grand péril de mort pour les femmes enceintes.

436. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage année tourmentée par des discordes, des procès, des périls, des souffrances corporelles et particulièrement des maladies cérébrales, surtout si *Mars* est en signe bicorporé. — Si la maison I, le *Soleil* et la *Lune* sont dégagés d'aspects maléfiques, ces présages sont atténués. — Si les aspects sont mauvais, adversité, et en particlier pertes dans le négoce.

437. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage mauvaise année, soulèvement contre les princes, attaques contre les grands, procès, accusations, piéges, guet-apens. — Chagrins en mariage, séparations ; ruptures d'amitiés ; troubles populaires. Maladies aiguës ; affaiblissement de la mémoire ou de la vue ; menace de blessure par fer ou feu ; péril de submersion. — Si la *Lune* est croissante, et frappée de mauvais aspects, ces présages sont plus redoutables. — Si la *Lune* ne reçoit que des aspects fortunés, les mêmes présages seront atténués. — S'il s'agit d'un horoscope féminin, grand péril pour les femmes enceintes, menacé de quelque opération mortelle.

438. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage mauvaise année, trouble de la vie, beaucoup d'ennemis ; disgrâce auprès des puissants ; obstacles dans les entreprises ; maladies de la tête, de l'estomac, ou du cœur. — Attentats des sujets contre les princes, des serviteurs contre les maîtres ; piéges, guet-apens. — Accusations dangereuses, spoliations. — Si *Mars* et *Saturne* sont en réception, c'est-à-dire si l'un d'eux

possède quatre dignités dans le signe où l'autre est placé, ces funestes augures sont atténués.

439. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, présage bonne année, et succès des espérances ou des entreprises en cours d'exécution.

440. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, présage année dangereuse, maladies, péril pour la vie ; menace de blessure à la tête par chute, ou par quelque animal quadrupède, trouble des intérêts, perte de bien. Inimitié des sujets ou des subalternes ; agitations populaires ; menace de mort par fer ou feu.

441. Le *Soleil* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'il occupait déjà en Nativité, présage ascension de fortune, s'il est signifié par les aspects. Mais si l'horoscope est nocturne, il annonce inimitiés puissantes, poursuites de l'envie ou de la haine. Maladies de la tête, de l'estomac. Menace de blessure par fer ou feu, ou par animal quadrupède.

442. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage année prospère, bienveillance et faveur des puissants ; succès et gain dans les entreprises.

443. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe ou le lieu qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage année favorable aux entreprises. — Si *Mercure* est frappé de mauvais aspects, discordes, contestations, procès, perte dans le négoce.

444. Le *Soleil* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage utiles relations avec les grands et avec les femmes influentes ; bonnes chances pour les entreprises.

445. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage mauvaise année. Discordes conjugales, séparations, perte de réputation, inimitiés, passions scandaleuses qui infligeront un déshonneur public. Obstacles dans les entreprises. Douleurs d'intestins, maladies secrètes et honteuses. Menace d'empoisonnement, surtout si *Mars* et *Mercure* sont en quadrature ou opposition avec *Vénus*.

446. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, présage heureuse année.

447. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, présage année tourmentée, discordes, procès, chagrins en ménage, séparations. — Menace de séductions pour les filles. — Adultères dangereux. — Perfidies de faux amis.

448. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage bonne année.

449. *Vénus* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'elle occupait déjà en Nativité, surtout si elle est *maîtresse* de l'année, présage année prospère, mais si elle reçoit aspect de quadrature ou d'opposition de *Saturne* ou de *Mars*, ou si elle est sans dignités, ou si elle se trouve en XII, ou en VI, jalousie, injustice, péril pour la vie. — Menace de soulèvement contre les princes.

450. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage année favorable au succès des entreprises ; largesses et donations ; profits pour le négoce, si les aspects sont bénéfiques. — Dans le cas contraire, afflictions.

451. *Vénus* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage année favorable au succès des entreprises, mais troublée par les poursuites de l'envie et par des inimitiés qui, toutefois, seront lassées ou vaincues.

452. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage année périlleuse ; obstacles dans les entreprises, procès, perte de bien ; maladies, phthisie, bile noire, menace d'empoisonnement. Si *Mars* est en mauvais aspect, menace de submersion.

453. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, présage année prospère, surtout pour les entreprises de négoce.

454. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, présage inimitiés, procès, perte de bien, perfidies. — Inclinations déloyales, instincts malfaisants dont on sera victime et qui pourront mettre en danger de mort.

455. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage bonne année.

456. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage bonne année.

457. *Mercure* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'il occupait déjà en Nativité, présage bonne année ; mais s'il est frappé d'aspect maléfique, adversité (clef 569).

458. *Mercure* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait la *Lune* en Nativité, présage bonne année ; mais s'il est en mauvais aspect, trouble de la vie, inimitiés, trahisons, péril de mort.

459. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage année chargée de vicissitudes ; beaucoup d'ennemis ; obstacles dans les entreprises, instabilité de position.

Maladies de la tête ou des intestins qui mettront en danger de mort, surtout si la *Lune* est occidentale. — Si elle est orientale, le danger sera moins grand.

460. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Jupiter* en Nativité, présage ascension de fortune, amitiés serviables, heureux mariage, réalisation des espérances, s'il n'y a point aspect maléfique.

461. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mars* en Nativité, surtout si elle est orientale, présage année difficile, péril d'effusion de sang, de chute ou de blessure par feu. Discordes domestiques; chagrins en mariage, séparation. — Soulèvement populaire contre les princes.

462. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait le *Soleil* en Nativité, présage empêchement dans les entreprises, déception d'espérances, discordes domestiques, peu de bonheur en mariage.

463. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Vénus* en Nativité, présage bonne année; mais si elle est en mauvais aspect, chagrins, maladies, perte de bien ou de position, jalousie cruelle en mariage, haines de famille, surtout en horoscope de femmes.

464. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Mercure* en Nativité, présage bonne année pour les entreprises; mais s'il est frappé de mauvais aspect, discordes, procès, trouble des entreprises, perte de bien. — Si *Mercure* est dans les *Gémeaux* ou dans la *Vierge*, fortune dans le négoce. — S'il est dans tout autre signe, menace de mort.

465. La *Lune* rentrant, en Révolution, dans le signe qu'elle occupait déjà en Nativité, présage contrariété dans les entreprises, inimitiés puissantes, surtout de la part des femmes et des gens du peuple. Année dangereuse pour les princes et les grands. — Si la *Lune* est frappée de mauvais aspect, périls inopinés, surtout si elle est maîtresse de l'année. — Si elle est en bon aspect, ces présages sont atténués.

466. Le signe de la maison I et la *Lune* de la Nativité se trouvant en maison I de la Révolution, et en bon aspect, présagent bonne année, honneur et profit. — En maison II de la Révolution, bonne année pour les intérêts pécuniaires, sauf danger de quelque vol. — En maison III, menace de haines durables et de maladies cachées. — En maison IV, héritages ou donations. Péril de chute ou de submersion; périls sur la glace, ou en voyage. Mauvaise année pour

solliciter quelque faveur des princes et des grands. — En maison V, perfidies, trahisons. — En maison VI, inimitiés durables et dangereuses, maladies redoutables. Mauvaise année pour les entreprises de négoce, et pour toute affaire dont on souhaite la stabilité. — En maison VII, danger de vol et d'incendie. Bonne année pour contracter mariage ; mauvaise pour entreprendre une guerre, surtout si la maison I, le *Soleil*, la *Lune* et la *Chance de fortune* sont frappés d'aspect maléfique. — En maison VIII, maladies, trahisons, danger de mort. Mauvaise année pour faire la guerre, ou pour commencer un procès. — En maison IX, bonne année pour les voyages, si l'horoscope de Nativité en présageait. Année favorable aux nouvelles liaisons d'amour ou d'amitié, et pour rechercher la bienveillance des princes ou des prêtres. — En maison X, bonne année pour toute entreprise qui peut créer ou augmenter la fortune ; pour voyager sur mer, pour attaquer et vaincre les ennemis. — En maison XI, mêmes présages. — En maison XII, haines difficiles à apaiser, obstacles en toutes choses. Maladies cachées. Mauvaise année pour entreprendre un long voyage, ou commencer un négoce, ou pour engager une lutte contre les ennemis. Péril de captivité.

467. Le signe de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait *Mars* en Nativité, et *Mars* en Révolution étant en conjonction, quadrature ou opposition avec ce signe, présagent blessure par fer ou feu, captivité, exil, surtout si *Mars* occupe un point cardinal (I, IV, VII, X), ou une maison succédante, (II, V; IX, XI).

468. Le signe de la maison I passant, en Révolution, dans la maison où se trouvait *Saturne* ou *Mars* en Nativité, et l'une ou l'autre de ces planètes maléfiques venant occuper la maison I présagent grand péril.

469. Le signe de la maison I remplaçant, en Révolution, le signe de la maison II de la Nativité, *Vénus* étant *Maîtresse* de l'année, *Saturne* occupant la maison IV, et la maison I de la Révolution correspondant à la maison VIII de la Nativité, présagent captivité.

470. Le signe de la maison I remplaçant, en Révolution, le signe de la maison III ou IX de la Nativité, *Saturne* ou *Mars* occupant ce signe, ou le frappant d'aspect maléfique, présagent grande adversité, captivité, accablement par les ennemis.

471. Le signe de la maison I remplaçant, en Révolution, le signe de la maison IV ou VII de la Nativité, et *Saturne* ou *Mars* occupant ce signe, ou le frappant d'aspect maléfique, présagent beaucoup de maux, séditions contre les princes, captivité, exil.

472. Le signe de la maison I remplaçant, en Révolution, le signe qui occupait la maison XII de la Nativité, ce signe étant maison de *Jupiter*, et *Saturne* l'occupant, tandis que *Mars* est en IV, présagent périls mortels.

473. Le signe de la maison I se trouvant, en Révolution, dans les maisons I, II, IV, V ,VII, IX, X ou XI, et le *Maître de l'année* se trouvant en III, VI, VIII ou XII, ou bien le signe de la maison I se trouvant en III, VI, VIII ou XII, et le *Maître de l'année* se trouvant en I, II, IV, V, VII, IX, X ou XI, présagent en cette année balance des biens et des maux, et chance de triompher de la mauvaise fortune par un héroïque effort de l'intelligence et de la volonté.

474. Si *Mars* ou la *Lune*, en Nativité et en Révolution, sont en XI, ils présagent des amis sur lesquels il faut peu compter.

475. Si le *Maître* de XI (Nativité) est en XII de la Révolution, il présage trahison d'amis.

476. Si *Saturne* est *Maître* de XI ou XII, en Révolution, amis infidèles, ou peu constants.

477. Si *Jupiter* était *Maître* de X en Nativité, et se trouve en quadrature ou opposition avec le *Soleil* en Révolution, la position et l'honneur péricliteront en cette année.

478. Si le *Maître de l'année* est infortuné en Révolution, mauvaise année, empêchements dans les entreprises.

479. Si le *Maître de l'année* est infortuné en Nativité et en Révolution, inquiétudes, obstacles, déceptions dans cette année.

480. Si le *Maître* de X (Nativité) est en VII, VIII ou XII de la Révolution, année difficile, disgrâce auprès des princes ou d'autres personnes élevées en dignité.

481. Si le *Maître de l'année* était en Nativité dans une maison cadente, III, VI, IX, XII, et s'il passe, en Révolution, dans VI ou VIII, s'il est *Saturne*, ou s'il se trouve en quadrature ou opposition avec *Saturne*, menace d'écroulement de fortune, perte de dignité ou d'emploi en cette année.

482. Si *Saturne* ou *Mars* en X ne sont point Maîtres de l'année (Révolution) et ne sont point en sextile ou trigone avec les autres planètes, mauvaise année, l'avenir est menacé d'écroulement.

483. Si le *Maître* de I (Nativité) passe en II (Révolution), et s'il est *Saturne* ou *Mars*, menace de perte de bien.

484. Si le *Maître de l'année* est sur un point cardinal (I, IV, VII ou X), en quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*, et si, en Nativité, il était en conjonction avec la même planète malé-

fique, très-mauvaise année, menace de grande perte, détresse, catastrophe.

485. Si le *Maître de l'année* est occidental, ou en VII, ou en XII, en mauvais aspect avec *Saturne* ou *Mars*, si *Jupiter* n'est pas en bon aspect avec la *Lune*, et avec le *maître de l'année*, menace de perte de bien.

486. Si le *Maître de l'année*, la maison I de la Révolution et la *Lune* sont en conjonction, quadrature ou opposition avec planète maléfique ou maléficiée, menace de ruine pour les plus hautes fortunes. Mais si *Jupiter* ou *Vénus* sont en conjonction avec la *Lune* ou le *Maître de l'année*, ce mauvais présage sera neutralisé.

487. Si la maison I de la Révolution, son *Maître* et la *Lune* sont en conjonction, quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*, menace de ruine et grande détresse.

488. *Jupiter* en VI ou XII (Nativité et Révolution) présage puissants ennemis, poursuite de l'envie ou de la haine, mais qui ne réussiront point.

489. *Mercure*, en opposition avec VII paralyse les manœuvres des ennemis.

490. *Mercure* en XII (Nativité et Révolution) fait découvrir les manœuvres et les piéges des ennemis.

491. *Mars* en I, en mauvais aspect avec la *Lune* et le *Maître de l'année*, fortifie les ennemis. Mais s'il est dans une maison fortunée de *Jupiter*, il donne force contre les ennemis.

492. Les planètes maléfiques en XII paralysent les manœuvres des ennemis, si elles n'y sont point maléficiées par aspect.

493. Si le *Maître* de XII (Nativité) passe en I (Révolution), ennemis nombreux et redoutables. — S'il passe en VIII, menace de meurtre par les ennemis. — S'il passe en XI, peu d'amis et beaucoup d'ennemis.

494. Si le *Maître* de I (Nativité) passe en XII (Révolution), et s'il est fortuné, défaite des ennemis. — S'il est infortuné par les aspects, les ennemis triompheront.

495. Si la maison I (Révolution), son *Maître* et la *Lune* sont en mauvais aspect avec *Saturne* ou *Mars*, la force est aux mains des ennemis.

496. S'il y a *éclipse* solaire ou lunaire dans les maisons I ou X de la Révolution, et si les *Maîtres* de ces maisons sont unis au signe de l'éclipse, les ennemis triompheront.

497. Si le *Capricorne* est en XII et le *Verseau* en I (Révolution), des ennemis cachés cesseront de nuire. — Si le *Capricorne* ou le *Ver-*

seau sont en XII, et *Saturne* en VII, les ennemis secrets deviendront ennemis déclarés.

498. *Saturne* en I, VI, VII ou VIII, présage inimitiés acharnées.

499. *Jupiter* occupant, en Révolution, le signe où se trouvait *Saturne* en Nativité, présage instabilité d'alliances, ruptures d'amitié.

500. *Mars* en I (Révolution), ennemis dangereux. — En VII, querelles et procès.

501. Le *Soleil* en VII (Nativité et Révolution), soutien d'amis. — En XII (Révolution), et frappé de quelque aspect maléfique, ennemis cachés qui peuvent beaucoup de mal.

502. *Vénus*, *Jupiter*, ou une autre planète favorable, étant en XII (Révolution), présagent supériorité des ennemis.

503. *Mercure* en VII (Nativité et Révolution), beaucoup de mal de la part d'ennemis rusés et perfides.

504. La *Lune* en signe masculin (Révolution) et en quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*, et si le *Maître* de la maison qu'elle occupe est maléfique, présage ennemis puissants dont il y a tout à craindre.

505. Le *Maître de l'année* en VII ou XII, et occidental, etc., mauvais aspect avec *Saturne* ou *Mars*, et *Jupiter* étant sans aspect avec la *Lune* ou le *Maître de l'année*, perte de bien ou de position, par les manœuvres d'ennemis puissants et acharnés.

506. Le *Maître de l'année* sous les rayons du *Soleil* présage dangereuse activité des ennemis.

507. Si le *maître de l'année* est une planète bénéfique, s'il est en opposition avec *Mars* et en quadrature avec la *Lune* ou le *Soleil;* si le *Maître* de I est sans aspect avec sa propre maison, grands périls que créeront les ennemis.

508. Le *Maître* de XI (Nativité) passant en XII (Révolution) présage changement d'amis en ennemis.

509. Le *Maître* de I se trouvant en XII (Révolution) présage nombreux ennemis, grandes tribulations, captivité.

510. Si la *Queue du Dragon* occupe la maison I (Révolution), menace de tomber au pouvoir des ennemis, et nécessité de fuir.

511. Si le signe des maisons VI ou XII (Nativité) passe en I (Révolution), les amis se changeront en ennemis.

512. Si les maisons IV et VII et leurs *Maîtres* sont frappés (en Révolution) d'aspects maléfiques, beaucoup de maux seront infligés par les ennemis.

513. *Jupiter* et *Vénus* en conjonction avec la *Lune* ou avec le *Maître de l'année* (Révolution) délivrent du pouvoir des ennemis.

514. *Jupiter* en III (Nativité et Révolution) atténue les périls, affaiblit les ennemis, et procure la paix.

515. La *Tête du Dragon* en V (Nativité et Révolution) préserve de tout péril mortel.

516. Le *Maître de l'année* en bon aspect (Nativité et Révolution), dégage des périls.

517. *Saturne* en I (Révolution) menace de captivité; de blessure grave, et même de mort.

518. Si *Saturne, maître de l'année*, est sous l'horizon de l'horoscope (Révolution), s'il est en conjonction avec *Mars*; ou si *Mars* est dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité; et si le *maître* de I (Révolution) est en VII, et si *Jupiter* et *Vénus* sont en maisons cadentes (III, VI, IX, XII), menace imminente de captivité.

519. Si *Saturne, maître de l'année*, est rentré dans le signe qu'il occupait en Nativité, et si, en Révolution, le *Soleil* est en opposition avec *Saturne*, menace d'adversité, ou de maux divers, selon la nature du signe occupé par *Saturne*.

520. Si *Saturne* (Nativité et Révolution) est en XII, menace de très-grande infortune, ou de blessure dangereuse.

521. Si *Saturne* (en Révolution), *Maître* de I, se trouve en XII, sans aspect du *Soleil*, menace de captivité.

522. *Saturne* en VI (Nativité et Révolution), périls et captivité.

523. *Jupiter* dans le *Capricorne* (Révolution), infortuné par *Saturne*, et le *Soleil* en même temps infortuné par *Mars*, présagent grande infortune.

524. *Jupiter, maître de l'année*, et sous les rayons du *Soleil*, présage humiliations et détresse.

525. Si *Mars* est *maître de l'année*, et si *Saturne* occupe en Révolution le signe où se trouvait *Mars* en Nativité; et si *Mars*, en Révolution, occupe un point cardinal (I, IV, VII, X) ou une maison succédante (II, V, VIII, XI), et se trouve au-dessus de *Vénus*; et si les planètes bénéfiques sont en maisons cadentes (III, VI, IX, XII), mauvaise année, menace de captivité.

526. Si *Mars, maître de l'année*, est en I (Révolution), dans un signe où il ne possède aucune dignité, et surtout s'il occupait I en Nativité, où projetait sur cette maison aspect de quadrature ou d'opposition, menace de captivité.

527. *Mars* en IV (Nativité et Révolution), mauvaise année, menace de chute ou démence.

528. *Mars* en XII (Nativité et Révolution), menace de captivité, perte de réputation, périls. — Si *Mars* est en XII (Révolution),

mais occupait en Nativité une autre maison, menace de quelque accident sinistre et imprévu.

529. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe que le *Soleil* occupait en Nativité, précipite en cette année le péril de mort violente si sa menace existait en Nativité, ou bien provoque une maladie qui peut devenir mortelle.

530. *Mars* en X (Révolution) menace d'une chute ou de blessure par un animal quadrupède.

531. *Mars* passant, en Révolution, dans le signe qu'occupait *Saturne* en Nativité, présage année très-dangereuse et périls imprévus.

532. Le *Soleil* en quadrature ou opposition avec *Mars* (Révolution) menace de chute.

533. Le *Soleil* en XII (Nativité et Révolution) menace de captivité.

534. *Vénus, maîtresse de l'année*, en *Voie combuste* (c'est-à-dire du 18e degré des *Gémeaux* au 2e inclus du *Cancer*, et du 24e degré du *Sagittaire* au 2e inclus du *Capricorne*), présage humiliations qui seront occasionnées par des femmes.

535. *Mercure, maître de l'année*, en *Voie combuste*, présage anxiétés, tribulations, adversité, pertes dans le négoce.

536. La *Lune* (Révolution) unie au *Cancer*, et le *Soleil* uni au *Bélier*, et frappés tous deux d'aspects maléfiques par *Saturne* ou *Mars*, présagent infortune et ruine. — Si la *Lune* est en quadrature ou opposition avec *Mars*, menace de cécité, ou de chute, ou de blessure par un animal quadrupède.

537. La *Lune* passant, en Révolution, dans le signe où se trouvait *Mars* en Nativité, présage année difficile, surtout si la *Lune* est orientale, et si l'horoscope annuel est diurne. Périls nombreux; menace de blessure par chute ou par fer. — Séditions redoutables pour les princes, insurrections. Explosion de haines domestiques, accusations.

538. Si la *Lune* (Révolution) se trouve en signe masculin, et en mauvais aspect avec *Saturne* et *Mars*, et si *Saturne* ou *Mars* est maître du signe occupé par la *Lune*, grande adversité, grands périls.

539. La *Lune* en VII (Nativité et Révolution), adversité, inimitiés et périls.

540. Si le *Maître de l'année* était, en Nativité, une planète bénéfique, et s'il est planète maléfique en Révolution, et si la *Lune* est frappée de mauvais aspect, menace d'attentat mortel ou de très-grave blessure par des mains ennemies. — Menace d'amputation.

541. Si le *Maître de l'année* est en VI (Nativité et Révolution) et

s'il est frappé de mauvais aspect, menace de grande infortune.

542. Si, en Nativité et en Révolution, le *Maître de l'année* occupe un point cardinal (I, IV, VII, X) et se trouve en quadrature ou opposition avec *Saturne* ou *Mars*, grande adversité.

543. Si le *Maître de l'année*, frappé d'aspect maléfique, est en II, VI, VIII ou XII (Révolution), menace de quelque calamité qui ne sera prévue par personne.

544. Si le *Maître de l'année* est en VII, frappé d'aspect maléfique, menace de chute dangereuse, péril qui obligera de s'expatrier.

545. Si le *Maître de l'année* est frappé d'aspect maléfique par une planète placée sur un point cardinal, et formant contre lui quadrature ou opposition, menace de grande adversité, grande détresse, grands périls. — Si la planète hostile est en maison cadente, le présage sera atténué.

546. Si le *Maître de l'année* est sans aucune dignité, le *maître* I (Nativité) étant en *Voie combuste*, et si le *Soleil* et la *Lune* sont aussi maléficiés, menace de suicide, ou menace de commettre une action qui sera expiée par la mort. — Mais si les planètes bénéfiques sont en favorable aspect avec le *Maître de l'année*, ces menaces ne s'accompliront point.

547. Si le *Maître de l'année* est en quadrature ou en opposition avec la maison I, mauvaise année. — S'il est en sextile ou trigone, année favorable.

548. Si le *Maître de l'année* est une planète maléfique, s'il occupait en Nativité la maison VII ; si, en Révolution, il frappe la *Lune* d'un mauvais aspect, et s'il occupe la maison I, ou si une autre planète maléfique occupe cette maison, c'est le signe de très-grands périls.

549. Si le *Maître de l'année* est une planète bénéfique, et si, en Révolution, une planète maléfique se trouve en I, et une autre en VII, et si l'une ou l'autre frappe la *Lune* d'un mauvais aspect, c'est le présage de très-graves périls que créeront les ennemis, surtout si la maison I ne reçoit aucun aspect favorable.

550. Si le *Maître de l'année* occupait en Nativité une maison cadente (III, VI, IX, XII), voisin du *Soleil*, et s'il se trouve, en Révolution, dans VI, VIII ou XII, et également voisin du *Soleil*, et en conjonction avec *Saturne*, c'est la menace d'extrêmes calamités.

551. Si le *Maître de l'année* est bénéfique, mais si, en Révolution, il occupe une maison malheureuse, VI, VIII ou XII, et si *Saturne* ou *Mars* se trouve en I ou X, il présage supériorité des ennemis, blessure par fer, ou chute.

552. Si le *Maître de l'année* est maléfique, si, en Révolution, il est en *Voie combuste* ou en maison malheureuse, et si la Lune est en mauvais aspect avec *Saturne* ou *Mars*, et si le maître de l'année se trouve en VI ou XII, menace de captivité.

553. Si le *Maître de l'année* est bénéfique, mais frappé de mauvais aspects (Nativité et Révolution), menace d'adversité et de captivité.

554. Si le *Maître* de I (Révolution) se trouve en IV, VII ou X, et frappé d'aspects maléfiques, menace d'attentat par les sujets contre la personne des princes, ou par les serviteurs contre les maîtres, selon la condition du sujet de l'horoscope.

555. Le *Maître* de I (Révolution) se trouvant en VIII, péril de la vie.

556. Le *Maître* de I (Révolution) en conjonction avec la *Queue du Dragon*, menace d'empoisonnement auquel on échappera.

557. *Saturne* ou *Mars* en I (Révolution) présage toujours mauvaise année, surtout s'il est en mauvais aspect avec le maître de l'année ou avec la *Lune*.

558. Si de deux planètes maléfiques l'une est en I (Révolution) et l'autre était en I de la Nativité, c'est le présage d'une très-difficile année.

559. Si une planète maléfique est en I (Révolution), et si une autre infortunait la *Lune* ou l'un des points cardinaux (I, IV, VII, X) de la Nativité, l'année sera très-tourmentée.

560. Si, en Révolution, une planète maléfique est en quadrature avec la maison I, et si le *Maître* de I est en bon aspect avec une planète bénéfique, et avec la maison I, les présages de la planète maléfique seront atténués.

561. Si une planète maléfique était, en Nativité, en aspect avec une planète bénéfique, et si, en Révolution, elle se trouve en conjonction, quadrature ou opposition avec la même planète, elle menace de coup mortel infligé par le fer.

562. Si une planète maléfique est en IV (Révolution), elle présage obstacles dans les entreprises et périls.

563. Si la maison I (Révolution) contient un signe auquel se liait en Nativité une planète maléfique, menace de renversement de fortune et d'exil.

564. Si la maison I (Révolution) est la même que celle de la Nativité, si le *Soleil* est en éclipse ou si la *Lune* est décroissante, et si l'un ou l'autre sont en mauvais aspect avec *Saturne*, menace d'insurrection contre les princes.

565. Si une planète maléfique est en maison I avec le *Maître de l'année*, et frappe la Lune d'un mauvais aspect, c'est l'indice de grands périls en cette année.

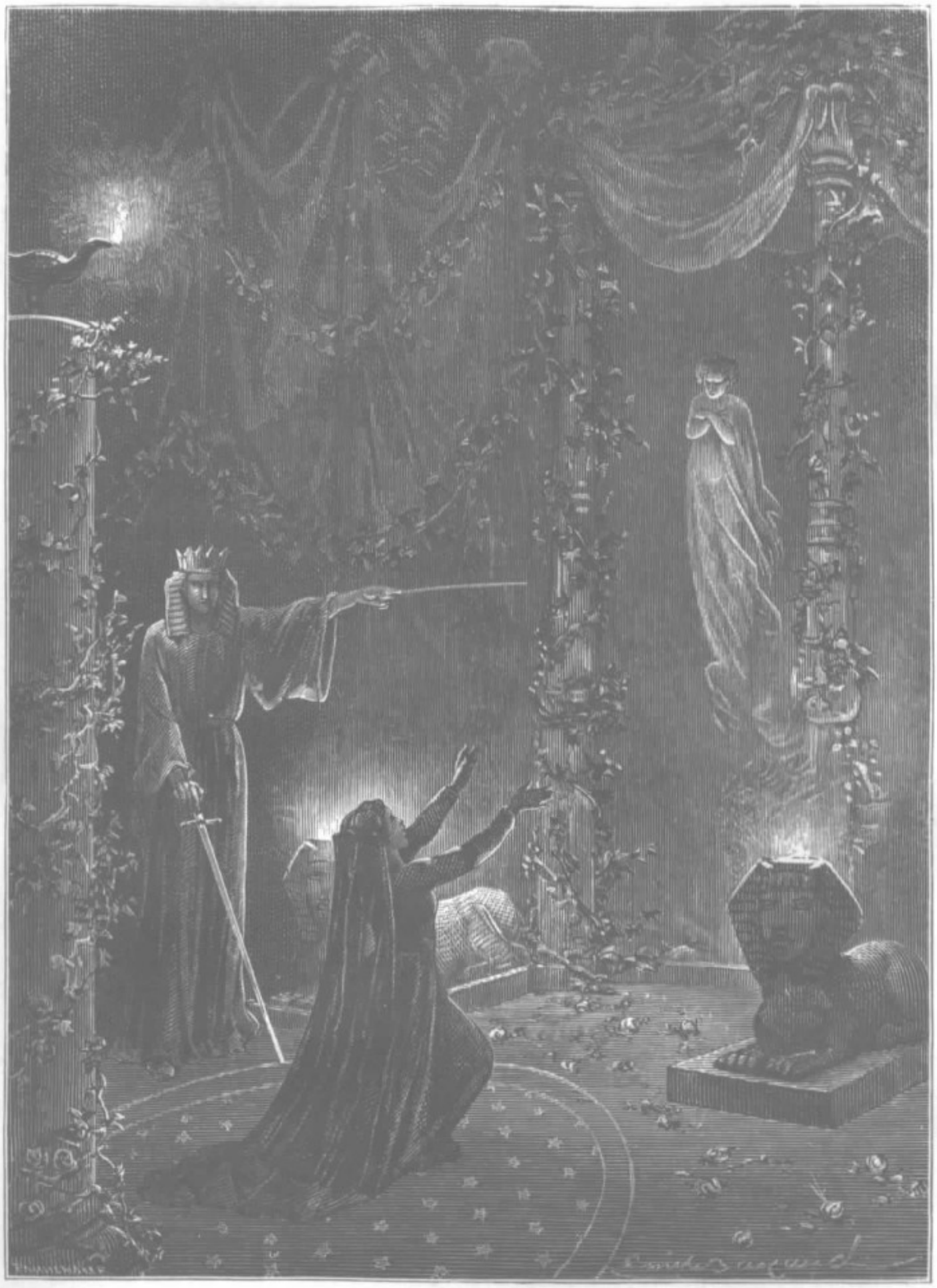
566. Le signe de la maison X de la Nativité passant, en Révolution, dans I, présage heureuse année pour les entreprises. S'il y est maléficié, c'est le contraire. — En II (Révolution), chance heureuse, bienveillance des princes et des grands. S'il y est maléficié, c'est le contraire. — En III (Révolution), médiocre fortune ; plus de mal que de bien. — En IV (Révolution), adversité ; discorde avec les parents, disgrâce auprès des princes et des grands. — En V (Révolution), inclination au libertinage et dangereuses conséquences. — En VI (Révolution), bon temps pour les entreprises, mais menace de quelque scandaleuse révélation, et de perte de réputation. — En VII (Révolution), bonne renommée, bonne espérance. Amour de femme de haut rang. Deuil de famille. — En VIII (Révolution), anxiétés, réputation menacée, difficultés dans les entreprises, fortune en échec. — En IX (Révolution), longs voyages, heureux ou malheureux selon les aspects, liaisons d'amitiés, bonnes ou mauvaises selon les aspects. — En X (Révolution), heureuse année, si les aspects sont très-favorables. — En XI (Révolution), bonne année, si les aspects ne sont point contraires. — En XII (Révolution), disgrâce auprès des princes et des grands, perte de bien, poursuites de l'envie et de la malignité ; perte d'amis.

567. Le signe de la *Chance de fortune* passant de la Nativité en maison I de la Révolution, est favorable aux entreprises. — En II (Révolution), bonne année et profit. Signe heureux pour se livrer au négoce. — En III (Révolution), profit venant des frères ou des proches. — En IV (Révolution), bonne chance pour les intérêts matériels. — En V (Révolution), bonne chance pour les amours, les travaux de l'esprit, la pratique de la médecine. — En VI (Révolution), chance de gain. — En VII (Révolution), gains de procès, triomphe sur les ennemis. — En VIII (Révolution), menace de quelque spoliation, par vol ou autrement. Mauvaise année pour prêter son argent avec sécurité. — En IX (Révolution), voyages profitables, si la Nativité en a présagé. Fortune acquise au loin. Signe d'élévation en dignité pour ceux qui exercent le sacerdoce. — En X (Révolution), faveur des princes et des grands, profit dans les entreprises, réalisation d'espérances. — En XI (Révolution), bien ou élévation procurés par des amis, des soutiens ou bienfaiteurs. Succès dans les entreprises; bonne année pour rentrer en possession de l'argent prêté, ou pour solliciter quelque faveur des princes et des grands.

— En XII (Révolution), année favorable pour se procurer des gains illicites, ou pour tirer profit de mauvaises actions cachées.

568. La maison I, son maître, et la Lune, frappés d'aspect maléfique en Révolution, présagent une catastrophe de fortune dans l'année dont on dresse l'horoscope annuel.

569. Quand une planète, en Révolution, rentre dans le signe qu'elle occupait en Nativité, elle reprend, selon la nature de ce signe, la signifiance fatidique, bonne ou mauvaise, qu'elle avait en cette Nativité, en tenant compte des nouveaux aspects qui peuvent se manifester.



ÉVOCATION DES MORTS AIMÉS

ÉPILOGUE

J'ai gardé, pour ces dernières pages, l'indication d'une expérience théurgique dont l'essai n'est point sans danger pour les natures nerveuses. Cette expérience a pour objet d'évoquer les morts qui nous sont chers. J'en emprunte les formules à une théorie secrète, fort antique. Ses résultats surnaturels m'ont été maintes fois attestés par quelques esprits supérieurs à toute surprise des sens, et dont le témoignage parfaitement désintéressé me paraît irrécusable. Je ne cite point de noms, parce que cette révélation d'un des plus grands mystères de la science occulte se lie à des communications de la vie privée qui m'imposent une délicate réserve. Certains motifs personnels m'inclinent aussi à penser que des manifestations d'outre-tombe peuvent être obtenues, si l'évocation s'accomplit dans un milieu convenablement préparé, à une époque déterminée, et à l'aide de certains rites dont l'efficacité se réalise plus ou moins vivement, selon le degré d'expansion du sentiment religieux qui nous anime.

Par un vœu d'ineffable tendresse, quelques personnes consacrent au deuil perpétuel la chambre où un être aimé vient d'expirer. Leur touchante affliction ne veut point que des mains étrangères effacent le désordre qui précède et suit l'heure suprême. La couche déserte va garder l'empreinte laissée par la mort. Les meubles, froids témoins de l'agonie, s'enveloppent d'un linceul de poussière, image des cendres du tombeau. La pendule s'arrête avec le dernier battement de cœur. Les bougies consumées dans la veillée funèbre s'éteignent l'une après l'autre, comme les souffles de la vie se sont évanouis; au pied du pâle crucifix qui s'inclinait sur le dernier soupir. Tout ce qui rappelle une dernière pensée, un dernier mouvement, un dernier regard, ne doit signifier désormais que l'immobilité de la douleur. La chambre se ferme comme un lieu sanctifié, qu'un pieux souvenir viendra revoir en pleurant, aux anniversaires des joies qui ne renaîtront plus et de la séparation qui n'aura point de retour ici-bas.

Cependant, l'âme disparue est parfois ramenée par le culte du

cœur. Elle assiste, invisible, à l'offrande des larmes, et alors, si c'est le soir, et si un acte exalté de foi et d'amour pur l'évoque, au nom du Tout-Puissant, elle peut irradier un moment son immortelle essence dans le crépuscule où s'endort la nature après le coucher du soleil.

Ces consolantes apparitions sont bien rares, parce que la solitude convenable, le recueillement nécessaire et l'ardente foi qui doivent les attirer, sont des conditions difficiles à réunir. Mais il suffit que l'expérience ait réussi de temps à autre, pour imposer quelque réserve aux trop hâtives négations d'un scepticisme stérile. Quoi qu'il en soit, voici d'après la tradition théurgique, les dispositions d'esprit et les actes extérieurs qui sont nécessaires pour obtenir la manifestation des morts aimés.

L'affection qui nous unit, au delà du tombeau, à la personne regrettée doit être entièrement pure. Le père, la mère, l'enfant, le frère, la sœur, l'époux, l'épouse, les proches parents et les amis intimes sont particulièrement accessibles au vœu de les revoir, si on les considère uniquement comme des êtres transfigurés dans une sphère plus élevée, et qui, dans cette vie nouvelle, prient l'Éternel Tout-Puissant de nous rendre dignes de parvenir au même bonheur. Une autre disposition, non moins nécessaire, c'est l'examen de la conscience. Si l'on a causé quelque tort au prochain, il faut le réparer ; si l'on a d'injustes ennemis, il faut leur accorder dans son cœur un pardon sans réserve ; si l'on a négligé envers Dieu les devoirs d'adoration et de prière, il faut rentrer dans la pratique du culte, suivant la religion que l'on a reçue de ses pères. Ces préliminaires prouvent assez qu'il n'y a dans l'évocation des morts ni sortilége, ni la moindre apparence de pacte impie ; et ce n'est qu'après s'être ainsi préparé, que l'on peut supporter, sans péril pour la vie ou pour la raison, l'approche du monde invisible.

Le lieu choisi pour l'évocation n'est point indifférent. Le plus propice, assurément, serait l'appartement où l'être regretté a laissé sa dernière trace. Quand cette condition ne peut être réalisée, on doit se procurer, dans quelque campagne solitaire, un lieu dont l'aspect rappelle aussi exactement que possible les mesures et l'orientation de la chambre mortuaire.

La fenêtre doit être masquée par des planches d'olivier, hermétiquement jointes, afin de ne laisser pénétrer aucune lumière extérieure. Le plafond, les quatre parois latérales et le plancher seront revêtus d'une tenture de soie vert-émeraude, que l'évocateur ajustera lui-même avec des clous de cuivre, sans recourir à l'aide

d'aucune main étrangère, parce que, dès ce moment, lui seul doit entrer dans ce lieu réservé qui prend le nom d'Oratoire.

Il faut ensuite recueillir les meubles dont la personne aimée faisait usage, les objets qu'elle affectionnait et qui ont reçu ses derniers regards. On les range dans l'ordre qu'ils occupaient au moment de la mort. Si l'on ne possède plus ces souvenirs, il faut au moins se procurer, ou faire peindre, avec la plus fidèle ressemblance possible, un portrait en pied de la personne, vêtue du costume et des couleurs qu'elle portait dans les derniers jours de sa vie. Ce portrait doit être adossé du côté de l'Orient, fixé par des attaches en cuivre, et couvert d'un voile de soie blanche. On le surmonte d'une couronne composée des fleurs que préférait la personne représentée.

Devant ce portrait, on dresse un autel de marbre blanc, soutenu par quatre colonnettes terminées en pied de taureau. Sur la table de l'autel doit être incrustée une étoile à cinq pointes, formée de lames de cuivre très-pur, et tracée d'après le modèle qu'offre le talisman d'Anaël, Génie planétaire de Vénus. Le centre de cette étoile, entre les lames, doit être assez large pour entourer le pied d'un réchaud de cuivre, en forme de coupe, contenant des fragments desséchés de bois d'aulne et de laurier. On pose auprès du réchaud une navette pleine d'encens. Une autre étoile à cinq pointes sera figurée par des lignes parallèles (bleu céleste, jaune d'or, vert-émeraude et rouge-pourpre), sur une peau d'agneau mâle blanche et sans tache, que l'on étend sous l'autel.

Au milieu de l'oratoire se place un trépied de cuivre, de forme triangulaire, portant un réchaud semblable au précédent et contenant des fragments très-secs de bois d'olivier.

Près du mur, du côté du Midi, l'on met un haut candélabre en cuivre, destiné à recevoir un cierge de cire blanche très-pure qui doit seul éclairer le mystère de l'évocation.

La couleur blanche de l'autel; de la peau d'agneau et du voile est consacrée à Gabriel, archange planétaire de la Lune et génie des mystères. La couleur verte des tentures et le cuivre appartiennent au génie de Vénus.

L'autel et le trépied sont entourés, chacun, d'une chaîne de fer aimanté et de trois guirlandes composées de fleurs et feuillage de myrte, d'olivier et de rosier.

Enfin, du côté de l'Occident et faisant face au portrait, il faut disposer un dais également drapé de soie vert-émeraude, et reposant sur deux colonnettes triangulaires, faites en bois d'olivier et revêtues d'une feuille de cuivre très-pur. Entre le mur et chaque colonnette

du côté du Nord et du côté du Midi, la tenture doit tomber à longs plis jusqu'à terre, de manière à former une sorte de tabernacle ouvert du côté de l'Orient. Au pied de chaque colonnette, se place un sphinx accroupi sculpté en marbre blanc comme l'autel. Le sommet de la tête de chaque sphinx est creusé pour recevoir un réchaud de cuivre, destiné à brûler des parfums. C'est sous ce dais que se manifestera l'apparition, et il faut se souvenir que l'évocateur doit se tourner vers l'Orient pour prier, et vers l'Occident pour évoquer.

Avant d'entrer dans ce petit sanctuaire consacré à la religion des souvenirs, l'évocateur se revêt d'une robe de soie bleu d'azur, attachée par des agrafes de cuivre dans chacune desquelles est enchâssée une émeraude. Sur la tête il porte une tiare entourée d'un cercle fleuronné de douze émeraudes, et d'une couronne de violettes. Il applique sur sa poitrine le talisman de Vénus (p. 381), suspendu à un ruban de soie bleu d'azur. Au doigt annulaire de sa main gauche, il passe un anneau de cuivre, enchâssant une turquoise. Il marche avec des souliers de soie bleu d'azur, et se munit d'un éventail en plumes de cygne, pour écarter, au besoin, la fumée des parfums.

L'oratoire et tous les objets que je viens de décrire, doivent être consacrés un vendredi, pendant l'une des heures qui appartiennent au génie de Vénus. Cette consécration se fait en brûlant des violettes et des roses dans un feu de bois d'olivier. On a dû ménager, dans quelque partie de l'oratoire, un conduit ventilateur qui livre passage à l'exhalaison des vapeurs, mais sans laisser filtrer la lumière du dehors.

Lorsque ces préparatifs sont achevés, l'évocateur s'impose vingt et un jours de retraite, qui commencent par l'anniversaire de la naissance ou de la mort de la personne aimée. Pendant cet espace de temps, il évitera de donner à qui que ce soit la moindre des marques d'affection que recevait de lui l'être défunt ; il se maintiendra dans une chasteté absolue d'actes et de pensées ; il ne fera, chaque jour, qu'un seul repas, composé de pain, vin, racines et fruits. Ces trois conditions sont indispensables au succès de l'évocation, et leur accomplissement réclame une profonde solitude.

Chaque jour, un peu avant minuit, l'évocateur se revêtira du costume consacré. A minuit sonnant, il entrera dans l'oratoire en portant de la main droite un cierge allumé, et de l'autre un sablier. Le cierge sera placé sur le candélabre, et le sablier, sur l'autel, marquera l'heure. L'évocateur procédera ensuite au renouvel-

lement de la couronne de fleurs et des guirlandes. Puis il découvrira le portrait, et, immobile devant l'autel, c'est-à-dire tourné vers l'Orient, il repassera doucement et lentement dans son cœur tous les souvenirs qu'il conserve de la personne aimée.

Lorsque le récipient supérieur du sablier sera épuisé, l'heure de méditation sera finie. L'évocateur allumera à la flamme du candélabre les petits fragments de bois d'aulne et de laurier que contient le réchaud placé sur l'autel ; puis, prenant dans la navette une pincée d'encens, il en jettera trois fois sur le feu, en prononçant ces paroles : « *Gloire au Père de la vie universelle, dans la splendeur des hauteurs infinies, et paix, dans le crépuscule des profondeurs sans fin, aux Esprits de bonne volonté.* »

Il revoilera ensuite le portrait et, reprenant son cierge à la main, sortira de l'oratoire en reculant lentement jusqu'au seuil. Le même cérémonial aura lieu, tous les soirs, à la même heure de minuit, pendant les vingt premiers jours de la retraite. La couronne suspendue au portrait, ainsi que les guirlandes qui entourent l'autel et le trépied, doivent être renouvelées à chaque visite. Les fleurs et feuillages flétris seront brûlés dans une chambre voisine de l'oratoire, et l'évocateur y conservera leur cendre, à laquelle il réunira les cendres recueillies après chacune des visites qui suivront.

Le vingt et unième jour étant arrivé, l'évocateur fera son possible pour n'avoir besoin de communiquer avec qui que ce soit. — S'il ne peut absolument se dispenser de quelque entrevue, il devra ne point parler le premier, et renvoyer toute affaire au lendemain. A midi sonnant, il dressera, dans l'oratoire, une petite table ronde, couverte d'une nappe de lin d'une parfaite blancheur et qui n'ait jamais servi. Il y posera deux calices de cuivre, un pain entier, et un flacon de cristal contenant du vin très-pur. Le pain sera rompu, non coupé ; le vin sera partagé dans les deux calices. L'évocateur offrira à la personne défunte la moitié de cette communion mystérieuse qui sera, ce jour-là, son unique aliment. Il mangera debout et en silence, l'autre moitié, devant le portrait voilé, et à l'unique clarté d'un cierge. Puis, il se retirera comme à l'ordinaire, en reculant jusqu'au seuil. Le pain et le calice offerts doivent être laissés sur la table.

Le soir venu, à l'heure solennelle, l'évocateur apportera dans l'oratoire du bois de cyprès bien desséché, qu'il allumera sur l'autel et sur le trépied. Il jettera sur la flamme de l'autel trois pincées d'encens, en l'honneur de la *Puissance suprême* qui se manifeste par l'*Intelligence perpétuellement active* et par la *Sagesse absolue*. Quand

le bois des deux réchauds sera réduit en charbons, il réitérera la triple offrande de l'encens sur l'autel, et en jettera sept fois sur le feu du trépied, en l'honneur des sept Génies médiateurs qui accomplissent les divines volontés. Pendant chaque évaporation du parfum sacré, il répétera la doxologie : « *Gloire au Père de la vie universelle;* etc. » Ensuite, se tournant vers l'Orient, il invoquera Dieu par les prières du culte que professait, vivante, la personne évoquée.

Après ces prières, se tournant vers l'Occident, il allumera les réchauds posés sur la tête de chaque sphinx, et quand le charbon de cyprès sera en pleine combustion, il le couvrira de violettes et de roses parfaitement desséchées. Puis il éteindra le cierge qui éclaire l'oratoire, et se mettant à genoux devant le dais, entre les deux colonnes, il parlera mentalement à la personne aimée, avec affection, avec foi. Il la suppliera de se montrer et renouvellera sept fois cette adjuration mentale, sous les auspices des sept Génies providentiels, en s'efforçant d'élever son esprit au-dessus des faiblesses de la nature humaine.

Enfin, l'évocateur, les yeux fermés et la face couverte de ses deux mains, appellera à haute voix, mais avec douceur, la personne évoquée, en prononçant trois fois tous ses noms.

Quelques instants après le troisième appel, il étendra lentement ses bras en croix, et, ouvrant les yeux, il verra, devant lui, l'être aimé, parfaitement reconnaissable, c'est-à-dire sa substance éthérée qui s'est séparée du corps terrestre et mortel, et que les maîtres kabbalistes nomment *périsprit* (enveloppe fluidique de l'âme), conservant la forme humaine affranchie de ses infirmités, et les traits distinctifs par lesquels se manifeste l'impérissable individualité de notre essence. L'évocateur et la personne évoquée pourront s'entretenir et se comprendre en silence par une mutuelle et mystérieuse transmission de leur pensée.

L'âme évoquée donne des conseils ; elle révèle parfois des secrets dont la connaissance peut être utile au bonheur des personnes qu'elle a aimées pendant sa vie terrestre. Mais elle ne répond à aucune question qui aurait pour objet la satisfaction d'une convoitise ou d'une passion sensuelle ; elle ne découvre point les trésors cachés, ni les secrets d'autrui ; elle se tait sur les mystères de l'existence nouvelle dans laquelle elle est entrée. Il peut arriver cependant qu'elle se déclare *heureuse* ou *punie*, et, dans ce dernier cas, elle demande des prières, ou des actes religieux qu'il faut accomplir fidèlement. Elle indique enfin le temps où l'évocation pourra se renouveler.

Quand elle a disparu, l'évocateur doit se retourner du côté de l'Orient, rallumer le feu de l'autel et faire une dernière offrande d'encens. Puis il détache la couronne et les guirlandes, reprend son cierge et se retire en faisant face à l'Occident, jusqu'à ce qu'il soit sorti de l'Oratoire. Son dernier devoir est de brûler les derniers débris de feuillage et de fleurs. Leur cendre, réunie à toutes les cendres recueillies, pendant les vingt jours précédents, sera mêlée avec de la semence de myrte, puis portée et enfouie secrètement dans un champ, à une profondeur que n'atteigne point le soc de la charrue.

Les conditions cérémonielles de l'évocation sont, comme on le voit, parfaitement simples ; celles de l'aptitude morale sont plus difficiles à réaliser, mais elles ne dépassent point les forces humaines. La doctrine théurgique a prévu le cas d'insuccès ; elle conseille de recommencer l'épreuve à l'époque du second anniversaire, en y apportant plus de précautions et de recueillement, et elle affirme qu'une troisième tentative n'est jamais sans résultats, à moins que l'évocateur ne soit dominé par quelque vice invétéré, devenu en lui comme une seconde nature.

J'ai reçu à cet égard, je le répète, de nombreuses et graves affirmations ; mais je laisse le champ libre aux contradicteurs, me bornant à leur dire : « Avant de nier péremptoirement, essayez l'expérience. Tous les miracles sont promis à la foi. La foi est l'audace d'une volonté qui n'hésite point dans les ténèbres, et qui marche vers la lumière à travers toutes les épreuves et en surmontant tous les obstacles. La volonté est le suprême arcane de la haute Magie.

II

Ne rien croire, ou croire tout, c'est à égal degré l'indice d'un faible esprit ou d'une conscience qui s'éteint.

En adoptant cette opinion formulée par Bayle, au XVIII^e^ siècle, dans ses *Réponses aux Questions d'un Provincial*, j'espère ne blesser personne et conserver la sympathie du public sérieux qui, depuis trente ans, s'intéresse à ce que j'écris.

Son estime m'est précieuse, et ce nouvel ouvrage perdrait toute valeur, si la critique pouvait l'accuser d'être une aveugle apologie des sciences occultes.

Travailleur solitaire, accoutumé à fixer mon regard au delà du temps, j'ai pu me laisser entraîner au courant de la plume, sous le

charme qui s'attache à la poursuite de l'inconnu et à des mystères que dédaigne fièrement le progrès des lumières.

Attiré par des feux follets parmi les ruines de l'antiquité, aurais-je pris leur trompeuse lueur pour l'aube d'un vrai jour, et dois-je déchirer devant la raison contemporaine les pages dans lesquelles j'oublie d'être sceptique?...

Mes études sur la Magie datent de loin; j'en ai raconté l'origine.

Plus j'avançais dans ce labyrinthe peuplé de révélations ou de rêves, plus je sentais le péril d'y égarer, sans espoir de retour, mes vertigineuses contemplations.

Pressé d'atteindre quelque sommet d'où ma pensée pût s'orienter et chercher sa route, que de fois n'ai-je pas éprouvé l'angoisse du découragement au bord des abîmes qui s'ouvraient devant moi!...

Dupe de mes aspirations, et tout au moins soupçonné d'un peu de folie, au milieu de notre époque moqueuse et blasée, ne serais-je qu'un Tantale ridicule, ou un Prométhée contrefait?...

Osons dire que je ne me condamne point à cet abaissement, et que j'attends plus de justice.

La Magie, doctrine philosophique qu'il ne faut jamais confondre avec la Sorcellerie, est le plus ancien dépôt des connaissances humaines : tous les érudits sont d'accord à cet égard.

Tradition propagée d'abord par la parole seule, dans l'enseignement secret du sacerdoce primitif; — confiée plus tard à l'écriture symbolique dont sont chargées les ruines de l'Inde, de la Perse, de la Chaldée et de l'Égypte ; — livrée enfin, par l'écriture vulgaire et par la conquête, aux disputes des Écoles grecques, romaines, hébraïques, arabes, la Magie a subi, à travers les siècles, l'altération qui ronge toute chose, et ne nous est parvenue qu'en débris.

De ces débris quelques hommes curieux, patients et savants, cardinaux, évêques, docteurs en théologie, ont essayé de pétrir un ensemble qui pût retracer en raccourci la figure du monument disparu.

Étrange besogne aux mains de gens d'Église, mais protégée précisément par le caractère d'ouvriers si notables, cette restauration de la Magie n'a pas été complète, et elle ne pouvait l'être.

On s'arrête à regret, tantôt devant une brèche irréparable, et tantôt devant une porte sans clef, ou, pour parler plus simplement, les doctes commentaires n'ont pu combler toutes les lacunes, ni pénétrer toutes les obscurités du testament des vieux Mages.

L'ombre des Pyramides semble atteindre les *in-folio* du Moyen Age et de la Renaissance, pour les dérober à l'exégèse moderne.

Immobile et muet, le Sphinx des anciens jours n'a pas livré toutes ses énigmes.

Est-il possible, néanmoins, d'entrevoir encore et de saisir quelques vérités utiles sous les voiles dont les sciences dites *occultes* demeurent enveloppées ?...

L'initiation à ce genre d'études est-elle digne ou indigne d'occuper un moment les esprits positifs ?...

Prenons garde à la réponse : ne nous hâtons point de protester.

La Nature est toujours pleine d'insondables mystères, et plus nous augmentons le trésor des découvertes, plus l'horizon de l'inconnu s'agrandit au delà de notre orgueil.

Après tant de faux pas sur le chemin de la sagesse, l'heure est venue, peut-être, de ne plus mépriser trop certaines expériences qui ont tant de fois démenti nos plus superbes négations.

Deux questions m'ont surtout préoccupé dans ces causeries sur la Magie : celle des *Sorts* ou *Oracles*, tels que les consultait le monde hellénique et romain ; puis celle de l'*Horoscope*, tel que le pratiquaient les prêtres de l'Égypte.

Admettre comme scientifiquement vrai l'un ou l'autre de ces moyens d'interroger l'avenir, ce serait, par le temps qui court, se faire bafouer au rez-de-chaussée de tous les journaux.

N'encourons point cette avanie, mais, sans tirer aucune imprudente conclusion des exemples que j'ai présentés dans mon livre, accueillons les *Sorts* et l'*Horoscope* comme des jouets divinatoires qui ont au moins le mérite, si c'en est un, d'amuser les grands enfants.

Étudions la combinaison des *Oracles* comme un jeu de patience, les aphorismes de l'*Astrologie* comme les mirages d'un kaléidoscope : je suis parfaitement de cet avis ; mais ne jetons point la pierre aux gens inoffensifs qui s'obstinent encore à voir dans ces pauvretés quelque empreinte de la main de Dieu ; car, après tout, qui sait s'ils se trompent ?...

Émanation sublime des mondes surnaturels, ou séduisante superstition, la prescience de l'avenir ne peut pas plus être niée que prouvée par le raisonnement ordinaire.

Nous l'admettons quand elle nous flatte et nous lui accordons l'honneur de représenter la Providence ; nous la rejetons quand elle nous choque, et alors elle s'affirme à coups de Fatalité.

A coups de Fatalité, je maintiens le mot, tout audacieux, impertinent même qu'il puisse paraître en plein XIX^e^ siècle.

Les exemples que j'ai donnés m'y autorisent, et j'aurais pu les multiplier en liant un *Oraclé* à chaque éphéméride de notre histoire.

Il m'a, toutefois, semblé plus convenable de m'arrêter sur la limite de quelques faits accomplis, en notifiant que, dans aucun cas, je ne serais accessible à aucune demande de consultation fatidique.

Attentif au courant des choses, j'interroge parfois, du rivage, le flot qui monte ou l'éclair qui blanchit l'écueil ; je perçois le point noir dans les profondeurs d'un azur encore immaculé : mais je n'ai point mission d'enseigner les pilotes.

Ce livre était fait pour moi seul, bien avant que j'eusse la pensée de l'adresser au public, et peut-être n'eût-il jamais dû sortir de ma retraite.

Affronter la critique avec six cents pages sur la Magie pour toute armure défensive, c'est plus d'héroïsme qu'il ne convient à mon âge et à mes graves habitudes.

D'un côté, cependant, je voyais M. Alfred Maury (de l'Institut) s'escrimer contre cette grande reine du passé, un peu comme don Quichotte combattait les moulins ; et, d'autre part, M. Michelet la réduire aux haillons des sorcières et au balai du sabbat.

Je n'ai pu résister à l'envie d'interjeter l'appel devant le tribunal de l'Histoire.

Inhabile peut-être à plaider cette cause, j'ai du moins la bonne volonté de m'ancrer dans le vrai, en évitant les jugements absolus.

Ne point conclure est de bon goût, même quand on a, ou que l'on croit avoir les mains pleines de preuves.

Attendre l'opinion publique, lui céder le pas au lieu de la précéder, c'est quelquefois le moyen d'avoir raison plus solidement, et plus longtemps.

Une page intéressante manque à mon livre ; je le sais.

La curiosité du lecteur voudrait y trouver des prédictions prochaines, sur les éventualités qui reposent en ce moment dans les conseils divins.

Examiner ces problèmes dans le silence et la solitude, c'est le droit de tout le monde ; mais il serait difficile d'en publier la solution.

Si ma réserve à cet égard ne donne point satisfaction à de trop impatients esprits, elle sera, du moins, comprise et appréciée.

Pour le surplus, chacun peut, comme moi-même, lire dans le Τετραβίβλιον de Ptolémée de Péluse, et dans le *Speculum Astrologiæ* de Junctin de Florence, la réponse à toutes les questions qu'il est possible d'imaginer en pareille matière.

Espérons que ces deux traités seront un jour exhumés par quelque intelligent et hardi traducteur : je les recommande aux savants loisirs des Bénédictins de Solesmes.

Être ou ne pas être, voilà, depuis l'avénement du christianisme, les deux pôles entre lesquels se balancent les sciences dites *occultes*, et, en particulier, celle qui prétend ouvrir le livre apocalyptique, fermé de sept sceaux, dans lequel sont écrits nos destins.

Universelle mais stérile erreur, ou vérité puissante et féconde, la Divination doit-elle disparaître devant la logique humaine, ou reprendra-t-elle, un jour, sa place honorée dans l'ordre des hautes études?...

C'est une décision sur laquelle il n'est guère probable que l'on s'entende jamais.

A certains égards, les raisons opposées militent à force égale, dans une vacillante clarté ; sous d'autres points de vue, le chaos se refait, obscur, pesant, impénétrable.

Étoile tantôt brillante et tantôt revoilée, comme le feu d'un phare tournant, la Divination nous prête et nous refuse, à ses heures, ses capricieuses intuitions.

Diabolique ou céleste, d'où vient-elle en ligne droite, et qui dira ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est point?...

Vue de près, c'est une tireuse de cartes, dernière incarnation de la sottise contagieuse ; vue de loin, c'est une manifestation de l'esprit divin dans un Hermès ou un Zoroastre, dans un Élie ou un Daniel ; c'est la majesté des Mages et des Prophètes ; c'est le mystère des Sibylles et des Vestales ; c'est la poésie des Vierges druidiques et des Elfes de l'Hercynie : c'est l'éternel DEMAIN qui passe dans le tressaillement d'une flamme électrique...

Ah ! je le répète, prenons garde aux négations prématurées.

Allons doucement sur le sentier bordé d'abîmes qui sépare l'erreur et la vérité.

Si notre altière suffisance nie ce qu'elle ne peut toucher, ne la croyons pas infaillible : il n'y a nulle fortitude d'esprit à défier l'avenir.

Amoindries mais non détruites, les traditions de la haute Magie peuvent tout à coup ressaisir leur immense prestige.

Une croyance ne périt point quand elle a eu le privilége de passionner un monde, et le jour où la proscription détrôna la Magie, les Césars se vouèrent à la Fatalité.

L'éclipse des arts occultes n'entraîne point leur déchéance ; elle ajoute une ombre à leur mystère.

De près ou de loin, malgré les efforts de la philosophie, le merveilleux ne cessera jamais d'attirer l'esprit humain dans ses régions réelles ou fantastiques.

Assiégé par tant de misères le long de sa courte vie, l'homme des bas-fonds a besoin de confidents et de consolateurs : c'est le client des sorciers ; et quelque haut que l'ait placé la naissance ou la fortune, l'homme des sommets a besoin d'imaginer qu'un Génie lui sourit dans les cieux.

Croire au destin, dans le sens noble de cette idée, c'est entrevoir le plan de Dieu : pour les vastes intelligences, cette foi est l'aimant des grandes choses ; sa perte est l'augure des grandes chutes.

Le FATUM de l'antique théologie, auquel il est dit que les *Dieux* mêmes (lisons : *les forces occultes de la nature*) obéissent avec l'homme, personnifiait la Sagesse absolue.

Ève éternelle, véritable *mère des vivants*, cette raison suprême ayant parlé (*fata*), l'avenir, conjugaison de la vie universelle dans tous ses temps et tous ses modes, est la manifestation du *Fatum*, de la Parole *parlée*, si j'ose ainsi m'exprimer.

En essayant de composer des *Oracles*, nous pouvons chercher encore un écho lointain de cette parole divine, et j'ai montré que cette recherche n'est point vaine.

C'est aux intéressés qu'il appartient d'aller plus avant.

Prolonger ces considérations me paraît un hors-d'œuvre.

Gagner des prosélytes à la vieille foi des Mages n'est nullement mon dessein, et j'y perdrais, peut-être, plus que mon temps.

Arrêtons-nous donc, lecteur bénévole, à égale distance d'une crédulité sans base et d'un doute imprudent.

Le vrai, disait un poëte, peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Usons, vous et moi, de cet avertissement, mais n'exagérons point sa portée.

Isis est morte, bien morte, avec ses sphinx, et ses rites, et ses prêtres savants ; nulle main d'homme ne relèvera son temple écroulé.

Fictions sacrées des vieux âges, symbolisme resplendissant aux yeux des initiés, mythes grandioses qui élevaient de l'Homme à Dieu une échelle de merveilles, tout a disparu, comme un songe.

L'Orient est vide, comme les Pyramides éventrées.

Arrêtons-nous, mais ne croyons pas au néant : rien ne périt tout entier.

A travers les flots de poussière agitée par la houle des siècles,

quelques fragments de papyrus ont surnagé, frêle épitaphe de ce qui n'est plus.

Antiquaire sans mission, je me suis incliné sur ces épaves d'une histoire perdue.

Volontaire dans l'armée des chercheurs, j'ai ramassé humblement ce dont n'avaient souci les docteurs à diplôme.

Rêve ou réalité, j'apporte mon offrande aux curieux sans les croire obligés à quelque gratitude.

Hôte du travail, j'ai rempli ma tâche sans ambition de succès, mais non sans désir d'être utile.

Pourquoi ce livre ne serait-il point digne de produire quelque bien, ne fût-ce qu'en faisant goûter à quelques esprits découragés le fortifiant espoir de jours meilleurs ?...

Apres lutteurs du combat de la vie, plus haut montent nos chances, plus nous menace l'imprévu.

Malgré notre sagesse, toujours courte par quelques endroits, comme disait Bossuet, partout le spectre du sort nous devance ou nous suit.

Interroger son mystère, par les faibles moyens qui nous restent, c'est éviter une surprise ; l'ignorer est dangereux, le braver est folie, car trop d'exemples nous avertissent.

Préneste, Antium, Delphes, Éleusis, Babylone, Memphis, ces tombes sacrées d'une science autrefois colossale, ne sont plus que des souvenirs mythologiques, dont les savants d'aujourd'hui notent à peine le nom dans leurs livres.

Funeste dédain, peut-être aussi condamnable que la niaise crédulité qui admet tout sans réfléchir.

Je suis, pour mon compte, admirateur zélé du progrès des lumières, mais il me semble que le vrai progrès ne doit point faire table rase de ces traditions, sous le prétexte un peu usé d'affranchir l'esprit humain.

Prudence vaut mieux qu'orgueil dans la conduite de la vie, et il n'est guère besoin de remonter à plus de cent ans, pour voir que cette vérité si banale est la loi hors de laquelle il n'y a de salut ni pour les peuples, ni pour les individus.

Le Collége de France et la Sorbonne, l'Université et l'Église, la Tribune et la Chaire, avec leurs théories divergentes, ont déplacé toutes les questions sans en résoudre aucune.

Après tant de paroles et tant d'écrits dont je ne méconnais point les éloquentes séductions, quelle certitude avons-nous acquise?...

Emportés par le vent des doctrines, vers quelle rive espérons-nous aborder ?...

Le port est derrière nous : c'est le Passé, dont les tranquilles profondeurs s'abritent sous un roc immuable, couronné d'une éternelle aurore.

Il n'y a, au delà, qu'une éternelle tempête, dont chaque vague se brise, de siècle en siècle, sur l'écueil de l'Avenir, dans un éternel crépuscule.

FIN.

TABLE

LIVRE PREMIER.

Les Portes du monde surnaturel..... 1

LIVRE DEUXIÈME.

Les Mystères des Pyramides..... 98

LIVRE TROISIÈME.

Les Oracles antiques, les Sibylles et les Sorts..... 203

LIVRE QUATRIÈME.

La Magie depuis l'ère chrétienne jusqu'à la fin du moyen âge..... 289

LIVRE CINQUIÈME.

Curiosités des sciences surnaturelles..... 393

LIVRE SIXIÈME.

Théorie générale de l'Horoscope..... 489

LIVRE SEPTIÈME.

Clefs générales de l'Astrologie..... 579

PLACEMENT DES GRAVURES

Isis écrivant ses mystères..... Titre
Le Cabinet de Junctin de Florence..... 12
Khali, démon du meurtre..... 39
L'Épreuve suprême de l'initié..... 141
L'Oracle de Delphes..... 210
Vercingétorigh et la druidesse..... 235
Apollonius à Corinthe..... 307
Sacrifice druidique..... 329
Le Purgatoire de saint Patrick..... 341
Merlin et Viviane..... 366
La Danse du Sabbat..... 393
Mélusine..... 421
Mort de Faust..... 473
La Nonne sanglante..... 483
Évocation des esprits..... 579
Évocation des morts aimés..... 653

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.